

UNIVERSITÉ DE GENÈVE
FACULTÉ DES LETTRES
SECTION DE LANGUE ET LITTÉRATURE FRANÇAISES

JEAN-JACQUES ROUSSEAU

de l'éros coupable à l'éros glorieux

THÈSE

présentée à la Faculté des lettres
de l'Université de Genève
pour obtenir le grade de docteur ès lettres

par

Pierre-Paul CLÉMENT

de

Cartigny (Genève)

Thèse N° 215

ÉDITIONS DE LA BACONNIÈRE, NEUCHÂTEL

1976



Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41545909_0003

UNIVERSITÉ DE GENEVE
FACULTÉ DE PHILOLOGIE
DEPARTMENT DE LANGUES ET LITTÉRATURE FRANÇAISES

JEAN-JACQUES ROUSSEAU
de l'éros coupable à l'éros glorieux

THÈSE
présentée à la Faculté des Lettres
de l'Université de Genève
pour obtenir le grade de docteur en lettres

par
Monsieur C. DALRY
né
Genève (Suisse)

THÈSE N° 215

ÉDITIONS DE LA MAISON DES ÉCRIVAINS

UNIVERSITÉ DE GENÈVE
FACULTÉ DES LETTRES
SECTION DE LANGUE ET LITTÉRATURE FRANÇAISES

JEAN-JACQUES ROUSSEAU

de l'éros coupable à l'éros glorieux

THÈSE
présentée à la Faculté des lettres
de l'Université de Genève
pour obtenir le grade de docteur ès lettres
par
Pierre-Paul CLÉMENT
de
Cartigny (Genève)

Thèse N° 215

ÉDITIONS DE LA BACONNIÈRE, NEUCHÂTEL
1976

La Faculté des lettres, sur le préavis d'une commission composée de MM. les professeurs Bernard Gagnebin, président du jury, Jean Starobinski, directeur de thèse, Jean-Baptiste Pontalis (Paris), juré, Marc Eigeldinger (Neuchâtel), juré, autorise l'impression de la présente thèse, sans exprimer d'opinion sur les propositions qui y sont énoncées.

Genève, le 22 mai 1976.

Le doyen :

JEAN-CLAUDE FAVEZ

Thèse No 215.

Cet ouvrage a été publié grâce aux bienveillants appuis suivants:

Fonds national suisse de la recherche scientifique
Fondation de l'Exposition nationale suisse, Zurich 1939,
pour l'art et la recherche scientifique
Société auxiliaire de Belles-Lettres, Lausanne
Université de Genève



A MARIANNE,
qui m'a ménagé l'espace et
le silence que requiert une
œuvre de longue haleine.

*Un homme peut toujours faire quelque chose de ce
qu'on a fait de lui.*

SARTRE

Avant-propos

Devant un tableau, nous avons à nous tenir comme en présence d'un prince, attendant que celui-ci s'adresse à nous et attentifs à ce qu'il dira. Nous nous garderons de prendre la parole les premiers, faute de quoi nous risquerions de n'entendre que notre propre voix.

SCHOPENHAUER

Le lecteur désireux de mieux connaître la biographie de Rousseau ne trouvera qu'incidemment dans cet ouvrage de quoi satisfaire sa curiosité. Il s'adressera, s'il souhaite s'informer sur les événements qui ont marqué, à leur date, la vie de l'écrivain, aux monographies existantes (celles de Jean Guéhenno ou de Lester G. Crocker), sans omettre les études plus documentées que des historiens ont consacrées à une période déterminée. On s'apercevra peut-être assez vite que notre projet n'a jamais été historique, mais psychologique, et que nous ne croyons guère à la possibilité d'une entreprise totalisante, dont l'ambition serait de dire tout ce qui est à dire sur le sens de l'aventure humaine de Jean-Jacques. Mais nous sommes convaincu de l'utilité des recherches érudites, centrées sur une époque nettement circonscrite dans le temps ou consacrées à un aspect particulier, comme cela a été fait pour l'évolution religieuse ou politique de l'écrivain. Sans l'apport de ces recherches historiques, toute tentative d'interprétation serait vaine. Nous pouvons espérer que la *Correspondance complète*, dont la publication n'est pas encore achevée¹, apportera bientôt de nouveaux documents, qui permettront de compléter notre information et de modifier bien des perspectives dans l'étude de périodes peu ou mal connues, comme le séjour en Angleterre ou les huit dernières années parisiennes, pour lesquelles la *Correspondance générale* de Théophile Dufour et Pierre-Paul Plan est des plus incertaines.

Ce que nous avons tenté de réaliser s'apparente davantage à une psychobiographie, dont les principes ont été naguère présentés et définis par Dominique Fernandez, dans une étude de la *Nouvelle Revue de Psychanalyse* ². Mais là encore, nous ne pensons pas qu'une étude globale, qui se proposerait de saisir l'ensemble de la vie affective de Rousseau dans son développement temporel, soit réalisable dans l'état actuel de nos connaissances. Peut-être ne le sera-t-elle jamais. Notre ambition fut, pour l'essentiel, de faire apparaître ou de conjecturer les principales lignes de force qui traversent l'existence de Rousseau et permettent de dégager, de l'examen attentif de conduites apparemment divergentes ou contradictoires, l'idée d'une cohérence interne. Un concours de contraintes extérieures a décidé, dès les années d'enfance, du « destin » de Jean-Jacques. Mais celui-ci est parvenu, après une longue période d'hésitations et de recherches, à modifier profondément le cours de sa vie et à se frayer une voie personnelle, parvenant ainsi à « transformer ses nécessités originelles en finalités originales » ³. Tout homme, même quand il semble prédestiné au malheur et à l'échec, est en partie responsable du destin qu'il croit le plus souvent subir. Nous pensons que les décisions libres et volontaires entrent en composition avec les inhibitions inconscientes et les données extérieures, qu'impose le milieu familial ou social. Rousseau, comme tout enfant, a forcément subi, dans ses premières années, des déterminations objectives, sur lesquelles son pouvoir d'action était à peu près nul. Isaac Rousseau et sa sœur Suzanne ne font d'ailleurs qu'intérioriser les structures d'une société qui limite leur action et donne à leur comportement moral son caractère spécifique. Une étude d'inspiration marxiste contribuerait certainement à dégager ce que Rousseau doit aux sociétés dans lesquelles il s'est formé ou a dû lutter pour imposer sa vérité, et les ouvrages qui s'attachent à définir le climat politique de Genève au début du XVIII^e siècle y contribuent largement ⁴.

Le sens d'une existence ne se réduit jamais à des schèmes explicatifs simples, et les efforts conjugués de différentes approches critiques sont souhaitables, si l'on a l'ambition de mieux comprendre comment un apprenti graveur peut devenir l'un des plus grands écrivains de son temps. Dans la diversité des voies qui s'offraient à nous, il nous a semblé que le savoir psychanalytique était capable d'enrichir notre compréhension des *Confessions*, sans porter atteinte à la jouissance esthétique que nous procure leur lecture, ni parvenir à donner une réponse définitive à l'énigme que posera toujours un destin exceptionnel. C'est *l'histoire du désir* que nous avons tenté de retracer, telle qu'elle se développe dans

les profondeurs de la vie affective et se manifeste dans des événements d'apparence insignifiante, mais qui nous font pénétrer, le plus souvent à l'insu de l'intéressé lui-même, au cœur de la problématique de l'écrivain ⁵. Cette fessée reçue par un enfant d'onze ans, ou ces larmes d'un jeune homme dans les bras de sa première maîtresse, certains historiens, trop attentifs à reconstruire la logique des faits observables, les signalent comme des épisodes étranges, tout en les considérant comme étrangers au devenir véritable de Jean-Jacques. Ils nous apparaissent au contraire comme des scènes capitales, capables de nous faire voir, dans le « labyrinthe » de la vie psychique, les conflits et les forces pulsionnelles qui depuis longtemps « travaillent » dans les profondeurs.

La méthode d'investigation utilisée en psychanalyse nous a paru propre à dévoiler le sens caché de certains comportements de Rousseau. Mais nous tenons à préciser ici que c'est indûment que l'on parle de « psychanalyser » un écrivain du passé. L'analyse, comme méthode thérapeutique, ne peut être entreprise qu'à la suite d'un engagement libre, à partir duquel s'instaure un *dialogue* entre deux personnes *vivantes*. La psychanalyse ne nous intéresse ici que par sa méthode d'investigation de l'inconscient. La critique littéraire sait depuis longtemps qu'elle peut y trouver une théorie, capable d'orienter sa recherche et d'éveiller son attention à certains faits qu'un observateur non initié jugera peut-être négligeables ou indifférents. Mais cet appareil conceptuel, que le grand public connaît ordinairement sous son aspect le plus banalisé (complexe d'Œdipe, refoulement, traumatismes divers) n'offrirait que de froides abstractions, s'il n'était mis au service d'une lecture compréhensive et aimante du discours et du comportement d'un être dans ce qu'il a de plus particulier. Il n'est pas inutile de rappeler ici que l'analyste professionnel est le seul qui soit constamment amené à retremper son savoir théorique dans la réalité mouvante du vécu individuel, et que cette expérience quotidienne le rend des plus prudents à l'égard des simplifications « réductrices ». Il se méfiera des concepts préfabriqués, dont on se sert souvent de façon trop hâtive pour expliquer une expérience singulière. Le critique littéraire peut emprunter à la démarche freudienne certains de ses principes majeurs : aussi longtemps qu'il sera à l'écoute de la parole de l'autre, il ne se privera pas de suspecter le sens trop évident des textes, tout en préservant son entière *disponibilité*. L'attention flottante, qui définit l'attitude de l'analyste, lui permettra de saisir au passage, sous le flot mouvant du langage, le discours sous-jacent des fantasmes et du désir.

Ce n'est donc que dans certaines conditions définies que l'on peut assimiler le récit des *Confessions* à la parole libre d'un patient. Sans doute un écrivain, l'écriture lui donnant tout loisir de rectifier ou de surveiller sa « parole », s'oublie moins facilement que celui qui parle sur le divan. Mais il n'en est pas moins vrai que les textes autobiographiques, même dans les pages les moins « sincères », où les intentions apologétiques orientent résolument le récit, révèlent l'action plus secrète des interdits et des inhibitions.

Nous nous sommes efforcé de demeurer longuement à l'écoute de Jean-Jacques, tout en gardant présent à l'esprit, à l'instant où nous lisions tel ou tel récit, le souvenir d'autres textes, qui le précèdent ou le suivent. L'étude simultanée des épisodes amoureux permet en effet de dégager, par superposition des textes lus comme en transparence, certaines structures du comportement. Les résultats ainsi obtenus atteignent un plus haut degré de vraisemblance, et diminuent le facteur subjectif, inhérent à toute interprétation. C'est ce que l'on peut observer en psychanalyse où un rêve isolé, même s'il se prête à une interprétation séduisante, ne suffit pas à entraîner la conviction. C'est la superposition de plusieurs rêves qui est seule probante et donne accès aux structures de l'inconscient.

Il importait aussi d'éviter toute précipitation et de ne pas plier trop vite le vécu à la théorie, pour le faire entrer de force dans des schèmes interprétatifs préfabriqués. Dans ces conditions, on comprendra que nous ayons tenu à céder le plus souvent possible la place au discours de Rousseau, et que ce souci explique et légitime à nos yeux le retour de certaines séquences narratives, qui contribuent à renforcer, dans le « dialogue » critique, *la présence de l'autre*, comme le conseille Jean Starobinski, dans une étude sur « Jouve, interprète de Mozart » : « C'est au prix de la présence renforcée de l'objet *dans ses caractères objectifs*, que l'interprète acquiert le droit de poser à l'œuvre les questions les plus hardies, de recourir aux concepts psychologiques ou philosophiques les plus récents, bref aux ressources instrumentales les plus étendues dont dispose le langage contemporain. »⁶ Il s'agit toujours de textes-clés, qui occupent une position centrale dans la dramaturgie secrète de l'écrivain, et qui doivent être repris à l'intérieur de chapitres différents, et dans la perspective des problèmes qui y sont momentanément abordés. Le « patient » en analyse — l'analysant — s'aperçoit lui aussi qu'il se trouve régulièrement confronté à certaines *scènes prégnantes* de son passé, dont la signification symbolique n'avait pas tout d'abord sensibi-

lisé son écoute. Les progrès de l'interprétation dévoilent peu à peu la richesse de ces épisodes exceptionnels, qui représentent des dramatisations succinctes de l'histoire véritable du sujet. Le lecteur découvrira ainsi qu'aucune séquence dramatique ne nous a paru plus significative que celle des « Sabines », où l'on voit Jean-Jacques s'interposer entre son frère et son père. Un index thématique, placé en fin de volume, permet de regrouper les interprétations successives de ces épisodes.

La psychanalyse nous a surtout appris à faire une distinction essentielle entre *le réel* et *le vécu*. L'historien, qui se fixe pour tâche de restituer les événements marquants d'une existence dans leur réalité objective (ce ne sont pas toujours ceux qui comptent dans la vie affective profonde du sujet), ne tient généralement pas compte de la façon dont cette réalité a été *vécue* de l'intérieur par tel ou tel sujet. Toute tentative d'*objectiver* la structure familiale qui fut celle de Rousseau se heurte à un obstacle qu'il importe de ne pas minimiser : chaque enfant donne un sens personnel à cette réalité et « métabolise » à sa façon le contexte familial au milieu duquel il se trouve en situation. La tâche du psychobiographe sera donc de tenter d'*objectiver* la manière toute *subjective* dont Jean-Jacques a saisi sa constellation familiale. Le chapitre que nous avons consacré à François, le fils déshérité et malheureux d'Isaac, montrera que l'histoire individuelle d'un aîné et celle d'un cadet ne sont jamais les mêmes ⁷, et que l'environnement qui a déterminé les attitudes et les comportements s'étant profondément modifié, ils ont connu des destins tragiquement opposés. Rousseau, qui a personnellement éprouvé à quel point deux frères peuvent être dissemblables, a pressenti que ce n'est pas la « nature », mais les circonstances qui expliquent ces différences : « La diversité des esprits, au lieu de venir de la nature, (est) un effet de l'éducation, c'est-à-dire des diverses idées, des divers sentiments qu'excitent en nous dès l'enfance les objets qui nous frappent, les circonstances où nous nous trouvons, et toutes les impressions que nous recevons. » ⁸ Développant l'exemple de deux chiens, qui « sont de la même portée » et « ont été nourris et traités de même », il remarque avec pertinence : « Combien de petits objets ont agi sur l'un et non sur l'autre ! combien de petites circonstances les ont frappés diversement, sans que vous vous en soyez aperçu ! » ⁹

Il serait sans doute souhaitable que les historiens et les psychologues collaborent et mettent en commun les résultats de leurs travaux, les premiers tenant compte des données dont la psychanalyse peut enrichir leurs recherches biographiques, les seconds s'astreignant à respecter les

contraintes méthodologiques propres à la science historique, faute de quoi leurs interprétations risquent de ressembler à un roman, sans grand rapport avec la vie de l'auteur étudié.

Cette dernière remarque nous invite à répondre à une objection qui est souvent adressée à la critique d'inspiration psychanalytique. L'ambition de comprendre la vie d'un grand auteur du passé dans ce qu'elle a de plus secret et de plus individuel n'entraîne-t-elle pas le risque, pour l'interprète, de projeter ses fantasmes et sa propre vision du monde sur celui dont il tente de saisir les mécanismes inconscients ? Face à ce danger, auquel les historiens n'échappent pas toujours, nous voyons deux façons de réduire à des dimensions acceptables le facteur subjectif dans une étude psychobiographique : la première serait que l'interprète ait lui-même appris à connaître, grâce à une expérience de psychanalyse réellement vécue, les grandes lignes de son inconscient. Il serait ainsi à l'abri des projections déformantes et resterait attentif à ce qu'il investit lui-même dans sa *relation* à l'auteur qu'il étudie. Toute critique n'est vraiment vivante que dans la mesure où elle prend appui sur une relation aussi riche que possible entre un créateur et une conscience critique. La seconde est, nous l'avons vu, de s'astreindre au maximum de rigueur dans l'examen des textes, que l'on respectera dans leur altérité, et de leur donner d'abord la parole, sans les amener de façon trop impérative à dire ce qu'on veut leur faire dire ¹⁰.

Tout critique devrait pouvoir, au moment où il se retourne pour évaluer le sens de sa recherche, reprendre à son compte ce vers de Mallarmé : *Nous fûmes deux, je le maintiens* ¹¹. Il y sera autorisé s'il n'a pas cherché à absorber l'autre au profit de son propre discours interprétatif et n'a jamais cessé de considérer la *relation* à l'auteur de son choix comme un *dialogue* entre deux réalités humaines disjointes et autonomes.

Mais les préventions des historiens à l'égard de la critique d'interprétation sont souvent justifiées. Nous les partageons pleinement quand l'interprète se limite à voir dans l'œuvre un symptôme et dans l'auteur un « cas », dont l'examen peut, à la rigueur, illustrer la théorie. Les concepts psychanalytiques sont trop souvent utilisés de façon autoritaire, voire despotique, par des critiques qui n'ont jamais pris la mesure vérifiable des réalités vivantes qu'ils manipulent trop à leur aise. Il faut reconnaître cependant que beaucoup d'historiens manifestent encore, à l'égard des études psychobiographiques, une méfiance persistante, qui n'est pas imputable aux seules résistances intérieures, mais aussi à une

connaissance imparfaite des ressources véritables de la méthode. Michel Launay s'interroge sur l'efficacité de « l'appareil des sciences humaines d'aujourd'hui », quand il s'agit de sonder le mystère d'un être aussi exceptionnel que l'auteur des *Confessions*: « On peut rire de voir appliquer à l'imprévisible du génie ce qu'à peine on peut tenter sur la médiocrité de soi-même: la connaissance de soi, la connaissance de l'homme. » Mais on pourrait soutenir avec vraisemblance qu'un écrivain de génie, par l'intensité exceptionnelle de sa vie affective et intellectuelle, et grâce aux moyens littéraires dont il dispose pour en exprimer les nuances les plus fines, offre un terrain d'observation privilégié. Quant aux complications d'origine névrotique, loin de rendre l'investigation psychologique plus ardue, on peut affirmer qu'elles la facilitent, nous permettant de voir, dans le verre grossissant des conduites étranges ou perverses, ce qui, chez un homme « normal », se lit beaucoup moins aisément. Mais nous abondons sans réserve dans le sens de l'historien, quand il conclut: « La meilleure façon de se donner le plus de plaisir possible devant *Les Confessions*, c'est encore de les prendre au sérieux, et d'y satisfaire un besoin de connaissance des autres et de soi-même, un besoin de vérité qui se charge de mille résonances esthétiques et affectives. »¹² En 1942, l'historien de la littérature Pierre Kohler constatait, dans un compte rendu qu'il faisait d'un ouvrage récent d'Henri Guillemin: « Sur le cas Rousseau, j'ai consulté les historiens de la littérature beaucoup plus que les médecins. Mais je suis persuadé que, lorsqu'il s'agit de santé physique ou psychique, les médecins en savent davantage que les historiens des lettres. »¹³ Dans son introduction aux *Dialogues*, Robert Osmont pense aussi qu'il ne faut pas abuser de la psychiatrie, mais que « certaines formes de psychanalyse peuvent déceler les sources d'émotions, les mouvements secrets qui commandent à la fois les démarches de la pensée et l'allure de la vie quotidienne, et qui, dans certains moments de crise, peuvent aboutir au développement d'un trouble psychique. »¹⁴

On pourrait ajouter que Rousseau, le tout premier, s'est proposé la connaissance de l'homme, et que cette quête du général explique en partie la rigueur et la loyauté avec lesquelles il explore les abîmes de son monde intérieur. Écrire *Les Confessions* et poser, dans une intuition géniale, les fondements de l'ethnologie, représentent deux activités qui obéissent au même désir de saisir les lois qui gouvernent les conduites humaines¹⁵. Il a compris, à la suite de Montaigne, que tout lecteur pouvait se retrouver en lui et que « chaque parcelle, chaque occupation de l'homme l'accuse et le montre également qu'un autre »¹⁶. Rousseau

se fût-il montré favorable à une approche psychanalytique ? Rien de moins probable. Mais il a lui-même attiré l'attention sur les singularités de son comportement érotique, comprenant que celui-ci n'est pas « une donnée fragmentaire », mais « une manifestation de l'individu total », et que « c'est comme tel qu'il doit être analysé »¹⁷. A la fin du livre IV, il ne se reconnaît pas le droit d'assembler lui-même les « éléments » biographiques qu'il présente dans ses *Confessions*, mais confie ce soin à son lecteur et fait ainsi appel aux ressources des interprètes de l'avenir¹⁸.

S'il nous est arrivé de parler de névrose, c'est que la maladie joue son rôle dans l'histoire de Rousseau. Mais elle n'est que l'un des aspects de sa nature et ne saurait suffire à expliquer le génie¹⁹. L'être véritable ne se réduit pas aisément à des concepts nosographiques, et une vie comme celle de l'auteur des *Confessions* doit être étudiée telle qu'elle se donne, dans sa diversité et ses contradictions, et non dans une perspective médicale ou doctrinale, qui chercherait à classer les symptômes dans les catégories que la science d'aujourd'hui met à notre disposition. Ce que l'examen des textes nous a incité à dégager, c'est la façon dont le désir, tout d'abord prisonnier des interdits, invente des voies originales, pour parvenir, après la crise de 1749, à enfanter les œuvres maîtresses de la maturité, où se manifeste souverainement l'éros glorieux du génie créateur. Nous avons tenté de retracer les principales étapes de cette libération de l'énergie captive et d'éclairer les moments essentiels où l'on voit l'éros coupable se tourner peu à peu vers des activités substitutives, dont les vertus gratifiantes ne sauraient être niées.

Que le choix de perspectives différentes ou d'un parcours plus limité eussent permis de mettre en lumière des aspects de la psychologie de Rousseau qui n'ont retenu qu'incidemment notre attention, nous n'en avons jamais douté. L'investigation psychanalytique pourrait être poursuivie de façon plus systématique, et des concepts freudiens comme ceux d'analité et de contrôle sphinctérien permettraient sans doute de repérer et de regrouper certains thèmes significatifs : on verrait ainsi que le pouvoir de rétention joue un rôle essentiel dans la problématique de Rousseau, pour qui la peur constante de « s'oublier »²⁰ se traduit, de façon inversée, par un besoin de mettre en réserve les impressions vécues ou les connaissances dont il orne son esprit : que l'on songe à ses efforts pour se constituer « un magasin d'idées », au soin avec lequel il tient à jour son copie-lettres ou le compte de ses copies musicales, au plaisir qu'il trouve à multiplier les herbiers ou les copies calligraphiées de ses œuvres, ou, de façon constante, à *fixer* par l'écriture la mobilité du vécu.

Plusieurs études psychanalytiques, dont on trouvera la liste dans la bibliographie, nous ont guidé dans notre recherche. Celles où nous avons trouvé les idées les plus fécondes sont dues, le plus souvent, à des praticiens, qui n'avaient pas en vue le cas particulier de Rousseau. Le premier travail psychanalytique consacré entièrement à l'auteur des *Confessions* est celui du docteur René Laforgue, qui date de 1927. On peut y trouver quelques interprétations de caractère très général, dont les éditeurs des œuvres autobiographiques ont pu parfois tirer profit. Mais il faut reconnaître que les commentaires psychanalytiques se réduisent à quelques pages, l'essentiel étant constitué par de larges extraits du texte de Rousseau, que le docteur Laforgue reproduit d'autant plus volontiers que sa propre écoute est, sur le plan littéraire, pauvre en échos et en résonances intérieures. Le travail plus récent du docteur Jacques Borel, même s'il est plus descriptif que riche en hypothèses causales, fut pour nous un appui des plus sûrs. Emanant d'un psychiatre, il fournit sur le « complot » et le délire interprétatif les observations d'un praticien qui a de l'œuvre de Rousseau une connaissance réelle. Le premier ouvrage qui nous ait orienté résolument vers les études psychobiographiques est celui, monumental, que le professeur Jean Delay a consacré à *La Jeunesse d'André Gide* ²¹. Quant à l'intérêt que nous portons depuis de nombreuses années à Rousseau et à son œuvre, il doit beaucoup aux analyses de Marcel Raymond, qui sont non seulement pénétrantes, mais toujours respectueuses de la qualité spécifiquement littéraire des textes interprétés. Enfin, MM. Bernard Gagnebin et Marcel Raymond ont contribué à faire du premier volume des *Œuvres complètes*, dans la Bibliothèque de la Pléiade, un instrument indispensable, dont la précieuse documentation fournit, en toutes circonstances, l'état des questions et l'indication des sources les plus importantes. Quant aux ouvrages de Jean Starobinski, ce sont eux qui, dès 1960, nous ont révélé une nouvelle façon d'aborder l'œuvre ou la vie d'un auteur, et c'est peut-être à la longue étude publiée dans *L'Œil vivant* I (« Jean-Jacques Rousseau et le péril de la réflexion ») ²², que nous sommes particulièrement redevable. Certaines pages de cet essai, par l'intérêt qui est porté à la psychologie de l'auteur, s'apparentent davantage à une approche psychobiographique. Il importe de souligner toutefois que l'étude de l'homme que fut Rousseau n'y est jamais dissociée de celle de l'œuvre et de la pensée.

Il est vrai qu'un homme ne se réduit pas à ce que les circonstances familiales ou sociales ont fait de lui. Si les contraintes objectives déterminent l'orientation générale d'une existence, elles ne peuvent expliquer

à elles seules le génie littéraire. L'œuvre d'un grand artiste procède d'une décision originale, et, quand il s'agit de Jean-Jacques, d'une volonté de dépasser le *fatum* d'une constitution névrotique. Même si elle reproduit un grand nombre de tendances qui appartiennent aux structures psychiques de son auteur, elle est, dans son principe, libre invention d'un avenir et construction d'une image nouvelle de soi. Nous avons résolument centré notre étude sur l'homme que fut Rousseau, ne tenant compte qu'occasionnellement de cette dimension que ses écrits représentent indiscutablement. Le projet d'une interprétation d'ensemble, associant les faits de la vie à l'histoire interne de l'œuvre, eût exigé du temps et des compétences que nous n'avons pas. Nous avons donc choisi de nous circonscrire et de limiter notre champ d'investigation à l'étude psychologique d'un auteur, qui, dans la partie la plus importante peut-être de son œuvre, s'est précisément proposé de se faire connaître²³. Nous avons donc lu *Les Confessions* en épousant, pour l'essentiel, le mouvement de l'auteur, qui écrit dans le but d'atteindre, hors de l'œuvre, la réalité de sa vie et de son être. Au moment d'entreprendre le récit de sa visite à la belle Zulietta, Jean-Jacques déclare, non sans solennité: « Qui que vous soyez qui voulez connaître un homme, osez lire les deux ou trois pages qui suivent, vous allez connaître à plein J. J. Rousseau » (I, 320). Dans ses grandes lignes, notre intention ne fut guère différente du programme que l'auteur des *Confessions* propose ici à son lecteur: connaître Jean-Jacques Rousseau, sinon « à plein », du moins de façon autre que les biographies traditionnelles ne le permettent, et chercher à mieux comprendre, grâce à l'étude d'un grand auteur, qui a voulu se révéler à nous « dans toute la vérité de la nature » (I, 5), la psychologie de l'homme en général et certaines des voies détournées qui font parfois, de certains d'entre eux, de grands créateurs.

Dans le texte, toutes les références entre parenthèses renvoient à la pagination des *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard (Bibliothèque de la Pléiade), 1959.

Dans les citations de Rousseau, les passages soulignés (caractères italiques) l'ont été par nous, sauf indication contraire.

CHAPITRE PREMIER

La mère perdue

Je trouve que nos plus grands vices prennent leur pli de notre plus tendre enfance, et que notre principal gouvernement est entre les mains des nourrices.

MONTAIGNE

« Je coûtai la vie à ma mère, et ma naissance fut le premier de mes malheurs » (I, 7). L'importance d'une telle déclaration, au début des *Confessions*, n'a pas échappé aux interprètes, qu'ils appartiennent aux critiques historique, psychologique ou psychanalytique. On y a vu, non sans vraisemblance, l'origine de la culpabilité de Rousseau. Le docteur René Laforgue, dans une étude qui remonte à 1927, écrivait déjà : « Le voilà donc formulé pour la première fois, ce reproche par lequel Jean-Jacques se sentait persécuté. »¹ A l'origine, une faute a été commise, qu'il s'agirait d'expié, si le destin ne s'était déjà chargé de punir le coupable : ce malheur inaugural n'était que le premier chaînon d'une longue suite d'infortunes — l'auteur persécuté qui se met à rédiger ses « Mémoires » à Môtiers-Travers, au printemps 1765, n'en a que trop de preuves. En outre la maladie est présente dès les premiers jours de Rousseau (une malformation des voies urinaires, croyait-il), et cette infirmité physique ne cessera d'ajouter, aux souffrances morales, les tourments du corps : « J'apportai le germe d'une incommodité que les ans ont renforcée, et qui maintenant ne me donne quelquefois des relâches que pour me laisser souffrir plus cruellement d'une autre façon » (I, 7-8). Il est bien entendu qu'on est autorisé à voir, dans cette représentation d'un destin acharné contre un homme qui ne cesse de proclamer son innocence, une tentative de déculpabilisation. Nous examinerons plus loin dans quelle mesure le rôle joué par la maladie et par le malheur a été surfaît par l'auteur des *Confessions*.

Pour l'instant revenons à cette déclaration inaugurale et interrogeons-nous sur ce premier malheur, qui soulève deux problèmes solidaires : la privation de l'affection maternelle et le sentiment de culpabilité. Le premier serait à l'origine de cette recherche d'une présence maternelle, que Rousseau trouvera en M^{me} de Warens ou en M^{me} Basile, ou, sous une forme substitutive, dans la nature ou les laitages ². Le second rendrait compte de la fréquence des démarches autopunitives, que l'on voit à l'œuvre dans la plupart des épisodes amoureux ou dans des conduites en apparence plus banales. Ainsi s'expliquerait le refus de comparaître à l'audience royale, après le succès du *Devin* (I, 380), ou la brouille avec M. de Montaigu, à Venise, qui l'oblige à quitter son emploi de secrétaire d'ambassade et à renoncer à un avenir prometteur (I, 312). Plus jeune, il se fait également chasser de la maison du comte de Gouvion, dont le fils avait entrepris de le former intellectuellement et de le faire accéder peut-être à une carrière de secrétaire d'ambassadeur (I, 97 sq.).

Auprès de M^{me} de Warens, qu'il voit pour la première fois le 21 mars 1728 — il n'a pas encore seize ans — il se sent d'emblée enveloppé par l'amour maternel : « Eh ! mon enfant, me dit-elle d'un ton qui me fit tressaillir, *vous voilà* courant le pays bien jeune... » (I, 49). L'année suivante, à son retour d'Italie, la même voix caressante l'accueille : « Pauvre petit, me dit-elle d'un ton caressant, *te revoilà* ³ donc ? Je savais bien que tu étais trop jeune pour ce voyage... » (I, 104). Un sort malveillant l'avait chassé de Genève, aujourd'hui la volonté divine le ramène à Annecy : « On dira ce qu'on voudra, mais puisque la providence me le renvoie, je suis déterminée à ne pas l'abandonner » (I, 104). Il s'installe chez elle : « *Petit* fut mon nom, *Maman* fut le sien, et toujours nous demeurâmes *Petit* et *Maman*, même quand le nombre des années en eut presque effacé la différence entre nous. Je trouve que ces deux noms rendent à merveille l'idée de notre ton, la simplicité de nos manières et surtout la relation de nos cœurs. Elle fut pour moi la plus tendre des mères... » (I, 106). Remarquons les termes mêmes dans lesquels est formulée cette nouvelle alliance : on ne sait lequel des deux a pris l'initiative de cette appellation, qui semble s'imposer tout naturellement, comme si elle était inscrite dans leur destin, depuis toujours. Faut-il parler ici de privation de l'amour maternel ? L'explication, séduisante à première vue, est peut-être trop simple ⁴. « Je n'avais ni transports ni désirs auprès d'elle : j'étais dans un calme ravissant, jouissant sans savoir de quoi » (I, 107). Nous verrons plus loin, au moment d'étudier les relations amoureuses de Jean-Jacques et de Maman, que cette ignorance

des causes est peut-être ce qui donne sa force à la magie amoureuse. Pour l'instant contentons-nous de mettre en doute l'interprétation traditionnelle, qui voit ici l'attendrissement d'un adolescent retrouvant cette mère dont il a été privé dès sa naissance. Peut-on retrouver ce que l'on n'a jamais connu ? Oui, il perdit sa mère neuf jours après sa naissance, mais il ne peut s'agir que d'un fait appris beaucoup plus tard, lorsqu'il fut en âge de le comprendre. L'enfant qui vient de naître n'en sait rien. D'ailleurs, dès les premiers jours, tante Suzon, la jeune sœur de son père, remplace cette absente et veille sur le nouveau-né ⁵. C'est elle qui fut, pendant les premières années, la vraie mère ; c'est à cette image, profondément enracinée dans sa vie affective, que vient se superposer celle de M^{me} de Warens. L'apparition miraculeuse d'Annecy ne fait que réactiver un mode de relation très ancien, enfoui dans sa préhistoire.

L'évocation de tante Suzon, au début des *Confessions* (texte qui ne figure pas dans le manuscrit de Neuchâtel), d'une telle plénitude de poésie, nous fait accéder à ce qu'il y a de plus profond chez Jean-Jacques : tout au fond de lui, inchangée, rayonne la présence douce et lumineuse de cet « archange musicien » ⁶, qui lui a donné le goût de la musique. L'image qu'il en garde et qu'il recrée pour le lecteur s'impose avec une sorte d'évidence : « Son enjouement, sa douceur, sa figure agréable, m'ont laissé de si fortes impressions, que je vois encore son air, son regard, son attitude ; je me souviens de ses petits propos caressants : je dirais comment elle était vêtue et coiffée, sans oublier les deux crochets que ses cheveux noirs faisaient sur ses tempes, selon la mode de ce temps-là » (I, 11). Ce qui importe ici, ce n'est pas de décrire, c'est de dire la permanence du souvenir (« je vois encore... je me souviens... je dirais... ») ⁷. On remarquera, comme le suggère Marcel Raymond ⁸, l'analogie avec le bonheur éprouvé auprès de Maman, dont il dira : « Elle avait un air caressant et tendre, un regard doux, un sourire angélique » (I, 50). « Nos tête-à-têtes étaient moins des entretiens qu'un babil intarissable... » (I, 107). Même atmosphère dans l'extase amoureuse qu'il connaît dans la chambre de M^{me} Basile : « Sa chambre était entr'ouverte ; j'y entrai sans être aperçu. Elle brodait ⁹ près d'une fenêtre... Elle se mettait toujours bien : ce jour-là sa parure approchait de la coquetterie. Son attitude était gracieuse, sa tête un peu baissée laissait voir la blancheur de son cou, ses cheveux relevés avec élégance étaient ornés de fleurs » (I, 75).

Que Jean-Jacques ait trouvé en tante Suzon, dans les premières années de sa vie, une mère aimante et toute à lui, cela ne fait pas de

doute. La lettre qu'il adresse à M^{me} Delessert ¹⁰ vient confirmer le texte des *Confessions*: « Vous avez fait une autre œuvre de miséricorde non moins précieuse auprès de ma pauvre tante que je pourrais appeler ma mère par tous les soins maternels qu'elle a pris de moi dans mon enfance. Ah si vous eussiez connu alors cette excellente fille! elle avait aussi de ces beautés qu'un heureux naturel rend plus touchantes; elle était presque..... il ne lui reste plus que ses vertus et l'attachement d'un cœur sur lequel elles n'ont pas été sans fruit. Chère cousine, je vous trouve encore plus adorable par vos bontés pour elle que par toutes celles dont vous m'avez comblé. Oh que n'étais-je à genoux entre vous deux mouillant alternativement ses mains et les vôtres des plus délicieuses larmes que l'attendrissement puisse faire couler. Vous m'avez dit, chère amie, qu'on ne l'avait pu trouver à Nyon, et que l'année échue de sa pension ¹¹ lui avait été envoyée par la poste... » On remarquera les six points de suspension ¹² qui suivent les mots: « elle était presque..... » Quel est le mot qui se dérobe ici? La plume reste en suspens, une pudeur retient l'enfant vieilli sur le seuil d'un domaine sacré. La même émotion provoque ses larmes chaque fois qu'il essaie de chercher l'air que cette tante adorée « chantait avec un filet de voix fort douce » (I, 11): « Je cherche où est le charme attendrissant que mon cœur trouve à cette chanson: c'est un caprice auquel je ne comprends rien; mais il m'est de toute impossibilité de le chanter jusqu'à la fin, sans être arrêté par les larmes » (I, 11-12). Il retrouve dans sa mémoire la première strophe, intacte; mais pour la seconde, tout se brouille, hors quelques rimes qui surnagent, et le dernier vers:

Et toujours l'épine est sous la rose.

Il n'arrive pas à comprendre l'émotion qui le soulève en retrouvant cette vieille chanson: « C'est un caprice auquel je ne comprends rien », écrit-il. Il y a bien quelque chose de mystérieux dans ce pouvoir magique de quelques paroles. Ce qui le relie encore à cette voix lointaine, inoubliable, que sa propre « voix déjà cassée et tremblante » (I, 11) tente de rejoindre à travers le temps écoulé, joue sans doute un rôle déterminant dans ce « charme attendrissant » qui le bouleverse. Il n'est cependant pas sans intérêt de remarquer que le dernier vers, seul conservé par la mémoire dans la seconde strophe, est celui qui contient le sens moral de la chanson. Ne serait-ce qu'y insiste déjà, dans des mots à la fois sibyllins et transparents, un des thèmes essentiels de son monde imaginaire? La femme,

objet d'adoration, est aussi objet interdit. Aimer est possible, à la condition de ne rien prendre, car « toujours l'épine est sous la rose »¹³. Pour lui, dont la vie affective est restée en grande partie fixée à un stade infantile, cette petite phrase, chantée par celle dont il reçut le plus d'amour, prenait un sens prophétique. Il pouvait y ressentir obscurément une invite à la frustration, prononcée par la voix la plus tendre.

Si tante Suzon fut *comme une mère*, elle resta toujours, semble-t-il, « tante Suzon » (« ma pauvre tante que je pourrais appeler ma mère par tous les soins maternels qu'elle a pris de moi dans mon enfance »). Dans *Les Confessions*, c'est par ces termes que Jean-Jacques la désigne¹⁴. A plusieurs reprises cependant il l'appelle « fille »¹⁵; ce mot, qui la situe plus près de l'amie que de la mère, avait encore son sens classique de femme non mariée (en effet, ne l'oublions pas, Suzanne Rousseau ne s'est mariée qu'à l'âge de quarante-huit ans¹⁶, alors que son neveu, âgé de dix-huit ans, fait à Vevey un pèlerinage sur les lieux où vécut M^{me} de Warens). On peut voir dans cet emploi, qui ne convient qu'au récit, une litote, faite de pudeur et de retenue. Lui qui fait preuve d'une grande labilité dans l'emploi des termes désignant ses amies¹⁷, semble vouloir rester délibérément en deçà du sentiment véritable lorsqu'il s'agit de désigner son premier objet d'amour, qui a été pour lui la première incarnation de la femme.

Quel que soit le nom de tendresse dont il s'est servi dès qu'il sut parler, il y a eu, à un moment donné, une vague intuition que cet être qui lui donnait tout était autre chose que sa mère. S'il lui disait « maman », il a pris conscience, par comparaison avec les enfants de son âge¹⁸, que ce nom ne correspondait pas à la réalité et avait un caractère usurpé. S'il lui disait « tante », il a compris, pour les mêmes raisons, qu'il existait un mot différent, plus tendre, le vrai, qui définit le rapport de parenté entre une mère et son enfant. Le trouble qui dut être le sien à ce moment explique-t-il en partie l'impossibilité d'assigner une place définie à la femme qu'il aime? M^{me} de Warens sera pour lui « plus qu'une sœur, plus qu'une mère, plus qu'une amie, plus qu'une maîtresse » (I, 196-197). L'amour qu'il éprouve renvoie à un archétype innommé, qui se dérobe à toute tentative de lui assigner une place¹⁹.

Ce n'est qu'avec l'acquisition du langage que l'enfant passe de l'ordre « imaginaire » à l'ordre « symbolique », « d'une relation immédiate et sans distance avec sa mère à une relation médiée grâce à son insertion dans l'ordre symbolique de la Famille. L'institution familiale distingue parents et enfants, leur donne un nom et une place de sujets singuliers »²⁰.

L'être, jusqu'alors « in-fans » (non parlant), devient individu, à la condition d'être « sociétaire » et « parlant ». A ce moment tante Suzon, qui était la mère dans la constellation familiale, est délogée de cette place privilégiée qu'elle occupait depuis trois ou quatre ans. La nommer fait apparaître un hiatus; une disjonction s'opère entre le vécu et le signe (le symbole): si le sentiment éprouvé par l'enfant la place *plus* haut qu'une tante, le langage révèle qu'elle est *moins* qu'une mère.

Allons-nous donner raison aux partisans de la privation de l'amour maternel? Non, puisque nous pensons que Jean-Jacques a été gratifié, dans les premières années de sa vie (les plus importantes sur le plan affectif) de tout l'amour dont son cœur avait besoin. A soixante ans il se félicite à l'idée que sa tante Gonceru, encore en vie, lui donne le courage de vivre, malgré ses malheurs: « Son souvenir et sa bénédiction ont épanoui de joie un cœur à qui depuis longtemps on ne fait plus guère éprouver de ces sortes de mouvements. C'est par elle que je tiens encore à quelque chose de bien précieux sur la terre, et tant que je la conserverai, je continuerai, quoi qu'on fasse, à aimer la vie. »²¹ Sans doute veut-il dire que c'est elle qui lui donne encore des raisons de vivre, puisqu'elle est toujours vivante au moment où il écrit; mais c'est aussi elle, pensons-nous, qui lui a donné, dès ses plus tendres années, ce qu'il faut de sécurité affective pour aimer la vie.

Elle n'est d'ailleurs pas seule à l'entourer de son affection maternelle: à ses côtés se trouve Jacqueline Faramand, qui couve du regard cet enfant chéri (« traité en enfant chéri, jamais en enfant gâté » — I, 10): « Hors le temps que je passais à lire ou écrire auprès de mon père, et celui où ma mie me menait promener, j'étais toujours avec ma tante... » (I, 10-11). Bernard Gagnebin l'a bien souligné: « On a souvent dit et écrit que Rousseau avait été sevré d'affection maternelle. Ce n'est qu'en partie vrai, car deux figures féminines se penchèrent néanmoins sur son berceau: celle de sa nourrice qu'il appelait « ma mie Jacqueline », et celle d'une de ses tantes, la tante Suzon... »²² Ne prenons pas dans un sens trop littéral ce terme de « nourrice », puisque Jacqueline, née en 1696, n'a que seize ans à la naissance de Jean-Jacques²³. A la rue de Coutance, la plupart des familles d'artisans ont à demeure une domestique; c'est à ce titre que Jacqueline a été engagée, pour seconder Suzanne dans ses besognes ménagères.

Rousseau a donc reçu, dans ses premières années, beaucoup de tendresse « maternelle ». Son enfance fut heureuse, et il n'y a pas lieu de récuser son témoignage sur ce point: « ... les enfants de rois ne sauraient

être soignés avec plus de zèle que je le fus durant mes premiers ans, idolâtré de tout ce qui m'environnait... Tout ce qui m'environnait ne m'obéissait pas à la vérité, mais m'aimait, et moi je les aimais de même » (I, 10). Cependant, nous l'avons vu, une légère dissonance vient troubler cette harmonie familiale. Tout est normal en apparence, mais une distance se creuse entre la « mère » et l'enfant; l'amour que ce dernier porte à cette femme qui remplit si bien les fonctions maternelles — jusqu'à porter le même nom que la vraie mère: Suzanne Rousseau — devient suspect. Le langage, en introduisant l'enfant dans le circuit de l'échange, glisse un soupçon dans une relation vécue jusqu'alors de l'intérieur. Peut-être faut-il voir que, paradoxalement, c'est tante Suzon qui devient la mère perdue. Impossible de dater, même approximativement, une telle découverte. Face au « noyau de ténèbres »²⁴ de la petite enfance, nous sommes réduits aux conjectures. Les cinq ou six²⁵ années passées à la Grand-Rue, dans la maison natale, garderont leur obscurité. C'est pourtant là que se joue la protohistoire de Jean-Jacques, celle où « les fondements archaïques de sa sensibilité »²⁶ plongent leurs racines.

Le souvenir de cette mère perdue est étroitement lié au thème du paradis perdu. « Le paradis, c'est la chambre de tante Suzon, archange musicien », écrit Jean Starobinski²⁷. C'est à Bossey, chez les Lambercier, que Jean-Jacques dit avoir connu l'expulsion du paradis terrestre, après le châtement infligé par son oncle Bernard pour une faute qu'il n'avait pas commise: « Nous restâmes encore à Bossey quelques mois. Nous y fûmes comme on nous représente le premier homme encore dans le paradis terrestre, mais ayant cessé d'en jouir » (I, 20). Mais ce bonheur n'est-il pas déjà perdu, à la rue de Coutance? L'émotion que suscite le souvenir du chant de tante Suzon en est peut-être une preuve. Dans cette page, retrouvant, l'espace d'un instant, le temps perdu, Jean-Jacques touche à quelque chose de si profond qu'il ne comprend la cause de ses larmes. La magie d'une vieille chanson fait émerger de l'ombre cette mère, sous le regard de laquelle il a vécu dans le paradis. Comme Nerval, à qui cette évocation pourrait faire songer (n'était que les contours de l'ange musicien sont d'une netteté étonnante), il pourrait dire: « Nous pensions être en paradis. »²⁸ Cette mère deux fois perdue (le jour où il découvre que son amour a un caractère provisoire et conditionnel, et celui où il la perd définitivement, à l'âge de dix ans, au moment de la dissolution de la famille)²⁹ se tient immobile au plus profond de son passé. Sur ce visage souriant, où rayonnait le bonheur paisible et domes-

tique, celui qu'il a toujours aimé, se pose maintenant le premier signe d'inquiétude.

Mais cette image féminine ne saurait être détachée du tableau d'ensemble sur lequel elle apparaît. D'autres figures, viriles, lui sont liées dans la constellation familiale: celles du père et du frère aîné, François Rousseau.

CHAPITRE II

Le frère aîné

Il n'y avait pour moi de pire tourment que celui d'être haï.

ROUSSEAU

« J'avais un frère plus âgé que moi de sept ans » (I, 9). Ainsi commence le paragraphe que Jean-Jacques a consacré à son frère ¹, dans le premier livre des *Confessions*. Il n'est pas sans intérêt de constater que ce texte, dont nous nous proposons de souligner l'importance, ne figurait pas dans la première rédaction. Ce manuscrit, conservé à la Bibliothèque de Neuchâtel, ne contient que de brèves allusions à François Rousseau : « Mon père, après la naissance de mon frère unique, partit pour Constantinople... » (I, 6). « Le petit revenu du bien de ma mère à partager entre mon frère et moi ne suffisait pas pour pousser mes études » (I, 25). « Nous avions mon frère et moi quelque bien de ma mère dont le revenu devait appartenir à mon père durant notre éloignement » (I, 55). L'écrivain, reprenant dès le début la rédaction de ses Mémoires, dont il avait déjà écrit les quatre premiers livres ², fait brusquement sortir de l'ombre ce témoin disparu de son enfance. Les rares passages qui le concernaient (indispensables, puisqu'il y était question du partage de l'héritage maternel) pouvaient faire de ce manque un problème : comment se fait-il, aurait pu dire le lecteur, que cet enfant si aimant ne dise mot de ce frère, qui vécut avec lui les dix premières années de sa vie ? ³ Si aimant ? Oui, c'est bien ainsi que Jean-Jacques tient à se présenter à nous. Dans le paragraphe consacré à François, il prend soin en effet de fixer dans la mémoire du lecteur l'épisode où il s'interpose entre son frère et son père : « Une fois que mon père le châtiât rudement et avec colère, je me jetai impétueusement entre deux, l'embrassant étroitement » (I, 9-10). Ce geste, nous le verrons, est riche en signification et peut donner lieu à d'autres interprétations. Contentons-nous pour l'instant

de constater qu'il prolonge logiquement le paragraphe précédent, où l'enfant, tout imprégné de la leçon d'héroïsme puisée dans Plutarque, est prêt à imiter Scaevola ⁴ en avançant sa main vers un réchaud brûlant. Il menace de la plonger dans le feu pour prouver son courage à son père et à la famille réunie. Geste, et non pas acte, car les *témoins* jouent dans cette « scène » un rôle capital (« Un jour que je racontais à *table* l'aventure de Scaevola... » I, 9). S'interposant entre son frère et son père, ne fait-il pas penser à un autre épisode qu'il a pu lire dans Plutarque : celui des Sabines ⁵ se jetant entre les combattants (leurs maris, leurs pères ou leurs frères) pour les séparer ? Rôle féminin, cette fois, venant de celui qui se sait préféré et dont l'intervention suffira à désarmer la colère ⁶.

Ainsi, une fois de plus, Rousseau se présentait comme un enfant sage et aimant. Il fallait bien cela pour faire contrepoids à ce qu'il avait à nous dire de son frère. L'addition des manuscrits de Paris et de Genève consacrée à François introduisait une dissonance dans l'harmonie familiale. Isaac, le meilleur des pères ⁷, qui pleurait d'attendrissement avec son fils cadet au souvenir de sa femme défunte, se montrait parfois violent avec son aîné, qui était « un polisson » (I, 9) et avait pris « le train du libertinage, même avant l'âge d'être un vrai libertin » (I, 9). Il y a donc des ombres dans le tableau idyllique des années passées à la rue de Coutance. Est-ce pour cette raison que Jean-Jacques a failli passer sous silence, ou presque, ce frère malheureux ? Les deux pages ⁸ qui font suite à l'histoire de François, ajoutées elles aussi à la version primitive, semblent bien s'expliquer par le désir de laisser une impression lumineuse de ces années d'enfance. Elles sont consacrées au cadet, « enfant chéri », qui jamais ne songea à désobéir, et à sa tante Suzon, image rayonnante de grâce et de bonté, sur laquelle va se clore cette première partie, celle du paradis de l'enfance.

François Rousseau, au dire de son cadet, fut donc un polisson. Les documents d'archives nous permettent plus que confirmer ce jugement. Ils nous apprennent même ce que l'auteur a passé sous silence : Isaac n'arrivait pas à réduire à l'obéissance son fils aîné et il fut obligé, à la suite de ses déportements, de l'envoyer dans une maison de correction. Les procès-verbaux de la commission de l'Hôpital (où étaient détenus les délinquants) nous révèlent que François fut enfermé du 13 juin au 15 juillet 1718 ⁹, sur la requête de son oncle Bernard. Il avait déjà été « réduit à la discipline » pendant quelques semaines, en juin 1717 ¹⁰, sur la requête de son père. Quand on sait que ce pauvre garçon apprenait le métier

d'horloger avec son père ¹¹, on imagine sans peine que l'atmosphère familiale devait être assez souvent troublée, et que le petit Jean-Jacques, qui était toujours à la maison (n'oublions pas qu'il n'alla jamais à l'école) a dû être témoin de scènes violentes plus souvent qu'il ne le dit. Comment l'auteur d'*Emile* jugea-t-il ces méthodes répressives ? Et surtout comment pouvait-il admettre que deux frères élevés dans le même milieu prennent des chemins si divergents ? L'excellence de la famille explique que la bonté originelle ait été en lui si longtemps préservée. Mais François, son frère, qui l'a rendu méchant ?

Si nous cherchons une réponse à cette question, ce n'est pas dans *Les Confessions* que nous la trouverons, mais dans *Emile* ¹², où Jean-Jacques nous montre d'abord les avantages « de l'innocence prolongée » et les dangers des « instructions prématurées ». C'est sa propre expérience, n'en doutons pas, qui lui inspire cette remarque : « La véritable marche de la nature est plus graduelle et plus lente... Une longue inquiétude précède les premiers désirs (sa passion d'enfant pour M^{lle} Goton ou M^{lle} de Vulson ¹³), une longue ignorance leur donne le change (la fessée de M^{lle} Lambercier, les pratiques autoérotiques ou l'épisode exhibitionniste de Turin ¹⁴), on désire sans savoir quoi » (ses relations avec M^{me} de Warens, antérieures à l'initiation amoureuse ¹⁵). Brusquement, c'est l'image de son frère aîné et de lui-même qui semble se réveiller en lui, lorsqu'il oppose la nature corrompue à la nature innocente :

« J'ai toujours vu que les jeunes gens corrompus de bonne heure, et livrés aux femmes et à la débauche étaient inhumains et cruels ; la fougue du tempérament les rendait impatients, vindicatifs, furieux : leur imagination pleine d'un seul objet se refusait à tout le reste, ils ne connaissaient ni pitié ni miséricorde ; ils auraient sacrifié père, mère et l'univers entier au moindre de leurs plaisirs. Au contraire, un jeune homme élevé dans une heureuse simplicité est porté par les premiers mouvements de la nature vers les passions tendres et affectueuses ; son cœur compatissant s'émeut sur les peines de ses semblables ; il tressaillit d'aise quand il revoit son camarade, ses bras savent trouver des étreintes caressantes, ses yeux savent verser des larmes d'attendrissement ; il est sensible à la honte de déplaire, au regret d'avoir offensé. Si l'ardeur d'un sang qui s'enflamme le rend vif, emporté, colère, on voit le moment d'après toute la bonté de son cœur dans l'effusion de son repentir ; il pleure, il gémit sur la blessure qu'il a faite, il voudrait au prix de son sang racheter celui qu'il a versé ; tout son emportement s'éteint, toute sa fierté s'humilie devant le sentiment de sa faute. » ¹⁶

Rien ne manque à ces « vies parallèles » pour qu'on y reconnaisse les deux fils d'Isaac: l'un qui aurait « sacrifié père, mère et l'univers entier au moindre de ses plaisirs », l'autre tendre, compatissant, aimant (sans oublier ce trait où insiste déjà le sentiment de culpabilité et le masochisme moral dont nous aurons à parler: « toute sa fierté s'humilie devant le sentiment de sa faute »). Douze lignes plus bas, pour authentifier la ressemblance, il rappelle les avantages d'avoir été élevé loin de « la corruption des collèges ».

Ainsi l'auteur d'*Emile* pense que les enfants dégénèrent quand ils ont été « corrompus de bonne heure » et ont été « livrés aux femmes et à la débauche ». C'est ce qui explique, dans *Les Confessions*, le comportement de François: « Il prit le train du libertinage, même avant l'âge d'être un vrai libertin » (I, 9).

Il est vrai que Jean-Jacques voit aussi dans la préférence qu'on avait pour lui une des causes de la mauvaise conduite de son aîné: « L'extrême affection qu'on avait pour moi le faisait un peu négliger, et ce n'est pas cela que j'approuve » (I, 9). Ici, nous semble-t-il, le vrai problème affleure. Non seulement François devait souffrir de voir que son frère était élevé comme « les enfants de Rois » (I, 10), mais il est peu vraisemblable qu'il n'ait pas nourri à son égard des sentiments haineux. Sur ce point qui peut expliquer en partie, nous le verrons, le sentiment de culpabilité du cadet, le texte des *Confessions* ne souffle mot. Il était impossible, au XVIII^e siècle, de saisir la différence des situations vécues par deux enfants d'une même famille. Si Rousseau, dans ses écrits autobiographiques et théoriques, est l'un des premiers à mettre en lumière l'importance de la petite enfance et du milieu familial pour expliquer un homme ¹⁷, il fallait attendre les découvertes de Freud pour comprendre à quel point les personnalités se structurent par rapport aux résistances et aux autorisations impliquées dans la famille. Or deux frères, surtout quand la différence d'âge est de sept ans, sont placés dans des situations très différentes. L'un jouit longtemps d'un statut de fils unique, l'autre doit s'aménager une place entre ses parents et son aîné.

Interrogeons-nous sur les premières années de ce prétendu « polisson », qui quitte Genève à l'âge de dix-sept ans, vit quelque temps à Fribourg-en-Brisgau, où il meurt probablement peu après ¹⁸.

Isaac Rousseau et Suzanne Bernard se sont mariés le 2 juin 1704. Ils avaient respectivement trente-deux et trente et un ans. François, leur fils aîné, naît le 15 mars 1705, à la Grand-Rue ¹⁹. En juin de la même

année, soit trois mois plus tard, Isaac part pour Constantinople, laissant à Genève sa femme et son nouveau-né. On n'a pas manqué de chercher à connaître les raisons d'un départ si surprenant, surtout si l'on accepte la version idyllique des faits antérieurs au mariage, telle qu'elle nous est donnée dans le premier livre des *Confessions*: « Leurs amours avaient commencé presque avec la vie: dès l'âge de huit à neuf ans ils se promenaient ensemble tous les soirs sur la Treille; à dix ans ils ne pouvaient plus se quitter » (I, 6). Après une longue attente, « le sort qui semblait contrarier leur passion » (*ibid.*) se montre enfin plus favorable: Isaac Rousseau épouse son amie d'enfance. Pourquoi ce bonheur tant attendu fut-il de si courte durée? Eugène Ritter, qui a mis à jour une quantité de documents sur les ascendants de Rousseau, risque à ce propos des hypothèses très plausibles ²⁰: mésentente du beau-fils avec sa belle-mère Anne-Marie Bernard; difficultés pécuniaires (l'industrie horlogère semble avoir traversé une crise); coup de tête du nouvel époux, ce qui n'est pas surprenant chez une nature impulsive et instable (son départ pour Nyon en 1722 répète le même mouvement). Il se pourrait aussi qu'un autre fait ait joué un certain rôle, selon nous: la mère d'Isaac, née Suzanne Cartier, venait de mourir le 14 avril 1705. Elle était fille de tanneur et petite-fille de notaire. Elle laissait quelques biens à ses enfants ²¹, et l'on peut comprendre que son fils aîné, repris par son humeur aventureuse, ait profité de tenter sa chance à l'étranger.

Isaac ne reviendra à Genève qu'en septembre 1711, une année après la mort de sa belle-mère ²². Cette absence de plus de six ans a eu, n'en doutons pas, une influence très grande sur le caractère de François. Cette absence, ou plutôt ce retour. Essayons d'imaginer comment le fils aîné d'Isaac a vécu les premières années de sa brève existence.

On peut dire qu'il n'a pas connu son père, puisqu'il avait deux ou trois mois au moment de son départ pour l'Orient. C'est donc seul avec sa mère qu'il passe les six premières années de sa vie. Sa grand-mère Bernard est aussi là, dans la même maison probablement. Le « pseudo-orphelin » jouit impunément de son statut de fils unique, ne voit aucun rival à l'horizon, possède sa mère pour lui seul. Cette dernière, dont la conduite semble avoir été irréprochable pendant cette longue absence, peut donner à son fils toute son affection, seul lien la rattachant à son lointain époux. Ce fut là pour l'enfant une période de bonheur. Il a six ans lorsqu'on lui annonce le retour de ce père qu'il n'a pas connu. Les portes de son paradis vont se refermer brutalement derrière lui. C'est lui qui aurait pu dire, s'il avait eu le talent de son cadet: « Là fut le terme de la

sérénité de ma vie enfantine. Dès ce moment je cessai de jouir d'un bonheur pur, et je sens aujourd'hui même que le souvenir des charmes de mon enfance s'arrête là » (I, 20). A peine a-t-il fait connaissance avec cet intrus ²³ si peu désiré qu'on lui annonce la naissance prochaine d'un frère ou d'une sœur. C'est le 28 juin 1712 que Jean-Jacques voit le jour, également à la Grand-Rue. Il est baptisé le 4 juillet à la cathédrale Saint-Pierre. Trois jours plus tard Suzanne Rousseau meurt de fièvre puerpérale: « De jeudi 7 juillet 1712, à onze heures du matin, Suzanne Bernard, femme de sieur Isaac Rousseau, citoyen maître horloger, âgée de trente-neuf ans, morte de fièvre continue en la Grand'Rue. » ²⁴ En une année le milieu familial dans lequel François a été élevé est bouleversé de fond en comble: il a perdu sa grand-mère maternelle en 1710, sa mère en 1712. Deux nouveaux occupants sont venus restreindre son espace vital: son père, présence particulièrement pesante, puisqu'il a repris son métier d'horloger en chambre et qu'il travaille toute la journée chez lui; enfin ce petit frère qui, bien malgré lui, va le déloger de cette place privilégiée de fils unique qu'il occupait jusqu'à ce jour. C'est lui qui aurait pu dire, avec plus de vraisemblance: Et sa naissance fut le premier de mes malheurs ²⁵. Quels sentiments pouvait-il avoir pour ce nouveau-né, accueilli dans la joie par toute la famille, et bientôt entouré de la tendre compassion que l'on voue au petit orphelin? Car il est assez vraisemblable que ce soit ce dernier surtout, créature innocente condamnée au malheur de n'avoir pas connu sa mère, qui éveille la pitié de la famille consternée. Pour combler cette absence, on ne saurait lui témoigner trop d'amour. Suzanne, la plus jeune des filles Rousseau ²⁶, va s'établir chez son frère Isaac pour remplacer la mère défunte. Voilà donc un nouvel occupant, entièrement dévoué à Jean-Jacques, avec lequel il faudra composer. Elle appartient au nouveau-né, qui a besoin de tous ses soins, et ce fait explique que François ne pouvait reporter sur elle les sentiments tendres qu'il avait pour sa mère. On imagine la détresse de cet enfant dont le milieu familial s'est totalement modifié. Il est dans l'impossibilité de s'adapter à une situation si nouvelle. A-t-il rendu son père responsable de son malheur? C'est possible ²⁷. Mais ce qu'il ne pouvait pas oublier, c'est que la naissance de son frère était liée à la mort de sa mère. Dans *Les Confessions* le désespoir du père est seul envisagé: « Je n'ai pas su comment mon père supporta cette perte; mais je sais qu'il ne s'en consola jamais » (I, 7). Tout enfant subit sa famille, accepte d'abord la place qu'on lui assigne. Il aurait fallu à Jean-Jacques beaucoup de recul pour pouvoir s'interroger sur le destin de son frère,

imaginer sa vie telle qu'il l'avait vécue. Il se contente de nous dire: « A peine puis-je dire avoir fait connaissance avec lui » (I, 9). Il n'en a pas moins subi ce regard muet, chargé d'une insoutenable accusation, de celui qui avait connu sa mère et aurait pu penser: tu me l'as prise! Il nous semble peu vraisemblable que les deux frères aient jamais parlé ensemble de cette absente. Le cadet redoutait, sans savoir exactement pour quelle raison, ce sujet tabou; l'aîné gardait pour lui ce souvenir, comme un trésor que l'on ne partage pas.

C'est peut-être le lieu de s'interroger à nouveau sur la scène où Jean-Jacques s'interpose entre son père et son frère pour séparer les combattants: « Je le couvris ainsi de mon corps recevant les coups qui lui étaient portés » (I, 10). L'enfant qui se sacrifie ici se sait « l'idole » de son père; mais le sentiment d'être préféré peut aussi être source de culpabilité. Le regard haineux du frère aîné ne peut que renforcer ce sentiment. Ainsi le geste du cadet trop aimé est aussi une preuve d'amour donnée à son frère, un sacrifice expiatoire, une demande tacite de réconciliation. L'auteur des *Confessions* ne fera que reprendre ce geste spontané d'un enfant en proclamant son innocence.

Plus tard, une fois le frère disparu, Jean-Jacques ne se gêna plus pour revendiquer cette place de fils unique dont il jouissait furtivement. On a vu son habileté à faire valoir ses droits sur la part d'héritage de François²⁸. Celui qui s'est voulu désintéressé et aimant nous donne de lui, dans maintes circonstances analogues, une image exactement inversée: le geste appropriateur de celui qui n'osait convoiter²⁹ qu'en silence est une revanche sur la culpabilité. C'est ce que *Les Confessions* nous révèlent, après la mort de Claude Anet, l'amant de M^{me} de Warens: « Le lendemain j'en parlais avec maman dans l'affliction la plus vive et la plus sincère, et tout à coup au milieu de l'entretien, j'eus la vile et indigne pensée que j'héritais de ses nippes et surtout d'un bel habit noir qui m'avait donné dans la vue » (I, 205).³⁰ Même instinct d'appropriation lorsqu'il va « fureter » chez sa tante Théodora Bernard, dont le mari avait quitté ses fonctions de commis aux travaux des fortifications pour s'établir en Caroline du Nord. Est-ce durant son séjour à Genève de l'été 1737 qu'il se rapprocha de cette tante qu'il n'aimait pas³¹? Celle-là venait d'apprendre, presque au même moment, la mort de son mari et celle de son fils Abraham, le compagnon de Jean-Jacques à Bossey: « Ces pertes réchauffèrent un peu son amitié pour le plus proche parent qui lui restât et qui était moi. Quand j'allais à Genève je logeais chez elle, et je m'amusais à fureter et feuilleter les livres et papiers que mon oncle

avait laissés » (I, 216). Ces petites perquisitions, qu'il voudrait donner pour un simple amusement (« je m'amusais à fureter ») lui permirent de mettre la main sur un document très recherché ³², le *Mémoire* de Jacques-Barthélémy Micheli du Crest, qui constitue une critique du plan des fortifications. Jean-Jacques remit cet ouvrage entre les mains d'un fonctionnaire sarde, qui se chargea de l'acheminer vers Turin. Dans le récit des *Confessions*, le rôle joué par l'auteur dans cette affaire peu reluisante ³³ est singulièrement minimisé.

On nous objectera peut-être que les prétentions de Jean-Jacques sur l'héritage maternel n'ont rien à voir avec les sentiments qu'il a pu avoir pour François. Mais ce dernier fut-il vraiment aimé de son frère (« je ne laissais pas de l'aimer tendrement »)? Il est possible d'en douter.

De toute façon, les beaux sentiments sont du côté du cadet, qui ajoute : « et il m'aimait, autant qu'un polisson peut aimer quelque chose » (I, 9). Quelle désinvolture dans la manière de trancher la question! Le paragraphe se termine sur une clause qui, en quelques mots, rejette dans l'ombre ce frère malheureux, dont la disparition a laissé le champ libre à « l'enfant chéri » de la famille : « et voilà comment je suis demeuré fils unique » (I, 10).

François Rousseau a joué un rôle déterminant dans la constellation familiale. Non celui d'un aîné qui s'identifie au père, devient combatif, efficace, et réussit ³⁴; mais celui d'un déshérité qu'une révolte prématurée conduit à l'échec. Sa souffrance inconnue, mais obscurément ressentie comme un reproche, explique en partie la culpabilité de Jean-Jacques. Avant que ne retentisse la parole du père, qui va réactiver ce sentiment diffus en lui donnant un sens (« il croyait la revoir en moi, sans oublier que je la lui avais ôtée » I, 7), c'est François Rousseau, la vraie victime de cette tragédie familiale, qui prononce, par sa seule présence, ce jugement fatal.

CHAPITRE III

Le père

Mon enfance ne fut point d'un enfant.

ROUSSEAU

a) Les faits

Grâce aux travaux des historiens ¹, un certain nombre de faits de la vie d'Isaac Rousseau nous sont connus. Né le 28 décembre 1672, il apprend, comme son père et son grand-père, le métier d'horloger. A vingt et un ans il est reçu compagnon horloger ². Il semble qu'il ait attendu d'avoir donné satisfaction aux exigences familiales pour se livrer à une activité plus conforme à ses goûts : ayant appris à jouer du violon, il s'établit maître à danser, en août 1694, et fonde une association avec un ami, Jean Clément. Six mois plus tard les deux compères s'adjoignent un nouvel associé, Joseph Noiret, âgé de soixante-sept ans ³. Mais l'humeur du fils Rousseau est changeante, et l'année suivante son nom ne figure plus dans l'association. Est-ce le moment qu'il choisit pour entreprendre de longs voyages ? Si la date et le lieu n'en sont pas connus, le fait ne saurait être contesté ⁴. A son retour à Genève il exerce le métier d'horloger, logeant chez son père, au haut de la Cité, à quelques pas de la Grand-Rue, où habite Suzanne Bernard, sa future épouse ⁵. Mais les amoureux, qui étaient des amis d'enfance, durent attendre, pour se marier, jusqu'au 2 juin 1704 ⁶. Est-ce la belle-mère d'Isaac qui avait fait traîner les choses, dans l'espoir d'un parti plus brillant ? Veuve depuis 1682, elle avait pris l'habitude de commander. Vivant dans une certaine aisance, elle n'en était pas moins attentive aux problèmes pécuniaires. En plus elle avait dû consentir, cinq ans plus tôt, au mariage de son fils Gabriel avec Théodora Rousseau, qui avait occasionné un scandale, ayant été fait « par anticipation ». Les deux époux avaient dû comparaître devant le Consistoire et avaient été

suspendus de la sainte cène pendant cinq mois⁷. Jean-Jacques, bien entendu, ignorait ces faits et croyait que le mariage de sa tante trop dévote⁸ avait été célébré le même jour que celui de ses parents⁹. En juin 1705, trois mois après la naissance de son premier fils, Isaac est repris par son humeur voyageuse¹⁰ et part pour Constantinople, où il se fixe jusqu'en 1711. Jean-Jacques voit le jour, comme il prend soin de le préciser lui-même, dix mois¹¹ après le retour de son père à Genève. Dix jours plus tard Isaac est veuf et il fait appel à sa sœur cadette Suzanne, qu'il installe auprès du nouveau-né. En 1717 ou au plus tard au début de 1718, ayant vendu la maison de sa femme à la Grand-Rue, il va s'établir avec sa famille à la rue de Coutance. Il passe quatre ou cinq ans dans ce faubourg populaire, peuplé de petits artisans, au troisième étage d'une maison aujourd'hui démolie¹². C'est l'époque où son fils Jean-Jacques lui fait lecture auprès de l'établi.

Cette vie de famille est brusquement interrompue par un événement sur lequel les documents d'archives nous renseignent avec abondance et précision¹³. En juin 1722, lors d'une partie de chasse près de Meyrin, Isaac a une altercation avec Pierre Gautier, citoyen et ancien capitaine, propriétaire d'un champ dans cette région, qui s'était permis de lui demander de « ménager un peu ses prés »¹⁴. Il n'hésite pas à le coucher en joue. Quatre mois plus tard, les deux adversaires se croisent à Genève, rue des Orfèvres. La colère d'Isaac est toujours aussi vive, il parle de décider du différend avec l'épée. Gautier lui répondant « qu'avec des gens de la sorte, il ne se servait que de bâtons »¹⁵, il tire son épée et le blesse à la joue. Plainte est déposée, et quelques jours plus tard un magistrat de police se présente à la rue de Coutance chez l'irascible horloger. Mais celui-ci, sachant ce qui l'attend, a déjà disparu : il s'est réfugié en terre bernoise, à Nyon, après avoir confié ses enfants à son beau-frère Bernard.

C'est donc Isaac que l'on peut rendre responsable de la subite dislocation de la famille. Les conséquences s'en feront moins sentir sur François, qui avait plus de dix-sept ans et avait moralement rompu avec sa famille depuis un certain temps, que sur le cadet, qui n'avait que dix ans. Dans un divorce, l'enfant reste au moins avec l'un des parents, dont le comportement peut faciliter l'adaptation à la nouvelle situation. Or tante Suzon, qui semble être partie pour Nyon en même temps que son frère¹⁶, est aussi enlevée à l'affection de Jean-Jacques. Son mariage avec Isaac-Henri Gonceru, le 24 août 1730, la fixera dans cette petite ville jusqu'à sa mort, en 1775.

Le départ d'Isaac nous permet donc de nous interroger sur le caractère de ce « vertueux père », qui semble faire preuve dans cette circonstance sinon d'inconscience, du moins d'un certain égoïsme. Pourquoi ne prit-il pas Jean-Jacques avec lui ? Retenons cependant, à sa décharge, le fait qu'il le confia à son beau-frère Bernard, qui était aussi le tuteur de l'enfant, et qu'en accord avec ce dernier il l'enverra deux ans à la campagne, chez le pasteur Lambercier, pour y parfaire son éducation. Jean-Jacques aura ainsi, apparemment, une vie de famille normale jusqu'à sa douzième année, âge auquel beaucoup de futurs horlogers étaient mis en apprentissage ¹⁷.

Mais un autre fait, plus important, est mis en lumière par la rixe de 1722 : le caractère irascible d'Isaac, qui n'hésite pas à mettre la main à l'épée dès qu'il se croit atteint dans son honneur. Si l'on a encore des doutes sur la nature violente du « vertueux citoyen » ¹⁸ qui donna des leçons de civisme à Jean-Jacques, deux affaires ¹⁹, dont nous n'avons pas parlé jusqu'ici, suffisent à les lever. Nous apprenons qu'en octobre 1699 il est condamné à vingt-cinq florins d'amende à la suite d'une bagarre nocturne avec des Anglais. Deux ans plus tard il récidive, menaçant de croiser le fer avec un gentilhomme anglais. On put l'en dissuader à temps.

Mais reprenons la suite des événements. En 1722, la famille est désormais dispersée. Le 11 octobre Isaac part pour Nyon, avec sa sœur. Dix jours plus tard François est réassujetti chez un horloger (il n'y restera pas longtemps). Le même jour, peut-être, Jean-Jacques est mis en pension à Bossey, chez les Lambercier. Il ne verra plus son père, sinon de loin en loin, lors de ses passages à Nyon. Celui-ci va se remarier le 5 mars 1726 avec Jeanne François, son aînée de trois ans ²⁰. Il mourra le 9 mai 1747 ²¹, âgé de soixante-quinze ans, et non, comme le croyait son fils, « âgé d'environ soixante ans » (I, 339).

b) *L'image du père*

Tels sont les faits, connus par des documents d'archives, grâce auxquels il est possible de se faire une idée du caractère d'Isaac Rousseau. L'orgueil, une fierté intraitable, semblent être les traits dominants de sa nature. Les témoins qui ont déposé dans l'affaire Gautier nous font savoir qu'il aurait dit à son adversaire, au milieu de la querelle : « Ecoute, tu t'en souviendras : je suis Rousseau ! répétant à plusieurs fois ces mots : je suis Rousseau ! » ²² Caractère impulsif et violent, à n'en pas douter,

il sait en outre choisir, dans certaines circonstances décisives de sa vie, la voie qui lui convient, sans tenir compte des intérêts de ses proches. Ses deux départs le prouvent : le premier de ces coups de tête le conduit à Constantinople, après une année de mariage, et le second à Nyon. Ce n'est pas le récit des *Confessions* qui nous éclaire sur les véritables motifs de ces brusques décisions. Jean-Jacques, semble-t-il, se refuse non seulement à juger son père, mais même à se poser des questions sur sa conduite. Il se contente de dire : « Mon père, après la naissance de mon frère unique partit pour Constantinople, où il était appelé, et devint horloger du sérail » (I, 6). Il y a là un silence qui peut surprendre. Quant à la rixe avec Gautier, qui entraîne la dislocation de la famille, il se satisfait de la version des faits, telle qu'il l'a acceptée dans son enfance. Aucun doute ne semble l'avoir effleuré, quand il nous présente, dans une conception manichéenne, l'agresseur « homme insolent et lâche » face au père vertueux, héros digne de Plutarque, qui choisit de s'ex-patrier pour ne pas « céder sur un point où l'honneur et la liberté lui paraissent compromis » (I, 12). On nous dira que cette version faussée des faits est normale chez un enfant qui admire son père et le croit victime de la méchanceté humaine et de l'inégalité des conditions (il prend soin de nous dire que Gautier était « apparenté dans le Conseil »).

Mais ce qui est surprenant, c'est le blanc qui fait suite à ce bref épisode. Quatre lignes après le départ du père pour Nyon, nous nous retrouvons à Bossey, chez le pasteur Lambercier. La page est tournée, une nouvelle période s'ouvre, et rien n'est dit du malheur de l'enfant, qui perd simultanément son père et sa chère tante Suzon. Là pourtant doit se situer la fin du vrai bonheur, celui qu'il a connu sous le regard attentif et aimant de ses parents. Il aurait pu dire, comme Julie après le départ de son père et de sa mère : « Hélas ! qu'est devenu ce temps heureux où je menais incessamment sous leurs yeux une vie innocente et sage, où je n'étais bien que contre leur sein, et ne pouvais les quitter d'un seul pas sans déplaisir » (II, 114). L'expulsion du paradis, Jean-Jacques a préféré en retarder le moment : il attendra l'épisode du peigne de M^{lle} Lambercier, où pour la première fois il fut victime de l'injustice, pour écrire : « Dès ce moment je cessai de jouir d'un bonheur pur, et je sens aujourd'hui même que le souvenir des charmes de mon enfance s'arrête là » (I, 20). Et pourtant, n'est-ce pas aussi une injustice, et combien plus révoltante, qui a obligé Isaac à s'éloigner de Genève ? A-t-il refusé de voir que ce dernier l'avait abandonné, alors que rien apparemment ne l'empêchait de prendre son fils cadet avec lui ? Il y eut

là, semble-t-il, un déchirement qu'un enfant de dix ans ne pouvait vivre. En vouloir à son père, l'affronter ouvertement, c'était s'engager dans un conflit impossible. L'événement traumatisant est « scotomisé », vidé de sa véritable charge émotionnelle, et passe inaperçu. Rousseau semble avoir pressenti ce phénomène, quand il fait dire à Emile, dans *Emile et Sophie ou les Solitaires*: « Les grandes plaies du corps et de l'âme ne saignent pas à l'instant qu'elles sont faites; elles n'impriment pas sitôt leurs plus vives douleurs. La nature se recueille pour en soutenir toute la violence, et souvent le coup mortel est porté longtemps avant que la blessure se fasse sentir. »²³ S'il n'a pu s'interroger sur le véritable responsable de cette douloureuse cassure dans sa propre vie, c'est qu'il a préféré voir ce père incontestable comme à l'abri de tout reproche, presque parfait. Idéaliser un être, le considérer comme intouchable, hors de portée, c'est une façon de n'avoir pas à s'opposer à lui et de préserver un type de relation rassurant, qui exclut tout conflit.

Semblable idéalisation, dont le rôle défensif a été souligné par la psychanalyse, nous la retrouvons à l'œuvre dans la dédicace du second *Discours*. Les expressions superlatives ou laudatives font d'Isaac un citoyen de la Rome antique²⁴: ce « vertueux citoyen » est aussi le « meilleur des pères »: « Je le vois encore vivant du travail de ses mains, et nourrissant son âme des vérités les plus sublimes. Je vois Tacite, Plutarque et Grotius, mêlés devant lui avec les instruments de son métier. Je vois à ses côtés un fils chéri recevant avec trop peu de fruit les tendres instructions du meilleur des pères. »²⁵ L'auteur du portrait semble obéir ici à une conception essentialiste, proche de celle de Corneille dans *Nicomède*: « Une essence vertueuse précède... et garantit l'existence » du héros, dont la vertu « se comporte à la façon d'une cause qui produit des effets »²⁶. Isaac ne court pas le risque d'être vu avec ses qualités et ses défauts, dans sa vérité d'homme toute relative. Il possède de droit certaines qualités, que des épithètes appropriées viennent constamment rappeler: « Mon bon père » (I, 144), « mon vertueux père » (I, 339).²⁷

Il arrive pourtant que Rousseau voie ses proches avec plus de perspicacité. Il est patent qu'il ne nourrit pas des sentiments très tendres pour la famille Bernard. Là son esprit critique est en éveil, et il n'hésite pas à formuler des reproches assez vifs. Si son cousin Abraham, son compagnon de Bossey, ne fait rien pour le retenir, au moment où il va quitter Genève, c'est qu'il suit « les instructions de sa mère et peut-être de son père » (I, 43), qui ont intérêt à le voir s'éloigner. Pour sa tante Théodora, femme non seulement bigote mais encore prétentieuse, il n'est qu'un

« chétif apprentif... un enfant de Saint-Gervais » (I, 42), alors que son cousin est « un garçon du haut » (*ibid.*). L'oncle Gabriel, dont il était le pupille, l'a aussi abandonné à sa destinée, par intérêt ou par indifférence: « Dieu veuille lui donner dans l'autre monde les biens qu'il n'a pu trouver en celui-ci, et lui pardonner le peu de soin qu'il a eu de ses pupilles. »²⁸

Ce dernier reproche, Jean-Jacques ne pourrait-il l'adresser à son père? C'est ce qu'il fait dans *les Confessions*, mais en termes moins nets, au moment où il nous parle de la tentative que fit ce dernier pour le rejoindre à Annecy, où il arriva trop tard, et du peu de persévérance dont il fit preuve pour poursuivre ses recherches: « Le lendemain de mon départ d'Annecy, mon père y arriva courant à ma piste avec un M. Rival son ami, horloger comme lui... Ces Messieurs virent M^{me} de Warens, et se contentèrent de pleurer mon sort avec elle, au lieu de me suivre et de m'atteindre, comme ils l'auraient pu facilement, étant à cheval et moi à pied » (I, 55). Dans les lignes qui font suite à cette dernière remarque Jean-Jacques ose, pour une fois, mettre en doute les vertus de son père. Avec une extrême prudence il nous fait comprendre que l'indifférence de ce dernier s'explique peut-être par des mobiles intéressés: « Nous avions mon frère et moi quelque bien de ma mère dont le revenu devait appartenir à mon père durant notre éloignement. Cette idée ne s'offrait pas à lui directement et ne l'empêchait pas de faire son devoir, mais elle agissait sourdement sans qu'il s'en aperçut lui-même, et ralentissait quelquefois son zèle qu'il eût poussé plus loin sans cela » (I, 55). M^{me} de Warens a pu jouer un rôle dans cette prise de conscience tardive. Que l'on relise la lettre qu'il lui adresse en 1733 de Genève, où il s'est rendu pour faire valoir ses droits sur un pré ayant fait partie de la dot de sa mère: « Mon père... m'a écrit une lettre de vrai Gascon, et qui pis est c'est que c'est bien moi qu'il gasconne. »²⁹ Isaac a dû se faire prier pour donner son assentiment aux démarches de son fils encore mineur. « Cette conduite d'un père dont (il a) si bien connu la tendresse et la vertu » (I, 56), Jean-Jacques la met sur le compte de son remariage. On se rappelle qu'il s'était remarié en 1726, exactement deux ans avant le départ de son fils pour Annecy: « D'autres goûts avaient un peu attiédi l'affection paternelle depuis que je vivais loin de lui. Il s'était remarié à Nyon, et quoique sa femme ne fût plus en âge de me donner des frères, elle avait des parents: cela faisait une autre famille, d'autres objets, un nouveau ménage, qui ne rappelait plus si souvent mon souvenir » (I, 55). Il lui était plus facile d'en vouloir à sa belle-mère qu'au

véritable responsable. Parlant de sa visite à Nyon, en juillet 1730, la première depuis sa sortie de Genève, il précise: « Ma belle-mère, bonne femme, un peu mielleuse, fit semblant de vouloir me retenir à souper » (I, 145). A Lausanne, quelques jours plus tard, se trouvant dans le dénuement le plus complet, il rêve à sa détresse et au moyen d'en sortir « sans aller montrer (sa) misère à (sa) belle-mère » (I, 147). Même remarque au moment de son passage à Nyon, en août 1744, après son échec de Venise: « J'avais traversé Nyon sans voir mon père, non qu'il ne m'en coûtât extrêmement; mais je n'avais pu me résoudre à me montrer à ma belle-mère après mon désastre, certain qu'elle me jugerait sans vouloir m'écouter » (I, 324). Et l'on sait qu'il eut une entrevue avec son père seulement, qu'il avait fait venir par l'intermédiaire du libraire Du Villard.

Rousseau nous a donné de son père un portrait peu conforme à la réalité, mais combien éclairant cependant, puisqu'il plonge ses racines dans son monde imaginaire ³⁰. A défaut de nous renseigner sur Isaac, il nous révèle l'image qu'il eut de lui: celle d'un homme vertueux et tendre, qui le fait lire auprès de l'établi ³¹, lui donne des leçons de cosmographie ³², lui inspire l'amour de la patrie ³³ ou la passion de la liberté ³⁴, sentiments tout romains. Qu'Isaac ait été le plus tendre des époux et des pères, qui oserait en douter après lecture de ce texte capital, où nous est démontré l'attachement inaltérable qu'il eut pour sa première femme et les sentiments qu'il reportait sur le petit orphelin, en qui il croyait la revoir: « Je n'ai pas su comment mon père supporta cette perte; mais je sais qu'il ne s'en consola jamais » (I, 7). Une telle déclaration devrait nous convaincre; mais ce texte, d'une grande importance pour expliquer la psychologie de Rousseau, mérite à lui seul une étude approfondie, et nous nous proposons d'y revenir dans le prochain chapitre.

Dans ces divers épisodes, comme nous le voyons, Isaac ne nous apparaît pas de façon très précise. Il n'est pas possible de l'isoler d'un certain type de relation qu'il eut avec son fils: nous le voyons inspirant à ce dernier l'amour de la vertu, admirant sa bravoure toute romaine ou pleurant avec lui cette absente qu'il ne peut oublier; le rôle tout moral qu'il semble avoir joué offusque quelque peu sa personne réelle, dont les traits restent flottants, voire insaisissables. Il est vrai qu'un enfant n'a pas assez de recul pour voir et pour juger ses parents, qui adhèrent à son être, ne font qu'un avec lui. Tante Suzon, nous l'avons vu, se détache mieux pour nous: nous voyons « les deux crochets que ses cheveux noirs faisaient sur ses tempes, selon la mode de ce temps-là » (I, 11). Ce n'est

que dans l'*Emile* que nous trouvons un portrait d'Isaac qui s'impose avec autant de force: « Je me souviendrai des battements de cœur qu'éprouvait mon père au vol de la première perdrix, et des transports de joie avec lesquels il trouvait le lièvre qu'il avait cherché tout le jour. Oui, je soutiens que seul avec son chien, chargé de son fusil, de son carnier, de son fournement, de sa petite proie, il revenait le soir, rendu de fatigue et déchiré des ronces, plus content de sa journée que tous vos chasseurs de ruelle, qui, sur un bon cheval suivis de vingt fusils chargés, ne font qu'en changer, tirer et tuer autour d'eux sans art, sans gloire et presque sans exercice. »³⁵ Sans doute faut-il tenir compte, dans ce petit tableau si vivant, des exigences de la rhétorique qui oppose les plaisirs du modeste citoyen à ceux des « chasseurs de ruelle », et prend soin de donner à ce souvenir d'enfance une valeur démonstrative³⁶. Mais il est difficile de ne pas sentir que quelque chose d'essentiel du vrai Isaac y est exprimé: ce chasseur passionné, qui « revenait le soir, rendu de fatigue et déchiré de ronces », a dû laisser à son fils une impression très forte. Cet homme vigoureux, jaloux de son indépendance, est capable de s'accorder, après des journées de travail, quelques heures de vie libre et sauvage (il fait d'ailleurs penser au « bon sauvage »). Ce n'est qu'un artisan en chambre, mais, semblable au loup de la fable, il dispose de son temps selon son bon plaisir.

Nous pouvons penser que cette humeur indépendante devait le pousser à quitter son foyer plus souvent qu'il ne paraît. N'allait-il pas aussi chercher d'autres plaisirs? Nous avons peine à imaginer que cet homme, qui fut veuf pendant presque quatorze ans, se soit contenté de la chasteté que son fils se plaît à lui prêter. Après l'épisode de la fessée, qui lui révéla, par la main de M^{lle} Lambercier, certaines tendances perverses de sa nature, Jean-Jacques s'empresse de nous dire: « Si jamais éducation fut modeste et chaste, c'est assurément celle que j'ai reçue... Jamais on n'a poussé plus loin que dans ma famille et devant moi le respect qu'on doit aux enfants » (I, 16). Mais ce père qui fait preuve d'une telle pudeur en famille appréciait la compagnie des femmes. Eut-il des maîtresses? Allait-il faire des visites à Nyon, bien avant son remariage avec Jeanne François? *Les Confessions* sont muettes sur ce point, ou peu s'en faut. L'idée qu'Isaac ait pu avoir des relations amoureuses pendant son veuvage, l'auteur l'écarte ou cherche à en minimiser la portée: « Mon père, homme de plaisir, mais galant à la vieille mode, n'a jamais tenu près des femmes qu'il aimait le plus des propos dont une vierge eût pu rougir » (I, 16). Que la vierge, ici, ce soit Jean-Jacques

lui-même, un aveu qui se trouve au livre XII des *Confessions* nous autorise à le conjecturer. Rousseau s'y présente comme un homme « dont le plus grand défaut fut toujours d'être timide et honteux comme une vierge » (I, 632). Mais qui sont ces femmes auprès desquelles il a vu son père faire assaut de galantries ? S'il s'agissait de sa belle-mère, les mettrait-il au pluriel ? Cette image d'un père « galant à la vieille mode » date, selon nous, de l'installation à Nyon, où Isaac, éloigné du milieu familial au sein duquel il se sentait peut-être surveillé, pouvait se laisser aller à ses penchants plus librement. Son fils, quand il allait le voir, devait constater, non sans déplaisir, que le souvenir de l'épouse admirable s'estompait un peu. Il sait d'ailleurs que cet oubli ne fait qu'un avec le refroidissement des sentiments paternels à son égard³⁷. Ce vertueux père n'était plus à l'abri des tentations, et cette idée était gênante. Une variante du manuscrit de Neuchâtel nous paraît significative : « Mon père était fort aimé, surtout des femmes, et son fils se sentait de cette bienveillance. »³⁸ La suppression de trois mots dans le texte définitif (« surtout des femmes ») ne s'explique-t-elle pas par un sentiment de pudeur ?

Et pourtant Jean-Jacques dut bien accepter cette idée : son père était un « homme de plaisir ». L'indifférence avec laquelle il l'abandonne à son destin sur la route de Turin ne s'explique pas autrement : Mon père « m'aimait très tendrement mais il aimait aussi ses *plaisirs*... » (I, 55) Peu après, au moment de se convertir au catholicisme, il s'interroge sur les raisons de son apostasie et évoque à nouveau le souvenir de cet homme, qui l'a élevé dans le respect de la religion : « Mon père, quoi qu'homme de *plaisir*, avait non seulement une probité sûre, mais beaucoup de religion » (I, 61). Nous parle-t-il de son oncle Bernard, la même expression vient sous sa plume : « Mon oncle, homme de *plaisir*, ainsi que mon père, ne savait pas comme lui se captiver par ses devoirs, et prenait assez peu soin de nous. Ma tante était une dévote un peu piétiste, qui aimait mieux chanter les psaumes que veiller à notre éducation » (I, 25). A-t-on des doutes sur le sens de cet aveu voilé, qui revient cependant avec tant d'insistance dans *Les Confessions* ? Que l'on se reporte à la version primitive, celle du manuscrit de Neuchâtel, qui donnait ici un texte assez différent, qu'il importe de restituer : « Mon oncle, homme de plaisir, s'occupait assez peu de nous ; ma tante, pour se consoler des infidélités de son mari, se fit dévote et devint une espèce de Piétiste, qui aimait mieux chanter les psaumes que de veiller à notre éducation. »³⁹ La correction est d'importance : le portrait de Théodora

Rousseau prend une tournure nettement satirique, sa dévotion devient bigotisme (elle *se fit* dévote et *devint...*), et cette transformation s'explique par l'échec de sa vie conjugale. Cette dernière révélation, qui limitait la portée de l'expression « homme de plaisir », a dû être supprimée pour permettre l'introduction du parallèle avec le père (« ainsi que mon père »). L'ambiguïté des termes permet donc de ne pas donner au marivaudage d'Isaac un sens trop nettement sexuel, même si la suite des événements oblige à déchanter, ce que *Les Confessions* se gardent de dire ouvertement. Le remariage avec Jeanne François va dessiller les yeux du fils et le placer, pour la première fois peut-être, devant une situation vraie ⁴⁰.

Remarquons toutefois qu'il n'est pas seul responsable de cette idéalisation de son père. Celui-là y prêta la main. Que l'on relise le plus important, selon nous, des textes qui viennent d'être cités : « Si jamais éducation fut modeste ⁴¹ et chaste, c'est assurément celle que j'ai reçue... Jamais on n'a poussé plus loin que dans ma famille *et devant moi* le respect qu'on doit aux enfants » (I, 16). C'est vraisemblablement à Nyon, à partir de sa dixième année, que Jean-Jacques entrevoit le vrai visage de son père, que celui-là s'était efforcé de cacher en partie à son fils tant qu'il vécut sous le même toit : il importait de montrer l'attachement indélébile qu'il avait pour cette absente, ce qui l'obligeait à vivre sa vie d'homme hors du regard des siens et surtout du petit orphelin, qui admirait la beauté de cet amour plus fort que la mort. Cet homme au cœur trop tendre, qui pleurait avec son cadet au souvenir de sa femme, a joué de sa sensibilité devant son fils, qui l'a cru sur parole. C'est ce que va nous confirmer le « discours du père », tel qu'il nous est donné dans un texte capital que nous allons aborder maintenant.

CHAPITRE IV

Le discours du père

Le plus dangereux intervalle de la vie humaine est celui de la naissance à l'âge de douze ans.

ROUSSEAU

Il y a bien des façons d'être orphelin¹. Perdre sa mère à sa naissance est un fait dont la charge traumatisante ne saurait être définie sans tenir compte de l'ensemble de la situation. L'âge de l'enfant, la durée du veuvage, la présence de frères et sœurs au foyer sont des facteurs essentiels. Les psychologues s'accordent à reconnaître que les risques de perturbations sont moindres si le substitut maternel est valable. Isaac Rousseau, on le sait, fit appel à sa sœur cadette pour prendre soin du nouveau-né et il attendit quatorze ans pour se remarier. Pendant dix ans le milieu familial fut *apparemment* normal. L'équilibre, un instant menacé, fut ainsi rétabli: il devait permettre à l'orphelin de parvenir à une certaine sécurité affective.

Mais une donnée essentielle va, comme dans le divorce, différencier les situations et les effets qui en découlent: le comportement de celui des parents qui reste avec l'enfant. Agrippa d'Aubigné, Benjamin Constant, Gérard de Nerval, qui n'ont pas connu leur mère, ont vécu leur petite enfance de façon fort différente². Le père en effet est appelé à jouer un rôle déterminant, et c'est autour de lui que la famille va s'organiser.

Jean-Jacques n'échappe pas à cette règle: c'est à travers son père qu'il peut appréhender rétrospectivement la disparition de sa vraie mère. Cet événement, qui fait partie de sa préhistoire, a modifié les structures familiales plus profondément qu'il ne semble à première vue. Mais la famille regroupée autour du veuf est donnée à l'enfant comme une totalité, chargée d'un sens obscur, impossible à mentaliser, qui va cependant

déterminer ses relations d'objet ³. Quand le père se remarie assez tôt, l'enfant est confronté à une situation vraie dont le sens est plus facile à saisir, ce qui lui permet de se situer. Or le faux couple Isaac-Suzanne est propre à égarer Jean-Jacques en le confrontant à une réalité plus ambiguë. A cette donnée première, dont la force contraignante est très grande, s'ajoute le discours du père. Isaac en effet jugea bon d'expliquer à son fils l'importance de la perte qu'il avait faite. Cette scène capitale a dû jouer un grand rôle dans la formation de Jean-Jacques, et le texte des *Confessions* ⁴ qui nous la révèle mérite d'être reproduit *in extenso*, avec les variantes du manuscrit de Neuchâtel:

Version définitive

(manuscrits de Paris et de Genève)

Je n'ai pas su comment mon père supporta cette perte, mais je sais qu'il ne s'en consola jamais.

Il croyait la revoir en moi, *sans pouvoir* oublier que je la lui avais ôtée; jamais il ne m'embrassa que je ne sentisse à ses soupirs, à ses *convulsives étreintes*, qu'un regret amer se mêlait à ses caresses; elles n'en étaient que plus tendres.

Quand il me disait: Jean-Jacques, parlons de ta mère, je lui disais: hé bien ! mon père, nous allons donc pleurer; et ce mot seul lui tirait déjà des larmes.

Version primitive

(manuscrit de Neuchâtel)

Ainsi mon père perdit la moitié de son être. Il ne s'en consola jamais.

Il passa le reste de sa vie à la pleurer, à parler d'elle.

Il croyait la revoir en moi, *mais il ne pouvait* oublier que je la lui avais ôtée; jamais il ne m'embrassa que je ne sentisse à ses soupirs, à ses *étreintes convulsives*, qu'un regret amer se mêlait à ses caresses; elles n'en étaient que plus tendres **par la tristesse qui s'y mêlait.**

Ah! disait-il en gémissant, rends-la-moi, console-moi d'elle, remplis le vide qu'elle a laissé dans mon âme. T'aimerais-je ainsi si tu n'étais que mon fils? *Quarante* ans après l'avoir perdue, il est mort dans les bras d'une seconde *femme*, mais le nom de la première à la bouche, et son image au fond du cœur.

Ah! disait-il en gémissant, rends-la-moi, console-moi d'elle, remplis le vide qu'elle a laissé dans mon âme; t'aimerais-je ainsi si tu n'étais que mon fils? *Trente* ans après l'avoir perdue, il est mort dans les bras d'une seconde *épouse*, mais le nom de la première à la bouche, et son image au fond du cœur.

En italiques : les variantes.

En caractères gras : les passages figurant dans une seule des versions.

Aux deux extrémités du paragraphe, l'encadrant fortement, deux phrases expriment les intentions conscientes de l'auteur des *Confessions* : proclamer la pureté de ses origines en montrant que ceux qui lui ont donné la vie étaient un couple aimant : « Je n'ai pas su comment mon père supporta cette perte, mais je sais qu'il ne s'en consola jamais. » La conclusion, destinée également à imprimer dans l'esprit du lecteur la force de cet amour, reprend ce thème en l'orchestrant avec art — trop d'art même, au point de perdre son pouvoir de conviction : « Quarante ans ⁵ après l'avoir perdue, il est mort dans les bras d'une seconde femme, mais le nom de la première à la bouche, et son image au fond du cœur. » Cette clausule, où la part des effets de rhétorique est trop belle, fait du remariage d'Isaac un arrangement de pure convention et permet de rendre sa pureté à l'image de l'homme trop tendre et fidèle, qui n'a jamais pu oublier celle qu'il a aimée dès son enfance.

Entre ces deux affirmations nous sont restitués les gestes et les paroles du père. Celui-ci s'est-il réellement comporté de la sorte avec son fils, lui a-t-il tenu ces propos? Aucun document ne nous permet de le vérifier, et là n'est pas le vrai problème. Le texte des *Confessions* est une réalité en soi; il nous transmet ici, dans une dramatisation peut-être tardive, le vécu de Jean-Jacques et le sens qu'a eu pour lui sa relation avec son père ⁶. Ce qui nous est dit, inconsciemment, sur le comportement de ce dernier dépasse les intentions conscientes de l'auteur. L'image attendrissante de l'époux trop aimant dévoile une vérité plus profonde : le lamento paternel, qui se veut preuve d'amour, est aussi générateur

d'angoisse. Il fallait le génie de Rousseau pour condenser, dans ces quelques lignes, une part du secret de sa destinée. Tout y est suggéré, dévoilé obliquement, presque à l'insu de l'auteur. La critique récente n'a pas manqué de mettre en lumière, dans ce texte exceptionnel, le sens latent qui en fait la richesse⁷. Marcel Raymond, résumant les principales interprétations, rappelle que les paroles du père ont été invoquées pour expliquer le sentiment de culpabilité⁸ de Rousseau. Nous lui donnons pleinement raison lorsqu'il ajoute: « Mais il est probable que cette explication est trop simple. » Le sentiment de culpabilité, problème fort complexe et peut-être insaisissable dans sa source, ne saurait être réduit à un schème interprétatif si clair. Tentons à notre tour de dégager de ce texte ce qu'il nous autorise à conjecturer sur la relation de Jean-Jacques avec son père, dont les effets sur la structuration de la personnalité furent considérables.

Il croyait la revoir en moi... Le père inconsolable tourne ici vers son fils son regard: « Console-moi d'elle, remplis le vide qu'elle a laissé dans mon âme »... Une telle demande, dont le sens ne peut être appréhendé clairement par un enfant de cinq ou six ans, est source d'angoisse. De quelle façon y répondre, sinon en adoptant une attitude passive et obéissante? Jean-Jacques se féminise, et l'on n'a pas manqué de remarquer que cette attitude répond assez bien à l'image qu'il nous donnera de lui par la suite⁹. Les psychanalystes reconnaissent que « toute attitude de séduction à l'égard du rival paternel »¹⁰ est de nature à compromettre la bonne résolution du conflit œdipien. Or, l'enfant trop aimé des *Confessions* cherche à *plaire au père*. L'épisode qui nous le montre prêt à imiter le geste héroïque de Scaevola ou celui où nous le voyons appliqué à faire lecture auprès de l'établi paternel (où il nous fait penser à Schéhérazade) s'expliquent en partie par ce désir. Il sait aussi, par un mot d'esprit, faire tomber la colère d'Isaac qui l'avait condamné à aller se coucher sans souper: « Adieu, rôti », dit-il en passant devant la chambre où la famille est assemblée autour du feu. « Cette saillie de naïveté parut si plaisante, qu'on me fit rester à souper », dit le texte du manuscrit de Genève (I, 32). Mais il n'est pas sans intérêt de constater que la version primitive précisait: « Cette saillie de naïveté plut à mon père; il me fit rester à souper. »¹¹ L'enfant, réduit à la passivité, va donc se féminiser sous le regard paternel qui le constitue objet d'amour substitutif. Ce père, nous apprend un autre passage des *Confessions*, « était bon père » (I, 55); mais ici encore c'est le manuscrit de Neuchâtel

qui apporte cette précision importante, propre à confirmer ce que nous venons de dire: « ... surtout pour moi qui lui représentais une épouse chérie » (I, 1260).

Sans pouvoir oublier que je la lui avais ôtée: Simultanément à la féminisation, dont la fonction principale est de plaire au père, se dessine ici un mouvement différent, où l'on a vu l'origine de la culpabilité: la crainte du père. L'angoisse de castration qui, dans une évolution normale, est étroitement liée à la crise œdipienne, n'est ici qu'appréhension mal définie, préexistant à tout conflit possible. Crainte et soumission, les deux faits ne font qu'un dans le texte: « Il croyait la revoir en moi, sans pouvoir oublier que je la lui avais ôtée. » Même ambiguïté plus loin quand les reproches deviennent paroles impératives: « rends-la-moi, console-moi d'elle... » La demande d'amour se charge d'une menace indéfinissable. Les termes mêmes qui évoquent les approches du père prennent une couleur nettement érotique: « Jamais il ne m'embrassa que je ne sentisse à *ses soupirs*, à *ses convulsives étreintes*, qu'un regret amer se mêlait à ses caresses... » Ce n'est pas le comportement paternel qui nous semble intéressant, mais la signification sexuelle qu'il prend inconsciemment sous la plume de Jean-Jacques.

Que l'on relise les trois épisodes homosexuels des *Confessions*¹², où Rousseau repousse les approches de divers compagnons de rencontre. Le « maure » de Turin, par la violence de son désir, lui inspire un sentiment de dégoût qui va jusqu'à la nausée: « Je m'élançai sur le balcon plus ému, plus troublé, plus effrayé même que je ne l'avais été de ma vie, et prêt à me trouver mal » (I, 67). Mais on remarquera que ce sentiment d'effroi ne survient qu'à l'instant où le prétendant trop entreprenant démasque la violence de son désir, qui prend alors un caractère franchement sexuel. L'adolescent, trop coutumier d'une attitude soumise et féminine, ne peut plus demeurer dans la mauvaise foi, et la répulsion est si forte devant ce qu'il croyait ignorer qu'il prend la fuite. Mais dans un premier temps, où éros se dissimule sous les dehors de la tendresse, Jean-Jacques avait choisi la passivité et l'obéissance: « J'endurais ces baisers en me disant en moi-même: le pauvre homme a conçu pour moi une amitié bien vive, j'aurais tort de le rebutei » (I, 67). Même effroi et même fuite, à Lyon, devant le sans-gêne de l'homme rencontré à Belle-cour, dont les désirs sont tout de suite expliqués. Mais s'il ne prend pas la fuite devant l'abbé rencontré un peu plus tard dans la même ville, c'est que celui-ci lui parle « agréablement » et lui fait les honneurs de sa

chambre « fort poliment ». L'approche douce et prudente de l'abbé lui permet de rester, sinon dans la mauvaise foi, du moins dans l'équivoque : « Il cherchait à m'émouvoir sans m'inquiéter... Je feignis d'ignorer ce qu'il me voulait... » ¹³ (I, 67). Nul effroi chez l'invité, qui précise : « Plus instruit que la première fois ¹⁴, je compris bientôt son dessein et j'en frémis » (*ibid.*). Mais on lira, non sans étonnement, les raisons qu'il invoque pour expliquer sa peur : « Ne sachant ni dans quelle maison, ni entre les mains de qui j'étais, je craignais, en faisant du bruit, de payer de ma vie » (*ibid.*). Ces trois épisodes ¹⁵ sont propres, dans la pensée de l'auteur des *Confessions*, à mettre en lumière son innocence. Tout se passe cependant comme si Jean-Jacques, anxieux devant le sens que pourraient prendre ces approches, temporisait pour repousser le moment d'une prise de conscience trop nette. Le comportement passif auquel son père l'a contraint comporte donc un danger ; il y a un seuil de tolérance, au-delà duquel la fuite peut seule préserver sa virilité menacée. Si nous superposons ici les récits de ces trois rencontres aux entretiens tendres qu'Isaac eut avec son fils, c'est moins pour parler, une fois de plus, de l'homosexualité latente de Jean-Jacques, que pour montrer les limites de sa « féminité » : elle n'est pas désir du père, mais feinte soumission, mesure d'apaisement en vue de se concilier l'homme qui lui adresse des reproches.

Faut-il voir dans ce « rends-la-moi » menaçant l'origine de la culpabilité de Rousseau ? L'explication, pour séduisante qu'elle soit à première vue, est sans aucun doute beaucoup trop simple. Nous reviendrons, dans un autre chapitre, sur l'origine possible de ce sentiment (qui est lié au problème du masochisme). Contentons-nous de remarquer pour l'instant que la parole du père est trop tardive pour rendre compte de ce besoin de punition de Jean-Jacques, qui a dû prendre naissance avant cinq ou six ans et fait déjà partie de la structure de son inconscient. Le discours paternel ne fait sans doute que réactiver un traumatisme ancien. Nous avons vu d'autre part que le frère aîné a pu jouer un rôle aussi grand pour culpabiliser son cadet et le rendre responsable de son malheur. Il n'en est pas moins vrai qu'Isaac, s'il s'est bien exprimé en ces termes, n'a pu qu'accuser un mouvement qui se dessinait depuis longtemps dans les profondeurs. Il donne subitement un sens à l'angoisse, la justifie. Jean-Jacques commence à saisir que le regard d'autrui, où il décèle des signes de haine ou de menace, pourrait signifier une mise en accusation pour une faute qui remonte à sa préhistoire. Il n'est pas sans intérêt de remarquer que Benjamin, dans *Le Lévitte d'Ephraïm*, est présente en ces

termes: « Benjamin, triste enfant de douleur, qui donnas la mort à ta mère, c'est de ton sein qu'est sorti le crime qui t'a perdu... » ¹⁶ Il est bien vrai que Benjamin coûta la vie à sa mère Rachel, mais rien ne le rappelle dans les chapitres du *Livre des Juges* qui nous rapportent la sombre histoire du lévite ¹⁷. Or, c'est au moment de sa fuite de Montmorency, au comble de la persécution, que Rousseau écrit ce bref récit, pour lequel il avoue avoir toujours eu une prédilection ¹⁸.

Hé bien! mon père, nous allons donc pleurer; et ce mot seul lui tirait déjà des larmes. Il semble ici que les larmes soient aussi utilisées à des fins défensives. Si la féminité simulée est une mesure d'apaisement, les paroles du fils représentent une riposte possible aux gestes du père. L'enfant connaît le mot magique qui va désarmer son père (« nous allons donc pleurer »). Isaac, qui reprochait à Jean-Jacques la mort de l'épouse, devient lui-même enfant inconsolable, et toute agressivité est annulée dans l'émotion trouble qui rapproche deux êtres rendus à leur passivité. Le « nous » ¹⁹ inverse la situation et rappelle au père que, s'il se sent privé de celle qu'il aimait, il n'est pas seul à souffrir de cette mort.

Un regret amer se mêlait à ses caresses: On remarquera que cet épisode des larmes ne figurait pas dans la version primitive, qui se contentait de dire, en termes plus généraux: « Il passa le reste de sa vie à la pleurer, à parler d'elle. » Le remaniement donne au récit un caractère beaucoup plus dramatique, personnel. Plus loin, parlant des caresses paternelles, le manuscrit de Neuchâtel ajoutait: « elles n'en étaient que plus tendres *par la tristesse qui s'y mêlait* ». Le caractère masochique de la scène où père et fils, communiant dans les larmes, trouvent une volupté dans la tristesse, était ainsi mieux explicité. Cependant, si les larmes de l'enfant ont une valeur défensive, il est possible, là aussi, de mettre en doute l'authenticité de sa tristesse. Un passage d'*Emile* semble confirmer cette hypothèse: « On ne lui a point prescrit la contenance qu'il doit prendre en entrant dans la chambre de son père, de sa mère ou de son gouverneur malade; on ne lui a point montré l'art d'affecter la tristesse qu'il n'avait pas. *Il n'a feint de pleurer sur la mort de personne, car il ne sait ce que c'est que mourir.* » ²⁰ Sans doute l'authenticité d'Emile, fruit d'une éducation « naturelle », a-t-elle ici valeur exemplaire. Mais on peut se demander si l'auteur ne prend pas sa revanche sur une éducation sentimentale qui lui fut imposée et qui a contribué, dans une certaine mesure, à fausser sa nature.

T'aimerais-je ainsi si tu n'étais que mon fils ? C'est ainsi que s'achève le discours du père. Ces dernières paroles, dont la charge traumatisante est moins évidente, font apparaître un problème capital. L'enfant chéri d'Isaac, promu plus que fils, ne sait où se situer dans l'ordre symbolique de la Famille. Nouvelle angoisse pour lui, qui sera si labile dans la recherche d'une identification, hésitant entre Chérubin (aux pieds de M^{me} Basile) et Fabricius. Il se voit, sinon privé d'identité, du moins pourvu d'un statut privilégié impossible à définir. Six ou sept ans, c'est l'âge où un garçon ayant su renoncer à la relation immédiate et sans distance qui le liait à sa mère, se tourne vers le père en qui il voit un modèle à imiter. Ce dernier, en le *nommant*, le fait accéder à l'ordre symbolique de la Famille, lui assigne une place de sujet singulier, en fait un « sociétaire »²¹. Or, voici que pour Jean-Jacques retentit cette étrange parole, qui va le contraindre à un remaniement identificatoire : « T'aimerais-je ainsi si tu n'étais que mon fils ? » On retrouve ici la mauvaise foi du titre de Chardonne signalé par Sartre : *L'amour, c'est beaucoup plus que l'amour*²². Tante Suzon, nous l'avons vu, jouissait déjà d'un statut mal défini, étant moins que mère et plus que mère (Jean-Jacques ne l'a sans doute jamais appelée « maman », mais il l'avait pour lui seul, sans partage). Entre lui et cette mère, qu'il avait aimée pleinement dans une relation immédiate, s'était creusée une distance. Le discours du père, assignant à Jean-Jacques le rôle de « plus que fils », introduit une nouvelle dissonance dans l'harmonie familiale. Le trouble qui en résulte n'est pas fait pour rassurer un enfant qui était déjà placé en face d'un faux couple²³, ce qu'il ressentait obscurément sans pouvoir le mentaliser, comme nous allons tenter de le montrer en pénétrant dans la famille de Rousseau et en cherchant à savoir comment il a vu, avec ses yeux d'enfant, sa propre constellation familiale.

CHAPITRE V

Constellation familiale

*Que de chaînes vous avez mises autour de son cœur
avant qu'il s'en aperçût !*

ROUSSEAU

Isaac Rousseau habita au numéro 15¹ de la rue de Coutance, de 1717² à 1722. Le collecteur de l'hôpital l'atteignit régulièrement pendant cette période. Dans le *Grand Rôle* de toutes les dizaines de la ville pour 1721, le dizénier signale : « Au numéro 15 : Isaac Rousseau, horloger, deux enfants, Suzanne Rousseau sa sœur. » Si la bonne, Jacqueline Faramand, n'est pas mentionnée, c'est qu'elle ne dormait pas là, et qu'elle venait le matin pour repartir le soir³. Il y a quelques années, la maison était encore intacte, et l'on pouvait voir, au troisième étage, les six fenêtres à meneaux derrière lesquelles Jean-Jacques a passé cinq années de sa vie, soit de cinq à dix ans.

Isaac Rousseau, se consacrant à son métier d'horloger en chambre, était assis une bonne partie de la journée devant son établi, ce qui lui donne un poids considérable au sein de la famille, sans comparaison avec celui de la plupart des pères qui exercent une profession à l'extérieur. Son fils François, qui apprenait le métier avec lui, le secondait. Le petit Jean-Jacques, confié aux femmes, eut donc, contrairement à ce que l'on pourrait imaginer, une enfance surprotégée. Il se mêlait assez peu aux jeux des enfants du quartier : « Hors le temps que je passais à lire ou à écrire auprès de mon père, ou celui où ma mie me menait promener, j'étais toujours avec ma tante... » (I, 10-11). Un espace est ainsi défini : le dehors, où il découvre, sous le regard bienveillant et protecteur de Jacqueline (qui n'a que seize ans de plus que lui), la vie du faubourg, la place Saint-Gervais, le Petit-Pont, la Grande-Ile⁴. Le dedans, où deux domaines sont à nouveau circonscrits : l'atelier paternel et la chambre de tante Suzon. Dans le premier l'enfant est actif : il lit ou

écrit. Dans le second, lieu de l'extase poétique, il est contemplatif : « j'étais toujours avec ma tante, à la voir broder, à l'entendre chanter, assis ou debout à côté d'elle... » (I, 11). Ce qu'il importe de remarquer, c'est que Jean-Jacques n'est jamais seul.

Le milieu familial, modeste et laborieux, est plus contraignant qu'il ne semble d'abord. L'enfant préféré de la maison vit sous la surveillance constante des adultes, et cela jusqu'à douze ans, nous le verrons, puisqu'il n'alla jamais à l'école. C'est à peine s'il connaît son frère François, de sept ans son aîné, trop distant pour qu'il puisse en faire un ami.

Y a-t-il dans cette constellation familiale quelque chose d'anormal ? Un examen rapide ne laisse percevoir aucune dissonance. On chercherait en vain l'événement traumatisant qui expliquerait les conflits sous-jacents de Jean-Jacques, le refoulement de la libido, la passivité devant les femmes, les tendances masochiques. Mais c'est l'ensemble de la situation qui demande à être repensé de plus près, et, dans ce cas, il est indispensable d'avoir recours à la notion de *traumatisme cumulatif* introduite par Masud R. Khan ⁵. Il s'agit d'analyser un contexte familial apparemment normal, dans lequel se produit « la répétition de traumatismes dont aucun en soi n'est décisif », mais dont l'accumulation engendre des effets perturbants. C'est ce qui eut lieu, pensons-nous, dans le cas de Jean-Jacques Rousseau.

Ainsi, à la constante présence d'Isaac à son foyer s'ajoute le fait, qui renforce l'idée d'une symbiose familiale, que le fils aîné travaille avec son père (pendant une période mal définie) et que le cadet n'a pas connu cette première ouverture au monde et aux autres que représentent les débuts de la vie scolaire ⁶. Mais le fait le plus important pourrait bien être à chercher dans l'image du couple parental que Jean-Jacques a pu intérioriser. Son père et sa tante, quoique unis par des sentiments tendres, forment un faux couple. La vraie mère, lorsqu'elle est présente au foyer aux côtés de son époux, est le premier objet d'amour ; mais elle incarne aussi la première image de l'interdit. La prohibition de l'inceste est d'autant plus forte que les parents sont unis, affectivement et sexuellement. Or ici, de toute évidence, la vie sexuelle est absente du foyer : Suzanne Rousseau, « fille » non encore mariée, veille sur la maison comme une vestale et consacre son temps à l'enfant qu'elle a pris en charge. Le père, homme privé de femme, aime, par le souvenir, *une absente*. Il n'est que sentiment. Un destin contraire (peu importe que ce soit par la faute de son fils) l'a amputé d'une partie de lui-même : « mon père perdit la moitié de son être » ⁷. Plus tard, quand Jean-Jacques s'interrogera sur le

vrai couple parental, il pourra se faire de l'amour une idée nocive, voire funeste, puisque le « triste fruit » qui en résulte peut donner la mort. Pour l'instant, dans la mesure où il considère tante Suzon comme sa mère, il se croit né de l'immaculée conception. Chacun vit « pur » et sans désir — excepté le frère, qui prend « le train du libertinage » (I, 9); mais les escapades de ce dernier et les coups qui l'attendent au retour ne peuvent que renforcer l'idée que la sexualité, c'est le mal. Ce que Jean-Jacques connaît, c'est peut-être moins un interdit, qui lui aurait permis de se structurer et de chercher ailleurs à satisfaire ses désirs, qu'une demande tacite de frustration, partout diffuse dans la famille. Par vocation de la « pureté », il fait le sacrifice de toute satisfaction libidinale sur l'autel familial. Il en résultera une régression des pulsions, qui est sans doute à l'origine de la culpabilité. Si tante Suzon lui est accordée presque sans partage, c'est à certaines conditions : tout désir trop possessif doit être réprimé, sous peine de déplaire au père ⁸ vertueux. Ce dernier n'est-il pas, plus que son fils, placé devant l'interdit de l'inceste ? Jean-Jacques ne manquera pas une occasion de nous parler des mœurs pures dans lesquelles il a été élevé : « Si jamais éducation fut modeste et chaste, c'est assurément celle que j'ai reçue » (I, 16). Son père, nous l'avons vu, « n'a jamais tenu près des femmes qu'il aimait le plus des propos dont une vierge eût pu rougir... » (I, 16). La vertu de ses tantes est affirmée à deux reprises : « Mes trois tantes n'étaient pas seulement des personnes d'une sagesse exemplaire, mais d'une réserve que depuis longtemps les femmes ne connaissent plus » (I, 16). « De mes trois tantes ⁹, toutes sages et vertueuses, les deux aînées étaient dévotes, et la troisième, fille à la fois pleine de grâces, d'esprit et de sens, l'était peut-être encore plus qu'elles, quoiqu'avec moins d'ostentation » (I, 61-62) ¹⁰.

On pourrait mettre en doute le bien-fondé de semblables déclarations, d'autant plus que le registre du Consistoire nous apprend que Théodora Rousseau, bien qu'elle fit métier de dévotion ¹¹, avait dû se marier « après avoir anticipé de sept mois » ¹². Mais ici encore ce qui importe, c'est l'image que Jean-Jacques se fait de son entourage. C'est moins la moralité réelle de la famille Rousseau qui retiendra notre attention que l'espèce de cécité ¹³ de Jean-Jacques à l'égard de la vie secrète de ses proches. Or, il est évident qu'il ne saurait mettre en doute la chasteté de tante Suzon. Que l'on se rappelle son étonnement quand il fut forcé de comprendre, à la suite de la tentative de suicide de Claude Anet, le genre de relations que ce dernier entretenait avec « maman » : « Elle m'avoua tout, implora mon assistance, et parvint avec beaucoup de peine à lui

faire vomir l'opium. Témoin de cette scène j'admirai ma bêtise de n'avoir jamais eu le moindre soupçon des liaisons qu'elle m'apprenait » (I, 178).

Dans son milieu familial si « pur », l'enfant n'a qu'à prendre modèle, se conformer à un idéal. Plus tard il se croira toujours obligé de donner des preuves de désintéressement, comme il le fit dans son enfance. Se conduire comme le père est la garantie suprême. N'est-ce pas ce que fait Saint-Preux quand il promet à Julie de la respecter, lui assurant qu'elle ne court pas plus de risques qu'avec son propre père : « ... tu n'es pas dans une sûreté plus inviolable avec ton père qu'avec ton amant »¹⁴.

Le fils cadet d'Isaac fut donc un enfant sage. Vivant dans une sorte d'abus d'intimité avec des adultes qu'il aime ou admire, il se sent obligé de se conformer à l'idée qu'on se fait de lui. Les rôles ont été distribués, avant qu'il soit capable de choisir : François, on l'a vu, se montre insupportable. Lui, Jean-Jacques, sera un enfant adorable et adoré, « l'idole »¹⁵ de son père. Par la haute surveillance qu'ils exercent sur lui, ses proches le condamnent à la « pureté », d'autant plus impérieusement qu'ils lui apparaissent comme des dieux qui lisent dans son cœur¹⁶. Être transparent au regard des autres sera toujours pour lui une façon de prouver son innocence : « Je voudrais pouvoir en quelque façon rendre mon âme transparente aux yeux du lecteur » (I, 175), déclare-t-il à la fin du livre IV. Plus loin, au moment de sa passion pour M^{me} d'Houdetot, il revient avec force sur ce thème : « On a vu dans tout le cours de ma vie que mon cœur transparent comme le cristal n'a jamais su cacher durant une minute entière un sentiment un peu vif qui s'y fût réfugié » (I, 446)¹⁷. Mais la quête de la transparence est vouée à l'échec. Elle ne peut que l'orienter vers l'angélisme. Celui qui se veut ange¹⁸, être désincarné, découvrira bientôt l'envers de la pureté et sera forcé de nous conduire dans « le labyrinthe obscur et fangeux »¹⁹ de ses *Confessions*. L'auto-érotisme sera une façon de ne pas vivre ses désirs face à autrui, de se cacher. Ecrire même sera d'abord un acte clandestin (« le parti que j'ai pris d'écrire et de me cacher est précisément celui qui me convenait »)²⁰, avant d'être, dans un second temps, possibilité de récupérer sa transparence originelle en se faisant connaître dans toute sa vérité²¹.

A en croire Jean-Paul Sartre, dont l'enfance présente certaines analogies avec celle de Jean-Jacques, le rôle d'enfant sage n'est pas si difficile à tenir : « Je ne connais rien de plus amusant que de jouer à être sage. Je ne pleure jamais, je ne ris guère, je ne fais pas de bruit ; à quatre ans, l'on m'a pris à saler la confiture : par amour de la science, je suppose, plus que par malignité ; en tout cas, c'est le seul forfait dont j'aie gardé

mémoire. »²² Si l'on se reporte aux *Confessions*, on verra qu'elles ne sont guère plus riches en exemples de polissonneries, pour les années qui ont précédé l'entrée en apprentissage. L'enfant sage de la rue de Coutance se rappelle avoir « une fois pissé dans la marmite » d'une voisine, M^{me} Clot. « Voilà, conclut l'auteur, la courte et véridique histoire de tous mes méfaits enfantins » (I, 10). Il est vrai que la propriétaire de la marmite était au prêche et que l'on peut supposer avec quelque vraisemblance qu'Isaac et sa sœur y étaient aussi. Jean-Jacques, soustrait à la vigilance des siens, en profite donc pour s'évader un instant de sa prison dorée. Le moyen employé pour jouer un tour à cette voisine, qu'il ne porte pas dans son cœur (« M^{me} Clot, bonne femme au demeurant, était bien la vieille le plus grognon que je connus de ma vie »), est significatif. On peut y voir, non sans raisons, des fantasmes d'agression, qui sont en relation avec les troubles des fonctions urinaires dont Rousseau a souffert une grande partie de sa vie²³.

Cette polissonnerie, commise pendant l'heure du prêche, est-elle le seul des « méfaits enfantins » que Jean-Jacques ait à se reprocher ? Nous voulons bien croire que ce soit le seul dont il ait gardé mémoire, et il n'y a pas lieu de récuser son témoignage sur ce point. N'oublions pas cependant qu'il a été quelquefois puni pour quelques désobéissances qui n'ont guère laissé de traces dans sa mémoire. La scène du rôti si appétissant dont il est privé nous rappelle qu'il avait été puni par son père : « Je ne puis me rappeler sans rire qu'un soir chez mon père, étant condamné pour quelque espièglerie à m'aller coucher sans souper, et passant par la cuisine avec mon triste morceau de pain, je vis et flairai le rôti tournant à la broche » (I, 32). Une autre fois, si l'on en croit le récit transmis par sa « mie » Jacqueline, il aurait été « enfermé plusieurs jours dans un galetas » pour avoir déchiré son « *Atrio, Atrium latinitatis* (petit livre classique) »²⁴.

Le rappel de ces quelques désobéissances n'est pas suffisant pour nous permettre de mettre en doute la bonne foi de Jean-Jacques : il a la conviction que son enfance fut celle d'un enfant sage et ce sentiment ne semble pas contredit par les faits. S'il a été puni quelquefois, encore faut-il tenir compte de l'excessive sévérité des parents à cette époque. Que l'on se rappelle la dureté avec laquelle les indisciplines de son frère François furent « corrigées » par son père, ou le châtiment si injuste qui lui fut infligé par son oncle pour avoir cassé le peigne de M^{lle} Lambercier et avoir montré tant d'obstination à plaider son innocence : « On écrivit à mon oncle Bernard ; il vint. Mon pauvre cousin était chargé d'un autre

délit non moins grave: nous fûmes enveloppés dans la même exécution. Elle fut terrible » (I, 19) ²⁵.

Si le petit protégé de tante Suzon fut un enfant sage, trop sage même, c'est qu'il se sentit très tôt dans l'obligation de donner de lui l'image la plus rassurante qui soit. Nourissait-il en lui-même des sentiments tout contraires? On pourrait le supposer, à l'entendre affirmer inlassablement son innocence. La peur de déplaire, qui ne cesse de le tourmenter, revient avec insistance dans *Les Confessions*, surtout lorsqu'il se trouve en présence d'une femme séduisante. Il prend soin de nous le dire au moment de sa première rencontre avec M^{me} de Warens: « J'avais avec la timidité de mon âge celle d'un naturel très aimant, *toujours troublé par la crainte de déplaire* » (I, 48). Il y reviendra avec force lorsqu'il se trouvera en présence de M^{me} Basile: « J'étais muet, immobile, mais non pas tranquille assurément: tout marquait en moi l'agitation, la joie, la reconnaissance, les ardents désirs incertains dans leur objet, et contenus *par la frayeur de déplaire* sur laquelle mon jeune cœur ne pouvait se rassurer » (I, 75). Ce sentiment ne fait qu'un avec la surveillance que ses parents ont exercée sur lui. C'est ici qu'il faudrait rappeler le texte de *La Nouvelle Héloïse* déjà cité, où l'auteur semble s'exprimer par la bouche de Julie: « Hélas! qu'est devenu ce temps heureux où je menais incessamment *sous leurs yeux* une vie *innocente et sage*, où je n'étais bien que contre leur sein, et ne pouvais les quitter d'un seul pas sans déplaisir? » ²⁶ Jean-Jacques est-il innocent parce qu'il vit sous le regard de ses parents ou se tient-il sous leur regard pour se sentir innocent et en donner la preuve à tout moment? Toujours est-il que le bonheur auquel il ne cessera de songer sera celui de cet « innocent paradis » ²⁷ où il offrait aux adultes qui lisaient dans son cœur cette image de pureté si rassurante. Ainsi peut s'expliquer, dans une certaine mesure, la répression des instincts: mais les désirs, ressentis comme coupables, ne tarderont pas à trouver une issue libératrice vers des voies perverses, celles du masochisme. L'obsession de la transparence est peur de vivre ses désirs face à autrui. Elle est aussi refus d'assumer sa part d'opacité, ce qui expliquera le désarroi de Jean-Jacques à l'idée que les autres peuvent avoir de lui une image fausse, ne correspondant pas à son sentiment intérieur, comme dans l'accident du peigne de M^{lle} Lambercier: « Je n'avais pas encore assez de raison pour sentir combien les apparences me condamnaient, et pour me mettre à la place des autres » (I, 19). Il découvre, comme tout enfant, que le regard d'autrui a aussi prise sur nous. Ce fait, essentiel à la condition humaine, le tourmentera toute sa vie. S'il

écrit ses *Confessions* c'est pour que les autres, de l'extérieur, le voient tel qu'il se voit de l'intérieur. Dès la première page, il proclame l'unicité de sa nature et revendique le privilège d'être seul à se comprendre et à se juger: « Moi seul. Je sens mon cœur et je connais les hommes. Je ne suis fait comme aucun de ceux que j'ai vus » (I, 5). Or être adulte, c'est accepter l'une des données essentielles de la condition humaine, celle d'être jeté parmi les autres et de courir le risque d'être jugé.

Sommes-nous en droit de dire que cette quête de la transparence et ce besoin constant de prouver son innocence peut expliquer la répression des instincts? Il se pourrait que ce soit l'inverse: le refoulement serait premier et il aurait pour conséquence l'obsession de la pureté. Nous touchons ici à un problème des plus délicats, que nous tenterons d'aborder à propos de la culpabilité. Contentons-nous de constater que la répression des instincts a un caractère nettement sexuel. Celui qui se veut parfaitement innocent est amené à se considérer comme n'ayant pas de sexe. Rousseau prend soin de nous le dire de façon non équivoque: « Mes sens émus depuis longtemps me demandaient une jouissance dont je ne savais pas même imaginer l'objet. J'étais aussi loin du véritable que si je n'avais point eu de sexe » (I, 41) ²⁸. Cette dernière affirmation est, selon nous, capitale, et il importe de la prendre à la lettre. L'essentiel, on le sait, est peut-être moins d'avoir un sexe que de le revendiquer. Or Rousseau s' imagine comme un être asexué, ce qui est une manière de procéder, dans l'inconscient, à une sorte d'auto-castration. L'image de l'innocence virginale est la seule qui lui convienne. Il reconnaît que son « plus grand défaut fut toujours d'être timide et honteux comme une vierge » (I, 632). Mais l'instinct sexuel, qui ne saurait être refoulé « impunément », le tourmentera toute sa vie. Au plus fort de sa passion pour M^{me} d'Houdetot (et ici n'oublions pas le double sens du mot passion: amour et souffrance), il reconnaît le mal qui n'a cessé de le tourmenter: « Je ne sentais plus auprès d'elle que l'importunité d'une vigueur inépuisable et toujours inutile » (I, 445) ²⁹.

C'est dans la constellation familiale que se trouve l'origine de ce refus de vivre ses désirs, dont les causes profondes, presque toujours multiples, ne sont pas faciles à appréhender. Remarquons pour l'instant que l'image de l'homme que Rousseau enfant a pu intérioriser y joue un rôle important ³⁰. Certaines données de la structure familiale permettaient de voir le père comme un homme privé de femme, privation d'autant plus respectable qu'elle semblait inspirée par une sorte de fidélité religieuse à une absente. A partir de là l'enfant peut imaginer

son père comme un être sans pénis, qui n'aime qu'avec le cœur. Si lui-même nie en lui la présence du sexe, c'est pour pouvoir se rapprocher de l'homme en toute sécurité. Le choix de la féminité, qui fait de lui une vierge innocente ³¹, écarte toute idée de conflit avec le père. Lui-même se dira « femme » : « J'ai pris l'habit long, et je fais des lacets : me voilà plus d'à moitié femme ; que ne l'ai-je toujours été ! » ³² (l'habit long désigne la robe arménienne, et les lacets sont destinés aux femmes qui nourrissent). Comme Saint-Preux il rêvera d'être pour Julie ce que sa cousine Claire est pour cette dernière. Sa compréhension des désirs de la femme dans l'amour semble procéder d'une sorte d'identification qui lui est naturelle ³³.

L'image du couple que Jean-Jacques a pu appréhender dans la structure familiale qui fut la sienne n'était pas faite pour l'orienter vers les réalités de l'amour. Longtemps l'habita une sorte de cécité à l'égard de l'acte sexuel : « Non seulement je n'eus jusqu'à mon adolescence aucune idée distincte de l'union des sexes, mais jamais cette idée confuse ne s'offrit à moi que sous une image odieuse et dégoûtante » (I, 16). « Je n'imaginai pas comment une fille et un garçon parvenaient à coucher ensemble » (I, 144). ³⁴

En 1722, nous l'avons vu, Isaac quitte Genève, et la petite famille de la rue de Coutance est dispersée. Jean-Jacques, qui vient d'avoir dix ans, va-t-il être confié à un vrai couple et confronté à des réalités capables de lui ouvrir les yeux ? On n'a peut-être pas assez attiré l'attention sur l'identité des structures familiales qu'il retrouve à Bossey, auprès du pasteur Jean-Jacques Lambercier. Ce dernier, qui n'était pas marié, vivait avec sa sœur Gabrielle, sa cadette de sept ans ³⁵. Le redoublement de situation a, croyons-nous, une signification importante. L'enfant d'Isaac, qui est cette fois accompagné de son cousin Bernard, est de nouveau confronté à un faux couple, voué à la frustration, et dont la vie « pure » éloigne le spectre de l'inceste ³⁶. On sait que la pudeur était telle chez les Lambercier, qu'elle provoquait des réactions défensives peu faites pour créer un climat libérateur et ouvert. Ainsi se trouve prolongée l'atmosphère « morale » dans laquelle Jean-Jacques a passé ses dix premières années, et lui-même prend soin de souligner cette parenté : « Jamais on n'a poussé plus loin que dans ma famille et devant moi le respect qu'on doit aux enfants ; je ne trouvai pas moins d'attention chez M. Lambercier sur le même article, et une fort bonne servante y fut mise à la porte pour un mot un peu gaillard qu'elle avait prononcé devant nous » (I, 16).

Remarquons en outre que le pasteur Lambercier, par sa profession, était, comme Isaac, très souvent à la maison. Hors les visites qu'il faisait à ses paroissiens, il avait le temps de se consacrer à l'instruction des deux enfants qui lui avaient été confiés. Ainsi se trouve répétée la situation antérieure, où Jean-Jacques écrit et lit auprès de l'établi de son père. Là aussi la configuration de la demeure est restée fixée dans la mémoire de l'écrivain : un espace est circonscrit ; il y a la chambre des deux enfants : « je vois tout l'arrangement de la chambre où nous étions ; le cabinet de M. Lambercier à main droite... » (I, 21). Comme les souvenirs de la rue de Coutance, ceux de Bossey s'imposent avec la force de l'évidence (« Je me rappelle toutes les circonstances des lieux... je vois... je vois... »).

Dans cette nouvelle image du couple parental, c'est la femme qui exerce l'autorité : « Comme M^{lle} Lambercier avait pour nous l'affection d'une mère, elle en avait aussi l'autorité » (I, 15). Si Jean-Jacques Lambercier s'occupe de l'instruction des enfants, c'est sa sœur qui se charge de donner les châtiments corporels. Les deux fessées n'ont marqué dans l'histoire que parce qu'elles furent administrées par la main de Gabrielle. C'est par faiblesse de caractère, semble-t-il, que le frère de cette dernière s'abstient et lui délègue ses pouvoirs. Le texte des *Confessions* suggère même les raisons de cette démission : « Le même châtiment reçu de son frère ne m'eût point du tout paru si plaisant. Mais, de l'humeur dont il était, cette substitution n'était guère à craindre » (I, 15). Cette image d'une femme toute-puissante, à qui l'affection maternelle donne droit à l'exercice de l'autorité (« comme M^{lle} Lambercier avait pour nous l'affection d'une mère... »), ne prolonge-t-elle pas celle que Jean-Jacques a intériorisée au foyer paternel ? C'est ce problème qu'il nous faut aborder maintenant.

CHAPITRE VI

Imago maternelle

Après avoir été toute ma vie l'esclave des femmes...

ROUSSEAU

Est-ce aussi la femme qui détient l'autorité au foyer de la rue de Coutance? Il y a lieu de penser que tante Suzon a été vue par son « enfant » comme investie d'un pouvoir redoutable. Avant d'examiner les faits ou de formuler les hypothèses qui nous autorisent à le conjecturer, cherchons à dégager l'image de la femme que l'écrivain nous donne dans son œuvre. Plus tard nous aurons des preuves plus solides en examinant le comportement amoureux de Jean-Jacques dans les aventures réellement vécues, ce qui nous permettra de tracer les grandes lignes de sa psychosexualité.

On remarquera tout d'abord que les femmes que Rousseau a aimées et respectées — ces deux mots sont pour lui synonymes — sont, sur le modèle de tante Suzon, dépourvues de désirs sexuels. Si M^{me} de Warens s'offre à lui, c'est « pour (l') arracher au péril de sa jeunesse » (I, 193). Après qu'elle s'est donnée, son jeune amant se croit obligé de la disculper : selon lui, l'absence de toute sensualité fait de cette offre généreuse un acte désintéressé : « Comme elle était peu sensuelle et n'avait point recherché la volupté, elle n'en eut pas les délices et n'en a jamais eu les remords » (I, 197). Plus haut, il avait pris soin de préciser : « Je connaissais trop son cœur chaste et son tempérament de glace, pour croire un moment que le plaisir des sens eût aucune part à cet abandon d'elle-même : j'étais parfaitement sûr que le seul soin de m'arracher à des dangers autrement presque inévitables, et de me *conserver* tout entier à moi et à mes devoirs lui en faisait enfreindre un qu'elle ne regardait pas du même œil que les autres femmes » (I, 196) ¹. Nous pensons, comme nous le montrerons plus tard, que cette interprétation n'est pas sou-

tenable et qu'elle est due à une optique distordue. La réalité dut être tout autre. Mais l'important, pour l'instant, c'est de dégager ce rôle désintéressé et protecteur que Jean-Jacques prête à la femme.

La fessée qui lui a révélé, à dix ou onze ans, ses dispositions masochiques, aura elle aussi des vertus prophylactiques: « Ce goût bizarre... m'a *conservé* des mœurs honnêtes » (I, 16) ².

Si toute l'initiative revient à la femme, c'est que la culpabilité interdit à Rousseau d'assumer ses désirs et de décider lui-même. Le masochisme représente le point extrême de cette fuite devant la sexualité — ce qui lui permettra de se récupérer comme être désirant. C'est dans le comportement amoureux que se manifeste avec la plus grande évidence cette angoisse, que Jean-Jacques trouve avantage à vivre comme peur de la femme et des dangers *réels* qu'elle représente. *Les Confessions* abondent en exemples de conduites de mauvaise foi, où l'on voit Jean-Jacques invoquer de nombreuses justifications pour se masquer une inhibition inconsciente devant le sexe. Ainsi la peur des maladies vénériennes apparaît dans l'épisode vénitien. Il y est même utilisé comme une arme à double tranchant: La peur d'être « poivré » en sortant des bras de la Padoana (I, 317) s'inversera en peur de contaminer la belle Zulietta: « En doute encore sur mon état depuis la Padoana, je me faisais plutôt un scrupule de n'être pas assez sain pour elle » (I, 321). Plus tard, lorsqu'il décidera de cesser toutes relations sexuelles avec Thérèse, c'est le prétexte de la maladie urinaire qui sera invoqué: « J'avais d'ailleurs remarqué que l'habitation des femmes empirait sensiblement mon état » (I, 595) ³.

Et M^{me} de Larnage? Il semble difficile de lui prêter un « tempérament de glace ». Rousseau, visiblement, n'ose refuser la sensualité à cette femme qui s'est littéralement emparée de lui. Il n'en remarque pas moins que, dans le goût trop prompt dont elle s'est prise pour lui, « le cœur entrait du moins autant que les sens » (I, 252). Si elle se donne à lui une dernière fois, au moment de leur séparation, c'est pour le mettre à l'abri des tentations qui l'attendent à Montpellier: « Malgré toute la discrétion de la Dame, il ne me restait guère que la bonne volonté, et avant de nous séparer je voulus jouer de ce reste ⁴, ce qu'elle endura par précaution contre les filles de Montpellier » (I, 254). On remarquera, non sans surprise, que quand elle se refuse à son partenaire ou cherche à modérer son ardeur, c'est pour les mêmes raisons: « J'eus lieu de croire, aux ménagements forcés qu'elle m'imposait, que, quoique sensuelle et voluptueuse, elle aimait encore mieux ma santé que ses plaisirs » (I, 252). A l'image de la femme sensuelle se superpose ici celle de l'infirmière ⁵ qui

veille sur la santé de son protégé. Il est permis de voir, dans cette représentation fantasmée, un compromis qui lui permet de céder à la femme l'initiative tout en la voyant pure et sans désirs. Entre deux dangers — la maladie vénérienne et l'abus de la volupté — M^{me} de Larnage choisit d'écarter tantôt l'un tantôt l'autre, et c'est elle seule qui en décide.

Que tante Suzon ait joué un rôle déterminant dans l'élaboration de cette mythologie de la femme propre à Jean-Jacques, cela ne paraît guère douteux. Elle fut un ange de douceur, sans doute, mais la douceur n'exclut pas la toute-puissance⁶. Dans le souvenir de son neveu elle apparaît comme cet « archange musicien » toujours présent au centre de la famille. L'enfant qu'on lui a confié vit sous son regard bienveillant et omniprésent. Quelques mots des *Confessions* nous le font savoir : « Hors le temps que je passais à lire ou écrire auprès de mon père, et celui où ma mie me menait promener, j'étais toujours avec ma tante, à la voir broder, à l'entendre chanter, assis ou debout à côté d'elle⁷, et j'étais content » (I, 11). Cette image paisible et poétique n'est nullement incompatible avec celle d'une femme qui détient un pouvoir mystérieux, presque viril, et dont la « chasteté » exemplaire — celle de la Vestale qui se sacrifie par amour — condamne le désir et sa réalisation charnelle. L'enfant qui vit ainsi sous surveillance est condamné à la pureté, et l'amour qu'il reçoit est à ce prix. En plus, ne l'oublions pas, même si tante Suzon est là depuis toujours pour l'enfant, celui-ci ne tarde pas à comprendre que la filiation à laquelle il avait cru est faussée et que c'est par pur bon vouloir que sa tante continue à assumer les charges de mère de famille. Ses prestations sont en quelque sorte conditionnelles. L'obligation d'être enfant sage, l'idole de la famille, en présence de cette femme qui se sacrifie par amour, se fait plus impérieuse. Tout acte d'insoumission pourrait provoquer le départ de cette maman providentielle qui lui est « prêtée ». Cette menace est toujours présente à l'horizon de la famille⁸. Cette hypothèse prend de la consistance par le fait que l'inconduite du frère aîné devait être souvent insupportable. Peu importe que la menace ait été prononcée ou non, Jean-Jacques a dû la vivre comme une possibilité inquiétante, qui menaçait l'équilibre familial. Le fait qu'il ne dise rien de ses sentiments au moment de la dissolution de la famille et de la disparition de tante Suzon (Isaac partit pour Nyon le 11 octobre 1722; son fils cadet venait d'atteindre sa dixième année) nous semble une preuve de la difficulté qu'il a eue à vivre l'événement⁹.

C'est aussi le moment où la mort de sa vraie mère, apprise rétrospectivement comme le premier événement de son histoire, peut être vécue

comme un désaveu: la disparition de cet être mythique, dont la parole du père réactualise la présence au sein de la famille, serait déjà une première punition: celui qui fut abandonné dans les langes ne méritait pas d'être aimé ¹⁰.

Le pouvoir de la femme en sera accru, comme le montre ce passage du *Discours sur l'origine de l'inégalité*, où l'auteur s'adresse en ces termes aux citoyennes de Genève: « Pourrais-je oublier cette précieuse moitié de la République qui fait le bonheur de l'autre, et dont la douceur et la sagesse y maintiennent la paix et les bonnes mœurs? Aimables et vertueuses citoyennes, le sort de votre sexe sera toujours de gouverner le nôtre. » ¹¹ C'est aussi la douceur et l'autorité qu'il leur reconnaît dans cet autre texte, d'une portée plus générale puisqu'il ne s'agit plus des seules citoyennes de Genève: « L'empire de la femme, cette moitié du genre humain qui gouverne l'autre, est un empire de douceur, d'adresse, de complaisance; ses ordres sont des caresses, ses menaces sont des pleurs. » ¹²

Même inquiétude auprès de M^{me} de Warens, à l'idée d'une fuite possible de l'être aimé: « Quand je la voyais je n'étais que content; mais mon inquiétude en son absence allait au point d'être douloureuse » (I, 107). Et ici le manuscrit de Neuchâtel ajoutait ces quelques mots, qui éclairent notre propos: « J'étais toujours en crainte qu'on ne lui parlât, qu'on ne la dégoûtât de moi, qu'il n'y eût quelque chose de fait ou de dit qui nous séparât » (I, 1280).

Tante Suzon, premier objet d'amour avant de devenir mère « conditionnelle », fut investie d'un pouvoir exceptionnel, presque viril. L'amour dont elle gratifie son enfant a pour contrepartie un pacte tacite d'allégeance, qui va contraindre celui-ci à faire le sacrifice d'une partie de sa virilité. Il se pourrait qu'Isaac, par son attitude, ait contribué à renforcer cette image d'une mère toute-puissante ¹³. Il a dû abandonner à sa sœur certaines de ses prérogatives, ne serait-ce que pour être plus libre de ses mouvements: il aimait sa liberté, étant d'humeur vagabonde et instable, et la reconnaissance qu'il devait à Suzanne pour le sacrifice qu'elle consentait a pu l'amener à la ménager et à l'introniser au sein de la famille. D'autre part, nous l'avons vu, tante Suzon est accordée à Jean-Jacques presque sans partage, et cette liberté, ressentie comme un cadeau royal, réclame à nouveau un pacte d'allégeance avec le père, homme privé de femme qui se montre si généreux. L'enfant, placé entre ce père désintéressé et cette mère toute-puissante et toute à lui, ne peut que se montrer sage et reconnaissant, dans le désir de maintenir à tout

prix ce statut de faveur dont il est seul bénéficiaire, au préjudice de son frère, dont la présence inquiétante à ses côtés ne doit pas être oubliée.

Ainsi, de quelque côté que l'on se tourne, la position de Jean-Jacques dans la constellation familiale le contraint à une sagesse exemplaire. Il vit sous surveillance et a pour premier soin de ne jamais « s'oublier »¹⁴, c'est-à-dire de respecter strictement le rôle qui lui est imposé par les autres. Le regard de François, le frère spolié, lui rappelle qu'il jouit impunément de privilèges « royaux ». Un besoin de fusion « a-conflictuelle »¹⁵ avec l'homme l'amène à imaginer que lui et son père sont dépourvus de pénis : « Mes sens... me demandaient une jouissance dont je ne savais pas même imaginer l'objet. J'étais aussi loin du véritable que si je n'avais point de sexe » (I, 41). Ce déni aura pour conséquence de le rendre attentif à maintenir l'équilibre des forces dans ses rapports avec les hommes. On verra que l'ami idéal pour lui sera de nature féminine : tel Altuna, qui « se plaisait avec les femmes de ses amis », mais qu'il n'a jamais vu en avoir aucune, « ni aucun désir d'en avoir » (I, 328). S'il ose se montrer entreprenant avec une femme, c'est à la condition que ses amis l'y autorisent. On verra que ce cas s'est présenté deux fois : la première avec Zulietta, au moment de la première rencontre sur le bateau (I, 318) ; la seconde avec la « fille » entretenue par Klüpfel (I, 355)¹⁶. Enfin le besoin fusionnel avec les hommes — qui s'inversera en isolement hautain et en besoin de domination intellectuelle à l'époque des grandes œuvres — le conduira à projeter sur la femme l'idée d'une puissance souveraine, projection qui ira peut-être jusqu'à lui attribuer fantasmatiquement ce pénis qu'il refusait à l'homme, renversant ainsi, par une logique inconsciente, la féminisation de l'homme en virilisation de la femme et en déni de la castration¹⁷.

Ces raisons suffisent-elles à expliquer, dans la vie affective et sexuelle de Jean-Jacques, cette domination de la femme, qui le conduira au masochisme ? Nous sommes ici au bord du « gouffre interdit à nos sondes » dont parle Baudelaire¹⁸. Il est évident que les informations que nous avons sur son psychisme profond ont un caractère lacunaire. Nous risquerons cependant ici une hypothèse : dans quelle chambre dormait le petit Jean-Jacques ? La question paraîtra sans grand intérêt pour certains. Nous croyons au contraire qu'il vaut la peine de la poser et qu'il aurait été d'une grande importance de pouvoir y répondre. Le silence des *Confessions* à ce sujet ne doit pas donner le change : « J'étais toujours avec ma tante... », peut-on lire au livre I. Mais le soir, dans quelle chambre se retirait-il ?¹⁹ Il y a lieu de croire que l'amnésie infantile

est ici à l'œuvre. L'enfant oublie précisément ce qui l'a marqué dans ses premières années. Pour Rousseau, le moment où sa vie s'organise de façon cohérente est lié, dans sa pensée, au souvenir de ses premières lectures: « Je ne sais comment j'appris à lire; je ne me souviens que de mes premières lectures et de leur effet sur moi: c'est le temps d'où je date sans interruption la conscience de moi-même » (I, 8). Comme le remarque Marcel Raymond, la conscience de soi est chez lui conscience de lecteur, et de lecteur de romans »²⁰. « J'ignore ce que je fis jusqu'à cinq ou six ans... » (I, 8). Cette dernière déclaration n'a en soi rien de surprenant: tout homme qui tente d'explorer son passé se trouve confronté à cette frontière, au-delà de laquelle commence le versant d'ombre de la petite enfance²¹.

Nous ne soulèverions pas ce problème si Jean-Jacques ne se donnait la peine de nous faire savoir, à plusieurs reprises, avec qui il partage sa chambre à coucher, surtout lorsqu'il s'agit d'une femme. A Bossey, le plaisir trop visible qu'il prend à recevoir une fessée de la main de Gabrielle Lambercier décide cette dernière à faire coucher les enfants dans une autre chambre que la sienne: « Nous avions jusques là couché dans sa chambre, et même en hiver quelquefois dans son lit. Deux jours après (on remarquera la précision!) on nous fit coucher dans une autre chambre, et j'eus désormais l'honneur dont je me serais bien passé d'être traité par elle en grand garçon »²² (I, 15). Il a seize ans lorsqu'il se rend à pied à Turin, après sa première rencontre avec M^{me} de Warens. Il partage la chambre du couple Sabran, chargé de l'accompagner, et les bruyantes insomnies de M^{me} Sabran ne sont pas sorties de sa mémoire: « Comme je couchais toujours dans leur chambre, ses bruyantes insomnies m'éveillaient souvent, et m'auraient éveillé bien davantage si j'en avais compris le sujet » (I, 57). Deux ans plus tard, se rendant à pied à Fribourg, la même ignorance de l'union des sexes lui permet de partager la chambre d'Anne-Marie Merceret, domestique de Maman, sans arriver à imaginer « comment une fille et un garçon parvenaient à coucher ensemble » (I, 144). C'est sa compagne de route qui a dû insister pour qu'il partage sa chambre avec elle: « Elle prenait toujours grand soin, comme elle était fort peureuse, que nous couchassions dans la même chambre » (*ibid.*). Il ne vint pas à l'esprit de Jean-Jacques que cette peur pouvait cacher des motifs moins avouables. A Turin enfin, il loge un certain temps chez la femme d'un soldat qui le prend en amitié: « Elle était jeune et nouvellement mariée, quoiqu'elle eût déjà cinq ou six enfants. Nous couchâmes tous dans la même chambre, la mère, les enfants, les hôtes;

et cela dura de cette façon tant que je restai chez elle » (I, 71). Il est moins explicite quand il évoque sa vie commune avec M^{me} de Warens, et cette discrétion n'est pas surprenante, puisque ici la femme aimée se rapproche de l'archétype maternel. Le récit des *Confessions* permet cependant d'affirmer qu'il ne partageait pas sa chambre ²³.

Et dans son enfance, partageait-il la chambre de tante Suzon ? ²⁴ Si les faits nous autorisaient à répondre par l'affirmative, nous aurions de bonnes raisons de voir dans cette situation, qui renforce la haute surveillance exercée sur l'enfant, une explication à cette peur constante de « s'oublier », partout présente dans *Les Confessions*. Vivre « transparent », comme s'il n'avait pas de corps, est pour Jean-Jacques l'une des conditions de ce partage. Montrer des désirs qui lui sont propres serait ressenti comme un acte d'insubordination à l'égard de cette femme qui exerce, jour et nuit, une vigilance qui est comprise comme une preuve d'amour. Le problème, même s'il reste impossible à trancher en l'absence de preuves décisives, mérite d'être posé : il fait apparaître les dimensions possibles du rôle de la femme dans la formation du sentiment de culpabilité. Dans la perspective d'une interprétation régressive, la peur de libérer tout désir face à autrui trouverait son origine dans cette situation qui le contraint à vivre sous le regard d'une femme respectée et aimée.

On se demandera peut-être quels désirs l'enfant pouvait bien réprimer. Il nous semble trop simple de chercher ici des désirs œdipiens. Le seul fait d'avoir un corps et un sexe peut être ressenti comme une faute. L'extrême pudeur de tante Suzon lui imposait un comportement semblable. Le bonheur de dormir si près de cette tendre mère le condamnait à l'angélisme. Le seul amour permis est celui du cœur, et ce bonheur préfigure celui qu'il dit avoir connu auprès de M^{me} de Warens : « Mon cœur neuf encore se livrait à tout avec un plaisir d'enfant ou plutôt, si je l'ose dire, avec une volupté d'ange : car en vérité ces tranquilles jouissances ont la sérénité de celles du paradis » (I, 244).

L'hypothèse que nous venons de formuler — et nous ne perdons pas de vue son caractère conjectural — nous permet de nous rapprocher de ce « foyer imaginaire » à partir duquel se construit la « structure psychique » d'un être ²⁵. Mais elle n'est pas indispensable à celui qui veut reconstruire l'image de la femme que Jean-Jacques a pu intérioriser dans les premières années de sa vie.

Que cette représentation soit ambivalente, à la suite d'un clivage de l'imago maternelle, des textes sont là pour le prouver. La femme, « sexe

toujours esclave ou tyran »²⁶, montre un visage tantôt virginal, tantôt bestial. On a déjà vu la peine que se donne Jean-Jacques pour excuser la sensualité de M^{me} de Larnage, tant il lui est difficile de se faire une idée dégradante d'une femme qu'il a pu aimer. Le personnage de Julie, bien qu'il appartienne à la fiction, est tout aussi vrai, sinon plus, que les personnages réels que Rousseau a pu voir dans son optique idéalisante. Comme le dit Julie elle-même: « L'amant qui loue en nous des perfections que nous n'avons pas, les voit en effet telles qu'il les représente; *il ne ment point en disant des mensonges...* »²⁷ On parlera de la vérité du roman dans la mesure où il nous révèle le monde imaginaire de son auteur. La femme aimée, dans *La Nouvelle Héloïse*, se situe dans un au-delà de la sexualité. Les termes qui la désignent peuvent faire penser à Baudelaire: « O mon épouse, ma sœur, ma douce amie... »²⁸ Par sa perfection elle est proche du ciel: « Tu es un ange du Ciel, ma Julie! sans doute avec tant d'autorité sur mon âme la tienne est plus divine qu'humaine. »²⁹ La pureté, évidemment, est la vertu essentielle de cette « céleste » beauté: «³⁰ comme vous avez la beauté des Anges, vous en avez la pureté »³¹. Elle-même se dira détachée des plaisirs des sens: « Mon cœur trop tendre a besoin d'amour, mais (...) mes sens n'ont aucun besoin d'amant... L'accord de l'amour et de l'innocence me semble être le paradis sur la terre. »³² Ce portrait de la beauté idéale, même s'il emprunte certains traits à des femmes réelles, plonge ses racines dans l'image de la femme intériorisée dans la petite enfance. C'est ainsi qu'il a vu tante Suzon; c'est ainsi qu'il verra M^{lle} de Vulson (I, 26), M^{me} Basile (I, 73), M^{me} d'Houdetot (I, 438), et même M^{me} de Warens avant de la posséder.

L'image de la pureté et de l'innocence fait sur lui un tel effet, qu'il lui arrive de subir le charme de très jeunes filles, telle Amélie de Boufflers, la petite-fille de la Maréchale de Luxembourg³³. Disons-nous que Jean-Jacques aime à se représenter la femme comme un être à qui la volupté est inconnue? Il n'en est rien, pensons-nous. Les ruses de la mauvaïse foi connaissent des voies plus tortueuses. L'auteur de *La Nouvelle Héloïse* pourrait prendre à son compte ces paroles de son héros: « Ah, quels hommages te seraient ravis, si tu n'étais qu'adorée! Ah! si tu n'étais qu'un ange, combien tu perdrais de ton prix! »³⁴ Une semblable déclaration n'est pas contradictoire avec cet autre texte, où l'amant de Julie promet de ne jamais « s'oublier » en sa présence: « Je frémirais de porter la main sur tes chastes attraits (...) O si jamais cet amant heureux s'oublie un moment devant toi... l'amant de Julie aurait une âme

abjecte!»³⁵ Mais n'est-ce pas précisément ce frémissement que Jean-Jacques recherche, et le charme ambigu de désirer sans vouloir rien prendre?³⁶ C'est cette ivresse de l'âme et des sens, faite de magie et d'interdit, qu'il connaîtra auprès de M^{me} d'Houdetot. Semblable conduite de mauvaise foi³⁷, bien plus fréquente dans la psychologie amoureuse de la femme, révèle ici la nature féminine de Rousseau. Il arrivera même à l'amant de Julie de parler comme Tartuffe³⁸: « Eh! si j'adore les charmes de ta personne, n'est-ce pas surtout pour l'empreinte de cette âme sans tache qui l'anime et dont tous les traits portent la divine enseigne? »

Ce qui semble insister, dans les textes que nous venons de lire, c'est la difficulté où se trouve Jean-Jacques de prêter des désirs à la femme aimée. Pour aimer vraiment d'amour, il lui faut imaginer un être idéal, qu'il peut supposer détaché de toute sensualité³⁹.

Mais cette représentation de l'amante idéale, nous ne serons pas étonnés de la voir se changer en son contraire. Dès que la femme descend de son piédestal, c'est pour se dégrader: elle prend l'aspect le plus repoussant. Pour lui l'image de la femme pure et celle de la pure femme ne peuvent coexister. Sitôt que la femme est désinvestie de son pouvoir moral, elle devient femelle concupiscente, dont la nature diabolique fascine et fait horreur⁴⁰. Un mot-hantise exprime le dégoût de Rousseau: celui de « *salope* ». Aucun terme ne lui semble assez fort pour nous présenter les catéchumènes de l'hospice de Turin: « C'étaient bien les plus grandes *salopes* et les plus vilaines coureuses qui jamais aient empuanti le bercail du Seigneur » (I, 60). La femme du cordonnier d'Annecy, chez qui loge son cher Venture, est appelée par son mari *salopière*, et Jean-Jacques ajoute aussitôt: « nom qu'elle méritait assez » (I, 133). A Môtiers, il s'était fait un ami du jeune Hongrois Ignace Sauttersheim, sorte d'aventurier sans grands scrupules. Après le départ de celui-ci, la servante de l'auberge s'était déclarée « grosse de son fait » (I, 617). Jean-Jacques croit tout de suite à une calomnie. Dans un premier mouvement, il est emporté par la colère; il veut faire arrêter cette femme, qui a droit, à deux reprises, à l'épithète de *salope*: « J'étais outré d'indignation. Je fis tous mes efforts pour faire arrêter cette effrontée, offrant de payer tous les frais et de cautionner Sauttersheim » (I, 617). Devant une telle fureur vengeresse, on ne sait s'il fait penser à Tartuffe ou au Grand Inquisiteur. Il est persuadé qu'une telle accusation ne peut venir que de ses ennemis, désireux de le discréditer dans l'opinion. Il faudra du temps pour que son ami hongrois le détrompe, par le peu d'em-

pressement qu'il mettra à épouser l'indignation du grand homme ⁴¹.

La belle Zulietta, elle aussi, a droit à l'épithète de *salope* (I, 321). Mais ici le texte prend un intérêt considérable, puisqu'il nous permet de voir à l'œuvre le clivage de l'image féminine. Jean-Jacques, qui vient d'entrer « dans la chambre d'une courtisane comme dans le sanctuaire de l'amour et de la beauté », se croit en présence de « la divinité » (I, 320). Mais subitement il pleure et l'image s'inverse. Il se demande s'il est victime d'un enchantement et s'il n'est pas « la dupe d'une indigne *salope* » (I, 321). Pour mieux faire basculer l'image, il cherche le défaut capable d'expliquer qu'une telle beauté fasse commerce de ses charmes. Il ne tarde pas à découvrir une étrange malformation qui le paralyse: c'est le fameux « tétin borgne » (I, 321), qui précipite la métamorphose de la beauté divine en monstre: « Je vis clair comme le jour que dans la plus charmante personne dont je pusse me former l'image, je ne tenais dans mes bras qu'une espèce de *monstre*, le rebut de la nature, des hommes, et de l'amour » (I, 321-322) ⁴².

Ce dédoublement de l'univers féminin, auquel il prête alternativement deux visages fort dissemblables, celui de la femme pure, qui aime sans désirs (sinon celui d'être objet de désir) et celui de la femme impure qui n'est que désirs, est partout présent dans *Les Confessions*. Ce que nous savons de la vie amoureuse de Rousseau nous permet de dire que le second est, sinon plus conforme à ses goûts secrets, du moins plus propice à la réalisation du désir, en facilitant la levée de l'interdit. On sait en effet que pour lui l'instinct sexuel ne s'engage dans des voies normales qu'à la condition que toute l'initiative soit du côté de la partenaire.

Pour simplifier nous dirons que ce qu'il appelle « aimer d'amour » (I, 360) ⁴³ ne peut s'adresser qu'à la partenaire idéale, face à qui toute tentative de possession charnelle serait une profanation. L'autocastration ⁴⁴ qui lui paraît exigée dans ce cas fait sa souffrance et ses délices. Elle doit être comprise, non comme une dévirilisation réelle, mais comme une garantie de soumission totale et une attente anxieuse, proche des conduites masochiques. Nous aurons l'occasion de voir qu'il s'agit, dans ce dernier cas, d'une relation amoureuse que l'on peut appeler « lesbienne »: l'ivresse qui l'emporte se limite à jouir de son propre désir et de celui de l'autre. Ce « délire des délires » ⁴⁵ est toléré jusqu'au seuil de la possession charnelle, qu'il importe de ne pas franchir. Cette condition peut être respectée pour autant qu'il refuse en lui le sexe et s'identifie tacitement au modèle féminin. Les paroles d'amour de l'amant opèrent à la façon d'une magie: elles représentent une forme de possession

substitutive. Le point culminant de cet envoûtement sera atteint dans le bosquet d'Eaubonne: « Vous êtes l'amant le plus tendre dont j'eusse l'idée: non, jamais homme n'aima comme vous. »⁴⁶

A l'opposite de cette conception épurée de l'amour se trouve la réalisation sexuelle elle-même, possible avec des femmes timides ou très jeunes — ce qui lève dans une certaine mesure les inhibitions du partenaire — ou capables de faire des gestes décisifs ou de prononcer des paroles qui autorisent. Ici la femme risque de se dégrader en « femelle », mais on a vu l'art avec lequel Jean-Jacques repousse cette dernière image, quand il s'agit de M^{me} de Warens ou de M^{me} de Larnage, et parvient à la maintenir dans un espace mitoyen, à mi-distance de la « vierge » et des « vilaines coureuses ». Face à l'acte sexuel, il aime mieux s'imaginer la proie de l'autre que de se voir emporté par sa propre « fureur » amoureuse. Les appétits sexuels de l'homme sont trop bestiaux pour être acceptables. C'est ce qu'il ressent — et avec quel dégoût! — en présence du Maure de Turin (I, 66-69). A l'image du désir mâle, insoutenable, il substitue celle de la femme entreprenante et sans pudeur. Ce sont les femmes sensuelles qui lui firent connaître — et plus souvent imaginer — le plaisir des sens, qu'il lui arrive d'appeler « les âcres picotements du besoin »⁴⁷.

Cette ambivalence de l'éros féminin, vu tantôt comme désir sublimé tantôt comme désir sans pudeur, explique certains textes où les ruses de l'inconscient virilisent la partenaire au moment où l'on s'y attend le moins, lui accordant le statut d'être « désirant par droit divin ». Le « désir de désir » propre à la femme s'inverse en « désir d'un objet »⁴⁸. Reportons-nous aux réflexions qui font suite à l'épisode de la fessée reçue à onze ans. L'auteur nous y parle, pour la première fois, de son ignorance de la sexualité et du dégoût que lui inspire ce qu'il appelle « la débauche »: « Mon aversion pour la débauche allait jusqu'à là, depuis qu'allant un jour au petit Saconnex par un chemin creux, je vis des deux côtés des cavités où l'on me dit que ces gens-là faisaient leurs accouplements. Ce que j'avais vu de ceux des *chiennes* me revenait aussi toujours à l'esprit en pensant aux autres, et le cœur me soulevait à ce seul souvenir » (I, 16). Qu'un enfant se fasse une idée de la sexualité à partir de l'observation du coït animal, voilà qui est assez banal. Mais que, dans ce dernier cas, le mot « chiennes » se présente naturellement à la place de « chiens », cela ne manquera pas de paraître étrange. C'est à la femme que celui qui se dit aussi loin du véritable amour que s'il n'avait point de sexe (I, 41) prête des désirs sexuels. Est-ce pour cette même raison que, faisant route

vers Turin en compagnie du couple Sabran, c'est la seule M^{me} Sabran qui est coupable, dans sa pensée, d'être « plus tranquille le jour que la nuit » (I, 57)? Ce n'est que plus tard que le souvenir de ce voyage dut lui revenir à la mémoire: « Comme je couchais toujours dans leur chambre, ses bruyantes insomnies m'éveillaient souvent, et m'auraient éveillé bien davantage si j'en avais compris le sujet » (*ibid.*). Il ne cesse de répéter que l'union des sexes lui fut longtemps impossible à imaginer; à comprendre sans doute plus qu'à imaginer, car il faut bien admettre qu'il s'en fait une idée, mais assez peu conforme à la réalité, puisqu'il prête à la femme ce rôle viril qu'il juge inacceptable pour lui-même ⁴⁹.

Telle est, dans les grandes lignes, l'imago féminine qui se dégage des œuvres autobiographiques ou romanesques de Jean-Jacques, dont la vie amoureuse nous donnera l'occasion d'étudier certains épisodes particulièrement riches en signification. Il sera sans doute plus facile d'être convaincant en le montrant en présence de situations déterminées, génératrices d'inhibitions. Ses liaisons amoureuses retiendront notre attention à des titres divers: les unes par leur durée, qui oblige l'amant, au bout d'un certain temps, à se ressaisir ou à se replier sur des positions antérieures. C'est sans doute pour cette raison que ce qui l'attache à M^{me} de Warens ou à Thérèse est plus difficile à démêler. D'autres, brèves, mais d'un caractère plus dramatique, jettent une brusque lumière sur les mécanismes de l'éros coupable. C'est ce qui fait, pensons-nous, l'intérêt de l'épisode vénitien ou de sa passion pour Sophie d'Houdetot.

Contentons-nous, pour l'instant, de conclure que tante Suzon, premier objet d'amour, fut pour beaucoup dans cette dichotomie de l'imago féminine. Cette figure maternelle, sans aucun doute très prude et hautement « morale », qui se tient immobile au plus profond du passé de Jean-Jacques, projette sur les femmes qu'il a aimées ou approchées tantôt la lumière de l'amour idéal, tantôt l'ombre de la perte ⁵⁰. Les mères trop vertueuses sont souvent responsables d'une conception idéalisante ou dégradante de la sexualité ⁵¹. Il y a de fortes présomptions pour que l'enfant prisonnier d'une mère jugée irréprochable imagine l'acte sexuel comme quelque chose de laid et de prohibé. Jean-Jacques semble se rendre compte que quelque chose, dans son éducation, a contribué à fausser sa nature. Parlant de l'événement qui lui révèle ses goûts masochiques, il dit: « ... je ne savais porter mes désirs que vers l'espèce de volupté qui m'était connue, sans aller jamais jusqu'à celle qu'on m'avait rendue haïssable » (I, 17). On peut se demander qui est désigné par ce « on ». Dans *Emile* il est plus violent dans sa condamna-

tion: « Les enfants ont une sagacité singulière pour démêler à travers toutes *les singeries de la décence* les mauvaises mœurs qu'elle couvre. Le langage épuré qu'on leur dicte, les leçons d'honnêteté qu'on leur donne, le voile du mystère qu'on affecte de tendre devant leurs yeux sont autant d'aiguillons à leur curiosité. » ⁵² Son père, nous l'avons vu, complète l'exemple de tante Suzon: il n'a « jamais tenu... des propos dont une vierge eût pu rougir » (I, 16). Lui aussi l'a condamné à la virginité. Mais cette « volupté d'ange » dont parlent *Les Confessions* fut une chasteté brûlante: elle fit son tourment et sa grandeur.

Quand on connaît la mythologie de l'amour propre à l'imagination enfantine, on ne s'étonnera pas que des galopins du quartier de Saint-Gervais se soient chargés de mettre au courant Jean-Jacques et de meubler son imagination de récits saugrenus, que son âme candide était toute disposée à accueillir ⁵³. Ainsi celui qui ne rêve que d'amour chevaleresque sera hanté par une idée dégradante de la sexualité. Pris entre l'ange et la bête, il préférera ne jamais se quitter ou « s'oublier ». Mais, comme le remarque un psychanalyste: « il n'y a guère de convictions infériorisantes ou idéalisantes dans l'attitude mentale d'un homme à l'égard des femmes et de leur sexualité qui ne soient liées chez lui à des perturbations névrotiques, évidentes ou cachées » ⁵⁴. Cette dernière remarque nous engage à aborder maintenant le problème de la culpabilité.

CHAPITRE VII

La culpabilité

Je porte en moi une source de tristesse dont je ne saurais bien démêler l'origine.

ROUSSEAU

Dans les pages qui précèdent, la notion de culpabilité s'est souvent présentée à nous. Cherchant à comprendre la structure psychique de Jean-Jacques, il était inévitable que la plupart des chemins tracés débouchent sur ce concept psychanalytique, dont la compréhension, nous l'avons dit, n'est pas simple. Il importe cependant de limiter cette difficulté à l'étude de l'étiologie de la culpabilité, sans l'étendre à celle de ses effets. Plus tard, dans une partie descriptive — celle consacrée au comportement amoureux — les preuves attestant sa présence dans les conduites de Rousseau ne manqueront pas. Elles ont été, pour la plupart, mises au jour par la critique récente. MM. Gagnebin et Raymond s'expriment en ces termes dans les notes de l'édition de la Pléiade: « Le sentiment de la faute, chez Rousseau, s'offre comme une donnée première de l'existence, sentiment partout diffus, à chaque instant débusqué par la conscience qui l'expulse en quelque sorte du *moi* véritable pour le rejeter à la périphérie, là où le *moi* s'aliène au contact des autres et se socialise. »¹ Pour Jean Starobinski, qui consacre plusieurs pages capitales à ce problème délicat², les manifestations du sentiment de culpabilité sont plus faciles à saisir que ses causes. Son analyse nous permet de comprendre comment ce sentiment tout intérieur s'est, par un mécanisme de projection, retourné en dénonciation des autres, dont la malveillance sournoise a décidé sa perte. Ainsi le « complot » des dernières années, interprété comme une extériorisation d'un conflit inconscient, apportera « une économie de souffrance »³. Mais, comme le remarque l'exégète, « la projection explique beaucoup de choses, hormis sa propre origine »⁴. En effet, rien ne nous autorise à espérer que ce dernier problème

puisse trouver une solution convaincante, puisqu'il faudrait pouvoir remonter aux premières années de la vie de Jean-Jacques, c'est-à-dire à un âge auquel il était incapable de mentaliser les événements de sa vie affective ⁵.

Nous nous contenterons de reprendre ce que nous avons précédemment abordé et de rassembler en faisceau certaines données de la vie de Rousseau permettant de conjecturer l'origine de la culpabilité. Pour ce qui est des *manifestations* de ce sentiment, il suffira de les saisir dans toutes les conduites amoureuses, dont l'étude aura pour but moins de prouver l'existence d'un éros coupable — qui ne nous semble plus à faire — que d'en mettre à nu certains mécanismes parfois fort subtils. On verra d'autre part que le problème du masochisme, qui sera abordé dans un prochain chapitre, ne fait qu'un avec celui qui nous occupe ici. En effet, comme le remarque un psychanalyste, « la recherche de la souffrance est avant tout une tentative de déculpabilisation. Si le masochiste ne souffre pas ou souffre moins que le voudrait la situation, c'est que la douleur, soulageant sa culpabilité, perd ses qualités pénibles » ⁶. Ainsi nous pouvons dire que ce qui est obtenu, dans le cérémonial masochiste, c'est moins la douleur recherchée pour elle-même que sa transfiguration en *sacrifice* expiatoire, qui libère le désir au moment où la répression se fait sentir.

Nous allons maintenant regrouper les faits biographiques qui nous semblent capables de rendre compte de l'origine de ce sentiment obscur de la faute chez Rousseau, sans qu'il soit possible de reconnaître à l'un d'entre eux un rôle prégnant ⁷.

La mort de la mère : ici nous ne tiendrons pas compte de la version des faits que nous proposent *Les Confessions* (« et ma naissance fut le premier de mes malheurs »). Cette présentation rétrospective s'explique, chez l'auteur, par le besoin de faire apparaître une chaîne de malheurs qui remontent au premier moment de sa vie. On découvre, ici encore, que le premier de tous les désirs, celui de vivre, est en butte à une force obscure et hostile, celle du destin. Il se pourrait que cette emprise d'une puissance fatale, qui permet de vivre dans une position de victime exemplaire, joue le rôle d'une autorisation à vivre, comme la souffrance physique est, pour le masochiste, autorisation à libérer le désir.

Est-ce à dire que Jean-Jacques ne s'est pas senti coupable de la mort de sa mère ? Nous avons montré que cette interprétation, devenue presque classique, n'est pas à rejeter, mais que ce sentiment a dû être

tardif: il est d'abord ressenti dans le regard du frère malheureux, chargé d'une insoutenable accusation (probablement tacite), qui sera bientôt reprise par le discours du père, où la menace prend peu à peu un sens. On a vu que l'enfant aurait pu, par la suite, retourner cette accusation contre son géniteur et le rendre responsable de cette mort. Mais c'est peut-être pour réprimer ce mouvement agressif qu'il se met à idéaliser ce père. La version des amours idylliques de Suzanne Bernard et d'Isaac Rousseau, transmise par ce dernier, est aussitôt accueillie par le fils, qui l'élabore en un mythe de l'innocence et du bonheur, permettant ainsi le refoulement de tout sentiment haineux.

Ajoutons que la disparition de la mère peut être le signe d'un *désaveu*, pour un enfant: l'amour maternel lui a été retiré à la suite d'une faute obscure (malveillance? agressivité?)⁸. Le mythe du destin, partout présent dans *Les Confessions*, permet de déplacer le problème, rendant seule responsable de cet abandon une puissance punitive abstraite⁹.

La mère substitutive irréprochable: la mère absente n'a posé un problème qu'à partir du moment où l'enfant a été capable de comprendre l'histoire de sa famille, telle qu'elle lui était racontée. Si bien que, chronologiquement, le rôle déterminant joué par la mère substitutive doit se placer avant cette découverte. La présence de tante Suzon, au centre de la petite famille, est chargée d'un sens que l'enfant n'a pas besoin de mentaliser pour l'intérioriser. Image de la pureté et du sacrifice, elle est l'incarnation des plus hautes qualités morales. Vivre constamment à ses côtés (et peut-être dans sa chambre) est un don qui oblige. Un regard aimant, mais vigilant, contraint le petit Jean-Jacques à l'obéissance. Il se fait ange pour *mériter* une si tendre mère. Toute satisfaction libidinale est refoulée: le corps, lieu du désir, est sans cesse épié: puisse-t-il, au lieu de faire écran à la fusion des âmes, être transparent sous le regard des adultes qui lisent dans les cœurs comme des dieux. Tout *désir*, ressenti comme une force anarchique et ténébreuse, viendrait compromettre le bonheur paradisiaque de l'enfant trop aimé. Le *besoin* même (on peut penser à l'angoisse urinaire) révèle la présence du sexe. Le jeune garçon, loin de ressentir sa différence avec fierté, l'éprouve comme une dissonance. Ce n'est pas par hasard que Jean-Jacques dit avoir vécu longtemps comme s'il n'avait point de sexe (I, 41).

Complétons la situation en rappelant la présence du père trop pudique, qui cache sa vie à son fils et ne montre à son foyer que l'amour indestructible qui le lie à une absente. Au lieu de placer son cadet en face de

réalités qui l'auraient aidé à se structurer, il lui demande de vivre en pensée avec la disparue et l'oriente vers la lecture des romans. Cette conversion précoce à l'imaginaire contribue grandement, pensons-nous, à fausser le développement affectif normal de Jean-Jacques. Mais nous verrons aussi que celui-ci découvre, dans cette vie substitutive que représente la lecture, un certain pouvoir qui fera sa grandeur.

Le frère aîné, dont le comportement scandaleux suscite la colère paternelle, vient confirmer l'enfant dans le rôle qui lui a été imposé : l'harmonie familiale est un miracle instable, que le moindre faux pas pourrait compromettre.

La structure familiale, on le voit, exerce une emprise déterminante. On pourrait nous dire que la sagesse exemplaire de Jean-Jacques n'est qu'une conséquence de la culpabilité et n'en explique pas l'origine. C'est peut-être le moment de prêter attention aux explications que nous propose la psychanalyse : dans le couple sado-masochique du *moi* et du *surmoi* (instance « morale » résultant de l'intériorisation des exigences et des interdits parentaux), c'est ce dernier qui culpabilise le *moi* et l'amène à une position masochique. Le bon sens nous dit qu'un enfant sage devrait avoir, plus qu'un autre, bonne conscience, et que la répression de tout acte agressif devrait être incompatible avec le sentiment de culpabilité. Freud, qui n'a pas ignoré cette objection, nous propose une interprétation capitale : « D'ordinaire, on fait de l'obligation morale le fait primordial et du renoncement aux pulsions sa conséquence. L'origine de la moralité reste ainsi sans explication. En réalité, c'est le contraire, semble-t-il, qui est vrai : le premier renoncement aux pulsions s'est fait sous la contrainte des puissances extérieures ; et c'est lui qui crée l'éthique, représenté par la conscience morale, qui exige d'autres renoncements. » ¹⁰ En résumé nous pourrions dire que ce qui est premier, c'est l'énergie désirante, qui se libère habituellement selon des voies « normales » (celle de la satisfaction des désirs), dans la mesure où les impératifs parentaux ne sont pas trop inhibants. Au contraire, quand le décalogue familial intériorisé est trop fort, il détermine une régression des pulsions. Par voie de conséquence, la suprématie de l'instance morale fera apparaître le sadisme du *surmoi* et le masochisme du *moi*, comme deux versants d'une même réalité psychique ¹¹.

La structure familiale et son redoublement : ce n'est pas seulement chacun des parents qui, pour un enfant, est investi d'une signification que l'examen objectif des faits et des événements fait rarement appa-

raître, mais l'ensemble de la structure familiale, envisagée comme une totalité indissociable. Rappelons ici certains aspects qui nous paraissent avoir été particuliers à la famille d'Isaac Rousseau, entre 1712 et 1722.

Le lien sexuel est impossible à imaginer à partir du faux couple formé par le père et sa sœur. Cette situation, nous dira-t-on, est celle que peut connaître l'enfant d'une veuve ou d'une femme divorcée. C'est oublier que les données ne sont jamais parfaitement identiques: l'enfant du divorce vit en général avec l'un des conjoints: si la sexualité est absente du foyer, ce manque s'explique plus clairement par l'absence du père ou de la mère. Au contraire, le couple que Jean-Jacques eut sous les yeux jusqu'à dix ans s'est chargé pour lui d'un sens plus ambigu: celui de la frustration et de la pureté. La répression des pulsions qui en résulte engage l'enfant dans la voie de la culpabilité. Partager la chambre de tante Suzon pouvait être ressenti comme une dérogation à l'éthique familiale: l'enfant était seul à jouir de privilèges exceptionnels, dont son père et son frère étaient privés.

Le séjour de deux ans à Bossey, après la dislocation du foyer paternel, provoque le redoublement de la structure familiale (traumatisme cumulatif). Le pasteur Lambercier et sa sœur Gabrielle forment aussi un faux couple. Le fait qu'« une fort bonne servante fut mise à la porte pour un mot un peu gaillard qu'elle avait prononcé » (I, 16) nous autorise à supposer que, dans cette nouvelle constellation familiale, il y a renforcement de l'exigence morale. On pourrait nous dire qu'une attitude si rigoriste s'explique par la moralité genevoise de l'époque. Mais il semble qu'il y ait, chez Jean-Jacques Lambercier, plus que de la pudeur: une sorte de peur devant la sexualité, renforcée par l'obligation de n'offrir aucune prise à la malveillance des paroissiens, qui épient les moindres faits et gestes de leur ministre (on a vu qu'il avait dû comparaître devant le Consistoire à la suite d'accusations calomnieuses).

Il semble donc que quelque malice du sort prenne soin de maintenir Jean-Jacques dans l'ignorance. Un vrai couple parental aurait orienté l'enfant vers une compréhension plus juste du lien sexuel, tout en dressant devant lui l'image de l'interdit, qui aurait contribué à le structurer. On sait qu'à sa sortie de Bossey, en automne 1724 ¹², il fut recueilli quelques mois par la famille Bernard. Va-t-il enfin ouvrir les yeux sur une vraie famille? Il est permis d'en douter, puisqu'il nous dit lui-même que son oncle Gabriel était un époux infidèle (image inversée du père) et que sa tante Théodora se réfugiait dans la bigoterie: « Mon oncle,

homme de plaisir, s'occupait assez peu de nous; ma tante, *pour se consoler des infidélités de son mari*, se fit dévote... »¹³

Il faudra attendre l'entrée en apprentissage pour que Jean-Jacques soit enfin confronté à un vrai couple. Au moment où celui-ci s'installe chez Abel Ducommun, le 26 avril 1725¹⁴, il n'a pas encore treize ans. Son nouveau maître ne se mariera qu'une année plus tard, le 17 novembre 1726¹⁵. Mais on peut supposer que tout est déjà joué pour le jeune apprenti. D'ailleurs le lien sexuel qu'il peut imaginer en vivant avec ce jeune couple ne peut que renforcer son angélisme, puisque son maître — père substitut paternel, responsable d'un transfert négatif — ne lui offre que l'image de la brutalité et de la tyrannie. Ce n'est peut-être pas sans raison que Jean-Jacques ne parle jamais de la femme de Ducommun, dont il a pourtant partagé la vie pendant presque deux ans¹⁶.

L'idole du père : ce que se rappelle fort bien l'homme de cinquante-trois ans qui écrit ses *Confessions*, c'est d'avoir été un enfant idolâtré. Il a joui, dans les dix premières années de sa vie, d'un statut privilégié. Il se sait le préféré de la famille, « idolâtré de tout ce qui l'entourait » (I, 10), et surtout de son père. En effet, lorsqu'il ira plus tard rendre visite à ce dernier à Nyon, il constatera avec mélancolie : « Mon père, quand je l'allais voir, ne trouvait plus en moi son idole » (I, 30). On est autorisé à penser que l'enfant ainsi divinisé n'a pas ressenti sans une certaine culpabilité la préférence dont il était l'objet. Celui qui écrira le *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes* a donc joui, dans son enfance, de privilèges « royaux ». Comment ne se serait-il pas senti coupable envers ce frère si injustement traité ?¹⁷ Nous avons vu que le geste généreux du petit Jean-Jacques, qui s'interpose entre son père et son frère François au moment où ce dernier va recevoir un châtimement sévère, peut être compris comme un langage s'adressant à ce frère pour convertir en amour les sentiments haineux qu'il nourrit à l'égard d'un cadet trop aimé.

La filiation faussée : c'est peut-être vers cinq ou six ans, au moment où Jean-Jacques entend son père lui parler, avec tendresse et effusion, de l'épouse disparue, qu'il commence à comprendre que tante Suzon n'est qu'une mère « prêtée », dont le statut conditionnel peut susciter l'angoisse et la culpabilité. Sa vraie mère, pour des raisons obscures, l'a déjà quitté; la moindre désobéissance pourrait provoquer la répétition de cet abandon. La « frayeur de déplaire » qui habite sans cesse le cadet

de la famille provoque, elle aussi, la répression des pulsions. Il ne s'agit plus de conquérir la mère-objet-d'amour, mais de maintenir à tout prix un bonheur menacé. La femme se donne par un acte de pure générosité qui ne dépend que de son bon vouloir, et l'enfant doit faire l'impossible pour ne jamais déplaire à cette mère toute-puissante. Celui qui se croyait fils de droit divin découvre une faille dans la filiation. La réunification identificatoire qui lui est imposée alors remet tout en question : l'amour n'est plus ce don royal que la vraie mère dispense sans compter, il est gratification promise à l'enfant obéissant, selon un pacte tacite d'allégeance. Nous ne prétendons pas que la vraie mère n'impose pas semblable obligation morale. Mais les situations diffèrent par des nuances importantes. Le statut de l'enfant « légitime » qui peut dire : je dois obéir à ma mère, *puisque'elle m'aime*, n'est pas comparable à celui de Jean-Jacques, qui pouvait penser : je dois être sage *pour qu'elle m'aime*. C'est le lieu de rappeler l'angoisse que ce dernier éprouve auprès de M^{me} de Warens : « J'étais toujours en crainte qu'on ne lui parlât, qu'on ne la dégoûtât de moi, qu'il n'y eût quelque chose de fait ou de dit qui nous séparât » (I, 1280, manuscrit de Neuchâtel).

La maladie urinaire : Rousseau, nous l'avons vu, lie souvent l'image de la femme salvatrice à la sexualité. La maladie des voies urinaires, dont il assure avoir senti les premières atteintes dans sa petite enfance, aurait-elle pu jouer un rôle dans l'étiologie du sentiment de culpabilité ? Il faut déclarer d'emblée que le terrain sur lequel nous nous aventurons est des plus incertains. Nous ne savons pas grand-chose sur cette prétendue malformation, que l'intéressé lui-même désigne en termes assez vagues au début des *Confessions* (I, 7-8), et de façon beaucoup plus explicite dans son testament (I, 1223), où il tente de donner une anamnèse aussi complète que possible. Il parle dans ce texte de « rétention d'urine »¹⁸ et affirme que « le siège du mal est certainement dans la prostate ou dans le col de la vessie ou dans le canal de l'urètre et probablement dans tous les trois ». Comme on le voit, nous serions en présence d'un mal mystérieux, et l'étude de Jean Starobinski consacrée à ce problème ne peut que nous engager à la prudence¹⁹. Nous reprendrons la question dans un chapitre ultérieur, pour voir dans quelle mesure la maladie, vraie ou imaginée, a permis à Rousseau de « somatiser » ses conflits inconscients. Dans ce cas, le rapport de causalité que l'on peut établir subsisterait, mais inversé : c'est la culpabilité qui serait à l'origine des douleurs physiques.

Il n'en reste pas moins que des soins « médicaux » reçus dans l'enfance ne sont peut-être pas étrangers à l'apparition du masochisme, une dizaine d'années plus tard. Ce rôle médical, ne l'oublions pas, était tenu par une femme, et le mal était localisé dans le sexe: « Ma tante Suzon qui prit soin de moi eut des peines incroyables à me conserver. Elle en vint à bout, cependant... » (I, 361). Le traitement subi a-t-il pris la signification d'un acte agressif traumatisant, capable d'instaurer un type de relation particulier avec la femme, être tout-puissant mais ambigu, qui « sauve » et peut blesser tout à la fois (« Et toujours l'épine est sous la rose »)? Une semblable fantasmatisation suffit-elle à expliquer le choix d'un comportement masochique? La souffrance, vécue comme punition d'une faute insaisissable, dont seule la femme a le pouvoir de disculper, serait ainsi à l'origine de la culpabilité. Mais il faut bien reconnaître le caractère hypothétique de cette explication, à laquelle seules certaines analogies avec des patients observés en psychanalyse peut donner quelque consistance. C'est la raison pour laquelle nous proposerons, pour conclure, cette remarque de Didier Anzieu: « Dans les cures psychanalytiques de patients présentant soit des comportements sexuels masochiques, soit une fixation partielle à une position masochique perverse, nous avons à peu près toujours rencontré les deux éléments suivants: d'une part, la position masochique perverse s'est constituée comme punition de désirs soit exhibitionnistes, soit voyeuristes: comme toute formation de compromis, elle comprend des processus défensifs et une réalisation partielle du désir. D'autre part, ces patients ont présenté, dans leur petite enfance, un épisode d'atteinte physique réelle de leur peau, épisode qui leur a fourni un élément décisif de leur organisation fantasmatique. Ce peut être une intervention chirurgicale superficielle: nous entendons par là qu'elle s'est principalement jouée à la surface du corps. Ce peut être une dermatose. Ce peut être un choc ou une chute accidentels où une partie importante de la peau a été arrachée. Ce peuvent être enfin des symptômes précoces de conversion hystérique. »²⁰ Ces réflexions d'un psychanalyste ne nous ont pas paru étrangères à notre propos, étant donné que le masochisme et la culpabilité (que Freud appelle « besoin de punition ») sont étroitement liés.

L'œil de Genève : jusqu'ici nous avons tenté d'expliquer la culpabilité à partir des relations qui se sont établies entre l'enfant et son entourage direct. Une telle causalité, qui ne fait appel qu'à l'histoire individuelle, n'est-elle pas trop limitée? Comme le remarque Sartre: « L'enfant *ne vit*

pas seulement sa famille, il vit aussi — en partie à travers elle, en partie seul — le paysage collectif qui l'environne. »²¹ Or, le climat de Genève est un aspect non négligeable de l'environnement social dans lequel Jean-Jacques a passé ses premières années. Jean Starobinski²² pense que la critique sociologique, qui met l'accent sur le rôle joué par la société genevoise du XVIII^e siècle, doit être ici utilisée, non comme principe d'explication unique, mais dans un rapport de complémentarité avec les méthodes psychologiques. L'enfance de Rousseau ne saurait être séparée du contexte social et historique sur lequel elle se profile. Or, il est difficile de contester que tout citoyen, dans la ville de Calvin, se sentait surveillé : « La vigilance du Consistoire maintenait dans l'atmosphère de la cité une perpétuelle suspicion de scandale. »²³ Les registres du Consistoire, on l'a vu, nous permettent de connaître les moindres « fautes » commises par quelque citoyen. Ainsi certains événements de la vie des proches de Jean-Jacques sont parvenus jusqu'à nous grâce à cette surveillance morale et policière, dont l'ombre omniprésente s'appesantit sur la ville.

Nous pensons cependant que le rôle des déterminations socio-culturelles, venues de l'*extérieur*, ne doit pas être surestimé. N'oublions pas que le petit protégé de tante Suzon ne sortait jamais seul et que son horizon était limité à celui de sa famille. D'autre part la culpabilité, quand elle est inconsciente, doit remonter à la petite enfance, ou du moins à un âge où la société et ses valeurs sont encore d'un faible poids pour un enfant élevé en serre chaude. Ce que nous pouvons affirmer avec plus d'assurance, c'est que l'extériorité a été intériorisée²⁴, et que c'est à travers la famille qui fut la sienne que Rousseau a pu « respirer l'air de Genève »²⁵. Les sentiments patriotiques d'Isaac et sa fierté d'être citoyen ont été transmis à son fils cadet. Celui-ci se rappellera toujours la fête nocturne des milices sur la Place Saint-Gervais²⁶, qu'il évoque dans l'un de ses premiers textes autobiographiques : la note terminale de la *Lettre à d'Alembert*²⁷. Être Genevois oblige, mais c'est aussi le signe d'une différence essentielle. Le vers d'Ovide qui servira d'épigraphe au premier *Discours* et aux *Dialogues* (*Barbarus hic ego sum, quia non intelligor illis*)²⁸ est un reflet lointain de la fierté d'Isaac, disant à son fils : « Tu es Genevois ; ils sont tous amis, ils sont tous frères ; la joie et la concorde règnent au milieu d'eux. Tu es Genevois ; tu verras un jour d'autres peuples ; mais quand tu voyagerais autant que ton père, tu ne trouveras jamais leur pareil. »²⁹ Jean-Jacques allait au culte tous les dimanches³⁰, et son père ne devait pas transiger sur ce point. Toutes

relations furent interrompues après l'apostasie de 1728, et le père ne devait revoir son cadet qu'en juillet 1730, à Nyon. Une lettre de mai-juin 1731³¹ nous apprend qu'Isaac refuse de reconnaître pour son fils le nouveau converti. C'est à travers l'exemple paternel que l'horreur du catholicisme a d'abord été intériorisée, mais c'est de l'atmosphère genevoise qu'elle émane. *Les Confessions* ne laissent pas de doute à ce sujet : « J'avais l'aversion particulière à notre ville pour le catholicisme, qu'on nous donnait pour une affreuse idolâtrie, et dont on nous peignait le clergé sous les plus noires couleurs. Ce sentiment allait si loin chez moi qu'au commencement je n'entrevois jamais le dedans d'une église, je ne rencontrais jamais un prêtre en surplus, je n'entendais jamais la sonnette d'une procession sans un frémissement de terreur et d'effroi qui me quitta bientôt dans les villes, mais qui souvent m'a repris dans les paroisses de campagne, plus semblables à celles où je l'avais d'abord éprouvé » (I, 63). En outre, l'exiguïté du territoire genevois explique que l'extériorité ait pris, pour tout citoyen, un caractère double : au-delà de l'atmosphère familiale il y avait Genève, abritée de nuit derrière ses fortifications, quand les quatre ponts-levis avaient été redressés. Plus loin, à quelques lieues, tout enfant savait que s'étendaient les deux royaumes ennemis (le royaume de Sardaigne et la France) pour qui l'insolente cité réformée était un constant défi. L'adolescent qui quitte sa ville natale au printemps de 1728 n'est pas seulement coupable : il se sait condamné par une Puissance dont le fantôme inquiétant se dresse devant lui, dans une vision d'apocalypse : « A vingt pas de l'avancée, je vois lever le premier pont. Je frémis en voyant en l'air ces cornes terribles, sinistre et fatal augure du sort inévitable que ce moment commençait pour moi » (I, 42).

De toutes les explications que nous venons de donner, aucune ne saurait être privilégiée, en l'absence de preuves décisives. Nous avons tenu cependant à proposer ici toutes celles qui nous ont paru présenter un certain degré de vraisemblance, ne fût-ce que pour montrer la complexité du problème et mettre à sa vraie place l'interprétation devenue classique selon laquelle Jean-Jacques aurait eu le sentiment obscur d'avoir tué sa mère³². Il est probable que, pour rendre compte de l'origine de la culpabilité, plusieurs raisons ont pu jouer un rôle *simultanément* (ce qui nous ramène à la notion de « traumatisme cumulatif »). Comme l'a montré Jean Starobinski, les facteurs subjectifs ne sauraient être dissociés de l'examen des structures objectives. Au-delà de l'emprise du milieu familial — et souvent *à travers lui*, puisqu'il joue le rôle de relais en

intériorisant l'extériorité — se dresse l'image de la société genevoise, républicaine et calviniste. Le sentiment de la faute est toujours lié à une Puissance punitive: « L'angoisse de la faute ne naît jamais que devant une Autorité et une loi qui prévient et sanctionne l'infraction. » ³³

Ce qui nous paraît important, c'est que la moralité (intériorisation de valeurs venues de la famille et de la société) doit être envisagée comme une conséquence de la répression des pulsions. Le surmoi tout-puissant qui tourmente et culpabilise Rousseau s'explique par la force contraignante des données objectives qui le séparent de toute satisfaction libidinale. Nous croyons avoir montré que la structure de la famille de la rue de Coutance a eu un caractère particulièrement inhibant, contrairement aux apparences.

S'il nous fallait désigner, à titre d'hypothèse ³⁴, le facteur qui peut avoir joué le rôle le plus fort, nous nous arrêterions à celui qui a jusqu'ici passé inaperçu: la haine du frère aîné. Dès sa naissance Jean-Jacques s'est senti *simultanément* enveloppé par l'amour de ses parents et rejeté par ce frère envieux, dont la révolte impuissante *condamnait* le statut privilégié fait à son cadet. Ce dernier, « idole » de la famille, a vécu cette préférence inexplicable comme un don qui rend coupable ³⁵. Tout ce qu'il faisait pour *plaire* à son père ou à sa tante ne pouvait que *déplaire* à ce comparse déshérité, auquel il s'efforce vainement de témoigner de la tendresse, dans un but de déculpabilisation. Il s'offre spontanément en victime expiatoire pour désarmer la colère du père. Mais ce qui est manifesté a peu de chances de refléter ce qui est vécu dans les profondeurs de l'inconscient. François, scandale dans la famille, est celui qui détruit l'harmonie. Quel enfant n'aurait pas souhaité voir s'éloigner ce trouble-fête, ce témoin intolérable? C'est face à ce dernier que Jean-Jacques, qui n'a pas connu de véritable conflit œdipien, a tout de même nourri des sentiments haineux. Un surmoi très fort lui a permis de réprimer ces pulsions agressives, qui n'en resteront pas moins enracinées au plus profond de son être. S'il ne cesse de proclamer son innocence, c'est peut-être justement qu'il sent en lui de quoi la mettre en doute. Quand le délire de persécution atteindra son point culminant, il pensera que le moindre de ses gestes peut se retourner contre lui, pour peu que les apparences le condamnent. Ses ennemis peuvent faire de lui un criminel. C'est ce qui se passe à Trye-le-Château, au moment de la crise qui le bouleverse en automne 1767: Du Peyrou, qui vient d'arriver chez lui, tombe gravement malade, et Jean-Jacques craint qu'on l'accuse d'avoir empoisonné son ami ³⁶. Dans sa longue lettre à M. de Saint-

Germain du 26 février 1770 ³⁷, la même phobie le reprend. Il prétend cette fois qu'on l'accuse de s'intéresser aux plantes dans un but diabolique: « Si, pour me distraire de mes maux, je m'amuse à l'étude des plantes, c'est pour y chercher des poisons. »

La haine d'un frère est-elle à l'origine d'un si cruel tourment? le *trop d'amour* et le *manque d'amour* ont subtilement conjugué leurs effets dans la problématique de Jean-Jacques. François Rousseau, première incarnation du complot, a dû jouer, dans l'étiologie de la culpabilité, un rôle capital pour celui qui dira: « il n'y avait point pour moi de pire tourment que celui d'être haï » ³⁸.

Bien entendu, Rousseau n'a jamais pu saisir la cause de son tourment. Le mythe du complot, on l'a vu, assurera une diminution de l'angoisse à celui qui se pose en victime de la méchanceté des hommes. Mais il n'en demandera pas moins les raisons de cette condamnation universelle dont il est l'objet: « Que je sache à tout prix de quoi je suis coupable; que j'apprenne enfin quel est mon crime, qu'on m'en montre le témoignage et les preuves qui, quoique administrées secrètement et par des mains suspectes, n'ont laissé le moindre doute à personne, et sur lesquelles âme vivante n'a même imaginé qu'il fût pourtant bon de savoir si je n'avais rien à dire; enfin qu'on daigne, je ne dis pas me convaincre, mais m'accuser moi présent, et je meurs content. » ³⁹ Ces derniers mots doivent être pris à la lettre: une accusation en règle lui permettrait, croit-il, de mourir « content ». Non parce qu'il aurait été convaincu par les raisons de ses adversaires, mais parce qu'il se saurait *injustement condamné*. Ainsi l'élaboration fantasmatique qui aboutit à l'idée de complot s'expliquerait par ce besoin plus fort que lui de se débarrasser du sentiment de culpabilité en *prouvant* que l'accusation dont il est l'objet est injuste. Mais cette tentative de rationalisation ne fait que déplacer le problème: le sentiment de la faute reste installé au plus profond de lui-même, comme un jugement fatal et *inexplicable*.

CHAPITRE VIII

Une première issue : la lecture et la conversion à l'imaginaire

Hélas! mon plus constant bonheur fut en songe.

ROUSSEAU

Dans le chapitre suivant, consacré au masochisme, nous verrons l'enfant qui a vécu dans le Paradis auprès de tante Suzon découvrir les premières manifestations d'un désir pervers et descendre « dans le labyrinthe obscur et fangeux de ses *Confessions* » (I, 18). Entre ces deux périodes se situe une découverte essentielle : celle de la lecture.

« Je ne sais comment j'appris à lire ; je ne me souviens que de mes premières lectures et de leur effet sur moi : c'est le temps d'où je date sans interruption la conscience de moi-même » (I, 8). Ce moment où sa vie s'organise de façon cohérente et suivie est lié, dans la pensée de l'homme de cinquante-deux ans qui se met à rédiger ses « Mémoires »¹, au souvenir de ses premières lectures. Dans un autre passage il précise même la date : « Les romans finirent avec l'été de 1719 » (I, 8), soit au moment où il atteint sa septième année. Mais c'est moins la date qui importe ici (la chronologie des douze premières années est assez incertaine pour l'auteur des *Confessions*) que le fait que sa vie lui semble prendre un *sens* à partir du moment où il retrouve cette image d'un enfant sage lisant à haute voix à côté de l'établi paternel². Il découvre avec enthousiasme les héros de l'Antiquité (ceux de Plutarque principalement) ou les personnages de romans du XVII^e siècle³. La relation avec le père, qui devient prégnante à ce moment-là, semble coïncider avec la découverte illuminante d'un espace imaginaire — la lecture — où l'enfant va pouvoir donner libre cours aux sentiments tendres ou héroïques qui sommeillaient en lui. Le texte devient le lieu d'une vie substitutive, où il est possible de s'identifier « impunément » aux personnages de la lecture. L'enfant s'y sent *autorisé*⁴, d'autant plus que son père, plein

d'admiration pour ce fils si précocé, y prend un intérêt très vif. Tantôt ils lisent tour à tour (« l'intérêt devint si vif, que nous lisions tour à tour sans relâche, et passions les nuits à cette occupation »), tantôt Jean-Jacques lit seul pendant que son père travaille (« je les lui lisais tous les jours durant son travail »). On pourrait être porté à voir, dans le comportement d'Isaac Rousseau, un certain égoïsme: l'enfant, semblable à Schéhérazade (rôle féminin), est chargé de le distraire pendant son travail à l'établi. Mais Jean-Jacques, qui ressent cette charge de lecteur comme une promotion flatteuse, oublie les longues heures où sa voix retentit seule dans l'établi paternel, pour ne retenir de « ces intéressantes lectures » que les « entretiens qu'elles occasionnaient » entre son père et lui et qui vont former son « caractère indomptable et fier » (I, 12). L'identification au personnage de l'histoire ou de la fiction romanesque est si forte que la frontière entre le réel et l'imaginaire s'efface: « Je devenais le personnage dont je lisais la vie » (I, 9). Bientôt le rêveur pourra à volonté combiner les situations les plus diverses et vivre en pensée tous ses désirs: « ... mon inquiète imagination prit un parti qui me sauva de moi-même et calma ma naissante sensualité. Ce fut de se nourrir des situations qui m'avaient intéressé dans mes lectures, de les rappeler, de les varier, de les combiner, de me les approprier tellement que je devinsse un des personnages que j'imaginai... » (I, 41). A la fin de sa vie il reviendra, dans la *Septième promenade*, sur ce prodigieux pouvoir d'identification: « Je sens des extases, des ravissements inexprimables à me fondre pour ainsi dire dans le système des êtres, à m'identifier avec la nature entière » (I, 1065-1066).

Jean-Jacques semble se viriliser singulièrement sous l'effet de la lecture: « le récit des traits de constance et d'intrépidité qui m'avaient frappé me rendait les yeux étincelants et la voix forte » (I, 9). C'est une façon de se rapprocher du modèle paternel, que l'enfant admire et idéalise. Ce père d'ailleurs se rapproche de lui à sa façon et abolit la distance en devenant enfant à son tour. Ne lui dit-il pas, lorsque toute la nuit a été passée à lire des romans: « Allons nous coucher; je suis plus enfant que toi » (I, 8)?

Que cette conversion à l'imaginaire — qui est en même temps libération partielle de son monde imaginaire ⁵ — ne soit pas sans comporter un certain danger, Rousseau semble en avoir été pleinement conscient. Dans les premières pages des *Confessions* la lecture et l'identification aliénante qu'elle entraîne est appelée « dangereuse méthode », terme qui annonce celui de « dangereux supplément » (I, 109) dont il se servira

pour désigner une autre sorte de vie substitutive: les pratiques auto-érotiques ⁶. La lecture est une fuite, une façon de ne pas vivre dans la réalité. A la fin du premier livre, parlant à nouveau de la « dangereuse méthode », il lui prête un caractère plus inquiétant pour l'adolescent malheureux qu'il est devenu. A ce moment c'est l'imagination romanesque qui l'emporte, et les personnages de Plutarque semblent oubliés depuis longtemps. A quinze ans Rousseau ignore tout de la sexualité; c'est à peine s'il a conscience d'avoir un corps. Mais s'il « dévore » les livres de la Tribu, « fameuse loueuse de livres », il est aussi « dévoré de désirs » ⁷ dont il ignore l'objet. De *dévorant* il devient *dévoré*, et un vide essentiel se révèle à lui. La passion de lecteur devient vertige: « Je lisais à l'établi, je lisais en allant faire mes messages, je lisais à la garde-robe, et m'y *oubliais* ⁸ des heures entières; la tête me tournait de la lecture, je ne faisais plus que lire » (I, 39).

Ces lectures cependant ne sont pas toutes également « dangereuses ». Rousseau établit une distinction très marquée entre les romans, qui provenaient de la bibliothèque de sa mère, et les « bons livres » (I, 8), qu'il croyait tenir de son grand-père maternel ⁹. Ainsi deux domaines sont circonscrits dans cette bibliothèque familiale: l'un, féminin, constitué par la littérature romanesque; l'autre, viril, composé d'ouvrages classiques. Ce sont ces derniers — parmi lesquels compte surtout Plutarque, où l'enfant puise des leçons de civisme et d'héroïsme — qui furent transportés dans le cabinet paternel. Deux courants sont ainsi nettement définis: les livres venus de la mère parlent au cœur et à l'imagination, qu'ils risquent d'éveiller ou de stimuler de façon prématurée; ceux qui sont déposés dans l'atelier paternel vont favoriser le développement du caractère et des forces morales. Jean-Jacques, toujours attentif à « suivre le fil de (ses) dispositions secrètes, pour montrer comment chaque impression qui a fait trace en (son) âme y entra pour la première fois » ¹⁰, voit dans cette double influence l'origine possible de la nature bipolaire de sa personnalité: « Ainsi commençait à se former ou à se montrer en moi ce cœur à la fois si fier et si tendre, ce caractère efféminé mais pourtant indomptable, qui, flottant toujours entre la faiblesse et le courage, entre la mollesse et la vertu, m'a jusqu'au bout mis en contradiction avec moi-même, et a fait que l'abstinence et la jouissance, le plaisir et la sagesse, m'ont également échappé » (I, 12). Une nuance importante ne manquera pas de frapper dans ce texte: Jean-Jacques prend soin de dire que son être commence « à *se former* ou à *se montrer* ». Il entrevoit que les livres, qui donnent un aliment à son

imagination, ne suffisent pas à expliquer les contradictions de son tempérament. Les rêveries amoureuses ou les gestes héroïques inspirés par *L'Astrée* ou *Les Hommes illustres* n'ont fait que mettre à nu les dispositions existantes. C'est auprès de l'établi paternel et par le truchement d'un texte littéraire que le *moi* commence à « se montrer ». L'enfant trop sage d'Isaac ose enfin s'affirmer en s'identifiant aux personnages de la fiction ou de l'histoire. Mais il sait qu'il épouse de cette façon les sentiments « d'un père dont l'amour de la patrie était la plus forte passion » (*ibid.*). Lisant l'histoire de Scaevola, il est prêt à passer aux actes ¹¹. Ce qu'il obtient en échange, c'est une nouvelle fusion avec ce père admiré et redouté, dont l'écoute attentive est ressentie comme une autorisation : « Je m'enflammais à son exemple » (I, 9). Il faut le croire sur parole lorsqu'il nous dit que les « traits de constance et d'intrépidité » de ses héros lui rendaient « les yeux étincelants et la voix forte » (*ibid.*).

Trente ans plus tard, au moment de la « crise » qui va donner naissance au premier *Discours*, ce que Rousseau semble retrouver, c'est une voix venue de sa lointaine enfance, sa propre voix sans doute, mais non dissociable du silence approbateur du père. Sur la route de Vincennes, où, pour la première fois, il voit la possibilité de s'affirmer avec force, c'est à Fabricius qu'il s'identifie spontanément. Mais ce dernier n'est-il pas un substitut de l'imaginaire paternelle, grâce à laquelle l'enfant d'Isaac se pose en censeur vertueux et condamne la dépravation des mœurs ? ¹² Ce n'est pas un hasard si ce retour à Plutarque suit de peu la mort du vrai père, qui s'était produite le 9 mai 1747.

Pour l'enfant qui fait lecture dans l'atelier de la rue de Coutance, l'autorisation paternelle n'est pas seule à expliquer la brusque libération du désir d'affirmation virile. Si le *moi* s'émancipe et trouve une issue inespérée par le truchement des personnages de la fiction ou des héros de l'histoire, c'est qu'il vit d'une vie imaginaire : il s'aliène en s'identifiant ¹³ à l'objet de son admiration. Un désir de force et de puissance s'exprime, par des voies détournées, dans la lecture passionnée. Mais cette activité est ambiguë : le désir subjectif du lecteur est aussi dévoilement d'une réalité objective déjà constituée, celle du texte. Les vies imaginaires se présentent comme une totalité structurée, où tout est *déjà vécu*. Elles proposent une collection de « rôles », figés dans l'immobilité de la page imprimée, parmi lesquels il suffit de choisir. S'identifier à l'un des « hommes illustres » comporte des risques limités pour l'enfant qui s'engage dans une voie doublement connue : le destin du modèle est achevé et l'admiration du père-spectateur est garantie ¹⁴.

Ainsi Jean-Jacques, sous le regard paternel, tente-t-il de donner l'essor à certains désirs par le truchement des livres, qui libèrent les rêveries amoureuses ou stimulent le besoin d'affirmation virile. Dès ce moment peut-être, la littérature prend pour lui un statut particulier : elle est une façon de vivre et un accès à un espace où s'instaurent des relations symboliques. On sait que ce double courant — celui du moi aimant et celui du moi héroïque — fera à nouveau surface au moment des grandes œuvres. Le lecteur de romans deviendra à son tour auteur de roman. L'élaboration de *La Nouvelle Héloïse* sera précédée d'une période de rêveries érotiques où se confondront les souvenirs d'aventures vécues et ceux des lectures romanesques. L'admirateur de Plutarque, qui connaîtra une première réincarnation dans le Fabricius du premier *Discours*, procèdera à sa propre réforme, qui lui permettra de mieux s'assurer dans son rôle de moraliste et d'éducateur.

Un troisième courant, celui de la musique, qui aboutira au triomphe du *Devin du village*, se rattache étroitement à celui de la création romanesque. Mais sa source est peut-être plus profonde dans le passé de Rousseau. Celui-ci, toujours attentif à remonter aux premières causes, en situait l'origine lointaine dans la chambre de tante Suzon : « Je suis persuadé que je lui dois le goût ou plutôt la passion pour la musique, qui ne s'est bien développé en moi que longtemps après » (I, 11).

On peut donc considérer cette conversion précoce à l'imaginaire, où l'on voit un enfant investir la langue littéraire d'un pouvoir exceptionnel, comme un premier essai d'abréaction, si l'on ose désigner de ce terme ce pouvoir de transmutation grâce auquel les émotions et les désirs refoulés se libèrent partiellement. Ce n'est que beaucoup plus tard que ce pouvoir oublié sera retrouvé. Il faudra attendre l'époque des études aux Charmettes pour voir Jean-Jacques opérer une nouvelle conversion, qui lui permettra d'acquérir une solide culture et la maîtrise des moyens d'expression dont il pourra faire pleinement usage au moment de l'éclosion des grandes œuvres. Remarquons dès maintenant que ce n'est peut-être pas sans raisons que ces deux tournants décisifs, qui marqueront un temps fort dans la vie de l'écrivain, suivent immédiatement la prise de conscience d'un échec, dû à des inhibitions difficilement surmontables. On constate en effet que la décision de faire des études est consécutive à la détérioration des relations amoureuses avec M^{me} de Warens, et que les grandes œuvres de la maturité s'élaborent dans une période d'intense activité créatrice, qui suit de près la passion malheureuse pour M^{me} d'Houdetot, qui fut une tentative infructueuse

de Jean-Jacques pour rejoindre le seul être qu'il ait jamais aimé d'amour.

Les lectures faites auprès du père furent peut-être la première ouverture, pour l'enfant trop sage qui ne cesse de se surveiller en présence de parents irréprochables, sur une autre vie, où le moi découvre un *pouvoir* ignoré. Mais il y a loin de cet essai d'émancipation à la réalisation du désir ¹⁵. Gestes et paroles, quoique vécus avec passion, ne sont que *joués* devant le père. Cette vie substitutive éloigne de la vraie vie cet enfant trop précoce, qui reconnaîtra lui-même plus tard qu'une distance inquiétante se creuse entre ce qui est vécu et ce qui est imaginé: « Mon enfance ne fut point d'un enfant » (I, 62). Imaginer l'amour sans le vivre dans son corps, c'est condamner le désir à rester prisonnier de l'interdit, ou à s'engager dans des voies perverses, comme va nous le montrer l'apparition des tendances masochiques.

CHAPITRE IX

Le masochisme

Convertir la douleur en volupté...

ROUSSEAU

a) La névrose révélée

A onze ans ¹ Rousseau se trouve confronté avec l'étrange: à l'occasion d'une fessée, reçue de la main de M^{lle} Lambercier, il éprouve un plaisir trouble, de caractère sexuel, qui lui révèle ses tendances masochiques. Il est le premier à comprendre l'importance de cette découverte, à laquelle il ne consacre pas moins de quatre pages. Décidé à ne pas éluder la difficulté que représente un tel aveu, il nous donne un récit détaillé de l'événement, nous faisant ainsi pénétrer « dans le labyrinthe obscur et fangeux de (ses) confessions » (I, 18). Il semble qu'un besoin impérieux le pousse à se montrer à nous dans toute sa vérité, comme s'il pressentait que là se trouve un des aspects essentiels de son être: « Il est embarrassant de s'expliquer mieux, mais cependant il le faut » (I, 14).² Il ne s'agit pas de manifestations temporaires, mais de dispositions durables, constitutives de sa structure psychique, qui vont conditionner sa vie affective et ses relations d'objet, comme il le remarque lui-même: « Qui croirait que ce châtiment d'enfant reçu à huit ans par la main d'une fille de trente a décidé de mes goûts, de mes désirs, de mes passions, de moi pour le reste de ma vie » (I, 15). Ce qu'il nous a dit de sa vie amoureuse ne fait que confirmer, nous le verrons, cette déclaration. D'où notre étonnement de voir un historien comme Henri Guillemin, dans un ouvrage fort bien documenté sur la passion de Jean-Jacques pour M^{me} d'Houdetot, déclarer avec assurance: « Masochisme? Mais non, pas du tout; et c'est là le contresens usuel; la correction administrée n'avait pas été si violente; son plaisir n'est point que cette main l'ait frappé mais qu'elle l'ait touché seulement. » ³ Ainsi les complaisances que Rousseau aurait

attendu toute sa vie de la part d'une partenaire un peu entreprenante se réduiraient à certains gestes préliminaires, proches des pratiques auto-érotiques ? Comment ne pas voir qu'une demande si modeste, Thérèse, fort experte en science amoureuse, l'eût volontiers satisfaite ? *Les Confessions* parleraient-elles de « folie » (I, 17) pour désigner ces désirs peu avouables, et destinés à ne pas connaître d'accomplissement, pour des raisons que l'intéressé voit clairement : « L'espèce de jouissance dont l'autre n'était pour moi que le dernier terme ⁴ ne pouvant être usurpée par celui qui la désire, ni devinée par celle qui peut l'accorder » (I, 17). On ne saurait mieux indiquer que, pour un timide, le désir masochique est condamné à ignorer l'assouvissement, à moins d'une *décision* préalable. Les rapports hiérarchiques entre partenaires doivent être rigoureusement réglés d'avance par celui qui demande à jouer un rôle passif et à subir la volonté de l'autre dans le cérémonial masochique ⁵.

Que Rousseau ait considéré comme très importante cette découverte, dans le paradis de Bossey, d'une déviation de l'instinct sexuel, le travail que lui a demandé l'élaboration de son récit nous en apporte une nouvelle preuve. On ne sera pas surpris d'apprendre que le texte, tel qu'il nous est donné dans la version définitive, a nécessité une mise au point fort délicate. Le manuscrit de Neuchâtel nous en donne un premier état, qui nous permet de saisir l'évolution des sentiments et des idées de l'auteur ⁶. C'est ainsi que, dans cette première rédaction, il n'est question que d'une seule fessée. Quelques lignes suffisent pour nous faire passer du moment où la punition redoutée est administrée à celui où M^{lle} Lambercier, s'étant « aperçu à quelque signe que ce châtiment n'allait pas à son but », décide brusquement d'y renoncer. Les dimensions de ce bref épisode seront doublées dans la version définitive, ainsi que les fessées : « Cette récidive, que j'éloignais sans la craindre, arriva sans qu'il y eût de ma faute, c'est-à-dire de ma volonté, et j'en profitai, je puis dire, en sûreté de conscience » (I, 15). Pourquoi cette nouvelle présentation en deux temps, sinon pour mieux faire ressortir que la genèse d'une perversion s'explique par une intervention étrangère. L'enfant, qui est encore innocent, ne redoute plus le châtiment, mais ne fait rien pour le provoquer. Le désir est éveillé, mais la conscience morale est encore la plus forte. C'est à la seconde fois que M^{lle} Lambercier, découvrant que sa sévérité produit des effets contraires à ceux qu'elle attendait, renonce à tout jamais aux châtiments corporels. Ainsi ce nouveau récit, plus dynamique, nous fait assister à l'inoculation du mal dans une âme

innocente. La vérité psychologique en est également renforcée, puisque l'enfant, la première fois, craignait une douleur inconnue et n'a pu éprouver du plaisir que par surprise, alors que, la seconde fois, *l'attente anxieuse* réalise les conditions mêmes de la jouissance masochique ⁷.

Une autre précision, dans la version définitive, nous montre combien Rousseau a été attentif à saisir, dans cette scène capitale, les éléments constitutifs de la situation masochique: la fessée a été administrée par une femme. Sans aller jusqu'à prêter à M^{lle} Lamercier un caractère viril, le texte nous indique clairement que c'est elle qui détient l'autorité: « Il est vrai que, comme il se mêlait sans doute à cela quelque instinct précoce du sexe, le même châtiment reçu de son frère ne m'eût point du tout paru plaisant. Mais, de l'humeur dont il était ⁸, cette substitution n'était guère à craindre, et si je m'abstenaïs de mériter la correction, c'était uniquement de peur de fâcher M^{lle} Lamercier » (I, 15). L'effort de l'auteur pour saisir la vérité de la situation vécue met donc l'accent sur les données essentielles, que la psychanalyse retrouve presque toujours dans l'élaboration fantasmatique des masochistes: un châtiment corporel infligé par une femme investie d'un pouvoir exceptionnel ⁹. En outre cette mère substitutive, crainte et respectée, devait exercer une séduction trouble, de caractère sexuel, sur un enfant pré-disposé à s'interroger sur le mystère de la féminité. N'oublions pas que Jean-Jacques et son cousin Bernard ont tout d'abord couché dans la chambre de Gabrielle Lamercier, dont il leur est même arrivé de partager la couche: « Nous avions jusque-là couché dans sa chambre, et même en hiver quelquefois dans son lit » (I, 15). Une telle familiarité, qui répétait peut-être une situation antérieure (la chambre de tante Suzon), ne peut que favoriser l'investissement libidinal, tout en renforçant l'interdit et en creusant la distance qui sépare le désir de son objet devenu mythe. Ainsi le mystère s'épaissit autour de la femme, être fascinant et redoutable. Que l'on relise, dans cette perspective, la brève évocation du passage du roi de Sardaigne à Bossey, à l'occasion duquel le « derrière de M^{lle} Lamercier..., par une malheureuse culbute au bas du pré, fut étalé tout en plein » (I, 22). Jean-Jacques assiste avec une sorte de terreur sacrée à la perte de prestige de son idole: « Je ne fus que spectateur de la culbute, et j'avoue que je ne trouvai pas le moindre mot pour rire à un accident qui, bien que comique en lui-même, m'alarmait pour une personne que j'aimais comme une mère, et peut-être plus » (I, 22).

b) Prédispositions masochiques

Il faut cependant reconnaître que, si Rousseau a vu clairement les données de la situation favorables à l'apparition du masochisme, il se trompe sans doute sur les rapports de causalité qu'il établit entre cette fessée historique et les tendances persistantes, dans sa vie amoureuse, à imaginer des partenaires capables de lui faire connaître des jouissances semblables: « En même temps que mes sens furent allumés, mes désirs prirent si bien le change, que, bornés à ce que j'avais éprouvé, ils ne s'avisèrent point de chercher autre chose » (I, 15-16). Sans vouloir minimiser l'effet traumatisant d'un événement qui s'est si bien gravé dans la mémoire de l'écrivain, nous pensons que l'étiologie du masochisme ne peut pas s'expliquer par une intervention étrangère si subite ¹⁰. La fessée n'a fait que révéler les tendances latentes, qui n'attendaient qu'une incitation extérieure. Que Jean-Jacques ait vu, dans cette révélation si bouleversante, l'origine de cette déviation de l'instinct sexuel qui n'a cessé de le tourmenter, rien de plus normal ¹¹. Il pense même que le récit qu'il nous fait, pour scabreux qu'il soit, peut être utile à mettre en garde les éducateurs, en leur montrant les effets nocifs des châtements corporels: « Qu'on changerait de méthode avec la jeunesse, si l'on voyait mieux les effets éloignés de celle qu'on emploie toujours indistinctement, et souvent indiscrètement! » (I, 14). Mais pourquoi tous les enfants fessés ne deviennent-ils pas masochistes? Il faut se rendre à l'évidence: il y a des terrains favorables à l'apparition de tendances perverses. Il faut donc chercher, au-delà de ce qui affleure subitement à la surface, les racines lointaines du mal, qui se cachent dans la petite enfance. Notre intention n'est pas, évidemment, de conjecturer les causes du masochisme en général. Cette tâche serait hors de notre compétence ¹². Nous nous contenterons de montrer qu'il y a de fortes présomptions pour que les tendances masochiques que Rousseau découvre en lui à l'âge de onze ou douze ans soient préexistantes à leur apparition. Nous allons voir dans quelle mesure les événements vécus ou les fantasmes élaborés dans l'enfance ont conditionné la vie affective de l'écrivain et l'ont amené à adopter une position masochique. L'abondante littérature psychanalytique qui a dégagé un grand nombre de faits déterminants dans l'étiologie de cette perversion servira de cadre à notre étude, qui s'efforcera de vérifier si, dans la situation familiale que nous avons décrite dans les premiers chapitres, le nombre des facteurs traumatisants est suffisant pour expliquer l'apparition du masochisme dans le paradis de Bossey.

Le plus important de ces facteurs est sans doute la culpabilité, problème auquel nous avons consacré un chapitre. Que ce sentiment, dont l'origine s'est révélée fort difficile à saisir, ait pour conséquence l'adoption d'une attitude passive, allant jusqu'à la recherche de la souffrance physique, l'investigation psychanalytique ne laisse aucun doute à ce sujet. Freud, nous l'avons vu, propose de remplacer le terme « sentiment inconscient de culpabilité », qu'il trouve « psychologiquement incorrect », par celui de « *besoin de punition*, qui recouvre tout aussi parfaitement la notion en question ». La conscience coupable, victime du sadisme du surmoi¹³, effectue un renversement de la tendance sadique-agressive. C'est donc une tentative de déculpabilisation qui serait à l'origine du comportement auto-punitif. L'enfant désobéissant, qui de coupable devient fautif, attend et espère ce châtiment, qui, venant *avant* la jouissance, lève l'interdit et libère le désir. Chez Rousseau, dont la sexualité est restée partiellement fixée à un stade prégénital, tout se passe comme si la fessée était une *garantie*¹⁴ que la relation mère-enfant n'est pas libidinalement investie. Mais c'est précisément au moment où il croit pouvoir la vivre *impunément* que cette relation est érotisée. La punition infligée est solidaire du plaisir : elle ouvre subitement la voie à la libido et annule, l'espace d'un instant, le sentiment de culpabilité. L'enfant, réduit à la pure passivité, s'immobilise dans son corps devenu *chose*¹⁵ sous la main qui frappe. Il n'est qu'attente anxieuse, prêt à se faire absorber par l'autre, à se perdre en lui pour se débarrasser de sa propre subjectivité. Mais cette perte de toute liberté de décision fait de lui une « victime » — *victima* : personne offerte aux dieux — dont la « passion » glorieuse est en même temps *sacrifice* et victoire rédemptrice.

Le désir coupable, pour s'émanciper, aura souvent recours au vin et à l'euphorie qui en résulte, comme l'illustre l'épisode de la « fille » de Klüpfel : « Les propos et le vin nous égayèrent au point que nous nous oubliâmes » (I, 354-355). Jean-Jacques, qui nous raconte de façon très circonstanciée son échec auprès de Zulietta, se montre ici d'une extrême discrétion. Grimm, qui était aussi l'invité de Klüpfel, est le seul à avoir recueilli les confidences de son ami sur sa « réussite », comme cela ressort du texte des *Confessions* : « l'ayant mis librement et volontairement dans ma confidence, j'avais droit d'attendre de lui qu'il ne m'en ferait pas repentir » (I, 355). Mais cet aveu fait à un homme, que l'on peut comprendre comme une recherche de valorisation, sera suivi d'un second, fait à Thérèse, destiné à annuler la culpabilité renaissante par le retour à une attitude passive et obéissante : « Thérèse s'aperçut à quelque signe

et surtout à mon air confus que j'avais quelque reproche à me faire; j'en allégeai le poids par ma franche et prompte confession » (I, 355). Les « reproches touchants et tendres » de Thérèse ramènent l'amant repentant à une position proche du masochisme. Ce mouvement où le désir s'émancipe pour se retrouver face à la culpabilité est encore plus frappant dans un passage de *La Nouvelle Héloïse*, où l'on voit Saint-Preux écrire une lettre d'excuse à Julie, après qu'une ivresse passagère lui a permis de se risquer, auprès de sa maîtresse adorée, à quelques légères privautés: « Si d'une main timide *l'amour ardent et craintif* attenta quelquefois à tes charmes, dis si jamais *une témérité brutale* osa les profaner. » Pour expier une telle audace, il implore le châtiment: « J'attends de toi celui que j'ai mérité. Je l'implore pour soulager mes regrets. Que l'amour offensé se venge et s'apaise; punis-moi sans me haïr, je souffrirai sans murmure. Sois juste et sévère; il le faut, j'y consens. »¹⁶ Ici la faute est dans l'abus du vin, seul responsable du désordre des sens: « Je déteste un forfait que j'ai commis, puisque tu m'en accuses, mais auquel ma volonté n'a point de part » (*ibid.*). Que cette lettre soit l'expression de fantasmes masochiques, les déclarations de Saint-Preux nous le font comprendre clairement: « Ah, que tu le connais mal, ce cœur qui t'idolâtre! ce cœur qui vole et se prosterne sous chacun de tes pas! » (*ibid.*). Cette scène imaginaire nous fait bien assister à une libération de l'instinct sexuel, mais au second degré seulement: l'abus de l'alcool, responsable des gestes trop osés de l'amant, amène celui-ci à mériter le châtiment désiré et à adopter une position passive de sujétion bienheureuse. Ici il s'agit de masochisme moral, puisque la relation entre l'amant soumis et la femme toute-puissante n'est pas sexualisée.

Cependant le masochisme ne peut s'expliquer par la seule culpabilité. La littérature psychanalytique y a vu aussi un retour à des étapes pré-génitales de l'évolution infantile. Grâce à cette régression, l'enfant assure la permanence de la relation duelle avec la mère, à un âge où il devrait reconnaître l'intrusion d'un tiers rival, le père, qui incarne l'autorité et la loi. Refusant d'affronter cette relation triangulaire qui donne naissance au conflit œdipien, il parvient à éluder l'angoisse de castration qui en découle normalement. L'identification au père, se heurtant à la découverte que celui-ci barre l'accès à la mère, prend habituellement un caractère hostile et se confond avec le désir de remplacer le père. Or chez Jean-Jacques tout se passe comme si cet affrontement était impossible. La raison principale, nous l'avons vu, se trouve dans le fait

qu'il n'est pas confronté à un vrai couple, mais à deux êtres — Isaac et sa sœur — qui renoncent à toute satisfaction libidinale au profit de la pureté familiale. L'important pour lui est donc de respecter cette loi de la frustration. L'œdipe est ainsi évité et ne joue pas ici son rôle structurant, puisque le père s'offre comme un modèle à imiter dans la mesure où il est un homme privé de femme, qui *partage* avec son fils son amour pour l'épouse défunte. L'identification au père, incomplète, se limitera à jouer certains rôles — ceux des héros de l'Antiquité — et à s'incorporer les vertus qui font l'objet de l'admiration paternelle. Cette négation de la dimension œdipienne permet de maintenir la fusion avec la mère, dont la puissance sera accrue. Comme le remarque un psychanalyste: « Le masochiste substitue à l'épreuve œdipienne de la castration l'épreuve plus facile et plus ancienne de la flagellation; cette substitution est une ruse narcissique, car il apprend en même temps à faire de cette épreuve plus familière une source de jouissance. »¹⁷ Le fait d'être rejeté, de souffrir, offre la seule issue au désir coupable. Mais comment expliquer que la souffrance physique soit sexualisée? Il faut supposer qu'une structure masochique, pour se constituer, implique « une *fixation* libidinale alliant douleur et satisfaction, et laissant sur le corps des traces mnésiques et érogènes qui joueront le rôle de point d'appel »¹⁸. Nous avons déjà vu que la maladie congénitale de Rousseau, qui a nécessité des soins dans sa petite enfance, peut expliquer l'apparition de ce « masochisme érogène », condition de base qui rendra possible la connexion du plaisir sexuel et de la douleur au moment de l'apparition de la perversion.

La fessée reçue à onze ans doit-elle être considérée comme le premier châtiment corporel qu'ait dû subir Jean-Jacques? Les quelques polissonneries de ce dernier et la sévérité bien connue d'Isaac rendent cette hypothèse peu vraisemblable¹⁹. Mais un autre élément de la situation familiale doit être rappelé ici: les graves désobéissances de François Rousseau occasionnaient des scènes de violence entre Isaac et son fils aîné. Or, l'on sait qu'il est arrivé au cadet d'être le témoin de ces scènes dramatiques, comme ce fut le cas le jour où il s'interpose entre les combattants. Ce geste, nous l'avons vu, est riche en signification. L'enfant qui s'offre en *victime* semble chercher à donner à son frère une preuve d'amour. Mais l'on est en droit de se demander si celui qui se veut aimant n'est pas précisément celui qui redoute de passer pour haineux. Dans l'étude qu'il consacre au fantasme de fustigation²⁰, Freud avoue ne pouvoir décider si la jouissance qui l'accompagne est d'ordre sadique ou masochique.

Selon lui, dans un premier temps, le fantasme peut se résumer ainsi : « Le père bat l'enfant que j'ai pris en haine... Il n'aime que moi, il n'aime pas l'autre enfant, puisqu'il le bat. » Mais c'est la culpabilité qui, dans un second temps, transforme le sadisme en masochisme. Il est plus que probable que les scènes de violence auxquelles Jean-Jacques a dû assister, les cris dont il a été d'autres fois l'auditeur silencieux (« l'entendu »²¹, dirait la psychanalyse) ont contribué à perturber l'ordre familial. C'est son frère qui, par ses déportements répétés, trouble cette harmonie, c'est par lui seul que le scandale arrive. Comment le cadet préféré pourrait-il en vouloir à ce père, qu'il n'a jamais rendu responsable de la dislocation de la famille, après son départ de Genève en 1722 ? N'est-ce pas la tendance sadique refoulée qui tourmentera Rousseau plus tard, lorsque le délire de persécution troublera sa raison et le persuadera que les autres sont prêts à le prendre pour un assassin ? Si son ami Du Peyrou tombe gravement malade à Trye-le-Château, c'est qu'il a voulu l'empoisonner ; s'il passe son temps à herboriser, c'est pour chercher des plantes vénéneuses. Parlant de cet « aspect sadique de la douleur et de l'humiliation touchant le *corps d'un autre* », Micheline Enriquez résume le cas d'un petit garçon qui s'ingéniait à faire punir sa jeune sœur par son père. Ayant eu souvent l'occasion d'assister à la mise à mort d'animaux, il éprouve devant ce spectacle une sorte de « terreur jubilatoire ». Mais l'œil de l'animal qui va mourir, qui « le regarde, sait qu'il jubile », devient un « œil qui juge ». Il « se transforme en lucarne, en œil-de-bœuf, en œil de Moscou, en un regard de Dieu qui juge et condamne »²².

Nous ne voulons pas dire que Jean-Jacques prend plaisir au spectacle de la violence, mais simplement montrer que le comportement masochique de celui qui s'offre en victime pour protéger son frère peut s'expliquer par un retournement des pulsions agressives. Nous avons vu que le statut privilégié d'enfant sage est plus difficile à supporter qu'il ne semble. Etre l'image inversée de son frère, comme le bien s'oppose au mal, est une situation génératrice d'angoisse : le regard fraternel est un œil qui accuse ; mieux vaut s'identifier à la victime. Mais une telle identification est ambiguë et ne doit pas nous masquer cette vérité : « C'est le masochiste, qui se pose en apparence comme objet et victime de la violence, qui tient, à son insu, sur la violence le discours le plus élaboré qui soit. »²³

Un autre élément a été signalé dans l'étiologie du masochisme : les enfants, dans l'ignorance où ils sont du vrai sens des rapports sexuels, s'en font une conception sado-masochiste. Subir un châtiment corporel

peut les amener à croire qu'ils sont à leur tour victimes d'une agression sadique, de caractère sexuel. En outre le spectacle de l'accouplement des animaux, interprété comme un acte cruel, ne peut que favoriser cette élaboration fantasmatique, où l'amour se réduit à l'affrontement d'un bourreau et d'une victime. Or, Rousseau nous a fait savoir de façon non équivoque sa propre mythologie concernant les rapports sexuels : « Non seulement je n'eus jusqu'à mon adolescence aucune idée distincte de l'union des sexes; mais jamais cette idée confuse ne s'offrit à moi que sous une image odieuse et dégoûtante » (I, 16). Les accouplements des animaux qu'il a observés ne font que confirmer cette impression : « Ce que j'avais vu de ceux des chiennes me revenait aussi toujours à l'esprit en pensant aux autres, et le cœur me soulevait à ce seul souvenir » (*ibid.*). On comprend qu'un tel sentiment de répulsion puisse l'amener à adopter une attitude passive; s'offrir au désir de l'autre, c'est disculper son propre désir de toute intention possessive, qui est toujours ressentie comme un acte agressif et destructeur. Mais le choix de la féminité, que l'on peut considérer comme une « déviation quant au but »²⁴, renforce la composante homosexuelle tout en investissant la femme d'un pouvoir accru, ce qui nous ramène à une position masochique. L'horreur que lui inspire la « brutale concupiscence » du Maure de l'hospice de Turin ne se limite pas à celle que pourrait susciter une provocation homosexuelle. C'est le désir mâle en lui-même qui est considéré comme une offense faite à l'image de la femme, Madone intouchable et toute-puissante : « Les femmes gagnèrent beaucoup dans mon esprit à cette comparaison : il me semblait que je leur devais en tendresse de sentiments, en hommage de ma personne, la réparation des offenses de mon sexe, et la plus laide guenon devenait à mes yeux un objet adorable par le souvenir de ce faux africain » (I, 69). Comme on le voit, toute mythologie de la sexualité peut expliquer l'adoption d'une position masochique par celui qui, ne s'acceptant pas désirant, se voudrait amant désincarné²⁵.

L'attitude désintéressée permet l'effacement du désir. Mais celui-ci choisira précisément le moment de cette annulation symbolique pour surgir. Ce renversement, qui est le propre de la dramatisation masochique, s'explique peut-être moins par la souffrance ressentie — elle est souvent très tolérable — que par la perte subite de toute initiative au profit d'une partenaire impérieuse. S'offrant à la merci des entreprises inéluctables de l'autre, Jean-Jacques est débarrassé de sa propre subjectivité pour n'être plus qu'une chose manipulée. C'est un peu ce qui se passera auprès de M^{me} de Larnage, seule responsable de la conquête amoureuse. Mais la

passivité masochique est langage: la proclamation d'une inappétence essentielle annule la culpabilité et libère l'éros. C'est, dans une certaine mesure, ce qu'on peut observer chez l'enfant anorectique: si celui-ci refuse toute nourriture, ce n'est pas pour mourir, mais pour avoir le droit de vivre. Il espère « naître de cette mort qu'il a frôlée », sa « demande de mort tourne autour du vœu que son corps disparaisse, pour que le désir, comme tel, subsiste »²⁶. Condamner le *besoin* est une façon de privilégier le *désir*, prisonnier d'un jugement fatal. En outre le retournement des pulsions destructrices contre lui-même permet au sujet de lire, sur le visage de sa mère, le désir de le voir vivre. Il se sert de cette mort pour en mesurer l'effet sur les autres. Le masochisme, lui aussi, rassure: le châtement infligé est toujours inférieur à celui que l'enfant coupable croit mériter (la castration). Paradoxalement, la main qui frappe, réduisant la punition à n'être que cela, devient preuve d'amour. Il fallait passer par cette étrange « passion » pour arriver à naître comme sujet désirant. Ainsi la « parade avec la mort » de l'enfant anorectique peut éclairer, sur certains points, la parade avec la souffrance de la perversion masochique. L'une et l'autre découlent directement de la culpabilité. Or ce sentiment, nous l'avons vu, a toutes les chances d'être pour Jean-Jacques antérieur à la fessée qui a marqué dans son histoire.

Tous les éléments de la situation vécue que nous venons de dégager ne sont pas seuls à expliquer l'étiologie du masochisme. Ils ne doivent pas nous faire oublier un événement capital, où la culpabilité peut trouver une justification inattendue: l'enfant trop aimé, qui ressentait son statut privilégié comme une injustice faite à son frère déshérité, se voit brusquement abandonné à l'âge de dix ans. Isaac, en quittant Genève pour s'établir à Nyon, provoque la dislocation de la famille. Tante Suzon, elle aussi, s'éloigne de son enfant. Rappelons-nous ce que celui-ci écrira de ses sentiments pour M^{me} de Warens: « J'étais toujours en crainte qu'on ne lui parlât, qu'on ne la dégoûtât de moi, qu'il n'y eût quelque chose de fait ou de dit qui nous séparât. »²⁷ Une telle angoisse doit remonter aux années vécues à la rue de Coutance. L'enfant qui se veut adorable redoute de perdre l'amour dont on le gratifie. La fuite d'Isaac vient tout à coup justifier cette crainte: on ne saurait être impunément l'idole de sa famille. Nous avons vu que la rapidité avec laquelle *Les Confessions* évoquent l'événement ne doit pas donner le change. L'enfant trop sensible est dans l'impossibilité de vivre ce séisme, qui bouleverse sa vie affective. Lui qui a donné toute sa tendresse découvre, comme le disait la chanson de tante Suzon, qu'on ne saurait

« s'engager... sans danger » et que « toujours l'épine est sous la rose » (I, 11). C'est peut-être dans ce rejet que se rejoignent toutes les tendances masochiques qui cheminaient dans l'ombre: on est coupable d'aimer et la punition ne saurait se faire attendre. Dans son étude psychanalytique S. Nacht ne manque pas de signaler, à l'origine du masochisme, ce sentiment pénible que peut avoir un enfant d'être abandonné: « parce qu'il craint de se voir complètement abandonné, (il) n'ose pas manifester cette agressivité au dehors: elle s'infléchit alors sur lui-même et se satisfait des mauvais traitements reçus »²⁸.

Séparé de son père et de tante Suzon, Jean-Jacques fait figure de prince spolié. Après dix ans de bonheur dans un foyer stable, où il a été élevé comme « les enfants des Rois » (I, 10), il commence une vie incertaine, à la merci des autres. C'est chez son oncle Bernard, dont l'autorité paternelle se substitue désormais à celle d'Isaac, qu'il sera bientôt recueilli²⁹. Il est visible qu'il ne se sent pas aimé dans cette nouvelle famille. Le premier mai 1725, sur le point d'atteindre sa treizième année, il entrera en apprentissage chez Abel Ducommun et sentira, sous l'autorité de ce maître sans amour, le poids de ce qu'il a perdu. On nous dira que nous passons sous silence la halte idyllique de Bossey, où l'enfant retrouve, de dix à douze ans, une famille aimante. Mais le bonheur de ce dernier, tout relatif, ne doit pas faire illusion: il n'est plus le préféré; son cousin Abraham Bernard occupe une place privilégiée, sans doute due à la situation sociale de sa famille: « Si, par la faveur de ceux qui nous gouvernaient, il avait sur moi quelque ascendant sous leurs yeux; quand nous étions seuls, j'en avais un sur lui qui rétablissait l'équilibre » (I, 13). Ce n'est pas le jour où il découvre l'injustice — épisode du peigne cassé — qu'il connaît l'expulsion du paradis terrestre, mais au moment où il quitte pour toujours le petit foyer de la rue de Coutance. On a vu que cette nouvelle famille présente une structure presque identique à celle d'Isaac et de sa sœur. Mais la « chute » a eu lieu et l'enfant *sait* que les choses ne seront plus jamais comme avant. Or, c'est précisément dans ce milieu apparemment semblable que le masochisme fait son apparition, comme si le sentiment d'être abandonné venait apporter une dernière donnée capable de renforcer les prédispositions existantes.

c) *Survivance du masochisme*

L'épisode de la fessée, bien qu'il représente un événement unique, n'en eut pas moins des conséquences décisives en tant que rencontre

vécue avec le masochisme érogène. On sait que la très grande timidité de Jean-Jacques ne lui a jamais permis de faire connaître ses goûts à celles qui auraient pu les satisfaire: « Jamais je n'ai pu prendre sur moi de leur déclarer ma folie, et d'implorer d'elles dans la plus intime familiarité la seule faveur qui manquait aux autres » (I, 18). Une enfant de son âge, Goton, fut seule à faire exception: elle lui fit éprouver, à onze ou douze ans³⁰, un délire des sens presque semblable. C'est elle qui aurait eu l'idée — intuition mystérieuse ou simple hasard? — de jouer à la maîtresse d'école: « J'avais avec une petite M^{lle} Goton des tête-à-têtes assez courts mais assez vifs, dans lesquels elle daignait faire la maîtresse d'école, et c'était tout; mais ce tout, qui en effet était tout pour moi, me paraissait le bonheur suprême » (I, 27). Cette enfant, que son adorateur soumis n'a jamais oubliée, « se permettait avec (lui) les plus grandes privautés sans jamais (lui) en permettre aucune avec elle » (*ibid.*). Qu'elle soit allée jusqu'aux coups, le fait semble bien ressortir de ce mot que les petites filles se mettent à chuchoter à Coutance: « Goton tic tac Rousseau » (I, 27).³¹ L'étrange volupté dont Jean-Jacques eut la révélation à Bossey ne se serait renouvelée qu'à cette occasion. Le texte des *Confessions* l'affirme nettement dans ce passage, qui fait allusion à Goton sans la nommer: « Cela ne m'est jamais arrivé qu'une fois, dans l'enfance, avec une enfant de mon âge; encore fut-ce elle qui en fit la première proposition » (I, 18). Quelque dix pages plus loin, nous sommes moins sûr que toute l'initiative revienne à la jeune et délurée partenaire: « Elle avait un petit air imposant et fier, très propre à son rôle, et qui en avait occasionné la première idée *entre nous* » (I, 27). L'idée de jouer à la maîtresse d'école a peut-être été suggérée au jeune Rousseau, mais c'est lui, n'en doutons pas, qui s'est aussitôt glissé avec ivresse dans le rôle proposé, pour jouer une scène plus conforme à ses fantasmes, celle de l'affrontement du maître et de l'esclave. Mais ce que l'on retiendra surtout, c'est le caractère unique de cette expérience enfantine. Jean-Jacques ne rencontrera plus jamais de compagne capable de deviner ses goûts, et il passera le reste de sa vie à imaginer cette trouble volupté entrevue dans son enfance. Quatre ans plus tard, à Turin, c'est à sa petite maîtresse d'école qu'il songera, au comble de l'exaltation érotique: « J'aurais donné ma vie pour retrouver un quart d'heure une Demoiselle Goton » (I, 88). Il prétend ne pas voir clairement ce qu'il désire: « Je désirais un bonheur dont je n'avais pas l'idée, et dont je sentais pourtant la privation » (I, 88). Mais son inconscient parle pour lui, de façon non équivoque, comme le montre la scène exhibitionniste sur

laquelle s'ouvre le livre III des *Confessions* ³²: « Mon agitation crût au point que, ne pouvant contenter mes désirs, je les attisais par les plus extravagantes manœuvres. J'allais chercher des allées sombres, des réduits cachés où je pusse m'exposer de loin aux personnes du sexe dans l'état où j'aurais voulu pouvoir être auprès d'elles. Ce qu'elles voyaient n'était pas l'objet obscène, je n'y songeais même pas; c'était l'objet ridicule » (I, 88-89). On remarquera que cette façon de parler, bien qu'elle évite soigneusement de recourir aux termes propres, n'en est pas moins éloquente. Ce que les exhibitionnistes ont coutume d'offrir au regard d'autrui, c'est « l'objet obscène », c'est-à-dire le sexe. Lui, pour solliciter l'attention des Gabrielle ou des Goton de ses rêves, présente « l'objet ridicule », autrement dit cette partie charnue de son anatomie sur laquelle s'était abattue la main sévère de M^{lle} Lambercier. Le verbe dont Rousseau se sert pour désigner le mouvement par lequel il s'exhibe devant les « filles » de Turin mérite d'être souligné: « Le sot plaisir que j'avais de *l'étaler* à leurs yeux... » (I, 89). C'est le même dont il use pour évoquer le geste, tout involontaire, par lequel le « derrière de M^{lle} Lambercier... fut *étalé* tout en plein devant le roi de Sardaigne à son passage » (I, 22). Le comportement de Jean-Jacques dans les allées sombres de Turin est un langage. Il faut le comprendre comme une demande, un désir de voir se renouveler pour lui l'expérience de Bossey. La scène muette auprès de M^{me} Basile (I, 73 sq.), de caractère tout poétique, n'était pourtant pas sans analogie avec celle qui nous occupe ici, à cette exception près que le désir coupable y connut un début de réalisation: la gracieuse Italienne, touchée par la prière de son jeune adorateur (« je me jetai à genoux à l'entrée de la chambre, en tendant les bras vers elle d'un mouvement passionné ») lui assigne une place à ses pieds: « Tressaillir, pousser un cri, m'élancer à la place qu'elle m'avait marquée, ne fut pour moi qu'une même chose » (I, 75).³³ Le court bonheur goûté auprès de cette femme fut interrompu par l'intervention du mari (lui-même mis au courant par le « maudit commis » qui épie tous les gestes du jeune homme). L'image de ce père castrateur ne manque pas de frapper: « M. Basile était un *grand* et bel homme » (I, 79), alors que l'adjectif *petit* n'est pas employé moins de quatre fois en quelques lignes pour désigner Jean-Jacques ou la table qu'il occupe pendant le malheureux repas que trouble l'arrivée de l'intrus (I, 78-79). L'image du mâle justicier qui met fin à la scène d'exhibitionniste est encore plus exemplaire, par le caractère symbolique dont elle est investie: « En un moment je fus atteint et saisi par un *grand* homme portant une *grande* moustache, un *grand* chapeau, un *grand*

sabre » (I, 89). Un instant après l'homme se détache seul, armé de son attribut trop parlant : « *L'homme au sabre* en me prenant par les bras me demanda rudement ce que je faisais là » (I, 89). Quelques lignes plus bas, par un renversement surprenant, c'est l'instrument de la castration qui prend la première place. Entendant les vieilles femmes parler avec son bourreau, Jean-Jacques s'aperçoit que ce dernier, moins dangereux qu'il l'avait cru d'abord, représente l'élément pacificateur. A l'instant l'arme symbolique prend une existence autonome et semble se dissocier de son possesseur : « Je les entendis murmurer je ne sais quoi dont je ne me souciais guère ; car pourvu que *le sabre et l'homme* ne s'en mêlassent pas, j'étais bien sûr, leste et vigoureux comme j'étais, de me délivrer bientôt et de leurs tricots ³⁴ et d'elles » (I, 90).

Si la rencontre avec Goton fut la seule chance qui permit de renouveler l'expérience de Bossey, l'épisode exhibitionniste de Turin fut, lui aussi, la seule tentative délibérée faite pour retrouver la partenaire idéale. Par son extrême timidité, Jean-Jacques se condamnait à rêver des situations masochiques et à passer le reste de sa vie « à convoiter et (se) taire » (I, 17). Il faut le croire lorsqu'il affirme : « N'osant jamais déclarer mon goût, je l'amusais du moins par des rapports qui m'en conservaient l'idée » (I, 17). La persistance du masochisme ne fait aucun doute. Les quelques épisodes amoureux qui jalonnent *Les Confessions*, qu'ils aient été jusqu'à la possession charnelle ou non, nous racontent l'histoire de ce désir secret. Une parole, un geste, le vêtement même de la partenaire suffisent pour donner l'éveil à des fantasmes que le moindre indice peut alerter. Nous en donnerons trois exemples, présentés dans l'ordre chronologique.

Dans les premiers mois de 1729, Jean-Jacques est au service du comte de Gouvion, à Turin. Simple domestique sans fonction bien définie, il est dispensé de porter la livrée de laquais. C'est dans cette illustre maison qu'il s'avise de tomber amoureux de M^{lle} de Breil, petite-fille du comte, qui avait exactement son âge, mais que la différence de classe mettait hors de sa portée. Le voilà donc prêt à pétrarquiser, situation qui semble stimuler ses dispositions affectives les plus durables. Ce n'est pas la première fois que nous le voyons à la recherche de la châtelaine ou de la princesse qui le prendra en affection et en fera son favori ³⁵. Mais n'attribuons pas trop vite au masochisme l'empressement que ce Chérubin met à servir M^{lle} de Breil, à épier le moindre de ses ordres : « Le plaisir de la servir n'allait point au delà de mes droits » (I, 94), précise-t-il. La situation de domestique, où la soumission est inscrite

dans l'ordre social, ne saurait le satisfaire véritablement. Être inexistant aux yeux de celle qu'il aime le mortifie: « J'avais la mortification d'être nul pour elle » (I, 95). Le plaisir qu'il éprouve à servir n'est que le point de départ d'un mouvement, dont la courbe est, dans un premier temps, ascendante. Pour le masochiste, qui demande d'être reconnu dans sa personne et sa liberté, il importe d'abord de nier la « nullité » institutionnalisée du domestique, pour mieux pouvoir s'effacer ensuite par un acte de soumission heureuse qui est *sacrifice librement consenti*. Or, c'est bien ce qui se passe ici: grâce à deux interventions victorieuses, où se manifeste son savoir, le soupirant obscur parvient à se détacher de la foule anonyme des serviteurs. La réponse au frère et l'interprétation de la devise latine lui confèrent momentanément un statut d'exception, qui lui vaut deux regards de M^{lle} de Breil, avec qui la relation est enfin établie. Celle-ci demande alors de l'eau à son adorateur, que l'émotion, trop violente, amène à « s'oublier »: « Je fus saisi d'un tel tremblement qu'ayant trop rempli le verre je répandis une partie de l'eau sur l'assiette et même sur elle » (I, 96). Ce geste maladroit, investi d'une forte charge libidinale, est un langage: celui qui, grâce à son savoir, s'est *élevé* aux yeux de l'assemblée entière se montre d'une gaucherie enfantine et *s'humilie* dans une attitude de sujétion adorante. C'est le moment proprement masochique de la scène, dont le mouvement est ainsi achevé: « Ici finit le roman » (I, 96). Par la suite, redevenu nul pour M^{lle} de Breil, Jean-Jacques reprend sa position initiale, renonçant même à ramasser le gant qu'elle a laissé tomber, malgré le désir qu'il a de le « couvrir de baisers » (I, 96). Retour au néant, où le désir ne s'adresse plus même au regard de la *belle* jeune fille, mais à son gant fétichisé ³⁶.

Notre second exemple sera emprunté à un épisode plus connu: celui de la journée idyllique passée en compagnie de Claudine Galley et de son amie M^{lle} de Graffenried. Les documents d'archives, mis au jour par les historiens ³⁷, montrent que la mémoire de Rousseau est ici sans défaillance et que le récit suit de très près la réalité. Mais il ne faut pas confondre vérité des faits et vérité psychologique. Ainsi les paroles échangées entre Jean-Jacques et les gracieuses jeunes filles ne sont peut-être pas celles qui furent prononcées ce matin d'été 1730. Qu'elles soient authentiques ou en partie fantasmées, ce qui importe ici c'est qu'elles expriment le désir le plus secret de l'auteur en le plaçant dans une situation masochique: « Cela fait, je voulus saluer ces demoiselles et m'en aller comme un benêt: elles se dirent quelques mots tout bas, et M^{lle} de Graffenried s'adressant à moi: non pas, non pas, me dit-elle,

on ne nous échappe pas comme cela. Vous vous êtes mouillé pour notre service; nous devons en conscience avoir soin de vous sécher: il faut s'il vous plaît venir avec nous, *nous vous arrêtons prisonnier.* Le cœur me battit, je regardais M^{lle} Galley: oui, oui, ajoute-t-elle en riant de ma mine effarée, prisonnier de guerre, montez en croupe derrière elle, nous voulons rendre compte de vous » (I, 136). Nous avons ici l'entrée en matière la plus conforme au désir de Jean-Jacques: celui-ci, recevant des ordres et n'ayant qu'à obéir, se voit débarrassé d'un seul coup de tout sentiment de culpabilité: sa volonté propre s'efface devant ces paroles magiques qui le constituent prisonnier de guerre. C'est moins les jeunes filles elles-mêmes que leur langage impérieux qui provoque le coup de foudre: « L'effet de l'électricité n'est pas plus prompt que celui que ces mots firent sur moi » (I, 136). C'est le lieu de rappeler cette remarque capitale, qui se trouve dans l'introduction du manuscrit de Neuchâtel: « En me livrant à la fois au souvenir de l'impression reçue et au sentiment présent je peindrai doublement l'état de mon âme, savoir au moment où l'événement m'est arrivé et au moment où je l'ai décrit; mon style inégal et naturel, tantôt rapide et tantôt diffus, tantôt sage et tantôt fou, tantôt grave et tantôt gai fera lui-même partie de mon histoire » (I, 1154). Etre à l'écoute de la parole de Jean-Jacques, c'est chercher, au-delà de l'événement vécu, sa résonance affective dans la vérité incarnée de l'écriture ³³.

Dans la plupart des épisodes amoureux des *Confessions*, Jean-Jacques fait apparaître, de façon plus ou moins explicite, cette structure masochique qui a conditionné ses relations avec les femmes ou qu'il s'est plu à fantasmer au moment où il les revit par la pensée. M^{me} Basile l'arrache à son extase en lui indiquant « la natte à ses pieds » (I, 75). Zulietta, la courtisane vénitienne, s'empare de lui et le réduit au rôle de petit page: « Elle prit possession de moi comme d'un homme à elle, me donnant à garder ses gants, son éventail, son cinda, sa coiffe; m'ordonnant d'aller ici ou là, de faire ceci ou cela, et j'obéissais » (I, 319). Comme troisième exemple, nous nous contenterons de faire ici allusion à la passion pour M^{me} d'Houdetot, qui sera étudiée dans un chapitre ultérieur. Le philosophe prend soin en effet de nous dire comment était vêtue la comtesse, au moment du coup de foudre: « A ce voyage, elle était à cheval et en homme » (I, 439). L'image de la femme devient tout à coup ambiguë. Jean-Jacques déclare n'aimer « guère ces sortes de mascarades » (*ibid.*), mais nous verrons qu'une telle déclaration, qui sera renouvelée à propos de l'adoption de la robe arménienne, est démentie par les faits. Elle est

le signe d'une élaboration fantasmatique, qui met Rousseau en contradiction avec lui-même, et alerte ses défenses. Chez M^{me} d'Houdetot, c'est sans doute moins le vêtement masculin qui réveille les fantasmes archaïques que la nature *androgyn*e de la belle visiteuse, qui lui offre d'ailleurs un double spéculaire de sa propre ambivalence ³⁹.

N'allons pas croire que l'ambiguïté de l'imago féminine soit ici en contradiction avec ce que Rousseau dit de ses goûts pour les parures élégantes des femmes du monde. S'il ne craint « rien tant dans le monde qu'une jolie personne en déshabillé » (I, 189), et s'il préfère aux « filles de chambre » les « demoiselles », qui se font valoir par « une robe plus fine et mieux faite, une chaussure plus mignonne, des rubans, de la dentelle » (I, 134), c'est que la femme ainsi parée n'en exerce que mieux son pouvoir sur l'homme: la signification sexuelle de l'objet du désir s'estompe ou se disperse en féminité diffuse, partout offerte, jamais accordée. Le corps, sous sa légère parure, se dévoile et se refuse tout à la fois. Le regard qui « dévore » investit d'un pouvoir magique l'espace charnel nettement circonscrit ⁴⁰. Jeu frustrant qui suscite et contient le désir ou éloigne ses possibilités de réalisation. Les parures sont ainsi fétichisées, l'interdit renforcé, et le pouvoir de la femme accru, ce qui nous ramène à une position masochique ⁴¹.

CHAPITRE X

Le dangereux supplément

*Ma faim qui d'aucuns fruits ici ne se régale
Trouve en leur docte manque une saveur égale.*

MALLARMÉ

A plusieurs reprises Rousseau nous fait savoir qu'il n'a jamais pu se débarrasser de certaines pratiques autoérotiques, qu'il désigne par l'expression de « voluptés solitaires », ou celle de « dangereux supplément »¹. *Les Confessions*, destinées à une publication posthume, sont seules à contenir des aveux sans équivoque. Les *Dialogues* parlent, à mots couverts, de « l'art d'éluder » ce que la nature exige. Dans *La Nouvelle Héloïse*, c'est Julie qui prévient son ami des dangers que les « emportements trompeurs » font courir aux « amants séparés »². Dans *Emile*, l'éducateur du genre humain semble oublier ses propres faiblesses pour adopter une attitude virile : « Défiez-vous de l'instinct... Il serait très dangereux qu'il apprit à votre élève à donner le change à ses sens et à suppléer aux occasions de les satisfaire ; s'il connaît une fois ce dangereux supplément, il est perdu. Dès lors il aura toujours le corps et le cœur énervés ; il portera jusqu'au tombeau les tristes effets de cette habitude, la plus funeste à laquelle un jeune homme puisse être assujéti. »³ Quant à la *Correspondance*, elle contient des allusions discrètes. Trois lettres, écrites entre février 1770 et janvier 1772, répètent en termes presque identiques : « J'ai de grands vices, mais qui n'ont jamais fait de mal qu'à moi. »⁴ Celles qui sont adressées au docteur Samuel-André Tissot abordent aussi ce sujet délicat, ce qui n'est pas surprenant, puisque le correspondant de Rousseau était l'auteur d'un ouvrage sur *L'Onanisme*, dont la lecture nous fait comprendre la force des préjugés moraux auxquels se heurtait alors tout problème touchant à la sexualité. Qu'il suffise de rappeler les termes dont se sert le médecin lausannois pour

présenter son ouvrage à l'écrivain : « *L'Onanisme* vous prouvera qu'enfin il s'est trouvé un médecin qui a vu tout le danger de cette odieuse pratique que vous attaquez si vivement, et qui a eu le courage de le faire connaître. »⁵ Comme on le voit c'est à l'auteur d'*Emile* que cette lettre s'adresse, à celui qui a osé dénoncer publiquement les effets nocifs des plaisirs solitaires⁶.

La contradiction qu'il y a entre le censeur qui condamne, dans l'*Emile*, les mœurs dépravées et l'homme vrai qui fait, dans ses *Confessions*, l'aveu de ses faiblesses ne manquera pas de donner de nouvelles raisons de haine à ceux dont la vue reste à jamais troublée par le scandale majeur de sa vie : écrire un traité d'éducation et mettre ses propres enfants à l'hospice des Enfants trouvés. C'est oublier qu'une telle antinomie demande à être dépassée dans une compréhension englobante. Rousseau était le premier à connaître la bipolarité de sa nature, dont il nous parle dès les premières pages des *Confessions* : « Ainsi commençait à se former ou à se montrer en moi ce cœur à la fois si fier et si tendre, ce caractère efféminé mais pourtant indomptable, qui, flottant toujours entre la faiblesse et le courage, entre la mollesse et la vertu, m'a jusqu'au bout mis en contradiction avec moi-même... » (I, 12). L'anathème passionné qu'il jette sur l'onanisme devrait nous faire comprendre, chez cet homme exceptionnel, que le corps a ses raisons que la raison ne connaît pas, et qu'il peut tolérer chez lui ce qu'il refuse chez autrui, comme l'illustre assez bien la rencontre avec l'ouvrier lyonnais qui a l'impudence de lui offrir le spectacle de ses propres jeux érotiques solitaires : « J'étais si troublé qu'au lieu de gagner mon logis par la rue Saint-Dominique, je courus du côté du quai, et ne m'arrêtai qu'au delà du pont de bois, aussi tremblant que si je venais de commettre un crime. J'étais sujet au même vice ; ce souvenir m'en guérit pour longtemps » (I, 166). Le « dangereux supplément » est présenté tantôt comme comportant certains avantages, puisqu'il « sauve aux jeunes gens... beaucoup de désordres » (I, 109), entendons qu'il les met à l'abri des femmes vénales et des maladies vénériennes, tantôt comme plus tyrannique que l'empire des femmes, dont on peut se défaire avec moins de peine, comme le précise cette recommandation à Emile : « Je ne souffrirai point que la fin de la nature soit éludée. S'il faut qu'un tyran te subjugue, je te livre par préférence à celui dont je peux te délivrer ; quoi qu'il arrive, je t'arracherai plus aisément aux femmes qu'à toi. »⁷ Cette dernière remarque, plus pessimiste, reflète sans doute la vraie pensée de l'auteur, puisqu'il avoue n'avoir jamais pu se guérir de cette habitude (I, 1569, var. *a*).

Le texte dans lequel Rousseau nous apprend, pour la première fois, qu'il s'adonne à des pratiques autoérotiques se trouve exactement au milieu du livre III. Je ne sais si l'on a prêté attention au fait qu'il s'agit d'un aveu différé: « J'étais revenu d'Italie, non tout à fait comme j'y étais allé; mais comme peut-être jamais à mon âge on n'en est revenu. J'en avais rapporté non ma virginité, mais mon pucelage » (I, 108). C'est dire que l'instinct sexuel s'est enfin déclaré et que le désir a trouvé une issue dans les pratiques solitaires, mais qu'aucune femme réelle n'a été possédée. Si Jean-Jacques choisit le moment de sa première installation chez M^{me} de Warens pour faire cette déclaration, cela ne doit pas nous faire perdre de vue que l'événement, sans aucun doute important pour lui, s'est produit en Italie. Lui qui consacre plusieurs pages à nous faire connaître le vol d'un ruban ou son ivresse érotique dans les « allées sombres » de Turin, passe sous silence cette « première éruption très involontaire », qui lui a « donné sur (sa) santé des alarmes » (I, 108-109), mais dont il ne tarde pas à provoquer le retour, trouvant ainsi le moyen d'accorder à l'instinct ce qui lui est dû, sans avoir l'obligation de revendiquer ses désirs face aux autres. A relire le début du livre III il semble qu'il n'ait pas encore perdu ce qu'il nomme sa « virginité » au moment du bref épisode exhibitionniste. Il écrit en effet: « Mon sang allumé remplissait incessamment mon cerveau de filles et de femmes, mais n'en sentant pas le véritable usage, je les occupais bizarrement en idée à mes fantaisies sans en savoir rien faire de plus, et ces idées tenaient mes sens dans une activité très incommode *dont par bonheur elles ne m'apprenaient point à me délivrer* » (I, 88). Peu après, vers le milieu de février 1729, il est installé chez le comte de Gouvon, où il restera à peu près six mois. C'est en effet en septembre 1729 qu'il quitte cette illustre maison, renonçant à la protection de l'abbé de Gouvon, pour lier son sort à son ancien camarade Bâcle⁸, et rejoindre finalement M^{me} de Warens. C'est donc chez le comte de Gouvon ou pendant la période de vagabondage en compagnie du jeune compagnon pour lequel il s'est littéralement « engoué au point de ne pouvoir le quitter » (I, 99), que Jean-Jacques perd sa « virginité ». A quel moment précis, nous ne le saurons jamais, bien qu'il n'eût pas été sans intérêt de connaître la situation dans laquelle il a découvert son corps et a donné une première issue à cet instinct sexuel que son éducation genevoise avait soigneusement tenu en veilleuse.

Mais la véritable raison pour laquelle il attend, pour nous faire part d'une évolution décisive de sa sexualité, de se voir installé chez « maman », c'est que les mouvements les plus secrets de son être se dialectisent selon

une logique spécifique⁹. La présence d'une femme aimée et le repli défensif que lui impose le sentiment de culpabilité ne se dissocient pas dans sa pensée. L'amour que lui inspire M^{me} de Warens représente une surabondance d'énergie désirante, dont la menace est en quelque sorte désamorcée par la dissociation de l'amour et du désir. L'impossibilité d'aimer celle qu'il désire ou, ce qui revient au même, de désirer celle qu'il aime¹⁰, impose une approche amoureuse en deux temps: dans le premier, l'instinct sexuel connaîtra un assouvissement partiel, vécu « impunément », puisque le consentement de l'autre n'a pas été nécessaire; dans le second, les sentiments tendres, qui se veulent ou se croient *désintéressés*, se déploient plus librement¹¹. Le lien sexuel est ainsi provisoirement mis entre parenthèses, mais cette tentative de dénégation du sens vrai de l'amour a pour effet d'érotiser sournoisement toutes les conduites amoureuses et de fétichiser les objets qui gravitent autour de l'objet du désir. Cette diffraction de l'éros, qui ne saurait être assimilée au fétichisme véritable, nous ramène au contraire à une position masochique, comme le remarque avec pertinence Victor Smirnoff: « Si l'on posait la question de savoir quelle place occupent les objets dans les pratiques perverses, on verrait que, dans le masochisme, les objets, pas forcément fétiches, mais fétichisables, gravitent autour de l'objet sexuel, satellites sur orbite; tandis que dans le fétichisme l'objet est au centre même des pratiques qui gravitent autour de cet objet. »¹² Ainsi s'expliquent les « folies » de Jean-Jacques, dès son installation chez M^{me} de Warens: « Combien de fois j'ai baisé son lit en songeant qu'elle y avait couché, mes rideaux, tous les meubles de ma chambre en songeant qu'ils étaient à elle, que sa belle main les avait touchés, le plancher même sur lequel je me prosternais en songeant qu'elle y avait marché » (I, 108). On ne manquera pas de remarquer l'emploi, à trois reprises, de la tournure « en songeant que », comme si l'auteur sentait le besoin d'insister sur la valeur métonymique de la surestimation érotique, qui est fonction du rapport de contiguïté avec l'objet sexuel principal, contrairement à ce qui se passe dans la perversion fétichiste où le désir ne se contente pas de surinvestir certains attributs, mais se détache de la personne pour se figer dans l'objet élu, *indispensable* à l'assouvissement sexuel.

Lier l'aveu de son vice secret à sa folle passion pour Maman, c'était une façon de le rendre, sinon excusable, du moins explicable: « Le soir, entouré d'objets qui me la rappellent, couché dans un lit où je sais qu'elle a couché. Que de stimulants! tel lecteur qui se les représente me regarde déjà comme à demi mort » (I, 109). Mais c'est aussi qu'il pressent

que ses égarements solitaires ne sont pas dissociables de sa timidité auprès des femmes ou, comme dirait la psychanalyse, de « la faiblesse de ses relations d'objet »¹³. Il sait, sans pouvoir le conceptualiser nettement, que ces deux attitudes s'expliquent par une cause unique : le sentiment de culpabilité et la régression des pulsions. Au moment de nous raconter ses deux rencontres avec les courtisanes vénitiennes, il nous rappelle qu'il n'avait « pas perdu la funeste habitude de donner le change à (ses) besoins » (I, 316).¹⁴ Au livre XII, nous faisant part de sa volonté d'interrompre toutes relations sexuelles avec Thérèse, sous prétexte que « l'habitation des femmes » est préjudiciable à sa santé, il précise, dans le manuscrit de Paris : « le vice équivalent dont je n'ai jamais pu bien me guérir m'y paraissait moins contraire » (I, 1569). L'expression de « vice équivalent »¹⁵, lourde de sens selon nous, montre assez bien que ses inhibitions n'ont jamais permis à Rousseau de connaître plus que des satisfactions de compromis, comme il le dit au début des *Confessions* : « l'abstinence et la jouissance, le plaisir et la sagesse, m'ont également échappé » (I, 12). Le désir coupable sera forcé de s'aménager un espace mitoyen, à mi-chemin de la rêverie érotique et de la possession réelle. Les conduites de mauvaise foi permettront à Jean-Jacques d'affecter d'un coefficient d'irréalité les femmes réelles dont il s'approchera, comme la force de son imagination parviendra à donner corps à ses partenaires fantasmées. Thérèse, seule liaison durable, représentera dans cette recherche d'un équilibre toujours précaire un centre de gravité que nous aurons à étudier plus tard.

Rousseau, que l'on voit souvent s'étonner de l'étrangeté de sa nature, n'a pas dû manquer de s'interroger sur les causes de l'autoérotisme. Retiendrons-nous les raisons qu'il nous donne dans le texte des *Confessions* où il en parle pour la première fois ? La timidité et une imagination trop vive seraient, selon lui, responsables de cette déviation de l'éros et de son repli sur des positions rassurantes, d'où il est possible de « disposer... de tout le sexe... sans avoir besoin d'obtenir son aveu » (I, 109). Cette fuite dans l'imaginaire est sans doute bien conforme à ce qui se passe dans son cas, mais seule la psychologie génétique, dans cette recherche d'une causalité, est capable de mettre à jour le cheminement souterrain qui conduit de la culpabilité à l'autoérotisme. Si Jean-Jacques *sait*, depuis toujours, que tout accès du désir à son accomplissement normal lui est interdit, nous sommes en droit de nous demander quelle est l'instance qui a prononcé l'interdiction qui semble inscrite dans son

destin en lettres indélébiles. Or, nous avons vu que la structure familiale qui a conditionné sa vie affective ne lui a jamais présenté l'exemple d'un couple vrai et que l'idée du lien sexuel, qui prenait un aspect singulièrement distordu lorsqu'il s'agissait des autres (I, 16), était absente de sa pensée lorsqu'il regardait ses parents. Ne pouvant prendre modèle, il s'est replié sur une position féminine et passive, dissimulant avec soin ses besoins possessifs pour ne pas décevoir ceux qu'il aimait. Il en est résulté que le conflit œdipien, qui lui aurait permis de se poser en rival du père et de prendre exemple sur lui pour s'engager dans des voies ouvertes à son désir, a été en grande partie éludé. L'homme à qui un œdipe réussi a permis de se structurer saura vivre ses désirs jusqu'à la possession de l'être aimé, puisque l'interdit qui a retenti dans son passé et l'a contraint à renoncer à la mère, premier objet d'amour, a été dépassé victorieusement, ce qui lui a permis de convertir le deuil de l'amour maternel en revendication conquérante. Le triangle œdipien n'a pas eu sur Jean-Jacques d'effets vraiment structurants. Isaac, modèle de vertu, sera toujours présent dans son histoire comme une image de désintéressement et une invite à la frustration. En outre, tante Suzon, si « pure », semble condamner sans le dire la moindre manifestation de l'instinct sexuel. Ces deux images se conjuguent pour rendre difficile toute tentative de possession charnelle.

Il est évident qu'une telle causalité, qui prend appui sur des concepts psychanalytiques, ne pouvait se présenter à un auteur du XVIII^e siècle¹⁰. Mais si l'on veut trouver, dans *Les Confessions*, une explication plus convaincante des pratiques autoérotiques, c'est à l'épisode de la fessée qu'il nous faut revenir : « Mon ancien goût d'enfant (c'est-à-dire : être battu), au lieu de s'évanouir s'associa tellement à l'autre (c'est-à-dire : l'assouvissement sexuel normal) que je ne pus jamais l'écarter des désirs allumés par mes sens ; et cette folie, jointe à ma timidité naturelle, m'a toujours rendu très peu entreprenant près des femmes, *faute d'oser tout dire ou de pouvoir tout faire* » (I, 17). Sans doute la « timidité naturelle » n'explique pas grand-chose ; mais ce que l'auteur voit bien, c'est le rôle prépondérant que joue son univers fantasmatique dans l'inhibition spécifique qui le détourne de l'amour pleinement adulte. Selon lui, ce sont les tendances masochiques refoulées qui l'ont mis dans l'impossibilité de faire valoir ses vrais désirs auprès des femmes aimées. Cette singularité de sa « nature » peut, dans une certaine mesure, expliquer la timidité. Il existe cependant des masochistes actifs, comme le prouve la vie de Sacher-Masoch, qui osent revendiquer leur différence et vivre

leurs fantasmes dans une relation amoureuse réelle. Dans le cas de Jean-Jacques, c'est la culpabilité, dont le masochisme ne représente qu'un des aspects, qui est responsable de l'appauvrissement de toutes ses relations d'objet et le contraint à la passivité. L'imaginaire, trop riche et angoissant pour autoriser un passage aux actes, n'en a que plus de force. L'instinct sexuel, ressenti comme agressif, doit se cacher. C'est la raison pour laquelle la partenaire idéale sera celle qui prendra toute l'initiative des approches et de la conquête, comme le fit M^{me} de Larnage, grâce à qui l'auteur des *Confessions* prétend « ne pas mourir sans avoir connu le plaisir » (I, 253). Cette compagne de voyage, par son absence de pudeur, a permis la levée des inhibitions: « Elle m'avait donné cette confiance dont le défaut m'a presque toujours empêché d'être moi. Je le fus alors. Jamais mes yeux, mes sens, mon cœur et ma bouche n'ont si bien parlé » (I, 252).¹⁷

Très tôt ce manque de confiance en soi a détourné la libido de Jean-Jacques vers les « objets imaginaires » (I, 41). Avant de quitter Genève, ignorant tout de la sexualité, il avait « dévoré » les livres de La Tribu. « Forcé de s'alimenter de fictions » (*ibid.*), il parvient à vivre, jusqu'aux approches de la puberté, comme s'il « n'avait point eu de sexe » (*ibid.*). Mais celui qui se croit ange est condamné à retrouver la bête en lui-même. La nature se venge, comme le souligne la remarque persuasive de Nietzsche: « Avec quel air gentil la chienne Sensualité sait mendier un morceau d'esprit, quand on lui refuse un morceau de chair! »¹⁸ Cette fuite dans l'imaginaire explique, pour l'auteur des *Confessions*, la passivité auprès des femmes: « Il me suffit, quant à présent, d'avoir marqué l'origine et la première cause d'un penchant qui a modifié toutes mes passions, et qui, les contenant par elles-mêmes, m'a toujours rendu paresseux à faire, par trop d'ardeur à désirer » (I, 41). A partir de là il n'est pas difficile d'imaginer comment « la force du désir » ouvre la voie à « l'art d'éluder les soins qu'elle semblait exiger » (I, 857). Le « dangereux supplément » sera un moyen d'annuler ou de désamorcer cette force, dont le caractère déstructurant est ressenti comme une menace intolérable. Face aux appétits sexuels du Maure de Turin, une véritable panique s'empare du nouveau converti: « Je m'élançai sur le balcon, plus ému, plus troublé, plus effrayé même que je ne l'avais été de ma vie, et prêt à me trouver mal » (I, 67). Nous pensons qu'un tel effroi, qui est aussi vécu au niveau du corps (« prêt à me trouver mal »), ne doit pas être minimisé. Ce qui provoque l'angoisse, nous l'avons vu, c'est moins le caractère homosexuel de l'attaque que la manifestation de

l'instinct dans ce qu'il a de plus brutal et de plus conforme aux fantasmes de Jean-Jacques. Comment expliquer chez celui-ci une conception si distordue de la sexualité, sinon par la répression des pulsions dont le milieu familial est responsable? L'acte sexuel lui-même peut être conçu comme quelque chose de nocif, puisqu'il entraîne parfois la mort de la mère, comme ce fut le cas pour l'épouse d'Isaac. Il s'agit donc de ne jamais « s'oublier » et de compenser l'horreur attachée à tout assouvissement charnel par des hommages rendus aux femmes divinisées, ce qui renforce la position masochique: « Il me semblait que je leur devais en tendresse de sentiments, en hommage de ma personne, *la réparation des offenses de mon sexe...* » (I, 69). Cette dernière remarque nous ramène à l'autoérotisme, dont elle nous fait comprendre la fonction préventive dans une économie psychique soucieuse de déssexualiser l'amour et de ne présenter à la personne aimée que des hommages épurés ¹⁹.

L'examen du texte même des *Confessions* nous en donnera une preuve: « J'étais revenu d'Italie, non tout à fait comme j'y étais allé; mais comme peut-être jamais à mon âge on n'en est revenu. J'en avais rapporté non ma virginité, mais mon pucelage. J'avais senti le progrès des ans; mon tempérament inquiet s'était enfin déclaré, et sa première éruption, très involontaire, m'avait donné sur ma santé des alarmes qui peignent mieux que toute autre chose l'innocence dans laquelle j'avais vécu jusqu'alors. Bientôt rassuré j'appris ce dangereux supplément ²⁰ qui trompe la nature et sauve aux jeunes gens de mon humeur beaucoup de désordres aux dépens de leur santé, de leur vigueur et quelquefois de leur vie » (I, 108-109). L'angoisse, qui est pour Jean-Jacques inséparable de toute manifestation de l'instinct sexuel, suit la courbe du « progrès des ans », dans laquelle on distingue trois moments décisifs. Il y a tout d'abord *l'inquiétude* du tempérament, qui nous renvoie au début du livre III et aux « folies » de l'imagination qui culminent dans l'épisode exhibitionniste. Dans un second temps, c'est le corps qui parle seul et provoque cette « première éruption » qui « alarme » les défenses. L'angélisme, qui avait jusqu'alors permis de préserver la « pureté » des mœurs, est mis en échec. Mais la « force du désir » (I, 857), qui menaçait de compromettre l'équilibre, est bientôt apprivoisée grâce à l'artifice du « supplément », qui rassure celui qui, jusqu'à ce jour, a cru ou donné à croire qu'il était un être asexué, presque désincarné, et découvre subitement la réalité de l'instinct. Dans un troisième temps l'inquiétude initiale va reparaître sous la forme atténuée de la peur, puisque le « dangereux supplément » met les jeunes gens à l'abri des dangers de

l'amour « aux dépens de leur santé, de leur vigueur et quelquefois de leur vie ». Cette résurgence du sentiment de culpabilité, au niveau du conscient, s'explique par les idées du temps sur les effets nocifs du plaisir solitaire ²¹. Cette conversion partielle de l'angoisse essentielle en peur de la maladie peut faire bénéficier les conflits inconscients d'une diminution de tension, puisque l'instance qui condamne est maintenant connue ²². Mais l'articulation principale du texte se trouve, selon nous, dans la partie centrale: « Bientôt rassuré j'appris. » Ce qui rassure, c'est le fait de savoir. Deux idées s'entrecroisent ici: l'angoisse devant l'irruption d'un éros anarchique, dont l'insubordination menace l'intégrité du moi, et la connaissance qui permet de discipliner ou de canaliser les forces d'une nature redoutée, en provoquant volontairement les « éruptions » qui compromettent le parti d'autosurveillance. L'instinct, perdant ainsi une part de son autonomie, est repris en charge par une volonté vigilante qu'un passage déjà cité des *Dialogues* appelle, non sans raisons, « art d'éluder ». Ainsi est préservée, dans une certaine mesure, la nécessité de ne jamais « s'oublier » ²³. Remarquons que, dans une perspective théologique, cette nature qu'il importait de ne jamais solliciter et dont la connaissance fait surgir le spectre de la maladie et de la mort s'apparente au mythe de la chute originelle ²⁴. De toute façon l'événement est d'importance: il y a un *avant* et un *après*, que sépare le moment où l'être perd sa pureté originelle et l'aliène par le recours à l'artifice. Les premières lignes du texte soulignent bien cette métamorphose, qui a rendu Jean-Jacques si dissemblable, au moment où il s'installe chez Maman, de ce qu'il était à l'époque de son premier passage des Alpes, dix-huit mois plus tôt: « J'étais revenu d'Italie, non tout à fait comme j'y étais allé; mais comme peut-être jamais à mon âge on n'en est revenu » (I, 108). Il semble, à lire *Les Confessions*, que l'entrée dans certains pays ou dans certaines demeures altère la nature et inaugure une ère nouvelle. L'accusation calomnieuse dont Marion fut la victime innocente avait fait de la demeure de la comtesse de Vercellis le lieu d'une semblable transformation: « Je ne sortis pas de sa maison comme j'y étais entré » (I, 84).²⁵

Rousseau a bien senti que la découverte du « dangereux supplément » marquait dans sa vie un tournant décisif. L'éros coupable, désormais divisé, va s'engager dans deux directions différentes: nous le verrons tantôt rester prisonnier du *moi* dans les pratiques solitaires, tantôt se tourner vers l'extérieur pour tenter de rejoindre les femmes réelles.

Dans le premier cas, refusant de s'aventurer dans des relations objectives jugées dangereuses, il visera des objets imaginaires ²⁶, qui dispenseront la subjectivité d'affronter le regard de l'autre et de s'aliéner. Dans le second, il s'épanchera en sentiments tendres ou inspirera des gestes d'une chasteté brûlante, et cela d'autant plus aisément que l'énergie désirante les croira étrangers aux appétits sexuels. Cette scission de l'éros représente le symptôme majeur par lequel se révèle à nous, après le bref épisode de la fessée, les prédispositions névrotiques. Est-il besoin de préciser que ces satisfactions de compromis n'ont rien à voir avec l'autoérotisme pubertaire ²⁷, où la psychanalyse nous a appris à voir un stade normal de l'évolution libidinale. Chez Rousseau, l'impossibilité d'établir une relation vraie n'est pas due à des obstacles extérieurs: elle procède de la culpabilité et indique que les conflits sous-jacents n'ont pas été résolus, puisqu'il reconnaît n'être jamais parvenu à se débarrasser de son vice solitaire ²⁸, malgré la possibilité qui lui était offerte de connaître des satisfactions normales. La difficulté qu'il éprouve à vivre des relations amoureuses pleinement adultes, consécutive à une inhibition sexuelle d'origine névrotique, l'amènera à constater: « Quoique né homme à certains égards, j'ai été longtemps enfant et le suis encore à beaucoup d'autres » (I, 174). Dans *Les Confessions*, il nous donne de nombreux exemples d'un comportement amoureux infantile, apportant ainsi une confirmation à la critique la plus récente, qui parle, non sans raisons, de fixation à un stade archaïque de la sexualité ²⁹. Sa bouche, qu'il dépeint comme « mignonne » dans le portrait à forte coloration narcissique qu'il donne de lui-même (I, 48), représente une zone érogène privilégiée. La scène où il se montre suçant les doigts de M^{me} de Warens, que celle-ci a barbouillés de « détestables drogues », semble indiquer, chez les deux amants, la persistance d'un mode relationnel oral: « quand je voyais ces jolis doigts barbouillés s'approcher de ma bouche, il fallait finir par l'ouvrir et sucer » (I, 110). On nous objectera que dans cette petite scène, où il a l'impression de jouer « quelque farce », la succion lui a été imposée par sa partenaire. Mais, deux pages plus haut, le geste par lequel il met dans sa bouche un morceau que Maman vient de sortir de la sienne a un sens libidinal évident: « Un jour à table, au moment qu'elle avait mis un morceau dans sa bouche, je m'écrie que j'y vois un cheveu: elle rejette le morceau sur son assiette, je m'en saisis avidement et l'avale » (I, 108). Ici c'est la bouche qui « dévore », mais ailleurs ce pouvoir d'incorporation est dévolu au regard, comme nous le verrons bientôt. En présence de Claudine Galley (I, 138) ou aux pieds de

M^{me} Basile, c'est aussi la bouche qui parle avec persuasion: « En me levant en hâte je saisis une main qu'elle me tendait, et j'y appliquai deux baisers brûlants » (I, 76).³⁰ Si le mode relationnel que de tels comportements suggèrent semble lié à une évolution psychosexuelle perturbée, parlerons-nous d'une fixation partielle à certains stades libidinaux mal intégrés? Oui, si l'on prend soin de ne pas oublier que la rémanence de tendances infantiles peut s'expliquer par une *régression* tardive sur des positions antérieures rassurantes. Jean-Jacques n'est pas comparable à Amiel, et il a vécu la moitié de sa vie en compagnie de Thérèse ³¹, avec laquelle il a entretenu des relations plus « normales » que ne le laissent entendre *Les Confessions*. Mais le « supplément » qu'il a trouvé en cette dernière ne l'a jamais libéré de l'autre, c'est-à-dire de celui qui lui a permis de ne jamais se quitter, et il faudra garder ce fait présent à l'esprit chaque fois que nous verrons l'éros coupable en face d'une femme réelle.

CHAPITRE XI

Dévoré de désirs¹

... le délire des désirs...

ROUSSEAU

Les conduites autoérotiques, liées au sentiment de culpabilité, nous apprennent donc que le désir s'infléchit et renonce à rejoindre l'autre. Le regard de la femme, seule détentrice du pouvoir d'accorder et de refuser les autorisations, signifie à celui qui se considère comme privé de sexe qu'il n'a rien à donner. Si, comme nous l'avons vu, les manifestations de l'instinct sexuel sont une offense pour laquelle la personne aimée est en droit d'exiger une « réparation » (I, 69), le désir, coupé de tout élan, se fera humble demande ou pure attente. En effet, il ne saurait être satisfait que par une partenaire « complémentaire », décidée à faire les premiers gestes et à jouer un rôle actif. Mais la femme se contentant, le plus souvent, de ces hommages épurés qui la flattent sans la troubler, il demeurera prisonnier de la culpabilité et se fera *envie*². Les satisfactions de compromis, qui permettent d'éluder la fin de la nature, n'auront jamais raison « d'une vigueur inépuisable et toujours inutile » (I, 445).

C'est le regard qui traduira, de façon éloquente, ce repli de l'instinct. Concentrant en lui toute l'énergie désirante, il parviendra à se soustraire à l'immobilité du corps pour viser l'autre et en prendre possession à distance. Rien de plus frappant que l'insistance avec laquelle se présente, sous la plume de Rousseau, le verbe « dévorer ». Il ne serait pas difficile de montrer les fantasmes qui décident, dans l'inconscient, du choix de ce verbe. C'est presque toujours la femme aimée qui est l'objet de ce *regard envieux*. Mais il importe que celui-ci, pour se déployer librement et se soustraire à l'angoisse coupable, déjoue la vigilance de l'autre. L'auteur des *Confessions* n'a pas ignoré cette dernière condition, qui le mettait en situation de voyeur, comme dans la scène avec M^{me} Basile :

« Je dévorais d'un œil avide tout ce que je pouvais *regarder sans être aperçu*: les fleurs de sa robe, le bout de son joli pied, l'intervalle d'un bras ferme et blanc qui paraissait entre son gant et sa manchette, et celui qui se faisait quelquefois entre son tour de gorge et son mouchoir » (I, 74).³ L'imagination vient au secours de l'avidité concupiscente et, de quelques fragments de chair dérobés, reconstitue le corps fascinant de la belle Italienne, qui se donne et se dérobe tout à la fois: « A force de regarder ce que je pouvais voir et même au delà, mes yeux se troublaient... » On sait comment l'extase solitaire prit fin: trahi par le miroir placé sur la cheminée, le jeune adorateur n'eut plus qu'à obéir aux ordres muets de cette maîtresse impérieuse et douce, qui lui « montra la natte à ses pieds » (I, 75). On imagine sans peine la rapidité avec laquelle Jean-Jacques entra dans un jeu si conforme à ses fantasmes masochiques.

Dans *La Nouvelle Héloïse* Saint-Preux ne parle pas un autre langage. Voyant sa maîtresse dans une réunion mondaine, « avec quelle impatience ses yeux *dévoraient* (ses) attraits ». Mais l'appétit du voyeur est contagieux, et l'instant d'après c'est un invité qui darde sur Julie son regard avide et semble la « vampiriser » sans retenue: « N'en vis-je pas un plus téméraire dont l'œil ardent *suçait* mon sang et ma vie... » L'amant condamné à l'envie sait que le corps de la femme la plus pudique n'est jamais à l'abri des inquisitions indiscretes: « il échappe à l'ajustement le mieux concerté quelques légers interstices, par lesquels la vue opère l'effet du toucher. L'œil avide et téméraire s'insinue *impunément* sous les fleurs d'un bouquet; il erre sous la chenille et la gaze, et fait sentir à la main la résistance élastique qu'elle n'oserait éprouver »⁴. Par cette prise de possession à distance, la sensation visuelle devient hallucination tactile, et la main de l'amant croit toucher l'objet de sa convoitise⁵. Prenant appui sur des concepts psychanalytiques, il ne serait pas téméraire de voir, dans les pulsions « cannibaliques » qui sous-tendent de tels fantasmes, une régression à un stade sadique oral, issu lui-même de la relation archaïque de l'enfant avec le sein maternel, qu'il désire « s'incorporer » pour retrouver l'état bienheureux de fusion originelle⁶. Mais peut-être que nous serons plus convaincants en invoquant une causalité plus simple, dont certains éléments nous sont déjà connus. Dans son enfance, Jean-Jacques a vécu sous le regard des adultes, qui exerçaient sur lui une surveillance incessante, quoique non concertée. Son propre corps, par suite d'une conversion à l'angélisme, était pour lui un domaine inconnu. Le regard « pur » qu'il portait sur lui-même gardait le même

pouvoir d'irréalisation lorsqu'il le tournait vers tante Suzon, femme si proche et pourtant interdite au désir. Si le sexe de la femme est toujours pour lui en question, c'est qu'il a sans cesse refusé de se poser à lui-même cette question. L'énigme non résolue se changera plus tard en convoitise dévorante, et celui qui a refusé de voir, pour maintenir intacte sa propre image et celle de la femme aimée, sera tourmenté toute sa vie par l'*envie* d'épier et de surprendre le mystère de la féminité. Cette dernière remarque nous place, disons-le en passant, devant l'une des exigences essentielles de toute éducation sexuelle harmonieuse: « la valorisation de la curiosité légitime » de l'enfant ⁷.

Mais le contact visuel est un simulacre de présence et la tentative de rejoindre le corps de l'autre est illusoire. Le regard qui *dérobe* est pris à son propre piège, comme celui d'Actéon ⁸: de dévorant il devient dévoré. Une accusation muette force l'énergie désirante à faire retour sur elle-même. C'est ainsi que Jean-Jacques, n'osant entrer dans la boutique d'un pâtissier ou d'un fruitier, est « dévoré de convoitise » (I, 37). Au moment de la puberté, cette inhibition prendra un caractère plus troublant: « J'atteignis ainsi ma seizième année... *dévoré* de désirs dont j'ignorais l'objet, pleurant sans sujets de larmes, soupirant sans savoir de quoi » (I, 41). Il nous apprend qu'auprès de M^{me} de Warens « l'imagination, le besoin, la vanité, la curiosité se réunissaient pour (le) *dévor*er de l'ardent désir d'être homme et de le paraître » (I, 194-195). Mais dès qu'il parvient à tenir dans ses bras cette femme tant aimée, le désir à nouveau dérive vers des êtres imaginaires, comme si trop de proximité l'obligeait à se disperser: « les besoins de l'amour me *dévo-raient* ⁹ au sein de la jouissance. J'avais une tendre mère, une amie chérie, mais il me fallait une maîtresse. Je me la figurais à sa place; je me la créais de mille façons pour me donner le change à moi-même » (I, 219). Les femmes fictives — ou femmes-suppléments, comme le suggère le terme « donner le change » — que lui propose son imagination le rendent à lui-même et assurent à la partenaire réelle une diminution de présence ¹⁰.

Tout se passe comme si Rousseau, obéissant à des lois « économiques » qui lui sont propres, cherchait un équilibre entre l'absence et la présence, la distance et la plénitude. Lui-même expliquait cette attitude calculée et prudente par l'excès de jouissance que lui aurait causé la pleine possession de la femme aimée: « Jouir? Ce sort est-il fait pour l'homme? Ah si jamais une seule fois en ma vie j'avais goûté dans leur plénitude toutes les délices de l'amour, je n' imagine pas que ma frêle existence y

eût pu suffire; je serais mort sur le fait » (I, 219). Cette crainte d'une surabondance de volupté résulte, selon nous, du clivage de l'éros en deux courants — celui de la tendresse et celui de la sensualité — qui ne sauraient se rejoindre impunément. En outre, l'essentiel est de ne jamais se quitter, de maintenir intact un investissement narcissique rassurant tout en orientant dans des directions différentes l'énergie libidinale. Une part de celle-ci visera des êtres vrais; une autre, au même moment, se tournera vers des objets imaginaires. Partagé entre des entreprises réelles et des élaborations fantasmatiques, le moi divisé se maintiendra dans les limites de la « sagesse » ou de la prudence, affectant ainsi l'objet du désir d'un coefficient d'irréalité. Un tel clivage nous fait retrouver la notion de « supplément ».

Il arrive même à Rousseau d'atteindre des moments de félicité par l'addition des suppléments, comme l'illustre avec force l'évocation de ses repas solitaires de Lyon, consistant en un petit vin blanc d'Arbois dérobé à M. de Mably et en brioche achetée chez quelque pâtissier. Le désir, qui s'épuise ici dans la jouissance gourmande, s'est prudemment mis à l'abri de tout regard étranger: le jeune fripon, « pour boire à (son) aise en (son) petit particulier » (I, 268), attend d'être « bien enfermé dans (sa) chambre » (I, 269). Mais un cœur aimant ne peut se contenter pleinement d'un plaisir solitaire. S'il n'a jamais « pu boire sans manger » (*ibid*), il ne saurait pas davantage manger sans compagnie. Un nouveau substitut, la lecture de « quelques pages de roman », sera nécessaire pour transformer ce repas égoïste en agape fraternelle: « Car lire en mangeant fut toujours ma fantaisie au défaut d'un tête-à-tête. C'est le *supplément* de la société qui me manque. Je *dévore* alternativement une page et un morceau. C'est comme si mon livre dînait avec moi » (I, 269). Rien ne manque à cet épisode pour en faire un texte exemplaire, où la plume de l'écrivain semble obéir secrètement à un réseau d'associations: l'addition des « suppléments » crée l'illusion d'un bonheur sans mélange. Un sens tout particulier de l'équilibre permet à Jean-Jacques de « composer » savamment ce moment privilégié, vécu en un lieu clos où il peut se soustraire au regard accusateur sans tomber dans la délectation morose du solitaire. Le verbe « dévorer » laisse ici apparaître toute sa richesse sous-jacente, puisque le sens figuré qui lui est habituel dans *Les Confessions* se double du sens matériel. La dernière phrase du texte ajoute d'ailleurs une nouvelle ambiguïté par un renversement du couple dévoré-dévorant: le livre n'y est plus envisagé comme un aliment (« je dévorais une page ») mais comme commensal (« mon livre dînait avec

moi »). Rousseau, qui se veut le plus sociable des êtres, est donc obligé de se retirer dans sa chambre pour y manger à son aise et se créer une société imaginaire. Dans ce cas, c'est la lecture qui le met en rapport avec les autres; ailleurs ce sera l'écriture: « J'aimerais la société comme un autre, si je n'étais sûr de m'y montrer non seulement à mon désavantage, mais tout autre que je ne suis. Le parti que j'ai pris d'écrire et de me cacher est précisément celui qui me convenait » (I, 116). Le regard qui dévore s'efforce de supprimer la distance et de rendre présent et tangible l'objet de la convoitise. Ecrire, par un mouvement contraire, permet d'accuser sa propre présence tout en se dispensant de la rencontre avec l'autre. Saint-Preux, du haut des rochers de Meillerie, réalise cette double présence par l'addition des suppléments. L'abri¹¹ qu'il s'est choisi le sépare du monde des hommes. Mais il a pris, dans ce lieu solitaire, de l'encre et du papier. La distance qui le sépare de Julie sera annulée par l'écriture, qui assurera sa présence auprès de son amante, et par le regard qui, « à travers les airs et les murs... ose en secret pénétrer jusques dans (sa) chambre »¹². Une telle violation de l'intimité n'a été rendue possible que par le moyen d'un télescope (« je courus chez le curé emprunter un télescope »), qui vient *compléter* ce que la vue ne parvient pas à *suppléer* suffisamment.

Il y a un autre passage où les fantasmes d'incorporation sont mis en parallèle avec la fonction nutritive elle-même: c'est le récit du premier repas pris en compagnie de M^{me} de Warens. M. Sabran, on se le rappelle, est de la partie. Il n'est pas désigné autrement que par l'expression de « gros manant »¹³. On apprend qu'il « *dévora* lui tout seul un repas honnête pour six personnes ». S'il prend la parole, c'est qu'il est « forcé de faire une pause pour reposer sa mâchoire » (I, 53-54). C'est sur lui qu'est reporté ce que l'assouvissement de l'instinct peut présenter de vulgaire. L'opposition entre le chérubin recueilli et le rustre vorace n'est pas dépourvue de comique. « Il *dînait pour nous* », précise le texte¹⁴. Jean-Jacques au contraire, retrouvant comme par enchantement l'état édénique de la transparence des cœurs, ne songe même pas à manger: « Pour moi j'étais dans un ravissement qui ne me permettait pas de manger. Mon cœur *se nourrissait* d'un sentiment tout nouveau dont il occupait tout mon être » (I, 53). Oubliant, dans l'extase amoureuse, les « âcres picotements du désir », il s'abandonne tout entier à l'émotion. Il ne s'avise pas de « dévorer » du regard, mais cherche à se pénétrer paisiblement de l'image de douceur, presque maternelle, qui rayonne devant ses yeux éblouis.

La présence d'un tiers dans ce repas d'Annecy, loin de compromettre l'échange des regards, semble au contraire en assurer la pureté. Le manant occupé à mâcher ne se contente pas d'assumer à lui seul la part de l'instinct dans ce qu'il a de bestial, il préserve la distance et libère les sentiments tendres de celui qui se sait prisonnier d'une situation où les corps ne peuvent se rapprocher. La scène muette qui est esquissée dans le fragment 12 des *Ebauches des Confessions* illustre assez bien le danger des regards qui se rencontrent et le rôle joué par le tiers (« la foule »), qui oblige cet échange amoureux à n'être que muette contemplation : « Si dans cette situation nos yeux se fussent rencontrés une seule fois, c'en était fait, elle était une fille perdue. Mais si nous évitions de nous regarder étant seuls, nous nous dédommions bien *dans la foule*, et l'effet des regards qui s'élançaient de nos yeux nous apprenait assez quel eût été leur danger dans le tête-à-tête » (I, 1161).

Dans cette brève séquence narrative, la timidité suffit à expliquer le comportement du narrateur, dont les yeux ne parlent qu'au moment où tout geste d'approche est interdit. La tendance perverse est plus sensible dans d'autres textes, où le regard se fait dévorateur, attentif à suivre les « contours » d'une gorge « furtivement observés »¹⁵. Sans doute le plaisir qui est pris à *voir sans être vu* remplit l'une des conditions essentielles du voyeurisme. Mais faut-il considérer comme pathologique un tel désir, dont la fréquence chez la plupart des hommes dits « normaux » n'est que trop attestée et qui, pour devenir pervers, doit se suffire à lui-même et représenter la seule façon d'obtenir une satisfaction sexuelle ? On a trop souvent prêté à Rousseau maintes bizarreries sexuelles, sans tenir compte du fait qu'il s'agit, le plus souvent, de tendances qui sont demeurées à l'état latent et ne nous sont connues que par les aveux de l'intéressé lui-même. Si celui-ci est resté fixé, dans sa sexualité, à un stade prégénital, il ne faut pas s'étonner de le voir parfois, comme les enfants, esquisser les premiers gestes d'un comportement pervers polymorphe, la mauvaise résolution du conflit œdipien ayant eu pour effet un défaut de structuration ou, si l'on veut, une imparfaite intégration des pulsions et des défenses. C'est ainsi que nous ne nous croyons pas en droit de parler à son sujet de voyeurisme. Le seul document qui pourrait nous y engager est la lettre à M^{lle} La Bussière, écrit anonyme dont l'autographe original n'est pas connu, et que les deux dernières éditions de la *Correspondance* considèrent comme apocryphe¹⁶. Dans cette lettre écrite de Lyon Jean-Jacques révèle à une jeune fille le plaisir qu'il a pris à la surprendre dans sa nudité, alors qu'elle se baignait,

et le remords qu'il éprouve d'avoir outragé une personne pour laquelle il déclare ressentir la passion la plus violente. Cette attitude soumise et repentante explique que Jean Starobinski fasse allusion à cette petite scène, la plaçant ainsi dans une perspective masochique qui la rend vraisemblable¹⁷. L'auteur de la lettre, il faut le reconnaître, est fort habile et se montre familier de la psychologie amoureuse de l'auteur de *La Nouvelle Héloïse* et des *Confessions*¹⁸. Cependant ce que nous savons de la psychologie du voyeur ne milite guère en faveur de l'authenticité d'un document qui nous montre le contemplateur solitaire sortir de sa cachette, pousser l'audace jusqu'à se faire connaître de la pudique jeune fille (« je m'offris à votre vue, après avoir démasqué trop malignement mon indiscretion par un couplet que je chantai ») et se décider même, peu après, à lui adresser une lettre dans laquelle il prend soin de lui détailler ses attraits physiques, comme s'il cherchait à lui faire partager son émoi (« cette fraîcheur et ces lys répandus avec tant de profusion sur toute votre personne »). Tant d'esprit d'initiative nous paraît peu compatible avec la timidité de Jean-Jacques, et l'idylle de Turin, où ses gestes d'adoration sont trahis par un miroir, nous paraît plus conforme à ses goûts véritables que celle, plus frelatée, où s'affirme une volonté de séduire et de conquérir la baigneuse si indiscrètement surprise. Si Jean-Jacques épie de façon si curieuse les endroits où le vêtement bâille, c'est que se pose à lui, avec une insistance exceptionnelle, la question de la sexualité féminine. Mais face à un corps qui s'offre et se dérobe tout à la fois, il cherche à maintenir intacte l'énigme de la différence des sexes. L'interdit qui barre la route à toute investigation lui permet de préserver son *innocence* (son « inscience », dirait Montaigne). Feinte ignorance qui ne révèle que trop son envers positif : un savoir traumatique qui se nie¹⁹. La parure féminine, par sa sophistication même (raison pour laquelle les « demoiselles » auront toujours la préférence sur les « couturières » ou les « filles de chambre », I, 134), permet de garder une distance face à une nature redoutée. Grâce à l'érotisation diffuse du corps, le désir néantise le sexe pour se déplacer vers la périphérie. On sait l'importance des seins dans les goûts sexuels de Rousseau. C'est ainsi que M^{me} d'Epinaï, qui était peu avantagée par la nature à cet égard, ne lui paraîtra jamais une vraie femme : « Elle était fort maigre, fort blanche, de la gorge comme sur ma main. Ce défaut seul eût suffi pour me glacer : jamais mon cœur ni mes sens n'ont su voir une femme dans quelqu'un qui n'eût pas de tétons, et d'autres causes inutiles à dire m'ont toujours fait oublier son sexe auprès d'elle » (I, 412).

Le regard du timide qui « dévore » cherche, nous l'avons vu, à échapper au jugement de l'autre. Mais ne peut-on supposer qu'il redoute également une autorisation toujours possible, qui donnerait subitement accès au désir et le placerait, comme à Venise, face à la nudité sans mystère? Voir à la dérobée serait ainsi un détour prudent pour ne pas voir. Rappelons-nous le texte de *La Nouvelle Héloïse*, où l'auteur fait dire à Julie: « Le véritable amour, toujours modeste, n'arrache point ses faveurs avec audace; il les *dérobe avec timidité*. Le mystère, le silence, la honte craintive *aiguisent et cachent* ses doux transports... »²⁰ Les verbes « arracher » et « dérober » expriment ici une conception distordue de l'éros, qui, dissimulant sa composante agressive sous les dehors d'une approche furtive, nous fait assister au renversement du sadisme en masochisme. Mais celui qui *dévore* est aussi celui qui *dérobe*, et par l'emploi de ce dernier verbe Jean-Jacques nous place peut-être au cœur de la problématique du désir qui lui est propre.

On sait que *Les Confessions* contiennent des aveux de vols et de petits larcins. Certains, comme celui des asperges (I, 32-33) ou celui des pommes (I, 34), peuvent paraître parfaitement innocents. Le coupable, qui s'explique longuement sur ces friponneries, n'en méconnaît pas l'origine, puisqu'il précise: « j'aime mieux prendre que demander » (I, 38). En outre celui qui prend s'expose à être pris, et ce risque n'est peut-être pas étranger aux conduites inconscientes de Jean-Jacques, dont « les actes clandestins », remarque Jean Starobinski, « sont presque toujours découverts »²¹. Celui qui se fait prendre est placé devant une accusation précise, et cette *mésaventure*, sans gravité réelle, met fin brusquement à l'*aventure* du désir et justifie l'adoption d'une attitude passive.

C'est bien ce qui se passe dans la phase initiale de l'épisode du ruban volé. Dans une première séquence narrative les événements se déroulent à un rythme précipité: « Ce ruban seul me tenta, je le volai, et comme je ne le cachais guère, on me le trouva bientôt. Je me trouble, je balbutie, et enfin je dis, en rougissant, que c'est Marion qui me l'a donné » (I, 84). Si les choses en étaient restées là, ce modeste larcin n'aurait pas eu les répercussions que l'on sait sur la conscience de son auteur. Mais on voulut en savoir davantage, et le fripon dut répondre de son forfait. Ce qui va provoquer le renversement dramatique de la situation, c'est que l'accusé se voit obligé de comparaître, en compagnie de la coupable présumée, devant un véritable tribunal, présidé par le neveu de M^{me} de Vercellis: « On la fit venir; l'assemblée était nombreuse, le comte de la Roque y était » (I, 85). L'état de détresse dans lequel il se trouve tout à

coup explique seul l'entêtement cruel (renversement du masochisme en sadisme, dira la psychanalyse) avec lequel il charge la jeune et innocente Marion. La rapidité foudroyante d'une telle riposte défensive nous semble présenter un intérêt exceptionnel: Jean-Jacques se laisse emporter par un mouvement inconscient; quelque chose parle en lui, répond pour lui. Face au regard accusateur du comte de la Roque il se sent pris *en flagrant délit de désir*. Peu importe que l'objet de sa convoitise, ce « petit ruban couleur de rose et argent », soit l'indice de tendances féminines et narcissiques; ce qui compte c'est la présence de l'austère tribunal qui menace de le constituer *voleur*. L'enfant sage qu'il croyait avoir toujours été découvre avec effroi l'envers de son innocence: l'envie qui le *dévore* et le pousse à prendre sans être vu. Tout se passe comme si, replongé dans la structure familiale de son enfance, il se trouvait brusquement en présence d'un père décidé à déjouer les ruses de sa soumission calculée. Ce n'est sans doute pas par hasard que le séisme intérieur qui risque de le faire basculer l'oblige à chercher appui sur une femme aimée. Tante Suzon, dernier refuge qui lui permettait de se soustraire au regard envieux de François et aux colères d'Isaac, se présente à lui sous les traits séduisants de Marion. Il a pour cette dernière de la tendresse, et ce sentiment est sans doute réciproque. Il n'en faut pas plus, si « bizarre » (I, 86) que cela paraisse, pour qu'elle s'offre à lui comme seul soutien possible: « Elle était présente à ma pensée, je m'excusai sur le premier objet qui s'offrit » (I, 86).²²

Peu de pages des *Confessions* nous montrent, de façon si frappante, la stratégie foudroyante des forces souterraines. La conscience coupable, acculée dans ses derniers retranchements, opère un brusque renversement et passe sans transition à un comportement sadique agressif. Si le remords provoqué par cette calomnie eut des effets si cruels, c'est que Rousseau s'est trouvé dans la situation de détresse la plus contraignante, qui l'a obligé à voir, pour une fois, ce qui se cachait sous sa feinte innocence.

Face à « l'assemblée » de Turin, Rousseau se voit confronté à un véritable tribunal, qui va le constituer coupable. L'accusation diffuse dont il sent, depuis toujours, la présence inquiétante autour de lui, prend forme subitement. Plus tard le long lamento de celui qui se croira environné d'espions sera une tentative de prouver son innocence en révélant la noirceur de l'ennemi invisible qui le tourmente *injustement*: « Les planchers sous lesquels je suis ont des yeux, les murs qui m'entourent ont des oreilles » (I, 279), dira-t-il au début du livre VII. Ici, au contraire,

l'accusé est mis en présence de juges qui ont pris *corps* et ont de bonnes raisons de suspecter son honnêteté. C'est aussi *dans son corps* qu'il se sent atteint en cet instant pathétique. Revendiquant son *opacité*, il va tenter de dissimuler la vérité qu'on lui demande de révéler: « Je ne voyais que l'horreur d'être reconnu, déclaré publiquement, *moi présent*, voleur, menteur, calomniateur » (I, 86).²³ Cette façon de se dérober au regard d'autrui expliquera le choix de l'écriture comme activité réparatrice. Ce n'est pas un hasard si les mêmes mots se présentent à lui un peu plus loin pour parler de cette orientation décisive: « *Moi présent* on n'aurait jamais su ce que je valais, on ne l'aurait pas soupçonné même » (I, 116). S'il avait été seul avec le comte de la Roque, un moyen de recouvrer son innocence se fût naturellement présenté à lui: « Je me serais jeté à ses pieds dans l'instant; j'en suis parfaitement sûr » (I, 87). Fondre en larmes lui aurait permis de retrouver la transparence et de gagner à nouveau la confiance des adultes, grâce à cet état de fusion a-conflictuelle qui lui est cher ²⁴. Une confession entière, en supprimant toute tension, l'aurait dispensé de recourir à une riposte agressive si contraire à sa « nature ». Mais la communication est rompue, aucun moyen de transiger avec l'ennemi ou d'éluder l'affrontement ne s'offre à lui. La parole vraie restera à jamais prisonnière de la conscience traquée: « Je n'ai jamais pu prendre sur moi de décharger mon cœur de cet aveu dans le sein d'un ami. La plus étroite intimité ne me l'a jamais fait faire à personne, pas même à M^{me} de Warens » (I, 86).²⁵ Ecrire est une façon de dissimuler sa présence dans le « corps glorieux » de l'écriture, et le récit des *Confessions*, adressé à une postérité sans visage, ne sera pour Jean-Jacques que la révélation différée, moins du vol et de l'accusation calomnieuse, que de cette panique qui s'est emparée de lui face aux regards « dévorateurs » de ses juges et l'a mis dans l'impossibilité d'avouer.

CHAPITRE XII

Une volupté d'ange

Nous pensions être en paradis.

NERVAL

Les tendances voyeuristes nous renvoient, comme les plaisirs solitaires, à une psychologie de l'échec et à la faiblesse des relations d'objet. Tout est lié dans la vie psychique, et il est difficile d'étudier séparément certains comportements sans se référer à une compréhension globale de l'évolution psychosexuelle. Il a été souvent question, dans les chapitres antérieurs, de fixation à un stade prégénital — celui où les zones génitales ne jouent pas encore un rôle prépondérant — et cette interprétation est en accord avec les études critiques les plus récentes¹. Si nous cherchons maintenant à saisir comment Rousseau a intégré les expériences du stade « phallique », nous nous trouvons confrontés au complexe d'Œdipe, « point nodal autour duquel s'ordonnent les relations qui structurent la famille humaine »². Ce que nous savons de la vie amoureuse de Jean-Jacques et de son comportement social nous permet d'affirmer, sans grand risque d'erreur, que le conflit œdipien fut non seulement mal résolu, mais en partie éludé. La lecture de Plutarque, nous l'avons vu, représentait une tentative infructueuse d'identification: la conversion à l'imaginaire n'a pas permis à l'enfant d'intérioriser les vrais pouvoirs paternels. Elle l'a seulement autorisé à s'affirmer par des voies détournées et à jouer certains rôles, sans qu'il soit parvenu à conquérir l'équilibre affectif qui lui aurait permis, plus tard, de connaître une vie sexuelle pleinement adulte. En effet, ce qui devrait s'appeler « amour libre », ce n'est pas la faculté de changer d'objet sans contrainte morale ou sociale, mais la *liberté*, tout intérieure, d'établir avec l'autre une relation profonde, où se confondent tendresse et sensualité. Il n'est pas inutile de rappeler ici cette remarque de Maria Torok: « La réalisa-

tion du désir n'est pas affaire de réalités objectives. Elle dépend de notre *pouvoir* de nous satisfaire et de notre *droit* à la satisfaction, c'est-à-dire de la liberté de mettre en œuvre les actes relationnels de notre corps. »³ Or Jean-Jacques, victime de la culpabilité, n'a jamais pu vraiment « réaliser » son désir ; il s'est contenté le plus souvent de le vivre dans l'imaginaire. A Venise, dans les bras de Zulietta, il aurait dû se reconnaître ce *droit*, puisqu'il s'agissait d'une courtisane dont les faveurs sont tarifées⁴. Mais c'est le *pouvoir* qui lui a fait défaut subitement. Avec Thérèse, c'est le contraire qui se passe, semble-t-il. Nous verrons dans un chapitre ultérieur que le refus de reconnaître cette compagne comme épouse ou comme maîtresse — sinon trop tard, quand toutes relations sexuelles auront cessé — et l'abandon des enfants qu'elle lui donne s'explique aussi par cette impossibilité de *revendiquer face aux hommes* son droit au désir. La voie de l'assouvissement direct lui est partiellement barrée, l'image paternelle qui se dresse entre lui et les femmes garde la signification inhibante que le conflit œdipien n'a su dépasser ou transformer.

Deux épisodes révèlent la persistance de l'imaginaire paternelle dans les relations sexuelles. Il s'agit de scènes galantes dans lesquelles la culpabilité ne semble pas avoir joué son rôle paralysant, et cela grâce à la présence d'un tiers (ou de plusieurs autres personnages) dans la situation. C'est ainsi qu'à Venise, au moment de la première rencontre avec Zulietta sur le bateau, Jean-Jacques se laisse emporter par une sorte de « folie » (il précise en effet qu'il était « ivre ou plutôt *furieux* ») et que cet abandon à la force du désir oblige sa partenaire à refréner son ardeur : « Ses grands yeux noirs à l'orientale lançaient dans mon cœur des traits de feu, et quoique la surprise fit d'abord quelque diversion, la volupté me gagna très rapidement, au point que, *malgré les spectateurs*, il fallut bientôt que cette belle me contînt elle-même... » (I, 318). Nous aurons l'occasion de reprendre cet épisode vénitien et de voir que d'autres facteurs peuvent expliquer cette levée inattendue de l'interdit. Mais ce qui a sans doute joué un rôle prépondérant dans la séquence narrative qui nous occupe ici, c'est précisément ce que l'intéressé lui-même ne voit pas. Nous avons de bonnes raisons de penser que si les ruses de la culpabilité sont dans ce cas déjouées, ce n'est pas « malgré les spectateurs », mais bien au contraire *grâce à eux*. La présence des autres, qui dans certaines situations peut avoir un effet inhibant⁵, fonctionne ici comme une garantie d'impunité, une autorisation à « s'oublier ».

C'est aussi ce qui se passe à la rue des Moineaux, chez Klüpfel, qui a

l'étrange idée d'offrir à ses hôtes d'un soir, Grimm et Rousseau, la « fille » qu'il entretient pour ses plaisirs: « Le bon Klüpfel ne voulut pas faire ses honneurs à demi, et nous passâmes tous trois successivement dans la chambre voisine avec la pauvre petite, qui ne savait si elle devait rire ou pleurer » (I, 355). La rapidité avec laquelle Jean-Jacques passe sur cette réussite ne manquera pas de surprendre, pour peu que l'on ait présent à l'esprit le luxe de détails dont il nous gratifie dans le récit de ses échecs. Le sentiment de honte qu'il éprouve au moment de rentrer chez lui (sentiment qui n'a rien à voir avec la culpabilité inconsciente) ne doit pas donner le change: il n'a pas éprouvé la moindre difficulté à se comporter comme un homme. Là aussi nous pouvons penser que la présence de comparses a joué un rôle décisif: celui d'une autorisation, voire d'un encouragement ⁶.

Ce qui se profile derrière ces autres, c'est l'image paternelle intériorisée, dont le pouvoir répressif ou permissif remonte à un œdipe mal résolu. Mais que ce Père toujours présent prenne les traits de comparses un peu canailles pour libérer le désir ou d'ainés dignes de respect ⁷ pour lui assigner des limites, la structure psychique qui sous-tend de tels fantasmes reste identique: Jean-Jacques ne se reconnaît à lui-même aucun droit au désir. Ce que nous avons dit de la constellation familiale explique, en grande partie, cette inhibition: des parents trop « purs » et désintéressés, qu'aucun lien sexuel ne rapproche, ne sauraient donner à l'enfant qu'ils aiment l'image d'un couple fort, capable de le structurer. Au moment où Jean-Jacques devrait s'engager dans le conflit œdipien et procéder à un remaniement identificatoire ⁸ par suite de l'obligation d'introduire le père dans une relation désormais triangulaire, il comprend que celui-ci n'est pas à proprement parler un rival. Ce n'est qu'un modèle à imiter, dont il s'efforcera, par la dialectique des identifications, d'intérioriser certaines vertus « nobles ». Mais comment ce père pourrait-il être un rival qu'il importe d'évincer, puisque le couple qu'il forme avec sa sœur est un leurre. Entre Isaac et Suzanne se dresse le spectre de l'inceste. La seule façon de prendre exemple sur le père, c'est de renoncer au désir pour ne pas tomber dans le piège d'une situation incestueuse. Quand un enfant se trouve confronté au vrai possesseur de la mère, il parvient à faire le deuil de son premier objet d'amour, et l'interdit qui lui a barré la route l'oblige à chercher d'autres voies et à libérer l'énergie libidinale qu'il pourra réinvestir sur de nouveaux objets. Plus l'obstacle a été difficile à surmonter, moins hésitante sera la volonté conquérante. C'est cet aspect structurant de l'œdipe — souhait de remplacer le père,

de le voir disparaître — qui fera défaut à Jean-Jacques. Toute agressivité sera refoulée. Les sentiments admiratifs pour un modèle respectable et intouchable auront seuls droit à s'exprimer.

Quand le père est de taille à supporter cette agressivité, la résolution du conflit en est facilitée. Mais Isaac offre à son fils une image ambivalente: viril sous certains aspects, voire tyrannique (il réduit son aîné à l'obéissance), il apparaît aussi comme un être fragile. C'est dans le discours sur la mère disparue que se trahit sa faiblesse. Si son cadet trop aimé parvient, d'un seul mot, à lui tirer des larmes, que serait-ce s'il avait nourri à son égard des sentiments hostiles? Dans ce texte capital, tout se passe comme si l'œdipe s'était achevé par la victoire de l'enfant, que les paroles d'Isaac (« Ah! disait-il *en gémissant; rends-la-moi, console-moi d'elle...* ») identifient au rival heureux, à celui qui a réussi à écarter le parent du même sexe pour obtenir l'amour exclusif du parent de l'autre sexe. Ce forfait, présenté comme *accompli*, place son auteur dans la situation d'Œdipe Roi, que l'on voit acharné à dévoiler cette vérité qui lui apprendra qu'il était, sans le savoir, parricide et incestueux. Il comporte aussi une menace: le rival évincé fait figure pitoyable, et la faiblesse que sa demande démasque n'a rien de rassurant. Tant de détresse exige le refoulement de toute pulsion agressive de la part de celui qui détient un pouvoir destructeur, dont l'utilisation serait une preuve de sadisme. Mais le drame qui se joue dans ce discours n'a rien de commun avec un conflit réel, dont l'issue victorieuse assure l'autonomie. Il n'a d'existence que symbolique: prenant corps par (et dans) la parole du père, il s'inscrit dans la mémoire du fils, pour y demeurer à jamais captif de l'imaginaire, tel un savoir qui ne confère aucun pouvoir.

Pourquoi Jean-Jacques s'engagerait-il dans une lutte pour accaparer l'amour de la mère, puisqu'il a le sentiment de l'avoir pour lui seul? Il a fait de son père un époux inconsolable, et celui-ci lui accorde, par une faveur imméritée, l'amour exclusif de tante Suzon. Même la rivalité avec un frère aîné, qui aurait pu contribuer à le rendre plus combatif par l'obligation de revendiquer la place qui lui est due, il a pu l'ignorer, puisqu'il était, de droit divin, le préféré. Face à un frère ou à un père deshérités, il se sentait comblé et coupable, et la question centrale de sa problématique n'était pas « comment obtenir l'objet de mon désir », mais « que faire pour éloigner de moi l'envie des autres ». Bénéficiaire sans combat d'un bonheur immérité, paralysé par la peur de déchoir, il reconnaît lui-même n'avoir rien à envier aux « enfants des Rois » (I,

10).⁹ L'important pour lui, c'est de *sauvegarder* ses privilèges impunément, non de se montrer *conquérant*.

Dans la constellation familiale, Rousseau se trouve placé entre une mère substitutive qui l'aime comme son fils, un père que sa naissance a privé d'une épouse chérie, et un frère qui le regarde comme un usurpateur. Pour comprendre sa situation dans le triangle œdipien, on se rappellera ce qu'il nous dit de ses relations avec M^{me} de Warens, qui semblent reproduire une structure archaïque: « J'étais toujours en crainte qu'on ne lui parlât, qu'on ne la dégoûtât de moi, qu'il n'y eût quelque chose de fait ou de dit qui nous séparât. »¹⁰ Si nous jugeons nécessaire de revenir à ce texte capital, c'est que s'y lit ce qui structure un certain type de relation avec les femmes. Ce n'est pas, à proprement parler, l'angoisse de castration qui affleure ici, mais une peur de perdre ce qui est déjà accordé, la mauvaise conscience de celui qui se sait injustement comblé.

Par un cruel renversement de situation, cet enfant « idolâtré de tout ce qui (l') environnait » (I, 10) va se retrouver, à dix ans, abandonné brusquement par les siens. Il demandera à d'autres femmes de lui rendre cette tendresse dont il s'est senti enveloppé sous le regard de tante Suzon. Mais l'impossibilité où il s'est trouvé de s'engager vraiment dans le conflit œdipien, qui aurait dû le structurer par l'acceptation des frustrations inévitables et le deuil de l'amour exclusif de la mère, lui fera découvrir l'inconsistance des pouvoirs qu'il a cru acquérir et son peu d'assurance virile face aux réalités de l'amour.

C'est ainsi que l'image paternelle sera toujours présente dans les relations amoureuses, non dans le sens d'un pouvoir intériorisé, mais dans celui, bien différent, d'un interdit non dépassable. La grande difficulté qu'éprouve Jean-Jacques à se poser comme père ou époux explique l'abandon des enfants aussi bien que la prédilection marquée pour le « rôle » de fils. On n'a pas manqué de remarquer qu'il se trouve constamment des « pères adoptifs »¹¹: Claude Anet, le premier en date, semble réactiver une situation ancienne: « Il devint pour moi une espèce de gouverneur, qui me sauva beaucoup de folies, car il m'en imposait, *et je n'osais m'oublier devant lui* » (I, 177).¹² Cette figure paternelle, on le voit, n'est pas dissociable d'une fonction répressive, et la situation triangulaire ainsi reconstituée est pour beaucoup dans le bonheur paradisiaque, antérieur à l'initiation amoureuse. Mais quand les relations entre Petit et Maman seront devenues vraiment intimes, Anet, par la bienveillance de son regard, deviendra une instance permissive: il se conten-

tera d'innocenter le couple: « Quoique aussi jeune qu'elle, il était si mûr et si grave, qu'il nous regardait presque *comme des enfants dignes d'indulgence*, et nous le regardions l'un et l'autre comme un homme respectable dont nous avions l'estime à ménager » (I, 201).

Cette persistance d'un rapport de dépendance filiale à l'égard d'hommes plus âgés, qui trouvera sa forme la plus accomplie avec Milord Maréchal ¹³, permet de mieux comprendre le genre d'attachement que Rousseau ressent pour les femmes. En M^{me} de Warens, il voit « une tendre mère, une sœur chérie, une délicieuse amie, et *rien de plus* » (I, 109). Dans une lettre il la désigne même comme sa « marraine » ¹⁴. Thérèse, qui occupe dans sa vie une place centrale, ne sera le plus souvent que sa « tante » (I, 340). Au début de la liaison, ce n'est pas elle qui s'installe chez son ami, mais celui-ci qui est adopté par sa nouvelle famille, dans laquelle M^{me} Le Vasseur exerce une autorité indiscutée. Là encore nous voyons reparaître la même prédisposition à adopter une attitude de soumission filiale: « Que n'aurais-je point donné pour me faire l'enfant de sa mère! Je fis tout pour y parvenir et n'en pus venir à bout. J'eus beau vouloir unir tous nos intérêts; cela me fut impossible » (I, 415). On le voit, Jean-Jacques ne se départit pas de la passivité qu'on lui connaît: ne s'autorisant pas à « prendre femme », c'est lui qui est pris. Le lien sexuel est ainsi dissimulé au regard des autres, et tout se passe comme si l'enfant de tante Suzon et d'Isaac n'était jamais sorti de sa famille. Sans doute celui-ci ne tardera pas à redresser la situation et à se sentir moralement responsable de la compagne qu'il s'est choisie. Par sa supériorité intellectuelle il a dû, dès les premiers temps, avoir le sentiment réconfortant de la dominer. Même si, sur le plan sexuel, il refuse de se reconnaître face aux autres des droits véritables à la posséder, peu à peu s'établit un équilibre qui permit à cette liaison de durer trente-trois ans.

C'est la même répartition des forces mises en présence qu'il cherchera dans la pure amitié. De tous ses amis celui qui répondait le mieux à ce besoin profond d'un lien préservé de toute composante agressive, où l'entente des « cœurs » fût l'effet d'une harmonie préétablie, ce fut certainement Don Manuel-Ignacio Altuna. Le portrait que *Les Confessions* nous donnent de ce noble Espagnol se signale par la grande attention que l'auteur y prête à l'apparence physique: « Il avait la peau blanche, les joues colorées, les cheveux d'un châtain presque blond. Il était grand et bien fait. Son corps fut formé pour loger son âme » (I, 329). En plus de ces qualités, où le pouvoir d'idéalisation a certainement sa

part, ce jeune homme avait aussi « la piété d'un ange » (I, 328), et on ne lui a « jamais vu aucune (femme), ni aucun désir d'en avoir » (*ibid.*). Comme cet épisode précède immédiatement celui de la rencontre avec Thérèse, on peut supposer que l'aîné faisait preuve d'une chasteté également exemplaire, remplissant ainsi les conditions requises pour que les deux hommes puissent se rapprocher fraternellement, au point de partager un certain temps le même appartement et de faire le projet de poursuivre cette vie commune en Espagne. Pour que tant d'intimité soit possible, il fallait que toute idée de conflit fût absente de la relation amicale. Altuna offrait sur ce point décisif les garanties souhaitées: « Il était trop fier pour être vindicatif, et je lui ai souvent ouï dire avec beaucoup de sang-froid qu'un mortel ne pouvait pas offenser son âme » (I, 328). La seule supériorité que se reconnaît l'auteur des *Confessions* face à cet ami exceptionnel, outre celle que l'âge pouvait lui donner (il avait dix ans de plus que lui), est d'ordre intellectuel. L'auteur du *Projet pour l'éducation de Monsieur de Sainte-Marie* se plaît à former son ami en le détournant du goût trop vif qu'il manifeste pour les beaux-arts: « Je lui dis que les Arts n'étaient que le délassement d'un génie comme le sien, fait pour cultiver les sciences... » (I, 327).

Rousseau reconnaît aussi avoir « mis un véritable intérêt de cœur » (I, 615) dans son amitié pour Ignace de Sauttersheim. Ce jeune Hongrois, que *Les Confessions* appellent « le baron de Sauttern » (I, 616), reproduit, par bien des traits, l'image d'Altuna. Sans doute ses titres de noblesse sont-ils moins bien établis, mais il a aussi une « douceur de caractère à toute épreuve, des mœurs non seulement honnêtes mais élégantes, une grande propreté sur sa personne, une décence extrême dans tous ses discours, enfin toutes les marques d'un homme bien né... » (I, 616). Il a droit aux mêmes épithètes que l'autre Ignace: « Il était grand et bien fait, d'une figure agréable » (*ibid.*). On sait qu'il s'était rendu à Môtiers, où il séjourna environ quatre mois¹⁵, pour profiter des leçons et de l'exemple du philosophe. Entre lui et l'auteur d'*Emile* s'établit donc, au début, un rapport de maître à disciple, et cette reconnaissance d'une supériorité morale, qui ne devait pas déplaire à l'aîné, ne fait que faciliter l'intimité: « Bientôt il eut toute mon amitié, toute ma confiance; nous devînmes inséparables » (I, 616).¹⁶ Mais un désastre risqua de compromettre à jamais cette amitié si « pure », et il fut provoqué par une femme: le « baron » Hongrois eut le malheur de faire un enfant à la servante de l'auberge où il logeait à Môtiers¹⁷. La fureur vengeresse qui s'empare alors de Jean-Jacques contre la pauvre fille montre à quel point la

« pureté » des relations amicales est pour lui une donnée indispensable, comme si la structure de la constellation familiale, toujours présente au niveau inconscient, imposait le sacrifice du désir à la transparence des cœurs¹⁸. Ce qui semble insister dans une telle exigence, c'est la prédominance d'une composante féminine, présente dans tout attachement, qu'il soit hétérosexuel ou homosexuel. Jean-Jacques a pu cependant, nous objectera-t-on peut-être, lier son sort à des comparses quelque peu canailles, tels Bâcle ou surtout Venture. Mais, dans ces derniers exemples, il n'a cherché que des appuis temporaires, lui permettant de s'émanciper et de sortir de lui-même, et n'a jamais imaginé de faire de l'amitié cette intimité parfaite, où deux êtres fraternels projettent de mêler leurs vies dans un état de fusion a-conflictuelle proche de l'amour. Le désenchantement de Rousseau, le jour où il revoit Venture à Paris (I, 398), met fin à une illusion de jeune homme. De tout autre nature est l'intérêt du protégé de M^{me} de Warens pour l'abbé Jean-Baptiste Gâtier, qui lui donnait des leçons au séminaire des Lazaristes d'Annecy, en 1729: « Il y avait dans ses grands yeux bleus un mélange de douceur, de tendresse et de tristesse, qui faisait qu'on ne pouvait le voir sans s'intéresser à lui » (I, 118). Là encore, ce que retient le narrateur, c'est la *douceur* du visage. Mais n'oublions pas qu'un ecclésiastique est, par vocation, voué à la chasteté, et que la tristesse qui fait la beauté de son regard peut être comprise comme un reflet des sentiments « nobles » qui ont décidé du sacrifice volontaire de tout instinct « bestial »¹⁹.

Les hommes sur lesquels Jean-Jacques investit les sentiments les plus tendres présentent d'autres traits caractéristiques: ils sont d'une mise très soignée et, dans les deux exemples qui ont retenu notre attention, ils appartiennent à la noblesse. Ce dernier point nous place à nouveau devant l'image de la femme. On se rappelle sans doute le passage des *Confessions* où l'auteur nous fait part de ses goûts en amour. Il lui faut, nous dit-il, des « demoiselles », et ce qui stimule sa convoitise, c'est « un teint mieux conservé, de plus belles mains, une parure plus gracieuse, un air de délicatesse et de propreté sur toute la personne... » (I, 134). Cet aveu, par l'accumulation des comparatifs de supériorité (*mieux... plus... plus*), nous montre une prédilection pour ce qui s'éloigne de la simple nature (par la sophistication de la parure ou la perfection de l'apparence physique), ce qui peut surprendre de la part de l'homme du retour à la nature. Mais celui-ci, à qui la contradiction n'a pas échappé, n'ignore pas que le cœur a ses raisons que la raison ne connaît pas: « Je trouve moi-même cette préférence très ridicule; mais mon cœur la

donne malgré moi » (I, 134). Par son goût pour ce qui est délicat et raffiné, visible dans les sentiments qui le portent vers des jeunes filles de la bourgeoisie ou des hommes de condition noble, il manifeste l'ambivalence de sa nature. Lui-même se trouve désirable sous des traits féminins, comme le montre clairement l'autoportrait qu'il esquisse au moment de son arrivée chez M^{me} de Warens: « J'avais un joli pied, la jambe fine, l'air dégagé, la physionomie animée, la bouche mignonne, les sourcils et les cheveux noirs, les yeux petits et même enfoncés, mais qui lançaient avec force le feu dont mon sang était embrasé » (I, 48). Ce qu'il donne à entendre ici, c'est moins la présence d'une homosexualité latente (dont on décide souvent avec légèreté) qu'une fixation narcissique évidente. La comédie de *Narcisse ou l'amant de lui-même*, qu'il dit avoir écrite à dix-huit ans, parle dans le même sens: « Valère est, par sa délicatesse et par l'affection de sa parure, une espèce de femme cachée sous les habits d'homme, et ce portrait ainsi travesti semble moins le déguiser que le rendre à son état naturel. »²⁰ C'est en ces termes que Lucinde présente son frère dans cette comédie, dont le sujet semble avoir fasciné son auteur. On nous dira que celui-ci retrouvait là un thème littéraire connu, et que *L'Astrée*, si chère à son enfance, nous montre des scènes de travestis: Céladon s'y habille en effet en femme et se fait passer pour la propre fille du druide pour pouvoir rejoindre Astrée sans l'irriter. Nous croyons au contraire que cette prédisposition à s'identifier au modèle féminin répond à un besoin profond. Par bien des aspects, la vie amoureuse de Rousseau nous montrera, non pas « une espèce de femme cachée sous les habits d'homme », mais plutôt un homme qui tente de se dissimuler sous des vêtements féminins. L'important semble moins d'être femme que de masquer sa virilité. Nous avons vu qu'il s'était considéré longtemps comme un être asexué. Par la suite, après que son « tempérament » s'est enfin « déclaré », il s'est efforcé de se comporter *comme s'il n'avait pas de sexe*, ce qui est une façon de rassurer les autres (et par conséquent lui-même). Il fait ainsi savoir, par cette feinte féminisation, que seule la pureté des anges lui est connue, et qu'il ne saurait « s'oublier » un instant face à une femme.

A la limite, la relation amoureuse idéale serait une approche « lesbienne ». C'est dans cette perspective qu'il importe de relire le passage de *La Nouvelle Héloïse* où Saint-Preux est spectateur des « mutuelles caresses » de Julie et de Claire: « Dieux! quel ravissant spectacle ou plutôt quelle extase, de voir deux Beautés si touchantes s'embrasser tendrement, le visage de l'une se pencher sur le sein de l'autre, leurs

douces larmes se confondre, et baigner ce sein charmant comme la rosée du Ciel humecte un lis fraîchement éclos! J'étais jaloux d'une amitié si tendre; je lui trouvais je ne sais quoi de plus intéressant qu'à l'amour même, et je me voulais une sorte de mal de ne pouvoir t'offrir des consolations aussi chères, sans les troubler par l'agitation de mes transports. Non, rien, rien sur la terre n'est capable d'exciter un si voluptueux attendrissement que vos mutuelles caresses, et le spectacle de deux amants eût offert à mes yeux une sensation moins délicieuse. »²¹ Nous ne nous croyons pas autorisés à supposer, dans cette étreinte des deux cousines, des intentions équivoques, et en cela nous sommes en accord avec l'annotateur de l'édition de la Pléiade. Mais comment ne pas voir que c'est avec un regard d'envie que l'amoureux Saint-Preux contemple ce tableau si « touchant ». Les deux femmes, qui se rapprochent et se confondent dans l'émotion partagée, sont une image de la parfaite transparence. Cette scène, où les corps et les cœurs communient dans les larmes, Jean-Jacques l'a toujours imaginée comme l'échange amoureux idéal. C'est bien la « volupté d'ange » (I, 244) qu'il a connue parfois auprès de Maman²². Le voilà enfin débarrassé, pense-t-il, de « l'opportunité d'une vigueur inépuisable et toujours inutile » (I, 445). Il ne fait qu'un avec le désir de l'amant, qui lui-même s'identifie à celui de Julie²³. Aucun tiers ne risque de troubler cette tendre union, qui semble reproduire, de façon inversée, l'amitié pour Altuna: deux hommes sans femmes et sans désir d'en avoir. Mais c'est le recours au « dangereux supplément » qui atteste, nous l'avons vu, l'échec de l'angélisme.

Les satisfactions solitaires, aussi bien que la communication amoureuse désincarnée, s'expliquent par le refus de se reconnaître, face à autrui, comme un être sexué²⁴. Il s'agit, nous l'avons déjà suggéré, d'une *autocastration symbolique*. Mais il importe de préciser qu'une telle amputation fantasmatique ne doit pas être confondue avec l'angoisse de castration proprement dite, qui est toujours liée étroitement à la crise œdipienne: libérer le désir et souhaiter l'amour exclusif de la mère a pour conséquence la crainte du père castrateur, qui signifie l'interdit de l'inceste. Rousseau se considère au contraire comme *déjà châtré* (se rapprochant sur ce point également du modèle féminin, dont le sexe absent, parce que non visible, est un fait initial déterminant) ou semble choisir le parti d'un *repli défensif* sur des positions préœdipiennes, comme s'il se voulait désincarné (et donc privé de sexe) pour donner des preuves de son « innocence » et rester sous la protection maternelle, à l'abri de toute riposte agressive. Dès qu'un rival s'interpose entre lui et la femme

aimée, son intolérance à toute situation conflictuelle décide aussitôt du parti le plus sûr : il s'efface « noblement ». Le rôle subalterne d'amant de cœur et de confesseur *désintéressé* lui permet le retour à une relation duelle avec la mère. Une telle fixation sur une position défensive, pour être de nature phobique, ne nous semble pas cependant un effet de l'angoisse de castration. C'est le renoncement au désir qui s'impose d'abord comme une exigence impérieuse et fait régresser la libido jusqu'à un stade rassurant, où la passivité est une *garantie d'impunité*²⁵. Ainsi est préservé l'état édénique de la transparence : « C'est à l'union de nos cœurs que je sacrifie tous mes plaisirs » (I, 264), déclare le protégé de M^{me} de Warens quand il sait que Wintzenried a pris sa place. Ce n'est donc pas par générosité et par peur de dégrader son amie qu'il refuse le partage que celle-ci lui propose²⁶. Ne se reconnaissant à lui-même aucun droit au désir, il préfère éviter l'affrontement avec le rival heureux et tenter de réprimer les sentiments de jalousie que la crise œdipienne, en partie évitée dans son enfance, l'a rendu inapte à libérer. Mais l'union des cœurs semble, elle aussi, incapable d'assurer la communication amoureuse idéale et de transcender l'opposition binaire des sexes. Pour que la dénégarion de toute différence déploie ses effets, un seul état peut convenir : celui où la communication n'est même plus nécessaire, les corps s'étant confondus au point de ne former qu'un seul être, hybride comme l'androgynie. Il importe de prêter la plus grande attention au passage des *Confessions* qui nous fait part de ce désir fantasmatique : « Le premier de tous mes besoins, le plus grand, le plus fort, le plus inextinguible, était tout entier dans mon cœur : c'était le besoin d'une société intime et aussi intime qu'elle pouvait l'être : c'était surtout pour cela qu'il me fallait une femme plutôt qu'un homme, une amie plutôt qu'un ami. Ce besoin singulier était tel, que la plus étroite union des corps ne pouvait encore y suffire : il m'aurait fallu *deux âmes dans le même corps ; sans cela je sentais toujours du vide* » (I, 414).²⁷ Par cette préférence faiblement marquée (« une femme *plutôt* qu'un homme »), mais affirmée à deux reprises, se révèle l'ambivalence psychosexuelle. Un rien aurait suffi pour que la fusion avec l'ami idéal (Altuna) eût comblé ce « besoin d'une société aussi intime qu'elle pouvait l'être ». « La plus étroite union des corps » laisse cependant toujours *du vide*, et ce dernier mot atteste la présence d'un hiatus dans la relation la plus parfaite. La place que Jean-Jacques désigne ainsi, c'est celle du tiers (la sienne dans la situation triangulaire), qu'il s'est toujours arrangé à imaginer *vacante*. Il approchera de la perfection divine de l'union fusion-

nelle, celle de l'être plein et sans faille, dans ses rêveries au bord du lac de Bienne, où le sentiment de l'existence le « délivre des entraves du corps »²⁸ et le rend semblable à Dieu: « De quoi jouit-on dans une pareille situation? De rien d'extérieur à soi, de rien sinon de soi-même et de sa propre existence; tant que cet état dure on se suffit à soi-même comme Dieu » (I, 1047). Il précise même que ce bonheur « ne laisse dans l'âme aucun *vide* qu'elle sente le besoin de remplir » (I, 1046). On sait qu'une telle félicité, presque divine, a pu tenter Narcisse. L'obtenir n'est pas toujours un bienfait. C'est en effet le sort qui a été infligé au fils d'Hermès et d'Aphrodite, pour avoir voulu se soustraire aux étreintes de Salmacis, éprise de sa beauté surnaturelle. L'union forcée que la Nymphé impose au berger trop farouche donne naissance à un nouvel être, Hermaphrodite, sexuellement indéterminé: « Ils semblent n'avoir aucun sexe et les avoir tous les deux », nous dit Ovide²⁹. Mais cette métamorphose donne accès moins à la plénitude qu'à la conscience de l'échec, comme le remarque Pontalis: « L'appropriation d'un double pouvoir (père-mère, garçon-fille) vire à l'impuissance; l'union fusionnelle du couple conduit à la mort et à la stérilité. Le bisexuel est un asexué. »³⁰

Cette remarque nous ramène aux étreintes asexuées fantasmées par Rousseau et à son désir inconscient d'autocastration. On pourrait, dans cette perspective, s'interroger à nouveau sur la signification des pratiques autoérotiques, qui seraient comprises non plus seulement comme une conduite d'*échec*, mais aussi comme une tentative de *réussir* et réaliser « l'illusion bisexuelle »³¹. Mais on verrait que celle-ci débouche sur l'impuissance ou se limite, comme le remarque Pontalis, à « ne jamais perpétuer que le même »³². N'est-ce pas, dans un sens, ce que l'on observe chez Rousseau? Feignant d'être, comme Hermaphrodite, condamné à s'autoreproduire, il abandonne ses enfants, faisant ainsi disparaître les *signes visibles* de ses relations hétérosexuelles, alors qu'il prend soin de reproduire, dans *Les Confessions*, sa propre image, à la façon de Narcisse.

Nous avons tenté de montrer que la recherche de l'union fusionnelle est l'expression d'un refus d'affronter la crise œdipienne et de la nostalgie d'un mode relationnel archaïque. Ce que Jean-Jacques semble attendre de l'intimité amoureuse, c'est la suppression de l'écran des corps (« deux âmes dans le même corps »). Ce qu'il souhaite de la pure amitié n'est pas très différent, puisqu'une simple inversion des termes nous en donnerait une définition satisfaisante: « une seule âme en deux corps »³³. Pour atteindre cet idéal, il se voit obligé d'exécuter un mouvement de repli,

de nature défensive, et de réprimer le désir sans y être amené *directement* par l'angoisse spécifiquement œdipienne. S'il met entre parenthèses le sexe, c'est pour n'avoir pas à le revendiquer devant le Père; s'il choisit de se châtrer lui-même *préventivement*, c'est moins pour se préserver de menaces *réelles* que pour maintenir l'*illusion* que le tiers, dans la situation familiale, ne saurait être introduit comme un rival importun qui lui barre la route.

Pour mettre en doute une telle interprétation, on pourrait sans doute nous rappeler la scène exhibitionniste de Turin et l'étroite liaison que l'on établit, depuis Freud, entre ce comportement et l'angoisse de castration. La psychanalyse nous apprend en effet que la possession *vraie* du pénis est d'ordre *imaginaire*. Si certains pervers montrent leur sexe, c'est qu'ils ne sont pas sûrs de l'avoir (le fait que cette conduite est rarement attestée chez la femme — châtrée par nature — parle dans ce sens). Serge Viderman, dans une étude psychanalytique remarquable, explique fort bien l'angoisse qui est à l'origine de ces tendances: « La possession *anatomique* ne rassure pas contre les craintes fantasmatiques. La réalité en tant que réalité, quand le fantasme inconscient ne la confirme pas, est l'ombre d'une ombre — c'est elle qui est apparence. »⁴⁴ Mais le rapport de causalité établi ainsi entre certaines manifestations perverses et l'angoisse de castration ne saurait être invoqué comme argument dans le cas de Rousseau. Ce serait ne pas tenir compte d'une donnée essentielle du problème: l'auteur des *Confessions* n'a jamais été à proprement parler exhibitionniste. Les « folies » qui l'égarèrent dans les allées sombres ne doivent faire illusion: ce n'est pas le sexe qu'il montre aux « filles de Turin », mais « l'objet ridicule » (les fesses), qu'il prend plaisir à « étaler à leurs yeux » (I, 89). Cet *acte d'exhibition*, qui n'a pas grand rapport avec la perversion classique, est un langage très clair: demande adressée à la partenaire idéale, non pour bénéficier d'une assurance supplémentaire et se savoir reconnu *homme* sous le regard de la femme, mais dans l'espoir d'obtenir « la punition des enfants » (I, 15). Cette scène muette, qui doit être considérée, nous l'avons vu, comme un épisode masochique, atteste au contraire que la rencontre avec l'autre ne peut être imaginée que de façon passive et *infantile*. Elle parle, elle aussi, en faveur d'un Œdipe non résolu.

CHAPITRE XIII

Se fuir pour être soi : de la personne au personnage

*Je ne sais quelle fatalité me détermine
indépendamment de la raison...*

ROUSSEAU

La plupart des hommes sont si attachés au nom qu'ils ont reçu, qu'ils ont le sentiment de ne faire qu'un avec lui. Ils trouvent dans leur *identité*¹ une confirmation du sentiment qu'ils éprouvent d'être *les mêmes* de la naissance jusqu'à la mort. La loi du Père, en donnant un nom, confirme l'enfant dans le sentiment d'être « fils de » et lui confère cette assurance qui lui est indispensable pour s'engager dans la dialectique des identifications. Or Jean-Jacques, au moment où retentit dans son histoire le discours du père sur sa naissance malheureuse, ressent un malaise indéfinissable; il a le sentiment que sa place dans la constellation familiale n'est plus clairement définie: « T'aimerais-je ainsi *si tu n'étais que mon fils* » (I, 7), s'entend-il dire. C'est alors que l'ordre familial, médiatisé par le *symbole* (le langage), se superpose à la situation *réelle*, celle des données objectives intériorisées par l'enfant dans ses premières années. A ce moment, nous l'avons vu, peut se produire une fissure dans la filiation, un doute sur l'identité: les effusions passionnées d'Isaac rassurent beaucoup moins qu'elles ne troublent. Etre *plus que fils* amène l'enfant à s'interroger sur son vrai rôle au sein de la famille. Le simple fait d'avoir à se poser la question peut être perçu comme une dissonance, et la mère disparue, que le désir du père rend à nouveau présente dans la structure familiale, ne facilite pas la recherche d'un nouvel équilibre. Ce n'est sans doute pas sans raison que le récit des *Confessions* insiste de façon si visible sur les « dix mois » qui ont séparé le retour d'Isaac à Genève de la naissance de son second fils². Si ce dernier donne cette précision — qu'il a cherché à obtenir, puisqu'elle émane forcément d'une histoire apprise — c'est qu'il sent le besoin d'une réassurance supplémen-

taire, destinée à rétablir l'ordre que la parole paternelle a rendu suspect ³.

Cette crainte devant un père qui, par la magie de quelques mots, remet en question les positions respectives dans la constellation familiale, rend malaisée toute véritable identification à ce modèle redouté et respecté. Jean-Jacques montrera des prédispositions persistantes à investir sur certains hommes des sentiments d'admiration. Tenté d'intérioriser celles de leurs « vertus » qui exercent sur lui une véritable fascination, il sera amené à *envier le père*, et non, comme dans une relation œdipienne « normale », à oser faire sien le pouvoir mystérieux qu'il lui prête. Annonçant le mode d'approche qui lui est propre face aux femmes désirées, il « dérobe avec timidité » ⁴ plus qu'il ne prend avec assurance. C'est ainsi qu'il ne se contente pas de voler les pommes qu'il voit reluire dans la dépense d'Abel Ducommun, maître détesté dont il convoite secrètement le pouvoir, mais qu'il satisfait d'autres « envies » et s'approprie aussi tout ce que ce substitut paternel semble garder jalousement pour lui seul : « Dans le cabinet commun mon maître avait un autre cabinet à part, qui fermait à clé ; je trouvai le moyen d'en ouvrir la porte et de la refermer sans qu'il y parût. Là je mettais à contribution ses bons outils, ses meilleurs dessins, ses empreintes... J'étais transporté de joie d'avoir ces bagatelles *en mon pouvoir ; je croyais voler le talent avec ses productions* » (I, 35).⁵

Après la mort de Claude Anet, c'est à contrecœur qu'il prétend avoir dû occuper la place d'intendant qui se trouve vacante, laissant ainsi les circonstances disposer de son sort et refusant de faire les avances ouvertement : « Quand il ne fut plus, je fus bien forcé de prendre sa place, pour laquelle j'avais aussi peu d'aptitude que de goût » (I, 206). Ce qui lui convient, croit-il, c'est de rester l'enfant chéri de la maison, et les « petits soufflets de caresses » que lui donne Maman, l'obligeant à « reprendre le rôle qui (lui) convenait » (I, 206), le confirment dans ce sentiment. Mais dans le brusque mouvement qui le pousse à s'emparer des vêtements de son prédécesseur ne révèle-t-il pas la même « envie » de s'approprier les vertus séduisantes d'un modèle respecté ? Le rival disparu, il donne l'essor aux sentiments de convoitise qui sommeillaient en lui, et le vrai désir, dissimulé jusqu'alors sous une apparence de soumission respectueuse, éclate en plein jour : « J'eus la vile et indigne pensée que j'héritais de ses nippes et surtout d'un bel habit noir qui m'avait donné dans la vue » (I, 205).

S'il se sent constamment porté à convoiter ou à dérober, c'est qu'il ne se reconnaît aucun droit à la possession. Par suite d'une mauvaise

résolution du conflit œdipien, il se voit contraint à feindre de se maintenir dans le rôle d'enfant et à ne jamais faire valoir ses ambitions, fussent-elles légitimes. Il a pu, cela ne fait guère de doute, intérioriser plusieurs des qualités qu'il admirait chez son père: au moment de la crise de Vincennes, il retrouvera avec émotion cette image enfouie en lui, à laquelle il saura emprunter certaines de ses « vertus ». Mais la première identification n'ayant pas permis une structuration satisfaisante, il sera toujours disposé à revivre, face à des pères substitutifs, ce désir inassouvi de s'appropriier leur pouvoir.

Venture fut le premier et le plus significatif des modèles qui se sont présentés à lui, et le subit transfert dont il est l'objet prend un caractère exemplaire. C'est au début de 1730 (en février, précise même le texte) que la rencontre se produit. Jean-Jacques, qui n'a pas encore dix-huit ans, est alors pensionnaire à la maîtrise de la cathédrale d'Annecy, où il apprend la musique. Il nous donne de cette *apparition* une évocation qui a quelque chose de fascinant et de mystérieux. Un paragraphe d'introduction nous laisse pressentir que la vie innocente qu'il mène « depuis près d'un an » grâce à l'influence bienfaisante de Maman va prendre une orientation différente. De « nouvelles folies » sont annoncées, et la tonalité du récit s'assombrit, comme pour l'entrée en scène de Méphistophélès: « Un soir du mois de février qu'il faisait bien froid, comme nous étions autour du feu, nous entendîmes frapper à la porte de la rue » (I, 123).⁶ La scène est suggérée avec un accent de vérité qui nous rend sensible, ici encore, le prodigieux pouvoir d'incarnation de l'écrivain. Celui-ci, pour renforcer l'impression de « chose vue », a jugé bon d'ajouter ce détail qui ne figurait pas dans la version primitive: « Perrine prend sa lanterne, descend, ouvre ». Mais l'intérêt dominant du récit se trouve dans l'extrême attention avec laquelle le jeune pensionnaire de la maîtrise examine le nouveau venu, dont la présence ambiguë, faite d'un mélange assez rare de disgrâce physique et de charme indéfinissable, donne l'éveil aux forces de sympathies qui attendaient en lui. Le caractère du personnage est aussitôt pressenti: il « n'allait pas gueusant comme un gueux, mais comme un fou » et « pouvait passer pour un aimable débauché » (I, 124, 125). Le « goût pour M. Venture » (I, 125) n'est pas sans analogie avec la subite passion, encore plus surprenante, pour Bâcle⁷, dont l'influence est si perturbante que le comte de Gouvon se voit obligé de mettre à la porte son jeune protégé. Ces deux amitiés passionnées semblent avoir joué, dans une certaine mesure, un rôle presque similaire: l'une et l'autre facilitent l'accès à une vie plus libre

et plus aventureuse. Mais si le nouveau compagnon est assuré d'un prestige sans limites, c'est qu'il a été mêlé au monde artistique de Paris — faisant ainsi fonction d'intermédiaire entre la capitale et la province — et connaît « toutes les actrices, toutes les jolies femmes » (I, 124). Il a d'ailleurs de ces dernières une idée peu flatteuse, et il peut paraître surprenant qu'un partisan déclaré des passions « idéales » ait pu un certain temps lier son sort à un homme qui avait de l'amour une conception si dégradante. La contradiction est cependant plus apparente que réelle: comme nous l'avons vu, c'est précisément l'amour physique dans ses manifestations brutales ou simplement impudiques qui provoque la levée de l'interdit et s'offre à la pensée de celui qui se veut toujours pur. Celui-ci voit se dresser entre la femme trop respectable et son propre désir le spectre de l'inceste, alors que la fille sans pudeur apporte un antidote à ses inhibitions et met en échec le vœu d'angélisme. Venture a précisément le pouvoir de résoudre cette contradiction grâce à sa façon si personnelle de dire toujours « du ton le plus élégant les choses les plus grossières » (I, 125). Par cette conception dévalorisante de l'amour, il ne mérite guère de « bonnes fortunes ». Comme le dit clairement le texte, « il ne lui fallait que des filles perdues » (*ibid.*).⁸ Mais l'avantage principal qu'il a sur Bâcle, modeste apprenti horloger, se trouve dans l'étendue de son savoir: même s'il est superficiel et touche-à-tout, on peut voir en lui un amateur doué et un initiateur convaincant pour un jeune homme de dix-huit ans qui n'a pas encore fait d'études sérieuses⁹.

Le transfert sur Venture semble avoir été d'une soudaineté surprenante. Jean-Jacques n'a qu'une crainte, le soir de la première rencontre, c'est que le beau parleur, qui accepte avec tant d'assurance de chanter le lendemain au concert de la Cathédrale, soit un imposteur. Après l'exécution de la cantate, qui fut des plus réussies, il se trouve soulagé d'un grand poids et embrasse le virtuose avec reconnaissance: « J'eus bientôt de quoi me rassurer. Il chanta ses deux récits avec toute la justesse et tout le goût imaginables, et qui plus est avec une très jolie voix » (I, 124). Dès ce moment il voit en lui le modèle des qualités qu'il désire s'approprier: « J'aimais à le voir, à l'entendre; tout ce qu'il faisait me paraissait charmant, *tout ce qu'il disait me semblait des oracles* » (I, 125). La période durant laquelle le jeune homme peut se laisser séduire au charme de son nouvel ami semble avoir été assez courte: « nous fûmes bientôt séparés », se contente de dire le texte des *Confessions* (I, 126). Jean-Jacques n'a guère pu vivre dans l'intimité de Venture plus de six mois, puisqu'il fait sa connaissance en février 1730 et quitte lui-

même Annecy en juillet de la même année, pour commencer une vie errante qui le conduit à Fribourg, Lausanne, Neuchâtel, Soleure, Paris et Lyon, où il apprend enfin la nouvelle adresse de M^{me} de Warens, qu'il rejoint à Chambéry à la fin du mois de septembre 1731. Mais il mettra à profit ce temps précieux pour se nourrir quotidiennement des leçons de son idole, qu'il voit bientôt « brillant et fêté dans tout Annecy » (I, 133). Ce qu'il lui demande, outre un moyen agréable de gagner sa vie comme musicien, c'est une autorisation à vivre plus librement et à courir les aventures amoureuses dont il a toujours rêvé. « Les dames se l'arrachaient » (I, 133), constate-t-il avec quelque envie. Ce n'est pas un hasard si tant de jeunes filles tournent autour du jeune prosélyte au moment précis où il partage le gîte de son ami, et si la longue promenade qu'il entreprend à la fin du mois de juin lui permet de vivre, en compagnie de Claudine Galley et de M^{lle} de Graffenried, l'une des plus belles journées de sa vie. On nous dira que cette idyllique journée de Tounes nous donne de l'amour le sentiment le plus pur et ne semble pas devoir grand-chose à l'exemple d'un « aimable débauché » à qui ne conviennent « que des filles perdues ». Nous pensons au contraire que Jean-Jacques a besoin, fût-ce pour pétrarquiser, de se sentir encouragé par cet aîné qui l'invite à libérer ses désirs et lui fait comprendre que l'amour n'est qu'un jeu sans conséquence ¹⁰, et non « ce terrible arrangement » qu'il « fallait des siècles pour préparer » (I, 144).

C'est évidemment sur le plan de la musique que l'effet du transfert sera le plus spectaculaire. Le sage pensionnaire de la maîtrise, qui avait choisi d'étudier cet art, y voit désormais le moyen d'accéder à la vie plaisante et libre qui lui convient. S'il s'éloigne d'Annecy, c'est pour courir l'aventure et se dire à son tour « maître à chanter » (I, 148). Installé à Lausanne dès la fin du mois de juillet 1730 ¹¹, il s'est « mis en tête de faire... le petit Venture » (I, 147), et l'identification au modèle envié est si forte qu'il en parle comme d'un de ces « moments de délire inconcevables » (I, 148), où il devient autre. Il nous donne en cette circonstance l'impression de vivre un rêve éveillé ¹². Fort de l'assurance de ne faire qu'un avec l'homme qu'il admire, il est prêt à courir tous les risques, à tenter l'impossible. S'il ose affronter le public et diriger, chez M. de Treytorrens, le morceau dont il se prétend l'auteur, c'est qu'il s'est aliéné sous la baguette invisible du magicien et exerce par procuration le pouvoir d'un autre ¹³. Il imagine, pour évoquer ce mouvement d'identification passionnée, un néologisme assez éloquent : « Je m'étais pour ainsi dire *venturisé* » (I, 148). Pour que la métamorphose soit

complète, il n'hésite pas à changer de nom: « Il s'était appelé ¹⁴ Venture de Villeneuve; moi je fis l'anagramme du nom de Rousseau dans celui de Vaussore, et je m'appelai Vaussore de Villeneuve » (I, 148). Mais le regard ironique que l'écrivain de cinquante-trois ans tourne vers sa jeunesse aventureuse ne doit pas donner le change. Le jeune fou du « concert ridicule » de Lausanne se laisse emporter par un désir impérieux pour changer ainsi son identité contre celle d'un modèle tout-puissant: il y trouve une invite à faire l'essai de ses propres forces. S'il ajoute à l'anagramme, derrière laquelle se dissimule le vrai patronyme, le nom emprunté à son idole, c'est pour mieux s'en approprier les pouvoirs ¹⁵.

C'est à Lausanne qu'il « venturise » sans retenue, immédiatement après la période de six mois passée en compagnie de son ami. Tout se passe comme s'il avait senti le besoin de s'éloigner de ce dernier pour mieux pouvoir lui dérober son identité. Il ne retournera en Savoie qu'en automne 1731, pour se fixer à Chambéry, où M^{me} de Warens a élu domicile. L'année suivante il est de nouveau maître de musique et pense encore aux rares talents de son cher Venture, qui non seulement n'est plus à ses côtés, mais a probablement déjà quitté le pays pour une destination inconnue ¹⁶. Voyant qu'il ne peut se signaler à la comtesse de Menthon, la mère fort spirituelle de l'une de ses élèves, sinon par sa seule balourdise, il en vient à déplorer son manque d'usage du monde: « Elle trouva que je n'étais qu'un sot. Je le sentis moi-même et j'en gémissais, *enviant le talent de mon ami Venture* » (I, 193). Mais à Chambéry il est trop connu pour pouvoir changer d'identité, et cet obstacle n'est peut-être pas étranger à la maladresse et à la timidité dont il fait preuve à nouveau. A Lausanne il était *autre* et devait son audace à cette conviction qu'il avait d'exercer un pouvoir qui lui était délégué par la magie d'un nom ¹⁷.

Ce moment où Jean-Jacques se dissimule sous un pseudonyme mérite de retenir toute notre attention. Plus tard, après le décret de prise de corps, l'auteur d'*Emile* sera forcé de se cacher et de voyager sous un nom d'emprunt ¹⁸. C'est souvent pour obéir aux prescriptions d'amis vigilants, comme le prince de Conti, qu'il gardera ces noms de guerre, dont l'adoption, fût-elle momentanée et imposée par la prudence la plus élémentaire, lui paraît un acte de lâcheté peu conforme à l'idéal romain qu'il veut représenter ¹⁹. Mais à Lausanne le changement d'identité prend une signification plus profonde: il faut être Venture pour avoir le droit de s'imposer et de revendiquer le désir de briller; et le fait que l'échec rend l'imposteur à sa véritable identité vient le confirmer. En

effet l'un des musiciens, un certain Lutold ²⁰, vient trouver, le lendemain du concert, le malheureux maestro improvisé, et celui-ci n'hésite pas à lui ouvrir son cœur : « Je lâchai la bonde à mes larmes, et *au lieu de me contenter de lui avouer mon ignorance, je lui dis tout...* Dès le même soir tout Lausanne sut qui j'étais » (I, 150). Il est intéressant de remarquer, comme le fait Marcel Raymond ²¹, que c'est moins l'incapacité du compositeur-chef d'orchestre qui est confessée que le changement d'identité. La conscience de l'échec permet à Vaussore de redevenir Rousseau et de retrouver, grâce à l'effusion dans les larmes, le rôle d'enfant qu'il a voulu quitter.

Sans doute Jean-Jacques n'avait-il pas, comme Stendhal, de tendances pseudonymiques caractérisées, qui s'expliquent en général par un rejet du père que l'on peut dire étranger à sa psychologie ²². Mais il nous donne un autre exemple non moins significatif de changement d'identité, au cours du voyage à Montpellier, où il se voit obligé de faire route pendant plusieurs jours en compagnie de deux femmes charmantes : M^{me} du Colombier et M^{me} de Larnage. Pour que la situation soit, une fois de plus, triangulaire, le tiers importun ne manque pas à l'appel : « Un maudit marquis de Torignan » (en réalité : Taulignan) les accompagne, et le jeune Chérubin, pour qui la plus âgée des séduisantes voyageuses éprouve une passion subite, redoute fort ses sarcasmes. Ici encore Rousseau renonce brusquement à son patronyme ²³ pour choisir celui de Dudding : « Je ne sais par quelle bizarrerie je m'avisai de passer pour Anglais. Je me donnai pour Jacobite, on me prit pour tel ; je m'appelai Dudding, et l'on m'appela M. Dudding » (I, 249-250). Où a-t-il trouvé ce nom à consonance anglaise ? Serait-ce, comme le suggère Courtois, celui de l'évêque du diocèse de Lausanne, Claude-Antoine Duding ? ²⁴ Mais ce qui est plus intéressant, c'est que le texte des *Confessions* nous renseigne sur le personnage que le voyageur anglais entend jouer : « Je me donnai pour Jacobite », nous dit-il. C'était choisir le rôle d'un exilé glorieux et menaçant. On sait que, depuis la révolution anglaise de 1688, les partisans catholiques du roi exilé Jacques II constituaient en Europe des foyers d'intrigue particulièrement actifs. Après 1715, le « prétendant Stuart » (fils de Jacques II), obligé de quitter la cour de Saint-Germain, va s'établir à Rome, mais il compte à Avignon, en terre pontificale, ainsi qu'à Montpellier, de nombreux partisans. Jean-Jacques, qui semble mieux informé qu'il ne le prétend, sait que la présence d'un Jacobite sur la route de Montpellier n'a rien d'in vraisemblable ²⁵. Le voilà donc, lui qui se croira plus tard victime d'un

complot, devenu conspirateur avoué²⁶. Mais ce qu'il gagne, pense-t-il, c'est un surcroît de prestige. A Saint-Marcellin il accompagne M^{me} de Larnage à la messe, et son zèle à suivre l'office risque de le faire passer pour un dévot et de compromettre la réussite amoureuse: dire qu'il est Genevois et habite Chambéry, ce serait se condamner à faire l'aveu de sa conversion, pour laquelle il éprouve sans doute un sentiment de honte. Se dire Jacobite (et l'on remarquera que la métamorphose préserve une partie du vrai prénom *Jean-Jacques*), c'est changer le rôle peu glorieux d'apostat contre celui, courageux, de militant exilé pour ses convictions. Mais ici, comme à Lausanne, c'est le manque de confiance en soi qui explique l'aliénation pseudonymique. Confronté à deux femmes séduisantes, le timide voyageur éprouve le désir de *disparaître*. Il se sent, une fois de plus, menacé *dans son corps* et ne saurait longtemps soutenir, *lui présent*, les regards curieux de ses séduisantes compagnes.

C'est donc sous le nom d'emprunt de Dudding qu'il a connu l'amour physique sous son jour le plus vrai²⁷, et c'est quand il perd son identité que, paradoxalement, il entre en pleine possession de sa nature: « Elle m'avait donné cette confiance dont le défaut m'a presque toujours empêché d'être moi. Je le fus alors. Jamais mes yeux, mes sens, mon cœur et ma bouche n'ont si bien parlé » (I, 252). Les raisons d'une telle réussite sont dues à un concours de circonstances qui ont eu pour effet de lever comme par miracle les inhibitions: dans les bras de M^{me} de Larnage non seulement Jean-Jacques avait oublié son nom, mais il n'avait qu'à obéir, sa partenaire ayant pris toute l'initiative. A cette double disparition — celle de l'identité et celle de la volonté personnelle — s'ajoutait la situation: les conditions de voyage de l'époque contraignent les amants à un tête-à-tête constant, et là encore il suffisait de se plier aux exigences extérieures. Ainsi celui qui redoute de montrer son désir vrai peut feindre de n'avoir rien voulu²⁸.

Cependant, qu'il se cache sous les noms de Vaussore ou de Dudding, Jean-Jacques n'est pas typiquement pseudonyme. Par l'adoption momentanée d'une nouvelle identité, il se laisse aller à vivre une sorte de *roman*, et le personnage qu'il se met à jouer devient pour lui réalité²⁹. Mais les deux noms qu'il eut l'idée de choisir dans sa jeunesse représentent des tentatives exceptionnelles, dont sa vie ne nous donne pas d'autres exemples. Plus tard, quand le danger l'obligera à se cacher, il s'arrangera presque toujours pour conserver quelque chose de sa véritable identité, tantôt se contentant de s'appeler Monsieur Jacques ou de ne garder que l'un des *J* de ses initiales³⁰, tantôt recherchant des combinaisons plus

subtiles en joignant les prénoms de son baptême catholique au nom d'alliance de la mère de Thérèse (Jean-Joseph Renou). Ce dernier choix est sans doute intéressant, puisqu'il réalise en quelque sorte le désir que nous avons vu d'être l'enfant de sa belle-mère. Mais il se révèle toutefois assez conforme à la logique : Thérèse devant passer pour la sœur de M. Renou, c'est elle qui préservait une part de sa véritable identité, et la ruse de guerre n'était ainsi qu'à demi frauduleuse. Ce qui nous semble plus intéressant, c'est le mouvement presque similaire qui pousse l'auteur d'*Emile*, lors de sa fuite de Montmorency, à signer du nom de sa propre mère. Au moment d'écrire le nom de Bernard, une inhibition mystérieuse s'empare de lui : « Je dois pourtant vous dire qu'en passant à Dijon il fallut donner mon nom, et qu'ayant pris la plume dans l'intention de substituer celui de ma mère, il me fut impossible d'en venir à bout ; la main me tremblait si fort que je fus contraint deux fois de poser la plume ; enfin le nom de Rousseau fut le seul que je pus écrire, et toute ma falsification consista à supprimer l'*J* d'un de mes prénoms. »³¹ Il est évident que l'auteur de cette lettre s'empresse de faire savoir aux puissants protecteurs qui l'ont forcé à se montrer prudent qu'il ne lui fut pas possible de mentir. Mais on peut se demander, non sans vraisemblance, si le tremblement qui interdit au fugitif de falsifier sa signature ne s'explique pas par des motifs plus profonds. Celui-ci put emprunter le nom de sa belle-mère, mais sa plume reste en suspens au moment d'écrire celui de sa propre mère. On sait que Suzanne Bernard, qui occupe bien peu de place dans *Les Confessions*, n'apparaît guère que dans l'histoire familiale transmise ou dans le discours du père. Elle n'en est pas moins présente dans l'inconscient de son fils, qui se croit obligé de la remplacer et de se féminiser (« remplis le vide qu'elle a laissé dans mon âme »), tout en sachant que, de tous les rôles, le plus inacceptable est celui que lui propose le désir paternel. N'est-ce pas le refus d'obéir à cet ordre incompréhensible qui se manifeste à Dijon et, par deux fois, paralyse la main qui allait écrire ce nom sacré et redouté ?

Les problèmes d'identité ne sont pas toujours liés à l'adoption d'un pseudonyme. Jean-Jacques éprouve parfois le besoin de devenir autre et de s'identifier à un personnage imaginaire sans que le changement de patronyme vienne en quelque sorte entériner la métamorphose. C'est ainsi qu'à Turin, pour échapper aux menaces de « l'homme au sabre » (I, 90), il se donne pour « un jeune étranger de grande naissance dont le cerveau s'était dérangé », pensant qu'un titre de noblesse et quelque désordre mental doivent suffire à lui valoir des égards exceptionnels.

Plus tard, sur la route de Vincennes, il confondra sa cause avec celle de Fabricius, comme dans son enfance il entraînait dans le rôle de Scaevola au point de « tenir la main sur un réchaud pour représenter son action » (I, 9). Cette fuite hors du réel, qui lui permet de glisser tout naturellement vers les rôles que lui propose son imagination (« je devenais le personnage dont je lisais la vie », I, 9) n'est pas dissociable de la difficulté qu'il éprouve à s'accepter dans sa réalité. S'il y a un moment où les forces inconscientes sont à l'œuvre, c'est celui de la première représentation du *Devin* à Fontainebleau³². Il importe tout d'abord de remarquer qu'un succès littéraire n'a pas les mêmes conséquences qu'un succès théâtral. Après le premier *Discours*, l'auteur pouvait savourer sa gloire tout en continuant à « se cacher ». Mais le musicien qui assiste à la représentation d'une œuvre lyrique de sa composition ne se trouve pas dans la même situation : il est dans la salle, exposé aux regards, et ressent *directement* l'effet que sa musique produit sur le public. Emouvoir jusqu'aux larmes des femmes élégantes prend une signification érotique, et le gain libidinal qui en résulte n'a pas échappé à l'auteur du *Devin*, qui, fidèle à ses habitudes solitaires, aurait voulu jouir de son succès incognito ou être seul dans la salle : « J'aurais donné tout au monde pour le voir représenter à ma fantaisie, à *portes fermées*, comme on dit que Lulli fit une fois jouer *Armide* pour lui seul » (I, 375). Il ne put réaliser ce vœu et dut assister à la répétition, « honteux comme un écolier au milieu de tout ce monde » (I, 376). Mais la scène la plus saisissante se produisit le lendemain, jour de la représentation. Elle est, selon nous, d'une telle importance qu'il faut la donner ici en entier :

« Le lendemain, jour de la représentation, j'allai déjeuner au café du Grand-Commun. Il y avait là beaucoup de monde. On parlait de la répétition de la veille, et de la difficulté qu'il y avait eu d'y entrer. Un officier qui était là dit qu'il y était entré sans peine, conta au long ce qui s'y était passé, dépeignit l'auteur, rapporta ce qu'il avait fait, ce qu'il avait dit ; mais ce qui m'émerveilla de ce récit assez long, fait avec autant d'assurance que de simplicité, fut qu'il ne s'y trouva pas un seul mot de vrai. Il m'était très clair que celui qui parlait si savamment de cette répétition n'y avait point été, puisqu'il avait devant les yeux, sans le connaître, cet auteur qu'il disait avoir tant vu. Ce qu'il y eut de plus singulier dans cette scène fut l'effet qu'elle fit sur moi. Cet homme était d'un certain âge ; il n'avait point l'air ni le ton fat et avantageux ; sa physionomie annonçait un homme de mérite, sa croix de Saint-Louis annonçait un ancien officier. Il m'intéressait malgré son impudence et

malgré moi; tandis qu'il débitait ses mensonges je rougissais, je baissais les yeux, j'étais sur les épines; je cherchais quelquefois en moi-même s'il n'y aurait pas moyen de le croire dans l'erreur et de bonne foi. Enfin, tremblant que quelqu'un ne me reconnût et ne lui en fît l'affront, je me hâtai d'achever mon chocolat sans rien dire, et baissant la tête en passant devant lui, je sortis le plus tôt qu'il me fut possible, tandis que les assistants péroraient sur sa relation. Je m'aperçus dans le rue que j'étais en sueur, et je suis sûr que si quelqu'un m'eût reconnu et nommé avant ma sortie, on m'aurait vu la honte et l'embarras d'un coupable, par le seul sentiment de la peine que ce pauvre homme aurait à souffrir si son mensonge était reconnu » (I, 376-377).

C'est à ce propos que l'auteur des *Confessions* aurait pu placer la réflexion que lui inspire l'épisode lausannois: « J'ai déjà noté des moments de délire inconcevable où je n'étais plus moi-même: en voici encore un des plus marqués » (I, 148). Face à l'homme du café du Grand-Commun, il éprouve une sorte de stupeur qui paralyse toute volonté: « *Il m'intéressait* malgré son impudence et malgré moi » (I, 377). Ce dernier verbe semble nous renvoyer au récit de l'apparition de Venture, où Jean-Jacques, plein d'admiration pour le nouveau venu, craignait aussi de se trouver en face d'un imposteur: « Vous verrez », lui dit M. Le Maître, « qu'il ne sait pas une note de musique. J'ai grand peur, lui répondis-je. Je le suivis très inquiet. Quand on commença, le cœur me battait d'une terrible force; car *je m'intéressais* beaucoup à lui » (I, 124). A Fontainebleau l'imposture de l'ancien officier ne fait pas de doute, mais la même crainte s'empare de celui qui l'observe et qui se demande « s'il n'y aurait pas moyen de le croire dans l'erreur et de bonne foi ». Cependant, ce bref épisode nous semble avoir une résonance beaucoup plus profonde que celui du « concert ridicule ». Faut-il suivre ici MM. Gagnebin et Raymond, pour qui « Rousseau s'identifie si bien à l'imposteur qu'il boit toute la honte que le coupable devrait éprouver et ne voit plus pour soi qu'un comportement possible: s'anéantir et laisser triompher le mensonge » ?³³ On pourrait reprocher à une telle explication, qui se limite à l'analyse des mécanismes conscients, de se contenter de développer ce que l'auteur a pu saisir lui-même dans son comportement, et de passer à côté de la question qui nous semble essentielle: d'où vient le pouvoir inhibant dont est brusquement investi l'imposteur? Si l'on examine le texte de plus près, on s'aperçoit que l'enchaînement des idées est significatif: « Ce qu'il y a de plus singulier dans cette scène fut l'effet qu'elle fit sur moi », remarque Rousseau, qui passe sans transition

au portrait physique et moral de l'homme qui le fascine, comme s'il voyait dans l'apparence de celui-ci la cause de son trouble : il est « d'un certain âge », a une contenance modeste, et la croix de Saint-Louis qu'il porte semble annoncer « un ancien officier ». En somme ce personnage, qui offre toutes les garanties d'honnêteté, se confond si bien avec une image paternelle respectable qu'il est impossible de le mettre dans son tort. Ce qu'il renvoie à l'auteur du *Devin*, ce n'est pas tant son double que celui de son propre père, comme si le fantôme d'Isaac (mort depuis cinq ans) venait assister au triomphe de son fils cadet. Dans cette scène capitale, l'auteur des *Confessions* se trouve placé entre la parole vraie qu'il détient et la parole fausse de l'autre. Au moment où il a l'occasion unique de faire triompher l'être sur le paraître, il choisit de *disparaître*, refusant de décider, *lui présent*, et de trancher dans le vif. Il s'efforce, pour n'avoir pas à démolir ce substitut paternel plein d'assurance, de dissimuler sa propre *identité* : « Si quelqu'un m'eût reconnu et nommé avant ma sortie, on m'aurait vu la honte et l'embarras d'un *coupable*. » Par cet étrange effacement, qui indique une fois de plus cette place manquante dans le triangle œdipien, il n'en révèle pas moins la présence des pulsions sadiques qu'il a toujours pris soin de refouler. Celui qui n'a pas voulu, face au père, se montrer *combatif* se condamne à réprimer toute revendication virile légitime et à nourrir secrètement des sentiments *agressifs*. Au café du Grand-Commun, alors qu'il a le pouvoir de rétablir les choses dans leur vérité sans avoir besoin d'adopter une attitude hostile, son droit étant incontestable, il tremble et prend la fuite. Confronté à ce double de l'image paternelle, il préfère se reconnaître *démuni de tout pouvoir*. Tout se passe comme s'il détenait une arme (jugée dangereuse, puisqu'elle peut détruire) dont il refuse de se servir, fût-ce en situation de légitime défense. Cette arme, dont l'efficacité est assurée, consiste simplement à déclarer son identité. Isaac Rousseau, on s'en souvient, répétait fièrement à son ennemi Gautier : « Je suis Rousseau ! » Jean-Jacques, au contraire, décidé à maintenir intacte l'image du père tout-puissant dont il a besoin, s'interdit de prononcer ce nom magique, dont le pouvoir destructeur est ressenti comme trop menaçant. Ce n'est que face aux femmes qu'il lui arrive de laisser affleurer la composante sadique, qui est étroitement liée aux tendances masochiques. Dans l'épisode du ruban volé, on se le rappelle, il renverse subitement les rôles et, tournant contre l'innocente Marion ses pulsions agressives, il fait entendre la parole menteuse³⁴. Face aux hommes, il sait mieux dissimuler tout mouvement sadique. Mais il en éprouvait

de tels à l'égard de son frère, et la scène où il s'interpose entre celui-ci et son père est aussi réversible et s'explique par le désir de dissimuler des sentiments haineux ou le plaisir qu'il prenait peut-être au spectacle de la violence paternelle. Face à Claude Anet, également il semble avoir éprouvé des sentiments de jalousie, malgré les assurances contraires qu'il nous donne dans *Les Confessions*, où il dit l'avoir aimé et respecté comme un modèle de vertu. Il peut paraître en effet surprenant de voir que le personnage épisodique de *La Nouvelle Héloïse* qui porte les mêmes nom et prénom abandonne Fanchon, son épouse, pour se livrer, comme François Rousseau, à une vie dissipée et débauchée³⁵. Il importe aussi de remarquer que la répétition du *Devin* est un succès et qu'en pénétrant incognito dans le café du Grand-Commun Jean-Jacques s'arrange pour savourer son triomphe sans que personne ne le désigne à l'attention. S'il tient à garder l'anonymat, c'est qu'il redoute que son ambition légitime soit démasquée. Ce qui lui donne le sentiment d'être « coupable », comme le texte le précise, c'est d'avoir voulu réussir. A Lausanne, après le concert chez M. de Treytorrens, l'échec accepté le rendait à lui-même et à sa véritable identité. A Fontainebleau, au contraire c'est la réussite qui l'oblige à passer inaperçu et à cacher son nom. Risquant d'être, ici encore, pris en flagrant délit de désir, il renie son œuvre comme il a renié ses enfants³⁶. Cette peur de la réussite peut surprendre chez un écrivain qui n'a jamais hésité à signer ses ouvrages les plus discutés, à une époque où tant d'auteurs s'abritaient derrière un pseudonyme commode. Mais écrire est un acte solitaire, et la rencontre avec les autres n'a pas lieu, sinon par le truchement du livre. L'auteur du *Devin* est au contraire confronté à son public et, lui présent, il redoute le succès. Par une tactique prudente il jouit secrètement de l'effet produit sur les autres par son œuvre, tout en faisant *comme s'il était étranger à la gloire* qu'elle lui apporte, n'ayant jamais rien entrepris pour entrer en lutte avec les autres. Il accepterait l'échec ouvertement, y voyant un juste châtement apporté à la sotte ambition d'auteur³⁷.

Il n'est pas difficile d'administrer la preuve de ce que nous affirmons ici, puisque *Les Confessions* nous la fournissent dix pages plus loin. *Narcisse* est joué au Théâtre-Français deux mois exactement après le succès du *Devin*. Le public reçoit la pièce « avec applaudissement » ; mais l'auteur, qui a réussi à la « faire jouer anonyme », prétend s'ennuyer tellement à la représentation qu'il ne peut y assister jusqu'au bout. C'est alors que, renouvelant exactement la scène du café du Grand-Commun, il entre au Procope, où il rejoint quelques auteurs qui ont,

pense-t-il, éprouvé le même ennui que lui. Convaincu que sa pièce n'a pas eu le bonheur de plaire à des juges si avertis, il s'empresse de s'en déclarer l'auteur : « Là je dis *hautement* mon peccavi, m'avouant *humblement* ou fièrement l'auteur de la Pièce, et en parlant comme tout le monde en pensait » (I, 388).³⁸ Il est difficile de savoir exactement si la pièce connut l'insuccès que son auteur prétend. Celui-ci parle de « l'indulgence du public » et pense que les connaisseurs rencontrés au café ont fui comme lui le spectacle : « Je trouvai Boissy et quelques autres, qui *probablement* s'étaient ennuyés comme moi. » Il nous donne en somme l'impression de décider que son œuvre est mauvaise pour pouvoir en revendiquer impunément la paternité. Si l'anonymat devait lui permettre de savourer solitairement sa réussite, il retrouve son identité au moment où il a la conviction d'avoir donné la preuve de son peu de talent et de pouvoir aborder ses confrères avec l'humilité d'un enfant qui avoue modestement n'avoir pas su évaluer ses forces et s'être aventuré dans une entreprise pour laquelle il n'était pas fait.

Les divers épisodes que nous avons étudiés nous montrent Rousseau à la recherche de lui-même. Qu'il dissimule son nom pour mieux savourer ses victoires ou qu'il s'en choisisse un autre pour vivre impunément ses désirs, il a toujours eu de la peine à s'accepter face à autrui. Ce timide sait que le parti qu'il a pris d'écrire et de se cacher est le seul qui lui permette de révéler son *moi* véritable et de recouvrer son unité perdue. A la fin de sa vie, il répond à Bernardin de Saint-Pierre, désireux de savoir quel homme il aurait voulu être : « Lycurgue pour sa fermeté, patience, justice, bonté. » Puis il ajoute, découvrant quelque chose de plus profond au-delà de l'idéal antique qu'il s'était fièrement choisi : « Il faut être soi ! »³⁹ L'identification à Venture, fugitif compagnon de sa jeunesse insouciante, marque une étape importante dans cette longue quête d'un pouvoir ignoré, quoique constamment pressenti. Mais c'est à M^{me} de Warens que revient le mérite, insuffisamment souligné selon nous, d'avoir donné à Jean-Jacques la possibilité d'entrer en possession des forces qui sommeillaient en lui, pour devenir enfin, après un long cheminement, pleinement lui-même.

Les pages suivantes, consacrées aux années passées dans l'intimité de Maman, nous feront assister au premier moment, le plus important peut-être, de cette métamorphose.

CHAPITRE XIV

Petit et Maman : la sympathie des âmes

*Etre avec les gens qu'on aime, cela suffit ; rêver,
leur parler. ne leur parler point, penser à eux, penser
à des choses plus indifférentes, mais auprès d'eux,
tout est égal.*

LA BRUYÈRE

a) Commencement d'une grande phrase musicale

Marchant sur la route d'Annecy, au printemps de 1728, Jean-Jacques se sent enfin libre, et l'euphorie qui en résulte lui donne le sentiment d'entrer « dans le vaste espace du monde » (I, 45). Après trois années d'apprentissage sous la férule du maître graveur Abel Ducommun, il s'entend dire par M. de Pontverre, curé de Confignon et célèbre convertisseur : « Allez à Annecy ; vous y trouverez une bonne Dame bien charitable, que les bienfaits du Roi mettent en état de retirer d'autres âmes de l'erreur dont elle est sortie elle-même » (I, 47). Se doutait-il, ce matin du 21 mars, qu'il allait voir apparaître devant ses yeux éblouis la femme qu'il attendait depuis longtemps et autour de laquelle sa vie allait graviter pendant plus de quatorze ans ?

Cette première rencontre, à quoi bon l'évoquer ici, puisque le récit des *Confessions*, qui est dans toutes les mémoires, l'a fixée à jamais ? La poésie qui s'en dégage en garantit l'authenticité. Aussi nous ne suivrons pas L.-F. Benedetto, lorsqu'il écrit que « l'auteur a transformé la rencontre banale d'un nouveau converti et d'une convertisseuse en une scène exquise d'amour »¹. Nous pensons au contraire que c'est le savant historien de M^{me} de Warens qui « transforme » cette poésie porteuse d'émotion vraie en une présentation objective des faits, qui ne garde plus rien du vécu véritable. Nous ne minimisons pas l'intérêt des recherches érudites et pensons au contraire qu'il est dangereux de n'en pas tenir compte avec la plus grande rigueur. Mais il y a des moments

où il importe de ne pas dissocier « poésie » et « vérité ». La douceur de la voix qui accueille Jean-Jacques (« mon enfant, me dit-elle d'un ton qui me fit tressaillir ») n'est pas seulement le premier pas d'un jeune calviniste vers le catholicisme, elle est déjà parole d'amour. La dernière *Réverie*, où affleure une émotion impossible à mettre en doute, vient d'ailleurs le confirmer. M^{me} de Warens, par ses paroles d'accueil dont nous avons déjà parlé dans notre premier chapitre ², fixe pour longtemps le sort du jeune fugitif et va donner à sa vie une orientation décisive: « Elle avait cette voix argentée de la jeunesse qui fit toujours sur moi tant d'impression, qu'encore aujourd'hui je ne puis entendre sans émotion le son d'une jolie voix de fille » (I, 195). Malgré le temps écoulé — ou peut-être à cause de lui — une continuité s'établit, et le souvenir de tante Suzon, qui chantait « avec un filet de voix fort douce » (I, 11), irradie de sa lumière ce matin de Pâques fleuries. De ce moment inaugural, où il pose son regard d'adolescent sur ces « beaux yeux bleus pleins de douceur » (I, 49), Jean-Jacques aurait pu dire, comme le fit Stendhal dans les premiers jours de sa passion pour Métilde: « Commencement d'une grande phrase musicale » ³. Cette première rencontre ne dura que trois jours, puisque M^{me} de Warens fit partir son « protégé » pour Turin le 24 mars, à l'aube probablement. Mais ce court moment suffit pour que l'image du bonheur s'imprime fortement: Rousseau découvre à sa vie « un nouvel orient » ⁴, et l'apparition d'Annecy, qu'il n'oubliera pas pendant son séjour en Italie, lui fera repasser les monts l'année suivante. Il vivra dans l'intimité de Maman plusieurs années, et cette longue période, si importante pour sa formation morale et intellectuelle, se développera selon une courbe dont il nous faut maintenant, pour mieux la comprendre, délimiter les phases successives.

On peut dater le premier moment de cette « amitié » (nous aimerions conserver à ce terme le sens d'amour qu'il avait à l'époque classique) du jour des Rameaux, soit du 21 mars 1728, puisque Jean-Jacques se sent véritablement aimanté, dès le premier instant, par M^{me} de Warens, à laquelle il écrira d'ailleurs de Turin plusieurs lettres, qu'il donnera à lire à la comtesse de Vercellis, comme pour solliciter sa protection: « Elle était bien aise que je lui montrasse les lettres que j'écrivais à M^{me} de Warens » (I, 81). Cette longue liaison, à laquelle on peut assigner comme limite, non la date de la dernière rencontre à Grange-Canal, en août 1754 ⁵, mais celle du départ pour Paris, en été 1742, s'étend donc sur plus de quatorze années, nombre que l'on peut ramener à dix, si l'on soustrait les dix-huit mois du séjour en Italie (mars 1728 à sep-

tembre 1729), une période de quinze mois consacrée aux voyages que M^{me} de Warens et son jeune ami font séparément (avril 1730 à juillet 1731)⁶, le séjour à Montpellier (6 mois), et une année environ passée à Lyon (avril 1740 – été 1741). Pendant dix années, la vie de Petit et celle de Maman seront confondues. Mais le récit des *Confessions* distingue à nouveau deux moments, qui correspondent, dans la pensée de l'auteur, à des établissements différents. Il y a tout d'abord les huit ou dix mois d'Annecy (précédés et suivis de deux intervalles comblés par les voyages) pendant lesquels Jean-Jacques ne loge que quelques jours chez M^{me} de Warens, puisqu'il ne tarde pas à entrer au Séminaire, avant d'être reçu pensionnaire à la maîtrise de la cathédrale⁷. Ces quelques mois sont le moment le plus heureux, celui où Petit a vraiment « aimé d'amour » (I, 360) et a vécu dans l'euphorie: « A Annecy, écrira-t-il, j'étais dans l'ivresse, à Chambéry je n'y étais plus » (I, 196). Ce n'est que de septembre ou d'octobre 1731⁸ que date l'installation à Chambéry. M^{me} de Warens semble avoir joui dans cette ville d'une plus grande liberté, n'étant plus sous le regard de son père spirituel, l'évêque Michel-Gabriel de Bernex, ce qui peut expliquer que Jean-Jacques loge désormais chez elle de façon durable, dans une sombre demeure de la vieille ville tout d'abord⁹, puis le plus souvent aux Charmettes, à une demi-heure de Chambéry, de 1736 ou même 1735¹⁰ jusqu'à son départ pour Paris en 1742.

Deux dates sont à retenir dans cette nouvelle période: celle de l'automne 1733¹¹, que l'on peut vraisemblablement assigner à la scène capitale de l'initiation sexuelle; celle de février 1738, où Jean-Jacques, à son retour de Montpellier, s'aperçoit que sa place est occupée par Wintzenried, nouvel amant en titre. Trois moments différents sont ainsi nettement circonscrits: a) les deux premières années, pendant lesquelles la vie « chaste » d'Annecy semble se prolonger sous le regard « paternel » de Claude Anet, jusqu'au jour où Maman se décide à déniaiser son trop platonique adorateur; b) la durée de quatre ans et demi pendant laquelle les relations amoureuses ont un caractère vraiment intime; c) la dernière époque enfin, désenchantée, où l'amant évincé connaît à nouveau la solitude et prend le parti de consacrer son énergie à l'acquisition d'une formation intellectuelle dont va dépendre le reste de sa vie¹².

b) *Ressusciter en paradis*

C'est au cours de l'automne de 1729, après son premier séjour en Italie, que Jean-Jacques rejoint à Annecy Françoise-Louise de Warens.

Celle-ci, qui vient d'atteindre la trentaine, est installée depuis trois ans dans cette ville, où elle se fait appeler « baronne », titre auquel elle n'a aucun droit ¹³. Elle avait quitté son époux et son pays, ne laissant derrière elle que des dettes, après avoir pris soin d'emporter avec elle tout ce qu'elle possédait de précieux, sans oublier la caisse de la petite industrie de bas de soie et de laine qu'elle avait installée à Vevey. Elle avait préparé cette fuite et avait mis dans le secret le neveu du jardinier de son mari, Claude Anet, qui était probablement déjà son amant. Celui-ci en effet la suit de près, puisqu'on le voit passer en Savoie et abjurer le protestantisme à peu près au même moment qu'elle, pour commencer à Annecy un apprentissage de menuisier en décembre 1726. Il ne s'agit pas de refaire ici la biographie de M^{me} de Warens, que des recherches érudites déjà anciennes ont établie avec une grande richesse de documents ¹⁴. Ce qu'il serait intéressant de mieux connaître, c'est la psychologie de cette aventurière, dont la vie intime ne nous est guère connue que par le récit des *Confessions* ¹⁵, qui présente évidemment les faits dans la perspective que l'intéressée a jugé bon de donner aux égarements de sa jeunesse. Nous connaissons avec certitude trois des amants successifs de celle-ci (mais elle en eut d'autres, non seulement avant et après, mais durant la période qui nous intéresse ici), dont l'âge, au moment où elle se les attache par des liens charnels, se situe invariablement autour de la vingtième année: Claude Anet (1706-1734) a vingt ans en 1726, Jean-Jacques et Wintzenried ont respectivement vingt et un ans, le premier en 1733, le second en 1737. La différence d'âge ne fait donc que croître, et passe successivement de sept à treize et dix-sept ans. Ce sont là des faits significatifs sans doute, mais insuffisants pour éclairer les vrais secrets de cette femme et nous faire savoir ce qu'elle investit dans une relation amoureuse. Mais sur ce point Jean-Jacques ne nous sera pas d'un grand secours, étant lui-même trop empêtré dans ses problèmes personnels pour pouvoir porter sur celle qu'il aime un jugement qui ne soit pas faussé par ses propres inhibitions ou les tendances idéalisantes qui lui masquent la réalité. Il n'apprendra d'ailleurs l'histoire de sa « bienfaitrice » que beaucoup plus tard, quand celle-ci aura décidé de le « traiter en homme » (I, 193).

Nous nous contenterons de rappeler ici certains faits que les historiens de M^{me} de Warens n'ont pas suffisamment mis en lumière. Même s'il n'est pas possible d'en démontrer l'effet sur le comportement psychosexuel sans se lancer dans des conjectures aventureuses, ils suffisent à faire comprendre que cette existence a été perturbée dès l'enfance et

qu'un certain déséquilibre affectif a dû avoir des conséquences durables. A lire *Les Confessions* on a l'impression que toutes les erreurs de cette femme sont imputables aux influences néfastes qu'elle a subies dans sa jeunesse, à commencer par celle de M. de Tavel, qui fut son « maître de philosophie » et « son premier amant » (I, 197). « Toutes ses fautes lui vinrent de ses erreurs, jamais de ses passions » (I, 197), affirme Jean-Jacques, fidèle à sa théorie de la pureté de la « nature » et des méfaits d'une éducation mal dirigée. C'est ainsi que celui-ci s'explique que son amie regardait « l'union des sexes comme l'acte le plus indifférent » (*ibid.*). N'est-ce pas faire appel à une causalité trop simple, destinée à préserver une fois encore une image maternelle qui ne saurait se dégrader impunément ? Si Maman attache si peu de prix au don de son corps, n'est-ce pas pour des raisons plus profondes, antérieures à l'intervention de M. de Tavel, que l'on veut décisive ? « Il lui manqua, à l'âge où le tempérament se révèle, un éducateur assez éclairé et assez énergique pour corriger sa mobilité et sa hauteur natives. Elle arriva à sa maturité sans s'être fait une conscience », affirme, dès la première page de son étude, L.-F. Benedetto¹⁶. Mais, comme on le voit, le savant historien abonde dans le sens de Rousseau lui-même en attribuant à une défaillance de l'éducation un rôle déterminant. Peut-on dire que cette femme, que l'on voit pleurer le jour où son nouvel amant manifeste le désir de s'emparer du vêtement noir de Claude Anet, n'a pas pu se « faire une conscience » ? Elle avait d'autres idées que celles de la bourgeoisie de son temps sur l'article de la fidélité conjugale, mais cela ne nous autorise pas à la dire dépourvue de sens moral¹⁷. Le même historien remarque également : « On peut presque répéter avec Rousseau qu'elle perdit sa mère en naissant »¹⁸. Ce *presque* a une importance qu'on ne saurait minimiser, les situations n'étant qu'apparemment semblables. C'est en effet à l'âge d'une année exactement que Françoise de la Tour perd sa mère, qui venait de mettre au monde un nouvel enfant. Dès ce moment, seule avec son père et son frère Jean-Etienne, son aîné d'une année, elle va vivre au-dessus de Vevey, à proximité du Basset¹⁹, demeure de ses deux tantes, qui veillent sur elle maternellement. Il se pourrait que cette époque marque dans sa mémoire un temps heureux, malgré le deuil qui a bouleversé sa vie infantine. Mais ce bonheur devait être de courte durée, puisque son frère meurt à son tour en 1704, et que la disparition de cet unique héritier mâle est sans doute ce qui détermine son père à se remarier et à fonder une nouvelle famille. L'année suivante en effet, celui-ci épouse une Cévenole d'Anduze et va s'établir à Vevey, laissant

sa fille, qui n'a que six ans, sous la garde de ses deux sœurs. La naissance de deux garçons (Jean-Joseph en 1706, et Jacob en 1707) vient mettre encore une distance entre Françoise et son ancien bonheur, tout en suscitant peut-être des sentiments de jalousie envers les descendants mâles qui ont des droits dont elle se sent privée. Ce dernier point peut aussi l'amener à tirer un parti avantageux de l'autorité dont elle jouit auprès des femmes qui se sont chargées de son éducation, et qui n'ont pour la petite orpheline que de l'indulgence. Mais la mort de tante Louise, véritable substitut maternel, change à nouveau le destin de Françoise, qui est ramenée dans la maison paternelle et montre peut-être quelque peine à s'épanouir dans cette nouvelle famille. La mort du père, après une année de cohabitation, remet tout en question, et l'enfant, qui a dix ans, vivra désormais au Basset avec sa belle-mère, dont l'humeur devait être assombrie par les deuils successifs, puisqu'après avoir perdu son époux elle voit mourir tous les enfants que celui-ci lui a donnés : la fille qu'elle attendait quand elle devint veuve et, peu après, ses deux fils aînés. Françoise reste auprès d'elle jusqu'à douze ans, époque à laquelle on la met en pension à Lausanne, où elle trouve bientôt un prétendant, Sébastien-Isaac de Loys de Vuarens, auquel on s'empresse de l'unir par les liens du mariage, alors qu'elle n'a que quatorze ans. Cette femme cherchera toujours par la suite à jouer un rôle viril : s'attachant des amants plus jeunes, qui restent sous sa dépendance, et ne cessant de se lancer dans des entreprises financières ou industrielles, dont l'insuccès finira par l'acculer à la ruine, elle a fort bien pu vivre dans sa jeunesse une révolte contre la condition féminine (son père se remarie et la quitte pour avoir deux fils), tout en se sentant placée, par une grâce inexplicable, sous l'influence d'une étoile favorable, puisqu'elle voit tous ses frères et sœurs disparaître et se retrouve seule survivante du désastre, à onze ou douze ans ²⁰.

Il va de soi que Jean-Jacques ignorait ces faits dans les premiers temps de sa liaison. Tout ce qu'il peut savoir, au moment de la première rencontre, c'est que la « bonne Dame » de M. de Pontverre est une nouvelle convertie, qui a pour devoir de « retirer d'autres âmes de l'erreur dont elle est sortie elle-même » (I, 47). Mais a-t-il besoin d'en connaître davantage, et la façon dont un être *apparaît* sur le fond de notre monde imaginaire n'est-elle pas plus importante que ce que l'on sait de son histoire ? Or, il voit devant lui l'image radieuse qu'il attendait depuis longtemps et qui répond à ses aspirations les plus profondes. « Nous nous cherchions avant que de nous être vus », aurait-il pu dire

à l'exemple de Montaigne ²¹. Il se trouve tout à coup confronté à la châtelaine de ses rêves, dont la présence invisible à ses côtés semble faire déjà, du voyage qui le conduit de Conflignon à Annecy, un enchantement : « Je ne voyais pas un château à droite ou à gauche sans aller chercher l'aventure que j'étais sûr qui m'y attendait » (I, 48).

A lire le récit de cette rencontre, on a l'impression que l'entente a été immédiate entre Petit et Maman. Ces deux noms, dont l'échange spontané est donné comme la reconnaissance intuitive d'un état de fait, « rendent à merveille », nous dit le texte, le ton de leur familiarité. On se demandera peut-être si cette appellation s'imposa avec le naturel et la rapidité que suggère l'écrivain. Nous sommes, quant à nous, enclins à le croire sur parole, malgré le démenti que la *Correspondance* semble apporter au texte des *Confessions*. Il est vrai que le nom de Maman n'apparaît pour la première fois que le 13 septembre 1737, dans une lettre écrite durant le voyage de Montpellier. Mais on remarquera que, dans le même document, la destinataire est aussi appelée « Madame », et que l'emploi de cette double appellation nous révèle la coexistence de deux langages bien distincts, celui de la conversation familière et celui, plus officiel, des relations épistolaires. Jean-Jacques, ne l'oublions pas, fut en quelque sorte le secrétaire de M^{me} de Warens, et leur intimité, connue des seuls habitués de la maison ²², ne devait pas donner prise à la médisance. Le contexte de la lettre rend d'ailleurs plausible l'emploi de ce terme de tendresse dans un document écrit : Rousseau, au moment où il se rend à Montpellier, sait qu'un nouvel amour est auprès de son amie et il saisit l'occasion de lui rappeler le caractère exceptionnel des liens qui l'unissaient à elle, tout en prenant prétexte du soin qu'il prend de sa santé : « Permettez encore, *Madame*, que je prenne la liberté de vous recommander le soin de votre santé. N'êtes-vous pas ma chère *Maman*, n'ai-je pas le droit d'y prendre le plus vif intérêt, et n'avez-vous pas besoin qu'on vous excite à tout moment à y donner plus d'attention » ²³.

Ce qu'il nous dit avec insistance, c'est que cette femme aimée lui apparaît tout de suite comme une image maternelle : « Elle fut pour moi la plus tendre des mères » (I, 106), écrit-il, et cette affirmation est confirmée par le témoignage de M. de Conzié, qui évoque, dans une lettre écrite à quatre-vingts ans, sa longue amitié pour celle qui fut sa voisine, et nous apprend qu'il allait journellement chez elle « et y mangeait fréquemment avec Jean-Jacques dont elle avait déjà commencé l'éducation, usant toujours d'un ton de maman tendre et bienfaisante, y mêlant

de temps à autre celui de bienfaitrice, auquel Jean-Jacques répondait toujours avec docilité et même soumission »²⁴. Il est sans doute facile (trop facile selon nous) de voir dans de telles déclarations un argument favorable à ceux qui veulent expliquer la nature exceptionnelle de cette tendre amitié par la carence de l'affection maternelle. Nous croyons avoir montré, dans nos premiers chapitres, que cette interprétation, devenue classique, est difficilement recevable, et nous verrons bientôt que la tristesse qui mêle son poison aux jouissances de l'amant et lui donne le sentiment de commettre un inceste, s'explique de façon moins simple.

Interrogeons-nous pour l'instant sur la nature des sentiments que Jean-Jacques éprouve pour M^{me} de Warens, pendant cette première période de quelques mois. « A Annecy j'étais dans l'ivresse, à Chambéry je n'y étais plus » (I, 196), nous fait-il savoir au livre V²⁵. Grâce à ce court bonheur, si parfaitement conforme à ses aspirations profondes, il voit s'accomplir l'idéal d'amour qu'il avait obscurément pressenti dans son enfance et qui va devenir, auprès de M^{me} de Warens, cette « volupté d'ange » dont nous avons déjà parlé. Plus tard, emporté par la passion brûlante que lui inspirera M^{me} d'Houdetot, seule femme qu'il dit avoir « aimée d'amour », il s'engagera davantage dans la voie du désir. Pour l'instant, il ne sait quel nom donner à la magie amoureuse qui mobilise les forces les plus secrètes de son être²⁶. « Dise qui pourra de quelle espèce était mon attachement pour elle » (I, 109), nous lance-t-il comme un défi. Nous remarquerons tout d'abord que certaines circonstances expliquent le caractère unique de « l'ivresse » d'Annecy. Le jeune adorateur de Maman, naturellement porté à l'angélisme, peut momentanément ignorer les pièges de la culpabilité: « Je n'avais ni transports ni désirs auprès d'elle: j'étais dans un calme ravissant, jouissant sans savoir de quoi » (I, 107). Par cette déclaration essentielle, il nous rend attentifs au fait que son bonheur se situe en deçà de la possession, et que même toute idée d'un accomplissement charnel est écartée de sa pensée. Obéissant à sa « nature », qui opère toujours la scission de l'*amour* et du *désir*, il croit vivre dans l'innocence la plus parfaite, oubliant que ses habitudes solitaires, dont il nous parle précisément à cette occasion, facilitent la disjonction et la mise en veilleuse des pulsions sexuelles face à la femme aimée. Refusant la dimension du corps, il peut maintenir l'illusion par laquelle il se croit désincarné, mais il n'a sans doute jamais si fortement nié en lui le sexe au profit des sentiments tendres et *désintéressés* dont il éprouve avec volupté les vertus capiteuses. Aussi

ne sait-il ce qu'il veut (« jouissant sans savoir de quoi ») ou se persuade-t-il qu'il ne désire rien, se sentant comblé par la seule présence de celle qui accepte avec bienveillance l'offre de ses élans passionnés. Par suite de cette indétermination, il ne sait où se situer lui-même: convaincu de son inappétence essentielle, il laisse flotter l'image de celle qu'il aime dans l'irréel: « Enivré du charme de vivre auprès d'elle, du désir ardent d'y passer mes jours, absente ou présente je voyais toujours en elle une tendre *mère*, une *sœur* chérie, une délicieuse *amie*, et rien de plus » (I, 109) ²⁷. Il donne ainsi à entendre que la femme est tout, sauf une maîtresse, mais ce *tout* est précisément le signe de la puissance absolue, non limitée au corps, qu'il lui prête, et du refus de se reconnaître à lui-même un pouvoir limité mais efficace ²⁸. Niant la dimension sexuelle de l'amour, il se retrouve, dès qu'il est seul, totalement démuné, et toute séparation devient source d'angoisse: « Mon inquiétude en son absence allait au point d'être douloureuse » (I, 107), nous dit-il, et les « ravissements inexprimables » qu'il connaît en son absence font sur lui « une impression vive, tendre, triste et touchante » (I, 108). Cette mélancolie, dont l'ombre légère vient approfondir le tableau du bonheur, n'est pas étrangère aux tendances masochiques. Saint-Preux également évoquera moins les « transports » qu'il vient de connaître dans les bras de son amie que les doux entretiens qui les ont précédés ou suivis. L'heure qu'il regrette est celle où les amants s'abandonnent aux rêveries mélancoliques qui lui donnent sa résonance profonde: « Te souvient-il de cette heure entière que nous passâmes à parler paisiblement de notre amour et de cet avenir obscur et redoutable, par qui le présent nous était encore plus sensible; de cette heure, hélas, trop courte dont *une légère empreinte de tristesse* rendait les entretiens si touchants? » ²⁹ La félicité d'Annecy se situe, elle aussi, à mi-chemin du présent et de cet avenir « obscur et redoutable » qui en fait sentir la fragilité. Ce n'est pas seulement ce « jour de grande fête » (I, 107), où Petit entrevoit dans une vue prophétique la vie heureuse qu'il connaîtra un jour aux côtés de Maman, qui semble échapper au présent, mais toute cette première époque de l'amour, qui n'est, à certains égards, que « rêve d'un homme éveillé » (I, 108) et promesse de volupté. Par un mouvement inverse, quand il pourra plus tard posséder celle qu'il aime, il évoquera comme un Eden à jamais perdu ce temps précieux *d'avant la chute* ³⁰, tant il est vrai que pour lui, partagé entre le don de soi et la présence à soi, la pure passion est inséparable de sa dimension imaginaire, qu'elle soit nostalgie du bonheur ou promesse de volupté.

Or, les conditions dans lesquelles il vit à Annecy lui permettent de préserver l'ambiguïté du désir. En effet, après quelques jours ou quelques semaines de cohabitation, Jean-Jacques quitte sa protectrice pour s'établir à quelques pas de sa demeure³¹. Lui qui a toujours redouté un excès de présence et préfère la rêverie amoureuse à l'amour véritable, il peut ainsi se ressaisir à tout moment et vivre sa passion à distance. Semblable, ici encore, à Hippolyte, il aurait pu dire à son amie : *Présente, je vous fuis ; absente, je vous trouve*³². Éloigné d'elle, il peut penser à elle et donner l'essor aux émotions voluptueuses que la présence de l'être aimé rend dangereuses. Mais on peut douter de l'innocence de ces rêveries, dont la composante érotique est facile à percevoir. Que l'on se rappelle la scène où Saint-Preux, pénétrant dans le cabinet de sa maîtresse, évoque « l'ardeur qui (le) dévore » en présence des parures féminines qu'il trouve éparées dans ce lieu solitaire³³. Dans le corset de Julie se marque en creux le corps de l'amante, et le désir, tenté par ce détour pervers, s'abîme dans cette absence avec volupté³⁴. Les objets (ou substituts métonymiques) qui gravitent autour de Maman sont aussi « fétichisés », et l'amant, retrouvant la présence de celle qu'il aime dans tout ce qu'elle a touché, se laisse fasciner par ce vide vertigineux³⁵. « Jamais je ne l'aimai plus tendrement que quand je désirais si peu la posséder » (I, 196), nous déclare avec assurance l'auteur des *Confessions*, attentif une fois de plus à soutenir le paradoxe d'un désir qui se veut absence de désir. « Je ne sentais toute la force de mon attachement pour elle que quand je ne la voyais pas » (I, 107), écrit-il dans un autre passage. Il sent très bien que cette condition, qui est réalisée à Annecy, constitue une donnée essentielle du bonheur qu'il connut à dix-sept ans. La situation ne sera plus la même à Chambéry, et le désir de la retrouver expliquera en partie, nous le verrons, l'installation aux Charmettes. Mais avant cette date, la « guinguette » du petit jardin qu'Anet « engagea Maman à louer dans un faubourg » (I, 181) offrira à Jean-Jacques la possibilité de mettre à nouveau quelque distance entre sa maîtresse et lui-même : « Je la quittais pour venir m'occuper d'elle, pour y penser avec plus de plaisir » (*ibid.*), nous fait-il savoir, ajoutant qu'il ressemble à cet « homme qui quittait sa maîtresse pour lui écrire » (*ibid.*). Ce recours à l'imaginaire, où insiste la peur de toute proximité aliénante et le besoin de préserver des investissements narcissiques rassurants, l'obligera, comme nous l'avons vu, à s'absenter de son propre corps quand la présence réelle de la femme deviendra, dans l'étreinte amoureuse, une menace intolérable : « Si j'avais cru trouver Maman dans mes bras quand je l'y tenais,

mes étreintes n'auraient pas été moins vives, mais tous mes désirs se seraient éteints » (I, 219).

« Je l'aimais trop pour la convoiter: voilà ce qu'il y a de plus clair dans mes idées » (I, 197), constate-t-il au moment où il se voit « traité en homme », et nous n'avons aucune raison de suspecter la sincérité de cette remarque surprenante. Mais il serait sans doute plus juste de dire: Je ne la convoitais pas pour pouvoir l'aimer impunément (c'est-à-dire innocemment, sans culpabilité). Dans le premier moment de cette grande phrase musicale, il semble rejoindre les années heureuses de la rue de Coutance, passées en présence d'un couple parental « innocent ». Sur ce dernier point, l'analogie des situations mérite attention. Claude Anet, il est vrai, est à peine mentionné avant l'établissement à Chambéry, où il va jouer un rôle capital. Mais les quelques allusions qui sont faites à ce substitut paternel ne doivent pas nous faire oublier que celui-ci vit avec M^{me} de Warens. Jean-Jacques, lors des visites qu'il fait à son amie, ignore tout de ce qui se cache derrière les apparences et se trouve à nouveau introduit dans un œdipe tronqué. Préservé par sa cécité à l'égard du lien sexuel, il retrouve la situation de son enfance et l'attachement préœdipien qui lui paraît seul acceptable.

Mais l'année suivante ³⁶, M^{me} de Warens se décide à lui ouvrir les yeux et à le placer, malgré lui, au centre d'une relation conflictuelle. Une nouvelle période, celle des années décisives de Chambéry, va nous permettre d'étudier ce changement important.

c) Installation à Chambéry: la grande épreuve

C'est au commencement de l'automne de 1731 que Rousseau, après avoir mené pendant plusieurs mois une vie errante, arrive à Chambéry. Cette fois il s'installe de façon durable chez M^{me} de Warens, qui lui a trouvé un emploi « au cadastre, pour le service du Roi » (I, 176). Pour la première fois il exerce un métier « honnête » et se voit obligé de côtoyer, à heures fixes, des camarades de bureau ³⁷. Après l'ivresse d'Annecy, toute poétique, il commence une existence plus prosaïque, mais riche en expériences décisives. Si la scène de l'initiation sexuelle se situe à l'automne de 1733, il a donc devant lui une première période de deux ans, pendant laquelle il est encore l'ami de cœur de Maman.

1. L'image de Maman se dégrade

A lire le début du livre V, on a l'impression que le nouveau décor est seul responsable d'un certain désenchantement, qui est sensible dès la

première page: « La maison qu'elle occupait était sombre et triste, et ma chambre était la plus sombre et la plus triste de la maison » (I, 176). Nous n'avons pas l'intention de minimiser l'importance de ce changement pour un écrivain qui se montre si sensible au charme des lieux et a de bonnes raisons de regretter sa belle chambre d'Annecy, d'où il découvrait la campagne. Mais il se pourrait que celui-ci ne se soit pas rapproché impunément de son amie. Il jouit sans doute d'un surcroît d'intimité qui semble être l'accomplissement inespéré de tous ses souhaits. Mais cette nouvelle situation peut, par l'excès de présence qu'elle occasionne, devenir angoissante. Comment lui est-il possible, dans une telle proximité, de penser à celle qu'il aime et de se ressaisir pour donner à sa passion les dimensions du rêve? Pour la première fois la mauvaise foi de l'amant qui se veut innocent est confrontée à une réalité qui rend difficile la fuite dans l'angélisme.

Un autre élément contribue à donner à la nouvelle situation un caractère plus contraignant: Jean-Jacques se trouve mis en présence de Claude Anet, dont la vertu exemplaire oblige à une constante surveillance: « Je n'osais m'oublier devant lui » (I, 177), « je n'osais rien faire qu'il parût désapprouver » (I, 178), dit-il avec insistance. Ce n'est pas sans raisons qu'il nous le présente dès le début du livre V: « C'était, comme je crois l'avoir dit, un paysan de Montrou, qui dans son enfance herborisait dans le Jura pour faire du thé de Suisse, et qu'elle avait pris à son service à cause de ses drogues, trouvant commode d'avoir un herboriste dans son laquais » (I, 177).³⁸ Ce personnage va jouer un rôle capital, dès les premiers jours de l'installation à Chambéry. Dans les quelques lignes qui lui sont consacrées, il s'impose à nous avec une netteté assez grande. Par son caractère, il semble offrir une image en tous points opposée à celle de son cadet admiratif. Ce dernier, qui a pour lui des sentiments presque filiaux, pouvait lui envier une plus grande maturité affective et ce pouvoir de garder ses secrets pour lui seul. « Lent, posé, réfléchi, circonspect dans sa conduite, froid dans ses manières, laconique et sentencieux dans ses propos » (I, 177), Anet n'a que faire de la transparence des cœurs; l'opacité qui donne du poids à sa présence nous montre un homme capable d'aimer avec passion et de se refermer sur son bonheur, sans avoir besoin d'obtenir d'un tiers complice une autorisation rassurante. Par la façon dont il mettra fin à ses jours, il nous révèle à quel point le ménage à trois voulu par M^{me} de Warens, et que *Les Confessions* tentent de nous présenter comme « une société sans autre exemple peut-être sur la terre » (I, 201) et un modèle d'amour désinté-

ressé, était contraire à ses goûts véritables. « Il était sérieux, et même grave » (I, 177) et se montrait « si discret que de plus clairvoyants auraient pu s'y méprendre » (I, 178). Ce dernier trait, joint aux tendances idéalisantes qui permettent à Rousseau de se masquer la réalité de l'amour, rend explicable le peu de place qu'occupe l'amant de Maman pendant le séjour à Annecy.

Mais un événement important va bouleverser l'ordre des choses et paralyser ce singulier pouvoir d'irréaliser certaines situations mal tolérées: Claude Anet tente de s'empoisonner, et son amie, qui parvient « avec beaucoup de peine à lui faire vomir l'opium » (I, 178), ouvre les yeux de Jean-Jacques sur cette vérité que tout en lui refusait de savoir. Ce dernier apprend donc que « quelqu'un pouvait vivre avec elle dans une plus grande intimité que (lui) » (I, 178), et cette découverte, faite « peu après (son) arrivée » (I, 177), va modifier l'image de Maman. A ses yeux, cela ne fait pas de doute, cette femme qu'il aimait comme une sœur et qu'il imaginait, à sa ressemblance, préservée des tentations de la chair, se dégrade subitement. Plus tard, au moment où elle s'offrira à lui, elle pourra recouvrer en partie sa « pureté », grâce aux conduites de mauvaise foi de son nouvel amant, qui s'efforcera d'expliquer ce geste surprenant de la part d'une femme dont il croit connaître le « cœur chaste » et le « tempérament de glace », par la volonté de « (l')arracher à des dangers autrement presque inévitables » (I, 196). Pour l'instant c'est la première fois que le parti de l'angélisme est tenu en échec et que celui qui a vécu jusqu'à ce jour dans « un calme ravissant, jouissant sans savoir de quoi » (I, 107), se voit introduit dans une situation œdipienne, qui l'oblige à voir enfin ce qui se cache derrière les apparences³⁹. Il va sans dire que nous partageons l'opinion de la plupart des commentateurs, qui n'acceptent pas sans réserves les raisons que le récit des *Confessions* avance pour expliquer le désespoir d'Anet: « Sa maîtresse lui dit dans la colère un mot outrageant qu'il ne put digérer » (I, 177).⁴⁰ Si cet homme dont nous connaissons la nature entière et passionnée, ne peut accepter un mot désobligeant de sa maîtresse, c'est que la scène se produit certainement devant Jean-Jacques. Ce n'est pas sans inquiétude qu'il s'est habitué à voir le nouveau venu installé à demeure chez sa maîtresse, dont il a peut-être déjà éprouvé l'inconstance. Pourquoi ignorerait-il en effet ce que l'auteur des *Confessions* ne tardera pas à comprendre lui-même, malgré les résistances intérieures que nous savons, et dont il nous parlera au livre VI: « Elle eût couché tous les jours avec vingt hommes en repos de conscience, et sans même en avoir plus de scrupule

que de désir » (I, 230). L'inappétence prétendue, voire la frigidité, écarte toute idée de « débauche » ; mais l'aveu est d'importance. Même si Jean-Jacques se masque les véritables motifs du geste désespéré d'Anet, il subit le choc de cet événement tragique, qui assombrit l'atmosphère dès les premiers jours de son établissement à Chambéry. Il doit sentir obscurément que sa présence détruit l'harmonie, et que les sentiments tendres qu'il inspire à sa protectrice menacent l'équilibre et prennent la signification d'un viol pour son aîné d'une « droiture » irréprochable, uni à son amie par un « *inviolable* attachement » (I, 177).

On sait ce qui se passa : placé dans une situation qui risque de devenir conflictuelle et que son inconscient refuse obstinément, Rousseau obéit sans l'ombre d'une hésitation à la stratégie défensive qui lui est familière, celle de l'effacement : « Le raccommodement fut tel que j'en fus vivement touché moi-même, et depuis ce temps, ajoutant pour lui le respect à l'estime, je devins en quelque sorte son élève, et ne m'en trouvai pas plus mal » (I, 178). S'il choisit le rôle d'élève, c'est que la faible différence des âges (qui n'est que de six ans) l'y incite. Mais n'est-ce pas, de façon moins consciente, celui de fils qu'il retrouve spontanément devant ce substitut paternel, allant même jusqu'à l'aimer davantage depuis qu'il sait la position forte qu'il occupe dans la maison : « Au lieu de prendre en aversion celui qui me l'avait soufflée, je sentis réellement s'étendre à lui l'attachement que j'avais pour elle » (*ibid.*). Cet attachement, dont la nature est singulièrement ambiguë, entre en composition avec des sentiments agressifs soigneusement dissimulés. Mais ce qui se laisse deviner derrière les raisons alléguées, c'est la présence persistante d'une composante homosexuelle : ce n'est pas le seul bonheur de Maman qui importe ici, mais encore celui de l'homme dont il faut solliciter la bienveillance et l'amour. Tout se passe comme si Rousseau, dont la nature ambivalente recherche et craint l'affection paternelle (que l'on se rappelle l'amitié pour Altuna), abdiquait toute revendication virile dans le désir de faire cadeau de la femme aimée à un aîné respecté et de resserrer les liens tendres et presque filiaux qui l'unissent à lui ⁴¹. Tout danger est ainsi écarté, et l'harmonie paraît sauvegardée, puisque l'amour est plus que jamais innocent, l'accès à l'objet du désir étant irrémédiablement barré. Si bien que le geste désespéré d'Anet a pour lui un effet inattendu : il dissipe les malentendus et déconflictualise la situation, en amenant Jean-Jacques à s'expliquer clairement et à faire vœu d'allégeance. Mais celui-ci se trouve désormais en présence d'un vrai couple, et le rôle subalterne qui lui est assigné n'offre plus aucune analogie avec

celui qui était le sien dans la maison paternelle. Il accepte la frustration, feint même de la trouver conforme à son désir, mais il ne le fait plus librement comme jadis, quand il se sentait porté par la haute idée qu'il se faisait du couple parental. Contraint maintenant de subir la loi d'un rival, qui a de l'amour une conception moins « désintéressée » que lui, il ne tardera pas à s'évader par la pensée d'une maison où il se voit constamment confronté à cette vérité que tout en lui cherche à nier. Dès ce moment, vraisemblablement, il songe avec nostalgie à ses charmantes compagnes d'Annecy et aux innocentes « folies » que l'exemple de Venture lui inspirait. S'il en vient à quitter son emploi, qu'il voit maintenant comme « un supplice insupportable » (I, 187), c'est que la musique l'a repris tout entier: « Cette passion devenait une fureur », nous dit-il. C'est ainsi qu'il décide de se faire musicien et d'abandonner le cadastre le 7 juin 1732. Ce n'est pas sans difficultés qu'il est parvenu à donner à sa vie une orientation nouvelle: il a dû vaincre les résistances de Maman, comme il le dit avec fierté: « J'extorquai son consentement plus à force d'importunités et de caresses, que de raisons dont elle se contentât » (I, 187). Mais, pour avoir osé choisir la voie qui lui convient (et l'exemple d'Anet, qui a su prendre virilement, entre pour beaucoup dans cette subite volonté d'écouter son propre désir), il retrouve l'existence libre et imprévue d'Annecy. Courant le cachet dans les bonnes familles de Chambéry, il a bientôt une cour d'admiratrices et « plus d'écolières qu'il ne (lui) en faut » (I, 188). On imagine son bonheur au moment où, vrai Chérubin, il se laisse emporter par une nouvelle ivresse et s'échappe tous les jours de la demeure de Maman pour oublier, en présence de ses jeunes élèves, les frustrations qu'on lui a imposées malgré lui. Or, par un étrange renversement de la situation, c'est précisément cet affranchissement inespéré qui va de nouveau bouleverser sa vie et le placer devant une réalité encore plus contraignante. M^{me} Lard, la mère de l'une de ses « écolières », lui fait tant d'agaceries et prend si visiblement plaisir à l'embrasser « sur la bouche » (I, 191), que M^{me} de Warens, qui prête une oreille attentive au récit de ces scènes de séductions, comprend que le moment est venu de déniaiser son trop crédule ami, avant qu'une autre s'en charge à sa place ⁴².

2. Amant malgré lui

Ce fut probablement durant l'automne de 1733 ⁴³ que Jean-Jacques devint l'amant de M^{me} de Warens. Peu avant ce moment décisif, il se montre, pour une fois, « *altéré* de la soif des femmes », et explique cet

éveil de l'instinct par les raisons les plus diverses: « L'imagination, le besoin, la vanité, la curiosité se réunissaient pour me *dévorer* de l'ardent désir d'être homme et de le paraître » (I, 194-195). Mais la seule femme à laquelle il n'ait jamais pensé pour assouvir ce « besoin » est précisément celle qui lui en fait la proposition et le place, par son offre surprenante, dans une situation de détresse qui bouleverse sa vie affective: elle s'adresse à lui d'un air grave, qui contraste étrangement avec « la gaité folâtre » (I, 193) qu'il lui connaît, et, dans l'intention d'avoir avec lui une explication importante, lui propose, pour le lendemain, une promenade jusqu'au petit jardin qu'elle avait loué depuis quelque temps dans un faubourg. Là elle lui fait savoir qu'elle est disposée à le « traiter en homme », prenant soin d'accompagner cette offre de conditions mystérieuses: « Elle mit à cet accord les formalités les plus graves et me donna pour y penser huit jours dont je l'assurai faussement que je n'avais pas besoin » (I, 194). On peut supposer que cet arrangement préalable était destiné à faire accepter au nouvel amant le ménage à trois qui lui était proposé, à définir le rôle qui lui serait réservé et les droits qui lui seraient reconnus ⁴⁴. Mais que de délais pour un homme qui n'a qu'une crainte, c'est d'*anticiper* (I, 195) cette volupté trop attendue, dont l'idée seule réveille en lui les désirs avec lesquels il croyait pouvoir vivre en paix ⁴⁵. Torturé entre l'image de la possession imminente et le spectre de l'interdit qui en est pour lui inséparable, Jean-Jacques attend dans l'angoisse ce moment solennel. Quand « ce jour, plutôt redouté qu'attendu, vint enfin » (I, 197), il se vit « pour la première fois dans les bras d'une femme » (*ibid.*). En nous faisant savoir que « (son) cœur confirmait (ses) engagements sans en désirer le prix » (*ibid.*), il nous donne à entendre qu'il s'exécute sans défaillance, mais ne se laisse pas gagner par l'ivresse des sens ⁴⁶, qu'il a dû imaginer pendant l'attente de huit jours au risque d'en avoir peut-être « d'avance épuisé le plus grand charme » (I, 259). Mais ce qu'il n'a pas prévu, ce sont les larmes qui accompagnent cette première étreinte. Ici, pour justifier l'étrangeté de sa conduite, il nous propose la seule explication qui lui semble vraisemblable: « A force de l'appeler Maman, à force d'user avec elle de la familiarité d'un fils, je m'étais accoutumé à me regarder comme tel (...). J'étais comme si j'avais commis un inceste » (I, 196, 197).

C'est ainsi que, dans *Les Confessions*, nous sont présentés les faits. Mais il faut prendre soin de prêter au texte l'attention qu'il mérite. Ce que l'auteur y donne à lire, comme pris dans la trame des mots, ce n'est pas le contenu des paroles de Maman, mais la panique qui le paralyse

subitement et le rend inapte à comprendre. Sitôt que l'idée de la possession charnelle s'offre à lui, il se trouble au point de ne plus rien entendre: « Elle prit la précaution très vaine de faire ses conditions; mais sitôt que j'en vis le prix *je ne les écoutai pas même*, et je me dépêchai de consentir à tout » (I, 194). Dès le début de l'entretien, comme s'il avait pressenti l'imminente révélation, il n'est plus maître de lui: « Son début, cet air de préparatif m'avait donné de *l'inquiétude*. (...) *Je ne l'écoutais pas* » (I, 193-194). Dans ces conditions peut-on se fier à un récit, fait plus de trente ans après les événements, et qui tente de restituer un entretien si perturbé? Cette affirmation redoublée (« Je ne l'écoutais pas ») suffit à légitimer les doutes de ceux qui pensent que les faits se sont déroulés de façon différente. La version du livre V peut paraître suspecte sur certains points. Aux défaillances inévitables de la mémoire, faciles à déceler, s'ajoutent des déformations plus profondes; les unes, inconscientes, sont dues à l'état d'angoisse que l'on vient de voir; d'autres, conscientes, intervenues au moment de la rédaction du texte, sont une réponse de l'écrivain aux reproches qu'il se fait d'avoir dû divulguer les secrets de son amie et au désir de l'innocenter en montrant qu'elle n'a jamais recherché son plaisir, mais toujours le bien de son protégé. Nous sommes en présence de deux vérités, situées à des niveaux différents: celle des *faits*, que l'auteur s'efforce de reconstituer dans leur réalité historique; celle des *émotions*, dont le texte garde la trace certaine, même si l'écrivain nous propose, dans le but de se comprendre ou de se justifier, des explications psychologiques discutables. Celles-ci peuvent en effet nous permettre d'accéder aussi à une vérité plus profonde, puisque leur valeur défensive manifeste la présence d'un savoir traumatique qui se nie ⁴⁷.

Le critique moderne, qu'une lecture attentive des *Confessions* a rendu familier de la psychologie amoureuse de Rousseau, peut affirmer sans grand risque d'erreur que M^{me} de Warens est entrée en matière de la façon la plus maladroite. Il eût été préférable que celle-ci, pour vaincre les résistances qu'elle devinait chez son ami, se comportât comme M^{me} de Larnage: prendre l'initiative des *gestes*, sans discours préalable, et jouer exactement le rôle de l'homme. Or, les longues explications qu'elle croit devoir donner *avant*, sur le ton le plus solennel, produisent un effet contraire à celui qu'elle attendait: elles mobilisent toutes les forces inhibantes et permettent à l'imagination de grossir l'événement attendu pour lui donner des dimensions inquiétantes aux yeux d'un homme qui se représente la jouissance comme un excès de bonheur qui menace de

le déstructurer : « Ah si jamais une seule fois en ma vie j'avais goûté dans leur plénitude toutes les délices de l'amour, je n'imagine pas que ma frêle existence y eût pu suffire ; je serais mort sur le fait » (I, 219).

Il n'est pas possible de mettre en doute le délai de huit jours, que l'auteur des *Confessions* ne pouvait oublier facilement. Mais ce sont les vraies raisons de ces mesures dilatoires qui n'apparaissent pas dans le récit. Nous nous permettrons ici une hypothèse, à laquelle certains faits donnent consistance. C'est dans le petit jardin loué dans les faubourgs de Chambéry que le fameux entretien eut lieu. Pour en savoir davantage sur ce lieu retiré, il faut se reporter à l'endroit où il en est question pour la première fois : « A ce jardin était jointe une guinguette assez jolie. (...) On y mit un lit ; nous allions souvent dîner, et j'y couchais quelquefois. Insensiblement je m'engouai de cette petite retraite » (I, 181). Nous sommes en droit de nous demander si le lieu choisi pour ce rendez-vous matinal ne nous révèle pas les intentions véritables de M^{me} de Warens. Celle-ci se proposait vraisemblablement d'être plus expéditive qu'elle ne le fut réellement, comme le texte le suggère clairement : « Nous y fûmes dès le matin. Elle avait pris ses mesures pour qu'on nous laissât seuls *toute la journée* » (I, 193). Cette femme, qui avait de l'amour une conception si simple qu'elle « ne pouvait concevoir qu'on donnât tant d'importance à ce qui n'en avait point pour elle » (I, 198), aurait-elle réservé une journée entière pour préparer par des discours ce qui comptait si peu à ses yeux ? Sans doute savait-elle qu'une explication était nécessaire : elle connaissait l'adoration presque filiale qu'avait pour elle son trop timide ami et la difficulté qu'il y aurait peut-être à lui faire accepter le partage. Mais si elle choisit pour cette rencontre la guinguette du jardin, suffisamment meublée pour qu'on pût y coucher à l'occasion, n'est-ce pas que, dans sa pensée, les actes suivraient de peu les paroles ? Grâce à la panique qui s'empare de lui dès qu'il comprend ce qui l'attend, Jean-Jacques n'a-t-il pas trouvé une conduite de fuite pour « éviter d'être heureux » ? (I, 194) ⁴⁸ Ce mouvement défensif de nature inconsciente se reproduira d'ailleurs à Venise, face à la belle Zulietta. Si Maman lui donne un délai de huit jours, c'est que le désarroi de son ami la force à trouver une issue honorable. Elle est elle-même si surprise par l'échec de son plan, qu'elle préfère ne pas brusquer les choses, ayant probablement le sentiment d'avoir rompu un équilibre auquel il était dangereux de toucher. Elle s'aperçoit, mais trop tard, que ce qui lui paraissait tout simple était au contraire très compliqué.

C'est donc huit jours plus tard que Jean-Jacques se voit « pour la première fois dans les bras d'une femme » (I, 197). Il était persuadé qu'il devait ce bonheur inespéré au souci de sa bienfaitrice de « (l')arracher à des dangers autrement presque inévitables » (I, 196).⁴⁹ Si l'on acceptait cette explication, il faudrait donc admettre non seulement que M^{me} de Warens fût froide et sans désir (supposition difficilement recevable selon nous), mais encore qu'elle considérât comme dangereux pour les autres ce qu'elle estimait sans conséquence pour elle-même. En décidant tout à coup de « traiter en homme » ce jeune homme qui l'adore depuis plus de cinq ans, celle-ci n'écoute pas son seul instinct. Elle peut avoir fait certains calculs intéressés qui ne sont pas incompatibles avec son caractère; elle comprenait que le nouvel attachement qu'elle proposait était devenu opportun: Jean-Jacques, informé des relations qu'elle entretenait avec Anet, était sur le point de se laisser séduire par M^{me} Lard et se voyait même admis dans le salon de la comtesse de Menthon, qui n'avait pour la prétendue baronne que du mépris. Si son protégé lui avait échappé pour passer sous l'influence d'une autre femme, elle n'ignorait pas que le secret de sa propre vie, qu'elle avait toujours cherché à mettre à l'abri des regards malveillants qui l'épiaient constamment, risquait d'être ébruité. Son expérience lui a prouvé que le don total entraîne toujours une plus grande intimité des cœurs: « Elle a toujours cru que rien n'attachait tant un homme à une femme que la possession » (I, 198).

Jean-Jacques est dans sa vingt-deuxième année lorsqu'il perd, en « ce jour plutôt redouté qu'attendu » (I, 197), ce qu'il appelle son « pucelage »⁵⁰. Comme il le dit clairement, il parvient, en cette circonstance, à tenir ses « engagements ». Mais il ne cherche pas à se masquer le demi-échec de cette première étreinte, où les gestes, privés de leur dimension fantasmatique, se révèlent inaptes à libérer l'émotion vraie, qui n'est pas dissociable des exigences imprescriptibles de l'imaginaire. Parvenu à dissocier le langage du corps de celui du désir, il s'en remet, ici encore, à « l'art d'éluder » (I, 857) les soins que la nature exige: par son comportement il n'est en effet qu'*apparemment* viril⁵¹, et les larmes qu'il verse le placent devant l'une des manifestations les plus étranges de sa nature: « J'étais comme si j'avais commis un inceste » (I, 197), écrit-il pour justifier sa conduite. Il faut reconnaître que cette explication, que la critique rousseauiste a généralement acceptée trop aisément, ne manque pas de vraisemblance, étant donné l'attachement tout filial que Petit dit avoir éprouvé pour Maman⁵². Il est certain que celle-ci, par les liens affectueux et tendres qui l'unissent à son protégé depuis plus de quatre ans,

ne s'est pas rapprochée sans risques d'une image maternelle. Elle a laissé son ami reporter sur elle des sentiments de respect et d'admiration qui étaient peu propres à faciliter une communication érotique dés-inhibée.

Une telle explication nous paraît difficilement acceptable ou du moins insuffisante. Nous parlant du sentiment obscur qu'il eut d'avoir commis un inceste et de l'effusion dans les larmes qui en fut, selon lui, la conséquence, Rousseau oublie que le même désespoir s'empare de lui à Venise, dans les bras de Zulietta: « Tout à coup au lieu des flammes qui me dévoraient, je sens un froid mortel courir dans mes veines; les jambes me flageolent, et prêt à me trouver mal, je m'asseye, et *je pleure comme un enfant* » (I, 320). Ce dernier mot souligne le caractère infantile de la régression, qui prend le sens d'une *demande* destinée à maintenir le rapport de subordination qui lie la mère à son enfant, et cela précisément au moment où il s'agit de se conduire en homme. On peut affirmer qu'aucune image maternelle ne s'interpose entre la courtisane vénitienne et son amant d'un jour. L'interdit qui se dresse subitement devant celui-ci doit donc être d'une autre nature, dont certains aspects seront abordés dans le prochain chapitre. On peut d'ailleurs se demander si l'interdit de l'inceste, au sens où on l'entend habituellement en psychanalyse, fait effectivement partie de la problématique de Jean-Jacques. Celui-ci en effet n'a guère été confronté à un père qui, jouant le rôle du vrai possesseur, barre la route au désir de l'enfant, mais à un modèle de vertu et de pureté, qui fait lui-même le sacrifice de tout élan érotique. C'est à un tel père que le héros de *La Nouvelle Héloïse* veut ressembler, lorsqu'il donne à Julie la garantie que son amour est pur de tout désir charnel: « Je frémirais à porter la main sur tes chastes attraits, plus que du plus vil *inceste*, et tu n'es pas dans une sûreté plus *inviolable* avec ton père qu'avec ton amant. » Dans ce texte significatif, le mot « inceste » est synonyme, selon nous, de « profanation »⁵³: tout geste d'approche serait une atteinte portée à l'image de la femme inviolable. L'interdit n'est pas prononcé par le père, homme frustré dans son amour, mais par la femme, reconnue *intouchable par essence*⁵⁴. C'est le sexe féminin qui, dans son ensemble, barre l'accès au désir. Cette raison explique en grande partie l'inhibition devant la belle Zulietta. Elle explique aussi que M^{me} de Larnage, quoique plus âgée que M^{me} de Warens de six ans et mère de dix enfants, ait pu, contrairement à ce que l'on aurait droit d'attendre, donner à l'échange érotique une plénitude exceptionnelle: par son comportement elle a déjoué les fantasmes de culpabilité et écarté d'elle

l'image de la Madone intouchable. Expliquant son désarroi par la peur de l'inceste, Rousseau confond l'interdit qui porte sur *une* femme avec celui qui enveloppe *la* femme en général. Méprise d'autant plus compréhensible qu'elle est aussi avantageuse: la retenue légitime devant un obstacle *connu* se substitue à l'inhibition *inconsciente*, et le conflit, ainsi extériorisé, bénéficie d'une diminution de tension.

Quoi qu'il en soit, Jean-Jacques n'en sera pas moins, pendant quatre ans⁵⁵, l'amant de M^{me} de Warens. Comme il nous parle plus volontiers de ses échecs amoureux que de ses réussites (l'épisode de M^{me} de Larnage est une exception), il ne nous a guère renseignés sur le genre de relation qui va s'établir avec sa première maîtresse. Mais les ressources insoupçonnées de sa nature ont dû lui permettre de trouver un « arrangement » (I, 144), destiné à rétablir dans une certaine mesure l'équilibre momentanément compromis. Il a certainement fait en sorte de dissimuler à Claude Anet tout sentiment de fierté et de se comporter comme s'il n'avait aucun désir. Parlant de sa liaison avec Thérèse, il nous fera part, dans un aveu différé, de son inaptitude à exploiter son succès: « Que pensera donc le lecteur, quand je lui dirai, dans toute la vérité qu'il doit maintenant me connaître, que du premier moment que je la vis jusqu'à ce jour je n'ai jamais senti la moindre étincelle d'amour pour elle, que je n'ai pas plus désiré de la posséder que M^{me} de Warens, et que les besoins des sens que j'ai satisfaits auprès d'elle ont uniquement été pour moi ceux du sexe, sans avoir rien de propre à l'individu? » (I, 414).⁵⁶ Ce qu'il nous fait comprendre, dans ce texte capital sur lequel nous aurons à revenir, c'est que toute relation sexuelle durable avec une femme l'amène infailliblement à dissocier les besoins du sexe et ceux du cœur.

A cette inappétence essentielle s'ajouterait, si l'on en croit le récit des *Confessions*, la « froideur » de M^{me} de Warens: « Je connaissais trop son cœur chaste et son tempérament de glace, pour croire un moment que le plaisir des sens eût aucune part à cet abandon d'elle-même » (I, 196). Cette affirmation sera reprise un peu plus loin, tant l'auteur semble redouter que la décision de son amie s'explique par des motifs vils: « Comme elle était peu sensuelle et n'avait point recherché la volupté, elle n'en eut pas les délices, et n'en a jamais eu les remords » (I, 197). Il y a de fortes présomptions pour que l'on puisse voir, dans ces déclarations réitérées, un déplacement du vrai problème, Jean-Jacques projetant sur sa partenaire ses propres phobies: le texte tente de nous persuader que les « remords » sont toujours une conséquence de la

« volupté », alors que c'est la culpabilité qui est cause de l'inhibition et réprime le désir. Il est bien entendu qu'une telle conception de l'amour « chaste » permet aussi de préserver l'image de la femme « pure », qui ne saurait se dégrader en cédant aux secrètes sommations de la chair. L'auteur semble d'ailleurs se rendre compte de la difficulté que ses lecteurs auront à accepter sans réserve une telle interprétation, et il reviendra deux pages plus loin sur ce problème : « Je sais d'avance qu'en lui donnant un caractère sensible et un tempérament froid je serai accusé de contradiction comme à l'ordinaire et avec autant de raison. Il se peut que la nature ait eu tort, et que cette combinaison n'ait pas dû être; je sais seulement qu'elle a été » (I, 199). On pourrait supposer, pour résoudre la difficulté, que Maman n'était froide qu'avec Petit, dont l'attitude craintive et trop respectueuse la paralysait, et se montrait plus experte avec des partenaires moins retenus. La question nous paraît impossible à trancher, *Les Confessions* étant notre seule source d'information. Nous pensons qu'il ne faut pas rejeter la thèse de la froideur avec trop d'empressement. Le nombre des amants connus ne plaide pas nécessairement en faveur du « tempérament ». Cette femme, qui attache si peu de prix au don du corps, peut le faire précisément parce qu'elle ne s'engage qu'à demi dans une relation amoureuse qui, ne la troublant guère, lui paraît sans conséquence. Avec Jean-Jacques elle se comporte certainement en tendre amie plus qu'en amante passionnée. Par sa conduite un peu passive, probablement dépourvue de tout érotisme, elle n'a rien fait pour que son amant ose vivre les gestes de l'amour sans les priver de leur dimension fantasmatique, seule capable de libérer « la force du désir ».

Les Confessions nous permettent d'administrer la preuve de ce que nous affirmons ici. C'est encore un aveu différé qui nous donne, sur les relations sexuelles de Maman et de Petit, l'explication la plus convaincante. Il faut attendre l'épisode de M^{me} de Larnage pour que l'auteur, après un bref développement sur « l'amour vrai », établisse une comparaison entre le bonheur de quatre ou cinq jours connu en compagnie de cette femme et sa longue liaison avec M^{me} de Warens : « Près de maman, mon plaisir était toujours troublé par un sentiment de tristesse, par un secret serrement de cœur que je ne surmontais pas sans peine; au lieu de me féliciter de la posséder, je me reprochais de l'*avilir* » ⁵⁷ (I, 253-254). On remarquera que, dans cette explication beaucoup plus vraie que celle qui fait suite à la scène de l'initiation amoureuse, le mot d'*inceste* ne figure pas. Mais il est remplacé par le verbe *avilir*, qui traduit mieux

le concept de « profanation » par lequel nous avons proposé de le remplacer. La suite du texte nous apprend les vraies raisons qui, grâce à la levée des inhibitions, ont libéré l'énergie désirante⁸⁸: « Près de M^{me} de Larnage au contraire, fier d'être homme et d'être heureux, je me livrais à mes sens avec joie, avec confiance, je partageais *l'impression que je faisais sur les siens*; j'étais assez à moi pour contempler avec autant de vanité que de volupté mon triomphe, et pour tirer de là de quoi le redoubler » (I, 254). Ces quelques lignes contiennent sans doute l'aveu le plus significatif sur le comportement psychosexuel de Rousseau. Ce qu'il faut pour le rendre pleinement homme, c'est que la partenaire se laisse aller à *dire* son plaisir, à le proclamer légitime par la façon dont elle le prend. L'amant trop timide, ordinairement convaincu qu'il n'a rien à donner, lit enfin son « triomphe » sur le visage de l'autre, qui, par son naturel dans la jouissance, le rend à sa véritable innocence (celle de celui qui ne sait plus qu'il est coupable). Maman, n'étant que « caressante et tranquille » (I, 197), n'a jamais rendu son amant « fier d'être homme » (I, 197). Trop retenue et passive, elle tolérait les gestes de l'amour plus qu'elle ne les stimulait. Seule M^{me} de Larnage, nature sensuelle et franche dans le plaisir, a permis à Jean-Jacques de *s'oublier*, pour la raison qu'elle a osé s'oublier la première.

Jean-Jacques va donc connaître, pendant quatre ans, l'intimité d'une vie à peu près conjugale. Les difficultés que nous venons d'évoquer (inappétence de l'amant, prétendue froideur de l'amante) n'ont pas dû la rendre très heureuse. Le ménage à trois n'en a pas moins existé pendant six mois, et le caractère d'Anet permet de supposer qu'il fut moins idyllique que *Les Confessions* le suggèrent. Un événement d'une grande importance va d'ailleurs à nouveau bouleverser cette entente précaire. Par sa tentative de suicide, au moment où il a senti, en 1731, le danger que représentait l'arrivée d'un rival possible, Claude Anet nous donne une première idée de la force des passions qu'il contenait en lui. Plus tard, dès qu'il eut compris qu'il n'était plus seul à jouir des faveurs de son amie, il n'a pu se faire à l'idée d'un partage, si contraire à sa nature. Taciturne et austère, il se referme sur son chagrin. Mais il n'en faut pas plus pour que ce refus tout intérieur détruise à jamais la transparence des cœurs et crée une situation conflictuelle pleine de menaces. C'est le moment de se rappeler ce que le discours d'Isaac nous a appris sur l'affectivité profonde de son fils, qui a vécu *symboliquement* un œdipe victorieux, dont il a supputé les risques: « Il croyait la revoir en moi, sans pouvoir oublier que *je la lui avais ôtée*... Ah! disait-il en gémissant;

rends-la-moi... » (I, 7). Quelque vingt ans plus tard, le visage silencieux d'Anet semble chargé d'un reproche semblable, et l'anxiété qui en résulte exige des gages d'allégeance et le refoulement de tout élan appropriateur. Vouloir posséder serait ressenti comme un acte agressif, capable de détruire le rival évincé.

Or, c'est précisément ce que Jean-Jacques pouvait redouter qui se produit. Après avoir dû, bien malgré lui, s'introduire en tiers dans la relation amoureuse, il assiste à l'éviction définitive du malheureux comparse. Celui-ci se donne la mort en mars 1734 ⁵⁹, soit quelques mois après le début du partage, et peut-être quelques jours après le moment où il en obtient la preuve indubitable. Le nouvel amant se trouve ainsi seul maître de la situation, et son ascension victorieuse, qu'il n'a jamais souhaitée, est achevée. En deux ans et demi ⁶⁰ sa vie a été profondément bouleversée, et la « grande phrase musicale » a cessé de scander les élans de son cœur d'adolescent. Trois étapes marquent cette lente transformation : elles correspondent à trois événements décisifs, que Jean-Jacques n'a rien fait pour provoquer. Celui-ci apprend, à la suite du suicide manqué d'Anet, que Maman a un amant, et ses tendances idéalisantes sont mises en échec. Il s'habitue tant bien que mal à cette nouvelle réalité, si contraire à ses tendances profondes, mais il est bientôt introduit en tiers dans la relation amoureuse, ce qui entraîne certainement un surcroît d'angoisse. Enfin, après un temps assez court pendant lequel il tente probablement de s'effacer le plus possible, il voit disparaître le rival et se trouve placé, à la suite de cette éviction définitive, au cœur de sa problématique.

« J'étais destiné à devenir par degrés un exemple des misères humaines » (I, 205). C'est de cette façon, centrée sur le *moi*, que la mort d'Anet est présentée dans *Les Confessions*. L'événement, tragique en lui-même, ne retient d'abord l'attention que par le retentissement qu'il a sur la vie affective de l'auteur. On sera peut-être frappé par l'analogie que cette brève énonciation présente avec l'allusion si rapide à la mort de Suzanne Rousseau : « Je coûtai la vie à ma mère, et *ma naissance fut le premier de mes malheurs* » (I, 7). Il semble que Jean-Jacques soit pressé de mettre en évidence, à propos des malheurs dans lesquels il se sent *impliqué malgré lui*, qu'il est le premier à souffrir des conséquences injustes de ces pertes irréparables ⁶¹. Il obéit ici sans doute au désir de décharger sa conscience en se présentant comme une victime innocente. Il a dû croire sincèrement aux raisons qu'il nous donne de la mort d'Anet : celui-ci, en allant chercher du génépi sur les Alpes, « s'échauffa telle-

ment qu'il gagna une pleurésie (...) et mourut le cinquième jour entre nos mains après la plus cruelle agonie, durant laquelle il n'eut d'autres exhortations que les miennes... » (I, 205). Il souligne avec quelque complaisance, on le voit, la force de son attachement pour la victime, faisant même état de ses « élans de douleur et de zèle » (la rencontre de ces deux termes est singulièrement dissonante). On peut se demander comment la véritable cause de cette mort ne lui est jamais venue à l'esprit, alors que la tentative de suicide de 1731 aurait dû éveiller ses soupçons. Les historiens, moins crédules à ce propos, ont généralement récusé la version des faits qui nous est donnée dans *Les Confessions*: « On ne va pas dans les Alpes cueillir des plantes aromatiques au commencement de mars, écrit l'un d'entre eux ⁶², l'on n'y trouverait que de la neige. » Sans aller jusqu'à prétendre, comme le fait Mugnier, que l'histoire du génépi a été forgée de toutes pièces par Jean-Jacques, nous pensons plutôt que celui-ci a accepté l'explication que lui a proposée M^{me} de Warens (qui, cette fois, se sentait responsable de la mort de son amant), trop heureux de se masquer son rôle dans cette affaire. L'auteur des *Confessions* met tout en œuvre pour éloigner de sa pensée l'idée d'une mort volontaire, dont il sent obscurément la vraisemblance. Il parvient, grâce à un intervalle de quelques pages, à séparer le récit de cette fin tragique de celui de l'initiation sexuelle. Insistant sur l'entente exceptionnelle qui s'établit entre lui et son ami, il nous persuade ainsi que l'harmonie du trio a été préservée: « Ce ne fut qu'après qu'elle lui fut infidèle que je connus bien tout l'attachement qu'elle avait pour lui » (I, 201). A lire cette déclaration, on a l'impression que le ménage à trois a eu pour effet de renforcer les liens qui unissent les trois « amis », et de maintenir Anet dans son rôle privilégié de père spirituel de la petite « famille ». Comment celui-ci connaîtrait-il la détresse d'un amant trompé, puisque la tendresse de son amie se trouve redoublée? Comment le nouvel amant se croirait-il coupable, puisque ses sentiments pour son aîné n'en sont que plus respectueux et soumis, et qu'il n'a jamais souhaité jouir des mêmes privilèges que lui? Après l'éviction définitive du rival, il continue d'ailleurs à se montrer « désintéressé »: « Quand il ne fut plus, je fus bien *forcé de prendre sa place* » (I, 206), nous fait-il savoir ⁶³. Mais cette tentative de déculpabilisation restera inopérante, et c'est sans doute pour cette raison que, dans les mois qui suivent la mort d'Anet, le comportement de Rousseau change progressivement. La maladie, qui jouera dans sa vie un rôle si important, va lui offrir l'idée d'une expiation rédemptrice et lui permettre de se poser en victime

exemplaire. Le sentiment de culpabilité, réactivé par la réussite amoureuse et par la mort du rival « paternel », sera ainsi en partie neutralisé. Mais bientôt, par un mouvement inverse, l'humiliation acceptée sous les coups d'un destin prétendu implacable va réveiller la combativité et orienter l'amant de M^{me} de Warens vers les études et l'acquisition d'un pouvoir tout nouveau, qui lui permettra d'entrer en possession des forces qui sommeillaient en lui.

3. Premier essai d'une stratégie défensive: apparition de la maladie

Après la mort d'Anet, Jean-Jacques va donc connaître une vie à peu près conjugale. Sera-t-il vraiment heureux, pendant cette période de trois ans et demi ⁶⁴ où il est seul à jouir des faveurs de Maman? Il semble n'avoir pas supporté sans quelque malaise cet abus d'intimité avec la femme qu'il adorait. Mais ce que ce nouveau genre de liaison va lui apprendre sur lui-même et sur la difficulté qu'il éprouve à vivre une relation durable et profonde lui apportera une expérience précieuse, dont il saura faire son profit le jour où il choisira de se mettre en ménage avec Thérèse. Il saura mieux jusqu'où il peut s'engager sans préjudice de son altérité et de ce rapport étroit avec lui-même, qu'il a toujours senti le besoin de préserver.

Il a dû souvent, n'en doutons pas, regretter le temps de l'euphorie amoureuse, antérieur à la possession. Ne nous fait-il pas entendre, dans la plainte d'Emile, un écho de sa propre nostalgie? « Que ne m'était-il donné de passer le cours des siècles dans cet état trop aimable, à l'estimer, la respecter, la chérir, à gémir de sa tyrannie, à vouloir la fléchir sans y parvenir jamais, à demander, implorer, supplier, désirer sans cesse, et jamais ne rien obtenir. Ces temps, ces temps charmants de retour attendu, d'espérance trompeuse valaient ceux même où je la possédais. » ⁶⁵ Sentant que la trop grande proximité des corps ne permet pas au désir de s'émanciper, il s'échappe de la possession même pour se réfugier dans l'imaginaire, retrouvant ainsi la distance dont il a besoin: « Si j'avais cru tenir Maman dans mes bras quand je l'y tenais, mes étreintes n'auraient pas été moins vives, mais tous mes désirs se seraient éteints » (I, 219). Quant à M^{me} de Warens, elle semble s'être éprise réellement de son nouvel amant, après que l'intimité charnelle se fut ajoutée à la communion des cœurs. Avant la mort d'Anet, elle prend en mains son éducation, lui donnant, comme à un jeune homme de condition, « des maîtres pour la danse et pour les armes » (I, 200). Elle l'aima, cela ne paraît pas douteux, et la lettre que lui adresse Jean-Jacques des Char-

mettes, à la suite de quelque désaccord, en apporte une preuve: » Vous m'avez fait dire qu'à l'occasion de vos Pâques, vous voulez bien me pardonner. Je n'ai garde de prendre la chose au pied de la lettre, et je suis sûr que, *quand un cœur, comme le vôtre, a autant aimé quelqu'un que je me souviens de l'avoir été de vous*, il lui est impossible d'en venir jamais à un tel point d'aigreur, qu'il faille des motifs de religion pour le réconcilier. » ⁶⁶

Cependant, bien avant l'arrivée de Wintzenried, elle a senti qu'elle ne rendait pas heureux un amant qui montrait si peu d'empressement à jouir des faveurs qu'elle lui avait accordées. Là fut la véritable cause de son « refroidissement », et *Les Confessions* ne laissent pas de doute à ce sujet. Parlant de « la privation » qu'il s'est imposée, de son « abstinence », de son « indifférence », l'auteur aperçoit clairement ce que sa maîtresse ne pouvait lui pardonner: « Prenez la femme la plus sensée, la plus philosophe, la moins attachée à ses sens, le crime le plus irrémissible que l'homme dont au reste elle se soucie le moins puisse commettre envers elle, *est d'en pouvoir jouir et de n'en rien faire* » (I, 266). Ayant toujours préféré la magie du désir à l'expérience de la possession vraie, il s'arrangea très vite pour se comporter comme un soupirant privé de droits. Il se croit dans l'impossibilité d'occuper la place laissée vacante par le rival, regrettant certainement les avantages de la situation triangulaire, où le rôle de second toléré ne lui permettait que des effusions clandestines et fugitives, plus conformes à ses fantasmes de culpabilité. Se trouvant désormais affranchie de tout obstacle, la relation amoureuse en devient plus vraie et par conséquent plus difficile à assumer, le tiers n'y jouant plus le rôle ambigu d'une instance morale qui accorde et refuse les autorisations.

S'il se veut désintéressé et se condamne à l'abstinence, c'est qu'il ne parvient pas à se reconnaître des droits à la jouissance. Mais l'inappétence dont il fait preuve progressivement, qui sera responsable de la trahison de Maman, ne suffit pas à neutraliser le sentiment de culpabilité. C'est sans doute l'inefficacité de ce langage qui va expliquer l'apparition subite de la maladie, que l'on peut considérer, selon nous, comme une nouvelle tentative de déculpabilisation ⁶⁷. Les effets thérapeutiques obtenus par une telle stratégie défensive nous renseignent sur les mobiles qui en ont décidé l'apparition. Dès que Rousseau, amant malgré lui, se voit *victime* de divers troubles physiques qui perturbent profondément sa vie, il rejoint l'état d'innocence qu'il n'a pas quitté impunément. Il retrouve en M^{me} de Warens une mère pleine de sollicitude pour son

enfant, et l'entente des cœurs, que la possession avait rendue difficile, est aussitôt rétablie. A tout moment il va trouver son amie pendant la nuit et s'abandonne aux larmes, comme il l'avait fait lors de la première étreinte. Mais le sens de l'émotion trouble qui s'empare de lui est alors inversé; il y trouve un moyen de renaître: « Comme si les pleurs étaient ma nourriture et *mon remède, je me fortifiais* de ceux que je versais auprès d'elle, avec elle, assis sur son lit, et tenant ses mains dans les miennes » (I, 222). La tension anxieuse a trouvé une issue, et le désespoir qu'il ose enfin vivre le rend à lui-même, l'autorisant à se tenir *auprès d'elle*, simplement *assis sur son lit* comme un enfant apeuré. Grâce à ce renversement de situation, qui libère l'émotion vraie, Jean-Jacques connaît à nouveau l'état de soumission totale d'un enfant à l'égard de sa propre mère: « A force de soins, de vigilance et d'incroyables peines, *elle me sauva*, et il est certain qu'elle seule pouvait me sauver (...). Je devenais tout à fait son œuvre, *tout à fait son enfant, et plus que si elle eût été ma vraie mère* » (I, 222).⁶⁸ Il n'ignore pas que ce sont ses « passions » qui ont délabré sa santé: « L'épée use le fourreau »⁶⁹, dit-on quelquefois. Voilà mon histoire. Mes passions m'ont fait vivre, et mes passions m'ont tué » (I, 219). La régression à l'état d'enfance que lui permet la maladie marque le début de sa guérison: il meurt à lui-même pour renaître, et la signification de cette conversion est saisie avec lucidité dans *Les Confessions*: « Cet accident qui devait tuer mon corps ne tua que mes passions, et j'en bénis le ciel chaque jour par l'heureux effet qu'il produisit sur mon âme. Je puis bien dire que *je ne commençai de vivre que quand je me regardai comme un homme mort* » (I, 228).⁷⁰ Cette dernière remarque est sans doute l'un des aveux les plus significatifs des *Confessions*. A partir de là il n'est pas difficile d'expliquer le comportement de l'auteur: le masochisme, la maladie « urinaire », le « complot », répondent à ce besoin de mourir pour renaître, ou, si l'on préfère, de faire le sacrifice du désir pour annuler la culpabilité et retrouver le droit au désir.

Nous ne tenterons pas de donner un nom à la maladie dont souffre Jean-Jacques. Nous sommes bien obligé de constater, non seulement notre incompetence en la matière, mais l'extrême confusion du diagnostic donné par l'intéressé lui-même. Les premières manifestations somatiques font leur apparition avant la crise décisive, d'une très grande violence, qui sera désignée par le terme d'*accident* (I, 227). La variété des symptômes ne manquera pas de frapper le lecteur: courte haleine, palpitations, fièvre lente, langueur, battements d'artères, bourdonnements des oreilles, insomnies, sueurs. Ces manifestations affectent également le psychisme:

mélancolie, tristesse, pleurs, éblouissements, vertiges ⁷¹. Quant à l'*accident*, il semble bien correspondre à un trouble émotionnel d'une intensité exceptionnelle, d'origine neuro-végétative, dont les effets sont aussitôt « somatisés » ⁷².

Mais l'essentiel n'est certainement pas de réduire l'ensemble de ces symptômes à un diagnostic simple. De telles conjectures ne nous apprendraient pas grand-chose. Il importe bien davantage de saisir la maladie telle qu'elle est donnée *dans le texte*, d'en souligner la violence, de mesurer le désarroi qu'elle provoque chez celui qui se sent ainsi secoué par un véritable séisme intérieur. La « crise » proprement dite est d'abord décrite en termes non médicaux, qui relèvent de la langue littéraire: il y est question de « tempête » et de « révolution subite » (I, 227). L'origine émotionnelle de la « dépression nerveuse » ⁷³ est peut-être moins intéressante à connaître que la façon dont l'événement, où le corps est seul à parler, va être utilisé par le malade.

On aimerait pouvoir dater avec plus de précision le moment où la maladie apparaît. Si l'on se fiait au récit des *Confessions*, les premiers signes morbides, annonceurs de la crise, seraient un peu antérieurs à l'accident de laboratoire du 27 juin 1737 ⁷⁴: « Cette aventure m'arriva mal à propos pour ma santé, qui depuis quelque temps s'altérait sensiblement » (I, 218). Comme on le voit, la chronologie est des plus incertaines, puisque la mésaventure dont il est question ici devrait prendre place quelque trente pages plus loin, peu avant le départ pour Montpellier. Quant à la maladie, elle a dû faire son apparition avant la fin de l'été 1736 ou 1735, dans les mois qui ont précédé la première installation aux Charmettes, à laquelle des raisons médicales ont servi de prétexte ⁷⁵. De toute façon elle doit correspondre à une période où Jean-Jacques supporte de plus en plus mal les relations sexuelles avec M^{me} de Warens et s'efforce de trouver une issue à la situation trop contraignante dans laquelle il s'est mis. Le dérèglement de sa santé et l'éloignement vont lui permettre de se ressaisir et de retrouver quelques moments de bonheur, auquel le contact quotidien avec la nature ne sera pas étranger ⁷⁶.

Ce que le texte des *Confessions* nous apprend de façon certaine, c'est la difficulté qu'éprouve l'auteur à assigner une date à ce changement important. Les séquences consacrées à la description des symptômes, disséminées sur plus de trente pages, envahissent littéralement la fin du livre V et une grande partie du livre VI, au point de nous faire presque complètement perdre de vue la nouvelle nature des relations qui unissent M^{me} de Warens à son protégé. Cette femme, qui est devenue sa maîtresse,

ne joue plus dans la vie de Rousseau que le rôle d'une mère qui soigne son enfant avec bienveillance, comme si, par le détour de la maladie, l'image de la femme pure, qui « sauve » par amour, était parvenue à se substituer à celle, moins rassurante, de la pure femme.

Par la suite, la « dépression » prend un aspect nettement psychique, et l'angoisse, « somatisée » dans la phase initiale, montre son vrai visage, après que le séjour à la campagne et l'activité intellectuelle ont permis à Jean-Jacques de se désengager progressivement. Celui-ci, malgré la « vie innocente » qu'il dit mener, connaît un nouveau tourment, de nature métaphysique : le sentiment de culpabilité, par une nouvelle métamorphose, devient pour lui « terreur de l'enfer » (I, 242), et « l'idée d'une mort prochaine » (*ibid.*) le hante, quoiqu'elle lui paraisse préférable au pressentiment qui lui fait « *craindre de vivre pour souffrir* » (*ibid.*). Il cherche finalement à obtenir une nouvelle diminution d'angoisse en se persuadant que son mal est d'origine physique, anticipant ainsi sur le mouvement inconscient qui le portera, à Venise, à chercher sur le corps de Zulietta « quelque défaut secret » (I, 321), qui, faisant de sa partenaire un monstre odieux, facilite l'extériorisation de son propre conflit. Aux Charmettes, où il se met à consulter des livres de médecine, il en arrive à s'imaginer que « la base de (son) mal était un polype au cœur » (I, 248).

On sait que cette découverte, qui parut frapper même Jean-Baptiste Salomon, le médecin de M^{me} de Warens, fut à l'origine du voyage à Montpellier, où se trouvait un grand praticien, M. Fizes, qui passait pour avoir guéri une semblable maladie. Comme en face du « tétou borgne », Jean-Jacques a trouvé l'occasion de se dérober et de s'éloigner de Maman, qui avait d'ailleurs de bonnes raisons de l'encourager à faire ce voyage, puisqu'elle lui avait déjà trouvé un remplaçant en la personne de Jean-Samuel-Rodolphe Wintzenried. C'est au cours de ce voyage qu'il fait la connaissance de M^{me} de Larnage. La façon dont cette rencontre est annoncée dans *Les Confessions* montre que l'auteur n'ignorait pas que sa maladie était liée à des conflits psychiques difficiles à surmonter : « Je n'eus pas besoin d'aller si loin pour trouver *le médecin qu'il me fallait* » (I, 248). Reconnaisant que les vertus désinhibantes de la séduisante voyageuse furent plus efficaces que tout l'art de M. Fizes, Jean-Jacques s'écrit, fort de la confiance en lui qu'il a retrouvée : « Voilà M^{me} de Larnage qui m'entreprend, et adieu le pauvre Jean-Jacques, ou plutôt adieu la fièvre, les vapeurs, le polype, tout part auprès d'elle, hors certaines palpitations ⁷⁷ qui me restèrent et dont elle ne voulait pas

me guérir » (I, 249). C'est dans un premier temps que la maladie facilite le rapprochement, donnant à l'amant l'occasion d'adopter une position passive ⁷⁸. Mais elle ne tarde pas à s'annuler elle-même, pour faire place au désir, qui « parle » sans retenue. L'efficacité d'une telle médecine plaide évidemment en faveur d'un mal qu'on ne saurait limiter au corps, comme le laissait déjà supposer l'allusion à la fonction thérapeutique des larmes : « Comme si les pleurs étaient ma nourriture et mon remède, je me fortifiais de ceux que je versais auprès d'elle » (I, 222). Cette interprétation trouve d'ailleurs une confirmation dans le diagnostic des praticiens de Montpellier que nous rapporte l'auteur des *Confessions* : « Il est clair que mes médecins, qui n'avaient rien compris à mon mal, me regardaient comme *un malade imaginaire*... » (I, 258). De toute façon les symptômes, même si la science médicale de l'époque avait pu leur donner un nom, ne peuvent être limités à des troubles purement physiques, puisqu'ils ont été *utilisés* par le malade dans le but de déconflictualiser une situation mal tolérée.

Il se pourrait que la première idée de cette « conversion » à la maladie doive beaucoup au comportement de M^{me} de Warens. Celle-ci était en effet valétudinaire, et de nombreux témoignages, pour la plupart étrangers aux *Confessions*, nous en donnent une confirmation. L'hiver qui a précédé sa fugue, elle fait un séjour à Aix, en Savoie, pour soigner certaines « douleurs ». Au moment du départ définitif, durant l'été de 1726, elle prétend se rendre à Amphion pour y faire une cure ⁷⁹. L'année suivante elle écrit à François Magny, qui fut à Vevey son directeur de conscience, pour qu'il lui fasse parvenir des médicaments : « Je me trouve toujours fort languissante, et comme j'ai fait un essai de l'usage de l'esprit de coquelaria de Burquely de Berne, je vous prie de m'en faire avoir pour un louis d'or... » ⁸⁰ Dès les premiers jours de 1730, elle adresse une requête à Victor-Amédée II, roi de Sardaigne, pour obtenir un congé de trois mois qui lui permettrait d'aller chercher à Montpellier, sinon la guérison, du moins « quelques soulagements à (ses) maux ». Elle insiste sur le « triste état où (sa) maladie (l')a réduite » et assure que « toute la ville est témoin depuis trois années » de ses douleurs, dont l'aggravation lui vaut la sympathie et le soutien de l'évêque d'Annecy ⁸¹. Une lettre de Jean-Jacques, adressée probablement à Giovan-Battista Canavazzo, nous apprend que M^{me} de Warens ne pourra chanter la cantate comme elle l'aurait souhaité, « à cause de ses incommodités continuelles » ⁸². Ce dernier document précise même un certain nombre de symptômes : « Actuellement elle a une fièvre habituelle, des vomisse-

ments fréquents et une enflure dans les jambes qui s'opiniâtre à ne nous rien présager de bon. » Le récit des *Confessions* se montre plus discret sur les souffrances physiques de M^{me} de Warens, sans doute pour ne pas trop ternir l'image de la séduisante initiatrice par des considérations bassement réalistes. On y apprend cependant que la bonne Dame d'Anancy avait une véritable manie pharmaceutique⁸³, et que sa maison, emplie de livres de médecine, abritait un petit laboratoire, où étaient préparées les drogues les plus diverses, probablement destinées à son usage⁸⁴. Il est aussi intéressant de savoir que Maman avait devant la nourriture un véritable dégoût, et que « ce n'était qu'au bout d'une demi-heure qu'elle essayait le premier morceau » (I, 106).

Si cette maladie, que la convergence des témoignages ne nous permet pas de mettre en doute, mérite de retenir l'attention, c'est qu'elle eut sans doute une influence sur Jean-Jacques, qui se crut malade ou eut l'idée d'exploiter certains symptômes à des fins « économiques ». En se rendant à Montpellier pour « aller consulter M. Fizes » (I, 248), celui-ci reprend un projet auquel son amie avait songé pour elle-même sept ans plus tôt, sans avoir pu le mettre à exécution. Pour avoir si souvent prêté attention aux souffrances de celle qu'il aimait, il en vient à découvrir que l'on peut, dans une stratégie défensive, tirer un parti avantageux de la position de victime, qui se révèle en outre tout à fait conforme à ses tendances masochiques. En 1737, c'est l'*invention* du « polype au cœur » qui marque l'aboutissement de cette première tentative d'extériorisation d'un conflit inconscient. Mais six ans plus tard Rousseau découvre, dès son arrivée à Venise⁸⁵, la maladie *oubliée* dont il aurait souffert dans sa petite enfance: les ennuis « urinaires », qui vont jouer un rôle de premier plan durant les trente-cinq années qui lui restent à vivre, renforceront le caractère fatal des souffrances qui font de lui une victime exemplaire, puisqu'ils lui sont infligés avec la vie.

d) *De l'échec amoureux à la conquête du savoir*

1. Surnuméraire

À son retour de Montpellier⁸⁶, Jean-Jacques découvre que Jean-Samuel-Rodolphe Wintzenried, qu'il avait déjà aperçu dans la maison avant son départ, l'a remplacé auprès de M^{me} de Warens. Le voici donc en présence d'un rival, de quatre ans son cadet, qui ne manque pas d'un certain pouvoir de séduction, malgré le portrait dépréciatif qui nous en

est donné dans *Les Confessions*. A l'annonce de cette trahison, qui provoque en lui un véritable « bouleversement » (I, 263), il se voit « seul pour la première fois », et il faut le croire lorsqu'il ajoute: « Ce moment fut affreux » (*ibid.*). Mais il ne peut tourner contre son amie, dont l'image respectable reste à l'abri de tout reproche, les sentiments violents qui s'emparent de lui en ce moment. Ne nous dit-il pas que la « franchise » avec laquelle sa défaite lui est révélée eût été « capable d'ajouter à (sa) rage, si (son) cœur eût pu se tourner de ce côté-là » ? (I, 263). Il n'oublie pas qu'il a lui-même trahi son amie pendant son absence, au point d'avoir osé écrire: « Maman était oubliée » (I, 255). Il nous apprendra bientôt que le « refroidissement » de celle-ci est une conséquence inévitable de « la privation » (I, 266) qu'il s'est imposée. C'est lui en effet qui a commis la faute impardonnable « d'en pouvoir jouir et de n'en rien faire » (*ibid.*).

Il a dû souffrir de cette éviction subite plus qu'il ne le donne à entendre. Il se voit condamné à un rôle subalterne, qui ne répète pas celui qu'il a connu, quelques années plus tôt, en présence de Claude Anet. La relation avec Maman, grâce à la prise de distance dont nous avons parlé, est à nouveau plus tendre que sensuelle. Le rival, qui n'a que vingt et un ans, n'est pas impliqué dans la situation *avant* l'arrivée de Jean-Jacques. Il survient comme un intrus et détruit à tout jamais la « sympathie des âmes » (I, 52). C'est surtout cette perte de l'intimité véritable qui est ressentie comme une défaite irrémédiable: « Comment vivre étranger dans la maison dont j'étais l'enfant » (I, 270), remarque avec mélancolie ⁸⁷ l'amant évincé, qui n'est plus que « surnuméraire » (I, 270). Il découvre enfin, mais trop tard, que la possession véritable exige le don du corps, et que la « volupté d'ange » où il plaçait le vrai bonheur n'est qu'un leurre.

S'il refuse le nouveau « partage » qui lui est proposé, c'est que le rôle de Chérubin, entre une femme qui se dégrade moralement et le « fade blondin » (I, 261) dont elle s'est éprise, serait désormais ridicule. Il a d'ailleurs pour le nouveau venu les sentiments les plus ambigus. Il se dit décidé, selon un mouvement qui lui est naturel, à réprimer toute manifestation de jalousie: « Le premier fruit de cette disposition si *désintéressée* fut d'écarter de mon cœur tout sentiment de haine et d'envie contre celui qui m'avait supplanté » (I, 264).⁸⁸ Mais il donne de ce rival un portrait si déplaisant, qu'il est difficile de ne pas y voir affleurer des dispositions agressives. Le nouvel « intendant », d'une vanité insupportable ⁸⁹, est toujours armé de ses outils, qu'il manie avec

ostentation comme les attributs de sa puissance: « Il regardait ses haches et ses pioches comme infiniment plus utiles que tous mes bouquins (...). Chaque fois qu'il fendait du bois, emploi qu'il remplissait avec une fierté sans égale, il fallait que je fusse là, spectateur oisif et tranquille admirateur de sa prouesse » (I, 265). Le nouvel élu eût-il été moins fier de ses droits à régenter toute la maison, que Jean-Jacques aurait imaginé sans trop de peine un nouveau partage, où son effacement et sa docilité lui auraient valu en échange quelque reconnaissance. On remarquera que c'est le récit des *Confessions* qui laisse apparaître la jalousie de l'auteur à l'égard de l'usurpateur, dont il nous est dit: « Il fut tout dans la maison et moi rien » (I, 265). Mais dans les lettres adressées à M^{me} de Warens, qui prennent soin de dissimuler toute agressivité, l'amant évincé n'exprime que des sentiments « fraternels » pour Wintzenried, qui semble, comme s'il était protégé par l'amour de la femme toute-puissante, jouir d'un statut d'immunité ⁹⁰.

On nous objectera que la trahison de M^{me} de Warens allait dans le sens de ce que Jean-Jacques pouvait lui-même souhaiter: celui-ci avait déjà mis tout en œuvre pour se détacher prudemment de son amie et se déprendre d'une situation mal supportée. Il est vrai qu'il ne tardera pas à accepter l'échec, qui lui permettra de se retrouver et de se tourner résolument vers des voies plus ouvertes à son désir. Mais, sur le moment, il n'en vit pas moins son éviction comme un événement douloureux, puisqu'elle l'a placé, sans qu'il l'ait souhaité le premier, dans une position humiliante, qui l'a obligé à comprendre que ses dispositions à s'effacer progressivement et sans heurt prenaient le sens d'une dévirilisation. Tout se passe comme si le mouvement habituel de repli sur des positions rassurantes, que nous avons assimilé à une autocastration symbolique, avait été pris de vitesse par l'intervention vraiment castratrice d'un rival.

2. Un magasin d'idées

La présence de Wintzenried aura finalement un effet salutaire sur Jean-Jacques, qui se distingue d'un névrosé banal par le pouvoir qu'il a de convertir ses échecs en réussites. Se retrouvant seul et démuni, il achève le mouvement par lequel il s'est peu à peu détaché de M^{me} de Warens et se consacre avec une énergie accrue à la poursuite de ses études. Supplanté par un rival « ignorant » et « sot », il opère une première « réforme », tournant toute son énergie vers la conquête du savoir. S'il s'engoue pour les échecs (I, 220), que Gabriel Bagueret, aventurier

genevois établi à Chambéry, lui propose d'apprendre, c'est qu'il croit y trouver l'occasion d'affirmer sa supériorité face à un homme qu'il ne porte pas dans son cœur: « Je ne l'aimais pas, il le voyait », nous dit-il clairement. C'est probablement peu avant son installation aux Charmettes ⁹¹ qu'il se découvre subitement « forcené » pour ce jeu, où il espère dominer sans danger. Mais, à l'épreuve, cette riposte agressive se révèle inopérante: confronté au terrible Bagueret, l'impétueux partenaire perd tous ses moyens et ne voit « plus qu'un nuage devant (lui) » (*ibid.*). Décidément, écrire et se cacher sera une voie plus sûre pour s'imposer sans avoir à subir le regard de l'adversaire. Aussi décide-t-il, comme s'il pressentait les avantages qu'il pourra tirer d'une solide culture intellectuelle, de se faire savant et de se constituer provisoirement ce qu'il appelle « un magasin d'idées » (I, 237), dont il pourra faire usage quand une occasion favorable se présentera. C'est ainsi que nous le voyons, pendant les dernières années de son séjour en Savoie, organiser sa vie pour acquérir ce savoir, qu'un surprenant pouvoir de rétention lui permettra de mettre en réserve pour les combats futurs. Cette nouvelle activité lui convient d'ailleurs parfaitement, puisqu'elle se présente comme une passion *désintéressée*, comparable à une arme dont la pointe agressive est pour l'instant savamment dissimulée ⁹². Mais l'ambition de Jean-Jacques s'est désormais fixé un but, et le premier effet de cette conversion de l'énergie, où l'éros coupable aperçoit pour la première fois la possibilité d'un éros glorieux, sera de donner à sa vie, jusqu'alors trop perméable à toutes les séductions étrangères, un centre de gravité et une orientation décisive. L'écriture elle-même se ressent de cette transformation intérieure. R. A. Leigh, le savant éditeur de la *Correspondance*, attire notre attention sur cette « réforme », visible dans les manuscrits dès 1736 ⁹³.

Le thème de la maladie et celui des études sont étroitement liés; le second nous est présenté, dans *Les Confessions*, comme une conséquence logique du premier: « Enfin je me sentis entraîné peu à peu malgré mon état, ou plutôt par mon état vers l'étude avec une force irrésistible, et tout en regardant chaque jour comme le dernier de mes jours j'étudiais avec autant d'ardeur que si j'avais dû toujours vivre » (I, 232). Jean-Jacques trouve, dans la conviction que ses jours sont désormais comptés, une autorisation à parvenir. Il « dévore » (I, 232) les livres capables de former son esprit et d'enrichir ses connaissances. Croyant cette nouvelle passion désintéressée, il refuse de reconnaître, dans la « force irrésistible » qui l'entraîne, une manifestation de la volonté de puissance

qui va transformer sa vie ⁹⁴. Mais il a fort bien saisi que l'émancipation du désir, qui trouve à se déployer dans une direction jugée « innocente », a des vertus thérapeutiques certaines : « On disait que cela me faisait du mal ; je crois, moi, que cela me fit du bien, et non seulement à mon âme, mais à mon corps ; car cette application pour laquelle je me passionnais me devint si délicieuse, que, *ne pensant plus à mes maux* j'en étais beaucoup moins affecté » (I, 232).⁹⁵

Dans le récit des *Confessions*, les premières manifestations de la passion d'apprendre sont données comme contemporaines de la maladie. L'auteur s'y dit « entraîné (...) par degrés vers l'étude », quelques lignes avant de nous faire savoir que sa santé « depuis quelque temps s'altérait sensiblement » (I, 218). L'influence de François-Joseph de Conzié, comte des Charmettes et voisin de M^{me} de Warens, éveille et stimule son goût naissant pour la littérature et la philosophie. Au même moment, la lecture de Voltaire lui inspire « le désir d'apprendre à écrire avec élégance » (I, 214).

Rousseau date de 1737 l'exécution de son « plan d'études », puisqu'il écrit : « Ne rien savoir à près de vingt-cinq ans et vouloir tout apprendre, c'est s'engager à bien mettre le temps à profit » (I, 234). Mais dans la lettre qu'il adresse à son père à la fin de l'automne de 1735, il expose déjà « un système d'étude » divisé en « deux chefs principaux : le premier comprend tout ce qui sert à éclairer l'esprit et à l'orner de connaissances utiles et agréables, et l'autre renferme les moyens de former le cœur à la sagesse et à la vertu » ⁹⁶. L'année suivante, il a dû se mettre sérieusement au travail, puisqu'il adresse une commande de livres à un libraire genevois (ouvrages de littérature, traités de géométrie et de mathématiques) ⁹⁷. Il ne songe au début qu'à *orner* son esprit et à *former* son cœur, peu pressé, semble-t-il, de tirer parti de ces connaissances pour briller et se faire un nom. La crise de Vincennes convertira cet acquis, jusqu'alors simple ornement et source de délectation désintéressée, en moyen d'action et en arme offensive. Mais dès son installation à Chambéry, on voit Rousseau faire l'essai de ses forces et s'éprouver prudemment.

Ses premières compositions proprement littéraires ne semblent pas antérieures à 1731. Il est vrai que *Les Confessions* font remonter à 1729 la conception de la comédie de *Narcisse*, dont l'idée aurait été inspirée par M. d'Aubonne (I, 120). Mais c'est à Chambéry que cette œuvre est mise en chantier. Comme aucun manuscrit ne nous en est parvenu, le texte de la première édition (1752), aboutissement de multiples remanie-

ments, ne nous renseigne guère sur les états antérieurs du texte et le talent naissant de leur auteur⁹⁸. A partir de 1731, les tentatives littéraires de Jean-Jacques ont laissé des traces durables: vers destinés à des œuvres musicales, petits poèmes de circonstances, réflexions morales ou ébauches de dissertations sur les sujets les plus divers, nous montrent un jeune homme à la recherche de lui-même, encore incertain sur ses possibilités véritables⁹⁹. Mais le premier signe d'ambition nous est donné peu avant le départ pour Montpellier. C'est en effet en juin 1737 que le *Mercure de France*, publiant une *Chanson* « mise en musique par M. Rousseau, à Chambéry »¹⁰⁰, imprime pour la première fois ce nom encore inconnu. Enhardi par ce modeste succès, le jeune musicien adresse à nouveau au *Mercure*, le 20 septembre de l'année suivante, un long texte en prose: « Réponse au Mémoire anonyme, intitulé *si le monde que nous habitons est une Sphère* »¹⁰¹. Dans cette longue dissertation, qui n'eut pas les honneurs de la publication, le jeune inconnu se laisse emporter par le plaisir de combattre un adversaire peu redoutable, dont « l'article, remarque Leigh, n'est pas très pénétrant et frise parfois la bêtise »¹⁰². Il est intéressant de rappeler que les sentiments agressifs qui animent le polémiste se manifestent pendant la période de désenchantement qui suivit immédiatement le retour de Montpellier, en février 1738.

Mais c'est par un long poème que s'ouvre réellement pour Jean-Jacques la carrière des lettres: *Le Verger de Madame la baronne de Warens*, publié en 1739, probablement à Chambéry¹⁰³. Ce texte pourrait bien avoir été composé avant « l'intronisation officielle » de Wintzenried, comme le suggère G. Daumas¹⁰⁴. Cette idyllique évocation de la vie aux Charmettes fut-elle écrite à Montpellier? Cela ne surprendrait pas de la part d'un auteur qui ne peint bien que ce dont il est séparé, comme il l'affirme lui-même: « Si je veux peindre le printemps il faut que je sois en hiver; si je veux décrire un beau paysage il faut que je sois dans les murs, et j'ai dit cent fois que si j'étais mis à la Bastille, j'y ferais le tableau de la liberté » (I, 172). On prêtera attention à la rencontre, dans cette première publication, des deux thèmes qui nous occupent dans ce chapitre: la maladie et les études. Faisant étalage de son savoir tout récent, l'auteur énumère en effet dans le poème tous les ouvrages dont il a su enrichir son esprit. Dans l'*Avertissement* au lecteur, il conclut par un développement de caractère apologétique, qui préfigure la *Préface de Narcisse*; il y répond à l'objection que l'on pourrait lui faire: « Un malade faire des vers! Un homme à deux doigts du tombeau! » Mais c'est précisément la maladie qu'il invoque comme justification:

si sa santé était meilleure, il consacrerait son temps à des travaux moins frivoles. Il voit donc dans ses malheurs une autorisation à écrire des vers et à montrer ses dons poétiques.

Au printemps de 1740, Rousseau trouve une occasion toute nouvelle de tirer parti des connaissances acquises pendant ses années solitaires aux Charmettes. Il se rend à Lyon chez M. Jean Bonnot, seigneur de Mably, qui l'a engagé comme précepteur de ses deux fils ¹⁰⁵. Il a sans doute pris soin d'emporter avec lui son modeste bagage littéraire et musical, principalement sa « tragédie » d'*Iphis*, qu'il destine à l'Académie de musique. Ses nouvelles fonctions lui laisseront du temps pour se consacrer à d'autres compositions. C'est ainsi qu'on le voit lire à des juges avertis comme Charles Bordes et l'abbé de Mably les vers qu'il a écrits pour une nouvelle œuvre lyrique, *La découverte du Nouveau Monde*, dont la musique du prologue et du premier acte est déjà composée (I, 294). S'il renonce à poursuivre ce dernier travail, il n'en continue pas moins à s'essayer dans l'art des vers, et c'est probablement dès son retour à Chambéry ou dans les premiers mois de son installation à Paris qu'il compose les quelques poésies de circonstances qui nous sont parvenues ¹⁰⁶. Deux longs poèmes, l'*Épître à M. Bordes* et l'*Épître à M. Parisot*, marquent le point culminant de cette époque de recherches et de tâtonnements. Le jeune auteur n'est pas mécontent de ses premiers essais, puisqu'il songe peut-être à les publier, comme semble le prouver la copie qu'il en fait dans un cahier que possède la Bibliothèque de Genève ¹⁰⁷. Ce manuscrit, qui porte la date de 1742, est intitulé *La Muse allobroge ou les Œuvres du petit Poucet*. Un titre si étrange ne saurait passer inaperçu. Jean-Jacques, qui s'y donne pour un poète savoyard ¹⁰⁸, fait preuve d'une modestie presque suspecte en s'identifiant au personnage légendaire du petit Poucet, enfant malheureux et abandonné, comme il croit l'être lui-même ¹⁰⁹. Il éprouve, semble-t-il, le besoin de se faire tout petit pour entrer dans la carrière des lettres, et ses faibles essais ne sont que les rêveries d'un jeune mélancolique ¹¹⁰, qui cherche à oublier ses souffrances. N'est-ce pas le même besoin d'effacement qui inspire les premiers mots de l'*Avertissement* que le *Journal de Verdun* de mars 1743 met en tête de l'*Épître à M. Bordes*? L'éditeur responsable qui parvient, dans cette déclaration liminaire, à dissimuler l'ambition du débutant sous le masque de la modestie, semble s'inspirer des sentiments de l'auteur : « Je vais faire part au public d'une *Épître* que M. Rousseau adresse à un de ses amis, et que je n'ai pu arracher à sa modestie qu'à force de sollicitations... » ¹¹¹

Au moment de son arrivée à Paris, Jean-Jacques a déjà dans ses papiers les deux *Épîtres* à ses amis lyonnais ¹¹² et le *Mémoire présenté à M. de Mably sur l'éducation de M. son fils*, dont il remettra bientôt une copie à M^{me} Dupin ¹¹³. On remarquera que ces trois écrits ne se présentent pas comme des textes destinés à un large public: le genre épistolaire semble en limiter la portée à l'usage privé, comme si l'auteur avait jugé prudent de choisir, pour ses premiers essais importants, des lecteurs éprouvés et sûrs. Rousseau n'en souhaite pas moins se faire connaître dans la capitale, et c'est dans ce but qu'il a emporté avec lui son *Projet concernant de nouveaux signes pour la musique*. Hésitant encore à s'engager dans la carrière d'écrivain, pour laquelle il se sent pourtant fait, il se contente d'exploiter une *idée* qu'il croit ingénieuse, propre à attirer sur lui les regards des connaisseurs, sans que son être soit véritablement concerné. C'est ainsi qu'il eut l'honneur, le 22 août 1742 (I, 284), de lire son *Mémoire* à l'Académie des sciences. Il semble perdre toute timidité en présence de « cette illustre assemblée », puisqu'il constate avec satisfaction: « Je me tirai passablement de mes lectures et de mes réponses. » Il a retrouvé en cette circonstance un peu de l'audace dont il fit preuve devant le Sénat de Berne, quand il quêtait pour le Saint-Sépulcre. Il se persuade que son nouveau système de notation musicale est une idée raisonnable, qui ne saurait susciter la désapprobation d'une assemblée de savants. Mais, écrivant ses *Confessions*, il sait voir, dans cette tentative hasardeuse et téméraire, une constante de sa nature: c'est lui-même qui rappelle à ce propos l'épisode de la fontaine de Héron et la naïve assurance avec laquelle il croyait, par la faveur de cet objet providentiel, pouvoir « fonder sur *une fiole vide* la subsistance du reste de (ses) jours » (I, 101).¹¹⁴

Derrière l'image de la « fiole vide » se lit, en filigrane, celle, inversée, du « magasin d'idées ». Jean-Jacques a su, depuis son départ de Turin, accumuler un savoir dont il commence à supputer le pouvoir. Mais tout se passe comme s'il n'osait encore puiser dans cette précieuse « réserve » la force nécessaire pour s'affirmer. Après l'échec de son projet de notation musicale, il effectue un brusque mouvement de repli: renonçant apparemment à toute démarche pour parvenir, il se livre « tranquillement à (sa) paresse et aux soins de la Providence » (I, 287). Il paraît chercher de nouvelles inspirations chez les poètes, qu'on le voit apprendre par cœur dans ses promenades matinales au Luxembourg (I, 288). Echaudé par son premier insuccès, il se tourne à nouveau vers une activité désintéressée ¹¹⁵ et semble attendre que le destin fasse le premier geste ou

suspend brusquement sa marche, comme il le fera bientôt sur la route de Vincennes.

Avant de voir Rousseau s'installer à Paris et y risquer ses premiers pas dans la carrière des lettres, il importe de saisir ce que ses années savoyardes ont eu pour lui de décisif. M^{me} de Warens y a joué un rôle capital, presque providentiel. Nous jugeons sans intérêt de savoir si cette femme fut réellement une aventurière dépourvue de sens moral, une intrigante sans scrupule ou une espionne au service de la maison de Savoie. L'essentiel est, croyons-nous, de comprendre qu'elle a offert à son protégé un foyer accueillant et la stabilité dont il avait besoin pour se trouver. Les relations de Maman et de Petit, malgré le caractère idyllique qu'elles eurent pendant un temps assez court, ne se réduisent pas à un épisode amoureux. Elles s'inscrivent dans la courbe d'un destin exceptionnel: celui d'un écrivain auquel il fallut de nombreuses années pour découvrir son génie. Jean-Jacques, sans la rencontre d'Annecy le jour des Rameaux de 1728, serait « resté peut-être incertain sur (lui)-même » pour le reste de sa vie. Il remarque, dans la dernière *Rêverie*, que son âme « n'avait encore aucune forme déterminée. Elle attendait dans une sorte d'impatience le moment qui devait la lui donner » (I, 1098). Durant cette longue période, riche en épreuves formatrices, il a tout le temps de connaître ses faiblesses et de donner l'éveil aux dons qui attendaient en lui. Il est forcé de vivre l'amour, qu'il aurait voulu chaste, jusqu'à la limite de son aptitude à aimer. Les circonstances l'obligent à porter un regard plus vrai sur la tendre amie que son angélisme s'obstinait à idéaliser: il apprend qu'elle a un amant, dont il se voit bientôt invité à partager les privilèges. Mais Claude Anet, en se donnant la mort, lui laisse le champ libre et le place devant son vrai problème: celui d'une conscience coupable, dont la voix persistante l'empêche de connaître l'amour dans sa plénitude. Une ultime épreuve, l'apparition de Wintzenried, provoque une crise, que Jean-Jacques parvient à dénouer: il surmonte l'échec de sa vie amoureuse et, s'engageant dans une voie plus conforme à sa nature, découvre les vertus rédemptrices d'un éros glorieux. Mais il n'en reste pas moins, dans son corps, prisonnier des interdits archaïques. S'affirmant virilement dans son œuvre, il se retrouve, en présence des femmes, l'enfant coupable qu'il a toujours été, comme l'illustre, de façon frappante, la rencontre avec Zuletta ¹¹⁶.

CHAPITRE XV

Jean-Jacques et les courtisanes vénitiennes

... hors d'état de faire assaut...

ROUSSEAU

La relation amoureuse avec M^{me} de Warens s'était soldée par un échec. Mais elle s'est révélée, par sa durée exceptionnelle, riche en enseignements. Placé dans une situation mal tolérée, Jean-Jacques se vit confronté successivement à plusieurs obstacles intérieurs qui l'ont obligé à trouver une issue originale. A Venise, dans la chambre d'une courtisane, il connaît un nouvel échec, apparemment fort différent, puisqu'une seule rencontre avec Zulietta, dramatique et spectaculaire, met à nu le conflit inconscient qui oppose le désir à la culpabilité.

Au XVIII^e siècle, Venise avait une réputation bien établie: les voyageurs qui s'y rendaient ne pouvaient pas ignorer ce que cette ville spécialisée dans les plaisirs et les amusements leur réservait; la beauté des monuments ¹ et le charme bien connu des courtisanes parlaient à leur imagination au point de justifier un détour de quelques jours. Lorsque Rousseau arrive dans cette ville, le 4 septembre 1743 ², aucune pensée voluptueuse ne semble l'habiter. Il ne se préoccupe que de la nouvelle dignité dont il est revêtu et des prérogatives attachées au titre de secrétaire d'ambassade auquel il sait avoir droit ³. Pendant ce séjour d'une année il va mener une vie exemplaire, se donnant sans compter à sa charge ou consacrant, comme il le dit, « le reste du temps à l'étude du métier » qu'il commence (I, 306). Visiblement, il se sent éperonné par le désir de parvenir, et cette nouvelle passion le rend sourd aux appels voluptueux qui flottent sur la lagune ⁴: « Je fis mes seuls plaisirs de mes devoirs » (I, 305), remarque-t-il sobrement. Ses loisirs mêmes sont consacrés aux occupations les plus honnêtes: le charme de l'amitié joue à ce moment de sa vie un rôle prépondérant ⁵, et il ne se plaît que

dans « la société des gens de mérite » (I, 313). Il s'engoue pour l'opéra, découvre la musique italienne, loue un clavecin (I, 315), et fait venir chez lui, chaque semaine, « quatre ou cinq symphonistes » avec lesquels il exécute les morceaux entendus au théâtre (I, 316). Depuis sa rencontre avec M^{me} de Larnage, il y a exactement six ans, il n'a approché d'aucune femme, et le désir sexuel est, plus que jamais, prisonnier de l'empire de l'imaginaire. A Lyon, on le voit troublé un instant par la beauté maternelle de M^{me} de Mably ou par la grâce moins imposante de M^{lle} Serre. A Paris, reçu par M^{me} Dupin qui est « à sa toilette (...), les bras nus, les cheveux épars, son peignoir mal arrangé » (I, 291), il perd la tête comme en présence de M^{me} Basile. A Venise, il ne reste pas insensible au charme des filles de M. Leblond ou convoite secrètement M^{lle} de Cataneo, auprès de qui son ami Carrio, le secrétaire de l'ambassade d'Espagne, l'a déjà devancé. On sera surpris de la diversité des raisons que lui inspire la mauvaise foi pour justifier sa timidité maladive. Il est donc chaste, mais tant de « sagesse » ⁶ ne saurait s'expliquer, il le sait bien, sans cette « funeste habitude de donner le change à (ses) besoins » (I, 316), qui l'oblige à payer la rançon de l'angélisme.

Les « gens de mérite » qu'il fréquente ne se privent pas de compagnie féminine: « Tous ces messieurs avaient leurs femmes ou leurs amies ou leurs maîtresses, ces dernières presque toutes filles à talents, chez lesquelles on faisait de la musique ou des bals » (I, 313). Rousseau est seul à faire exception, et ses mœurs incorruptibles pouvaient être une énigme irritante aux yeux des libertins. Aussi ceux qui ont pu l'observer d'assez près vont-ils jouer le rôle d'intermédiaires et lui ménager, à deux reprises, des rencontres avec des courtisanes, comme s'ils étaient désireux de mettre à l'épreuve le trop vertueux secrétaire d'ambassade.

Le premier de ces rendez-vous galants fut proposé par Dominique Vitali, second gentilhomme de M. de Montaigu, qui était devenu, à la suite de basses intrigues, l'homme de confiance de l'ambassadeur et avait fait de son palais « un repaire de fripons et de débauchés » (I, 308). C'est par l'entremise de cet homme peu scrupuleux que Jean-Jacques se rendit chez la Padoana, dans les derniers mois de 1743 ⁷. Quant à la belle Zulietta, « le chef-d'œuvre de la nature et de l'amour » (I, 321), dont le souvenir ne s'effacera jamais de sa mémoire, il fit sa connaissance grâce au capitaine de vaisseau Antoine Olivet ⁸, à la fin du mois de juillet 1744, donc dans les derniers jours de son séjour à Venise.

« J'ai toujours eu du dégoût pour les filles publiques » (I, 316), s'empresse de spécifier l'auteur des *Confessions*, oubliant qu'il nous l'a

déjà dit à propos de la fessée reçue à Bossey⁹. Quand on connaît son horreur de ce qu'il appelle « la débauche », on peut imaginer que l'aveu qu'il va faire n'a pas été facile. Dans un rapide préambule il réaffirme sa volonté d'être absolument sincère, et s'engage dans son récit scabreux sur le ton de la plus grande simplicité : « Mais à propos de filles, ce n'est pas dans une ville comme Venise qu'on s'en abstient ; n'avez-vous rien, pourrait-on me dire, à confesser sur cet article ? Oui, j'ai quelque chose à dire, en effet, et je vais procéder à cette confession avec la même naïveté que j'ai mise à toutes les autres » (I, 316). Ce qu'il postule dès l'entrée en matière, c'est la sincérité. Sur ce point nous pouvons lui faire confiance : le récit qu'il va nous faire nous semble en effet remarquable par sa *naïveté*, si l'on entend par là le poids de vérité qui s'exprime spontanément *dans le texte*, fût-ce à l'insu de l'auteur. C'est l'écriture, à la fois habile et ingénue, qui véhicule l'émotion de l'écrivain, comme s'il revivait, après vingt-cinq ans, le désarroi qui s'est emparé de lui en présence de Zulietta. Mais n'oublions pas que Jean-Jacques était en quelque sorte contraint à la sincérité, étant donné que ses rencontres avec des courtisanes ont eu, l'une et l'autre, des témoins : la première a été proposée dans la maison de l'ambassade : « On parlait à *table* des amusements de Venise : *ces messieurs* me reprochaient mon indifférence pour le plus piquant de tous, vantant la gentillesse des courtisanes vénitiennes et disant qu'il n'y en avait point au monde qui les valussent » (I, 316-317). Or, il s'agit évidemment des repas qui ont lieu en l'absence de M. de Montaigu, et que *Les Confessions* évoquent quelques pages plus haut : « Comme S. E. ne soupait pas, nous avions le soir, les gentils-hommes et moi, une table particulière où mangeaient aussi l'abbé de Binis et les pages » (I, 309). La présence de l'abbé, qui était sous-secrétaire à l'ambassade, a son importance, puisque Rousseau l'accuse, dans la *Sixième Promenade*, d'être entré dans le « complot » (I, 1055). La première rencontre avec Zulietta eut aussi de nombreux témoins, parmi lesquels se trouvait, outre le capitaine Olivet qui en était l'instigateur, le cher Carrio, qui reparaitra à Montmorency et suscitera la méfiance de son ami par le trop d'empressement que montre François Coindet à prendre possession de lui (I, 507-508).

a) *Jean-Jacques chez la Padoana* (I, 316-317)

La rencontre avec la Padoana est une aventure sans histoires. Elle n'en mérite pas moins de retenir notre attention, puisqu'elle forme un

tout avec l'épisode de Zulietta qui lui fait suite et nous éclaire, malgré sa brièveté, sur la psychologie de Rousseau. Celui-ci, conscient de son inconséquence, ne sait pour quelle raison il se laisse entraîner chez une courtisane: « Je n'en avais en effet ni l'intention, ni la tentation, et malgré cela, par une inconséquence que j'ai peine à comprendre moi-même, je finis par me laisser entraîner contre mon goût, mon cœur, ma raison, ma volonté même... » Tant d'insistance à nier toute curiosité « pour le plus piquant » des amusements de Venise peut étonner, ou paraître même suspect. L'évocation de cette petite scène galante est si discrète, qu'on en vient à oublier que, pour une fois à la hauteur de la situation, Jean-Jacques est parvenu à « s'oublier » dans les bras d'une fille publique. S'il allègue son inappétence *avant* la rencontre, ne serait-ce pas dans l'intention de passer sous silence le plaisir qu'il put trouver dans l'acte lui-même, innocentant ainsi sa réussite, qu'il prend soin de désigner de façon toute négative: après avoir prié la Padoana de chanter, il pose un ducat sur la table, s'apprêtant à prendre congé. Mais, nous dit-il, « elle eut le singulier scrupule de n'en vouloir point qu'elle ne l'eût gagné, et moi *la singulière bêtise* de lever son scrupule ». C'est donc par respect pour la conscience professionnelle de la Padoana qu'il s'exécute enfin ¹⁰, et un seul mot justifie à ses yeux sa généreuse décision: elle fut l'effet de sa *bêtise*. Une « réussite » du même genre ne se reproduira qu'une seule fois, dans des circonstances assez proches, où la même pudeur cherche à éluder la signification érotique de la scène: ce sera avec la « fille » de la rue des Moineaux (I, 355).¹¹

Mais ce qui est peut-être plus étrange, dans l'épisode vénitien, c'est le personnage qui tient le rôle d'entremetteur. Celui-ci, que le texte des *Confessions* appelle ironiquement « l'honnête gentilhomme Vitali », était en effet l'ennemi personnel de l'auteur. Que l'on se rappelle la dureté avec laquelle le secrétaire de l'ambassade, pour faire valoir les égards dus à son rang, se crut obligé de remettre à l'ordre l'insolent Vitali, qui avait eu l'outrecuidance de s'approprier la clé de la loge du théâtre. Jean-Jacques avait le droit d'en disposer avant lui. Mais c'est par la violence de sa riposte agressive qu'il peut nous surprendre: fort de la *supériorité hiérarchique* qui semble libérer ses besoins de domination, il oblige l'insolent gentilhomme à lui présenter, en réparation de l'affront subi, des excuses « devant les gens qui en ont été témoins », et trouve même, dans la « bassesse » et la servilité de son ennemi, une secrète jouissance ¹². S'il accepte, à quelque temps de là, la proposition galante que lui fait le même personnage, faut-il croire, comme il le prétend, que

c'est « par honte de marquer de la défiance, et, comme on dit dans ce pays-là, *per non parer troppo coglione* »¹³? N'obéit-il pas plutôt, après ce mouvement sadique-agressif auquel l'autorisait sa *fonction*, à un sentiment tout autre? Concerné cette fois *dans son être* par l'obligation de se montrer homme, il se laisse aller, par suite d'un renversement de la pulsion, à un comportement passif, et accepte docilement la proposition de l'entremetteur qui, à son tour, l'autorise à se montrer viril. Il y a de fortes chances pour que cette offre préalable, faite en présence d'autres comparses, ait joué un rôle déterminant dans cette scène galante, où le désir n'a pas été tenu en échec par la culpabilité.

Mais c'est *après* avoir possédé la courtisane que la conscience coupable remonte à la surface. N'ayant pas, comme en sortant de chez Klüpfel, la possibilité de soulager sa conscience en faisant à Thérèse une « franche et prompte confession » (I, 355), c'est à la hantise des maladies vénériennes que Jean-Jacques confie le rôle de décharge, ce qui lui permet d'extérioriser le conflit, en situant *au niveau du corps* l'angoisse consécutive à sa « faute »¹⁴. Il ne nous fait donc guère connaître, dans le récit de sa visite à la Padoana, que l'exposé des faits qui l'ont provoquée et celui des répercussions morales qu'elle eut sur lui. Mais il nous montre clairement, par l'extrême réserve avec laquelle il parvient à escamoter la partie centrale de l'épisode, qu'il lui est plus aisé de se présenter en situation de défaite que de réussite¹⁵. C'est pour la même raison qu'il met en scène, avec un luxe de détails assez rare, son « fiasco » auprès de Zulietta.

b) Zulietta et Zanetto (I, 317-322)

« Mon autre aventure, quoique avec une fille aussi, fut d'une espèce bien différente et quant à son origine et quant à ses effets. » Fut-elle si dissemblable « quant à ses origines »? Il est permis d'en douter, si l'on prête attention à la façon dont l'action s'engage. C'est le capitaine Olivet qui invite à dîner « sur son bord » le secrétaire d'ambassade, qui venait de se dévouer à sa cause avec un zèle exemplaire. S'il fait monter sur son bateau la célèbre courtisane, avec l'intention malicieuse de la jeter dans les bras de son hôte « au tiers du dîner », c'est sans doute pour mieux témoigner sa reconnaissance. Mais a-t-on remarqué qu'avant cette rencontre inattendue, la réception risque de tourner assez mal? Visible-ment, Jean-Jacques est mécontent. Il s'attendait « au salut du canon », mais aucune salve ne se fait entendre: « Je croyais avoir mérité quelque

distinction du capitaine », écrit-il avec amertume, et l'excellence des mets ne l'empêche pas de montrer sa « mauvaise humeur ». Mais, dès l'arrivée de Zulietta, il ne pense plus aux honneurs dont on le frustre. Fasciné par cette présence éblouissante, il se montre indifférent aux égards dus à son rang. S'abandonnant à sa « nature », il n'a plus, à l'égard de l'homme qui l'a pourtant *mortifié* ¹⁶, que les sentiments d'un enfant comblé par un père généreux. Ne nous rappelle-t-il pas, par ce renversement subit, la docilité avec laquelle il avait accepté l'offre galante de son ennemi Vitali ?

Cette première scène avec Zulietta, dont certains aspects ont déjà été abordés ¹⁷, mérite la plus grande attention : Jean-Jacques s'y révèle sous un jour tout nouveau, et le savoir-faire de sa partenaire, qui feint de le prendre pour un autre et se jette littéralement dans ses bras, joue un rôle décisif dans cette métamorphose. Les conditions sont enfin remplies pour que le désir ose se dire : toute l'initiative est du côté de la femme, et les assistants, évidemment complices de cette rencontre insolite, autorisent par leur présence toutes les « folies » de l'amant, qui est « ivre ou plutôt furieux » ¹⁸. Si celui-ci « s'oublie » si facilement, ce n'est donc pas, comme il le prétend, « malgré les spectateurs », mais tout au contraire *grâce à eux*. S'il se reconnaît tant d'audace à vivre ses fantasmes, c'est aussi que la situation est sans issue : les autres y tiennent le rôle d'une instance permissive, mais ils imposent aux entreprises érotiques une limite rassurante. Ainsi, pour être privé de toute possibilité d'accomplissement charnel, le désir croit pouvoir parler « innocemment ». Il faut que l'euphorie ait été vraiment capiteuse, pour justifier cette remarque surprenante : « Il fallut bientôt que cette belle me contint elle-même. » Ce fait a, dans *Les Confessions*, un caractère exceptionnel ¹⁹ ; aussi devons-nous le retenir comme particulièrement éclairant sur les conditions dans lesquelles l'éros coupable se sent libre de s'employer sans contrainte.

Cette première « passe » réussie, Zulietta, qui constate l'effet foudroyant de sa tactique, achève sa conquête et s'empare tout à fait de son adorateur. Par une intuition providentielle — qui n'est pas si rare chez une « professionnelle » entraînée au maniement des hommes — elle se comporte alors en maîtresse impérieuse, et Jean-Jacques, qui n'a plus qu'à se soumettre avec volupté, se trouve, sans l'avoir voulu, prisonnier d'une relation masochique, qui donne l'éveil à ses fantasmes les plus secrets : « Elle *prit possession* de moi comme d'un homme à elle, me donnait à garder ses gants, son éventail, son cinda, sa coiffe ; *m'ordonnait* d'aller ici ou là, de faire ceci ou cela, et *j'obéissais*. Elle me dit d'aller

renvoyer sa gondole parce qu'elle voulait se servir de la mienne, et j'y fus : elle me dit de m'ôter de ma place et de prier Carrio de s'y mettre, parce qu'elle avait à lui parler, et je le fis. Ils causèrent très longtemps ensemble et tout bas ; je les laissai faire. Elle m'appela, je revins. »²⁰ S'il se croyait, l'instant d'avant, obligé de solliciter le *respect*, n'est-ce pas au besoin d'*amour* que son âme adorante cède brusquement ? Lui qui se voulait fort et supérieur, attentif à exiger les égards dus à son *titre*, le voici maintenant candide et désarmé, qui consent aux aspirations de son cœur et s'accepte dans son *être*. Envoûté par un charme mystérieux, il se plie humblement à tous les ordres de sa capricieuse maîtresse, qui réveille et libère, grâce à l'ascendant qu'elle a pris sur lui, les fantasmes qu'il n'a jamais osé faire entendre²¹. Sans le savoir, il semble reporter sur Zulietta quelques signes de ce pouvoir pervers qu'il prêtait, dans son enfance, à la « petite Mademoiselle Goton », qui n'était que « maîtresse d'école » (I, 27), mais lui faisait déjà connaître cette trouble attirance pour la soumission totale. S'il prête l'oreille, à Venise, aux mêmes sortilèges, c'est qu'il aspire à vivre enfin la « passion » masochique. N'est-ce pas pour réaliser ce désir préhistorique qu'il se montre si décidé à rejoindre la courtisane chez elle, sourd pour une fois à la voix qui lui conseille trop souvent de se dérober. L'appel de la volupté, dont il vient de supputer les vertus capiteuses, le poussera même, après l'échec de sa première tentative, à prendre un nouveau rendez-vous, auquel il se rendra sans hésiter : « Je courus, je volai chez elle à l'heure dite » (I, 322). On ne saurait trop souligner l'importance de cette double démarche, où le désir parle avec tant d'autorité. Mais, cette fois, c'est la femme qui se dérobe finalement, et Zulietta restera à jamais, pour son étrange amant, la plus belle des occasions manquées.

Après la scène sur le bateau prennent place deux brèves séquences de transition : les joyeux convives du capitaine Olivet se rendent à Murano, où ils visitent, en vrais touristes, la fameuse verrerie. Puis ils accompagnent Zulietta chez elle, où ils la quittent aussitôt, sans qu'aucun d'eux n'ait tenté de pousser les choses plus loin ce jour-là. Dans le récit de ce petit voyage, l'auteur ne fait aucune concession au pittoresque. Peu soucieux de nous donner une page descriptive, qu'une promenade en mer pouvait faire attendre, il centre à nouveau l'intérêt sur la psychologie. Ce qui retient toute son attention, c'est le détachement de Zulietta à l'égard de l'argent. Celle-ci en effet distribue sans compter des pourboires ou se fait offrir innocemment toutes sortes de petits présents : « Par l'indifférence avec laquelle elle jetait son argent et nous laissait

jeter le nôtre, on voyait qu'il n'était d'aucun prix pour elle. » Il n'y a rien là de surprenant de la part d'une femme qui fait métier de ses charmes. Mais ce que Jean-Jacques semble désireux de se prouver à lui-même, c'est que l'argent ne saurait jouer aucun rôle dans la scène qui va suivre: la femme peut ainsi exercer un pouvoir absolu, pur de tout marchandage monnayé²²; et l'amant ne songe même plus qu'il a de quoi payer, refusant de se reconnaître un certain droit à exiger; il n'a plus qu'à se soumettre avec volupté au bon plaisir de sa maîtresse, qui lui a d'ailleurs déjà fait connaître ses conditions dès le premier moment de leur rencontre: « elle voulait m'aimer *parce que cela lui convenait*..., il fallait par la même raison que je l'aimasse *tant que cela lui conviendrait* ». Un tel *pacte*, qui règle la relation amoureuse de façon unilatérale, est incompatible avec toute idée de rétribution, surtout aux yeux d'un amant qui se veut asservi. Rousseau s'est d'ailleurs expliqué longuement sur son peu de goût pour les choses qui s'achètent: « Des femmes à prix d'argent perdraient pour moi tous leurs charmes; je doute même s'il serait en moi d'en profiter » (I, 36), nous fait-il savoir au livre I. Sans doute plaiderait-il alors en faveur de son désintéressement, qui le pousse à rechercher « les seuls biens qui ne sont à personne, qu'au premier qui sait les goûter » (I, 36). Mais si, conscient « qu'entre l'argent et la possession désirée il y a toujours un intermédiaire » (I, 38), il souhaite la possession immédiate, c'est qu'il redoute le pouvoir qui lui donne droit à posséder. Tout geste d'appropriation, fût-il légitime, aura un caractère *clandestin*: « Je dépense *en secret* et pour le plaisir: loin de me faire gloire de dépenser, *je m'en cache* » (I, 38).²³

Le soir du même jour, entrant pour la première fois dans la chambre de Zulietta, Jean-Jacques aperçoit « deux pistolets sur sa toilette ». Rassuré, semble-t-il, par la présence de ses compagnons, il risque un mot d'esprit: « Je vous connais d'autres armes qui font feu mieux que celles-là. » Fade plaisanterie, non dépourvue de préciosité, mais qui pourrait bien avoir un sens plus profond: on peut y voir le même besoin de revendiquer la domination essentielle de la femme, dont un seul regard suffit à établir le pouvoir incontesté. Dans sa réponse à ce petit compliment, la courtisane fait la seule allusion de tout l'épisode à l'idée d'un paiement. Mais ici encore elle songe moins à faire commerce de ses charmes qu'à en montrer l'empire redoutable, menaçant d'une punition violente tout homme qui aurait le malheur de lui déplaire: « Quand j'ai des bontés pour des gens que je n'aime point, je leur fais *payer* l'ennui qu'ils me donnent... » Aussi son timide adorateur sait-il maintenant que

ce n'est pas de l'argent qu'on attend de lui, mais une soumission absolue à celle qui a décidé de l'aimer « parce que cela lui convenait ».

Si nous avons insisté, dans ces préliminaires de la rencontre décisive, sur la composante masochique de la relation amoureuse qui se noue, c'est que cet aspect va jouer un rôle essentiel dans la scène érotique. Si Jean-Jacques se montre si décidé à revoir seul la courtisane, c'est, pensons-nous, qu'un désir irrésistible, enraciné au plus profond de son monde imaginaire, s'est emparé de lui.

Or, dès le premier instant de cette seconde rencontre, quelque chose d'insolite mobilise à nouveau toute son énergie désirante: Zulietta lui apparaît dans une tenue estivale des plus légères: « Je la trouvai *in vestito di confidenza*, dans un déshabillé plus que galant qu'on ne connaît que dans les pays méridionaux, et que je ne m'amuserai pas à décrire, quoique je me le rappelle trop bien. » Cette parure féminine est sans doute fort décente, puisque les dames italiennes de la bonne société l'avaient adoptée²⁴; mais elle était suffisamment suggestive pour parler à l'imagination du visiteur. S'il se laisse troubler, comme il le fut déjà en présence de M^{me} Basile²⁵, c'est que la convoitise amoureuse, en se fixant sur les endroits où le vêtement bâille, crée une magie de l'interdit. Les bordures du vêtement féminin délimitent nettement le visible et le caché. Ce qui s'offre au regard, dans le corps de l'autre, est érotisé; ce qui lui échappe s'ouvre comme un espace mystérieux qui stimule le désir, en lui donnant l'assurance que le secret ne sera pas profané. Mais cette fascination à distance, qui est source de volupté, ne va pas sans angoisse, pour peu que la nudité se présente de façon trop provocante et que l'équilibre entre le permis et le non permis soit compromis: « Je ne crains rien tant dans le monde qu'une jolie personne en déshabillé; je la redouterais cent fois moins parée » (I, 189), nous dit Rousseau au moment où il nous présente ses charmantes élèves de Chambéry, dont l'une, M^{lle} de Mellarède, a le pouvoir de le troubler quand elle le reçoit, le matin, « en déshabillé » (I, 189). A Venise, la fascination de l'interdit est encore plus frappante, et l'amant de Zulietta se rappellera toujours, avec quelle étonnante précision, les *bordures* du vêtement qui font valoir la peau: « Je dirai seulement que ses manchettes et son tour de gorge étaient bordés d'un fil de soie garni de pompons couleur de rose. Cela me parut animer fort une belle peau. » Nous avons de bonnes raisons de penser qu'il n'était nullement pressé d'en voir davantage, et que le spectacle de la nudité totale sera en partie responsable du « fiasco » qui l'attend.

Dans ce petit tableau d'un érotisme discret, qui n'est que le premier moment de la scène, Jean-Jacques retrouve intacte l'euphorie de la veille, et rien ne laisserait présager l'échec final, s'il n'avait pris soin d'anticiper brusquement sur la suite des événements. Après avoir évoqué, dans un style littéraire et singulièrement emphatique ²⁶, les perfections physiques de « cette fille enchanteresse », il en vient en effet à parler de lui et de son inaptitude essentielle à connaître la *jouissance* ²⁷: « Je la goûtai, mais sans charme », nous fait-il savoir, laissant planer un doute sur la réalité de l'acte érotique lui-même. S'il se montre si pressé de confesser que « la nature ne (l')a point fait pour jouir », associant ainsi dès le début du récit l'idée de la *volupté* à celle de l'*échec*, n'est-ce pas dans le but d'innocenter les gestes de l'amour, comme il l'avait fait pour M^{me} de Warens, dont il n'avait pas hésité à dire: « Comme elle était peu sensuelle et n'avait point recherché la volupté, *elle n'en eut pas les délices, et n'en a jamais eu les remords* » (I, 197)? Il se garde d'ailleurs d'ériger en vertu sa peur de tout abandon à l'ivresse des sens, puisqu'il reconnaît que c'est la nature qui « a mis dans sa mauvaise tête le poison de ce bonheur dont elle a mis l'appétit dans (son) cœur ».

Après cet aveu, où se trouve formulée la loi dont les pages suivantes vont nous montrer les effets foudroyants, le récit peut prendre un nouveau départ. Dans un second préambule, l'auteur réaffirme sa volonté d'être absolument sincère ²⁸, mais il le fait cette fois de façon plus solennelle: au besoin, bien naturel, de piquer la curiosité du lecteur, s'ajoute le sentiment obscur que ses échecs amoureux, si humiliants qu'ils soient, ont un sens profond, et que l'impossible rencontre avec Zulietta le révèle tout entier: « Qui que vous soyez qui voulez connaître un homme, osez lire les deux ou trois pages qui suivent, vous allez connaître à plein J. J. Rousseau. »

Quelques lignes suffisent pour faire revivre, dans un raccourci saisissant, le moment le plus dramatique de tout l'épisode: celui où l'angoisse, brusquement somatisée, va couper l'élan érotique et provoquer un premier arrêt. Comprenant que ce n'est plus le lieu de s'attarder à décrire une parure trop séduisante, qui eut sur lui des effets stimulants, Jean-Jacques tourne notre attention vers les raisons psychologiques qui ont joué un rôle dans son inhibition, sans qu'il s'en rende compte clairement: « J'entrai dans la chambre d'une courtisane comme dans le sanctuaire de l'amour et de la beauté; j'en crus voir la divinité dans sa personne. Je n'aurais jamais cru que, sans respect et sans estime, on pût rien sentir de pareil à ce qu'elle me fit éprouver. » Ce qu'il manifeste en

cette circonstance, c'est son pouvoir d'idéalisation : plaçant la femme sur un piédestal (« j'en crus voir la divinité dans sa personne »), il fait d'elle un être intouchable. S'il a le sentiment d'entrer « dans le sanctuaire de l'amour et de la beauté », c'est que tout désir trop brutal serait compris comme une *profanation*. La position masochique qu'on l'a vu adopter spontanément la veille s'en trouve ainsi renforcée, et la distance se creuse encore entre lui, qui n'a rien à donner, et elle, qui a tout à offrir. Il ne saurait témoigner trop de « respect » et d'« estime » pour mériter les faveurs de la courtisane divinisée. Aussi le désir, en se faisant admiration, perd-il à l'instant tous ses droits à la jouissance. C'est alors que se produit l'événement, où la tension entre les forces pulsionnelles et la culpabilité atteint son point de rupture : « A peine eus-je connu dans les premières familiarités le prix de ses charmes et de ses caresses, que de peur d'en perdre le fruit d'avance je voulus me hâter de le cueillir. Tout à coup au lieu des flammes qui me dévoraient, je sens un froid mortel courir dans mes veines ; les jambes me flageolent, et prêt à me trouver mal, je m'assieds, et je pleure comme un enfant. » Nous assistons ici à un renversement de la vapeur : l'angoisse, en s'engouffrant brusquement dans le corps, oblige les forces pulsionnelles à refluer. Mais ne nous hâtons pas trop d'assimiler une telle conduite d'échec au mécanisme classique de l'éjaculation précoce : le texte ne précise pas que l'énergie érotique s'est perdue avant d'avoir atteint son but²⁹ ; il ne parle que d'un *pressentiment* de quelque désastre humiliant (« de peur d'en perdre le fruit d'avance »), et nous montre clairement que Jean-Jacques, au moment de l'accident, est encore en position verticale (« les jambes me flageolent, et prêt à me trouver mal, je m'assieds »), alors que la perte séminale décrite par les cliniciens se produit généralement *ante portas*, soit à l'instant qui précède la pénétration. Remarquons cependant que cette forme d'impuissance n'est pas inconnue de l'auteur des *Confessions*, qui en a fort bien supputé le danger, puisque ses goûts masochiques risquaient, s'ils connaissaient un début de réalisation, de priver sa partenaire de toute jouissance partagée. C'est précisément à propos de l'épisode de la fessée qu'il est question de cette menace : « Mais qui n'eût dédaigné de ridicules soins qui, pour trop plaire à celui qui les recevait, nuisaient souvent à celle qui les daignait prendre. »³⁰ L'amant de Zulietta semble au contraire résolu, malgré l'angoisse qui le gagne, à donner à son aventure amoureuse une conclusion normale et à ne pas accepter l'idée d'un plaisir séparé. Ce qu'il manifeste peut-être ici, c'est sa difficulté à passer à un comportement actif et viril, comme s'il espérait

prolonger l'état de soumission heureuse que « les premières familiarités » lui ont fait connaître. Que la défaillance soit assimilable ou non à une éjaculation précoce, elle n'en représente pas moins une conduite auto-punitrice: Jean-Jacques se met en position de *victime* (sacrifice offert à la « divinité »), et son inaptitude à vivre une relation sexuelle heureuse l'oblige à régresser à un stade infantile de la libido. Or, c'est bien le résultat qu'il obtient, puisqu'il « pleure *comme un enfant* » au moment où il devrait se comporter en homme.

Sans doute dut-il interpréter comme une dévirilisation cet étrange fiasco, qui lui coupe brutalement les jambes ³¹. C'est peut-être la raison pour laquelle il s'en souviendra, au point d'en reproduire les symptômes en termes presque identiques, le jour où il tentera d'imaginer la panique qui s'empare d'Emile apprenant l'infidélité de son épouse: « Mes yeux se ferment, *un froid mortel court dans mes veines*; sans être évanoui je sens tous mes sens arrêtés, toutes mes fonctions suspendues. » ³² Avant d'essayer de mieux saisir ce qui a pu, à Venise, priver le désir de ses moyens, il importe d'examiner les raisons que l'intéressé lui-même nous donne, avec une volonté de lucidité qui mérite la plus grande attention.

Dans un premier temps, Jean-Jacques est simplement préoccupé, et son attention est peu à peu détournée par des réflexions d'ordre moral: il n'arrive pas à comprendre comment une beauté si parfaite, qui devrait exercer un pouvoir absolu (« les Princes devraient être ses *esclaves* ») peut tomber au rang d'une « misérable coureuse », et s'offrir à un inconnu, qui « doit être *nul* à ses yeux ». Sans doute trouverait-il plus conforme à son désir que la situation soit inversée et que le rôle privilégié d'esclave lui soit réservé. Ces réflexions l'amènent ainsi à constater qu'« il y a là *quelque chose d'inconcevable* ». Comme s'il cherchait à obtenir une diminution d'angoisse, il entrevoit la possibilité d'objectiver le conflit qui l'oppose à lui-même: s'il trouve sa partenaire « inconcevable », c'est un détour pour se masquer sa propre étrangeté. Il en vient à se demander s'il ne serait pas « la dupe d'une indigne *salope* », et ce dernier mot, dont *Les Confessions* et la *Correspondance* nous ont donné d'autres exemples ³³, nous apprend que le processus d'idéalisation s'est inversé. La divine Zulietta, pour n'avoir pas su se comporter jusqu'au bout en maîtresse impérieuse, est en train de se dégrader. Mais il semble ici que le clivage de l'imgo féminine, encore imparfaitement accompli, se révèle inapte à infléchir le désir et à permettre un repli prudent et honorable. C'est alors que l'angoisse, jusqu'alors diffuse, se fixe subitement *sur le corps* de la partenaire, à la recherche du « défaut secret » qui détruit « l'effet de

ses charmes » et la rend « odieuse à ceux qui devraient se la disputer ». La peur de la vérole, qui dans d'autres circonstances aurait pu jouer le même rôle inhibant, est ici écartée. Elle n'en contribue pas moins à couper le désir de son objet, puisque l'amant, qui avait pu craindre d'être contaminé après sa visite à la Padoana, récupère cette première inquiétude pour en faire une raison de plus de ne pas porter atteinte à un corps qui n'a pas cessé de l'éblouir par « la fraîcheur de ses chairs » et « l'éclat de son coloris »³⁴.

« Ces réflexions si bien placées m'agitèrent au point d'en pleurer. » Il ne s'agit pas ici d'une nouvelle péripétie, mais de la crise déjà évoquée, après laquelle l'auteur a interrompu son récit pour passer à l'exposé des causes³⁵. Le récit est ainsi repris à l'endroit où nous l'avions laissé (« et je pleure comme un enfant »). Jean-Jacques semble décidé, pour une fois, à vivre son désir jusqu'à l'accomplissement, et les fantasmes qui maintiennent intacte sa volonté de surmonter son angoisse pourraient bien être de nature masochique. Sa tentative de régression à un stade infantile de dépendance, qui s'est révélée inopérante, n'est plus à ses yeux qu'une « petite honte ». Zulietta, « un moment interdite », reprend vite confiance, et le regard qu'elle reçoit vient lui confirmer que « le dégoût n'avait point de part à ce rat » (entendons : comportement bizarre, lubie). C'est à cet instant que Jean-Jacques, sur le point de connaître le plaisir, « invente » une nouvelle stratégie, qui réussira cette fois à provoquer la panne irrémédiable : « Mais au moment que j'étais prêt à me pâmer sur une gorge qui semblait pour la première fois souffrir la bouche et la main d'un homme, je m'aperçois qu'elle avait un téton borgne. Je me frappe, j'examine, je crois voir que ce téton n'est pas conformé comme l'autre. » Grâce à cette manœuvre, qui se préparait depuis un moment (« Je me mis à chercher ce défaut avec une contention d'esprit singulière »), il est parvenu à maîtriser son angoisse et se trouve maintenant dans la position rassurante de *celui qui sait*, ce qui signifie que le mouvement d'extériorisation est achevé et que le « poison » qui paralyse, au plus profond de son être, tout droit à la jouissance est tout à coup expulsé. L'énigme *inconcevable* que lui posait la dégradation de son idole se rationalise : elle devient vice de conformation *observable*. L'anomalie physique passe au premier plan et sert de décharge à l'attention anxieuse, qui y voit une solution acceptable au conflit inconscient : « Je vis clair comme le jour que, dans la plus charmante personne dont je pusse me former l'image, je ne tenais dans mes bras qu'une espèce de monstre, le rebut de la nature, des hommes et de l'amour. »³⁶

Le « défaut » de la pauvre Zulietta était-il réel, ou fut-il en partie halluciné ? Cette question, qui importe assez peu à notre propos, ne peut évidemment recevoir aucune réponse sûre. Mais on peut supposer avec quelque vraisemblance qu'il a suffi à Jean-Jacques, pour se ressaisir au moment où il allait « s'oublier », d'un léger *signe*, qu'il amplifie jusqu'à lui donner les dimensions d'un vice de conformation monstrueux³⁷. Aussi prêtera-t-on attention aux termes qui, dans le texte, marquent l'apparition de cette projection fantasmatique : « *Je m'aperçois* qu'elle avait un téton borgne (...). *Je crois voir* que ce téton n'est pas conformé comme l'autre (...). *Je vis clair comme le jour* que (...) je ne tenais dans mes bras qu'une espèce de monstre. » Le fait lui-même est, après « examen », affecté d'un coefficient d'incertitude. Mais, saisissant subitement le parti qu'elle peut tirer de la découverte inespérée, l'angoisse envahit la conscience et montre, avec la force de l'évidence, que la courtisane n'est, dans toute sa personne, qu'une anomalie monstrueuse, « le rebut de la nature, des hommes et de l'amour ». Ainsi se trouve résolue, au niveau conscient, l'énigme posée par la disproportion entre la perfection physique et la déchéance morale, et, au niveau inconscient, le conflit qui oppose le désir au sentiment de culpabilité.

Nous avons affaire ici à une conduite d'échec savamment orchestrée par les forces souterraines. N'est-ce pas pour rendre sa défaite irrémédiable que Rousseau n'hésite pas à faire part de sa découverte à sa compagne (« Je poussai la stupidité jusqu'à lui parler de ce téton borgne ») ? Celle-ci, après une ultime tentative pour rétablir la communication (« elle *dit et fit* des choses à me faire mourir d'amour »), ne peut rassurer son amant, qui garde « un fond d'inquiétude » et le lui dit pour la seconde fois. Aussi décide-t-elle finalement (elle seule possède ce droit de décision) de mettre un terme à ses complaisances : d'un mot d'esprit³⁸ d'une rare pertinence (Zanetto, laisse les femmes et étudie les mathématiques !), elle congédie son étrange visiteur et donne une première conclusion, fort plaisante, à un épisode qui avait pris, contre toute attente, un aspect plutôt pathétique.

Tout au long de ce récit, Jean-Jacques se montre moins soucieux de résoudre l'énigme de son échec que de restituer son vécu émotionnel dans toute sa vérité. Aurait-il pu, à l'époque où il écrit ses *Confessions*, comprendre le rôle essentiel des forces inconscientes qui décident à son insu ? Il reconnaît sans doute que c'est « la nature » qui « a mis dans (sa) mauvaise tête le poison » qui le rend inapte à jouir. Mais il se trompe quand il affirme « qu'il n'avait tenu qu'à (lui) de rendre les plus doux de

(sa) vie » les moments passés en compagnie de Zuietta. Bien au contraire, il n'a jamais fait un tel effort sur lui-même pour tenter de vivre jusqu'à son accomplissement une aventure érotique ³⁹. Il n'ignore pas cependant la difficulté qu'il a toujours éprouvée, malgré son désir, à connaître le plaisir dans sa plénitude. Il le dit clairement au moment où il reconnaît que ses relations avec M^{me} de Warens ont été insatisfaisantes, par la faute d'une imagination pervertie. S'il s'absente à l'instant de l'étreinte amoureuse, rejoignant en pensée des partenaires imaginaires, c'est que pour lui la pleine réalisation du désir a toujours été ressentie comme une menace d'anéantissement : « Ah si jamais une seule fois en ma vie j'avais goûté dans leur plénitude toutes les délices de l'amour, je n'imagine pas que ma frêle existence y eût pu suffire, *je serais mort sur le fait* » (I, 219). A Venise, où il est si près de vivre cette plénitude, n'a-t-il pas ressenti le « froid *mortel* » qui court dans ses veines comme une perte de conscience qui menace ses forces vitales ? Dans cette aventure mémorable, où il n'est pas loin d'« aimer d'amour » (I, 360), le courant de la tendresse et celui de la sensualité sont sur le point de se confondre enfin. C'est le moment qu'il choisit pour se dérober devant « la force du désir » (I, 857) et refuser l'excès de bonheur qui s'offre à lui.

Il faut qu'il ait eu une singulière intuition des mécanismes inconscients pour tenter de restituer, dans une langue qui semble inventée pour véhiculer les émotions les plus profondes, la richesse de ce qu'il a vécu. Les explications qu'il nous donne peuvent paraître insuffisantes à éclairer sa conduite, mais ce qu'il nous apprend des sentiments qui le bouleversent et des fantasmes qui l'assiègent représente un ensemble de données, à partir desquelles il est peut-être possible de risquer ici, à titre d'hypothèse, une interprétation de caractère psychanalytique.

Le texte, nous l'avons vu, apporte certaines précisions dont il faut tenir compte. Quand se produit la défaillance qui lui coupe les jambes, Jean-Jacques n'a pas atteint le moment de la possession, puisqu'il est encore debout, comme il l'indique clairement. L'instant de la crise ne serait-il pas celui où Zuietta se dépouille de ses ultimes parures et s'offre dans sa nudité ? Celle-ci, qui vient de faire connaître à son amant « le prix de ses charmes et de ses caresses », se met résolument en position d'attente, l'obligeant ainsi à prendre « à froid » l'offensive et à faire ces gestes qu'il prétend n'avoir jamais su même imaginer ⁴⁰. Le voici confronté à la situation redoutable, celle où la mauvaise foi se voit cruellement débusquée : la parure trop galante, qui servait d'aliment au désir, n'est plus là pour maintenir cette feinte ignorance qui faisait ses délices.

Dans des circonstances semblables, M^{me} de Larnage est la seule (avec Thérèse peut-être) qui ait permis à Rousseau de posséder sans avoir à prendre : gardant l'initiative des gestes, elle a prolongé l'état de soumission bienheureuse qui enlève au désir sa composante offensive et « virile ». Zulietta, par une méprise qu'elle ne pouvait prévoir, met fin à l'enchantement d'un amant trop timide, qui attendait, sans oser le voir ouvertement, d'être traité *comme un enfant*.

On peut se demander si d'autres causes, plus profondes, n'ont pas contribué à réactiver le sentiment de culpabilité que la parure avait jusqu'ici fait oublier. Si le spectacle de la nudité est ressenti comme une profanation, qu'y a-t-il, sous le vêtement, que le désir se refuse à voir ? C'est dans cette tentative pour préserver une innocence suspecte que nous retrouvons peut-être à l'œuvre les fantasmes les plus archaïques. Tout se passe comme si la possession comportait une menace angoissante. On sait que, dans la théorie freudienne, la femme est pour l'enfant l'être privé de pénis, les deux sexes ne se différenciant que par la présence ou l'absence du même signe. Cette castration, que la fille vit comme un fait premier et indépassable, devient chez le garçon peur de subir la même amputation. Jean-Jacques, nous l'avons vu, n'a pas vraiment connu l'angoisse de castration de la période œdipienne. S'identifiant au modèle féminin, il a pu se croire privé de sexe, donc essentiellement châtré, comme la fille, ce qui l'a peut-être amené à prêter à la femme ce pouvoir « phallique » qu'il ne se reconnaît pas à lui-même. Il nous a donné, dans *Les Confessions*, des preuves de cette difficulté à s'accepter dans sa virilité. Une semblable dénégarion⁴¹ du sexe sur sa propre personne l'amena sans doute, sinon à imaginer la femme comme pourvue d'un pénis hallucinatoire, du moins à refuser de dévoiler le secret de la sexualité féminine, qui devait, pour sauvegarder un angélisme rassurant, demeurer énigmatique. Dans ce cas, l'idée de la pénétration, que tout accouplement évoque normalement, risque d'être fantasmée comme un acte dangereux. Ce quelque chose qui manque à la femme, point de départ de la mythologie masculine touchant l'autre sexe, pourrait expliquer le désarroi de l'amant de Zulietta. On ne peut s'empêcher de remarquer que, dans cette dernière péripétie de la scène érotique, c'est sur un *défaut* que se focalisent les pouvoirs d'attention. Mais le mot *défaut* est ambigu : Jean-Jacques, occupé à chercher une *malformation*, est tout à coup confronté à un *manque*. Il fixe ses regards sur les seins, qui représentent fréquemment, si l'on en croit la psychanalyse, un substitut du pénis. Dans cette dernière tentative pour ne pas violer le

secret de ce qu'Amiel, se servant d'une métaphore significative, appelle le « triangle sacré », il cherche ce signe qui se dérobe ou *fait défaut*. C'est alors que le téton borgne se charge d'un sens redoutable: celui d'une *absence* qui déjoue les ruses de la mauvaise foi et fait refluer l'énergie désirante, comme si le *déplacement du signe de la castration* avait contraint la conscience traquée à voir cette réalité qu'elle fuyait ⁴².

Il va de soi qu'une telle interprétation ne peut être que conjecturale. En revanche, ce que le texte des *Confessions* nous a permis de souligner avec plus d'assurance, c'est l'importance des fantasmes masochiques qui sous-tendent la relation amoureuse, dont les diverses péripéties peuvent être considérées comme des tentatives réitérées d'éloigner le moment décisif où l'amant doit adopter un comportement actif. Dès la première rencontre en effet les forces en présence s'établissent sur des positions à partir desquelles peut s'instaurer une dialectique du maître et de l'esclave. Se croyant sur le point de vivre enfin la scène dont il porte en lui la nostalgie — celle que lui faisait jouer la petite Goton — Jean-Jacques se sent emporté par un désir irrésistible: voir celle qui a pris « possession de (lui) comme d'un homme à elle » ⁴³ le traiter avec l'autorité d'une souveraine. Avant même d'en faire une divinité inaccessible, il a pu mesurer le pouvoir redoutable d'une femme qui se montre indifférente à l'argent et possède « deux pistolets », dont elle n'hésiterait pas à se servir contre le premier qui oserait lui manquer de respect (« je ne manquerai pas le premier qui me manquera »). Ce n'est qu'à l'instant où il se voit obligé de se comporter en homme, c'est-à-dire quand Zulietta renonce au rôle dominateur qui fait tout son prix à ses yeux, qu'il se met à chercher le « défaut secret ». Dans ce brusque passage à un comportement actif (« je me mis à chercher... avec une contention d'esprit singulière »), que nous avons compris comme un mouvement d'extériorisation du conflit inconscient, nous assistons aussi à un renversement du masochisme en sadisme: le désir pervers, frustré dans son attente, trouve une issue et lâche la bride à des dispositions agressives. Aussi ne faut-il pas prendre pour de la candeur l'empressement avec lequel l'amant *avoue* son trouble et fait part de sa surprenante découverte: l'humilité suspecte dont il fait preuve ne révèle-t-elle pas plutôt le besoin d'humilier à son tour celle qui, pour ne l'avoir pas compris, n'a « emporté de (lui) qu'un souvenir méprisant »? Ce dernier mot, par lequel se clôt l'épisode, donne au fiasco vénitien sa dimension véritable: pour Jean-Jacques, ce n'est pas la défaillance physique qui compte le plus, mais cette demande qui, pour être restée sans réponse, l'a exposé

au mépris, alors qu'il souhaitait s'abaisser par un sacrifice librement consenti ⁴⁴.

Un autre aspect mérite d'être souligné, si l'on veut mieux comprendre la force des sentiments par lesquels Zanetto se sent lié à Zulietta: c'est l'importance de la phase préparatoire. Dès le premier jour, l'éveil est donné aux fantasmes, et cette dimension imaginaire, qui donne à la « passion » amoureuse une plénitude exceptionnelle, explique sans doute la stratégie inconsciente qui permet à l'amant de se dérober devant un trop-plein de jouissance. Face à M^{me} de Larnage, Jean-Jacques a été pris de vitesse: il n'a pas connu cette attente angoissante entre le moment où il sait que les voies sont ouvertes à son désir et celui où il lui faut passer à l'acte. Dans la chambre de la Padoana, ce fut pour les mêmes raisons qu'il put exécuter l'acte sexuel sans défaillance (mais probablement sans grande jouissance), son univers fantasmatique étant tenu en veilleuse. Si le bonheur est, comme Freud le définit, « la réalisation retardée d'un désir préhistorique » ⁴⁵, il est bien près de connaître cet état dans les bras de Zulietta; mais, par la panique qui s'empare de lui et le détourne des aspirations les plus profondes de sa nature, il nous révèle simultanément la profondeur de sa passion et son inaptitude à la vivre dans une situation *réelle*, comme si l'afflux émotionnel avait atteint un seuil d'intolérance qu'il ne saurait franchir impunément. C'est parce qu'il se sentait sur le point « d'aimer d'amour » (I, 360) la trop séduisante Zulietta qu'il se refuse à la posséder. Si M^{me} d'Houdetot — seule femme qu'il dit avoir aimée d'amour — se fût donnée à lui, peut-être aurait-il connu une semblable défaillance de sa virilité. Aussi s'efforcera-t-il, pour prolonger l'ivresse de la passion le plus longtemps possible et jouir de son propre désir, de se maintenir constamment en deçà de la possession véritable, dans un état qui lui permette de libérer ses fantasmes tout en maîtrisant les mouvements du corps.

L'épisode vénitien nous a montré, de façon exemplaire, la rencontre du désir et de l'interdit. Mais en présence de la plus séduisante des femmes, Jean-Jacques est saisi d'épouvante. Il pourrait dire, ici encore: « Je ne sais comment décrire l'état où je me trouvais, plein d'un certain effroi mêlé d'impatience, *redoutant ce que je désirais*, jusqu'à chercher quelquefois tout de bon dans ma tête quelque honnête moyen d'éviter d'être heureux » (I, 194). Il est vrai qu'à Chambéry, malgré les larmes dont il inonda son amie, il parvint à se conduire en homme. A Venise, l'inhibition est si forte qu'il lui faut imaginer, après une première tentative de régression infantile, une nouvelle stratégie, qui se révèle finalement

efficace, puisque la relation amoureuse est interrompue à l'instant où elle allait connaître son accomplissement ⁴⁶. Mais cette scène unique est exemplaire: elle nous permet de saisir, dans un raccourci d'une intensité dramatique exceptionnelle, l'aventure de l'éros rousseauiste. L'euphorie initiale, la crise de larmes et le repli sur des positions défensives en jalonnent le parcours. Après l'échec de sa liaison avec M^{me} de Warens, Jean-Jacques s'était décidé à convertir son énergie érotique en désir de savoir. Aussi Zulietta fait-elle preuve d'un véritable don de divination, lorsqu'elle congédie son amant par ces paroles, qui semblent inscrites dans son destin: Zanetto, laisse les femmes, et étudie les mathématiques! ⁴⁷

CHAPITRE XVI

A la recherche d'un équilibre : l'arrangement avec Thérèse

*Rien ne montre mieux les vrais penchants d'un
homme que l'espèce de ses attachements.*

ROUSSEAU

Le récit des *Confessions* présentait le bref épisode de Zulietta comme particulièrement apte à révéler un homme dans toute sa vérité ¹. Mais l'auteur se doutait-il que, le jour où il liait son sort à celui d'une modeste lingère, il s'engageait dans une relation sans doute moins spectaculaire, mais tout aussi révélatrice, ne serait-ce que par les aménagements successifs qui ont été nécessaires pour la rendre durable ? ²

Ce qu'il sait fort bien, c'est que sa vie sexuelle se signale, depuis la lointaine flambée d'amour pour M^{me} de Larnage (septembre 1737), par sa surprenante pauvreté. Il semble décidé à tirer la leçon de sa mésaventure vénitienne, qui lui a permis d'évaluer ses limites. Aussi est-il à la recherche d'un équilibre, qui lui permette de retrouver le calme de ses années savoyardes.

Dès son arrivée à Paris, en octobre 1744, Jean-Jacques met à exécution un projet qui avait été conçu à Venise : il retrouve Don Manuel Ignacio Altuna, et partage son appartement de « la bruyante rue Saint-Honoré » (I, 330) jusqu'au printemps de l'année suivante, date à laquelle son ami met fin à son séjour parisien et retourne en Espagne ³. C'est alors qu'il s'installe à nouveau à l'hôtel Saint-Quentin, rue des Cordiers, où il logeait avant son départ pour Venise ⁴. Il nous donne l'impression de reprendre son élan pour un nouveau départ. Il vient en effet de connaître trois échecs : au moment de quitter Lyon et la famille de M. de Mably, il se dit « dégoûté d'un métier auquel (il n'était) pas propre » (I, 269). Peu après, il doit abandonner son projet de notation musicale, sur lequel il comptait pour s'assurer une rapide célébrité ; mais celui-ci

n'ayant pas résisté aux objections raisonnables de Rameau, il se retrouve aussi démuné qu'à dix-sept ans, et constate avec ironie: « Voilà comment ma fontaine de Héron fut encore cassée » (I, 287). Enfin le différend avec M. de Montaigu avait mis fin brutalement à une carrière pour laquelle il montrait des dispositions réelles. Tant d'espérances déçues le décident à reprendre son opéra, dont il avait abandonné la composition avant son départ pour l'Italie: « Ayant vu renverser dès leur naissance les projets d'ambition que l'occasion m'avait fait former, rebuté de rentrer dans la carrière que j'avais si bien commencée, et dont néanmoins je venais d'être expulsé, je résolu de ne plus m'attacher à personne, mais de rester dans l'indépendance en tirant parti de mes talents dont enfin je commençais à sentir la mesure et dont j'avais trop modestement pensé jusqu'alors » (I, 329). C'est précisément au moment où il se replie sur lui-même, rassemblant son énergie en vue d'une nouvelle naissance, qu'il fait la connaissance de celle qui deviendra sa compagne pendant la seconde partie de son existence ⁶.

Tout espoir de vivre en compagnie de M^{me} de Warens et de finir ses jours avec elle étant désormais perdu, Jean-Jacques peut écrire: « Je trouvais dans Thérèse le *supplément* dont j'avais besoin; par elle je vécus heureux autant que je pouvais l'être selon le cours des événements » (I, 332). Mais l'expression est ambiguë: cette nouvelle compagne est, dans sa pensée, destinée à *suppléer* à l'absence de Maman, c'est-à-dire de la seule femme avec laquelle il ait connu une intimité durable et presque conjugale. Mais elle lui permet aussi, comme le remarque Jean Starobinski, « de ne pas se quitter, de ne pas sortir de lui-même » ⁶, ou, si l'on veut, de s'aventurer dans une relation amoureuse comportant le minimum de risques, à mi-chemin de lui-même et de l'autre, dans une zone mitoyenne où le *dangereux supplément* continue à offrir une issue aux fantasmes qu'une situation trop réelle condamne au refoulement. Pour bien juger de cette longue liaison, qui deviendra une sorte d'*arrangement* ⁷, il importe de ne pas se laisser prendre aux contradictions de l'intéressé lui-même, qui déclare tantôt que Thérèse lui a permis de « contenter les besoins de (son) cœur encore plus que ceux de (ses) sens » ⁸, tantôt qu'il n'a « jamais senti la moindre étincelle d'amour pour elle » (I, 414). Mais c'est la phase inaugurale de cet attachement qui est éclairante, et il est difficile de ne pas voir, dans le récit des *Confessions*, une tendresse qui ressemble fort à de l'amour: « La première fois que je vis paraître cette fille à table, je fus frappé de son maintien *modeste*, et plus encore de son regard vif et *doux*, qui pour moi n'eut

jamais son semblable » (I, 330). Cette « fille », que l'hôtesse de l'hôtel Saint-Quentin avait prise à son service « pour travailler en linge » (*ibid.*), ne nous semble pas inconnue: ne reproduit-elle pas les traits essentiels de Marion, la jeune Mauriennaise de Turin? Les deux images se superposent assez bien: « Non seulement Marion était jolie, mais elle avait une fraîcheur de coloris qu'on ne trouve que dans les montagnes, *et surtout un air de modestie et de douceur* qui faisait qu'on ne pouvait la voir sans l'aimer » (I, 84). Mais cette fois Jean-Jacques a trente-deux ans. Son esprit romanesque s'est quelque peu assagi, et il n'est plus à la recherche de « quelque jeune Princesse » qu'il pût rendre sensible à ses hommages muets d'adolescent désireux de « faire un roman » (I, 72). Il a compris que son esprit chimérique n'a pas réussi à faire son bonheur. Soucieux de trouver un équilibre qui lui permette de tirer parti de ses propres talents, il sent le besoin d'une compagne capable de satisfaire son besoin d'affection et de détourner les élans d'une imagination trop ardente vers des réalités plus tangibles. La tendre « amitié » qu'il avait éprouvée pour Marion lui avait laissé un souvenir pénible, puisqu'elle était à l'origine, selon lui, de l'accusation calomnieuse dont il s'était rendu coupable dans un moment de détresse. Comme s'il voulait racheter le « crime » de ses jeunes années, il va se poser en défenseur de la modeste lingère, qui mange à la même table d'hôtes, où elle est exposée aux plaisanteries les plus douteuses. Il prendra sous sa protection cette victime innocente: « Je devins hautement son champion. Je la vis sensible à mes soins, et ses regards, animés par la reconnaissance qu'elle n'osait exprimer de bouche, n'en devenaient que plus pénétrants » (I, 330). Ce langage muet des regards a son importance: c'est peut-être la première fois que Jean-Jacques éprouve sa force face à une femme et se sent « protecteur »⁹. Parce que Thérèse n'a aucune confiance en elle, il en oublie sa propre timidité et se montre sensible aux sentiments tendres et reconnaissants que « la petite » n'ose exprimer de vive voix¹⁰. Comme avec M^{me} de Larnage, il n'a qu'à attendre que sa compagne, touchée par les sentiments respectueux dont elle est l'objet, se risque à prendre l'initiative: « L'amour, l'estime, la sincérité naïve furent les ministres de mon triomphe, et c'était parce que son cœur était tendre et honnête que *je fus heureux sans être entreprenant* » (I, 331).

Mais n'allons pas croire que l'aveu d'une tendresse réciproque suffise à lever tous les obstacles. Jean-Jacques ne redoute rien tant que le moment où une femme, prête à céder, l'oblige à prendre ce qu'on lui offre. Face à M^{me} de Warens, pour écarter le spectre de la culpabilité,

il avait cherché « tout de bon dans (sa) tête quelque honnête moyen d'éviter d'être heureux » (I, 194). Aujourd'hui, certain que Thérèse lui appartient corps et âme, il trouve une occasion inespérée de différer le moment de la possession. Se montrant tout à coup réfléchi et hésitant, il inspire des scrupules à sa partenaire, qui, se croyant seule en cause dans ce subit refroidissement, en vient à craindre que la « faute unique », qui lui a fait perdre son pucelage « au sortir de l'enfance » (I, 331), ne décourage son trop vertueux protecteur. Celle-ci se trouve ainsi placée dans une situation infériorisante, propre à la priver du peu d'assurance qu'elle peut avoir. Elle n'ose tout de suite s'en expliquer ouvertement à son ami, qui ne tarde pas à croire à son tour que le malaise s'explique par une maladie vénérienne, qui ferait courir des risques à sa santé. Ainsi, une fois encore, le conflit est extériorisé, et la culpabilité inconsciente prend le visage d'un obstacle réel, qui menace de suspendre le mouvement spontané du désir. Comme on le voit, cette scène reproduit, de façon beaucoup moins dramatique, l'épisode de Zulietta, où les mécanismes de défense ont fini par provoquer l'échec. Mais cette fois Jean-Jacques se sent rassuré par l'ascendant qu'il sait avoir sur sa compagne. Dès qu'il apprend que celle-ci a honte de n'être plus vierge, il se laisse emporter par un mouvement de bonne humeur, comme si la gêne qu'il inspire était précisément ce dont il avait besoin pour reprendre son élan : « Pucelage ! m'écriai-je ; c'est bien à Paris, c'est bien à vingt ans qu'on en cherche ! Ah, ma Thérèse ! je suis trop heureux de te posséder sage et saine, et de ne pas trouver ce que je ne cherchais pas » (I, 331). Il nous semble avoir de bonnes raisons de se montrer si désintéressé : outre l'attitude généreuse qui lui a toujours paru avantageuse, il trouve peut-être quelque secrète satisfaction à découvrir qu'il n'est pas le premier à jouir des faveurs de Thérèse. C'est sans risque qu'il peut ainsi s'attribuer le rôle de second, et les fantasmes sadiques-agressifs qui sont pour lui inséparables de l'acte sexuel perdent leur pouvoir inhibant. Il se rassure à l'idée que l'on peut posséder sans détruire : *Tel fieri qui ne tue pas* (I, 95), pourrait-il se dire à lui-même, se rappelant le moment heureux de sa jeunesse où son savoir lui avait permis d'interpréter la devise inscrite au centre du blason des Solaro ¹¹. S'il semble éprouver une sorte de soulagement à l'instant où il apprend que celle qui se donne à lui a perdu sa vertu, c'est aussi que, par suite d'un conflit œdipien mal résolu, il ne se reconnaît que la place de second, pour peu qu'elle lui soit offerte par un autre ou se trouve vacante par la faute d'un premier possesseur. Le lévite d'Ephraïm, lui aussi, sent redoubler son attachement pour sa

malheureuse compagne, lorsqu'il la retrouve inanimée sur le seuil de la maison de son hôte. Ignorant encore qu'elle n'a pas survécu au viol, il lui déclare : « Périssse l'homme injuste et vil qui jamais te reprochera ta misère; *tu m'es plus respectable qu'avant nos malheurs* »¹². Peut-être se sent-il non seulement plus de respect pour sa concubine, mais encore plus de dispositions à l'aimer, comme si la bestialité des assaillants disculpait de toute intention agressive un homme dont les sentiments ne peuvent paraître que nobles et épurés à celle qui vient de subir la violence mâle dans toute son horreur.

Quoi qu'il en soit, Jean-Jacques semble avoir trouvé, dans la première « faute » de Thérèse, une occasion de se poser en protecteur généreux, le jour où il fit d'elle sa maîtresse, au printemps de 1745. S'il passe sous silence le moment de la possession lui-même, ne s'arrêtant qu'aux hésitations qui l'ont retardé ou aux conséquences heureuses qu'il eut sur sa propre vie, c'est qu'il ne se montre pas volontiers en posture d'amant comblé. Eut-il pour cette nouvelle compagne, qui va lier son sort au sien de façon durable, plus que de l'amitié? Non, si l'on s'en tient à ses propres déclarations, puisqu'au moment où il évoque les « douces voluptés » que lui fit connaître M^{me} de Larnage, il croit bon d'ajouter : « Je n'ai senti *l'amour vrai* qu'une seule fois en ma vie, et ce ne fut pas auprès d'elle » (I, 253). Parlant plus loin de la séduction qu'exerça un moment sur lui la douce et timide M^{me} de Chenonceaux¹³, il précise à nouveau : « Il était écrit que je ne devais *aimer d'amour* qu'une seule fois en ma vie, et qu'une autre qu'elle aurait les premiers et les derniers soupirs de mon cœur » (I, 360). Ce n'est, on le sait, qu'auprès de la comtesse d'Houdetot qu'il devait connaître cette ferveur érotique, seule capable d'embraser à la fois le cœur et les sens. Mais cette passion unique, dont le récit des *Confessions* fait attendre l'aveu par des allusions réitérées, n'alla pas jusqu'à l'assouvissement charnel; c'est sans doute parce qu'elle fut un échec qu'il la présente comme le point culminant de sa vie amoureuse, donnant ainsi à entendre que sa nature était, par excès d'énergie désirante, inapte à vivre l'amour dans sa plénitude. Si, comme nous le pensons, ses dispositions masochiques l'ont amené à confondre le désir avec l'ivresse du désir, Jean-Jacques est sincère lorsqu'il affirme n'avoir vraiment aimé qu'une fois en sa vie.

Mais Thérèse, ne l'a-t-il pas aimée, dans la phase initiale tout au moins? Dit-il vrai lorsqu'il écrit, au livre IX des *Confessions*: « Que pensera donc le lecteur, quand je lui dirai dans toute la vérité qu'il doit maintenant me connaître que du premier moment que je la vis jusqu'à

ce jour je n'ai jamais senti la moindre étincelle d'amour pour elle, que je n'ai pas plus désiré de la posséder que M^{me} de Warens, et que les besoins des sens que j'ai satisfaits auprès d'elle ont été pour moi ceux du sexe, sans avoir rien de propre à l'individu ? » (I, 414). Une semblable déclaration, malgré son outrance agressive¹⁴, contient une part de vérité. Mais elle nous paraît aussi destinée à égarer le lecteur, l'amenant à considérer que les besoins des sens et principalement « ceux du sexe », n'ont « rien de propre à l'individu ». Nous ne manquerons pas d'être surpris qu'un auteur, qui a presque toujours condamné l'instinct sexuel, où il ne voit que « débauche », pour donner tout leur prix aux sentiments épurés qui méritent seuls le nom d'adoration, s'efforce de dénaturer la relation la plus durable qu'il ait pu établir avec une femme pour la réduire à cette fonction de décharge hygiénique, où le cœur n'a point de part. Jean-Jacques, si on l'en croyait, n'aurait connu que des passions ardentes, mais inassouvies, ou des relations limitées aux exigences du corps, dans lesquelles son être véritable ne s'engage pas. Il nous fait ainsi comprendre que la rencontre avec l'autre n'a pas eu lieu et que le *moi* a été préservé de toute aliénation dangereuse. S'il prend soin de dégrader ainsi en *fornication* les jouissances charnelles, c'est, croyons-nous, qu'il cherche à nous cacher la vraie nature d'une relation, qui pouvait nous apprendre quelque chose d'essentiel sur lui. Il eut en effet, grâce à Thérèse, une vie sexuelle à peu près « normale »; même s'il la considérait comme un autre lui-même, ou comme quelqu'un « en face de qui il n'eût jamais à se poser le problème de l'autre »¹⁵, il parvint cependant à « normaliser » sa vie affective, et à dépasser le stade de l'autoérotisme, dont il sentait secrètement la pauvreté¹⁶. Préférant donner de lui l'image d'un homme inapte à la volupté, par excès d'amour inemployé — ce qui est en partie fondé, puisque son monde fantasmatique, à prédominance masochique, ne pouvait trouver d'issue dans cette relation quasi conjugale, qui lui assurait une position dominante — il passe sous silence ce qui fait de cette longue liaison beaucoup plus qu'un *attachement*¹⁷.

Ce qu'il évoque par contre à plusieurs reprises, ce sont les moments de douce intimité, où les âmes sœurs se confondent dans une communion que ne trouble aucune sensualité. Il ose, sans arrière-pensée, suggérer ces instants de tendresse, puisqu'il les croit affranchis des liens charnels. Le bonheur qui s'exprime dans quelques pages des *Confessions* est bien celui que l'auteur a toujours préféré: pour être domestique et un peu terre-à-terre, il n'en dégage pas moins une intense poésie. Jean-Jacques

reconnaît que Thérèse et lui étaient « faits l'un pour l'autre » (I, 354), et la description des chaudes soirées qu'ils passent à la fenêtre de leur quatrième étage¹⁸, « assis en vis-à-vis sur deux petites chaises posées sur une malle qui tenait la largeur de l'embrasure », donne bien la norme dont ce grand imaginaire a besoin pour se retrouver et travailler : « Dans cette situation la fenêtre nous servait de table, nous respirions l'air, nous pouvions voir les environs, les passants, et quoique au quatrième étage, plonger dans la rue tout en mangeant. Qui décrira, qui sentira les charmes de ces repas, composés pour tous mets d'un quartier de gros pain, de quelques cerises, d'un petit morceau de fromage, et d'un demi-setier de vin que nous buvions à nous deux ? Amitié, confiance, intimité, douceur d'âme, que vos assaisonnements sont délicieux ! Quelquefois nous restions là jusqu'à minuit sans y songer et sans nous douter de l'heure, si la vieille maman ne nous en eût avertis. Mais laissons ces détails qui paraîtront insipides ou risibles. Je l'ai toujours dit et senti, la véritable jouissance ne se décrit point » (I, 354). Dans ce petit tableau, c'est son goût le plus constant qu'il se plaît à exprimer. Ce n'est pas par hasard que, dans la dernière phrase, il renvoie son lecteur au bonheur des Charmettes, ou même, à un niveau inconscient, à celui de la rue de Coutance. A L'Ermitage il connaît encore, grâce à Thérèse, cette pure félicité dont son âme tourmentée a si grand besoin : « Nous passions tête-à-tête sous les ombrages des heures charmantes dont je n'avais jamais si bien senti la douceur » (I, 418).

Nous fera-t-il croire, dans ces conditions, que les besoins des sens qu'il a satisfaits auprès d'elle se limitaient à « ceux du sexe » (I, 414) ? Sans doute ne se trompe-t-il pas lorsqu'il affirme n'avoir connu « l'amour vrai » qu'avec M^{me} d'Houdetot, puisque ce sentiment, pour devenir *passion*, est pour lui inséparable de sa dimension fantasmatique. Mais avec Thérèse, sans connaître ce délire de l'imagination qui donne l'éveil à ses aspirations les plus profondes, il a su, ne s'engageant qu'à demi, éviter l'écueil de la fascination masochique, qui le condamnait à l'ivresse du désir et à la passivité adorante. Il est ainsi parvenu à vivre une relation durable, dont il voudrait, dans ses *Confessions*, minimiser la réussite en la présentant tantôt comme l'effet de la plus tendre amitié, tantôt comme un moyen d'assouvir des besoins purement physiques. Si la malveillance de Voltaire ne l'eût contraint à révéler publiquement l'abandon des cinq enfants qui lui sont nés, peut-être aurait-il insisté davantage encore sur la nature fraternelle et amicale de cet attachement, pour en mieux dissimuler la signification sexuelle.

Si rien ne le prédisposait, face à Thérèse, à jouer le rôle d'amant soumis, seul capable d'embraser tout son être, il a toutefois éprouvé, dans les premiers temps de l'idylle, un sentiment tout nouveau : la fierté de celui qui peut protéger. Il découvre ainsi une dimension inconnue de l'amour, puisqu'il a, pour la première fois, l'impression d'avoir quelque chose à *donner*. Une émotion virile s'empare de lui le jour où il se fait le défenseur de l'innocence opprimée : « L'hôtesse (...) devint furieuse, écrit-il, et ses brutalités avancèrent encore mes affaires auprès de *la petite*, qui, n'ayant d'appui que moi seul dans la maison, me voyait sortir avec peine, et soupirait après le retour de *son protecteur* » (I, 330-331). Ce comportement n'est pas en contradiction avec les dispositions masochiques que nous connaissons. Il suffisait, pour que le rapport des forces en présence pût s'inverser, que la partenaire, par sa faiblesse et sa timidité, en fournît l'occasion. Dans certains épisodes des *Confessions*, auxquels on n'a peut-être pas assez prêté attention, l'auteur se montre particulièrement sensible au charme virginal de très jeunes filles, dont la nature timide ou la condition modeste lui donnent de l'assurance. En présence de la petite-fille de la Maréchale de Luxembourg, la jeune Amélie de Boufflers, qui « avait vraiment une figure, une douceur, une timidité virginale », il se trouble étrangement. Ne s'avise-t-il pas, un jour qu'il rencontre cette enfant de dix ans « seule dans l'escalier du petit Château », de lui donner un baiser, « faute de savoir que lui dire » (I, 535) ? Le lendemain, il se sent « coupable », et, croyant déceler dans les propos de la Maréchale une allusion à ce geste trop spontané, il ne peut s'empêcher de rougir. Mais la honte qui s'empare alors de lui n'est-elle pas, malgré ses protestations d'innocence, l'indice d'un désir vrai, que des défenses trop fortes ont condamné au refoulement ? ¹⁹ Dans les derniers mois de son séjour à Venise, il entretient, à frais communs avec son ami Carrio, la petite Anzoletta, qui « était blonde et douce comme un agneau » (I, 323), avec l'intention avouée d'en faire un jour sa maîtresse. Sans doute n'a-t-il jamais possédé cette « fille d'onze à douze ans », se contentant de passer chez elle des soirées musicales (« nous lui donnâmes une épinette et un maître à chanter »). Mais s'il proclame de façon trop ostentatoire l'horreur qu'il aurait eue « d'approcher cette fille devenue nubile », n'oublions pas que, six ans plus tard, il se montrera moins vertueux et acceptera de bon cœur la « petite fille » que le « bon Klüpfel » lui offrira sans pudeur ²⁰. Dans les bras de cette « pauvre créature », qui était « très douce, et peu faite à son métier » (I, 354), il semble être parvenu à « s'oublier » sans trop de peine.

Quant à Thérèse, elle n'était évidemment plus une enfant. Mais son extrême timidité en société était propre à donner quelque assurance à un homme qui avait toujours douté de son pouvoir. Dans le plaisir, il est possible qu'elle se soit montrée très spontanée et libre de toute contrainte, favorisant ainsi, par la franchise avec laquelle elle laissait parler la nature, la levée des interdits. Dans ses bras, son amant s'est « oublié » beaucoup plus qu'il ne le laisse paraître, c'est-à-dire que les droits de l'instinct ont mis en échec cette volonté d'auto-surveillance qui empoisonne toute jouissance. Les cinq enfants qui sont nés de cette union le prouvent à leur façon ²¹. Est-ce pour cette raison qu'ils ont été déposés à l'Hospice des Enfants-Trouvés ? En consentant à ces abandons successifs, Jean-Jacques ne se conforme pas seulement à une pratique que les mœurs du temps avaient rendue courante. Il obéit aussi à des dispositions plus secrètes, dont sa psychologie nous donne d'autres exemples. Au moment où il renie ses enfants, preuves trop parlantes de ses relations charnelles avec Thérèse, il n'ose pas davantage, au café du Grand-Commun, revendiquer la paternité du *Devin du village* ²². Toujours prêt, nous l'avons vu, à témoigner un attachement filial pour des aînés dont il recherche la bienveillante protection (comme Milord Maréchal), il ne peut, pour lui, accepter ce rôle de père.

Il ne se sent d'ailleurs pas plus de goût pour celui d'époux. Dans une lettre du 10 octobre 1768, c'est en ces termes qu'il informe Moulou du récent mariage « civil » qui a donné un semblant d'officialité à ce qu'il appelle « vingt-cinq ans d'union des cœurs » : « Vous savez sûrement que ma gouvernante et mon amie et ma sœur et mon tout est enfin devenue ma femme. » ²³ De tous les termes dont il se sert ici, sans doute préfère-t-il celui de sœur, qui fait de lui également le fils de M^{me} Levasseur. C'est bien un tel désir qui s'exprime dans cette surprenante remarque des *Confessions* : « Que n'aurais-je donné pour me faire l'enfant de sa mère ! » (I, 415)

Cette difficulté à se reconnaître des droits d'époux et de père est le signe d'un défaut de structuration, imputable à la situation familiale qu'il a connue dans son enfance. L'enfant qui a pu intérioriser l'image d'un vrai couple, dont les liens affectifs et sexuels se sont imposés à lui avec la force de l'évidence, comprend, bien avant de pouvoir le mentaliser, que l'accès à la mère est à jamais interdit. Il en ressent un intense sentiment de frustration, qui aura pour conséquence heureuse de détourner l'énergie désirante vers des voies plus ouvertes. Le père n'est donc pas seulement celui qui fait obstacle et barre la route ; il est aussi celui qui

donne exemple et rend possible la dialectique des identifications. Le fils qui a surmonté et dépassé la crise œdipienne saura, devenu adulte et autonome, s'attacher une compagne, s'en assurer la possession exclusive et la revendiquer face aux autres. Or Rousseau, de toute évidence, ignore ce besoin d'appropriation²⁴, qui lui aurait permis de se poser en époux et en père. Sitôt parvenu à faire de Thérèse sa maîtresse, il semble renoncer à toute attitude conquérante. Il ne saurait lui demander de quitter sa famille pour vivre avec lui. La langue le dit clairement : celui qui « prend femme » ne se contente pas de séduire et de posséder physiquement ; il doit encore, face aux autres, *revendiquer* son droit de possession exclusif, c'est-à-dire *prendre* à autrui et exclure le tiers importun. Jean-Jacques, on le sait, ne voudrait jamais *prendre*, mais *partager*. Entre lui et la femme désirée, il retrouve l'image de ce père qui ne lui a pas permis de se structurer normalement et de devenir père à son tour. Aussi préférera-t-il toujours les situations triangulaires, où la « prise » n'a plus rien d'agressif, puisque le rival, qui est impliqué dans la situation, se fait instance permissive. Rien de semblable, en apparence du moins, dans la liaison avec Thérèse. Mais on remarquera cependant que celle-ci, dans les premières années, ne quitte pas sa famille, et que la rupture se fera par étapes progressives, pour n'être définitive que beaucoup plus tard. Au début, c'est la mère Levasseur qui joue un rôle décisif et ouvre son foyer au jeune écrivain, dont elle compte bien tirer profit. Celui-ci ne fait donc rien pour détacher sa compagne de son milieu familial. C'est plutôt lui qui se laisse séduire par cette nouvelle famille, où il se voit accueilli comme un fils providentiel. Il trouve dans ce comportement passif certaines des conditions qu'il a toujours souhaitées dans sa vie amoureuse. Ce n'est que plus tard, lorsque ses relations avec Thérèse se seront détériorées, qu'il se plaindra de l'avidité de cette famille d'adoption et prétendra avoir eu bien de la peine à soustraire sa compagne à l'influence maternelle²⁵. Mais était-il, dans la phase inaugurale, si désireux de conquérir son autonomie et de garder Thérèse pour lui seul ? Partageant et ne possédant qu'à demi, il n'avait pas le sentiment de prendre. Au moment de l'installation à L'Ermitage, il comprendra enfin les inconvénients d'une telle situation : « elle fut à eux plus qu'à moi, plus qu'à elle-même » (I, 415). Nous pensons cependant qu'il a trouvé, dans l'état de dépendance, quelque chose de conforme aux lois de sa psychologie. Lui-même reconnaît qu'il n'eût tenu qu'à sa belle-mère de rendre le ménage à trois non seulement possible, mais enviable : « Si cette femme se fût trouvée d'un bon caractère, nous étions heureux tous

les trois jusqu'à la fin de nos jours; le dernier vivant seul fût resté à plaindre » (I, 420). Il promet dès le début de rendre son engagement durable: « Je lui déclarai d'avance que je ne l'abandonnerais ni ne l'épouserais jamais » (I, 331). Mais cette promesse n'est d'abord que verbale, aucun acte public ne venant l'entériner. Ce que l'amant redoute, ce sont moins les charges matérielles qu'entraîne ce nouvel « arrangement » que l'obligation de dévoiler sa vie et d'imposer sa vérité aux autres. Il se déclare même « content de *tenir* Thérèse honnêtement, mais sans luxe, à l'abri des pressants besoins » (I, 340). Il l'*entretient* donc, et l'argent qu'il lui donne, augmenté de celui qu'elle continue à gagner par son travail, passe dans les mains de M^{me} Levasseur, qui exerce sur toute la famille une autorité incontestée²⁶. Il est important de remarquer que Thérèse, pendant les premières années de la liaison, ne quitte pas le domicile de ses parents²⁷; c'est là que son amant se rend à tout moment, comme s'il avait trouvé un foyer: « Je ne sortais que pour aller chez Thérèse; sa demeure devint presque la mienne » (I, 333). On prêtera attention à ce « presque », qui marque les limites d'un engagement qui désire rester sinon secret, du moins des plus discrets²⁸. Une autre remarque a, selon nous, une très grande importance: Jean-Jacques doit faire un effort sur lui-même pour « surmonter la sotte honte de n'oser (se) montrer avec Thérèse en public » (I, 333). D'où lui vient cette *honte*, sinon du sentiment obscur qui l'habite de n'avoir aucun droit à se comporter *comme le père* et à prendre femme à son tour?²⁹ Loin de songer à imposer sa loi et à donner son nom à celle qu'il aime, il se montre prêt à se glisser dans les rapports de parenté déjà existants. Il porte un regard presque envieux sur la tendre intimité qui unit Thérèse à sa jeune nièce Goton Leduc³⁰. Il éprouve un tel désir de s'introduire en tiers dans cette relation, qu'il en vient à adopter tout naturellement les termes dont elles se servent pour se nommer réciproquement: « Comme je les voyais souvent ensemble, je leur donnais les noms qu'elles s'entredonnaient: j'appelais la nièce *ma nièce* et la tante *ma tante*. Toutes deux m'appelaient leur oncle. De là le nom de *tante*, duquel j'ai continué d'appeler Thérèse, et que mes amis répétaient quelquefois en plaisantant » (I, 340).³¹ On pourrait voir, dans la facilité avec laquelle les intimes reprennent ce terme, un comportement propre aux coteries, dont le langage est souvent fait de références tacites à un code connu des seuls initiés. Mais Jean-Jacques avait des raisons plus profondes, certainement inconscientes, de se complaire dans ces détours langagiers: tante Suzon fut, d'une part, son premier objet d'amour; la vraie mère,

d'autre part, par le poids de son absence aux côtés du père, n'a pas facilité la compréhension des liens conjugaux. Il est vrai qu'il a fini par épouser sa compagne, mais ce ne fut qu'après vingt-trois ans de vie commune. Comparant les mérites respectifs de sa Thérèse et de la Nanette de Diderot, il n'hésite pas à affirmer la supériorité de la première, dont le caractère était « fait pour attacher un honnête homme » (I, 347). Alors pourquoi ne l'avoir pas épousée tout de suite ? La seule justification qu'il trouve au fait de s'être dérobé à son devoir pendant si longtemps, c'est qu'il n'avait rien promis ³². Nous ne nions pas que de nombreuses considérations, morales ou matérielles, peuvent être invoquées pour expliquer un si long concubinage. Mais nous croyons qu'il a fallu à Rousseau un long cheminement, dont nous allons voir maintenant les principales étapes, non tant pour se faire à l'idée de partager sa vie, puisqu'il vivait conjugalement depuis de nombreuses années, mais pour oser faire valoir ses droits d'époux.

Pendant une première période de cinq ans — du printemps de 1745 au printemps de 1750 — Thérèse continue à vivre dans sa famille. La façon dont son amant l'entretient doit être comprise comme une participation aux frais du ménage Levasseur, qui, par les soins du « lieutenant criminel » ³³, s'accroît bientôt des membres de la famille dispersée. Après son installation sur la rive droite, dans le but de se rapprocher de la maison Dupin, Jean-Jacques continue à payer « un autre loyer à l'extrémité de Paris tout au haut de la rue Saint-Jacques ». C'est à ce dernier domicile, qui est certainement celui des Levasseur, que, « quelque temps qu'il fit », il allait « souper presque tous les soirs » (I, 342). S'il se montre si ponctuel, c'est qu'il se sait attendu, non seulement par Thérèse, mais par ses parents, qui l'accueillent comme leur bienfaiteur et l'entourent de tous leurs soins ³⁴. C'est donc lui qui est adopté, sans avoir eu à manifester le désir de « prendre ». Mais le couple, au lieu de s'imposer comme unité, est dilué dans la cohabitation avec les autres, comme le suggère clairement cette remarque : « *Nous* étions deux, même quatre, ou pour mieux dire *nous* étions sept ou huit » (I, 340). La mère se fait instance permissive, et c'est sous son regard complice que la liaison s'instaure, puis se régularise. Dans ces conditions, elle joue certainement un rôle décisif lorsque sa fille met au monde ses deux premiers enfants, entre la fin de 1746 et celle de 1747 ³⁵, c'est-à-dire pendant cette période où, seule responsable de tous les siens, elle sait imposer sa volonté ou suggérer les solutions avantageuses à la petite communauté. Même si Rousseau a eu le premier l'idée de l'abandon, comme il le dit lui-même ³⁶,

sa belle-mère l'a appuyé de tout son poids pour emporter la décision et lever les scrupules de sa fille.

La seconde période de la liaison commence au printemps de 1750³⁷. Un événement important se produit alors, puisque les amants se mettent en ménage et vont habiter au quatrième étage de l'Hôtel du Languedoc, rue de Grenelle-Saint-Honoré³⁸. Mais la rupture avec les parents n'est pas vraiment consommée, ceux-ci habitant dans le même immeuble, au sixième étage. C'est Jean-Jacques qui les y a installés, alors qu'il met la dernière main à son premier *Discours*, qui sera achevé en mars 1750. Pour le seconder dans ce travail, il fait de sa belle-mère sa secrétaire temporaire. Celle-ci, sans doute désireuse de se rendre indispensable, descend tous les matins pour allumer le feu, étendant ainsi sa protection au jeune ménage, qui semble n'avoir pas eu trop à s'en plaindre. Pendant cette période, qui remplit tout le livre VIII des *Confessions*, le couple connaît des moments de douce intimité, telles les soirées rêveuses passées à la fenêtre, qui lui feraient perdre la notion de l'heure, si « la vieille maman », dont la discrète surveillance ne se relâche pas, ne venait les avertir, comme deux enfants, qu'il se fait tard (I, 354). La situation se détériore cependant à la suite des bavardages indiscrets de M^{me} Levasseur, qui révèle à M^{me} Dupin l'existence et l'abandon des enfants de Thérèse et n'accepte pas facilement le parti que prend l'écrivain, au moment où sa situation est des plus florissantes, de « réformer » sa vie et de renoncer à sa charge, fort lucrative, de caissier d'un financier, pour se faire copiste de musique³⁹.

Au printemps de 1756, un nouveau changement se produit: Jean-Jacques accepte la proposition de M^{me} d'Epinay et s'installe dans la petite maison qu'elle met à sa disposition, à l'Ermitage de Montmorency. La décision qu'il prend alors de quitter la ville « pour n'y plus habiter » (I, 403) ne devait pas enchanter sa belle-mère, habituée à l'animation de la grande ville et aux commérages de quartier. Mais celle-ci, qui a sans doute plus de soixante-dix ans, se voit forcée d'obéir aux volontés de son beau-fils, grâce auquel elle a pu d'ailleurs, deux ans plus tôt, « placer » dans une maison de charité son vieux mari, qui devenait trop encombrant⁴⁰. Il ne lui reste qu'à espérer que cette nouvelle lubie sera de courte durée. C'est ainsi que le « petit ménage », qui se trouve désormais « composé de trois personnes », n'est pas d'un entretien bien coûteux. Jean-Jacques se félicite d'avoir simplifié son genre de vie: « Enfin mes ressources, proportionnées à mes besoins et à mes désirs, pouvaient raisonnablement me permettre une vie heureuse et durable dans celle

que mon inclination m'avait fait choisir » (I, 402). La première année, il connaît, en compagnie de la mère et de la fille, des moments d'intimité, que les absences de M^{me} d'Epinay, fréquentes cette année-là, ne font que favoriser: « Je profitai des intervalles qu'elle n'y passait pas (à la Chevrette), ou durant lesquels elle y avait beaucoup de monde, pour jouir de ma solitude avec ma bonne Thérèse et sa mère, de manière à m'en bien faire sentir le prix » (I, 412). Comme on le voit, l'indépendance du couple est encore toute relative. Mais les choses ne vont pas tarder à se gâter, quand la mère Levasseur, mécontente de voir sa fille échapper par degrés à son emprise, s'avisera de la reconquérir. Jean-Jacques va découvrir enfin, après onze ans de vie commune, que celle pour qui il avait eu « les égards et la considération d'un fils » (I, 419-420), complotait en secret contre lui et fait tout pour lui « aliéner tout à fait » sa fille: « Si j'eusse eu de meilleurs yeux, j'aurais vu dès lors que je nourrissais un serpent dans mon sein » (I, 420). Ces basses intrigues réussirent en partie, et c'est de ce moment que l'auteur des *Confessions* date la perte de l'intimité entre Thérèse et lui: « Nous avons un commerce intime sans vivre dans l'intimité » (I, 421).

Il se pourrait que ce « refroidissement » de Thérèse ait été exagéré à dessein: Rousseau trouve toujours intérêt à placer au bon endroit les développements qui justifient certaines inconséquences et assurent la cohérence de l'ensemble de sa vie. C'est en effet peu après ce *désenchantement* de l'amour conjugal qu'il éprouve le plus grand *enchantement* de sa vie, l'amour « vrai » qui va l'embraser corps et âme pour Sophie d'Houdetot. Or, il sait que cette passion paraîtra d'autant plus légitime que Thérèse, dont le cœur s'est « refroidi », lui fait sentir un vide que rien autour de lui ne semble pouvoir combler. N'a-t-il pas également intérêt à nous donner de sa belle-mère un portrait négatif, qu'il n'hésite pas à pousser au noir, dans le but de rendre plausible son refus d'élever ses propres enfants, par crainte de la promiscuité familiale: « Je frémis de les livrer à cette famille mal élevée pour en être élevés encore plus mal. Les risques de l'éducation des enfants-trouvés étaient beaucoup moindres » (I, 415). Il sent le besoin, pour soutenir sans vergogne un tel sophisme, de nous faire comprendre que les proches de Thérèse, et singulièrement sa mère, auraient eu sur ses propres enfants une influence déplorable. Pour éviter un tel inconvénient, il préférera, par crainte d'être père une nouvelle fois, s'interdire d'approcher sa compagne⁴¹. Il trouve une autre raison, d'ordre médical, pour justifier cette volonté de chasteté: « J'avais d'ailleurs remarqué que l'habitation des femmes empirait sen-

siblement mon état » (I, 595), écrit-il, ajoutant à cet endroit la précision suivante, qui ne figure que dans le manuscrit de Paris: « Le vice équivalent, dont je n'ai jamais bien pu me guérir, m'y paraissait moins contraire » (I, 1569). Une telle argumentation peut-elle être sérieusement défendue? Elle est, selon nous, d'ordre fantasmatique, et permet à l'auteur de légitimer des pratiques autoérotiques dont il ne parvient pas à se « guérir », tout en rationalisant son angoisse devant l'acte sexuel, qu'il considère ici, de façon surprenante, comme un « vice équivalent ». Le « refroidissement » de Thérèse est sans doute une conséquence de cette volonté, chez son amant, de « purifier » leurs relations. C'est du moins le sens que l'on doit donner à cette phrase ambiguë: « Je retombai dans le même inconvénient dont j'avais senti l'effet auprès de Maman, et cet effet fut le même auprès de Thérèse: N'allons pas chercher des perfections hors de la nature; il serait le même auprès de quelque femme que ce fût » (I, 594). Cette loi de la psychologie féminine resterait pour le lecteur assez obscure, si l'auteur ne l'avait déjà formulée à propos de M^{me} de Warens, dont le « refroidissement » fut également consécutif à sa décision de se condamner à l'abstinence. Cela est dit clairement à la fin du livre VI: « La privation que je m'étais imposée, et qu'elle avait fait semblant d'approuver, est une des choses que les femmes ne pardonnent point, quelque mine qu'elles fassent, moins par la privation qu'il en résulte pour elles-mêmes que par l'indifférence qu'elles y voient pour leur possession. Prenez la femme la plus sensée, la plus philosophe, la moins attachée à ses sens, le crime le plus irrémissible que l'homme dont au reste elle se soucie le moins puisse commettre envers elle, c'est d'en pouvoir jouir et de n'en rien faire. Il faut bien que ceci soit sans exception, puisqu'une sympathie si naturelle et si forte fut altérée en elle par une abstinence qui n'avait que des motifs de vertu, d'attachement et d'estime » (I, 266).

La perte de toute intimité avec Thérèse et la méfiance croissante à l'égard de M^{me} Levasseur — même si les raisons qui rendent explicables ces changements ont été forcées dans *Les Confessions* — compromettent singulièrement les possibilités d'entente à trois. Mais le jour où Jean-Jacques, hanté par l'idée de « complot », voit dans sa belle-mère non seulement le mauvais génie de sa fille, mais un instrument entre les mains de ses ennemis, il passe de la méfiance à l'hostilité déclarée, et prend la décision de se séparer définitivement de ce tiers importun, au moment où lui-même, congédié par M^{me} d'Epinay, s'installe au Mont-Louis, dans le village de Montmorency: « Quant à M^{me} Levasseur, je lui déclarai

qu'il fallait nous séparer: sa fille voulut m'ébranler, je fus inflexible. Je la fis partir pour Paris dans la voiture du *Messenger* avec tous les effets et meubles que sa fille et elle avaient en commun. Je lui donnai quelque argent, et je m'engageai à lui payer son loyer chez ses enfants ou ailleurs, à pourvoir à sa subsistance autant qu'il me serait possible, et à ne jamais la laisser manquer de pain, tant que j'en aurais moi-même » (I, 487-488). Désormais, la rupture étant consommée, il se trouve seul avec Thérèse. Mais c'est précisément au moment où il semble avoir conquis son autonomie d'époux qu'il s'avise de rendre leurs relations « fraternelles ». Il est vrai qu'il prend soin, depuis longtemps, de dissimuler la dimension sexuelle de l'union, et de faire passer sa compagne pour la gouvernante-infirmière indispensable aux soins que nécessite sa maladie urinaire. Pendant le séjour à Genève, en 1754, il invoque cette dernière raison pour rassurer ses concitoyens, désireux de connaître le genre d'intimité qui autorise cette femme à faire chambre commune avec lui. Pour être admis à la communion et recouvrer son titre de citoyen de Genève, il se voit donc forcé de mentir ⁴². Mais à partir de 1758, c'est avec une conscience plus tranquille qu'il peut parler de sa « gouvernante », qui est devenue peu à peu, bien malgré elle, la compagne indispensable d'un prétendu malade, que la mort guette à tout moment.

C'est sans doute parce qu'il est si bien parvenu à persuader les autres du caractère purement fraternel de cette liaison, qu'il osera enfin la revendiquer aux yeux de tous, dans la cérémonie de mariage « civil » qu'il imagine à Bourgoin, le 30 août 1768. Lui qui déplorait jadis « la sottise honte de n'oser (se) montrer avec Thérèse en public » (I, 330), quand l'amour les unissait vraiment, va maintenant se proclamer légitimement marié, tout en prenant soin de dire à tous ses amis qu'il s'agit d'un mariage « blanc », d'un acte de reconnaissance pour services rendus. Dans les lettres contemporaines de l'événement, il renouvelle si régulièrement, pour chaque correspondant ⁴³, les déclarations de « pureté » de cette union d'un nouveau genre, que l'on peut se demander si l'une des raisons de la cérémonie ne serait pas aussi de lui donner l'occasion de dissiper tout malentendu sur sa vie privée. Lui qui a toujours redouté en amour le spectre de l'inceste, c'est précisément le statut de « frère » qu'il sollicite, sûr que de cette façon personne n'aura l'idée de lui prêter des mœurs dépravées et de le prendre pour l'amant de M^{lle} Levasseur. Il trouve même dans *La Bible* d'illustres exemples: Thérèse et lui seront comparables à Sara et Abraham, au moment où ils franchissent la frontière égyptienne. N'écrit-il pas à M^{me} Boy de La Tour, le 2 sep-

tembre 1768, soit trois jours après la cérémonie de Bourgoin : « Madame Delessert aura pu vous dire que Mademoiselle Renou est devenue ma sœur Sara, et que je suis son frère Abraham » ⁴⁴. Il s'agit pour lui, en se comparant au patriarche de *La Genèse*, d'affirmer la pureté de ses mœurs. Mais il se trouve que l'exemple choisi est ambigu, puisque Abraham avait demandé à son épouse de se comporter *comme si* elle était sa sœur, espérant ainsi se faire bien voir de ses ennemis et ne pas les indisposer dans le cas où la beauté de Sara éveillerait leur convoitise. Rousseau, semble-t-il, trouve dans le texte sacré non seulement une excuse à ses hypocrisies passées, puisqu'un personnage aussi vénérable qu'Abraham n'a pas craint de mentir pour sauver sa vie ⁴⁵, mais aussi une situation archétype, qui exerce sur lui une singulière fascination. En se disant « frère » de sa compagne, il donne aux autres la meilleure preuve que ses sentiments sont « purs » et désintéressés. Il a d'ailleurs toujours souhaité s'approcher d'une femme « impunément », comme d'une sœur avec laquelle il pût connaître l'intimité la plus tendre, mais préservée du trouble des sens ⁴⁶. Peut-être désire-t-il moins posséder la femme que ne pas déplaire à l'homme. Aussi donne-t-il parfois l'impression, tant la composante homosexuelle joue un rôle important dans sa problématique, de vouloir céder la femme aimée à celui qui la convoite, non par peur de *prendre*, mais par besoin de *donner*. Dans ces conditions, on comprendra que la jalousie ne saurait trouver un terrain favorable : les sentiments que Jean-Jacques investit sur l'homme sont souvent plus forts que ceux qui l'attachent à la femme ⁴⁷. N'a-t-il pas vu en Claude Anet, non seulement un substitut paternel dont il importait de solliciter la bienveillance, mais un ami respecté et *aimé*, auquel il sentait le besoin de témoigner sa tendresse ? Aussi dut-il se sentir fort malheureux, le jour où il fut mis en demeure de le « doubler ». Il aurait peut-être éprouvé pour Wintzenried une amitié tout aussi tendre, si celui-ci, moins vaniteux, eût compris les sentiments que sa volonté d'effacement exprimaient. Plus tard, lorsqu'il découvre que Gauffecourt tente de séduire Thérèse, il préfère ignorer la conduite déshonorante de cet homme qui lui est cher que de se trouver dans l'obligation de lui retirer sa confiance. C'est à Chambéry, par l'intermédiaire de Maman, qu'il avait fait la connaissance de cet ancien horloger, que de réels talents avaient appelé à une situation brillante. Au livre V des *Confessions*, où il nous en parle pour la première fois, il fait de cet ami incomparable le portrait le plus chaleureux : « Il était impossible de le voir sans l'aimer, et de vivre avec lui sans s'y attacher tout à fait » (I, 212), écrit-il avec conviction. Mais en 1754,

se rendant à Genève, il est forcé de se rendre à l'évidence : son vieil ami, qui est du voyage, essaye de corrompre Thérèse « par les moyens les plus bas, les plus honteux, jusqu'à lui présenter sa bourse, jusqu'à tenter de l'émouvoir par la lecture d'un livre abominable, et par la vue des figures infâmes dont il était plein » (I, 390).⁴⁸ L'ami trahi va-t-il réagir violemment et faire comprendre à son compagnon de voyage tout le mépris que ces « manœuvres, plus dignes d'un satyre et d'un bouc que d'un honnête homme » (I, 390), lui inspirent ? Il n'en fait rien et parvient ainsi à éluder le conflit avec ce substitut paternel, comme il l'avait fait à Fontainebleau, en prenant la fuite devant l'imposteur rencontré au café. Ce n'est que quinze ans plus tard, au moment où il rédige la seconde partie de ses *Confessions*, qu'il osera dire sa déception et le « serrement de cœur tout nouveau » qu'une telle découverte lui fit éprouver. Dans la situation réelle, il feint l'ignorance, ce qui le dispense de manifester ses sentiments véritables. La raison qu'il invoque pour justifier son attitude ne manquera pas de surprendre : « Pour ne pas exposer Thérèse, je me vis forcé de lui cacher (à Gauffecourt) mon mépris, et de receler au fond de mon cœur des sentiments qu'il ne devait pas connaître » (I, 391). Ce qu'il redoute, en cette minute décisive, c'est moins la trahison du coupable que celle de Thérèse. Aussi préfère-t-il ne rien dire, pour que celle-ci ne soit pas, par suite de sa délation, « exposée » au mépris de celui dont elle a livré le secret ⁴⁹. Il est donc évident que ce n'est pas sa compagne qu'il cherche à épargner, mais l'ami incomparable pour lequel il dit éprouver « un véritable attachement » (I, 213). L'explication d'une conduite si étrange se trouve peut-être au livre V, où l'auteur, après avoir assuré que les sentiments qui le liaient à Gauffecourt ne pouvaient finir qu'avec la mort ⁵⁰, glisse pour terminer une allusion discrète à la trahison de 1754, dont il se contente d'annoncer le récit, sans doute pour ne pas déparer un portrait qu'il voudrait sans ombre, en mémoire de celui qu'il venait de perdre : « Cet homme si charmant avait pourtant ses défauts, ainsi que les autres, comme on pourra voir ci-après ; mais s'il ne les eût pas eus, peut-être eût-il été moins aimable. *Pour le rendre intéressant autant qu'il pouvait l'être, il fallait qu'on eût quelque chose à lui pardonner* » (I, 213). Or, ce « défaut » est précisément celui que *Les Confessions* désignent du nom de « débauche » ⁵¹. Tout se passe comme si Jean-Jacques souhaitait avoir quelque chose non tant à pardonner que, tout simplement, à donner. Par son silence complice — ou secrètement indulgent — il n'est pas loin de céder Thérèse aux appétits du sexagénaire. Placé devant une alternative : défendre son

honneur bafoué ou perdre un ami tendrement aimé, il n'hésite pas un instant et préserve les sentiments qui le lient à ce dernier, en lui donnant, par son effacement, une preuve supplémentaire d'allégeance.

Voilà donc Rousseau, après la cérémonie du 30 août 1768, marié avec celle qu'il appelle désormais « ma femme ». Comme il l'écrit dans une lettre à M. Laliaud : « La tendre et pure fraternité dans laquelle nous vivons depuis treize ans n'a point changé de nature par le nœud conjugal : elle est et sera jusqu'à la mort ma femme par la force de nos liens et ma sœur par leur pureté ⁵². Après ces déclarations officielles, Thérèse va-t-elle accepter sans réagir le congé qui lui est ainsi signifié ? Elle saura, n'en doutons pas, assouvir ailleurs des besoins sexuels que son conjoint feint d'ignorer. Elle ne s'était pas gênée, deux ans plus tôt, d'accorder ses faveurs à l'Écossais James Boswell, qui s'était offert pour l'accompagner en Angleterre ⁵³. Cette infidélité, quoique la seule à être attestée avec certitude, ne fut sans doute pas unique. On a peine à croire qu'une femme, qui est délaissée depuis l'âge de trente-trois ans, se soit condamnée à la chasteté et n'ait pas cherché à s'émanciper sans scandale. Mais ce problème la concerne seule ; il semble n'avoir guère compté pour Jean-Jacques, qui, peu curieux de la vie secrète de sa compagne, a pu, jusqu'à sa mort, compter sur les soins et l'affection de cette excellente fille, dont il avait fait son héritière bien avant d'avoir officialisé ses relations avec elle ⁵⁴.

C'est donc bien la cérémonie de Bourgoin que l'on peut considérer comme l'ultime avatar d'une liaison de trente-trois ans. Si Rousseau tient à donner une certaine publicité à cet acte, qu'il considère comme « le plus important de sa vie » ⁵⁵, c'est qu'il y voit l'occasion de parfaire sa « réforme » en conformant sa vie privée à l'idéal qu'il défend dans son œuvre. Il ose enfin revendiquer ce qu'une « sottise honte » (I, 333) l'a toujours contraint à dissimuler ; le « nœud conjugal » va rendre « indissolubles » les liens qui l'attachent à M^{lle} Renou. Toutefois les termes dont il se sert pour en informer ses amis ont un caractère contradictoire. Au moment où il fait de Thérèse son *épouse*, il se désolidarise d'elle en tant que *femme*, et prend soin de préciser que cet engagement vient légitimer une relation qui est et restera étrangère à tout commerce charnel. L'acte par lequel il s'engage moralement à *reconnaître* celle en qui la rumeur publique ne savait s'il fallait voir une maîtresse, une gouvernante ou une sœur, est donc aussi celui qui lui permet de la *désavouer* publiquement. Croyant clarifier et simplifier une situation mal définie, Jean-Jacques fausse les choses en ne révélant qu'une partie de la vérité.

Il nous apprend ce que Thérèse est pour lui en 1768, et surtout ce qu'elle n'est pas ; mais il se garde de dire ce qu'elle fut dans ses belles années. Dans les lettres qui annoncent le mariage, il laisse flotter une équivoque : sa femme n'a-t-elle jamais été sa concubine ou a-t-elle cessé de l'être à un moment donné ? Rien ne permet d'en décider. « La tendre fraternité dans laquelle nous vivons *depuis treize ans* », déclare-t-il à M. Laliaud⁵⁶. Mais la date de 1755 à laquelle renvoie ce texte est-elle celle de la rencontre avec Thérèse ou celle où il décide de ne plus l'approcher ? Ce correspondant, qu'il connaît depuis peu de temps, n'est pas censé savoir que la liaison est plus ancienne et qu'elle peut, dans une période antérieure, avoir été plus intime. S'il écrit à Moulou, qu'il connaît depuis 1754, Rousseau s'exprime autrement : « Vingt-cinq ans d'union des cœurs ont produit enfin celle des personnes. »⁵⁷ Ici la liaison est envisagée dans sa vraie durée (1743-1768), mais elle est donnée pour une amitié fraternelle, n'intéressant que le « cœur ».

Ce n'est que dans *Les Confessions*, dont la rédaction est contemporaine des lettres que nous venons de citer, que Jean-Jacques révèle ce qui n'était connu que de quelques amis⁵⁸. Dans la réalité vécue, il sut dissimuler une part de la vérité et minimiser ainsi le rôle que Thérèse avait joué dans sa vie. Ce n'est pas la première fois que nous le voyons si soucieux d'émousser le tranchant de certaines vérités, dont l'aveu ne lui est possible que différé ou décomposé en plusieurs temps. De tels déplacements lui permettent de modifier les éclairages ou de limiter la portée d'événements importants. En épousant Thérèse, Rousseau voudrait nous faire croire (peut-être le croit-il lui-même) qu'il obéit à un mouvement spontané de sa nature généreuse. Mais s'il sait reconnaître le dévouement de sa fidèle compagne en lui donnant son nom⁵⁹, c'est aussi pour lui assigner publiquement une place subalterne : celle de sa gouvernante. Il se garde de dire plus clairement qu'il l'a aimée et que, s'il est devenu son amant, c'est de son gré, et non « malgré lui », comme avec M^{me} de Warens. En résumé, tout se passe comme s'il avait honte d'avoir eu des désirs virils, et d'avoir réussi à les assouvir selon des voies « normales ».

Les efforts qu'il fait pour parvenir et se faire connaître, dans les premières années de son séjour parisien, manifestent aussi un désir de dominer et de s'imposer virilement. L'apparition d'un éros subitement conquérant, qui veut *posséder* par la force de l'esprit, va nous être démontrée de façon exemplaire sur la route de Vincennes. Mais la victoire, sitôt obtenue, sera aussi niée ou dénaturée, comme si les circonstances avaient contraint Rousseau à devenir célèbre « malgré lui ».

CHAPITRE XVII

L'extase de la route de Vincennes : irruption de l'énergie captive

Régénéré par un nouveau baptême...

ROUSSEAU

Plus d'une fois Rousseau prête à certains événements une valeur fatale¹, interprète certains signes comme des paroles comminatoires. Il nous présente sa vie comme jalonnée de ces brusques interventions du destin, qui en modifient le cours de façon irrémédiable. A Bossey, le jour où il découvre la première injustice, il se voit chassé sans retour du paradis de l'enfance. Plus tard, lorsqu'il décide de quitter Genève, il voit se dresser devant lui le pont-levis qui le sépare à jamais des siens et le force à faire les premiers pas à la rencontre d'un sort inéluctable : « A vingt pas de l'avancée, je vois le premier pont. Je frémis en voyant en l'air ces cornes terribles, sinistre et fatal augure du sort inévitable que ce moment commençait pour moi » (I, 42). Mais c'est sur la route qui le conduit à Vincennes, un beau jour ensoleillé d'octobre 1749, qu'il lui est donné de vivre l'un des moments les plus pathétiques de sa vie affective : pendant « une demi-heure » (I, 1136), il est submergé par un flot d'idées ; sous l'effet de ce raz de marée, « ne pouvant plus respirer », il se « laisse tomber sous un arbre de l'avenue » (I, 1135). L'affect, on le voit, est aussitôt somatisé, et c'est dans le corps que s'engloutit l'excès d'émotion et d'*énergie spirituelle*, comme si la tension du courant avait franchi un seuil de tolérance.

Tout se passe comme si l'incitation venue de l'extérieur — une banale question d'Académie — avait donné accès aux forces profondes qui attendaient. Cette « crise », qui occupe une position centrale dans la vie et l'œuvre de l'écrivain, n'a pas manqué de susciter de nombreuses interprétations. L'événement est trop riche en signification pour qu'il soit possible de le réduire à une causalité simple. Aussi est-ce sans avoir

l'assurance de posséder une explication exhaustive que nous allons reprendre les faits et tenter à notre tour de les interpréter. Le sens de notre étude en dépendra en partie, puisqu'elle se propose de retrouver certaines des voies qui se sont offertes à un névrosé de génie pour conjurer l'emprise inhibante de la culpabilité et affirmer son pouvoir conquérant dans des créations où retentit l'une des voix les plus fortes de son siècle.

On remarquera tout d'abord que la « crise », où un affect d'une intensité exceptionnelle se vit à travers le corps, n'est pas unique dans la vie de Rousseau. Il n'est pas sans intérêt de se reporter au livre VI des *Confessions* et d'y examiner les termes dans lesquels l'auteur cherche à nous donner une idée de « la révolution subite et presque inconcevable » (I, 227) qui le bouleverse aux Charmettes, et qu'il compare à une tempête : « Mes artères se mirent à battre d'une si grande force que non seulement je sentais leur battement, mais que je l'entendais même et surtout celui des carotides » (I, 227).² Une révolution tout aussi étrange se reproduira quarante ans plus tard, à l'instant où l'auteur des *Dialogues*, traqué par l'idée du « complot » qui veut sa perte, s'apprête à déposer son manuscrit sur le grand autel de Notre-Dame à Paris³. Mais, au moment où il aperçoit que les portes de la grosse grille sont fermées, il croit comprendre subitement que « le Ciel » est du côté de ses ennemis et concourt « à l'œuvre d'iniquité des hommes » (I, 980). Tout ce qu'il avait fait pour réduire l'action paralysante d'une conscience coupable, tous ses efforts pour inverser le sens de l'accusation dont il se sent enveloppé depuis toujours — « mon âme exaltée par le sentiment de son *innocence* et par celui de leur *iniquité* » (I, 977) — est anéanti. Ce qu'il éprouve alors ne lui donne pas le sentiment du déjà vécu : « Au moment où j'aperçus cette grille je fus saisi d'un vertige comme un homme qui tombe en apoplexie, et ce vertige fut suivi d'un bouleversement dans tout mon être, tel que je ne me souviens pas d'en avoir éprouvé jamais un pareil » (I, 980).

Il importe, avant toute tentative d'exégèse, de se reporter aux récits de l'intéressé lui-même et de garder en mémoire les termes dont il se sert pour nous faire part de ce qu'il a vécu sur la route de Vincennes. Celui-ci tente de nous donner une idée précise de ce que fut ce moment dramatique dans trois textes différents⁴. Le premier en date, qui fait en général autorité, puisqu'il est le plus proche des événements, se trouve dans la lettre à Malesherbes du 12 janvier 1762 (I, 1135-1136). C'est celui qui donne la description la plus développée des troubles psychiques et des symptômes physiques qui les accompagnent. Le second

est celui que l'on peut lire au début du livre VIII des *Confessions*. Écrit sept ou huit ans plus tard, il laisse dans l'ombre la description de la crise, pour porter toute l'attention sur les circonstances qui l'ont précédée ou suivie. Ce dernier point est pour nous d'une grande importance, et c'est la raison pour laquelle nous serions disposé à donner à ce second récit une valeur sinon prépondérante, du moins égale à celle du récit de 1762. Le contexte biographique immédiat est indispensable, si l'on veut saisir ce qui a pu provoquer l'affect; il joue un rôle comparable à celui des restes diurnes dans l'interprétation d'un rêve. Le troisième texte est celui qui prend place dans le *Deuxième Dialogue*. Composé entre 1772 et 1776, à une époque où Rousseau, en proie aux idées délirantes, se croit victime d'un « complot » savamment tramé par ses ennemis les plus acharnés, cet écrit ne saurait être considéré comme une source d'information très sûre: les intentions apologétiques, déjà présentes à l'arrière-plan des *Confessions*, envahissent ici le devant de la scène. Il est cependant intéressant de lire la page où l'auteur, rappelant « la vive effervescence qui se fit alors dans son âme », se montre emporté par une inspiration prophétique, comme si la mission sacrée de régénérer l'humanité par un nouveau baptême s'était imposée à lui. Son cœur, « échauffé par l'idée du bonheur futur du genre humain et par l'honneur d'y contribuer », se nourrit de l'espoir « de rendre les hommes sages en leur montrant leur véritable intérêt » (I, 775).

Ce sont donc les deux premiers récits que nous aurons présents à l'esprit: celui de la *Lettre à Malesherbes* pour la description de la crise; celui des *Confessions* pour l'étude du contexte biographique, qui, nous apprenant certaines des dispositions intérieures de l'auteur au moment de l'événement, en explique peut-être l'intensité.

En cette fin d'octobre 1749, Jean-Jacques vient d'atteindre sa trente-septième année. Il y a cinq ans que, reprenant pied à Paris après son échec de Venise, il tente un nouveau départ, décidé à ne compter que sur lui seul. De 1744 à 1749, il s'occupe de musique ou de chimie, plus que de littérature. C'est en qualité de compositeur qu'il acquiert un début de réputation. Son ballet héroïque des *Muses galantes*, qu'il avait entrepris avant son départ pour Venise, est exécuté dans des salons en septembre 1745 ⁵. Il se voit aussi désigné pour retoucher un ballet de Voltaire, *Les Fêtes de Ramire*, et cette collaboration lui vaut une lettre élogieuse de l'illustre écrivain ⁶. L'œuvre est donnée à Versailles dans les derniers jours de 1745. Durant un séjour au Château de Chenonceaux, il écrit *L'Allée de Sylvie*, ainsi qu'une comédie en trois actes, *L'Engage-*

ment téméraire, qui sera donnée dans des représentations privées ⁷. Mais, dès le début de 1749, une nouvelle activité, qui le flatte plus qu'il ne le laisse paraître, va l'accaparer: son ami Diderot, qui assume avec d'Alembert la direction de l'*Encyclopédie*, lui demande de collaborer à cette vaste entreprise. Jean-Jacques est chargé des articles sur la musique, et dans la lettre qu'il adresse à M^{me} de Warens le 17 janvier 1749, il ne peut dissimuler le sentiment de légitime orgueil que lui inspire le sérieux de son travail: « Je me suis chargé de quelques articles pour le grand Dictionnaire des Arts et des Sciences qu'on va mettre sous presse, la besogne croît sous ma main, et il faut la rendre à jour nommé, de façon que surchargé de ce travail sans préjudice de mes occupations ordinaires, je suis contraint de prendre mon temps sur les heures de mon sommeil. Je suis sur les dents: mais j'ai promis, il faut tenir parole. » Protégé par l'amitié fraternelle de Diderot, flatté à l'idée d'être agrégé à une équipe de savants et d'auteurs, lui qui peut passer pour un dilettante, il va pouvoir prendre sa revanche sur le grand Rameau, dont le pédantisme jaloux s'était déclaré à l'occasion des représentations des *Muses galantes*. C'est bien cet illustre ennemi qu'il vise dans ces lignes de la même lettre: « D'ailleurs je tiens au cul et aux chausses des gens qui m'ont fait du mal et la bile me donne des forces, de même de l'esprit et de la science (...). Au lieu de faire des chansons à mes ennemis, je leur fais des articles de Dictionnaires: je compte que l'un vaudra bien l'autre, et durera plus longtemps » ⁸. Sans doute les articles sont-ils anonymes; mais c'est le ton qui nous semble très nouveau: le collaborateur de Diderot n'a plus peur de se montrer combatif, et l'amitié dont il se sent entouré lui donne de l'assurance: il veut se faire reconnaître pour ce qu'il vaut et forcer l'adversaire à déposer les armes ⁹.

C'est aussi l'époque des dîners hebdomadaires à l'Hôtel du Panier-Fleuri, en compagnie de l'abbé de Condillac et de Diderot. Ce dernier, quoique moins âgé d'une année, joue un peu le rôle de frère aîné. Son expérience, et la réputation d'auteur que ses premières publications ¹⁰ lui ont value, lui confèrent un certain prestige. Aussi Jean-Jacques est-il très sensible à l'amitié que lui témoigne cet homme chaleureux: « Il fallait que ces petits dîners hebdomadaires plussent extrêmement à Diderot; car lui qui manquait presque tous ses rendez-vous — *fussent-ils même avec des femmes*, précise ici le manuscrit de Paris (I, 1424) — ne manqua jamais aucun de ceux-là » (I, 347). On ne saurait en effet montrer plus d'empressement à rejoindre une maîtresse. Les deux amis décident de rédiger alternativement « une feuille périodique intitulée *Le Persifleur* »

(*ibid.*). Dans les fragments conservés de cette « gazette humoristique », Rousseau, mettant à exécution le projet de « persifler autrui et soi-même », esquisse en main de maître un portrait satirique de lui-même, dont l'intérêt est d'être antérieur à 1749 ¹¹. Il dévoile l'inconstance et la plasticité de sa nature — « en un mot, un Protée, un caméléon, une femme sont des êtres moins changeants que moi » (I, 1108) — comme s'il prenait plaisir à se mettre au diapason de son ami, qui évoquera, dans une lettre célèbre à Sophie Volland du 10 août 1759, la versatilité de ses compatriotes et leur « inconstance de girouettes » ¹². S'il se montre ici suiveur empressé, prêt à emboîter le pas à l'ami vénéré, c'est qu'il retrouve peut-être, face à ce substitut paternel, le besoin qu'il avait tout enfant de *plaire au père*.

Mais un événement va favoriser ce retour à des dispositions très anciennes : à la suite de la publication de sa *Lettre sur les aveugles*, Diderot, arrêté le 24 juillet 1749, est incarcéré à Vincennes, où il restera 102 jours. Ce n'est qu'après un mois d'emprisonnement que, mis au bénéfice de conditions moins rigoureuses, il devient prisonnier sur parole et quitte le Donjon pour le Château, dans le parc duquel il peut se promener et recevoir ses amis. Avant cette date, Jean-Jacques était passé une fois devant cette prison, alors qu'il se rendait à Fontenay-sous-Bois ¹³, en compagnie du baron de Thun et de l'abbé Séguy : « En passant devant Vincennes, je sentis à la vue du Donjon un déchirement de cœur dont le baron remarqua l'effet sur mon visage. A souper, le prince parla de la détention de Diderot. Le baron, pour me faire parler, accusa le prisonnier d'imprudence : j'en mis dans la manière impétueuse dont je le défendis » (I, 349). Ce qu'il manifeste ici, ce n'est pas seulement le « déchirement » de son cœur, mais aussi l'audace et la fermeté avec lesquelles il ose plaider la cause de son ami victime de l'injustice des lois. C'est donc à propos de la captivité de Diderot et peu avant la crise décisive qu'il sent naître ou s'affirmer une vocation de réformateur, prêt à combattre pour ses idées. Dès qu'il obtient la permission de rendre visite au prisonnier, il court se jeter dans ses bras : « En entrant je ne vis que lui, je ne fis qu'un saut, un cri, je collai mon visage sur le sien, je le serrai étroitement sans lui parler autrement que par mes pleurs et par mes sanglots ; j'étouffais de tendresse et de joie » (I, 350). Il importe de prêter attention à ces derniers mots, où la tristesse et la joie semblent se confondre dans une volupté trouble. Ici aussi, comme jadis dans les bras paternels, les larmes sont pour Jean-Jacques un langage ; mais elles ne sont plus destinées à désarmer un père dont les élans d'amour

sont ressentis comme une obscure menace; elles sont porteuses de tendresse vraie, et débouchent sur la « joie » de la communication rétablie. Ce n'est donc pas tant au bonheur de la rue de Coutance que nous reportent ces tendres retrouvailles, mais à la période qui suivit immédiatement. Rappelons en effet que, le 17 octobre 1722, un magistrat de police s'était présenté chez Isaac Rousseau pour le conduire en prison; mais celui-ci avait pris la fuite. Or son fils cadet, qui ne pouvait connaître d'autre version des faits que celle de la famille, a cru son père victime de l'injustice sociale, et son exil à Nyon prenait le sens d'un châtiment immérité¹⁴. L'analogie entre les deux situations peut avoir joué un rôle dans les événements d'octobre 1749: Jean-Jacques se sent tout disposé à retrouver les sentiments héroïques qui l'enflammaient dans ses « années profondes ». Après cette première visite à Diderot, il se rend « tous les deux jours » auprès de ce frère bien-aimé, « soit seul, soit avec sa femme » (I, 350). Comme ses ressources ne lui permettent pas de prendre un carrosse (il n'emprunte ce moyen que les jours où il accompagne Antoinette Diderot), il n'hésite pas à parcourir à pied les sept ou huit kilomètres qui séparent le Château de Vincennes de sa chambre de la rue Jean-Saint-Denis¹⁵.

L'après-midi d'octobre où une question d'Académie va changer le cours de sa destinée, c'est donc seul qu'il prend la direction de Vincennes. S'il s'est muni du *Mercur de France* qui vient de paraître, c'est dans l'idée que la lecture est propre à « modérer (son) pas ». Il se met à feuilleter l'ouvrage qu'il a en mains, lorsque son regard tombe sur le sujet que l'Académie de Dijon propose aux « savants » pour le prix de morale: *Si le rétablissement des sciences et des arts a contribué à épurer les mœurs*¹⁶. « A l'instant de cette lecture, écrit-il dans *Les Confessions*, je vis un autre univers et je devins un autre homme » (I, 351). Mais c'est dans la *Lettre à Malesherbes* du 12 janvier 1762 que la « crise » elle-même est évoquée de façon circonstanciée. L'auteur s'efforce d'y ressaisir, douze ans plus tard, quelques-unes des idées qui illuminèrent le champ de sa conscience durant « un quart d'heure » (il évalue la durée totale de l'extase à une demi-heure)¹⁷, sans omettre la description des effets somatiques produits par le passage de cet ouragan spirituel: « Je tombe sur la question de l'Académie de Dijon qui a donné lieu à mon premier écrit. Si jamais quelque chose a ressemblé à une inspiration subite, c'est le mouvement qui se fit en moi à cette lecture; tout à coup je me sens l'esprit ébloui de mille lumières; des foules d'idées vives s'y présentèrent à la fois avec une force et une confusion qui me jeta dans un trouble

inexprimable; je sens ma tête prise par un étourdissement semblable à l'ivresse. Une violente palpitation m'opprime, soulève ma poitrine; ne pouvant plus respirer en marchant, je me laisse tomber sous un des arbres de l'avenue, et j'y passe une demi-heure dans une telle agitation qu'en me relevant j'aperçus tout le devant de ma veste mouillé de mes larmes sans avoir senti que j'en répandais. Oh! Monsieur, si j'avais jamais pu écrire le quart de ce que j'ai vu et senti sous cet arbre, avec quelle clarté j'aurais fait voir toutes les contradictions du système social, avec quelle force j'aurais exposé tous les abus de nos institutions, avec quelle simplicité j'aurais démontré que l'homme est bon naturellement et que c'est par ces institutions seules que les hommes deviennent méchants. Tout ce que j'ai pu retenir de ces foules de grandes vérités qui dans un quart d'heure m'illuminèrent sous cet arbre, a été bien faiblement épars dans les trois principaux de mes écrits, savoir ce premier discours, celui sur l'inégalité, et le traité de l'éducation, lesquels trois ouvrages sont inséparables et forment ensemble un même tout. Tout le reste a été perdu, et il n'y eut d'écrit sur le lieu même que la prosopopée de Fabricius. Voilà comment lorsque j'y pensais le moins je devins auteur presque malgré moi » (I, 1135-1136).

Ce récit, dont on ne saurait évidemment minimiser le caractère insolite, paraîtra douteux à certains, qui accuseront l'auteur de céder à un goût du pathos et de l'outrance, pour mieux « dramatiser » les événements de sa vie. Il nous semble au contraire authentique et parfaitement compatible avec ce que nous savons de la psychologie de Rousseau, chez qui le désir, pour franchir le barrage des interdits archaïques, doit tirer profit des moindres fissures d'un système défensif tout-puissant: l'affect y fera irruption avec une violence d'autant plus grande que le passage est étroitement « gardé ». Mais pour que se produise cette rupture d'équilibre entre l'énergie désirante et l'instance répressive, il faut que les circonstances extérieures soient favorables, voire complices.

Or, depuis quelques jours, Jean-Jacques peut se sentir prédisposé à retrouver un « moi » profond, presque oublié depuis plus de trente ans. S'il éprouve une émotion si intense la première fois qu'il revoit son cher Diderot (« j'étouffais de tendresse et de joie »), c'est que l'occasion lui est enfin donnée de *prouver* la pureté de son cœur et la générosité de sa nature. Il n'a jamais pu effacer de sa mémoire le regard haineux du *mauvais frère*, qui joue, nous l'avons vu, un rôle important dans sa problématique. Tout enfant, il tente vainement de conjurer cette haine

en *prouvant* également son amour dans un élan de générosité: il s'interpose entre son père courroucé et son frère François, se montrant prêt à recevoir les coups à la place du vrai coupable. Or, le jour où il apprend l'arrestation de Diderot, il écrit à M^{me} de Pompadour « pour la conjurer de le faire relâcher ou d'*obtenir qu'on (l')enfermât avec lui* » (I, 348).¹⁸ Ne se contentant pas de cette démarche, qu'il juge d'ailleurs « peu raisonnable », il compte aussi sur le langage muet des signes pour révéler au *bon frère* la force de son amour: « Je le serrai étroitement sans lui parler autrement que par mes pleurs et par mes sanglots » (I, 350).

Après cette scène émouvante, les visites régulières qu'il fait « tous les deux jours » (I, 350) au prisonnier le mettent presque en rivalité avec l'épouse, qui se montre peut-être moins assidue. La conviction qu'il est aimé et impatientement attendu le prédispose à l'attendrissement, et l'idée que son cœur, enfin transparent pour l'ami préféré, n'est que bonté et innocence, peut contribuer à déjouer les ruses de la culpabilité: « Comme j'étais *assurément* celui qui compatissait le plus à sa peine, je crus être aussi celui dont la vue lui serait la plus consolante... » (I, 350).

Le jour de « l'illumination », le fait de se retrouver comme jadis piéton solitaire stimule la rêverie. Le voici débarrassé d'une présence féminine gênante, celle de « Nanette », qu'un autre passage des *Confessions* qualifie de « pie grièche » et de « harangère » (I, 347). C'est donc en qualité d'*ami préféré* et à la place de l'épouse qu'il se rend à Vincennes, porté peut-être par le sentiment obscur de revivre une situation connue dans son lointain passé, quand il était le préféré de son père Isaac, pour qui il « représentait une épouse chérie »¹⁹.

En outre, ces marches régulières l'astreignent à un exercice qu'il a toujours aimé et qui le met également dans un état affectif favorable: le sentiment de liberté qu'il éprouve en marchant « dégage (son) âme, (lui) donne une plus grande audace de penser » (I, 162). Parlant des voyages pédestres de sa jeunesse, Jean-Jacques évoque ces moments où son imagination « s'enivre de sentiments délicieux » et lui présente des pensées et des tableaux merveilleux. Mais ces extases de sa jeunesse n'ont pas laissé de traces; se produisant toujours à l'improviste, rien n'en pouvait être fixé par l'écriture: « Je ne prévoyais pas que j'aurais des idées; *elles viennent quand il leur plaît*, non quand il me plaît. Elles ne viennent point, ou elles viennent en foule, elles m'accablent de leur nombre et de leur force » (I, 162-163). Ces derniers mots retiendront notre attention, puisque nous y apprenons que la marche favorise les

états où les idées et les images font irruption de façon imprévisible et avec une violence exceptionnelle.

A ces diverses circonstances, qui peuvent toutes faciliter une libération de l'énergie, s'ajoute un fait non négligeable: Rousseau est dans une période heureuse de sa vie; ayant trouvé dans Thérèse le « successeur à Maman » (I, 331) dont il avait besoin, il va bientôt se mettre en ménage avec elle, ce qui prouve que cette compagne lui apporte le bonheur « domestique » dont il a besoin pour travailler. Il trouve d'ailleurs dans son travail des satisfactions d'un nouveau genre: grâce à sa collaboration à l'*Encyclopédie*, qui l'accapare depuis le début de l'année, il a le sentiment, nous l'avons vu, d'être autre chose qu'un dilettante. Il est aussi, dans le goût très vif qu'il a toujours eu pour l'amitié, comblé par le sort: il avait trouvé « un successeur » à son cher Altuna ²⁰ en la personne de Diderot, avec lequel il s'était lié « de jour en jour plus intimement » (I, 346). En automne 1749, au moment où ses sentiments pour le philosophe atteignent un point culminant, il fait deux nouvelles connaissances qui vont compter dans sa vie: Klüpfel et Grimm, qu'il rencontre chez le prince héréditaire de Saxe-Gotha ²¹, deviennent rapidement ses amis intimes, et, pendant un certain temps, ses besoins affectifs seront pleinement satisfaits.

Ces données biographiques, propres à éclairer le climat affectif antérieur au « heureux hasard » (I, 1135) d'octobre 1749, nous permettent peut-être de mieux saisir comment un banal sujet de dissertation peut provoquer une véritable révolution des sentiments et des idées. Elles ne suffisent pas cependant à expliquer la violence du séisme intérieur qui se produit *au moment de la lecture*. Quel secret se cache dans les pages du *Mercur* où sont exposés le programme de l'Académie de Dijon et les conditions du concours? Deux lignes en italiques contiennent la question fatidique: *Si le rétablissement des sciences et des arts a contribué à épurer les mœurs*. Sitôt qu'il a lu ces quelques mots, Jean-Jacques les voit danser devant ses yeux éblouis (« tout à coup je me sens l'esprit ébloui de mille lumières »). Quelque chose d'essentiel l'atteint en plein cœur, et l'émotion, telle une vague de fond, le submerge, comme si l'énergie, captive des interdits les plus archaïques, avait été désancrée à une grande profondeur. Les larmes dont il inonde « tout le devant de (sa) veste » pendant « une demi-heure » (I, 1135) signifient sans doute autre chose que celles qu'il verse dans les bras de M^{me} de Warens ou de Zulietta. Elles ne doivent pas grand-chose au sentiment de culpabilité, mais sont plutôt le signe d'un excès de jouissance ²². « Joie, joie, joie,

pleurs de joie », avait écrit Pascal dans le « Mémorial » destiné à fixer le moment où, certain de l'existence de Dieu, il éprouve dans toute sa force la « grandeur de l'âme humaine »²³. Jean-Jacques, lui aussi, est envahi par une certitude bouleversante: « l'homme est bon naturellement » (I, 1136), ce sont « les contradictions du système social » (I, 1135) qui l'ont perdu. N'illustre-t-il pas, et de façon exemplaire, cette loi générale? Son cœur est innocent, ce sont les « fausses opinions des hommes » (I, 1136) qui l'ont égaré. Tout ce qui est « obscur et fangeux » (I, 18) est expulsé de son moi et projeté vers l'extérieur. Le regard accusateur, caché dans les replis du *labyrinthe* intérieur, s'inverse et vise l'ordre social: « Mes maux et mes vices me venaient bien plus de ma situation que de moi-même » (I, 1136). Le premier terme qui désigne, dans la *Lettre à Malesherbes*, ce renversement libérateur est d'ordre « économique »: « Si jamais quelque chose a ressemblé à une inspiration subite, c'est le mouvement qui se fit en moi à cette lecture » (I, 1135). Rousseau découvre simultanément l'idée de la pureté originelle de l'homme, qui sera la pierre angulaire de son système philosophique, et sa propre innocence. Il sait, grâce à ses visites à Diderot, que sa bonté est enfin reconnue. Le jour de l'illumination, il est sur le point de s'attendrir à l'idée d'une amitié si parfaite, comme il le fera plus tard dans les petits voyages pédestres qui lui permettront de rejoindre à Colombier, « tous les quinze jours au plus tard », son « digne père » Milord Maréchal: « Que de larmes d'attendrissement j'ai souvent versées dans ma route en pensant aux bontés paternelles, aux vertus aimables, à la douce philosophie de ce respectable vieillard » (I, 597).²⁴ Si, sur la route de Vincennes, le sentiment de son innocence s'impose à lui avec une telle force, c'est qu'il lui vient à la fois d'une *idée* (la bonté originelle) et de sa *situation* présente (celle d'un homme qui court, malgré la chaleur accablante, à la rencontre d'un ami malheureux).

Jean-Jacques n'ignore pas les pouvoirs qu'il a patiemment accumulés en lui, depuis le temps heureux de ses études aux Charmettes. Mais il a toujours refusé d'en tirer le parti qu'il pouvait, comme si la crainte de dévoiler son ambition véritable l'avait retenu. A l'instant même où « des foules d'idées vives » illuminent le champ de sa conscience, il sait que l'heure a sonné pour lui de parler avec autorité. Un désir de convaincre et de vaincre l'habite tout à coup. En janvier de la même année, il se montrait prêt, nous l'avons vu, à mesurer ses forces avec Rameau, qui avait osé le traiter de plagiaire. La « bile » lui donnait des forces et des idées²⁵. Mais aujourd'hui, il ne se contentera pas d'articles de diction-

naires pour riposter aux attaques de ses ennemis. Il peut se dire que l'âge des fontaines de Héron est passé et que le « discours » qui s'organise tout aussitôt dans sa tête va lui assurer la célébrité. Il n'a en effet publié jusqu'à ce jour que deux ouvrages: le premier, *Le Verger de Madame la baronne de Warens* ²⁶, avait paru en 1739, sans nom d'auteur. Le second, la *Dissertation sur la musique française* ²⁷, avait été publié à Paris en 1743. C'est grâce à ses talents de musicien, non à ceux d'écrivain, qu'il s'est acquis un début de notoriété.

A l'instant où, bouleversé par le sentiment de son innocence, il cède au flux émotionnel qui le submerge, c'est que l'angoisse, toujours liée pour lui à une représentation destructrice de son désir de s'affirmer et de dominer, a été annulée. Il éprouve et accepte en lui, pour la première fois peut-être, la présence d'un pouvoir « phallique ». Voici des années qu'il se montre suiveur docile, disant OUI à la civilisation et aux philosophes qui en célèbrent les bienfaits. C'est bien l'image qu'il s'efforce de donner dans les *Dialogues*: « Son cœur fait pour s'attacher se donnait sans réserve; complaisant pour ses amis jusqu'à la faiblesse, *il se laissait subjugué par eux* au point de ne pouvoir plus secouer ce joug impunément » (I, 676). Mais une sorte de « jaculation lyrique » ²⁸ l'arrache à sa passivité à l'instant où il voit la possibilité d'inverser le mouvement et de prendre l'offensive en disant NON. De timide il deviendra audacieux, voire provocateur, et ses tendances « féminines » vont faire place à une affirmation « virile » dont il n'était guère coutumier ²⁹.

D'autres circonstances, dont nous n'avons pas encore parlé, contribuent à donner à cette brusque libération de l'énergie son intensité exceptionnelle. Non seulement Jean-Jacques a l'intuition bouleversante de son innocence, mais il se sent aussi *autorisé* à la proclamer et à se poser en censeur vertueux des mœurs de son siècle. Le texte incitateur — ou détonateur — qu'il a devant les yeux est en effet constitué par une *question*, à laquelle on lui demande de répondre. Ici encore, comme devant M^{me} de Larnage, il n'a pas besoin, pour s'affirmer, d'être le premier à prendre la parole. Cet avantage n'est sans doute pas étranger à la pureté de sa jouissance. En outre, les conditions du concours, longuement exposées dans le *Mercur*, peuvent stimuler un homme timide, qui assimile le fait d'écrire à un acte *secret* ³⁰: « L'Académie déclare que tous ceux qui, ayant travaillé sur le sujet donné, seront convaincus de s'être fait connaître directement ou indirectement pour auteurs des mémoires, avant qu'elle ait décidé sur la distribution du prix, seront exclus du concours » ³¹. Le voilà donc mis en demeure d'agir sans être

vu, et c'est en combattant solitaire et sous le couvert de l'anonymat qu'il risquera son tout, sans avoir besoin d'affronter les autres (les « juges » de l'Académie de Dijon, aussi bien que les treize concurrents qui ont répondu à la question). C'est donc grâce à un concours de circonstances assez exceptionnel que cet homme, que l'on a vu à Chambéry, « après trois mois de leçon » d'escrime, « hors d'état de faire assaut » (I, 200), décide de passer à l'offensive. Mais dès l'instant où il ose parler haut et adopte un comportement « viril », il éprouve aussi le besoin de marquer, entre lui et les autres, une certaine distance. Une première *rupture*, annonciatrice des brouilles futures avec ses meilleurs amis, lui permet de se dissocier du milieu parisien dans lequel il a cherché à faire son chemin et de revendiquer le statut qui lui est propre : celui d'*étranger*.

On connaît l'épigraphe du premier *Discours* : *Barbarus hic ego sum, quia non intelligor illis* (« Je passe ici pour un barbare, parce qu'on ne me comprend pas »)³². L'ouvrage étant attribué à « un citoyen de Genève », le sens de ce vers d'Ovide n'en est que mieux mis en relief. Ainsi se précise chez l'auteur le mouvement de retour aux vertus de Genève, qui était déjà sensible dans l'*Épître à M. Bordes*³³, et la volonté de se désolidariser d'une société trop raffinée. Loin de se plaindre de passer pour un « barbare », il semble au contraire revendiquer sa différence avec un certain orgueil et rejeter avec hauteur ceux qui, ayant perdu le goût des actions vertueuses, ne comprennent pas son langage³⁴. Mais ce n'est pas la première fois qu'il cite ce vers du poète latin. En 1742, il l'avait déjà placé, doublé du vers qui en complète le sens, en tête du manuscrit de *La Muse allobroge*, ainsi qu'à la fin d'une longue lettre à M. de Conzié, écrite au début de la même année³⁵. Il sentait déjà le besoin de marquer des distances entre lui et le peuple au milieu duquel il vivait. Mais c'était dans un sens assez différent qu'il comparait son sort à celui du poète romain, condamné à l'exil en terre lointaine : les connaissances dont il s'était orné l'esprit faisaient de lui l'égal d'un Parisien exilé parmi les frustes Savoyards. S'il était jugé « barbare », c'est que les habitants de Chambéry n'avaient pas le goût assez sûr pour apprécier sa *culture*. En 1750, c'est au contraire par excès de raffinement que les Parisiens ne voient en lui qu'un « barbare », pour ne savoir apprécier ses *vertus*. C'est donc par un renversement significatif qu'il se présente maintenant comme un provincial, dont la langue vigoureuse et saine n'est pas comprise d'un peuple trop civilisé. Ce mouvement de retour aux origines genevoises ne fera que s'accroître, et le second *Dis-*

cours, dont l'auteur se présente, dès la page de titre, comme « citoyen de Genève », sera précédé d'une dédicace *A la République de Genève*.

Cette stratégie régressive, qui conduit Jean-Jacques à prendre appui, au-delà des années parisiennes ou savoyardes, sur ce qui est premier en lui, est peut-être contemporaine de l'extase de la route de Vincennes, bien que les effets n'en soient observables que dans le texte imprimé du *Discours*. Une chose est cependant certaine, que le récit des *Confessions* et celui de la *Lettre à Malesherbes* précisent également : la seule « idée » qui, sur le moment, prend corps et laisse des traces durables, c'est la prosopopée de Fabricius, « écrite en crayon sous un chêne » (I, 351). Rousseau, pour avoir lu tout enfant les *Vies* de Plutarque ³⁶, n'ignore aucune des actions et des paroles de ce vertueux « citoyen » romain. Fabricius, malgré son extrême pauvreté, refuse l'or que Pyrrhus lui offre « comme une marque d'amitié et d'hospitalité ». Pendant le repas qu'il prend en compagnie de celui-ci et de Cinéas, la conversation en vient à tomber sur la morale épicurienne, qui incite les hommes à rechercher le bonheur et à fuir les tracasseries de la politique. Fabricius s'écrie alors : « Par Hercule, puissent Pyrrhus et les Samnites s'attacher à ces doctrines, tant qu'ils nous feront la guerre » ³⁷.

Sur la route de Vincennes, Jean-Jacques se voit de nouveau confronté avec les grandes figures qui l'ont fasciné dans son enfance heureuse. A la lecture du *Mercure de France*, il est emporté par le même mouvement passionné qui le poussait jadis à ne faire qu'un avec l'objet de son admiration : « Je me croyais Grec ou Romain ; je devenais le personnage dont je lisais la vie » (I, 9). Une simple question d'Académie jouant pour une fois le rôle de baguette magique, c'est l'incorruptible Fabricius qu'il voit surgir sur sa route. Mais à travers l'image de ce vertueux Romain, c'est aussi celle de son père qu'il retrouve. Isaac Rousseau et Plutarque sont en effet étroitement unis dans son souvenir (« Je vois Tacite, Plutarque et Grotius, mêlés devant lui avec les instruments de son métier ») ³⁸, et ce lien de solidarité sera mis en lumière dans la *Dédicace* du second *Discours*, où ce « vertueux citoyen » qui vit « du travail de ses mains » reproduit, dans un registre intime et plus modeste, certains traits du héros romain.

Jean-Jacques trouve peut-être en Fabricius l'intercesseur qui lui est nécessaire pour oser s'approprier certains des pouvoirs de ce père aimé et redouté, qui venait de mourir à Nyon, le 9 mai 1747, à l'âge de soixante-quinze ans. On sera surpris de la rapidité avec laquelle il passe sur l'événement dans *Les Confessions* : « Je venais de perdre mon ver-

tueux père âgé d'environ soixante ans. Je sentis moins cette perte que je n'aurais fait en d'autres temps, où les embarras de ma situation m'auraient moins occupé » (I, 339). Ces quelques lignes, où l'auteur reconnaît avoir vécu dans une relative neutralité affective l'un des événements importants de sa vie, ne sont pas sans ressemblance avec celles qui, nous faisant passer presque sans transition de la rue de Coutance au domicile de l'oncle Bernard, suppriment le malheur de l'enfant, dont la famille est tout à coup dispersée. Mais ces deux séquences narratives, où l'émotion « gelée » n'affleure pas, ne sauraient être invoquées comme une preuve d'indifférence filiale. Jean-Jacques avait des sentiments tendres, mais difficiles à vivre, pour ce père qu'il a toujours regardé comme un être trop respectable pour oser se mesurer avec lui. La fréquence avec laquelle il le qualifie de « vertueux » s'explique peut-être par la difficulté où il s'est trouvé de s'identifier à lui et d'intérioriser certains de ses pouvoirs, ce qui lui aurait permis de conquérir plus vite une véritable autonomie. Aussi l'image paternelle intouchable se fige-t-elle, se refermant sur sa propre *essence vertueuse*, qu'il serait téméraire de vouloir mettre en cause.

Ce qui nous paraît important, dans l'extase de 1749, c'est que Jean-Jacques se sent entouré d'intercesseurs invisibles, qui l'autorisent non seulement à concourir, mais à s'affirmer avec autorité : Fabricius et les héros de l'Antiquité, Isaac Rousseau et les citoyens de Genève, l'encouragent à revendiquer les vertus « barbares » dont il s'enchantait jadis. Il ne dissocie pas dans sa pensée ces puissances tutélaires, comme il le dit clairement au moment où il nous apprend que son *Discours* a été couronné : « L'année suivante, 1750, comme je ne songeais plus à mon *Discours*, j'appris qu'il avait remporté le prix à Dijon. Cette nouvelle réveilla toutes les idées qui me l'avaient dicté, les anima d'une nouvelle force, et acheva de mettre en fermentation dans mon cœur ce premier levain d'héroïsme et de vertu que *mon père, et ma patrie, et Plutarque*, y avaient mis dans mon enfance » (I, 356). S'appuyant ainsi sur son moi profond, il a le sentiment de retrouver l'unité de son être, tout en maintenant l'illusion rassurante d'agir *par procuration*, comme s'il prenait la parole au nom de ces « pères » incorruptibles³⁹. Entendant à nouveau ces voix oubliées, qui vont donner au discours-prosopopée son « âpreté romaine » (I, 12), il se laisse aller à la joie de s'affirmer *virilement*. Jusqu'à ce jour il avait compté surtout sur les femmes (M^{me} de Warens, M^{me} Basile, M^{me} de Mably, M^{me} Dupin, d'autres encore) pour parvenir, obéissant en cela à ses penchants les plus naturels⁴⁰. Il avait trouvé en

elles des intermédiaires efficaces. Par ses créations musicales, il se promet de *plaire aux femmes*, et la description qu'il fait de la première représentation du *Devin*, où l'émotion des spectatrices est si visiblement érotisée, le montre sans équivoque ⁴¹. Mais en répondant à une question d'Académie, il décide de *convaincre les hommes* en donnant l'essor aux réserves d'énergie mâle qui entrent en composition dans sa « nature » ambivalente. Il n'ignore pas en lui ce curieux mélange d'affirmation virile et de passivité féminine, de « courage » et de « faiblesse » (I, 12). Mais s'il confie à un Romain de la République le soin de condamner les « mœurs efféminées » ⁴² des peuples trop civilisés, c'est qu'il cherche lui-même à dépasser ses propres contradictions.

Au moment où une intuition fulgurante lui fait sentir sa puissance et son innocence, il s'identifie à l'incorruptible Fabricius, comme s'il devait, pour oser assumer sa virilité, se signaler par un excès de vertu. C'est cependant dans une crise de larmes qu'il se métamorphose en réformateur des mœurs de son temps. Après avoir passé « une demi-heure » dans une grande agitation, il constate en effet qu'il a pleuré sans en prendre conscience : « J'aperçus tout le devant de ma veste mouillé de mes larmes sans avoir senti que j'en répandais » (I, 1135). Il serait tentant de rapprocher ces larmes de celles qu'il verse dans les bras de Zulietta, et de les expliquer par un besoin de se comporter comme un *enfant*, pour se rassurer lui-même et innocenter ce désir de *virilité*, que son inconscient ne parvient pas à dissocier d'une pulsion agressive ⁴³. Dans la chambre de la courtisane, les jambes lui « flageolent », et, « prêt à (se) trouver mal », il s'assied et « pleure comme un enfant » (I, 320). Sur la route de Vincennes, « ne pouvant plus respirer », il se « laisse tomber sous un des arbres de l'avenue », et constate bientôt que « tout le devant de (sa) veste » est « mouillé de (ses) larmes » (I, 1135). Il est vrai que, dans ce dernier cas, l'affect qui lui coupe le souffle (et non les jambes) s'accompagne d'un sentiment euphorique. Mais la joie et l'angoisse peuvent fort bien conjuguer leurs effets dans une émotion trouble, comme le suggère le récit de la *Lettre à Malesherbes*, où il est question d'un « trouble inexprimable » et d'un « étourdissement semblable à l'ivresse ». A Venise aussi bien que sur la route de Vincennes, c'est une *perte* que Jean-Jacques redoute ou déplore. Sous l'effet des « charmes » et des « caresses » de Zulietta, l'ivresse le gagne; mais il craint « d'en perdre le fruit d'avance ». A la lecture du *Mercure de France*, il entrevoit des « foules de grandes vérités » en « un quart d'heure », dont l'essentiel sera développé dans ses œuvres futures. Mais il constate que l'œuvre

écrite ne retiendra qu'une petite partie de ce que son imagination enfante sur le moment: « Tout le reste a été *perdu*, et il n'y eut d'écrit sur le lieu même que la prosopopée de Fabricius » (I, 1136).⁴⁴ Toutefois la ressemblance entre ces deux moments pathétiques s'arrête là, et le fiasco déshonorant de Venise ne se reproduira pas en 1749: le flux émotionnel qui l'oblige à s'asseoir sous un arbre, Rousseau en aurait également perdu le fruit, et cet instant glorieux de sa vie spirituelle eût été ressenti comme un échec, s'il n'était parvenu à en récupérer l'essentiel grâce à son talent d'écrivain: la *déperdition* de l'énergie trouve ainsi une compensation dans la *maîtrise* de l'écriture ⁴⁵.

Mais l'extase elle-même, Jean-Jacques la vit dans un état quasi hypnotique, comme si, pour s'identifier passionnément au personnage qu'il admire, il devait commencer par perdre conscience. Dans son enfance, exalté à la lecture de Plutarque, il connaît des moments d'ivresse, qui frappent d'étonnement son entourage familial; il a « les yeux étincelants et la voix forte », et l'on est « effrayé de (le) voir avancer et tenir la main sur un réchaud » (I, 9), prêt à reproduire le geste héroïque de Scaevola. Il nous donne déjà le sentiment de *s'oublier* pour ne faire qu'un avec le personnage imaginaire. L'étrangeté de cette conduite, où l'identification-aliénation est une espèce de « folie » ⁴⁶, n'échappe pas aux spectateurs d'alors. Il est en effet opportun de rappeler que cette petite scène se déroule non seulement en présence de la famille réunie (« un jour que je racontais à *table* l'aventure de Scaevola »), mais que c'est à la demande du père que l'enfant est prêt à donner des preuves des vertus viriles qu'il puise dans la lecture (le manuscrit de Neuchâtel précise: « un jour que *mon père me faisait raconter* à table ») ⁴⁷. Jean-Jacques nous semble ici déterminé par l'image qu'il aimerait donner de lui à son père. C'est donc par féminité que, paradoxalement, il se montre viril, obéissant aux dispositions secrètes qui l'ont toujours incité à *plaire au père*. En 1749, il obéit à un mouvement fort semblable, et c'est à Diderot, nouveau substitut paternel, qu'il va « raconter » son histoire, faisant probablement devant lui un récit passionné, qui lui permet de mesurer l'effet de ses nouveaux pouvoirs ⁴⁸. Mais a-t-il vraiment besoin d'une approbation amicale? S'il feint de chercher un encouragement à poursuivre dans la voie qui s'est imposée à lui avec une force peu commune, c'est sans doute dans le but de se rassurer lui-même, en supputant discrètement l'impression que pourrait produire son *Discours*. Diderot, en donnant exactement l'avis que son ami attendait de lui (« il m'exhorta de donner l'essor à mes idées et de concourir

au prix »)⁴⁹, se comporte comme s'il avait compris que son rôle se limitait à maintenir l'élan créateur et à mettre en échec tout retour offensif des forces inhibantes. Ainsi la tendre amitié du « bon frère » explique, à bien des égards, la révolution intérieure qui bouleverse la vie de Rousseau durant les derniers mois de 1749: C'est auprès de Diderot que celui-ci se rend le jour de la « crise ». C'est à lui qu'il pense tout en marchant, avant d'ouvrir le *Mercure*. C'est à lui qu'il fait part de l'événement pathétique qui l'a arrêté dans sa marche. C'est lui enfin qui va parrainer le *Discours* et en assurer le lancement: il en sera non seulement le premier juge, mais le fera encore publier par ses soins⁵⁰, ce qui est une manière d'assumer, pour une part, la paternité d'une œuvre que son auteur, se sentant peu fait pour être père, n'est pas pressé de « reconnaître ». Aussi Jean-Jacques la dépose-t-il, comme ses enfants, entre les mains d'un autre, comme s'il refusait subitement d'exploiter son succès. Mais en feignant de s'en remettre au savoir-faire de Diderot, il n'obéit pas seulement à des sentiments désintéressés et « fraternels ». Dès la parution de l'ouvrage, il n'hésite pas en effet à se plaindre de n'avoir tiré aucun bénéfice pécuniaire de son livre: « Je n'eus aucun liard de mon premier *Discours* » (I, 367).⁵¹ S'il met en avant des motifs qui peuvent paraître intéressés, ne serait-ce pas qu'il éprouve, au moment où le succès couronne son audace, un sentiment de frustration? Peut-être se rend-il compte que c'est par un reste de féminité qu'il a feint de se soumettre à l'avis du « bon frère » et de s'en remettre complaisamment à ses soins. Décidé à tirer toutes les conséquences du système philosophique qui lui a été révélé et à s'engager délibérément dans la voie où il vient de faire le premier pas, il se laisse aller à quelque ressentiment mal maîtrisé, comme s'il pressentait que, pour s'affirmer dans toute sa force, il devait commencer par rompre avec un passé récent et mettre entre lui et ses amis préférés une certaine distance. C'est ce que nous allons chercher à mieux comprendre en examinant comment il réorganise sa vie et met à exécution ce qu'il appelle sa « réforme ».

CHAPITRE XVIII

La réforme : mise en place du système défensif

Tout mouvement nous découvre... Chaque parcelle, chaque occupation de l'homme l'accuse et le montre également qu'une autre.

MONTAIGNE

Après le couronnement du premier *Discours*, le 9 juillet 1750, et sa publication, dans les premiers jours de 1751, Rousseau est enfin sorti de l'obscurité. Grimm, dans sa *Correspondance littéraire*, attire l'attention sur cet événement important : « Ce *Discours*, couronné par l'Académie de Dijon et écrit avec une force et avec un feu qu'on n'avait pas encore vus dans un discours académique, fit une espèce de révolution à Paris et commença la réputation de Monsieur Rousseau, dont les talents étaient jusqu'alors peu connus. » ¹ Pendant les mois qui suivent, Jean-Jacques se fait un devoir de répondre aux nombreuses réfutations que son œuvre suscite. Il semble même trouver, dans cette polémique publique, le climat conflictuel qui le révèle à lui-même, décuple ses forces et achève de convertir sa timidité en « éloquence mâle » ² et hautaine. Non content de ce coup d'éclat qui l'oppose aux lettrés, il publie, en novembre 1753, sa *Lettre sur la musique française*, qui provoque une nouvelle levée de boucliers. Se laissant aller à des sentiments résolument francophobes, il y affirme de façon si agressive la supériorité de la musique italienne, que les musiciens français le pendent en effigie, et que le prévôt des marchands de la ville de Paris, à qui était confiée la direction de l'Opéra, lui fait retirer ses entrées ³. Rousseau, qui prétendra être devenu écrivain malgré lui, profite pour l'instant de sa subite célébrité pour prendre sa revanche sur Rameau et juger de tout avec une assurance surprenante. Pourquoi cherche-t-il à donner à certaines de ses thèses un si haut degré d'intransigeance, sinon dans le but de s'engager *sans espoir de retour* dans la carrière des lettres qui vient de

s'ouvrir à lui. Chaque écrit nouveau sera un acte destiné à rendre irréversible cette marche en avant, qui lui permettra la pleine affirmation de lui-même. Jean-Jacques, naguère hésitant ou velléitaire, se voit pris au piège de ce qu'il proclame avec ostentation, et sa « réforme », loin d'être une simple conséquence de ses nouvelles idées, peut être considérée comme une tactique préventive, destinée à maintenir l'élan créateur et à enraciner le système philosophique dans la réalité de sa vie grâce à une pratique quotidienne des vertus dont le *Discours* célèbre les bienfaits⁴. Fort de l'exemple des intercesseurs qui donnent à son style sa vigueur (son père, Plutarque, les citoyens de Genève), il comprend que le rôle de censeur vertueux est payant, puisqu'il l'arrache à la féminité de sa nature. Confronté aux ripostes de ses adversaires ou aux sourires amusés de ses amis philosophiques, il se découvre une combativité toute nouvelle, qui lui permet de soutenir son personnage et de tirer toutes les conséquences des sophismes qui l'ont brusquement tiré de l'obscurité. Pris dans la dialectique des identifications à ses « pères » vertueux, il est, dans une certaine mesure, *devenu autre*, sans que cette aliénation affecte réellement les couches profondes de son *moi*. Dans l'espoir d'assurer l'unité de son être en se montrant conséquent avec ses opinions les plus hardies, il devra encore *se vouloir autre*. Forcé de composer avec cette célébrité toute nouvelle, qu'il a visiblement recherchée, mais ne va pas tarder à repousser comme importune, il aura soin de se conformer à l'image que son *Discours* donne de lui. Pour s'être posé en réformateur des mœurs de son temps, il va se trouver obligé de transformer son mode de vie et son comportement social.

Ce qu'il appellera sa « réforme »⁵ se fit de façon moins subite qu'il ne le donne à entendre. Dès 1751, il amorce une longue métamorphose, dont les principales étapes sont difficiles à dater avec précision. Mais il n'y a pas de rupture immédiate : Jean-Jacques n'est pas encore brouillé avec Grimm et Diderot, et sa collaboration à l'*Encyclopédie*, que l'on pourrait juger incompatible avec les thèses du premier *Discours*, ne fait que commencer. Les articles sur la musique, auxquels il travaille depuis le début de 1749, paraîtront dès le mois de juin 1751, et ce n'est que peu à peu qu'il va modifier son mode de vie et mettre, entre ses amis encyclopédistes et lui, une certaine distance.

L'une des premières décisions qu'il prend, c'est de se choisir un métier, au moment où la carrière d'auteur s'ouvre à lui : « Dans l'indépendance où je voulais vivre, il fallait cependant subsister. J'en imaginai un moyen très simple : ce fut de copier de la musique à tant la page »

(I, 363). Sa décision doit dater des premiers mois de 1751, puisque, dans une lettre du 20 avril, il déclare à M^{me} Dupin de Francueil: « Vous connaissez ma situation, je gagne au jour la journée mon pain avec assez de peine... »⁶. Cet engagement ne fut pas éphémère, et, mises à part les années d'errance où l'obligation de vivre loin des villes le prive de sa pratique, il s'assiera, jusqu'à la fin de sa vie, plusieurs heures chaque matin à sa table de travail, non pour y écrire des livres, mais pour s'y acquitter de ses obligations de copiste. Plus tard, dans le *Deuxième Dialogue*, il évaluera à « plus de huit mille pages de musique » tout ce qu'il a écrit « de sa main depuis son retour à Paris »⁷. S'il tient à jour avec tant d'exactitude son « registre des copies », c'est sans doute qu'il désire donner la *preuve* de cette activité exemplaire, dont il tire une évidente fierté. Il y voit la manifestation de cet esprit d'indépendance qu'il oppose à la servitude des gens trop bien placés. Mais on peut supposer, sans grand risque d'erreur, que des mobiles plus secrets déterminent sa conduite. On remarquera tout d'abord qu'en se présentant comme un modeste artisan — dans une lettre de mars 1755, il déplore que « le temps d'un *ouvrier* ne soit pas toujours à lui »⁸ — qui ne gagne son pain que par le travail de ses mains, Jean-Jacques ne fait que prolonger le mouvement d'identification qui l'a poussé à se faire le champion des vertus paternelles et genevoises. En choisissant, à presque quarante ans, le métier de copiste, il ose se rapprocher de ce modèle vénéré, qu'il a si souvent vu, à la rue de Coutance, courbé sur son établi d'horloger: « Je le vois encore vivant du travail de ses mains, et nourrissant son âme des vérités les plus sublimes. Je vois Tacite, Plutarque et Grotius, mêlés devant lui avec les instruments de son métier. Je vois à ses côtés un fils chéri recevant avec trop peu de fruit les tendres instructions du meilleur des pères », écrira-t-il dans la *Dédicace* du second *Discours*⁹. Mais il sait aujourd'hui, après des années d'oubli et d'ingratitude, que ces leçons de civisme et de simplicité romaine portent leur fruit. Cependant, en affirmant avec force sa supériorité et en se montrant capable de surpasser l'image paternelle redoutable et intouchable, il a pu se sentir repris par le sentiment de culpabilité. Peut-être se trompe-t-il lorsqu'il déplore qu'Isaac, mort en 1747, n'ait pas vécu assez longtemps pour jouir de la gloire de son fils: « Que n'a-t-il vécu quatre ans de plus pour voir le nom de son fils voler dans l'Europe! Hélas, il en serait mort de joie! » (I, 1160). Ce regret ne doit pas nous faire oublier que ce père, qui n'eût pas été évincé impunément de son vivant, a peut-être facilité par sa mort la libération de l'énergie créatrice. Ce n'est sans doute pas sans raisons

que Jean-Jacques se montre si attentif à déprécier ou à dissimuler prudemment les satisfactions que lui donne sa réputation d'auteur, qu'il appellera, dans la troisième *Lettre à Malesherbes*, sa « petite gloriole d'auteur » (I, 1140). Comme jadis dans la scène du repas de Turin, où l'étonnement admiratif suscité par l'interprétation *victorieuse* de la devise lui avait permis de donner à M^{lle} de Breil les preuves visibles de sa *soumission* adorante, il semble aujourd'hui rechercher la même humiliation compensatrice: il éprouve le besoin, après s'être élevé grâce au coup d'éclat du *Discours*, de renoncer de plein gré à la gloire littéraire et aux avantages qu'il serait en droit d'attendre de sa célébrité. Dans cette perspective, le choix du métier de copiste ne s'explique pas seulement par le désir de se rapprocher de l'image paternelle, mais aussi par celui d'*innocenter sa réussite*.

Il est évident que ce retour à une activité artisanale est en partie *joué*: le fier républicain se donne en spectacle et tient à faire savoir de quelle façon il gagne son pain. Ceux qui, dans les dernières années de sa vie, monteront jusqu'au cinquième étage de la rue Plâtrière¹⁰, le trouveront « occupé à copier de la musique ». Dusaulx se revoit rêvant auprès du feu, « tandis que, pour vivre, l'infortuné copiait de la musique ». Corancez note que le grand homme vient de recevoir « vingt écus pour une partie de copie de musique »¹¹. Aussi approuvons-nous Jean Guéhenno, lorsqu'il remarque que « cet homme de la nature ne pourra jamais être tout à fait naturel »¹². Cette activité de copiste n'en est pas moins un engagement réel et durable, qui exigera de nombreuses heures de travail en chambre. Mais Jean-Jacques, qui « se comprenait » certainement mieux qu'il ne « se connaissait », a senti qu'un tel sacrifice prenait pour lui le sens d'un acte libérateur: en se voulant modeste artisan, au moment où ses écrits attirent sur lui tous les regards, il se persuade qu'il est parvenu à innocenter les satisfactions libidinales que lui vaut son génie naissant. Il donne ainsi la preuve qu'il n'a pas recherché le succès, et que ce sont ses convictions profondes, non son ambition, qui l'ont poussé à prendre la plume. Dans les divers récits qu'il donnera de la crise de Vincennes, il insistera sur le fait qu'il est devenu auteur *malgré lui*: « Voilà comment, lorsque j'y pensais le moins, je devins auteur malgré moi » (I, 1136), dira-t-il en 1762. Dans la *Lettre à Christophe de Beaumont*, qui est de la même année, il reprendra la même affirmation: « Une misérable question d'Académie m'agitait l'esprit malgré moi me jeta dans un métier pour lequel je n'étais point fait. »¹³ Plus tard encore, *Les Confessions* mettront l'accent sur le rôle de Diderot, qui « (l')ex-

horta de donner l'essor à (ses) idées et de concourir au prix » (I, 351).

Cette façon de se présenter comme étranger à toute ambition d'auteur est certainement contemporaine du couronnement du premier *Discours*, puisque l'auteur écrit déjà, dans la lettre de remerciement qu'il adresse aux membres de l'Académie de Dijon : « Messieurs, vous m'honorez d'un prix auquel j'ai concouru sans y aspirer, et qui m'est d'autant plus cher que je l'attendais moins. »¹⁴ Jean-Jacques ne cesse ainsi de donner des preuves d'innocence : comme en présence des femmes qu'il convoite secrètement, il est attentif à ne rien entreprendre et se contente d'attendre que quelque autre se décide à « faire les avances ». S'il devient brusquement écrivain, ce n'est pas, croit-il, dans le but de *conquérir* la célébrité, mais pour *obéir* à cette voix intérieure et révéler, tel un prophète, les vérités qui ont changé sa vie. Ainsi la carrière des lettres sera *vocation fatale*, et la voie qui s'ouvre à lui ne sera pas celle des succès faciles et des vaines satisfactions d'amour-propre, mais celle de la souffrance et du malheur : *seconde naissance*, où nous ne serons pas surpris de retrouver le thème de la naissance malheureuse¹⁵.

En encourageant son ami à mettre en forme les idées qui viennent de le bouleverser sur la route de Vincennes, Diderot lève les dernières hésitations qui pouvaient retenir celui-ci au moment de rédiger et de répondre ainsi à l'appel du destin. Mais cet appel était un piège, comme le suggère le récit des *Confessions*, où il est difficile de ne pas voir une dramatisation tardive, contemporaine de l'idée de « complot » : « Je le fis, et dès cet instant je fus perdu. Tout le reste de ma vie et de mes malheurs fut l'effet inévitable de cet instant d'égarement » (I, 351).

Cette interprétation rétrospective ne doit pas nous faire oublier que Jean-Jacques a recherché le succès. L'« instant d'égarement » qu'il déplore venait couronner les efforts qu'il faisait depuis sept ans pour parvenir. Quant à cette vocation tardive, qu'il croyait pouvoir expliquer par l'intervention d'une force fatale, c'est durant ses années studieuses des Charmettes qu'il en a décidé, n'ayant rien négligé pour apprendre patiemment le métier d'écrivain, qu'il pratiquera jusqu'à la fin en véritable homme de lettres¹⁶.

Ne se contentant pas de donner de lui l'image d'un artisan désintéressé, Jean-Jacques va chercher à innocenter sa réussite mondaine en donnant des témoignages certains de son mépris de l'argent. Il se voudra pauvre avec ostentation, exigeant l'argent qui lui est dû pour son travail de copiste « à tant la page », mais refusant avec indignation toutes les gratifications qui outrepassent ce qu'il est en droit de réclamer.

Il s'est d'ailleurs déjà expliqué longuement, dans le premier livre des *Confessions*, sur son attitude désintéressée face à l'argent et sur son peu de goût pour les « choses qui s'achètent » (I, 36).¹⁷ Or, au moment de son premier succès littéraire, sa situation matérielle s'est considérablement améliorée: M^{me} Dupin et son beau-fils Francueil, « sentant bien que huit à neuf cents francs par an ne pouvaient (lui) suffire, portèrent de leur propre mouvement (son) honoraire annuel jusqu'à cinquante louis » (I, 353). Peu après, sans doute au printemps de 1751, Dupin de Francueil, qui était receveur général des finances et prenait son protégé « de jour en jour plus en amitié » (I, 360), lui offre la charge de caissier. Pendant combien de temps Jean-Jacques exerça-t-il ces fonctions lucratives? Rien de plus difficile à établir, étant donné que le récit des *Confessions* semble ici brouiller la chronologie. Mais c'est sans doute en novembre 1752 qu'il décide brusquement de se démettre de sa charge, dans le but d'accorder avec sa vie « les sévères principes » qu'il vient d'adopter ¹⁸.

Un tel renoncement est, à l'époque, si peu conforme aux mœurs des gens de lettres, que Francueil, le croyant malade, se rend chez l'écrivain; il en emporte la conviction que celui-ci est devenu fou. Il est évident que Rousseau, en abandonnant de façon si spectaculaire les avantages pécuniaires dont il commençait à jouir, n'obéit pas seulement au besoin de se montrer conséquent avec ses idées. Le sacrifice qu'il s'impose est assez grand pour que l'on soit autorisé à y voir des motifs plus profonds. Il est en effet probable que le vœu de pauvreté, dont il va faire, paradoxalement, l'orgueil de sa vie, a pour effet de diminuer la culpabilité. Comme s'il pressentait que les dix années à venir seraient pour lui les plus fécondes et que les œuvres qu'il produirait le placeraient au premier rang des écrivains de son temps, il se montre privé de tout désir de dominer: aucun rêve de puissance ne saurait tourmenter celui qui refuse les avantages matériels d'une charge enviée, et se fait copiste de musique. Ce n'est donc pas seulement pour autrui et ostentatoirement que Jean-Jacques revendique le statut d'artisan pauvre, mais aussi pour son équilibre intérieur, que le triomphe trop agressif de son premier écrit philosophique risquait de compromettre ¹⁹.

Grâce à la simplicité exemplaire de sa vie, il pourra se maintenir dans le rôle de censeur des mœurs de son temps. Dès le début de sa « réforme », il se rapproche du vertueux Alceste, avec lequel il se sent en sympathie profonde (c'est dans la *Lettre à d'Alembert* qu'il nous permettra de mesurer la force de cette identification au personnage

moliéresque). C'est ainsi que le 3 février 1754, il provoque chez le baron d'Holbach un petit scandale par la dureté avec laquelle il dénonce simultanément l'hypocrisie mondaine des philosophes et les prétentions ridicules d'un provincial qui se croit écrivain: tel Alceste condamnant le sonnet d'Oronte, il fait savoir à l'abbé Petit, curé du Mont-Chauvet en Basse-Normandie, que sa tragédie de *David et Bethsabée* ne vaut rien et que les éloges dont on le comble sont destinés à l'enfoncer dans l'erreur et à prolonger l'hilarité de ceux qui feignent de l'écouter ²⁰.

Nous ne prêterons pas une attention excessive aux aspects purement matériels de la « réforme ». Quand Jean-Jacques se décide à vendre sa montre, à quitter l'épée et à se vêtir avec une simplicité républicaine, il ne fait qu'un effort supplémentaire pour que son apparence s'accorde à l'être qu'il pense être devenu. Il obéira à des mobiles beaucoup plus profonds — sur lesquels nous aurons à nous interroger — le jour où il se fera tailler un habit arménien et n'hésitera pas à adopter ce vêtement féminin dès son installation à Môtiers. Pour l'instant, comme le remarque Jean Starobinski, il commence par ce qui est voyant: « Le premier geste est le plus ostentatoire: il refuse théâtralement ce qui donne à la vie civilisée l'aspect d'un théâtre. Mais ce geste d'acteur correspond à la volonté d'être fidèle à soi-même. » ²¹

N'allons pas croire que l'écrivain, pour avoir « réformé » sa vie, va enfin trouver l'assurance dont il a toujours manqué et perdre toute timidité. Les divers changements apportés à son mode de vie n'affectent aucunement son moi profond. S'il se fait parfois « cynique et caustique » (I, 368), c'est *par honte*, ou, si l'on veut, pour être avec provocation et de façon agressive ce qu'il n'ose être avec naturel et simplicité. Lui-même reconnaît qu'il eut toujours de la peine à entrer dans la peau de son « personnage » (que ce soit le fier « citoyen » ou « l'ours » intraitable): « Cependant malgré la réputation de misanthropie que mon extérieur et quelques mots heureux me donnèrent dans le monde, il est certain que dans le particulier je soutins toujours mal mon personnage, que mes amis et mes connaissances menaient cet ours si farouche comme un agneau, et que, bornant mes sarcasmes à des vérités dures mais générales, je n'ai jamais su dire un mot désobligeant à qui que ce fût » (I, 369). Dans le particulier, c'est-à-dire dans le tête-à-tête, où l'être véritable risque à tout moment de se voir démasqué par le regard indiscret de l'autre, fût-il le meilleur des amis. En public, pour peu qu'il soit exposé à la curiosité des spectateurs, il se sent timide comme un enfant. C'est ainsi qu'à la répétition du *Devin*, il voudrait pouvoir se

rendre invisible, et éviter de rencontrer les femmes séduisantes dont il vient de toucher le cœur trop sensible: « Malgré mon ton romain, j'étais honteux comme un écolier au milieu de tout ce monde » (I, 376). La coexistence de ces deux « natures » — l'une romaine, mais en quelque sorte empruntée; l'autre enfantine, mais constamment dissimulée — nous permet de mieux saisir la conduite de Jean-Jacques au moment où il écrit ses ouvrages décisifs: ayant toujours considéré l'écriture comme un acte secret et *séparé* ²², il devait être amené à rompre avec ses amis et à quitter le monde pour écrire son œuvre et aller jusqu'au bout de ce qu'il avait à dire. De 1752 à 1762, soit pendant la période la plus féconde de sa vie, il produira la presque totalité de son œuvre philosophique. Parallèlement, il prendra progressivement ses distances avec le milieu encyclopédiste: il rompt avec le baron d'Holbach, en février 1754 probablement ²³; il décide de quitter Paris et de s'installer à l'Ermitage, au printemps de 1756; il se brouille avec Grimm et M^{me} d'Epinay, en 1757; à la fin de la même année, il congédie sa belle-mère, dont les commérages n'avaient cessé de compliquer ses rapports avec ses nobles amis, et s'installe avec Thérèse au Mont-Louis, dans le village de Montmorency, ce qui lui permet de retrouver son autonomie et de couper les derniers liens qui le rattachent à la vie mondaine; quant à sa rupture avec Diderot, elle sera rendue publique en 1758, par la publication de la *Lettre à d'Alembert*, qui mettra aussi un terme à sa collaboration à l'*Encyclopédie*.

Pour se montrer tout à fait conséquent avec ses idées, Jean-Jacques aurait dû logiquement quitter la France et s'installer dans la ville dont il se proclamait fièrement « citoyen ». Mais il n'avait plus droit à ce titre, ayant dans sa jeunesse abjuré la religion protestante, et le séjour qu'il fait à Genève, durant l'été de 1754, est précisément destiné à lui permettre de rentrer dans l'église genevoise et de recouvrer sa qualité de citoyen, que son apostasie lui avait fait perdre à l'âge de seize ans. De retour à Paris, il fait plusieurs fois allusion dans ses lettres à son désir de se fixer définitivement à Genève. Mais il nous donne aussi l'impression d'avoir pris conscience, après les quelques mois qu'il vient de passer dans sa patrie, que ce projet est peut-être contraire à ses véritables intérêts et à sa carrière d'écrivain. Le 20 novembre 1755, il écrit au professeur Jean Jallabert: « Je ne reçois pas une de vos lettres qui ne ranime le désir sincère que j'ai toujours eu d'aller finir mes jours dans ma patrie. » ²⁴ Mais il remarque aussitôt que ce projet lui paraît « impraticable », vu la difficulté où il serait de vivre de son métier de copiste

dans une petite ville, où les commandes se feraient trop rares. Lorsque M^{me} d'Epinay lui offre sa petite maison de l'Ermitage, qu'elle a remise en état à l'intention de son « ours », il se trouve placé devant un choix difficile, pour lequel il demande quelques jours de réflexion : « ... le doute qui m'agite cruellement, c'est celui du parti qui, durant ce qui me reste à vivre, peut m'assurer la plus parfaite indépendance. Après avoir tout fait pour elle, je n'ai pu la trouver à Paris. Je la cherche avec plus d'ardeur que jamais et ce qui m'afflige cruellement depuis près d'un an est de ne pouvoir démêler où je la trouverai le plus assurée. Cependant les plus grandes probabilités sont pour mon pays, mais je vous avoue que je la trouverais plus douce auprès de vous. »²⁵ Dans *Les Confessions*, la raison qu'il invoquera pour s'être finalement décidé à accepter l'offre de M^{me} d'Epinay, c'est l'installation de Voltaire aux portes de Genève, en février 1755. Il est sans doute sincère lorsqu'il nous fait part de sa peur de « retrouver dans (sa) patrie le ton, les airs, les mœurs qui (le) chassaient de Paris » (I, 396), mais l'obstacle de la présence de Voltaire à Genève, qu'il juge insurmontable, n'est sans doute qu'un prétexte dont il se sert pour se dérober à l'obligation morale que lui imposait la logique de sa « réforme », dont il suppose fort bien certains inconvénients. On dirait que Rousseau trouve d'instinct le climat le plus favorable à la poursuite de son activité créatrice : trop proche de ses compatriotes, il se fût senti en quelque sorte prisonnier de son passé — et par conséquent de lui-même — et de l'image trop flatteuse qu'on se faisait de lui dans sa patrie. Dans la mesure où il resterait éloigné de Genève, il se sentirait stimulé à l'idée d'appartenir à une fière république, dont les vertus s'étaient à jamais imprimées dans mon cœur²⁶. Comme tous les grands imaginatifs, il n'aime que dans la séparation. C'est ce qu'il remarque déjà au livre IV des *Confessions* : « Si je veux peindre le printemps, il faut que je sois en hiver ; si je veux décrire un beau paysage, il faut que je sois dans les murs, et j'ai dit cent fois que si j'étais mis à la Basille, j'y ferais le tableau de la liberté » (I, 172).²⁷ Ainsi, c'est au milieu des « sujets » du roi de France et à proximité de la grande ville qu'il se sent vraiment inspiré pour évoquer les mœurs exemplaires des peuples qui sont restés fidèles à une simplicité toute romaine. Pour donner au second *Discours* et à la *Lettre à d'Alembert* son style enflammé, il lui fallait, au risque d'être accusé d'inconséquence, se choisir une retraite où lui parvenaient encore, quoique atténuées, les rumeurs de Paris et de la civilisation brillante qu'il condamnait²⁸. Plus tard, il s'efforcera de rendre M^{me} d'Epinay entièrement responsable de son

installation à l'Ermitage, prétendant que, s'il a « sacrifié » son pays, c'est pour avoir cédé « à la voix de l'amitié » avec trop de complaisance : « Dans le temps que j'étais prêt à me retirer dans ma patrie, que je le désirais vivement, et que je l'aurais dû, elle remua ciel et terre pour me retenir. » ²⁹

Pendant un certain temps, il a pu faire croire à ses amis genevois que seules des difficultés matérielles l'empêchaient de mettre à exécution son projet. Tant que M^{me} Levasseur habitait chez lui, comment pouvait-il songer à s'installer à Genève ? C'est ce qu'il fait savoir au docteur Tronchin, dans une lettre du 25 janvier 1757 : « Je ne puis me transplanter tant que la bonne vieille n'aura point d'asile ; sitôt qu'elle en aura un, je charge mon petit lit et je marche. » ³⁰ Dès le printemps de 1756, Théodore Tronchin avait fait des démarches pour placer la mère de Thérèse dans un asile de vieillards ³¹. Le même ami, dont l'influence était grande à Genève, s'efforcera l'année suivante de procurer au philosophe une situation qui lui permette de vivre dans sa ville natale sans avoir à se préoccuper de l'avenir, et obtiendra pour lui, après bien des démarches, la place de « bibliothécaire honoraire » (I, 397). Mais, dans une lettre du 27 février 1757, Jean-Jacques se dérobe poliment, prétendant que son incompétence en la matière et le mauvais état de sa santé ne lui permettent pas d'accepter cette offre, pourtant si conforme à son goût ³². Il n'ignore pas que des raisons plus profondes motivent son refus : repris par la puissance du rêve, il vient d'achever les deux premières parties de la *Julie* ³³ et sent que tout le prédispose à vivre la grande passion de sa vie, dont une visite inattendue de M^{me} d'Houdetot vient de lui donner la première idée. Comprenant que la ferveur érotique qui donne l'essor à son imagination romanesque cadre assez mal avec l'image d'un sage qui sait maîtriser ses désirs, il déclare à Tronchin : « Oh ! que vous me mépriserez quand vous saurez de quelle sorte d'ouvrage je m'occupe, et, qui pis est, avec plaisir. » ³⁴

Mais *La Nouvelle Héloïse*, dont il est question dans cette lettre, ne se situe plus dans le prolongement du premier *Discours*. Elle est, à bien des égards, en contradiction avec l'idéal romain de la « réforme », et c'est la raison pour laquelle l'auteur avoue avec quelque gêne le « plaisir » qu'il éprouve à céder à la séduction romanesque. Après s'être affirmé avec une autorité croissante dans ses trois premières œuvres marquantes (les deux *Discours* et la *Lettre à d'Alembert*), qui se présentent comme autant de réponses à des sollicitations extérieures, Rousseau, en pleine possession de son génie, publiera, en moins de deux ans, *La Nouvelle*

Héloïse, Le Contrat social et *l'Emile*, œuvres maîtresses où s'expriment les aspirations profondes et diverses de sa « nature ». Mais le gain libidinal qu'il en retirera aura pour effet, par son excès même, de rendre inopérant son premier système défensif et l'obligera à s'imposer de nouveaux « sacrifices », destinés à innocenter sa gloire et à limiter le pouvoir inquiétant des idées délirantes, qui lui font voir partout des regards accusateurs. C'est ainsi que, peu après son installation à Môtiers, Jean-Jacques imaginera des ripostes personnelles au « complot » invisible qui le traque : pour mieux montrer la pureté de son cœur, qu'il voudrait rendre transparent aux regards de ses juges, il n'hésitera pas à se féminiser en adoptant le vêtement arménien et, un peu plus tard, s'adonnera avec passion à la plus *innocente* des occupations : celle de la botanique.

Mais l'on peut se demander si la plus efficace de ces démarches régressives, dont les vertus déculpabilisantes n'ont pas échappé à l'auteur des *Dialogues* ³⁵, ne fut pas la maladie, qui commence à jouer un rôle important bien avant l'éclosion des grandes œuvres. Contemporains de l'idée de « réforme », les troubles de l'appareil urogénital dont souffre Rousseau s'expliquent sans doute, au niveau inconscient, par un besoin de se poser en victime innocente. Cet homme qui, dès 1750, affirme ses convictions contre vents et marées ne semble s'accepter que sous les traits rassurants d'un *génie souffrant*. Chaque fois que le succès lui vaudra un accroissement de gloire ou de *jouissance*, il invoquera ses tourments physiques, qui, à la manière d'une compensation rédemptrice, atténueront les audaces de l'écrivain, qui s'est cru autorisé à proclamer ses droits de créateur. L'éros, pour s'être voulu glorieux, devra, en vertu d'un déplacement « économique » des énergies psychiques, se faire reconnaître comme *éros blessé*.

CHAPITRE XIX

Eros blessé : l'étrange maladie

J'étais né presque mourant...

ROUSSEAU

La maladie a joué dans la vie de Rousseau un rôle considérable. De nombreuses études se sont proposé d'inventorier et d'interpréter les divers symptômes, sur lesquels la *Correspondance* et les écrits autobiographiques fournissent une abondante information, souvent avec un luxe de détails propre à stimuler l'ingéniosité des cliniciens (qu'ils soient psychiatres, psychanalystes ou urologues) ¹. Que l'on ne s'attende pas à trouver ici un nouvel essai nosographique. Une telle entreprise, même si nous avions les compétences requises pour en atténuer le caractère aventureux, est tout à fait étrangère à notre projet. L'important n'est pas, selon nous, de poser un diagnostic posthume, forcément hypothétique, mais de chercher à saisir comment les souffrances du corps ont été vécues subjectivement et *utilisées* par le malade. Les troubles urinaires, même si on leur reconnaît un substratum organique, n'en ont pas moins fonctionné, dans l'appareil psychique, à des fins « économiques ».

C'est certainement dans le *Testament* ², fait à Môtiers le 29 janvier 1763, que Jean-Jacques donne de ses troubles de l'appareil urogénital la description la plus circonstanciée. Pour faciliter la tâche des praticiens qui seront, selon son souhait, chargés de faire l'autopsie et d'observer « avec soin l'état du siège de la maladie », il prend soin de joindre à ses dispositions testamentaires une « note pour l'instruction des chirurgiens ». Nous renvoyons le lecteur à ce document capital, dont nous nous contentons de citer ici les passages les plus significatifs : « Il y a vingt ans que je suis tourmenté d'une rétention d'urine dont j'ai même eu des atteintes dès mon enfance et que j'ai longtemps attribuée

à la pierre. M. Morand ni les plus habiles chirurgiens n'ayant jamais pu me sonder, je suis resté incertain sur cette cause jusqu'à ce qu'enfin le frère Côme est venu à bout d'introduire un algali très menu avec lequel il s'est assuré qu'il n'y avait point de pierre. Mes rétentions ne sont point par accès comme celles de ceux qui ont la pierre, qui urinent à plein canal et tantôt n'urinent point du tout. Mon mal est un état habituel. Je n'urine jamais à plein canal et jamais aussi l'urine n'est totalement supprimée, mais le cours en est seulement plus ou moins embarrassé sans être jamais entièrement libre, de sorte que j'éprouve une inquiétude, un besoin presque continuel que je ne puis jamais bien satisfaire. Je remarque pourtant dans ces inégalités un progrès constant par lequel le fil de l'urine diminue d'année en année, ce qui me fait juger qu'il finira tôt ou tard par être tout à fait arrêté. (...) Le frère Côme dit avoir trouvé la prostate fort grosse et fort dure et comme squirrheuse; c'est donc là qu'il faut porter ses observations. Le siège du mal est certainement dans la prostate ou dans le col de la vessie ou dans le canal de l'urètre et probablement dans tous les trois. C'est là qu'examinant l'état des parties on pourra trouver la cause du mal. »³

A lire cette description, qui se veut complète et objective, on sera frappé par l'abondance et la diversité des symptômes. Le diagnostic de la pierre est écarté après la consultation décisive de juin 1761. Mais la prostate paraît suspecte au frère Côme, qui la déclare « squirrheuse » (c'est-à-dire semblable à une tumeur dure) et « d'une grosseur surnaturelle » (I, 572).⁴ On remarquera que les troubles vésicaux se caractérisent aussi bien par la *dysurie* (« je n'urine jamais à plein canal ») que par la *pollakiurie* (« j'éprouve une inquiétude, un besoin presque continuel que je ne puis jamais bien satisfaire »). Les difficultés de la miction étaient parfois si angoissantes que le malade, croyant sa dernière heure venue, demandait à de célèbres médecins de lui procurer quelque soulagement par l'introduction de sondes (algalies et bougies)⁵. Mais Jean-Jacques ne se contente pas d'imputer ces symptômes physiques à des troubles fonctionnels. Y voyant aussi la manifestation d'une malformation congénitale, il se persuade que sa constitution est exceptionnelle, et souhaite que son corps soit, après sa mort, examiné par les gens du métier. Il met tout en œuvre pour faciliter la tâche des chirurgiens qui seront chargés de cette autopsie, déployant un zèle exceptionnel pour assigner *un lieu* à ses maux, sans parvenir à désigner l'organe souffrant. Parfois même il n'est pas loin de supposer que ses symptômes sont en grande partie d'ordre psychosomatique, comme le suggèrent certains

termes du *Testament* (« une inquiétude, un besoin presque continu »). Dans un passage des *Confessions*, il semble tout disposé à reconnaître à sa pollakiurie une origine psychique: « L'idée seule de l'état où ce besoin pouvait me mettre *était capable de me le donner* au point de m'en trouver mal à moins d'un esclandre auquel j'aurais préféré la mort » (I, 379). Le malade entrevoit donc, fût-ce de façon fugitive, l'origine névrotique de ses troubles, sans pour autant renoncer à l'hypothèse organique, qui possède seule, semble-t-il, le privilège de le satisfaire. Sur ce dernier point, il a su garder en mémoire et faire valoir le diagnostic du chirurgien de Venise, qu'il consulte après son rendez-vous avec la Padoana, par peur d'avoir été « poivré »: « Le chirurgien lui-même eut toute la peine imaginable à me rassurer. Il n'en put venir à bout qu'en me persuadant que j'étais conformé d'une façon particulière, à ne pouvoir pas aisément être infecté; et quoique je me sois moins exposé peut-être qu'aucun autre homme à cette expérience, ma santé de ce côté n'ayant jamais reçu d'atteinte m'est une preuve que le chirurgien avait raison » (I, 317). Plus tard il rappellera ce jugement, pour repousser les accusations calomniatrices de ceux qui cherchent à le faire passer pour un « coureur de bordel »: Comment pourrais-je, déclare-t-il avec indignation, « passer pour être pourri de vérole, moi qui non seulement n'eus de mes jours la moindre atteinte d'aucun mal de cette espèce, mais que des gens de l'art ont même cru conformé de manière à n'en pouvoir contracter » (I, 632). Cette explication organique présente, on le voit, un double avantage: elle accrédite l'idée d'une malformation congénitale et permet d'écarter l'imputation de maladie « honteuse »⁶.

Quoique persuadé de l'origine somatique de ses troubles, Rousseau n'exclut pas pour autant la présence d'un facteur psychique, qui a pu sinon les susciter, du moins les intensifier. Quelle que soit la perspective étiologique dans laquelle on envisage le problème, on ne saurait se contenter d'une causalité trop simple ou réductrice. Les partisans de la psychogenèse trouveront de quoi justifier leur point de vue. Ils montreront que l'angoisse, préexistant au besoin, explique à elle seule la pollakiurie, ce que la lettre à Mirabeau⁷ illustre de façon convaincante. L'auteur y explique en effet que c'est l'appréhension de ce besoin irréprouvable qui l'oblige à se tenir loin des salons (« je frémis encore à m'imaginer dans un cercle de femmes »). Ce qu'il ne soupçonne pas un instant, c'est qu'une telle angoisse, dont le lieu d'expression est précisément l'appareil urogénital, peut procéder d'un conflit d'origine sexuelle: l'obligation de « sortir » et d'interrompre quelque « beau diseur » l'expo-

serait en effet à se démasquer en tant qu'homme-pourvu-d'un-pénis (image de lui-même qu'il ne saurait revendiquer « dans un cercle de femmes »). C'est ainsi que, bien malgré lui, il est amené à sexualiser la miction, alors qu'il était parvenu, grâce aux pratiques autoérotiques, à déssexualiser les relations amoureuses. Le *désir*, privé de sa dimension véritable, ne connaîtra que des leurres d'assouvissement, contraint de se vivre, comme la fonction urinaire, loin du regard de l'autre, et le refoulement aura pour effet inattendu d'érotiser le *besoin*, qui sera aussitôt ressenti comme une manifestation inquiétante de l'éros le plus anarchique. Dans la lettre à Mirabeau, Jean-Jacques assimile la satisfaction d'un besoin naturel à une sorte de viol. Il redoute en effet d'être contraint de souiller l'autre, dans le cas où, « ne trouvant pas une muraille, une voûte, un malheureux petit coin qui (lui) convienne », il ne pourrait « pisser qu'en grand spectacle et *sur quelque noble jambe à bas blancs* ».

Le déplacement⁸ que représente cette érotisation de la miction ne surprendra pas, si l'on veut bien se rappeler que les notions d'érotisme urétral et de sadisme urétral, introduites en psychanalyse par Karl Abraham et Mélanie Klein, ont permis de mettre en lumière un mode de satisfaction libidinale lié à la miction. Les partisans de la somatogénèse seront peut-être plus embarrassés, leur sagacité étant mise au défi par la diversité des diagnostics proposés par l'intéressé lui-même. Ils se trouveront même ramenés à une explication psychologique, puisque l'usage prolongé des sondes peut avoir pour conséquence d'infecter l'appareil urogénital. Mais le seul problème qui retiendra ici notre attention n'est pas de décider si cette « étrange maladie » fut ou ne fut pas une élaboration fantasmatique, créée *ex nihilo* par une imagination névrosée, et encore moins de réduire à un concept nosologique actuel un mal qui semble propre à égarer les investigations des praticiens les plus avisés. Comme le remarque Jean Starobinski, ce serait « oublier que le *nom* de la maladie n'est qu'un être de raison, et que la seule réalité concrète est le comportement de l'homme malade ». Aussi pensons-nous qu'il importe, pour mieux saisir la façon dont ces symptômes morbides ont été vécus et interprétés par le patient, de suivre, au niveau du texte des *Confessions*, l'ordre de leurs apparitions. Ici encore, nous allons nous trouver en présence d'aveux différés ou habilement disséminés tout au long du récit, mais cette élaboration littéraire du vécu a une signification dont il importe de tenir compte.

Dans son *Testament*, Jean-Jacques nous apprend que son « étrange maladie » le « consume depuis trente ans ». Un peu plus loin, il écourte

d'une dizaine d'années la durée de ses souffrances : « Il y a vingt ans que je suis tourmenté d'une rétention d'urine, dont j'ai même eu des atteintes dès mon enfance et que j'ai longtemps attribuée à la pierre » (I, 1223). Il signale aussi — ce que le récit des *Confessions* va bientôt confirmer — que sa maladie est congénitale, tout en prêtant un caractère exceptionnel et sans gravité (« j'ai même eu des atteintes ») aux premières manifestations morbides. Il se montre ici d'une telle prudence, que l'on peut se demander s'il craint qu'un démenti soit apporté par les témoins encore vivants de ses premières années (tante Suzon mourra en 1775, et Jacqueline Farmand en 1777), dans le cas où il mourrait le premier. Mais il tient à l'idée de la malformation congénitale. Ainsi la fatalité du malheur, introduite dès les premières pages des *Confessions*, fera contrepoids à la mort de la mère, dans laquelle l'enfant d'Isaac pouvait se sentir douloureusement impliqué. Mais il est intéressant de constater que la version primitive, qui ne liait pas si étroitement le thème de la maladie à celui de la mort de Suzanne Rousseau, se contentait de dire : « Je fus le fruit de ce retour, mais je coûtai la vie à la meilleure des mères, et ma naissance fut le premier de mes malheurs »⁹. La version définitive, en présentant dans une seule phrase deux malheurs différents (la perte de la mère et la maladie congénitale) donnera au thème de la fatalité une force accrue : « Je naquis infirme et malade; je coûtai la vie à ma mère, et ma naissance fut le premier de mes malheurs » (I, 7). Ce n'est que vingt lignes plus bas que nous trouverons quelque éclaircissement au sujet de cette mystérieuse infirmité : « J'étais né presque mourant; on espérait peu de me conserver. J'apportai le germe d'une incommodité que les ans ont renforcée, et qui maintenant ne me donne quelquefois des relâches que pour me laisser souffrir plus cruellement d'une autre façon » (I, 7-8). L'auteur, pensons-nous, se propose ici un double but : faire remonter « l'étrange maladie » à sa naissance, tout en montrant que les souffrances qui en découlent n'ont fait que croître avec les ans (« germe... renforcé... plus cruellement »). Présentation dynamique, qui permet d'intégrer tous les symptômes à un processus morbide inéluctable, que les faits cependant ne confirment guère : Jean-Jacques ne semble pas avoir été sérieusement malade dans son enfance, et l'anamnèse qu'il nous donne prend forcément appui sur une tradition familiale, qu'une transmission orale ne mettait pas à l'abri des élaborations fantasmatiques. Sans avoir créé de toutes pièces le mythe de la naissance malheureuse, il a dû interpréter dans le sens qui lui convenait les récits qui lui ont été faits par ses proches. Ce qui lui tient à cœur, c'est de donner la preuve

qu'une fatalité cruelle l'a désigné et marqué dès sa naissance, et que les maux physiques sont présents dès les premiers jours de sa vie. Ainsi c'est le désir de vivre qui semble originellement mis en échec, et l'auteur des *Confessions*, qui prétendra être devenu écrivain « malgré lui », ne manquera pas de tirer parti de ces premiers signes du destin, comme s'il voulait nous persuader que c'est sans l'avoir voulu et grâce à l'intervention salvatrice d'une femme qui a fait les « avances », qu'il a été « sauvé ». S'il a échappé à la mort, il le doit en effet aux soins maternels de tante Suzon : « Une sœur de mon père, fille aimable et sage, prit si grand soin de moi qu'elle me sauva (...) *Chère tante, je vous pardonne de m'avoir fait vivre* » (I, 8), déclare-t-il dès les premières pages des *Confessions*.

Il importe de prêter attention à un fait important : cette déclaration inaugurale ne s'accompagne d'aucun diagnostic. La brève allusion au « germe d'une incommodité » insiste sur la *continuité* de la maladie, mais ne nous dit rien de sa *nature*. Le manuscrit de Neuchâtel n'était guère plus explicite : « J'apportai le germe d'un mal qui s'est renforcé par les ans, et qui maintenant ne me laisse que de très courts relâches. »¹⁰ Une note plus bas de la page donnait cependant la précision qu'un lecteur plus curieux était en droit d'attendre, sans trop fixer l'attention sur un fait que l'auteur sentait mal assuré : « Une rétention d'urine provenant d'un vice de conformation dans l'urètre et dans la vessie. » Si cette note n'a pas été retenue au moment de la rédaction définitive, c'est que Jean-Jacques éprouve quelque scrupule : il préfère ne pas nommer ce qu'il ne connaît que par ouï-dire et a peut-être trop vite identifié aux troubles vésicaux de son âge mûr. Il se contentera de déplacer le diagnostic et de l'introduire dans le livre VIII (I, 361), c'est-à-dire à un moment du récit où il a pu observer lui-même les symptômes. L'important, selon lui, est d'assigner aux premières atteintes morbides une date aussi reculée que possible, sans s'expliquer tout de suite sur leur nature.

Il n'est pas difficile d'imaginer pourquoi Rousseau se veut malade dès la plus tendre enfance. Il peut ainsi, puisque les premiers symptômes sont de beaucoup antérieurs à l'âge de la puberté, se disculper de toute imputation dégradante : s'il est né « infirme et malade », on ne saurait attribuer ses troubles vésicaux aux suites d'une contamination vénérienne. L'insistance avec laquelle il repousse les diagnostics malveillants de ses ennemis nous montre combien il redoutait ce genre de calomnies, qui auraient détruit tous les avantages « économiques » qu'il pouvait espérer du statut de malade chronique. L'accusation de « débauche » pou-

vait être réfutée sans trop de difficulté. Le témoignage des médecins traitants, dont les noms sont à plusieurs reprises cités, ainsi que l'autopsie réclamée dans le *Testament*, sont là pour préserver l'innocence outragée.

Mais les pratiques autoérotiques, que *Les Confessions* révéleraient au jour, ne pouvaient-elles expliquer les cystalgies ? Jean-Jacques n'ignorait pas, même avant d'avoir lu l'ouvrage que le docteur Tissot lui envoie en juillet 1762, les effets nocifs que l'on prêtait communément à la masturbation. Dans l'*Emile*, il vient de lancer un avertissement solennel à tous les éducateurs : « On a beau faire, de tous les ennemis qui peuvent attaquer un jeune homme le plus dangereux et le seul qu'on ne peut écarter, c'est lui-même (...) Ne le laissez seul ni jour ni nuit ; couchez tout au moins dans sa chambre. »¹¹ L'auteur, visiblement, n'a pas échappé au terrorisme « moral » de son temps, qui réprime avec la plus grande violence toutes les manifestations de l'instinct sexuel. Deux spécialistes de la psychanalyse des enfants n'hésitent pas aujourd'hui à traiter l'ouvrage de Tissot de « fantasmagorie grandguignolesque »¹². Quant à l'*Onania* de Becker, paru en Angleterre en 1710, il menace les victimes de l'onanisme de tant de maux — sans oublier les troubles des organes génitaux — que Philippe Lejeune se demande, non sans ironie, « quelle est la maladie que l'onanisme *ne* cause *pas* »¹³. Dans ces conditions, comment douter que Rousseau ait prévu le parti que ses ennemis pourraient tirer de ses aveux ? Il remarque lui-même que, si les habitudes solitaires préservent les jeunes gens des séductions de l'amour vénal, ce n'est qu'« aux dépens de leur santé, de leur vigueur et quelquefois de leur vie » (I, 109). C'est donc sans succès qu'il s'efforce de donner la preuve de son innocence : s'il parle des souffrances que sa maladie lui inflige, il se voit traité de « coureur de bordels ». S'il avoue ses pratiques solitaires, il peut craindre aussitôt que ce « vice », qui n'a jamais fait de mal qu'à lui-même¹⁴, soit tenu pour responsable des troubles somatiques. C'est donc pour mettre en évidence le caractère fatal et immérité de sa maladie et démontrer l'inconsistance des diagnostics malveillants, qui prétendaient voir dans la maladie l'effet de ses mœurs dépravées ou de ses vices secrets, que Jean-Jacques situe dans sa petite enfance l'origine de tous ces maux, dont seule la mort le délivrera¹⁵. S'il parle du « germe d'une incommodité » (I, 7), c'est que le terme lui paraît offrir l'indétermination souhaitée. Qu'il ait connu, comme la plupart des enfants, des maladies infantiles, il n'y a rien là de surprenant. Peut-être a-t-il même subi quelque intervention chirurgicale traumatisante, dont sa mémoire n'a pas gardé de traces. Ce que nous nous croyons autorisé à supposer,

c'est que ces premières « atteintes » physiques, même s'il ne les connaît que par ceux qui l'ont soigné enfant, ont été « récupérées » après coup. La prudence avec laquelle il en parle milite en faveur de cette hypothèse, ainsi que l'avis des gens du métier (cliniciens et psychanalystes), qui ont étudié et traité de nombreux cas de cystalgies psychosomatiques et remarquent qu'« aucun trouble n'est mentionné avant l'âge de douze ans »¹⁶.

La seconde apparition des troubles vésicaux, tout aussi fugitive, fait l'objet d'une déclaration différée. Jean-Jacques, presque guéri par les soins de tante Suzon, semble avoir *oublié* sa « première infirmité » pendant plus de trente ans: « Le premier ressentiment que j'en eus fut à mon arrivée à Venise », note-t-il au livre VIII. Puisqu'il parle de son « arrivée », il faut donc penser que son « ardeur d'urine » et ses « maux de reins », qu'il attribue à la fatigue du voyage, datent de l'automne de 1743. Peut-être tient-il, ici encore, à dissocier nettement l'apparition des symptômes de ses visites à la Padoana et à Zulietta, montrant bien qu'il ne peut y avoir aucun rapport de cause à effet, puisque ces rendez-vous galants prennent place à la fin du séjour à Venise: « Je vécus *près d'un an* dans cette ville, aussi sage que j'avais fait à Paris » (I, 316). De toute façon, même si cette seconde atteinte semble avoir été bénigne, comme le souligne le mot *ressentiment* (que Littré définit: faible renouvellement d'un mal, d'une douleur)¹⁷, il est intéressant de constater que la première manifestation des troubles urinaires dont Rousseau ait gardé le souvenir se situe au moment où celui-ci, après des années de vie précaire et d'efforts pour parvenir, peut enfin accéder à une fonction qui flatte son ambition. Tout, dans son comportement à cette époque, le montre parfaitement conscient de cette promotion sociale, qui libère en lui des énergies, qui ont été longtemps tenues en veilleuse. Est-ce par peur de connaître une réussite trop gratifiante qu'il commence, au lieu de se contenter d'être simplement combatif, à se montrer agressif avec son maître, dont la sottise libère en lui certaines tendances sadiques? Son comportement avec Montaigu fut tel, qu'il dut quitter Venise après une année, comme s'il avait inconsciemment recherché cet échec, qui le replaçait dans une situation coutumière et rassurante: celle d'un homme dépourvu d'ambition et que rien ne prédispose à la réussite sociale.

Les symptômes qui pourraient faire croire à un dysfonctionnement caractérisé de l'appareil urogénital sont plus tardifs encore: ils ne se manifesteront qu'au moment de la publication du premier *Discours*¹⁸. Ce n'est donc qu'au livre VIII des *Confessions* que l'on trouvera la

première description circonstanciée de « l'étrange maladie ». Ce qui avait été dit une première fois, dans une brève séquence, au début de l'ouvrage, est maintenant développé, comme si le moment était enfin venu de donner à ce thème toute sa résonance: l'exposé du diagnostic et de l'anamnèse (I, 361) se poursuivra, après trois pages consacrées à la « réforme », par le rappel des divers traitements que le patient a subis sans succès.

Ce qu'il importe de remarquer ici, c'est la place qui a été réservée à ce développement dans le récit des *Confessions*. L'ordre des séquences narratives n'est jamais indifférent, surtout quand il s'agit d'un auteur singulièrement attentif à organiser les données autobiographiques selon une logique interne, qui n'apparaît pas toujours à une première lecture. Nous avons vu que l'aveu des pratiques autoérotiques gagnait, dans la pensée de Rousseau, à être *déplacé*. Cette conduite de fuite était ainsi donnée comme un antidote aux séductions de l'amour, et l'art de la présentation — qui n'est que la construction d'un autre discours aux visées plus secrètes — produisait l'effet inattendu d'annuler momentanément la « faute », grâce à un éclairage ingénieux: évoquant les tentations qui pouvaient l'assaillir au moment où il s'installe chez M^{me} de Warens, Jean-Jacques notait en effet: « Que de stimulants! tel lecteur qui se les représente me regarde comme à demi mort. Tout au contraire; ce qui devait me perdre fut précisément ce qui me sauva, du moins pour un temps. » ¹⁹

On se demandera donc pourquoi le premier texte important sur la maladie n'apparaît qu'au livre VIII. De l'examen attentif du contexte, qui nous renseigne sur les événements contemporains, nous pouvons conjecturer que les symptômes morbides sont étroitement liés au premier grand succès de l'écrivain. A en croire l'ordre du récit autobiographique, ces troubles somatiques prennent place entre la crise de Vincennes et la publication du premier *Discours*: « Ce ne fut qu'après la détention de Diderot que l'échauffement contracté dans mes courses de Vincennes durant les terribles chaleurs qu'il faisait alors me donna une violente néphrétique, depuis laquelle je n'ai jamais recouvré ma première santé » (I, 361). Ainsi l'entrée dans la carrière des lettres, qui représente, contrairement aux déclarations de l'auteur, la réalisation d'un désir fort ancien, s'exprime au niveau du corps par une subite détérioration de l'état physique: la *chute* dans la maladie fera contre-poids aux gratifications libidinales qui procèdent de la reconnaissance du talent d'écrivain et de l'*ascension* sociale qui l'accompagne.

Certaines lettres viennent appuyer le récit des *Confessions* ²⁰. C'est ainsi que Jean-Jacques apprend à M^{me} de Warens, le 12 mars 1750, qu'il a été malade tout l'hiver, soit pendant la période où il est absorbé par la rédaction de son *Discours*: « Je n'ai eu tout cet hiver, quoique très doux, que rhume, que fièvre, qu'ardeur d'urine, mes convalescences ne sont que des passages d'un mal à un autre... » ²¹

Au moment où son ouvrage sort de presse, il est dans son lit et attend, comme une nouvelle accouchée, que Diderot, qui a joué son rôle dans la « délivrance », lui donne des nouvelles du nouveau-né: « Tandis que j'étais dans mon lit, il m'écrivit un billet pour m'en annoncer la publication et l'effet » (I, 363). Après que son pouvoir lui fut apparu, de façon toute subjective, dans la crise d'octobre 1749, il reçoit maintenant la confirmation objective que son intuition bouleversante était juste: « Cette faveur du public nullement brigüée et pour un auteur inconnu, me donna la première assurance véritable de mon talent, dont, malgré le sentiment interne, j'avais toujours douté jusqu'alors » (I, 363). C'est alors qu'il décide de changer sa vie et de mettre en place, à l'instant où il s'engage résolument dans la carrière d'auteur, une tactique défensive propre à « racheter » les gratifications libidinales qui le comblent. Dans une nouvelle séquence narrative, il reprend le thème de la maladie, qu'il lie étroitement cette fois à celui de la réforme, comme si les souffrances du corps, s'inscrivant dans son programme d'austérité, apportaient une preuve de plus de l'innocence de ses mœurs. Les illustres praticiens qu'il fait venir lui font « bien autant de mal que la maladie » (I, 365). Mais Jean-Jacques désire-t-il vraiment guérir? Il nous donne plutôt l'impression de chercher des témoins autorisés, qui vont enfin, en constatant les effets de la dernière attaque de son mal, entériner ses propres déclarations.

S'il appelle à son chevet un si grand nombre de savants, ce n'est peut-être que pour mieux démontrer l'impuissance de la science face à une maladie unique, qui est inscrite dans son destin. Les noms de « Morand, Daran, Helvétius, Malouin, Thierry » (I, 365), donnent au constat médical une plus grande publicité, tout en apportant la preuve que ses douleurs ne sont pas imaginaires ²². Il semble pressentir (et même souhaiter) que sa maladie, qui défie le savoir des médecins les plus avertis, le fera souffrir jusqu'à sa mort. Il est significatif de le voir acheter, à l'instant où il entre dans la période la plus productive de sa vie, une provision de sondes ²³, dont il dit avoir fait, « pendant huit ou dix ans » (I, 365), un usage presque constant: « M'étant aperçu que les sondes

de Daran, qui seules me faisaient quelque effet et *sans lesquelles je ne croyais plus pouvoir vivre*, ne me donnaient cependant qu'un soulagement momentané, je me mis à faire à grands frais d'immenses provisions de sondes pour pouvoir en porter toute ma vie, même au cas que Daran vint à manquer » (I, 365).²⁴ S'il collectionne avec tant de soin les « bougies » de Daran, c'est peut-être qu'il éprouve le besoin de garder à ses côtés, comme autant de preuves de ses misères physiques, les armes de ses supplices continuels. Ou cherche-t-il, en achetant « à grands frais d'immenses provisions de sondes », à se convaincre lui-même que ses maux l'accompagneront jusqu'à la mort, entrant en maladie comme d'autres entrent en religion ? De toute façon la conviction que son seul devoir est de *survivre* le rassure : paradoxalement, c'est parce que ses jours sont comptés qu'il se sent autorisé à *vivre* et à poursuivre sans trop d'angoisse une activité créatrice des plus gratifiantes.

Nous croyons pouvoir affirmer qu'il existe une étroite relation entre les symptômes morbides de la maturité, qui occupent le devant de la scène pendant une décennie (1751-1761), et la production des grandes œuvres. Dans les *Dialogues*, Rousseau évalue précisément à dix ans la durée de ses « souffrances habituelles », dont il se dit guéri, et il est le premier à remarquer que cette période coïncide avec celle des grandes réalisations littéraires : « Il se porte mieux qu'il ne fit jamais. Il n'a plus ces souffrances habituelles, cette migraine, ce teint pâle, cet air mourant qu'il eut constamment dix ans de sa vie ; c'est-à-dire pendant tout le temps qu'il se mêla d'écrire, métier aussi funeste à sa constitution que contraire à son goût, et qui l'eût mis au tombeau s'il l'eût continué plus longtemps... » (I, 866).²⁵ Sans le rôle bénéfique que *sa* maladie a joué pendant la période la plus productive de sa vie, Jean-Jacques ne serait peut-être jamais parvenu à s'accomplir si pleinement. Malgré le choix du métier d'artisan, malgré l'indifférence qu'il affecte à l'égard de sa « petite gloriole d'auteur », il se serait senti encore coupable d'avoir évincé ce père, dont l'image respectée est à jamais gravée dans sa mémoire, et d'avoir mis à nu un désir de gloire et de puissance qui l'habitait depuis longtemps. Il voudrait nous cacher les jouissances que lui procure ce pouvoir créateur dont il commence à prendre mesure ; mais il ne peut ignorer que ses deux *Discours* lui ont permis de faire entendre, avec une autorité souveraine, la voix d'un homme qui, fort de quelques certitudes inébranlables, est décidé à convaincre les autres. En écrivant *La Nouvelle Héloïse*, il sera emporté par un désir un peu différent, qui prend racine dans un passé plus profond : le bénéfice de l'œuvre sera de pouvoir

toucher le cœur des femmes sensibles, qui se seront laissé séduire à la magie de son style enflammé. Ce pouvoir singulièrement érotisé, dont le succès du *Devin* lui avait révélé les possibilités surprenantes, il le ressentira aussi comme une gratification libidinale coupable²⁶. Mais c'est ici que la maladie aura son rôle à jouer : elle témoigne à sa façon que la gloire littéraire, même si elle est l'effet d'un éros créateur qui prend plaisir à s'affirmer avec force, est un enfantement douloureux. Un écrivain, si génial soit-il, ne saurait *s'oublier* impunément, et il importe de faire savoir aux autres que le prétendu gain libidinal se solde finalement, sinon par un échec, du moins par des souffrances physiques presque intolérables²⁷.

Se dire victime d'une maladie cruelle et inguérissable est une façon de plaider non coupable : « Et c'est être innocent que d'être malheureux », écrivait La Fontaine pour disculper Fouquet²⁸. Mais les affirmations réitérées d'innocence, nous l'avons déjà constaté, sont le signe évident d'une angoisse. Jean-Jacques, qui ne cesse de se dire privé de tout désir, ne redoute-t-il pas au contraire, sinon d'être surpris en flagrant délit de désir, du moins de se trouver dans une situation dangereuse, où la pureté des intentions pourrait être mise en échec et trahir ce qui se cache sous l'obsession de la pureté ? Il sait qu'une incessante vigilance est nécessaire pour préserver son « innocence » et éloigner jusqu'à l'idée d'une convoitise. Il lui arrive même de reconnaître que les hommes, si les défenses morales venaient à disparaître, n'hésiteraient plus à faire le mal. S'il ne croit pas échapper à la règle générale, il rappelle volontiers que nul n'a le droit de se prétendre meilleur que lui²⁹. C'est ce qu'il déclare dans une lettre à Théodore Tronchin : « Il n'y a pas un seul homme au monde qui, s'il faisait tout ce que son cœur lui propose de faire, ne devînt en fort peu de temps le dernier des scélérats. »³⁰ Dans *Les Confessions*, il raconte un incident particulièrement propre à mettre en lumière le conflit inconscient qui le déchire. Il exerce alors les fonctions de caissier chez Francueil, receveur général des finances. Or, à l'occasion d'un voyage que fait son patron et ami, il se trouve, pendant quelques jours, seul responsable de « cette maudite caisse » (I, 361), « où il n'y avait cependant pour lors que vingt-cinq à trente mille francs » (I, 360). L'inquiétude qui le tourmente pendant cette absence retiendra notre attention, puisqu'elle est étroitement liée à l'apparition de la maladie, dont l'origine psychique est nettement indiquée : « Les soucis, l'inquiétude d'esprit que me donna ce dépôt me firent sentir que je n'étais point fait pour être caissier, et je ne doute point que le mauvais sang que je fis

durant cette absence n'ait contribué à la maladie où je tombai après son retour » (I, 360-361). Cette maladie, qui semble avoir duré plus longtemps que ne le dit le récit des *Confessions* ³¹, se produisit effectivement à l'époque où Rousseau était caissier de Francueil. La situation perturbante n'aurait, comme le remarque l'intéressé, que « contribué » à l'apparition des troubles fonctionnels. Mais ceux-ci, même si la nature authentiquement organique des symptômes avait pu être constatée après examen médical, n'en ont pas moins été *utilisés* par le patient à des fins défensives. Bien que n'affectant que le corps, ils peuvent être interprétés *aussi* comme une réponse aux conflits internes que le malade ne parvient pas à surmonter: les défenses que la névrose avait mises en place « trébuchent dans leur fonctionnement » ³², et l'événement somatique, dont la signification symbolique n'est pas facile à décoder, devient le support unique de l'angoisse. Jean-Jacques semble, au moment où Francueil lui délègue ses pouvoirs, trouver dans la maladie un alibi inespéré, qui lui permet de se dérober à une responsabilité mal tolérée. Se voyant seul dépositaire de la caisse d'un fermier général, il éprouve une sorte de panique à l'idée de partager le pouvoir de son maître ³³, comme s'il allait toucher à quelque chose d'interdit. Il sait en effet que l'argent, pour lequel il dit avoir toujours montré un désintéressement exemplaire, représente une puissance accumulée, et qu'il est, quoique de façon substitutive, une promesse de jouissances — s'apparentant en cela à l'énergie libidinale qu'il investit dans son œuvre et voudrait nous dissimuler. Ce qu'il redoute, ce n'est sans doute pas une subite convoitise qui le pousserait à détourner à son profit une partie de ce précieux dépôt ³⁴, mais le risque, comme jadis à Bossey, où « les apparences (le) condamnaient » (I, 19), de se trouver dans l'impossibilité de prouver son innocence, si quelque « manque » venait à être constaté dans cette « maudite caisse ». Il sait que les conditions sont remplies pour que le regard accusateur de l'autre ait prise sur lui et le constitue scélérat, malgré les protestations d'innocence les plus convaincues.

Pour tenter d'établir l'interaction probable entre les événements perturbants de la vie sociale et ceux de la vie physiologique, il faudrait que la *Correspondance* nous fournisse un plus grand nombre de lettres permettant de dater avec précision les périodes où les troubles physiques passent par une crise aiguë. Un tableau synoptique, qui présenterait sur deux colonnes les événements marquants de l'évolution morbide et ceux de la vie affective, ferait peut-être apparaître certaines constantes, à partir desquelles les fantasmes qui ont servi de soutien aux manifestations

psychosomatiques pourraient être conjecturés³⁶. Nous devons nous contenter de remarquer que certaines lettres, qui viennent confirmer le récit des *Confessions*, nous apportent des indications suggestives. Ainsi, au moment où il compose *Le Devin du village*, dont une première répétition a lieu à Chaillot le 24 juin 1752, Jean-Jacques se déclare assez sérieusement malade. Dans une lettre du 12 août 1752 à son ami Lenieps³⁶, il déplore que « le travail forcé et les souffrances » lui dérobent les heures qu'il voudrait consacrer à ses amis. Dans le récit qu'il fait de la dernière répétition du *Devin* à Fontainebleau, qui eut lieu quatre mois plus tard, il nous montre assez clairement que l'attente de cette représentation, où il voyait déjà l'auteur triomphant prisonnier de son public et exposé à la curiosité générale, suffit à le plonger dans l'inquiétude.

Au mois de décembre de la même année, *Narcisse* est donné au Théâtre-Français. Cette comédie met son auteur, une fois de plus, dans l'obligation angoissante d'assister à la représentation³⁷. Heureusement que celui-ci fut dispensé, grâce à l'accueil plutôt froid du public, d'affronter un nouveau succès, qui lui aurait fait éprouver, comme après le *Devin*, « la honte et l'embarras d'un coupable » (I, 377).³⁸ Mais à la fin de l'année, pour répondre aux objections de ceux qui s'étonnent de voir le contempteur des sciences et des arts composer une comédie, il rédige la *Préface de Narcisse*, dans laquelle il tente de justifier ses inconséquences et de montrer que « l'amour de la réputation » ne lui a pas fait oublier « celui de la vertu »³⁹. Il fut sans doute plus troublé qu'il ne le dit par cette représentation publique, qui le montrait attaché à une œuvre qui le mettait en contradiction avec ses sévères principes, quoiqu'il la présente comme un péché de jeunesse. Or, dans une lettre du 13 février 1753, il apprend à M^{me} de Warens que son « mal » s'est tellement aggravé pendant l'hiver, qu'il se croit à l'article de la mort : « Votre fils s'avance à grands pas vers sa dernière demeure. Le mal a fait un si grand progrès cet hiver que je ne dois plus m'attendre à en voir un autre. »⁴⁰ Quelques jours plus tard, le *Devin* est mis en répétition, à l'Opéra cette fois. L'auteur, à l'idée de cette nouvelle rencontre avec son public, éprouve les affres du créateur soucieux de dissimuler l'énergie libidinale qu'il investit dans son œuvre. Dans la nouvelle lettre qu'il adresse à M^{me} de Warens, il rapproche de façon significative son état morbide et l'attente anxieuse qui est la sienne : « Je suis dans les douleurs de la maladie et dans les tracasseries d'un opéra ; car c'est demain la première représentation du *Devin*. Je vais me traîner à la répétition, malgré un

violent mal de gorge; je me ferai soigner en revenant, mais je crains fort d'être demain retenu dans mon lit, et je sens que j'aurai besoin de toute ma philosophie pour y rester patiemment. » ⁴¹ Sans doute ne s'agit-il, dans ce dernier cas, que d'un « mal de gorge », et le terme de « douleurs » ne semble pas désigner les « souffrances habituelles » ⁴² du correspondant. Mais Jean-Jacques se montre singulièrement habile, quelle que soit la nature de sa maladie du moment, à utiliser l'événement somatique en vue d'une diminution d'angoisse: à la veille de la première parisienne du *Devin*, il se sent certainement rassuré à l'idée que le mal qui s'est déclaré rend sa présence à l'Opéra problématique, et que la crainte qu'il éprouve comme auteur s'efface devant celle de devoir rester chez lui (« je crains fort d'être demain retenu dans mon lit »).

C'est en août 1755 que le second *Discours* est mis en vente à Paris. Le 10 de ce mois, Rousseau écrit à Jean Jallabert, un ami genevois: « Mes maux empirent tellement, et mes douleurs sont si vives, que je ne saurais écrire quatre lignes de suite sans effort. Il y a peu d'apparence que je puisse passer l'hiver, encore moins que j'aie au printemps la force d'entreprendre le voyage. » ⁴³ Décidément, il connaît l'art de jouer de sa maladie, l'invoquant une fois pour échapper à une situation gênante, une autre pour s'excuser, comme ici, de ne pas se rendre à Genève, conformément à ce qu'il avait promis. Trois mois plus tard, dans une lettre au même correspondant, il attribue cet « assez violent accès de (son) mal » à la fatigue et au « trouble causé par la perte de M. Mussard ». Mais il se dit alors guéri, avouant qu'après avoir vainement alarmé ses amis, « il (lui) reste la honte d'être encore en vie » ⁴⁴. Cette petite honte ne s'explique-t-elle pas aussi par l'impossibilité où il est de se cacher à lui-même que, pour avoir trop bien su tirer profit des leçons de Maman et de son art de s'inventer des maladies ⁴⁵, il donne raison, rétrospectivement, aux médecins de Montpellier, qui l'avaient regardé « comme un malade imaginaire » (I, 258)?

Si les troubles fonctionnels lui permettent de rendre moins aigus certains conflits inconscients, dont nous ne pourrions sans doute jamais préciser la vraie nature, ils auront aussi pour lui, une fois accrédités dans l'opinion publique, des conséquences bénéfiques: ils lui donneront la possibilité, à l'époque où ses amis philosophes lui reprocheront de fuir la société en vrai misanthrope, de légitimer son goût de la solitude, sa pollakiurie l'obligeant à chercher des « lieux fourrés et sombres » où il ait tout loisir d'obéir aux sommations d'une nature torturante « sans être vu même des paysans » ⁴⁶. En outre, le port de l'habit arménien

trouvera aussi un semblant d'explication dans les complications urinaires, puisque la première idée de cet accoutrement lui serait venue à Montmorency, c'est-à-dire à une époque « où le fréquent usage des sondes (le) condamnant à rester souvent dans (sa) chambre, (lui) fit mieux sentir tous les avantages de l'habit long » (I, 600). Rappelons enfin que les pratiques autoérotiques elles-mêmes seront considérées, sinon comme une thérapie bénéfique, du moins comme un moindre mal, puisque, après avoir « remarqué que l'habitation des femmes empirait sensiblement (son) état », il ajoute, dans une variante du manuscrit de Paris déjà citée : « le vice équivalent dont je n'ai jamais pu bien me guérir m'y paraissait moins contraire » (I, 595, var. a).

Nous ne cherchons pas à minimiser l'angoisse réelle que Jean-Jacques pouvait éprouver, quand il se sentait torturé à l'idée qu'un pressant besoin allait le forcer à quitter une réunion mondaine ou que le rétrécissement progressif de l'urètre lui promettait une mort prochaine. Même si, dans certains cas, il a consciemment exagéré ses maux pour mieux se dérober à une situation mal tolérée, il n'en a pas moins vécu, pendant plusieurs années, sous la dépendance de son corps, dont l'étrange constitution ou les caprices fonctionnels, quand ils ne le faisaient pas souffrir réellement, représentaient néanmoins une menace constante. Si nous pensons qu'il importe d'accorder un rôle prépondérant aux projections fantasmatiques dans l'étiologie des troubles urinaires, cela ne veut pas dire que nous réduisons les symptômes morbides à une élaboration consciente de l'imagination du malade. Nous n'ignorons pas que le débat, qui oppose les partisans de la psychogenèse à ceux de la somatogenèse, reste ouvert. Les névralgies vésicales, même si elles sont provoquées par des tensions émotionnelles, peuvent à la longue prendre possession du corps au point que le patient en devient victime d'une sorte d'illusion organique. Dans certains cas, il a été possible d'observer le processus selon lequel les émotions peuvent, dans des périodes de paroxysme anxieux, atteindre certains organes et provoquer, par exemple, un ulcère gastrique. Comme le remarque Jean Delay, la médecine psychosomatique a porté notre attention sur le rôle pathogène des tensions émotionnelles dans certaines formes de société, qui occasionnent des « troubles fonctionnels transitoires, mais que la répétition *organise*, et par le fait même *organicise* »⁴⁷. C'est malgré lui que Jean-Jacques se sent tout à coup victime du besoin érotisé, comme si le corps, après avoir été nié par les tendances angélistes, prenait sa revanche. C'est parce qu'il s'est voulu trop *innocent* et désincarné que Rousseau se trouve confronté

à nouveau au spectre de la *culpabilité*. C'est un peu ce qui se passe chez un enfant qui « rougit », à l'instant où la disparition d'une somme d'argent est constatée. Il était seul dans l'appartement familial et la crainte qu'on le juge coupable s'empare subitement de lui; la conviction intime de son innocence ne parvient pas à maîtriser la subite angoisse qui s'empare de lui à l'idée que « les apparences » le condamnent. Il pressent que la moindre rougeur sur son visage viendrait apporter la preuve supplémentaire, que les regards parentaux posés sur lui semblent attendre. S'il rougit effectivement, c'est que, pris au piège d'une situation diabolique (que l'on se rappelle la *maudite caisse* de Francueil), le vrai désir, débusqué et *trahi par le corps*, montre son vrai visage ⁴⁸.

Ce que l'on peut affirmer avec plus d'assurance, c'est que Rousseau, qui nous donne dès l'époque des *Charmettes* de nombreuses preuves de ses tendances somatisantes, cherche à engloutir dans le corps les décharges émotionnelles que sa conscience refuse de vivre et de voir. On ne s'étonnera donc pas qu'il soit peu disposé à chercher dans le psychisme l'origine de ses maux, puisque ce serait aller en sens inverse du mouvement le plus profond de sa nature. Ce sont de semblables défenses que Jean Delay remarque chez ceux de ses patients qui souffrent de désordres neuro-végétatifs: « De tels malades consultent plus volontiers d'autres spécialistes que le psychiatre, et ceci s'explique: ils ne peuvent admettre que l'origine de leurs troubles soit mentale, car tout le système forgé par leur subconscient consiste à fuir dans la maladie physique une situation intolérable. » ⁴⁹ Dans son *Testament* de 1763, Jean-Jacques repousse également tous les conseils de ceux qui refusent de croire à la réalité organique de ses maux: « les médecins et chirurgiens n'ont jamais fait sur mon mal que des raisonnements vagues par lesquels ils cherchaient bien plus à me consoler qu'à m'instruire; *faute de savoir guérir le corps ils ont voulu se mêler de guérir l'esprit* » ⁵⁰.

Mais c'est dans *Les Confessions* qu'il manifeste de la façon la plus convaincante son refus de toutes les explications psychologiques. Au printemps de 1761, son « triste état » finit par alarmer tout à fait le maréchal de Luxembourg, qui, le « voyant souffrir sans relâche » (I, 571), le détermine à consulter le frère Côme. Ce religieux, qui s'était fait une grande réputation comme chirurgien, vient à Montmorency au mois de juin et sonde le philosophe en présence du maréchal. L'intervention, qui dure « plus de deux heures », est douloureuse; mais le patient s'efforce « de retenir les plaintes pour ne pas déchirer le cœur sensible du bon maréchal » (I, 572), dont la présence à ses côtés a sans doute une signifi-

cation plus importante qu'il ne semble, puisque ses souffrances physiques sont constatées par un témoin d'une grande probité, qui pourra attester l'authenticité du diagnostic qui va être prononcé. L'illustre praticien, qui était un spécialiste de l'opération de la pierre, peut affirmer, après trois sondages successifs, « qu'il n'y avait point de pierre », mais la prostate, qui est déclarée « squirrheuse et d'une grosseur surnaturelle », donne au malade la certitude que son mal est bien organique : « Il trouva la vessie grande et en bon état, et finit par me déclarer que je souffrirais beaucoup et que je vivrais longtemps. » Ces paroles ont quelque chose de divinatoire : ce que Jean-Jacques a toujours souhaité, ce n'est pas de mourir, mais d'être reconnu souffrant pour avoir droit au désir. A cet endroit du récit autobiographique, il ne peut cacher la satisfaction qu'il éprouve à savoir que le mal, enfin rigoureusement défini, est observable et scientifiquement circonscrit à la sphère urogénitale : « C'est ainsi qu'après avoir été traité successivement pendant tant d'années de vingt maux que je n'avais pas, je finis par savoir que ma maladie incurable, sans être mortelle, durerait autant que moi. Mon imagination, réprimée par cette connaissance, ne me fit plus voir en perspective une mort cruelle dans les douleurs du calcul. Je cessai de craindre qu'un bout de bougie qui s'était rompu dans l'urètre il y avait longtemps n'eût fait le noyau d'une pierre. *Délivré des maux imaginaires plus cruels pour moi que les maux réels*, j'endurai plus paisiblement ces derniers. Il est constant que depuis ce temps j'ai beaucoup moins souffert de ma maladie que je n'avais fait jusqu'alors, et je ne me rappelle jamais que je dois ce soulagement à M. de Luxembourg sans m'attendrir de nouveau sur sa mémoire » (I, 572). Le diagnostic du frère Côme est celui que le patient attendait précisément. Il se trouve que le chirurgien a prononcé les paroles qui avaient le plus grand pouvoir thérapeutique. A force de jouer *de* sa maladie (ou même de *la* jouer) et de donner à ses tourments une publicité aussi grande que possible, Rousseau a finalement obtenu gain de cause : ses troubles organiques, pour avoir été officiellement reconnus, vont lui permettre de désinvestir progressivement le corps ⁵¹. Tout se passe comme si le malade n'avait pu envisager sa guérison qu'à la condition d'avoir en réserve une solution de rechange ⁵². Dès le jour où les idées délirantes prennent la relève, Jean-Jacques parle beaucoup moins de ses souffrances physiques. Partageant son temps entre la rédaction de ses écrits autobiographiques et des promenades vouées à des activités « innocentes », il se considère comme à peu près guéri : « Depuis qu'il a repris les doux loisirs de sa jeunesse, il en a repris la sérénité ;

il occupe son corps et repose sa tête; il s'en trouve bien à tous égards » (I, 866). Après la consultation de frère Côme, qui lui a donné l'assurance que sa maladie serait « incurable sans être mortelle », il congédie tous les médecins ⁵³ pour se confier à la seule nature. Sans doute pense-t-il ainsi retrouver l'unité de son être, puisqu'il pense avoir commis une faute de grande conséquence en renonçant à la vie d'un artisan genevois, pour laquelle il était fait, et en consacrant des années de travail à la réflexion, qui « est un état contre nature » ⁵⁴.

Le *Testament* de 1763 apporte une preuve supplémentaire de cette volonté, chez le malade, d'accréditer l'idée de l'origine organique de ses troubles urinaires. Craignant sans doute que le diagnostic du frère Côme soit encore, quoique prononcé en présence d'un témoin vénérable, susceptible d'éveiller des doutes, Jean-Jacques demande que son corps soit soumis à une autopsie. Un tel désir milite en faveur de la bonne foi du testateur, qui croit réellement que le scalpel d'un chirurgien parviendra à résoudre l'énigme de son « étrange maladie ». Mais celui-ci ne pouvait pas prévoir que cette autopsie, qui fut effectivement pratiquée « avec le plus grand soin par une équipe de trois chirurgiens et deux médecins », devait apporter un résultat tout contraire à celui qu'il espérait et donner un argument de poids aux partisans de la psychogénèse ⁵⁵. Au dire des praticiens, qui ont pu constater que « toutes les parties internes du bas-ventre étaient parfaitement saines », les troubles urinaires peuvent s'expliquer par « un état spasmodique des parties voisines du col de la vessie ou du col même » ⁵⁶. Le docteur Jacques Borel, qui croit que les troubles urinaires ne présupposent aucun support organique, pense que les états anxieux peuvent fort bien affecter la sphère urogénitale, selon un processus inconscient de somatisation qu'il décrit en ces termes: « Le mal est entièrement subjectif: c'est l'idée elle-même, l'idée anxieuse qui le crée. La localisation vésicale, moins fréquente que celles du cœur, de l'estomac, des bronches, n'est pas exceptionnelle; comme tout organe creux, avec son appareil d'orifices et de sphincters, la vessie est fort nerveuse, l'émotion suffit à en gêner la fonction. A partir de là, la névropathie peut se fixer sur elle, apportant les contractions, les inhibitions, les spasmes, tous les resserrements de l'angoisse, qui viennent en retour confirmer l'idée morbide. Il en résulte une dysurie, purement fonctionnelle, qu'aggrave l'attention même qu'y porte le sujet; la conscience gêne toujours une fonction automatique. Difficultés d'uriner, rétention qui n'est en réalité qu'une phobie de rétention ou incontinence qui n'est qu'une phobie d'incontinence, faux

besoins, polyurie passagère — les urines « nerveuses » — vagues sensations périnéales, sont les signes de l'affection, variable, intermittente, capricieuse au gré de l'humeur dépressive qui en est la cause, la condition, le fondement. »⁶⁷ Une telle explication, même si le ton en est quelque peu péremptoire, nous paraît parfaitement recevable. Ce que nous venons d'écrire, dans le seul but de mieux comprendre la façon dont Rousseau a utilisé et vécu sa maladie, abonde dans le même sens.

La médecine psychosomatique a d'ailleurs fait des progrès décisifs depuis l'ouvrage de Jacques Borel, qui s'inspire de concepts nosologiques un peu datés⁶⁸. Une étude récente, due à la collaboration de L. Chertok, O. Bourguignon et F. Guillon, de la clinique urologique de la faculté P. Aboulker à Paris, a été consacrée à « l'expression des fantasmes dans la sphère urogénitale »⁶⁹. L'enquête, qui a été effectuée à partir de cinquante-cinq dossiers de femmes cystalgiques, fait état des entretiens catamnésiques, c'est-à-dire des renseignements obtenus longtemps après la fin du traitement psychosomatique, dont l'efficacité peut ainsi être appréciée. Nous retiendrons principalement la façon dont les malades parlent alors de leur maladie, étant donné la très grande conformité que ces aveux spontanés offrent avec maints textes de Rousseau que nous venons de voir. « Certaines, nous dit-on, se réfugient dans l'idée qu'elles souffrent d'un mal inconnu, qui a mis en échec les plus éminents spécialistes (...). L'une d'elles a même légué son corps à l'Institut pour que les savants puissent découvrir la maladie mystérieuse dont elle a souffert (...). D'autres se laissent aller à leur ressentiment contre les médecins qui n'ont pas su déceler leur maladie ou contre ceux qui ne les ont pas prises au sérieux. Elles adoptent alors une attitude de résignation : j'aurai ça toute ma vie, je vivrai et mourrai avec... » Celles qui ont abandonné le traitement psychologique pour retourner dans le circuit médical ont vu leur état s'améliorer quand les analyses urologiques sont parvenues à déceler un semblant de substrat organique à leurs troubles : « L'une d'elles raconte naïvement : à partir du moment où on a trouvé cette colibacillose, ça a été beaucoup mieux. » Dans ce dernier cas, remarquent les auteurs de l'enquête, « la conversion de l'angoisse est relativement efficace ». Il est rare aussi que les patientes acceptent l'origine psychologique de leurs troubles. Le traitement psychosomatique leur paraît en général « inapproprié et inefficace ». « Au point de vue urinaire, ça ne m'a rien fait. J'ai un urètre rétréci. » Nous pourrions multiplier les citations, tant la conformité est grande entre la façon dont Rousseau a vécu son

« mal » et le discours des malades actuelles sur leurs douleurs vésicales, urétrales ou mictionnelles.

Jean-Jacques ne s'est donc pas inventé consciemment une maladie, et son corps a bien été le lieu où se sont englouties les tensions conflictuelles. L'angoisse coupable, d'origine sexuelle, s'est convertie et somatisée pour investir, durant les années de grande activité créatrice, la sphère urogénitale. Ce n'est qu'au moment où le « complot » prend la relève que la culpabilité, dont les forces surnoises sont à l'œuvre dans toutes les conduites de Rousseau, montrera mieux son vrai visage.

Mais on ne saurait expliquer cette nouvelle conversion sans tenir compte des événements décisifs qui ont bouleversé la vie de l'écrivain durant son séjour de six ans dans la vallée de Montmorency. Les diverses ruptures qui, de 1757 à 1758, enferment Jean-Jacques dans une solitude grandissante avant de le jeter sur les routes de l'exil, sont toutes une conséquence de la grande passion pour M^{me} d'Houdetot. Il importe donc, pour situer la dépression des dernières années dans une perspective dynamique, de comprendre l'importance de l'euphorie érotique qui, du printemps à l'été de 1757, bouleverse la vie de Rousseau avant de lui donner une orientation tout autre.

CHAPITRE XX

Aimer d'amour

Le poème est l'amour réalisé du désir demeuré désir.

René CHAR

A quarante-cinq ans, Rousseau ne saurait se prévaloir d'une riche expérience amoureuse. Outre les deux longues liaisons qui ont donné à sa vie une certaine stabilité (M^{me} de Warens et Thérèse), il n'a connu que trois brèves réalisations: une flambée d'amour de cinq jours pour M^{me} de Larnage, et deux brèves passades avec des « filles », la Padoana, dont les charmes étaient tarifés, et la « pauvre créature » de la rue des Moineaux, dont le « bon Klüpfel » disposait à son gré. Mais dans chacune de ces rencontres se dévoile, grâce à la diversité des circonstances et des partenaires, le champ fort complexe de l'éros rousseauiste et des interdits qui le circonscrivent. Dans la passion pour M^{me} d'Houdetot, le désir est resté, comme en présence de Zulietta, en deçà de l'assouvissement charnel. On peut y voir cependant plus qu'un épisode riche en signification: le point culminant de l'existence d'un homme qui se risque, pour une fois, à jouer son tout, c'est-à-dire à vivre son désir jusqu'à la limite de ce qu'il ose investir dans une relation amoureuse.

Jean-Jacques, fort conscient de l'importance de ce moment dramatique, l'annonce à deux reprises dans *Les Confessions*, sans toutefois révéler le nom de la femme qui allait bouleverser sa vie: « Je n'ai senti l'amour vrai qu'une fois en ma vie, et ce ne fut pas auprès d'elle » (I, 253), nous dit-il dans les pages consacrées à M^{me} de Warens. « Il était écrit que je ne devais aimer d'amour qu'une fois en ma vie, et qu'une autre qu'elle aurait les premiers et les derniers soupirs de mon cœur » (I, 360), répète-t-il à propos de M^{me} de Chenonceaux. Grâce à cet appel à la curiosité du lecteur, il donne au récit autobiographique une tournure romanesque, qui l'oriente vers cette péripétie attendue, après laquelle

il dit avoir fait « (ses) adieux à l'amour pour le reste de (sa) vie » (I, 544).

Il tient aussi à faire savoir que sa vie amoureuse se limite à une seule « passion », que Thérèse eût été incapable de lui inspirer, puisqu'il n'a « jamais senti la moindre étincelle d'amour pour elle » (I, 414). Cette dernière déclaration, que nous avons déjà rencontrée dans un chapitre antérieur, paraîtra sans doute suspecte ou peu vraisemblable. Nous pensons cependant qu'elle reflète assez bien ce que fut la vie du couple, après que les relations sexuelles se furent en quelque sorte normalisées et banalisées : Rousseau, que sa problématique amène toujours à dissocier amour et sexualité, devait logiquement désavouer les sentiments tendres qu'il avait éprouvés pour sa compagne dans les premières années de la liaison. S'il affirme ici, avec une certaine dose de cynisme, ne l'avoir jamais aimée, c'est donc qu'il lui reconnaît tacitement le rôle de partenaire sexuelle, s'étant senti autorisé à la désirer dans la mesure où il croyait ne satisfaire que les besoins du sexe.

Il n'est pas question de refaire ici l'histoire d'un épisode que les travaux d'Henri Guillemin, de Robert Osmont et de Bernard Guyon ont permis de mieux connaître, grâce à des précisions indispensables et des éclairages nouveaux. Notre propos est d'interpréter les conduites amoureuses et de vérifier si ce que nous avons déjà observé se trouve confirmé dans cette passion exceptionnelle, où Rousseau tente, pendant un ou deux mois, de jouer « sa chance d'amour total »¹.

Une fois de plus, la phase inaugurale est d'une grande importance, et rien n'est plus intéressant à comprendre que les mobiles qui décident, à l'insu de l'intéressé, de la subite passion pour M^{me} d'Houdetot. Jean-Jacques nous a d'ailleurs facilité la tâche, puisqu'il a le premier prêté attention à ces commencements, ayant noté avec soin les étapes décisives qui l'ont amené à déclarer ses sentiments.

Faut-il rappeler que tout le prédisposait à ne connaître « l'amour vrai » que pour une femme de condition élevée, qui occupât une position sociale opposée à celle de Thérèse ? Dès son départ de Genève, à l'âge de seize ans, il ne rêve qu'idylles romanesques, impatient de voir paraître les « Dames » ou les « Demoiselles » de ses rêves d'adolescent : « Je ne voyais pas un château à droite ou à gauche sans aller chercher l'aventure que j'étais sûr qui m'y attendait » (I, 48). En réalité, nous savons que cette belle inconnue qui est prête à l'accueillir dans son château enchanté se confond avec cette attente, qui est inscrite dans son monde imaginaire, de la femme qui le « reconnaîtra » et comblera son désir le plus profond. Jean-Jacques, chez qui les fantasmes sont plus forts que les incitations

venues de l'extérieur, est de ceux qui ne trouvent que ce qu'ils attendent depuis toujours ².

Un mois plus tard, nouveau converti à Turin, il assiste avec assiduité à la messe du roi, dans l'espoir de retenir l'attention de quelque princesse digne de ses hommages, et surtout — l'expression est à souligner — avec laquelle il puisse « faire un roman » (I, 72). On peut se demander si, dès cette époque, le futur romancier est en quête d'une femme réelle ou d'un personnage imaginaire qui, docile à ses désirs, prît place dans les situations les plus romanesques.

M^{lle} de Breil lui donne aussi, le temps d'un échange de regards, l'idée de cette beauté impérieuse aux pieds de laquelle il rêve de s'humilier dans un mouvement d'adoration passionnée. Mais ses espérances s'évanouissent rapidement, et, confondant à nouveau le rêve et la réalité, l'auteur des *Confessions* introduit cette clause désabusée, dont les termes ne sont pas pris au hasard: « Ici finit le roman » (I, 96).³

Elisabeth-Sophie-Françoise d'Houdetot ⁴ va permettre à Jean-Jacques de reprendre tous ces rêves avortés ou ébauchés et de vivre, pendant quelques semaines, l'amour tel qu'il l'a toujours imaginé. Faut-il croire que cette femme avait des qualités physiques ou morales qui avaient manqué à toutes les autres? Rien de moins vraisemblable. La brune M^{me} Basile devait avoir, quant au physique, un plus grand pouvoir de séduction. M^{me} de Chenonceaux, dont le « teint était d'une blancheur éblouissante », avait les « cheveux d'un blond cendré et d'une beauté peu commune » (I, 359), et portait « sur son visage cet air de douceur des blondes » auquel le cœur de Jean-Jacques « n'a jamais résisté » (I, 94).

Sophie, même si celui qui l'a vue avec les yeux de l'amour donne à entendre qu'elle « n'était point belle », possédait cependant certains avantages, qui ont toujours exercé sur l'imagination de son adorateur une fascination irrésistible: elle savait pallier les imperfections du corps en tirant parti de son charme, mettant « dans tous ses mouvements de la gaucherie et de la grâce tout à la fois », et savait l'art de toucher le cœur, le ciel lui ayant donné un caractère « angélique » (I, 439). Mais ce qui importe ici, ce n'est pas tant de ressusciter la gracieuse comtesse dans sa vérité physique, que de retrouver les circonstances qui expliquent la soudaineté de la passion qui va s'emparer de Jean-Jacques ⁵. Si la réalité objective y était pour quelque chose, celui-ci n'aurait pas attendu si longtemps pour s'éprendre d'une femme qu'il connaît depuis bientôt dix ans ⁶. C'est le lieu de rappeler la remarque si éclairante de Maria

Torok, à laquelle la problématique de Rousseau nous renvoie nécessairement: « La réalisation du désir n'est pas affaire de réalités objectives. Elle dépend de notre pouvoir de nous satisfaire et de notre droit à la satisfaction, c'est-à-dire de la liberté de mettre en œuvre les actes relationnels de notre corps. »⁷ Dès son installation à l'Ermitage, Jean-Jacques se trouve dans une situation favorable à « la réalisation du désir ». Il éprouve même le sentiment, tant son cœur aimant a été privé jusqu'à ce jour d'amour vrai, « que la destinée (lui) devait quelque chose » (I, 426). Découvre-t-il enfin son « droit à la satisfaction », ou se laisse-t-il emporter par l'espoir de quelque dédommagement, au moment où il se voit « atteindre aux portes de la vieillesse, et mourir sans avoir vécu » (I, 426)? S'il ose tout à coup céder aux aspirations les plus profondes de son cœur et prêter une oreille complaisante à la voix de l'instinct, c'est qu'il se voit lui-même avec d'autres yeux.

En quelques années il est devenu un auteur à la mode, et sa célébrité lui donne une assurance toute nouvelle: « Je n'étais plus cet homme timide et plutôt honteux que modeste, qui n'osait se présenter ni parler; qu'un mot badin déconcertait, *qu'un regard de femme faisait rougir* » (I, 417). S'il accepte l'invitation de M^{me} d'Eminay, c'est qu'il ne lui déplait pas de tomber dans les filets dorés d'une amitié si tendre, qui est parfois bien près de ressembler à de l'amour. Il sera « l'Ours » de cette indulgente oisive, qui consent à tous les caprices de son sauvage⁸. Il sait aussi l'art de faire entendre, peu avant son installation à l'Ermitage, qu'un ours peut cacher un cœur tendre, riche d'amour inemployé: « Croyez que mes termes ont rarement le sens ordinaire, c'est toujours mon cœur qui s'entretient avec vous, *et peut-être connaîtrez-vous quelque jour qu'il ne parle pas comme un autre.* »⁹ Ce sont là des signes avant-coureurs, qui montrent que Jean-Jacques n'est pas loin de se reconnaître des droits au désir. En novembre 1756, il reçoit de M^{me} d'Epinaï « un petit jupon de dessous de flanelle d'Angleterre », qu'elle a porté et dont elle voudrait qu'il se fasse un gilet. L'envoi est accompagné d'un billet si « charmant, plein de caresse et de naïveté » (I, 437), qu'il en éprouve le besoin de baiser « vingt fois en pleurant le billet et le jupon »¹⁰. Cette attention si touchante, il la ressent sans doute comme une délicate preuve d'amour, une invite à rendre la relation amicale plus intime, et se laisse aller à quelque rêverie érotique, où le miraculeux cotillon vient discrètement solliciter les prédispositions fétichistes que nous lui connaissons¹¹.

Il se trouve, depuis le 9 avril 1756, installé à l'Ermitage, tout proche

de la forêt de Montmorency, et le bonheur qu'il éprouve à vivre en contact étroit et durable avec la nature (ce qu'il n'avait plus fait depuis le temps des Charmettes) favorise tout à coup les rêveries les plus voluptueuses. Nous n'insisterons pas sur le rôle déterminant que vont jouer ces nouvelles dispositions affectives, puisque le récit des *Confessions* nous en donne une idée très précise (I, 425-428). Nous nous contenterons de remarquer, après tous ceux qui ont étudié la genèse de *La Nouvelle Héloïse*, que la phase romanesque est antérieure à l'entrée en scène de M^{me} d'Houdetot. Pendant une première période d'euphorie, Jean-Jacques évoque avec émotion les charmantes figures qui lui ont inspiré de l'amour dans sa jeunesse. Dans un second temps, il se montre docile aux inspirations de son « imagination créatrice » (I, 427), et se met à peupler les bois « d'êtres selon (son) cœur ». Dès ce moment, les figures du passé et les créatures imaginaires se mêlent étroitement, et trois personnages (deux amies, et l'amant de l'une d'elles) commencent à prendre consistance¹². Tout est alors en place pour que le romancier n'ait qu'à céder au besoin impérieux « d'exprimer sur le papier » (I, 431) ce qu'il s'est mis à imaginer comme malgré lui. C'est ainsi qu'après six années d'efforts pour se conformer à l'idéal viril et romain dont la première idée lui est venue de Plutarque, il laisse à nouveau affleurer sa nature féminine et tendre, qui avait fait de lui, dans son enfance, un grand lecteur de romans¹³. Il travaille à cet ouvrage, qu'il n'appelle encore que *Julie*, et c'est au printemps de 1756 que les « lettres éparses sans suite et sans liaison » (I, 431) naissent sous sa plume. Grâce à cette surprenante palingénésie, qui doit beaucoup aux vertus capiteuses de la belle saison¹⁴, les deux premières parties de son roman seront achevées au mois de mars de l'année suivante¹⁵, c'est-à-dire peu avant la seconde visite de M^{me} d'Houdetot, qui le détermine à tourner le dos au rêve pour tenter de rejoindre le monde réel, et à investir la créature vivante qui se présente à lui des pouvoirs de séduction qu'il avait prêtés à Julie.

Tout se passe comme si Jean-Jacques, pour avoir rejoint, au plus profond de son être, ce lac de tendresse oublié, se trouvait submergé d'un trop plein de vie. Mais il imagine aussitôt le moyen qui lui permet de canaliser l'afflux émotionnel : il choisit de « donner l'essor » à ce « désir d'aimer » qu'il n'a jamais pu satisfaire et de l'exprimer « sur le papier » (I, 431). Les vertus cathartiques de ce détour par l'expression lui permettent d'ordonner et de maîtriser ses émotions, qui, d'être ainsi *fixées* par l'écriture, lui apportent la conviction qu'il est le plus tendre des humains et le plus digne d'être aimé. Le timide Jean-Jacques est donc

parvenu à se dédoubler ¹⁶, et, dans les lettres brûlantes qu'il vient d'écrire, le meilleur de lui-même reste à jamais pris dans la trame des mots. Ces élans d'amour qu'il n'a jamais osé satisfaire, par crainte de l'aventure et de la rencontre avec l'autre, il les voit tout à coup sous ses yeux, réalité vivante et pourtant soustraite au devenir et aux vicissitudes des relations amoureuses. Pour avoir *dit* la passion de la façon la plus touchante, il se voit encouragé à la *vivre*, pour peu que les circonstances y prêtent la main.

Saint-Lambert, l'amant de M^{me} d'Houdetot, éprouve à l'égard de Jean-Jacques des sentiments non seulement amicaux, mais encore admiratifs. Il demande lui-même à son amie de se rapprocher du philosophe et de rechercher son amitié, pendant les périodes assez longues où ses obligations militaires le retiennent à l'étranger ¹⁷. Parlant de l'intimité trouble à laquelle ce rapprochement souhaité devait donner naissance, il reconnaît loyalement sa part de responsabilité: « C'est moi qui ai cherché à vous lier l'un à l'autre, et ce n'est assurément pas cela que je me reproche, il y a dans mon cœur un désir continu d'unir et de rassembler ce que j'aime et ce que j'estime le plus et je me suis toujours fait une image charmante de la manière dont je passerais ma vie à Eaubonne entre elle et vous, si nous pouvions vous engager à vivre chez elle. » On sera peut-être surpris de s'apercevoir que Saint-Lambert, dans cette lettre, manifeste des dispositions affectives singulièrement proches de celles de son correspondant: il envisage la vie à trois comme un projet « charmant », et se sentirait flatté de partager l'existence d'un homme qu'il admire, dont le talent littéraire ne semble pas lui porter ombrage ¹⁸, et avec lequel son caractère présente des affinités certaines ¹⁹.

Ce qui retiendra notre attention, c'est qu'en 1756 M^{me} d'Houdetot compte moins, aux yeux de Jean-Jacques, que l'amant qu'elle s'est choisi. Le fait d'être étroitement liée à Saint-Lambert suffit à lui donner du prix, et c'est dans cet éclairage qu'il importe d'aborder la phase inaugurale de cette passion, qui ne cessera à aucun instant de se jouer entre trois personnages. L'importance du rôle que va tenir ce tiers invisible et respecté est nettement indiquée dans *Les Confessions*: Sophie y est dès le début introduite dans une situation, où l'amour et l'amitié vont sournoisement conjuguer leurs effets: « Ses liaisons avec M. de Saint-Lambert, avec qui je commençais d'en avoir, *me la rendirent encore plus intéressante* » (I, 432). Dans une lettre que Leigh date du 6 juin 1756, la comtesse s'empresse de donner au philosophe des nouvelles de son ami, tout en se permettant de faire observer qu'elle est plus

à plaindre qu'à « gronder »²⁰, étant elle-même, depuis le 23 mai, sans nouvelles de son amant. Elle venait donc d'essuyer quelque amère semonce du vertueux citoyen, et pouvait mesurer l'exigence d'une amitié « virile », qui ne lui laissait espérer qu'un rôle d'intermédiaire, privilégié sans doute, mais bien loin d'annoncer celui qui lui serait bientôt réservé. Elle ne pouvait savoir que le pouvoir de ses charmes allait, dans quelques mois, renverser la situation.

En août, elle donne la vie à une fille²¹, et il semble qu'aucune lettre ne soit échangée entre Paris et l'Ermitage. Mais dans les premiers jours de l'année suivante, le 9 janvier probablement, elle se rend en personne chez le philosophe, et c'est alors que, son carrosse s'étant embourbé dans les chemins détrempés, elle arrive à pied et crottée. Cette première visite prend ainsi l'allure d'un début de roman, et l'imprévu de la situation donne l'éveil aux émotions les plus tendres : « Cette visite eut un peu l'air d'un début de roman. Elle s'égara dans la route. Son cocher, quittant le chemin qui tournait, voulut traverser en droiture, du moulin de Clairvaux à l'Ermitage : son carrosse s'embourba dans le fond du vallon ; elle voulut descendre et faire le reste du trajet à pied. Sa mignonne chaussure fut bientôt percée ; elle enfonçait dans la crotte ; ses gens eurent toutes les peines du monde à la dégager, et enfin elle arriva à l'Ermitage en bottes, et perçant l'air d'éclats de rire, auxquels je mêlai les miens en la voyant arriver : il fallut changer de tout ; Thérèse y pourvut, et je l'engageai d'oublier la dignité pour faire une collation rustique dont elle se trouva fort bien. Il était tard, elle resta peu ; mais l'entrevue fut si gaie qu'elle y prit goût et parut disposée à revenir » (I, 432). Lorsqu'il écrit ses *Confessions*, Jean-Jacques croit se rappeler que Sophie était venue jusqu'à l'Ermitage pour lui « apporter des nouvelles de cet ami, qui pour lors était (...) à Mahon » (I, 432). Henri Guillemin, qui a examiné et corrigé sur bien des points les documents épistolaires concernant « les affaires de l'Ermitage »²², a rectifié le récit des *Confessions* : ce n'est pas de Saint-Lambert qu'il dut être alors question, il n'était plus à Minorque à cette date, mais de Gauffecourt, qui était malade. L'erreur de Rousseau n'en est pas moins intéressante. On dirait qu'au moment d'évoquer ce début d'idylle si enchanteur, il n'ose écarter de sa pensée l'amant de Sophie, sous les auspices duquel les premières paroles d'amour vont bientôt prendre leur envol. Après cette première visite, le solitaire de l'Ermitage songe à cette charmante comtesse, et ce n'est pas sans un certain attendrissement qu'il lit et relit, le lendemain, le billet un peu précieux qu'elle lui écrit en lui renvoyant « les hardes »

prêtées. Il se laisse sans doute séduire au charme de ces paroles enjouées : « J'ai bien regret de vous avoir vu si peu. Restez dans vos bois, puisque vous vous y plaisez, mais permettez-nous de nous plaindre que vous vous y plaisiez tant. Je m'en plaindrais bien moins si j'étais plus libre et toujours sûre de ne vous point gêner. »²³ Touché et flatté de voir une si grande dame retenue par la crainte de le gêner, peut-être retrouve-t-il un peu de l'émotion que lui avait donnée la douce M^{me} de Chenonceaux, à laquelle il fut si près d'ouvrir son cœur. Il sait que Sophie d'Houdetot ne compte guère pour son mari et que son amant est le plus souvent absent. Il voit en cette comtesse de vingt-sept ans une femme aimante et pourtant privée d'amour — un peu comme lui — ce qui la rend peut-être plus attirante ou permet d'espérer moins de froideur que chez ces épouses trop vertueuses, telles M^{me} de Mably ou M^{me} Dupin, qui avaient feint naguère d'ignorer ses soupirs de Chérubin. Mais ce ne sont là que songes fugitifs, qui flottent indécis entre le rêve et la réalité, avant de se confondre avec les créatures romanesques qui n'ont cessé de l'occuper jusqu'à la fin de l'hiver 1756-1757.

Au retour du printemps, Sophie d'Houdetot s'installe avec ses enfants dans la maison que son mari a louée à Eaubonne, non loin de l'Ermitage, et M^{me} d'Epinay regagne La Chevette. Mais les deux cousines voient bientôt s'éloigner les hommes de leur entourage (époux et amants), la reprise des opérations militaires en Allemagne les obligeant à rejoindre les armées françaises. Le comte d'Houdetot est le premier à partir, suivi de peu par Grimm, qui est attaché au maréchal d'Estrées en qualité de secrétaire. Quant à Saint-Lambert, il appartient au corps de réserve et n'est appelé que vers le 8 mai 1757²⁴. Ces faits ne sont pas inutiles à rappeler, puisque le citoyen de Genève, tout occupé de ses romanesques visions, va devenir le centre d'attraction de cette société réduite et jouir de ce statut privilégié jusqu'en juillet, date à laquelle Saint-Lambert, envoyé en mission à Versailles, fait une apparition de trois semaines²⁵. C'est au cours du mois de mai 1757 que se situe la seconde visite de Sophie à l'Ermitage, et les termes dont l'écrivain se sert pour nous faire part de cet événement capital doivent retenir toute notre attention : « A ce voyage, elle était à cheval et en homme. Quoique je n'aime guère ces sortes de mascarades, je fus pris à l'air romanesque de celle-là, et pour cette fois ce fut de l'amour » (I, 439). Henri Guillemin est sans doute l'un des premiers à suggérer que ce travesti puisse jouer un rôle dans les sentiments de Rousseau : « Cette cavalière le bouleverse ; eût-elle monté en écuyère, aurait-elle été vêtue autrement, que bien des

choses peut-être, dans la vie de Jean-Jacques, n'eussent pas été ce qu'elles furent »²⁶. Mais l'historien nous paraît pécher ici par excès de réserve, refusant de prêter attention aux fantasmes masochiques que ce costume viril et la cravache que la cavalière tient sans doute à la main²⁷ peuvent éveiller chez l'ancien écolier de M^{lle} Lambercier ou de la petite Goton. Henri Guillemin se montre non seulement sourd au langage plus secret du désir pervers, dont certains aspects sont pourtant délicatement filigranés dans le discours autobiographique (que l'on se rappelle l'épisode de Zulietta ou celui des gracieuses cavalières d'Annecy), mais il récuse d'avance, et avec quelle assurance, toute explication qui ferait état de prédispositions masochiques, non sans interpréter à sa façon le récit de la fessée : « Masochisme ? Mais non, pas du tout ; et c'est là le contresens usuel ; la correction administrée n'avait pas été si violente ; son plaisir n'est point que cette main l'ait frappé mais qu'elle l'ait touché seulement. »²⁸ Une telle explication nous paraît irrecevable : elle n'est peut-être pas en contradiction avec ce que nous pouvons savoir du comportement psychosexuel de Rousseau, mais elle escamote le vrai problème, celui du masochisme, dont il est difficile de ne pas voir la présence dans l'épisode qui nous occupe ici. Le texte des *Confessions* nous apprend que quelque chose, dans l'apparence de la comtesse, donne l'éveil aux fantasmes et décide du brusque intérêt que l'écrivain lui porte : « Quoique je n'aime guère ces sortes de mascarades, *je fus pris* à l'air romanesque de celle-là... » La première visite, celle de janvier, avait eu « l'air d'un début de roman » (I, 432). Cette fois-ci, l'élément romanesque donne à la scène une dimension imaginaire, qui est capable d'en transformer le sens. Cette métamorphose ne sera plus due aux seules *circonstances* (les « éclats de rire » de la visiteuse qui arrive toute crottée), mais à un clivage de l'imaginaire féminin. Jean-Jacques regarde cette cavalière qui vient à lui vêtue « en homme » et armée d'une cravache, et l'ambiguïté de cette apparition remue dans son passé le plus profond des songes dormants, dont il a jadis trop fugitivement supputé les vertus capiteuses. Il est sans doute sincère lorsqu'il déclare ne pas aimer « ces sortes de mascarades »²⁹. Mais la sincérité n'étant pas incompatible avec les ruses de la mauvaise foi, peut-être cherche-t-il à se masquer combien le fascine cette visiteuse étrangement parée, à qui des bottes bien ajustées³⁰ donnent tout à coup un air impérieux. Il refuse de reconnaître que ces dehors virils exercent sur lui une séduction trouble. Plus tard, il obéit au même mouvement lorsqu'il prétend que la ceinture « de très belle soie avec des franges » qu'il se fait confectionner pour donner plus de

« noblesse » à sa robe arménienne n'est pas de son goût, comme il le fait savoir à M^{me} Boy de La Tour, dans une lettre écrite de Môtiers le 23 novembre 1762 : « J'espère que vous concevez bien que cette parure n'est pas faite pour satisfaire mon goût. »³¹ On peut voir au contraire, dans cette déclaration que d'autres textes viennent d'ailleurs infirmer, l'effet d'une manœuvre défensive, propre à minimiser la part d'une composante féminine parfois mal tolérée.

Sophie, dès cette seconde visite, entend sans doute parler de Julie et de Saint-Preux et, mise en confiance et encouragée par les dispositions si romanesques du philosophe, qu'elle imaginait plus sévère, elle laisse à son tour parler son cœur, prenant plaisir à évoquer l'absent qu'elle adore. « Ivre d'amour sans objet » (I, 440), Jean-Jacques entre aussitôt dans le rôle de confident qui se présente à lui ; il n'hésite pas à se féminiser, pour mieux s'identifier à Claire, l'amie de Julie, et il découvre, dans ce premier moment d'intimité, les charmes d'une relation ambiguë, où les besoins du sexe, pour être tenus en veilleuse, n'en érotisent pas moins tous les sentiments. Ce n'est pas sans une secrète concupiscence que Saint-Preux avait contemplé l'étreinte des deux cousines, rendue plus touchante par l'identité des sexes, qui semblait la préserver du trouble des sens : « Dieu ! quel ravissant spectacle ou plutôt quelle extase, de voir deux beautés si touchantes s'embrasser tendrement, le visage de l'une se pencher sur le sein de l'autre, leurs douces larmes se confondre, et baigner ce sein charmant comme la rosée du ciel humecte un lis fraîchement éclos ! J'étais jaloux d'une amitié si tendre ; je lui trouvais je ne sais quoi de plus intéressant qu'à l'amour même, et je me voulais une sorte de mal de ne pouvoir t'offrir des consolations aussi chères, sans les troubler par l'agitation de mes transports. Non, rien, rien sur la terre n'est capable d'exciter un si voluptueux attendrissement que vos mutuelles caresses, et le spectacle de deux amants eût offert à mes yeux une sensation moins délicieuse. »³² On peut voir, dans ce tableau d'une amitié où l'amant devenu voyeur trouve quelque chose de *plus intéressant que l'amour même*, la réalisation d'un désir préhistorique, dont *Les Confessions* nous ont révélé l'insistance. L'état fusionnel, favorisé par la négation de la différence des sexes, représenterait l'image la plus parfaite du bonheur et renverrait à un idéal hermaphrodite, seul capable d'annuler la séparation d'avec l'Autre³³.

A la troisième visite de Sophie, Jean-Jacques, qui a bu « à longs traits la coupe empoisonnée », se décide à faire connaître ses sentiments à cette « femme dont le cœur était plein d'un autre amour » (I, 440).

S'il s'engage si résolument sur cette voie sans issue, c'est sans doute qu'il trouve, dans l'échec même, de quoi stimuler ses désirs. Rassuré à l'idée que Saint-Lambert, dès le début, s'interpose entre lui et Sophie, il aura toute licence de dire impunément cette passion, qui, pour être sans espoir, lui permettra d'adopter une position d'humilité adorante et souffrante. Mais cette souffrance, qu'il subit comme un châtement préventif, est le prix payé d'avance pour se sentir autorisé à aimer.

Dans un premier temps, comme jadis dans la chambre de M^{me} Basile, Jean-Jacques s'en remet au langage des signes : « La honte compagne du mal me rendit muet, tremblant devant elle; je n'osais ouvrir la bouche ni lever les yeux; j'étais dans un trouble inexprimable qu'il était impossible qu'elle ne vît pas » (I, 441). Dans un second temps, voyant que la comtesse semble ne pas saisir le sens de cette magie amoureuse, il se décide à lui *avouer* son trouble : « Je pris le parti de le lui avouer, et de lui en laisser deviner la cause : c'était le lui dire assez clairement » (I, 441). Cette conduite prudente, qui n'est qu'un appel à la compréhension de l'autre, est propre à rassurer une conscience coupable. Ce que l'on *avoue*, c'est le répréhensible ³⁴, et la seule chose que l'amoureux honteux ose ici faire savoir, c'est qu'il se sent coupable et se condamne lui-même ³⁵. C'est ainsi que Jean-Jacques, sur le point d'oser pour une fois se déclarer le premier, trouve le moyen de renverser la situation en obligeant son amie à interpréter elle-même le langage muet du corps et à prendre seule le risque de la parole ³⁶. Par ce détour habile, qui lui permet de donner à Sophie une position dominante, il se retrouve lui-même dans la situation la plus conforme à ses aspirations : celle de l'enfant soumis qui, transparent ³⁷ sous le regard de la femme toute-puissante, attend que celle-ci prononce les paroles qui décident de son sort. Le voici donc, dans une certaine mesure, délié de sa responsabilité : c'est Sophie qui, à trois reprises, est venue jusqu'à lui, obéissant elle-même à Saint-Lambert, qui « l'y avait exhorté » (I, 440).

Ce fait, et quelques raisons suspectes que souffle la mauvaise foi, vont permettre à Jean-Jacques de s'abandonner à la force du désir, comme si, par suite d'un dédoublement, lui-même se sentait victime innocente d'une passion inéluctable, qui décide à sa place : « Coupable sans remords, je le fus bientôt sans mesure, et de grâce, qu'on voie comment *ma passion* suivit la trace de mon naturel pour m'entraîner dans l'abîme. D'abord *elle* prit un air humble pour me rassurer, et pour me rendre entreprenant elle poussa cette humilité jusqu'à la défiance » (I, 442). ³⁸

Dans *Les Confessions*, Rousseau s'explique assez clairement pour que l'on puisse saisir ce qui lui a permis, pour une fois, de connaître « l'amour dans toute son énergie et dans toutes ses fureurs » (I, 445). Nous nous efforcerons de dégager ici les raisons qui, pour avoir levé certains interdits, l'ont engagé à s'aventurer dans une situation où l'amour, inséparable des fantasmes qui lui donnent sa dimension véritable, pût s'employer « sans remords ». Sophie, femme aimante mais provisoirement séparée de celui qu'elle aime — « il y avait six mois qu'elle vivait seule » (I, 444) — s'offre à lui comme une sœur d'infortune. Très tôt, le désir peut déployer *librement* ses effets à l'intérieur du champ assez étroit où il se trouve *circonscrit*. Les paroles d'amour les plus brûlantes et les gestes les plus osés seront permis, puisque celui qui aime a la certitude, pour lui rassurante, que l'assouvissement charnel ne saurait être recherché ou même envisagé sans compromettre cet équilibre miraculeux, qui crée toute l'euphorie amoureuse. Il peut donc se laisser prendre aux pièges de la mauvaise foi et tenter les « premières approches », tout en refusant de voir les possibilités de développement temporel que sa conduite implique. Oubliant son propre corps, puisqu'il se veut désincarné et désintéressé, il ne sera, par la magie de la parole, que volonté de transcendance et désir de posséder l'âme de la femme aimée : « Non, jamais homme ne fut si aimable, et jamais amant n'aima comme vous ! » lui dira Sophie le jour où la passion atteindra son paroxysme ³⁹. Si la parole se fait ainsi vibrant appel à la bienveillance attendrie de l'autre, c'est que Saint-Lambert ne cesse, quoique invisible, d'être impliqué dans la relation amoureuse, comme le souligne nettement le texte des *Confessions* : « Je la voyais presque tous les jours, *et toujours l'amour en tiers entre elle et moi* » (I, 445). L'amant absent joue un rôle ambigu, puisqu'il est celui qui autorise, ayant engagé son amie à se rapprocher du philosophe comme si une sorte d'intimité à trois lui paraissait plus propre à enrichir l'amitié qu'à la compromettre. Sophie, de son côté, se montre désireuse de sauvegarder cette entente à trois, dont Saint-Lambert lui a peut-être donné le premier l'idée : « Elle ne me parlait de rien avec plus de plaisir que de l'intime et douce société que nous pouvions former entre nous trois, quand je serais devenu raisonnable... » (I, 441).⁴⁰ Mais le tiers invisible est aussi celui qui rend la possession physique impossible. Jean-Jacques peut ainsi « s'oublier » et faire connaître les sentiments tendres dont son cœur déborde, convaincu que l'autocastration qu'il s'inflige procède de sentiments vertueux, qui n'ont rien de commun avec cette angoisse insaisissable éprouvée jadis

en présence de Zulietta ou de M^{me} de Warens ⁴¹. Il se persuade donc, par suite d'un déplacement de l'interdit vers le prohibé ⁴², que sa retenue n'est pas due à quelque trouble mystérieux, mais à la volonté de ne pas trahir l'ami absent. Mais ces sentiments vertueux auraient-ils suffi à contenir ses élans amoureux, si son amie ne s'était montrée décidée à lui refuser les dernières faveurs? Jean-Jacques, cela ne fait pas de doute, a pris l'initiative des premières approches, se risquant à certains gestes qu'un amour réciproque paraît seul pouvoir autoriser. Il a toujours imaginé la possession amoureuse comme un état que sa frêle existence ne supporterait pas, par excès de bonheur. Or, le voici qui ose tout à coup vivre ce délire du cœur et des sens dans une relation réelle, mais de façon prudente et mesurée, par étapes calculées. Il peut enfin s'approcher impunément de l'être aimé, désirer sans vouloir posséder, toucher sans vouloir prendre, dire son amour sans attendre de sentiments réciproques: « Elle ne me refusait rien de ce que la plus tendre amitié pouvait accorder. Elle ne m'accorda rien qui pût la rendre infidèle... » (I, 443). A-t-il connu dans son passé une situation aussi conforme à ses aspirations, où le désir, pour se savoir condamné à ne pas rejoindre l'autre, n'hésite plus à faire valoir ses droits par la parole ou par le geste? Oui, sans doute, au moment de la rencontre avec Zulietta, sur le bateau du capitaine Olivet ⁴³.

Avec Sophie, il devient vite « pressant » (I, 443) et n'est pas loin d'obtenir ces « derniers dons », qu'il persévère à considérer comme hors de sa portée. Peut-être même que la comtesse lui reproche secrètement cette duplicité, qui lui permet, au moment décisif, de se dérober prudemment ⁴⁴. Mais Jean-Jacques connaît, dans la mesure où il se ment à lui-même, cet état euphorique qu'il préfère à la possession véritable. S'aménageant une place entre Sophie et son amant, il établit une relation ambiguë: à la femme aimée, il ose dire sa passion malheureuse; à l'homme respecté, il donne des preuves d'allégeance, étant décidé à s'interdire tout geste d'appropriation qui pourrait passer pour une volonté d'éviction. Il ne pourrait évidemment éprouver de la jalousie pour un rival qui, l'assurant d'une sorte d'impunité, lui est nécessaire et presque complémentaire. Loin d'envier le bonheur de Saint-Lambert, il se fera le confident de Sophie, se montrant avide de recueillir de sa bouche les paroles enflammées qu'elle destine à cet absent qu'il aime aussi. Mais il trouve dans ce *rôle de confesseur* des jouissances nouvelles. S'identifiant à l'amante beaucoup plus qu'à l'amant, il vit par procuration une passion ambivalente ⁴⁵. Mais il se trouve aussi placé dans une situa-

tion humiliante, propre à satisfaire ses tendances masochiques: « Pour m'achever, elle me parla de Saint-Lambert en amante passionnée. Force contagieuse de l'amour! en l'écoutant, en me sentant auprès d'elle, j'étais saisi d'un frémissement délicieux que je n'avais éprouvé jamais auprès de personne » (I, 440). Certain que ses sentiments ne sont pas réciproques, il peut s'abandonner à la volupté d'aimer Sophie, de se sentir *auprès d'elle*, accepté et humilié, débordant d'amour inemployé et condamné, comme un châtré, à boire des paroles d'amour qui ne lui sont pas destinées.

A certains égards, Jean-Jacques n'a jamais été si loin de l'angélisme, malgré les apparences. Sans doute a-t-il peur de « souiller la divine image » de celle qu'il appelle « l'idole de (son) cœur » (I, 444). Mais à aucun moment Sophie ne lui est apparue comme un être vraiment désincarné, trop haut placé dans son admiration pour éveiller un désir proprement sexuel. Il sait fort bien que ce qu'il appelle « aimer d'amour » n'en veut pas à l'âme seule. Comme Saint-Preux, il pourrait dire à son tour: « Ah! si tu n'étais qu'un ange, combien tu perdrais de ton prix! »⁴⁶ Chacune de ses paroles passionnées est une façon de toucher et de caresser; chacun de ses gestes est désir de posséder et d'envoûter l'âme. Mais cette magie amoureuse tire sa force surprenante des résistances de Sophie, qui saura marchander ses faveurs jusqu'à la dernière, exclusivement. M^{me} de Warens avait rompu le « charme » et mis en échec la mauvaise foi en s'offrant sans équivoque. Face à la comtesse d'Houdetot, Jean-Jacques ose se montrer entreprenant, certain de ne plus courir le risque de triompher trop aisément d'une résistance qui fait tout le prix de sa quête amoureuse. Obéissant à ses dispositions affectives, selon lesquelles il s'accepte plus volontiers vaincu que vainqueur face à une femme aimée, il peut s'approcher pas à pas, presque furtivement, de ce bonheur redouté qu'il refuse⁴⁷ et désire tout à la fois. Il connaît l'art de tirer de nouvelles jouissances des refus que lui oppose la comtesse, alors qu'un succès trop rapide eût brisé l'élan et réveillé la crainte de se trouver à nouveau, comme dans les bras de Zulietta, paralysé par l'afflux de l'émotion. L'épisode vénitien peut être rappelé ici à titre de référence exemplaire. L'amant de Zulietta y est saisi d'une sorte de panique au moment où il se voit confronté à la nudité totale, et ce spectacle interdit réveille les fantasmes les plus angoissants. Avec Sophie, Jean-Jacques sait au contraire que le désir, prisonnier de certaines contraintes morales, court des risques limités: il peut dénuder progressivement le corps convoité tout en gardant l'assurance que le mystère du sexe, dernier

rempart de la « vertu », ne sera pas profané. La femme aimée, ne se prêtant qu'à des dévoilements ou des attouchements *partiels*, garde tout son pouvoir de fascination. Se fût-elle offerte dans sa nudité *totale*, elle eût aussitôt perdu sa dimension érotique. L'adorateur de Sophie peut donc, grâce aux pudiques refus qui lui sont signifiés, se livrer à ce jeu qui a toujours été pour lui la source de la plus intense volupté: il « dérobe avec timidité » ⁴⁸ ce qu'il ne se croit pas autorisé à prendre ouvertement. Mais une faim s'empare de sa main et de ses yeux, et une complicité coupable ne tarde pas à s'établir entre les partenaires. Il a donc besoin des refus de la comtesse, à qui il se chargerait de rappeler ce qu'elle doit à Saint-Lambert, si elle « s'oubliait » au point de transgresser les limites de la décence ⁴⁹.

C'est sans doute dans *Emile et Sophie* que les effets stimulants du refus sont le mieux soulignés, comme si l'auteur, instruit par son expérience récente, était parvenu à mieux saisir les ressorts de sa psychologie amoureuse. Emile, qui se voit trompé par son épouse, regrette le temps où il jouissait de ses *rigueurs* en l'adorant: « Que ne m'est-il donné de passer le cours des siècles dans cet état trop aimable, à l'estimer, la respecter, la chérir, à gémir de sa tyrannie, à vouloir la fléchir sans y parvenir jamais, à demander, implorer, supplier, désirer sans cesse, et jamais ne rien obtenir. » ⁵⁰ Si Jean-Jacques parvient finalement à vivre une passion d'une intensité exceptionnelle, c'est qu'il s'arrange, par suite d'une nouvelle disjonction, pour que le désir se maintienne dans l'ignorance de ses fins: *dans son cœur* il trahit l'ami, mais il s'interdit *dans son corps* toute approche trop pressante et reste ainsi en deçà du « crime » qui aurait dégradé « le véritable amour » (I, 443) en l'orientant trop résolument vers un but sexuel. D'un même mouvement, il désire la faute et refuse le sexe, comme le dit clairement la lettre à Sophie de juillet 1757: « Je n'en trahirai pas moins mon ami *dans mon cœur*, mais je lui rendrai son dépôt aussi pur que je l'ai reçu. Le crime est déjà cent fois commis par ma volonté. » ⁵¹ Il se convainc donc que sa « vertu » lui a seule permis de résister aux séductions de la chair et de « respecter » non seulement Sophie, mais encore Saint-Lambert, qui lui avait confié ce dépôt précieux. Mais ces raisons peuvent être inversées: c'est parce que Sophie appartient à un autre que Jean-Jacques tente sa chance. Il ose dire son désir avec d'autant plus d'éloquence, qu'il se condamne à le vivre sur un mode *masochique*, comme une souffrance solitaire. La mauvaise foi se manifeste avec évidence dans cette déclaration, qui reparaitra comme un leitmotiv dans *Les Confessions*: « J'aurais donné

l'univers pour un moment de félicité: mais t'avilir, Sophie! ah, non, il n'est pas possible, *je t'aime trop pour te posséder jamais.* »⁵² Il peut sembler logique d'expliquer l'inappétence — ou le « respect » — par un excès d'amour. Mais le raisonnement contraire est bien plus conforme à la psychologie de Rousseau, qui, nous l'avons vu plus d'une fois, n'aime vraiment de tout son être que dans la mesure où l'objet du désir se situe dans une zone rassurante, où l'instinct sexuel ne peut faire valoir ses droits de façon trop impérative. « Jamais je ne l'aimai plus tendrement que quand je désirais si peu de la posséder » (I, 196), avait-il dit à propos de M^{me} de Warens. Il se trouve, à bien des égards, dans les mêmes dispositions en 1757: ses sentiments « tendres » sont devenus passionnés, mais ils doivent leur intensité exceptionnelle à des raisons analogues: c'est le « respect » dont est investie la femme aimée qui donne issue à l'énergie désirante. Jean-Jacques peut rechercher l'intimité physique avec Sophie, tenter de la troubler dans son âme aussi bien que dans son corps, sans risquer la rencontre véritable. Rassuré et stimulé à l'idée que l'élan qui l'emporte n'est qu'adoration souffrante et tendresse fraternelle, il se croit sourd aux exigences du sexe. Aussi ose-t-il mendier ces ardentés privautés, dont chacune est à elle seule une promesse de jouissance mille fois préférable aux privilèges de l'amant. Mais les « légères faveurs »⁵³ qu'on lui accorde entraînent un clivage de l'imaginaire féminin: l'objet du désir, qui était tenu pour *inviolable* et hors d'atteinte, s'incarne et se sexualise, sans rien perdre de ce prestige moral qui est le signe de sa toute-puissance. C'est dans l'ambiguïté de ce jeu érotique que se trouve sans doute le secret de cette ivresse chaste et brûlante, que Rousseau s'efforce de prolonger aussi longtemps que possible, retrouvant presque, grâce au pardon de celle qu'il apitoie, un sentiment d'innocence, qui est pour lui inséparable du vrai bonheur: « Non, écrira-t-il à sa trop tendre amie, quand j'aurais été aimé, à peine aurais-je pu vivre dans un état plus doux. »⁵⁴

La longue lettre à Sophie du 10 octobre 1757, à laquelle nous avons déjà fait quelques emprunts, peut donner une idée de ce que fut cette « possession » verbale, à laquelle Rousseau attachait plus de prix qu'à la possession du corps⁵⁵. Elle est d'un style et d'une pensée si élaborés, qu'on ne sait s'il faut lui reconnaître le statut d'une création romanesque ou celui d'un document autobiographique. Elle nous montre la richesse d'émotions et d'idées que le romancier portait en lui, et qu'il était prêt, dès que l'occasion s'en présentait, à investir dans une relation vécue. Mais qu'elle soit le reflet de l'expérience directe ou l'expression littéraire

d'une relation fantasmée, cette lettre ne nous éclaire pas moins sur les dispositions intérieures de son auteur, au moment où sa liaison vient d'atteindre un point culminant. Jean-Jacques, habile à modifier une situation dans le sens qui lui convient le mieux, y adopte une position masochique. De toute évidence, la femme toute-puissante est placée sur un piédestal, du haut duquel elle n'aura qu'à prononcer les arrêts qui feront le bonheur ou le malheur de l'amant : elle seule détient le privilège de donner du prix à celui qui sait l'adorer dans la soumission : « Vois à quel point tu m'avais élevé et jusqu'où tu m'as avili. Quand tu daignais m'écouter, j'étais plus qu'un homme; depuis que tu me rebutes, je suis le dernier des mortels; j'ai perdu le sens, l'esprit, le courage; d'un mot tu m'as tout ôté. » L'auteur semble ici se souvenir de ces jeunes femmes — Claudine Galley ou Zulietta — qui avaient su, par le pouvoir de quelques mots, s'emparer de lui et l'arrêter prisonnier⁵⁶. A Sophie, il donne l'assurance de sa soumission totale, prêt à lui rappeler le pacte masochique selon lequel il ne se reconnaît plus aucun droit et attend tout de son bon vouloir : « Ne suis-je pas *ton bien*? N'en as-tu pas *pris possession*? Tu ne peux plus t'en dédire, et puisque *je t'appartiens malgré moi-même*. » Mais Sophie, à la nouvelle du « prochain retour de (son) amant », fuit la vallée de Montmorency et son malheureux ami, qui constate avec désespoir : « Tout est fini, je ne suis plus rien. » Grâce à cette relation exceptionnelle, Jean-Jacques a donc trouvé le moyen de régresser et de revivre certaines situations de son enfance heureuse : il a osé dire le désir qui le tourmente, en solliciter le pardon de la femme adorée, qui l'accueille et l'absout, comme un enfant coupable.

Cette lettre passionnée n'a jamais été envoyée. Si l'écrivain la conserve dans ses papiers, c'est qu'il tient à nous donner quelque idée de ces paroles enflammées dont il a le secret⁵⁷. Mais il nous y apprend aussi que les circonstances auraient pu rendre l'intimité encore plus grande. Il lui est arrivé de coucher à Eaubonne, ce qui rend possible ces promenades nocturnes dans le parc, et même des instants plus précieux encore passés dans la chambre de Sophie : « Je ne te rappellerai point ce qui s'est passé ni dans ton parc ni dans ta chambre », lui écrit-il⁵⁸. « Tu cherchais mon bras à la promenade; tu n'étais pas si soigneuse à me dérober l'aspect de tes charmes », croit-il bon de préciser. On voit ainsi que la comtesse, qui connaissait l'art de relâcher de temps en temps sa vigilance sans exposer trop sa « vertu », ne pouvait qu'enflammer l'imagination d'un homme qui s'est suffisamment expliqué sur sa

préférence pour les parures féminines raffinées. Habile à se donner et à se ressaisir, elle n'en faisait que mieux sentir sa domination. A lire cette lettre au lyrisme envoûtant, on ne peut rester insensible à la tension qui anime certaines séquences, comme si le mouvement du désir érotisait jusqu'au rythme même de la phrase: « Quoi! je n'éprouverais plus ce frémissement céleste, ce feu rapide et dévorant qui, plus prompt que l'éclair... moment! moment inexprimable! quel cœur, quel homme, quel dieu peut t'avoir ressenti et renoncer à toi? »

Mais le bonheur qui est évoqué dans ce fragment lyrique appartient déjà au passé. En juillet, Saint-Lambert est envoyé en mission à Versailles et réapparaît après deux mois d'absence. C'est alors que Sophie, au retour d'un voyage à Paris, fait des reproches à Rousseau: « Ah! me dit-elle en soupirant, je crains bien que vos folies ne me coûtent le repos de mes jours. Saint-Lambert est instruit et mal instruit. Il me rend justice; mais il a de l'humeur, dont, qui pis est, il me cache une partie. Heureusement que je ne lui ai rien tu de nos liaisons, qui se sont faites sous ses auspices. Mes lettres étaient pleines de vous, ainsi que mon cœur: je ne lui ai caché que votre amour insensé, dont j'espérais vous guérir, et dont, sans m'en parler, je vois qu'il me fait un crime. On nous a desservis; l'on m'a fait tort, mais qu'importe. Ou rompons tout à fait, ou soyez tel que vous devez être. Je ne veux plus rien avoir à cacher à mon amant » (I, 447-448). Nous ne chercherons pas à savoir si la trahison est bien imputable à M^{me} d'Epinaï, dont l'esprit jaloux n'a cessé d'épier les amours de son « ours ». Jean-Jacques a été dépassé par les événements, et l'angoisse qui s'empare de lui atteindra son paroxysme dans les tout derniers jours d'août 1757 (journée des cinq billets). Il n'a pu prévoir que ses rendez-vous quotidiens avec la comtesse donneraient l'éveil aux curiosités malveillantes et encourageraient les bavardages. Pris dans un piège diabolique, il se trouve rapidement dans l'impossibilité de reprendre en mains la situation. Il avait sans doute espéré s'expliquer avec Saint-Lambert et rendre possible une entente fraternelle, qui lui aurait permis de s'assurer dans le trio la place de l'ami de cœur, dont il se croyait encore digne. Mais il n'est plus seul à disposer des événements, et il se voit à nouveau confronté avec une sorte de tribunal, comme à Turin devant le comte de La Roque, qui va épier ses gestes et dénaturer ses paroles pour mieux le convaincre d'ignominie. Il voit se dresser devant lui le spectre du « complot », et le mot de *ligue* apparaît pour la première fois dans la lettre du 28 octobre 1757⁵⁹: « On dirait qu'il y a une ligue entre tous mes amis pour abuser de ma pauvreté et me livrer à la merci

de M^{me} d'Epinay. » Pris de panique devant ces juges inhumains, il va effectuer une série de ruptures ⁶⁰, avant de s'enfoncer dans la solitude blessée du sage qu'ont trahi ses amis. Le dîner de réconciliation du 29 octobre 1758, auquel M. Lalive d'Epinay, consentant pour une fois à sortir de l'ombre, convie les principaux personnages du drame, n'est qu'une comédie admirablement jouée par une société policée, qui sait l'art de sauver les apparences et de cacher les sentiments véritables: l'important, pour les hôtes de Denis-Joseph Lalive d'Epinay, c'est d'apaiser l'angoisse du philosophe et de l'empêcher de donner à l'affaire un retentissement dangereux. Jean-Jacques, après les « battements de cœur » qu'a provoqués la lettre d'invitation, éprouve quelques apaisement à revoir Sophie et Saint-Lambert: « Ce dîner me fit grand bien, et je me félicite fort de ne m'y être pas refusé » (I, 500).⁶¹ Une fois de plus, il peut donc imaginer une conclusion heureuse à un épisode où il a risqué de perdre tout à fait sa réputation de sage ⁶², et redresser en instruction morale le récit de ses liaisons avec M^{me} d'Houdetot et Saint-Lambert: « Et la conduite de tous les trois, quand notre commerce eut cessé, peut servir d'exemple de la manière dont les honnêtes gens se séparent quand il ne leur convient plus de se voir » (I, 501).

Ce rêve de sublimation de l'amour en amitié exemplaire, c'est dans *La Nouvelle Héloïse* qu'il s'efforcera de l'accomplir. Déçu par les « êtres réels », dont son imagination ne peut disposer librement, il se réfugie à nouveau dans « le pays des chimères », qu'il avait « peuplé d'êtres selon (son) cœur » (I, 427). Oubliant les insuffisances de la vie, il réunit tout son monde dans le paradis de Clarens, à l'instant où il rompt avec Sophie, Saint-Lambert et Diderot ⁶³. Les créatures romanesques, qui avaient préparé et facilité la rencontre avec Sophie, passent derechef au premier plan. Mais est-il si facile de délimiter la part du réel et celle de l'imaginaire ⁶⁴? Le roman lui-même aura, en cours d'achèvement, un rôle à jouer dans les situations réelles: à tout moment il apportera à l'expérience vécue une dimension imaginaire, qui l'amplifie et l'enrichit. Saint-Preux conduit Julie dans sa retraite de Meillerie et l'oblige à revivre avec lui sa passion solitaire. Quand Rousseau lit à Sophie des pages de son roman ⁶⁵, il ne fait pas autre chose: il lui ouvre cet asile secret du cœur, où elle peut, complice de son désir, s'identifier à lui et le comprendre comme une sœur.

Bernard Guyon remarque que le rêve d'une vie harmonieuse à trois a d'abord été vécu à Chambéry, en compagnie de M^{me} de Warens et de Claude Anet. Ce « souvenir heureux » aurait « dicté deux fois sa loi,

d'abord au romancier de Julie, puis à l'amant de Sophie »⁶⁶. Mais le bonheur que Jean-Jacques connaît auprès de Maman et de son amant ne représente-t-il pas déjà la réalisation d'un rêve plus ancien ? Tout le vécu semble secrètement aimanté par des forces obscures, qui, venues du royaume des archétypes, ont tout pouvoir de susciter le réel ou de le remodeler au gré du désir. Pour céder aux sollicitations de « l'amour vrai », Jean-Jacques n'attendait qu'une incitation rassurante. Il rencontre Sophie d'Houdetot au moment où les conditions sont remplies pour que le besoin d'aimer, brusquement éveillé par un appel irrésistible, se fraie un chemin et provoque l'embrasement. C'est le monde fantasmagique qui impose sa loi aux gestes et aux paroles, et Rousseau n'avait qu'à prêter l'oreille, comme Rimbaud, à ces voix venues des profondeurs de son passé : « J'assiste à l'éclosion de ma pensée : je la regarde, je l'écoute : je lance un coup d'archet : la symphonie fait son remuement dans les profondeurs, ou vient d'un bond sur la scène. »⁶⁷ Ce coup d'archet conduira l'auteur de *La Nouvelle Héloïse* à orchestrer tous les thèmes qu'il porte en lui depuis toujours et à racheter par la création les échecs de sa vie.

Ce que Milord Edouard dit de Saint-Preux nous donne, par anticipation, la conclusion morale du roman vécu et l'explication des échecs de Jean-Jacques : « Un amour pareil au sien n'est pas tant une faiblesse qu'une force mal employée. »⁶⁸ Le roman, dans la mesure où il est sublimation de l'énergie, nous montre comment un écrivain de génie parvient à convertir cette « force mal employée » en éros glorieux. C'est le gain libidinal que Rousseau peut tirer de cette conversion réussie qu'il s'agit maintenant d'étudier.

CHAPITRE XXI

Le corps glorieux de l'écriture

*... pour bien faire ce livre, il faut que je le fasse
avec plaisir.*

ROUSSEAU

Jadis, à Chambéry, la détérioration des relations avec M^{me} de Warens avait amené Rousseau à convertir en appétit de savoir les réserves d'énergie qu'il portait en lui. Définitivement évincé après l'arrivée de Wintzenried, il s'était retiré aux Charmettes pour consacrer tout son temps à l'acquisition systématique des connaissances. Se retrouvant, après cette grande flambée d'amour pour M^{me} d'Houdetot, à nouveau confronté à l'échec de sa vie amoureuse, il se retire à Montmorency, où il va produire ses œuvres les plus importantes: en 1758, il achève *La Nouvelle Héloïse* et écrit en deux mois la *Lettre à d'Alembert*; l'*Emile* sera écrit de 1759 à 1760, et le *Contrat social* de 1760 à 1761. Les années passées à Montmorency (du 15 décembre 1757 au 9 juin 1762) sont donc celles de la plus intense activité créatrice. Rousseau, qui se présente volontiers comme un paresseux, reconnaît lui-même que, durant la période comprise entre son installation à l'Ermitage et son départ pour la Suisse, il ne fut rien moins qu'oisif: « Pour un homme souvent malade, souvent à la Chevrette, à Epinay, à Eaubonne, au château de Montmorency, souvent obsédé chez lui de curieux désœuvrés, et toujours occupé la moitié de la journée à la copie, si l'on compte et mesure les écrits que j'ai faits dans les six ans que j'ai passés tant à l'Ermitage qu'à Montmorency, l'on trouvera, je m'assure, que si j'ai perdu mon temps durant cet intervalle, ce n'a pas été du moins dans l'oisiveté » (I, 404).

Sa malheureuse passion pour la comtesse d'Houdetot ne pouvait aboutir qu'à une impasse. L'échec, dans cette aventure unique, fut peut-être inconsciemment souhaité. Mais Jean-Jacques connaît l'art de

transformer ses faiblesses en victoires et de faire dériver vers la création littéraire cette « force mal employée » dont parlait Milord Edouard ¹. Peut-être avait-il besoin, pour pouvoir publier presque coup sur coup les trois livres qui comptent parmi les plus importants, non seulement de son œuvre, mais encore de son siècle, de rompre avec ses anciens amis, avant de s'enfermer dans son « donjon » de Montmorency. Ce moment où il parvient à libérer l'énergie captive et à transformer victorieusement l'éros coupable en éros glorieux est sans doute révélateur du processus de sublimation artistique, qui permet à un génie d'investir dans une activité créatrice certains de ses « pouvoirs », qui se sont montrés inopérants en présence de créatures réelles. C'est pourquoi nous jugeons nécessaire, à cet endroit de notre étude, de faire retour en arrière, pour tenter de définir, dans une perspective dynamique, les étapes principales de cette conversion, qui ouvre à Rousseau les richesses inépuisables de l'expression artistique.

Nous avons vu, dans un chapitre antérieur ², l'importance des premières lectures, faites à la rue de Coutance. L'enfant chéri d'Isaac découvrait alors un espace imaginaire, où il se sentait autorisé à vivre, de façon substitutive, certains de ses désirs. Comme tout enfant, il pouvait donner consistance à la « Dame » de ses rêves ou admirer les actes héroïques des grands hommes de l'Antiquité. Mais Rousseau était déjà un lecteur hors du commun, et la passion avec laquelle il parvenait à s'identifier aux personnages du roman ou de l'histoire nous a paru des plus significatives: s'il « représente » les « traits de constance et d'intrépidité » (I, 9) d'un héros de Plutarque, c'est qu'il cherche d'abord, nous l'avons souligné, à *plaire au père*. Cette visée première, sur laquelle les textes ne laissent guère de doute, n'aurait cependant rien d'exceptionnel — c'est une étape normale de l'évolution — si elle n'était le point de départ d'une série d'identifications qui, trente ans plus tard, devaient conduire l'auteur du premier *Discours* à confondre sa propre voix avec celle de l'incorruptible Fabricius.

Il importe de remarquer que « plaire au père » est, à certains égards, le contraire de *s'exprimer*: celui qui s'exprime — que ce soit par le geste, la parole ou l'écriture — assume aussi le risque de *déplaire*. Faisant connaître ses idées et ses goûts, il se donne pour ce qu'il est, il revendique sa différence, dût-on n'y voir que dissonance gênante. Si certains enfants hésitent parfois fort longtemps avant de consentir à leur *altérité*, c'est qu'une crainte obscure les habite: celle de ne pouvoir être soi sans évincer brutalement l'autre. Toute « prise de parole » leur

semble un acte d'insoumission dangereux, et ils n'osent *s'affirmer* par peur de mettre à nu un désir d'usurper le pouvoir paternel. Michel de M'Uzan, qui a consacré naguère une étude psychanalytique fort convaincante au processus de la création littéraire, écrit à ce sujet : « S'exprimer, c'est modifier de vive force les rapports existant jusque-là entre le monde et le sujet, c'est attaquer, et jusqu'à un certain point annuler les autres, mais comment dans ces conditions obtenir d'eux reconnaissance et amour ? »³

Jean-Jacques a donc découvert, à la suite de cette première conversion, les pouvoirs de l'écriture. Il « s'oublie » en lisant, mais il entrevoit aussi la possibilité de fasciner les autres par la magie du verbe. Ce n'est qu'aux Charmettes que l'échec de sa vie sentimentale et la présence d'un rival mal toléré l'incitent à se tourner à nouveau vers des satisfactions substitutives. Il prend le parti d'acquérir une solide culture et de s'exercer surtout à la maîtrise des moyens d'expression. Mais il n'ose encore, nous l'avons vu, faire usage de toutes les ressources de son nouveau savoir, comme s'il craignait de manifester une recherche mégalo-maniaque de puissance, qu'il a tendance à fantasmer comme une conduite destructrice⁴. S'il intitule ses premiers essais littéraires « La Muse allo-broge ou les Œuvres du petit Poucet », ce n'est peut-être pas simplement par modestie, mais par besoin de rappeler qu'un enfant abandonné des siens ne saurait nourrir à l'égard de son père des projets d'éviction. On remarquera aussi que c'est en qualité de musicien qu'il commence à manifester, sinon son génie naissant, du moins le désir de se faire connaître et de briller. L'image de tante Suzon, qui lui a donné « le goût ou plutôt la passion » (I, 11) pour cet art, ne peut que faciliter ce passage à l'expression. Mais qu'il donne des leçons à de jeunes écolières ou qu'il dirige le petit concert de M^{me} de Warens, Jean-Jacques ne se pose tout d'abord qu'en *interprète* de ce que d'autres ont écrit. C'est en juin 1737 que son nom paraît pour la première fois dans un texte imprimé, et il n'est pas indifférent de rappeler que cette œuvre est une chanson⁵. Il ne faut pas oublier non plus que ses premiers maîtres de musique lui ont permis, grâce à un transfert positif, d'intérioriser certains pouvoirs et de s'exprimer avec plus de liberté, comme s'il se sentait brusquement autorisé à se manifester pour s'être auparavant concilié la bienveillance de nouvelles figures parentales : c'est en effet à Le Maître et à Venture qu'il doit d'avoir osé, lors du concert de Lausanne, diriger devant un public inconnu cette cantate dont il se prétendait l'auteur. Mais là encore s'exprime-t-il vraiment ? Ne fait-il pas plutôt l'essai de ses nou-

veaux pouvoirs sous le masque d'un autre, sentant bien que le moment n'est pas venu d'oser être soi avec autorité ?

Ce n'est que sur la route de Vincennes qu'il éprouve pour la première fois, dans un état de « saisissement », la conviction que le moment est venu de parler en son nom. « L'inondation énergétique », par laquelle s'annonce cette « expérience exaltante de dilatation toute-puissante »⁶ du moi, nous apprend qu'un barrage s'est rompu. Deux figures viriles ont brusquement conjugué leurs pouvoirs pour faciliter l'irruption de l'énergie captive. L'une, imaginaire, celle de Fabricius, image épurée et pacifiée du père réel, devient le modèle incorruptible auquel Rousseau s'identifie pour mieux prendre son élan⁷. L'autre figure est celle, réelle, de Diderot, à qui l'œuvre est secrètement dédiée. Ce premier dédicataire, sorte de « personnage intérieur », ne se confond pas avec le public réel que l'œuvre doit rencontrer un jour, et ne procède qu'indirectement d'une image parentale, c'est-à-dire de ce « premier public » auquel l'enfant adressait jadis les élans de son cœur. Il est nécessaire, pensons-nous, de souligner à nouveau ce rôle de Diderot, au moment où nous tentons de saisir comment Rousseau est devenu écrivain. A l'instant où celui-ci voit en Diderot le substitut paternel à qui son premier ouvrage sera secrètement destiné, il se sent miraculeusement libéré. Il peut en effet donner à l'ami malheureux assez de preuves d'amour et de désintéressement (au point de proposer de se constituer prisonnier à sa place), pour oser, en tant que créateur, s'affirmer avec force. Il sait que Diderot, premier lecteur de l'œuvre future, offre toutes les garanties de *réceptivité totale*. Aussi peut-il enfin faire usage de ce savoir qu'il tient en réserve depuis longtemps et prendre la parole avec une autorité souveraine, sans avoir à redouter que cette manifestation d'auto-affirmation passe pour un acte violent et destructeur, propre à trahir la composante sadique de son désir. Il dissimule si bien les fantasmes de puissance qui le poussent à devenir écrivain, qu'il feint de prendre conseil de son *alter ego* avant de rédiger son *Discours*, et qu'il lui confiera son manuscrit pour le remettre à l'éditeur, comme s'il renonçait à faire valoir ses droits de père ou cherchait à en partager les risques. Mais s'il cherche à s'entourer d'intercesseurs qui l'accompagnent dans sa première entreprise littéraire, n'est-ce pas qu'il se soucie encore de plaire ? Cela est en partie vrai : Rousseau est parvenu à s'exprimer, mais ce n'est pas sans avoir auparavant mesuré les risques et s'être concilié certaines puissances. Aussi est-ce avec une extrême prudence qu'il s'avance dans la carrière des lettres, commençant par deux *Discours*, qui se présentent encore comme

des réponses à des incitations venues de l'extérieur, ce qui limite le caractère volontaire et décidé de la « prise de parole »⁸. Lors de la dernière répétition du *Devin*, il se grise sans doute à l'idée que son talent va enfin être reconnu. Mais, face à l'officier rencontré au café du Grand-Commun, il se sent subitement coupable d'avoir cédé au plaisir de s'exprimer, d'avoir voulu surpasser le père. Aussi ne peut-il que prendre la fuite devant cette figure paternelle respectée, trop honteux pour songer même à démasquer l'imposteur⁹.

Ce n'est qu'après sa grande passion pour M^{me} d'Houdetot qu'il va pouvoir libérer toutes les possibilités expressives dont il se sent riche. Il est parvenu à donner à *La Nouvelle Héloïse* une conclusion morale, et ce roman d'amour rejoint le mouvement qui aboutira à *Emile*, puisqu'il s'achève en traité d'éducation. Qu'a-t-il fait pour vaincre ses résistances et surmonter cette peur secrète de détruire l'adversaire ou de déplaire à ce père intérieur difficile à identifier ? Où trouve-t-il les réserves d'énergie qui lui permettent tout à coup de produire, entre 1758 et 1761, les œuvres les plus fortes de son temps ? Pour s'arracher à sa passivité et renoncer à faire acte d'allégeance avant toute affirmation de son moi, il n'avait, pensons-nous, qu'une solution : rompre avec ceux qui l'ont jusqu'alors soutenu, et se dresser seul face à l'adversité. D'un seul coup il retrouvera cette vigueur morale qui l'avait enflammé à Bossey, quand, décidé à ne plus *subir* le discours de ses maîtres, il se retourne contre ses juges et proclame enfin sa vérité.

Tout se passe comme si Rousseau, pour être lui-même, devait se montrer dur et tranchant, et provoquer cette rupture irrémédiable. Enfant, il n'a pu vivre assez longtemps avec son père, qui, après avoir fait « son idole » de ce cadet préféré, l'abandonne à l'âge de dix ans, sans lui permettre de se mesurer avec lui et de conquérir peu à peu sa pleine autonomie. Il est ainsi resté, à l'égard des hommes, fixé à un stade de dépendance affective, à la fois désireux de s'affranchir par un acte d'affirmation virile et incapable de trouver en lui les forces nécessaires pour le faire impunément. Mais au moment où il écrit ses grandes œuvres, il a effectué une série de ruptures spectaculaires, qui, l'obligeant à se replier sur lui-même, semblent décupler son pouvoir créateur. Pour s'être désolidarisé de ceux dont la protection amicale le condamnaient à une certaine passivité, il se retrouve solitaire, comme aux Charmettes, mais capable cette fois de mobiliser toutes les ressources de son être pour s'exprimer. Il connaît, pour en avoir récemment fait l'expérience, le bénéfice que lui apportera finalement la sublimation artistique : rompant

les attaches affectives dont il se sentait encore dépendant, il investit dans l'œuvre à faire l'énergie désirante enfin disponible, convaincu que cette nouvelle naissance lui vaudra un accroissement d'être.

C'est donc pour avoir renoncé à « plaire au père » ou à toutes les figures paternelles qui s'étaient substituées à ce premier modèle, que Rousseau *s'exprime* pleinement dans ses œuvres maîtresses. Le ton hautain et péremptoire du premier *Discours* avait déjà une signification défensive, comme si, sûr de déplaire au moment où il s'affirme, l'auteur eût préféré prévenir les objections et adopter une attitude presque agressive, propre à dissuader les adversaires éventuels. Les ruptures de 1757 et de 1758 prolongent et accusent ce mouvement émancipateur : créant une situation de non-retour, elles soutiennent l'élan créateur, qui se nourrit de ce désaccord. A la suite de ses premiers succès littéraires et musicaux, Jean-Jacques connaît, pour l'avoir éprouvé avec force, le gain libidinal dont une œuvre d'art réussie peut le gratifier. Ce qu'il a investi dans ses œuvres a *pris corps*, et cette *incarnation* lui permet de vivre une vie pleine et moins dangereuse, parce que soustraite aux vicissitudes des relations directes avec autrui. Rousseau peut ainsi, grâce au corps glorieux de l'écriture, agir à distance sur les autres, tirer des larmes des spectatrices, qui lui semblent « belles comme des anges » (I, 379), s'introduire de nuit dans la chambre d'une lectrice passionnée, qui renonce au bal de l'Opéra pour ne pas interrompre la lecture de *La Nouvelle Héloïse*. L'anecdote de la princesse de Talmont, à laquelle nous faisons allusion ici, illustre de façon particulièrement convaincante cette fascination qu'un livre peut exercer sur celui qui s'abandonne au pouvoir des mots. Cette grande dame « s'oublie »¹⁰ si bien en compagnie de *La Nouvelle Héloïse* que, malgré les avertissements réitérés de ses domestiques, elle finit par passer la nuit à lire : « On lui dit qu'il était quatre heures. Cela étant, dit-elle, il est trop tard pour aller au bal, qu'on ôte mes chevaux. Elle se fit déshabiller et passa le reste de la nuit à lire » (I, 547).¹¹ *A lire...*, c'est-à-dire en compagnie de cet auteur inconnu, dont l'imagination romanesque et la magie verbale la *possèdent* au point d'enlever tout leur prix aux autres *plaisirs* qui l'attendent. Cette petite scène, dont la signification érotique est évidente (le désir de l'écrivain s'insinue dans l'intimité de la princesse et se communique à elle), ne fait que reprendre, au moyen d'un exemple éloquent, la description de la première représentation du *Devin* à Fontainebleau. L'auteur, dans la page où il évoque ce premier grand succès public, ne se leurre pas sur la signification du « plaisir » qu'il éprouve alors : il sait que le pouvoir

de sa musique envoûte les femmes, et que le murmure d'admiration qui s'élève des loges ne le toucherait pas si vivement s'il n'y avait que des hommes dans la salle: « Le plaisir de donner de l'émotion à tant d'aimables personnes m'émue moi-même jusqu'aux larmes, et je ne les pus contenir au premier duo, en remarquant que je n'étais pas seul à pleurer (...) Je me livrai bientôt pleinement et sans distraction au plaisir de savourer ma gloire. Je suis pourtant sûr qu'en ce moment la volupté du sexe y entraînait beaucoup plus que la vanité d'auteur, et sûrement s'il n'y eût eu là que des hommes, je n'aurais pas été dévoré, comme je l'étais sans cesse du désir de recueillir de mes lèvres les délicieuses larmes que je faisais couler » (I, 379).¹² Il peut enfin oublier son propre corps, dans lequel il ne s'est jamais senti à l'aise en présence des femmes¹³, pour n'être plus que présence diffuse et enveloppante, qui gagne le cœur des auditrices sensibles. Lui-même connaît bien ce délire de lecteur, qui lui avait fait « tourner » la tête dans son adolescence¹⁴. Mais il ne se contente plus maintenant de *subir* cette passion pour des êtres imaginaires; il va la susciter et l'inspirer à d'autres, la maîtrise des moyens d'expression lui permettant de toucher et de posséder à distance. Il prendra ainsi, grâce au pouvoir rédempteur de la création artistique, sa revanche sur les insuffisances de la vie. Le voici lavé du péché d'exister, miraculeusement dépouillé des entraves du corps, dont il a toujours éprouvé la présence comme le lieu de l'*éros coupable*; mais c'est pour aussitôt renaître dans le *corps glorieux* de l'écriture, où le désir peut se dire impunément, loin du regard de l'autre. Lisant *Julie* à la maréchale de Luxembourg, il s'efface au profit du texte et de ses personnages, qui le « représentent » de façon persuasive. Même avec Sophie d'Houdetot, à laquelle il ose pourtant déclarer sa passion *directement*, il trouve, dans la lecture du roman ébauché, un *détour* providentiel: la parole figée du texte lui offre un refuge momentané, d'où il peut agir sur autrui tout en gardant prudemment ses distances.

C'est donc dans la création littéraire que Rousseau trouve, après le plaisir de lire qu'il a éprouvé jusqu'à l'ivresse dans sa jeunesse, une jouissance nouvelle et sans doute plus profonde. Simple lecteur, il se montrait jadis capable de faire surgir des êtres imaginaires, de susciter à volonté des présences amicales ou bienveillantes¹⁵. S'étant assuré la maîtrise des moyens de l'écriture, il peut maintenant surgir lui-même auprès de l'autre, invisible et tout-puissant, s'introduire dans l'intimité des lectrices que fascine le pouvoir de sa parole. « Non, jamais homme ne fut si aimable, et jamais amant n'aima comme vous! » (I, 444), pourraient

confesser toutes les femmes qui ont cédé à la magie de sa prose enflammée. Rousseau prête donc au texte écrit des fonctions assez différentes: s'il se fait lecteur de son propre roman, il bénéficie d'une diminution de présence *réelle*. Mais au moment où il écrit, il entrevoit au contraire cet accroissement de présence *imaginaire*, qui lui permettra de faire savoir ce qu'il vaut pour avoir d'abord consenti à « se cacher »¹⁶. Il n'ignore pas que la sublimation artistique lui a permis d'effacer le souvenir humiliant de ses premiers échecs. Bien qu'il se montre, le plus souvent, fort habile à minimiser les satisfactions d'amour-propre que lui procurent ses succès musicaux et littéraires, il ne peut cependant nous cacher son émotion à la première représentation du *Devin*, et la facilité avec laquelle il cède « au plaisir de savourer (sa) gloire » (I, 379), ce qui le reporte en pensée aux essais pitoyables de son adolescence, tel le concert ridicule de Lausanne, chez M. de Treytorrens¹⁷. Il n'a d'ailleurs pas oublié certaines blessures narcissiques, infligées par ceux qui n'ont pas su pressentir son génie naissant, ou simplement l'encourager dans ses premières tentatives artistiques. Aussi rappelle-t-il volontiers le verdict imprudent de ces juges, qui se sont laissé prendre au piège des apparences¹⁸. Il peut maintenant, grâce à son roman, faire connaître les trésors de sensibilité qui se cachaient derrière ces apparences, et pénétrer dans les boudoirs les plus secrets pour y prendre possession de l'âme des lectrices, qui vivent enfin, fût-ce en imagination, ce grand amour dont elles ont la nostalgie: « Les femmes surtout s'enivrèrent et du livre et de l'auteur, au point qu'il y en avait peu, même dans les hauts rangs, dont je n'eusse fait la conquête si je l'avais entrepris » (I, 545).¹⁹ Ses admiratrices, identifiant le héros du roman à l'auteur, reportent sur celui-ci les sentiments tendres dont leur cœur insatisfait déborde²⁰. Mais ces émotions qui se communiquent aux lectrices ne doivent leur force de persuasion qu'à l'énergie désirante que le créateur a investie dans son œuvre. Jean-Jacques a connu, dans l'acte d'écrire qui lui permet de sublimer toutes ses passions inassouplies, un plaisir que l'on ne peut mettre en doute. Semblable à son héros décrivant « l'ardeur qui (le) dévore » dans le cabinet de Julie, il pourrait écrire à son tour: « Quel bonheur d'avoir trouvé de l'encre et du papier! J'exprime ce que je sens pour en tempérer l'excès, je donne le change à mes transports en les décrivant. »²¹

Il sait fort bien, comme le remarque le héros de *La Mort à Venise*, « qu'Eros habite l'expression »²², et il s'explique assez clairement dans *Les Confessions* sur ce besoin qu'il a éprouvé « de donner (...) l'essor en quelque sorte au désir d'aimer » (I, 431) qu'il n'a jamais pu satisfaire.

Dans la lettre à Tronchin que nous avons déjà mentionnée, il se sent presque coupable de prendre plaisir à écrire un roman²³. Cependant, plus il s'affirme comme écrivain, mieux il se montre disposé à reconnaître les gratifications que lui vaut son activité créatrice, comme si les malheurs qui l'accablent à partir de 1758 innocentent ces jouissances qu'il tenait à garder secrètes. Il avoue que la *Lettre à d'Alembert* lui donne, pour la première fois, un plaisir sans mélange: « Je composai dans l'espace de trois semaines ma *Lettre à d'Alembert sur les spectacles*. C'est ici, car la *Julie* n'était pas à moitié faite, le premier de mes écrits, où j'aie trouvé des charmes dans le travail » (I, 495). Au moment où il écrit l'*Emile*, il a pris une assurance surprenante, et n'hésite pas à revendiquer ce plaisir de l'écriture, dont il entrevoit les vertus fécondantes pour un créateur authentique: « Lecteurs, pardonnez-moi donc de tirer quelquefois mes exemples de moi-même, car pour bien faire ce livre, il faut que je le fasse avec plaisir²⁴. Dans *Les Confessions*, que ce texte d'*Emile*, de nature autobiographique, annonce et prépare, le plaisir du lecteur sera redoublé, puisque l'auteur ne se contente pas d'évoquer les moments heureux de sa jeunesse, mais veut encore communiquer et faire sentir par l'écriture le plaisir qu'il éprouve au moment où il écrit: « En me livrant à la fois au souvenir de l'impression reçue et au sentiment présent, je peindrai doublement l'état de mon âme, savoir au moment où l'événement m'est arrivé et au moment où je l'ai décrit; mon style inégal et naturel, tantôt rapide et tantôt diffus, tantôt sage et tantôt fou, tantôt grave et tantôt gai, fera lui-même partie de mon histoire. »²⁵ L'acte d'écrire s'enrichit ainsi de nouvelles possibilités: il recrée et fixe le vécu, et soustrait à l'érosion du temps ce qui est mouvant et fugitif. Le « souvenir de l'impression reçue » et le « sentiment présent » passeront dans le corps glorieux de l'écriture pour y demeurer à jamais, hors du temps.

Lire et écrire représentent donc les deux versants d'une même réalité: le désir du créateur aboutit au texte et s'y tient; celui du lecteur en part. Dans les deux cas, le même mot indique que le texte « prend » et que la magie opère: c'est le verbe *s'oublier*, dont les connotations sexuelles ont été soulignées. Rousseau ne s'est pas cru autorisé, dans la réalité de sa vie, à céder à l'appel du désir. Mais il n'en ose que mieux, comme lecteur ou créateur, s'abandonner aux séductions de l'imaginaire et aux satisfactions substitutives qu'il y trouve.

Nous pouvons, grâce au récit des *Confessions*, saisir sur le vif cette parfaite complémentarité entre plaisir de lire et plaisir d'écrire. Au

moment où il compose *Les Muses galantes*, Rousseau, emporté par l'ivresse créatrice, « s'oublie » dans une sorte de transport extatique, qui est le pendant exact de la scène où la princesse de Talmont dévore *La Nouvelle Héloïse*. Il avait conçu ce « ballet héroïque » comme un triptyque, illustrant successivement les amours de trois poètes. Dans le premier volet, il avait primitivement l'intention d'évoquer la passion malheureuse du Tasse pour Lucrèce, princesse de Ferrare. Ce poète de génie avait alors sa légende : atteint plusieurs fois de crises de folie, il fut enfermé, mais on laissait entendre que sa détention n'était qu'un acte de vengeance, dû à la jalousie du duc de Ferrare, frère de la princesse. Jean-Jacques pressentait-il qu'il serait lui-même bientôt en butte aux accusations les plus injustes, après sa malheureuse passion pour la comtesse d'Houdetot ? Il semble en tout cas avoir été fasciné par l'histoire des infortunes de ce génie fraternel, avec lequel il s'identifie spontanément ²⁶. Aussi compose-t-il son premier acte dans une sorte d'extase, docile aux sommations d'Eros qui parle en lui : « Je m'y livrai avec une ardeur qui, pour la première fois, me fit goûter les délices de la verve dans la composition » (I, 294). Libéré de toute contrainte, le désir s'engloutit dans l'œuvre, où il peut se dire « innocemment ». La princesse de Talmont renonce au bal de l'Opéra pour lire ; Jean-Jacques renonce à l'Opéra pour écrire et s'abandonner à la « fureur » créatrice qui s'empare de tout son être. Mais donnons la parole à l'intéressé lui-même : « Un soir, prêt d'entrer à l'Opéra, me sentant tourmenté, maîtrisé par mes idées, je remets mon argent dans ma poche, je cours m'enfermer chez moi, je me mets au lit après avoir bien fermé tous mes rideaux pour empêcher le jour d'y pénétrer, et là, me livrant à tout l'œstre ²⁷ poétique et musical, je composai rapidement en sept ou huit heures la meilleure partie de mon acte » (I, 294). Ici, vraiment, le créateur paraît possédé par un dieu — c'est là le sens du mot « enthousiasme » — et c'est pour avoir été lui-même d'abord « tourmenté » et « maîtrisé » par les forces désirantes qui l'habitent, qu'il pourra « posséder » à son tour.

Mais le plaisir qu'il prend à écrire n'a pas toujours un caractère si violent. Il lui suffit de quelques heures pour ébaucher le premier acte des *Muses galantes* ; mais la rédaction de *La Nouvelle Héloïse* s'étend sur un peu plus de deux ans, et il fallut un travail assidu pour mener à terme ce vaste roman. Rousseau sait, après une première période d'exaltation où les idées le submergent parfois, maîtriser l'euphorie et reprendre ses distances pour élaborer patiemment ce que la « fureur » poétique lui a inspiré.

Son effort créateur remplit assez exactement les conditions que Gide jugeait nécessaires à la réalisation des chefs-d'œuvre: « Les choses les plus belles sont celles que souffle la folie et qu'écrit la raison. Il faut demeurer entre deux, tout près de la folie quand on rêve, tout près de la raison quand on écrit. »²⁸ Les longues heures studieuses et paisibles pendant lesquelles s'achève, à Montmorency, *La Nouvelle Héloïse* sont placées sous le signe de la raison. Jean-Jacques ne doute plus, et l'assurance d'avoir l'étoffe d'un grand écrivain ne le quitte plus. Aussi trouve-t-il, après avoir goûté « les délices de la verve dans la composition », un nouveau plaisir à pratiquer son métier d'écrivain avec un zèle exemplaire. Plusieurs heures par jour, il est à sa table de travail: il corrige ses brouillons, complète ou élague certains épisodes, et met au net, en plus de sa copie personnelle, le texte qu'il enverra à Marc-Michel Rey, son éditeur.

Il se réserve enfin, en plus de son travail d'écrivain, une ultime délectation: celle de se faire copiste de son propre roman. Après avoir connu les joies gratifiantes du créateur, il se retrouve donc, tel son père Isaac devant son établi d'horloger, humble artisan. Le meilleur de son temps, il le consacre à exécuter ces copies parfaites, qu'il destine, l'une à M^{me} d'Houdetot, l'autre à la maréchale de Luxembourg²⁹. Ce dernier manuscrit, qui est un chef-d'œuvre de calligraphie, Adolphe Badin le décrit en ces termes: « Chaque page est réglée au crayon et les lignes sont aussi droites, aussi régulières, aussi compassées que dans un livre imprimé. Aucune rature. De loin en loin, seulement, on voit que quelques mots ont dû être grattés et remplacés. Tout en se recopiant, Rousseau a trouvé moyen de faire encore ça et là un certain nombre de corrections, presque toutes assez légères, il est vrai. »³⁰

Il suffit d'avoir pu admirer l'une ou l'autre de ces précieuses copies pour se convaincre que l'écrivain a trouvé, dans cette occupation artisanale, une jouissance sereine, dont les vertus thérapeutiques lui ont fait oublier la méchanceté des humains. L'acte banal de transcrire est ici visiblement *érotisé*, et le désir se porte maintenant sur le texte achevé, auquel il fait subir une ultime métamorphose: l'écrit se fera corps délectable, objet rare et incorruptible, somptueusement apprêté et paré pour les mains féminines auxquelles il est destiné. Ici seulement trouve son accomplissement véritable l'appel panique qui se fit entendre dans les bois de l'Ermitage, au printemps de 1756. Les rêveries idylliques des premiers mois, l'ivresse des sens et du cœur, la passion brûlante pour Sophie, les déchirements et les brouilles qui y mettent un terme, le

retour à la solitude blessée, tout aboutit au verbe et à la page silencieuse ³¹. Ce qui fut d'abord pensé, rêvé, imaginé dans la chaleur du mouvement créateur, se trouve maintenant figé, *fixé* par l'écriture, prisonnier de la trame délicate des mots, que trace patiemment la main du calligraphe. Ainsi Jean-Jacques a surmonté les échecs et les insuffisances de sa vie : vainqueur du temps, il a donné au désir, en l'incarnant dans le verbe, la plénitude de l'être, puis l'a revêtu de sa parure d'éternité, pour l'offrir, corps mémorable, au désir de la postérité ³².

CHAPITRE XXII

L'invention du complot

L'essence de mon être est-elle dans leurs regards?

ROUSSEAU

La seconde moitié de l'année 1761 marque un tournant décisif dans l'existence de Rousseau. Celui-ci, qui termine le *Contrat social* en août ¹, peut éprouver le sentiment que l'essentiel de son œuvre de philosophe est achevé, ou qu'une part importante des idées qui se sont présentées à lui sur la route de Vincennes a pris forme dans ses écrits. Nous avons vu, dans le chapitre consacré à la maladie, que c'est aussi le moment où les symptômes somatiques se convertissent. La consultation du frère Côme, au mois de juin, a des effets thérapeutiques évidents: le malade, apprenant que son mal est incurable, accueille avec satisfaction l'idée que ses souffrances sont enfin reconnues. Dès lors, il semble bénéficier d'un effacement progressif de ses troubles physiques, mais c'est au détriment de son équilibre psychique, dont la rapide détérioration va donner naissance à l'idée du « complot ». Il n'est évidemment pas question pour nous d'examiner à nouveau si cette dernière idée a été entièrement hallucinée, ou si elle prend appui sur un certain nombre de faits connus, que le délire s'est contenté d'interpréter et d'élaborer en roman, où certains exégètes voient, non sans vraisemblance, une création originale ². Les incitations venues de l'extérieur jouent certainement leur rôle dans la genèse du « complot ». Si l'on tient à mesurer l'importance de ces faits, on se reportera à l'excellent résumé de la question que donne Robert Osmont, dans son introduction aux *Dialogues* ³. Mais ces données objectives, même si certaines convergences troublantes semblent accréditer la croyance à une entreprise hostile habilement orchestrée, ont été utilisées et transformées par l'imagination d'un malade, qui a ainsi trouvé le moyen d'extérioriser son angoisse et de rendre plus tolérable le conflit inconscient qui le déchire ⁴.

L'année 1761, qui marque le terme de la période la plus productive de l'écrivain, est aussi celle où se multiplient les crises d'angoisse: le 12 juin, Jean-Jacques se croit mourant et il demande à la maréchale de Luxembourg de prendre Thérèse sous sa protection ⁵. Quelques jours plus tard, il se fait sonder à deux reprises par le frère Côme, et le diagnostic du praticien répond à son désir. Mais c'est l'éros incarné dans l'écriture qui est désormais menacé, comme nous le montre la crise d'angoisse aiguë qui éclate le 16 novembre, et que l'on peut caractériser comme la première bouffée délirante interprétative ⁶. Rousseau fait savoir à Duchesne, son éditeur parisien, qu'il a enfin saisi les raisons du retard apporté dans l'impression d'*Emile*: son manuscrit est entre les mains des Jésuites, qui s'apprentent à le modifier et à le dénaturer, pour en procurer une édition fautive, après la mort de l'auteur, qui ne saurait tarder.

Cet épisode dramatique reproduit, en raccourci, la genèse du « complot » dans son ensemble. Ce qui en fait un cas unique, où les mécanismes de l'interprétation morbide peuvent être saisis sur le vif, c'est que l'intéressé en explique lui-même le fonctionnement, après qu'il est revenu à la raison. Une telle prise de conscience ⁷, qui prouve que le malade est parvenu à prendre le recul nécessaire pour s'interroger sur l'étrange folie qui s'est emparée de lui, ne se reproduira que dans de rares occasions: Rousseau se montre presque toujours, en ce qui concerne son délire interprétatif, parfaitement anosognosique, c'est-à-dire incapable d'admettre la réalité des symptômes morbides, si évidents soient-ils pour quiconque observe de l'extérieur ⁸. Cette première crise importante peut être considérée comme le début d'une nouvelle période, où les tensions émotionnelles vont délaissier le corps pour investir progressivement le psychisme. L'accident de sonde, qui se produit quelques jours plus tard, prend aussi, nous l'avons vu, une signification psychique: les pressentiments funestes de juin se trouvent subitement confirmés, et le « bout de sonde molle » qui est resté dans l'urètre apporte la certitude d'une mort imminente. Dans la lettre à Moultou du 12 décembre ⁹, Jean-Jacques présente simultanément les deux événements qui viennent de bouleverser sa vie: l'accident de sonde — dont la gravité et même la réalité peuvent être suspectées, puisqu'il n'en est plus question après la crise de 1761 — et les manœuvres tortueuses des Jésuites autour du manuscrit d'*Emile*. Tout semble bien remonter à la crise du mois de juin, où la hantise de la mort exprimait seule l'angoisse latente. Tout se passe comme si Rousseau, au moment où il a mis la dernière main à ses ouvrages, se trouvait brusquement confronté à un retour massif

de culpabilité. Aussi affirme-t-il vouloir renoncer au métier d'écrivain, où il voit la cause de tous ses malheurs. Le 12 décembre, il déclare en effet avoir « quitté la plume et tout travail appliquant ». Il regrette de n'avoir pas pris cette résolution « trois ans plus tôt » et s'accuse même d'avoir « peut-être (...) trop cherché sa gloire »¹⁰, comme s'il prenait conscience que ce n'est jamais sans danger qu'« Eros habite l'expression ». Dans les derniers jours de 1761, il est obsédé par de funestes pressentiments et envisage même le suicide, comme solution à ses tourments¹¹. Le 23 décembre, il fait ses adieux à Antoine-Jacques Roustan, le « disciple bien aimé » qu'il n'a pas encore eu le bonheur de rencontrer : « J'espérais encore vous voir et vous embrasser un jour ; mais le Ciel en a ordonné autrement, il faut nous quitter avant de nous connaître. »¹² La crise se dénoue cependant, et, rassuré par la longue lettre de Malesherbes au sujet de l'impression d'*Emile*, Jean-Jacques recouvre peu à peu sa lucidité. Il fait part à Moultou de la honte qu'il éprouve d'avoir sans raison calomnié « deux honnêtes libraires » : « Je ne sais quel aveuglement, quelle sombre humeur inspirée dans la solitude par un mal affreux m'a fait inventer pour en noircir ma vie et l'honneur d'autrui, ce tissu d'horreurs dont le soupçon changé dans mon esprit prévenu presque en certitude n'a pas mieux été déguisé à d'autres qu'à vous. Je sens pourtant que la source de cette folie ne fut jamais dans mon cœur. Le délire de la douleur m'a fait perdre la raison avant la vie. »¹³ Sans doute les termes de « folie » et de « délire » se présentent à l'esprit de Rousseau ; mais c'est pour en imputer la cause à l'accident de sonde, tant il lui est difficile de reconnaître que le mal a sa source en lui-même, profondément lié à la culpabilité.

Neuf ans plus tard, alors qu'il écrit ses *Confessions*, il donne de cet épisode une analyse complète et vraiment clairvoyante. Mais c'est vers le passé qu'il tourne résolument ce regard lucide, et l'idée que l'infamante machination du « complot » puisse s'expliquer par des mécanismes semblables ne lui vient pas à l'esprit. C'est ainsi que l'on peut suivre, grâce au récit des *Confessions*, la genèse de la crise de novembre 1761, provoquée par les retards dans l'impression d'*Emile*. Celle-ci se déroule de façon exemplaire : un fait d'apparence anodine retient tout d'abord l'attention de Rousseau : l'impression de son manuscrit n'avance pas, on lui cache quelque chose. Dans un second temps, ce qui n'était que vague appréhension mobilise tout à coup l'angoisse latente. Un petit fait apporte alors l'explication attendue, et l'esprit peut regrouper les indices et percer le mystère. Rétrospectivement, tout est d'une clarté aveuglante,

et la conviction qui s'installe est assez forte pour annuler les derniers efforts de la raison : un Jésuite a parlé d'*Emile* et en a même rapporté des passages, donc le manuscrit est entre les mains des Jésuites : « A l'instant mon imagination part comme un éclair et me dévoile tout le mystère d'iniquité : j'en vis la marche aussi clairement, aussi sûrement que si elle m'eût été révélée » (I, 566).

Dès que l'idée fixe « se cristallise », le conflit qui opposait le créateur à une culpabilité insaisissable est rejeté vers le monde extérieur hostile, et le mécanisme défensif apporte sans doute une diminution d'angoisse : Jean-Jacques sait qu'il est victime de la méchanceté des hommes, il n'a plus qu'à subir avec stoïcisme les coups d'un sort injuste et inéluctable. Dans cette situation de détresse, il ne lui reste qu'un parti raisonnable : prouver la pureté de son cœur, et, par là même, confondre les fourbes qui ont juré la perte d'un innocent. Ce n'est évidemment pas un hasard si le premier texte autobiographique important date précisément du début de janvier 1762. Rousseau a recouvré un certain équilibre et il adresse à Malesherbes les quatre lettres que l'on considère comme une première ébauche des *Confessions*¹⁴. Ici encore, l'année 1761 se révèle celle d'une mutation profonde : le moment où les tourments du corps vont passer au second plan pour faire place au délire interprétatif est aussi celui où, après l'achèvement des œuvres théoriques, l'entreprise autobiographique prend la relève¹⁵.

Les épisodes de délire des dernières années peuvent s'expliquer par une rupture d'équilibre dans le système défensif. Mais les crises, en mettant brusquement à nu les fantasmes sous-jacents, nous permettent d'étudier, à travers le verre grossissant des manifestations morbides, les mécanismes psychologiques qui étaient déjà observables à l'état « normal », bien avant l'apparition du « complot ». Lorsque Jean-Jacques, le 24 février 1776, prend le parti de déposer le manuscrit des *Dialogues* sur le maître-autel de Notre-Dame, il s'aperçoit que l'accès lui en est barré par une grille, dont il n'avait pas jusqu'alors remarqué la présence : « Au moment où j'aperçus cette grille, je fus saisi d'un vertige comme un homme qui tombe en apoplexie, et ce vertige fut suivi d'un bouleversement dans tout mon être, tel que je ne me souviens pas d'en avoir éprouvé jamais un pareil. » Il est alors persuadé, devant ce signe irrécusable, que le Ciel concourt « à l'œuvre d'iniquité des hommes »¹⁶. L'interprétation prend ici, sous l'effet du paroxysme anxieux, un aspect nettement pathologique : « L'église me parut avoir tellement changé de face que, doutant si j'étais bien dans Notre-Dame, je cherchais avec effort à me reconnaître

et à mieux discerner ce que je voyais. » Mais ne peut-on déceler la même prédisposition à lire les signes du destin et à transformer, sous l'effet de l'angoisse, les données objectives, au moment où Rousseau quitte Genève et voit se dresser devant lui le fatal pont-levis qui s'oppose à tout retour dans sa patrie ¹⁷ ?

Il faut bien reconnaître que l'auteur des *Confessions* fut, toute sa vie, un interprétant. Attentif à déchiffrer les intentions secrètes, il prête aux autres un semblable pouvoir de lire, derrière les apparences, le langage des signes. Se sentant coupable, après la rencontre galante ménagée par le « bon » Klüpfel, il se persuade que sa compagne n'a aucune difficulté à lire dans son cœur : « Thérèse s'aperçut à quelque signe et surtout à mon air confus que j'avais quelque reproche à me faire; j'en allégeai le poids par ma franche et prompte confession » (I, 355). C'est pour des raisons identiques que M^{lle} Lamercier aurait renoncé aux châtimens corporels, « s'étant aperçue à quelque signe que ce châtiment n'allait pas à son but » (I, 15). A seize ans, il est à Turin, au service de la comtesse de Vercellis, auprès de qui il remplit les fonctions de secrétaire. Il se persuade alors que le ménage Lorenzini et leur nièce M^{lle} Pontal, « fine mouche qui se donnait des airs de Demoiselle suivante », se liguent pour l'écarter de la comtesse, par peur qu'il soit, lui aussi, couché sur le testament : « Ils se réunirent donc pour m'écarter de ses yeux. Elle aimait à écrire des lettres; c'était un amusement pour elle dans son état; ils l'en dégoûtèrent et l'en firent détourner par le médecin en la persuadant que cela la fatiguait. Sous prétexte que je n'entendais pas le service on employait au lieu de moi deux gros manants de porteurs de chaise autour d'elle: enfin l'on fit si bien que quand elle fit son testament il y avait huit jours que je n'étais entré dans sa chambre » (I, 83).¹⁸

C'est peut-être dans l'observation de sa maladie urinaire qu'il déploie toutes les ressources de son esprit soupçonneux : constamment préoccupé d'interpréter le langage du corps, il note avec une exactitude exemplaire tous les symptômes dont il saura faire usage pour accréditer l'idée de la continuité d'un mal qu'il veut congénital. Au moment de l'invention du complot, il se montrera tout aussi habile à ordonner les faits : dirigeant toute son attention anxieuse vers l'extérieur, il ne cessera d'épier les signes hostiles, de les regrouper pour mieux souligner la continuité des machinations diaboliques, construisant ainsi de toutes pièces ce réseau secret de traquenards et de chausse-trapes que l'ennemi invisible dispose autour de lui. L'épisode de Zulietta nous montre déjà les efforts d'une conscience traquée pour trouver, sur le corps de l'autre, le défaut

qui légitime l'inhibition de l'amant. L'invention du téton borgne a le pouvoir de focaliser l'attention sur un petit fait, jusqu'alors inaperçu, qui apporte à l'amant angoissé la révélation dont il avait besoin pour se donner à lui-même, rétrospectivement, une explication plausible ¹⁹.

Si Jean-Jacques est un interprétant chronique, c'est qu'il vit ses rencontres avec les autres dans un sentiment d'insécurité constante. Il se persuade trop vite que *l'échange des regards*, qui rend parfois possible la communication amoureuse la plus pure, est aussi chargé d'une menace intolérable, dont il s'agit de prévenir les effets. Sitôt que quelque convoitise s'offre à lui, il se croit exposé aux moqueries d'observateurs malveillants, qui n'attendent qu'une occasion pour le surprendre en flagrant délit de désir : « J'approche de la boutique d'un pâtissier : j'aperçois des femmes au comptoir ; je crois déjà les voir rire et se moquer entre elles du petit gourmand » (I, 37).

Si quelque femme se montre sensible à son charme, il redoute aussitôt la présence d'un tiers, comme s'il n'osait céder au désir sans se couvrir de ridicule. M^{me} de Larnage cache si peu le goût qu'elle a pour lui, qu'il se croit déjà victime des sarcasmes de M. de Taulignan. Il s' imagine même que la Dame et l'importun compagnon de voyage sont de connivence pour lui tendre un piège : « Je m'étais imaginé qu'ils s'entendaient pour me persifler » (I, 251).²⁰ On comprend qu'il cherche à éviter des situations si peu confortables et préfère dissimuler tout désir, comme le souligne cette remarque de Bernardin de Saint-Pierre : « Jamais il ne fixait une femme, quelque jolie qu'elle fût. »²¹

Tout se passe comme si le regard d'autrui avait le pouvoir de pénétrer dans le secret des êtres. L'homme « normal » sait qu'il est jeté parmi les autres ; il accepte le risque d'un regard malveillant et ne voit pas des juges irrécusables en ceux qui se méprennent sur son compte ²². Mais Jean-Jacques se trompe aussi, quand il ne veut reconnaître pour vraie que cette conviction intime qu'il découvre en lui-même. Déchiré entre ses certitudes tout intérieures et les menaces venues de l'extérieur, il riposte en proclamant son innocence. S'il écrit ses *Confessions*, c'est, nous le verrons, pour tenter d'annuler le regard de ses juges en les invitant à le voir comme il se voit lui-même de l'intérieur.

La scène muette avec Hume est un exemple frappant de l'angoisse que peut susciter, chez celui que tourmente le sentiment de culpabilité, la présence muette d'un autre : un regard un peu appuyé se charge subitement d'intentions maléfiques, un silence trop prolongé prend le sens

d'un reproche. Dans les premiers mois de 1766, Jean-Jacques, qui est à Londres l'hôte de David Hume, se trouve dans des dispositions morbides. Il croit que le philosophe anglais lit son courrier et ne l'a attiré en Angleterre que pour le perdre. Dans un premier temps, il tente de repousser l'idée d'une trahison si abominable: « Ces faits combinés entre eux et avec une certaine apparence générale me donnent insensiblement une inquiétude que je repousse avec horreur »²³, constate-t-il avec un reste de lucidité. Mais bientôt les convictions délirantes renversent toutes les résistances, et le spectre du « complot » paralyse la raison: « Après le souper, gardant tous deux le silence au coin du feu, je m'aperçois qu'il me fixe, comme il lui arrivait souvent, et d'une manière dont l'idée est difficile à rendre. Pour cette fois, son regard sec, ardent, moqueur et prolongé, devint plus qu'inquiétant. Pour m'en débarrasser, j'essayai de le fixer à mon tour; mais, en arrêtant mes yeux sur les siens, je sens un frémissement inexplicable, et bientôt je suis forcé de les baisser. La physionomie et le ton du bon David sont d'un bon homme, mais où, grand Dieu! ce bon homme emprunte-t-il les yeux dont il fixe ses amis? »²⁴

Cet étrange affrontement, où les regards sont les seuls armes, se termine par l'échec de la conscience coupable, qui cède au juge inique mais tout-puissant, dont le regard a eu raison de ses efforts pour surnager. Mais la scène qui suit est aussi du plus haut intérêt: Jean-Jacques, troublé par cet échange muet, se sent coupable d'avoir mis en doute la loyauté de son hôte. Il invente alors, pour retrouver la parole et mettre un terme à une situation insoutenable, une solution que son passé le plus profond pouvait lui inspirer: il rétablit la communication en fondant en larmes et en serrant Hume dans ses bras, reproduisant, dans cette effusion *voluptueuse*, son comportement d'enfant, à l'époque où il désarmait le regard menaçant de son père en pleurant avec lui, pour lui montrer la pureté de son cœur: « L'impression de ce regard me reste et m'agite, mon trouble augmente jusqu'au saisissement: si l'épanchement n'eût succédé, j'étouffais. Bientôt un violent remords me gagne; je m'indigne de moi-même; enfin, dans un transport que je me rappelle encore avec délices, je m'élançai à son cou, je le serre étroitement; suffoqué de sanglots, inondé de larmes, je m'écriai d'une voix entrecoupée: *Non, non, David Hume n'est pas un traître; s'il n'était le meilleur des hommes, il faudrait qu'il en fût le plus noir.* »²⁵

C'est à partir de 1757 que les prédispositions anxieuses s'accusent brusquement et perturbent les relations avec l'entourage. En octobre,

Jean-Jacques parle de « ligue », pour la première fois sans doute, dans une lettre où il est question du voyage de M^{me} d'Epinay, que tous ses amis lui font un devoir d'accompagner à Genève. Il écrit en effet à Saint-Lambert : « On dirait qu'il y a une *ligue* entre tous mes amis pour abuser de ma pauvreté et me livrer à la merci de Madame d'Epinay. »²⁶ Le lendemain, il reprendra ce terme, dans une lettre qu'il adresse à M^{me} d'Epinay elle-même, à qui il se décide à faire savoir que le zèle de ses amis lui paraît, sinon franchement suspect, du moins préjudiciable à son besoin d'indépendance : « Cet empressement à me faire partir, sans considération pour mon état, me fit soupçonner *une espèce de ligue* dont vous étiez le mobile. »²⁷ Dès 1761, il préférera le terme de « complot » pour désigner les manœuvres récentes de ceux qui sont devenus ses ennemis. Se croyant sur le point de mourir, il écrit à M^{me} de Luxembourg pour lui confier Thérèse, qu'il craint de voir retomber sous l'influence pernicieuse de sa mère : « Je n'ai pas de moins fortes raisons pour souhaiter qu'elle n'aille point demeurer avec sa mère livrée à mes plus cruels ennemis, nourrie par eux à mauvaise intention, et qui ne cherchent que l'occasion de punir cette pauvre fille de n'avoir point voulu se prêter à *leurs complots contre moi*. »²⁸

Plus tard, quand l'idée de « complot » aura pris de la consistance, Jean-Jacques en esquissera lui-même la genèse. Relisant, dans son copie-lettres, la lettre qu'il écrivait à Diderot en octobre 1757²⁹, il voit, dans le zèle de ses amis pour l'inciter à se rendre à Genève, la première manœuvre concertée. Aussi ajoute-t-il, en 1769 probablement³⁰, une note dans laquelle il s'étonne de la bêtise dont il fit preuve alors, de n'avoir pas compris que Diderot et ses « complices » cherchaient déjà à l'éloigner « pour exécuter leur complot plus à leur aise ». C'est donc entre 1756 et 1757 que les ligueurs se seraient organisés et auraient décidé de déclencher l'offensive. Mais Rousseau trouve, grâce à l'invention de la « ligue » qui fait de lui une victime exemplaire, le moyen d'apaiser sa conscience tourmentée, au moment de la grande passion pour M^{me} d'Houdetot. Après le succès de *La Nouvelle Héloïse*, il pourra ajouter, aux satisfactions qu'il a connues à vivre ses fantasmes aux pieds d'une femme réelle, une volupté toute nouvelle à se savoir adulé par tant de lectrices, qui s'engouent pour ce roman où il a mis toute son âme. Le « complot » a donc une signification « économique » pour celui qui assimile toute libération de l'énergie libidinale à une agression dangereuse ; il éprouve, à se savoir lui-même victime d'une machination infernale, un soulagement certain.

Aussi ne faut-il pas confondre l'élaboration du « complot », dont l'ombre grandissante recouvre les dernières années de l'écrivain, avec les bouffées délirantes interprétatives, qui se produisent en Angleterre, à Trye ou à Paris, et représentent de brusques montées d'angoisse en présence de certaines situations capables d'inverser le sens de l'accusation. Les scènes étranges avec David Hume, auxquelles nous avons fait allusion, ou les crises de Trye-le-Château, provoquées par la maladie de Du Peyrou (novembre 1767) ou par la mort de Deschamps (avril 1768), s'expliquent par des assauts de culpabilité, qui sont trop violents pour être rejetés vers l'extérieur. Jean-Jacques, pour n'avoir pu imputer aux autres les conflits qui le déchirent, se sent subitement pris au piège de la culpabilité. Il se persuade qu'on ne voit en lui qu'un assassin, comme si le désir, en sortant de l'ombre où il se cachait, avait compromis l'équilibre des forces en présence dans l'économie psychique. Si son ami Du Peyrou tombe malade à Trye, il s'imagine, effrayé à l'idée de cette mort qu'il croit imminente, qu'on l'accusera d'avoir empoisonné son hôte. La même angoisse morbide se reproduira, cinq mois plus tard, à l'occasion de la mort de Deschamps, le concierge du château³¹.

Dans ces épisodes morbides, où l'angoisse fait irruption de façon spectaculaire, Rousseau réagit dans l'immédiat à l'événement, en interprétant les agressions dont il est victime comme une nouvelle offensive de ses ennemis. L'image du « complot » reste toujours à l'arrière-plan, comme une certitude qui justifie les idées délirantes. Mais ce n'est que durant son séjour à Bourgoïn que Jean-Jacques saisit enfin, dans une révélation bouleversante, le fil conducteur qui explique tous ses malheurs depuis 1757. Il était, depuis longtemps, à la recherche d'une explication, qui donnât un sens à la diversité des *signes*, qui semblaient tous trahir les interventions mystérieuses d'une main invisible. Mais au début de novembre 1768, tout devient clair pour lui : en un instant, la profusion des indices troublants s'ordonne en un tout cohérent. La découverte se fait en deux étapes, qu'une durée de plus de six années sépare. C'est en effet le 30 août 1762 que Jean-Jacques, qui est installé à Môtiers depuis le 10 juillet, reçoit de Paris la malle contenant les papiers qu'il avait dû abandonner à Montmorency, au moment de son départ précipité du mois de juin. Pressé de se remettre au travail, il retrouve avec satisfaction les livres qui lui permettront d'achever son *Dictionnaire de musique*, ainsi que les lettres qui lui avaient été adressées et qu'il se met à transcrire en vue de ce qu'il appelle « l'entreprise de (ses) mémoires » (I, 607). A cette occasion, il constate que les lettres

écrites d'octobre 1756 à mars 1757, alors qu'il était dans la « première ivresse de la Julie » (I, 607), sont introuvables. D'après le récit des *Confessions*, il fut simplement « surpris » de constater cette lacune, sans trop se préoccuper toutefois de savoir qui avait intérêt à lui dérober ces documents épistolaires³². Après une période d'incubation assez longue, pendant laquelle le fait troublant n'est pas encore contaminé par l'idée du « complot », alors en formation, il consulte à nouveau, étant à Bourgoïn, le recueil de ses lettres, et tombe par hasard sur l'étrange lacune, « qui (lui) avait toujours paru difficile à comprendre »³³. C'est le 9 novembre que se produit la révélation fulgurante, qui, telle une simple chiquenaude, met en marche la machine infernale : Jean-Jacques entend dire que l'on vient d'arrêter, « sur la frontière du Dauphiné, un homme qu'on disait complice d'un attentat exécrationnel »³⁴, et qui passait précisément par Bourgoïn. Il n'en faut pas plus pour qu'il saisisse, rétrospectivement, tout ce qui lui arrive depuis six ans : les lettres dérobées, écrites entre octobre 1756 et mars 1757, sont contemporaines d'un attentat célèbre. C'est en effet le 5 janvier 1757 que le valet de chambre Damiens frappe d'un coup de canif Louis XV, qui s'apprêtait à monter dans son carrosse. L'événement eut un retentissement considérable, et ce malheureux exalté, qui se proposait de « rappeler le roi à ses devoirs », dut subir un châtement exemplaire. Il fut condamné à l'écartèlement et « paya d'une heure et quart d'effroyables tortures l'écorchure faite au flanc du roi »³⁵. Désormais tout s'éclaire, et l'imagination délirante voit toute la trame du « complot » : « Cette découverte me bouleversa ; j'y trouvai la clé de tous les mystères qui m'environnaient. » Jean-Jacques comprend que « depuis plus de six ans (sa) perte était jurée » et que les lettres dérobées étaient destinées à « bâtir le système d'impostures dont on voulait (le) rendre la victime ». Ses ennemis avaient l'intention de l'impliquer dans l'attentat de Damiens, de le compromettre assez pour qu'il soit obligé de s'éloigner, ce qui leur permettrait d'« exécuter leur complot plus à leur aise »³⁶. Cette manœuvre ne devait réussir que « cinq ans après », c'est-à-dire au moment du décret de prise de corps et de la condamnation d'*Emile*.

Rousseau n'eut pas de difficultés à trouver les responsables de cette entreprise diabolique. Au-dessus de la masse anonyme des ennemis, il place les chefs du « complot », dont la part de responsabilité varie selon les époques. Au début, c'est Diderot et « ses complices » (Grimm, évidemment) qui dirigent les opérations. Il est intéressant de remarquer, ici encore, le rôle déterminant joué par Diderot : c'est son amitié bienveil-

lante et *fraternelle* qui est à l'origine du premier *Discours*; c'est son hostilité déclarée et sa trahison, le jour où il devient le *mauvais frère*, qui favorise la première apparition du délire de persécution. Dès la fin de 1768, c'est le duc de Choiseul, ministre de Louis XV, qui devient l'âme du « complot ». Après la disgrâce de ce dernier, survenue le 24 décembre 1770, les dirigeants jouissent à nouveau d'un certain anonymat. Après 1776, une périphrase suffit à les désigner : « Ceux qui en dirigent l'exécution. »³⁷ De toutes façons, les ligueurs se tiennent solidement, et ils ne manquent pas de complicités à l'étranger : Hume en Angleterre, Voltaire et le « jongleur » Tronchin à Genève³⁸. Bientôt tous entreront dans la « ligue », qui deviendra conspiration universelle.

L'amplification mégalomane est déjà visible en 1769, au moment de l'annexion de la Corse par la France. Jean-Jacques est alors convaincu que Choiseul a décidé cette occupation de l'île pour le *persifler*, lui qui a été en relation épistolaire avec les patriotes Paoli et Buttafuoco, champions de l'indépendance, et qui avait même envisagé de rédiger une constitution pour une Corse qui serait parvenue à secouer la domination franco-génoise³⁹. Il est d'ailleurs incapable de prendre le recul nécessaire pour simplement mettre en doute une interprétation si égocentrique des faits. Prévoyant que l'on pourrait lui reprocher « de (se) donner une importance prodigieuse », il ne trouve mieux que d'ajouter une nouvelle preuve, tout aussi dépourvue de vraisemblance, destinée à expliquer les visées politiques du ministre de Louis XV : « Je prie ceux qui me feront ce reproche d'expliquer seulement deux choses d'une façon qui puisse contenter un homme sensé. L'une, l'invasion de la Corse, l'autre, l'entreprise de la Ville de Versoix⁴⁰. Ce petit bourg des bords du lac Léman, dont le port avait été creusé sur ordre de Choiseul, était situé en pays de Gex, à six kilomètres de Ferney. Voltaire, qui se promettait de le peupler d'émigrés de Genève, n'était évidemment pas indifférent à cette entreprise. Si Rousseau parvient à se persuader que les efforts conjugués de l'écrivain et du ministre ont pour seul but de lui nuire, c'est qu'il est d'une cécité totale à l'égard de son égocentrisme pathologique. Pris dans le système délirant qui l'incite à découvrir partout des intentions le concernant, il est convaincu que ce sont les autres qui délirent, comme il l'écrit dans le *Billet circulaire* de 1776 : « Français, on vous tient dans un délire qui ne cessera pas de mon vivant. »⁴¹ Dans une lettre à d'Ivernois, il en vient même à souhaiter être fou pour ne pas être obligé de donner de l'humanité une idée trop noire : « J'aime à me flatter que je ne suis plus dans mon bon sens. Je vois des complots

si noirs, des gens si abominables que pour l'honneur de l'humanité j'aime mieux croire que j'extravague. »⁴²

Les exégètes, qui ont l'avantage d'observer de l'extérieur et à froid, ne risquent guère de se tromper en pensant que c'est Rousseau qui « extravague ». Ils ont aussi cherché à donner un nom à cette maladie, dont les manifestations sont assez nombreuses pour tenter l'ingéniosité des « pathographes ». L'égoïsme et l'hypersensibilité de l'écrivain, qui rapporte à sa personne certains faits, dans lesquels il est seul à déceler de secrètes liaisons, semble accréditer le diagnostic de délire sensitif de relation⁴³. Mais nous jugeons prudent de rappeler ici, avec Jean Starobinski, « que le *nom* de la maladie n'est qu'un être de raison, et que la seule réalité concrète est le comportement de l'homme malade »⁴⁴. Pour éclairer le fonctionnement de la maladie dans l'économie psychique de Rousseau, nous avons tenté de comprendre comment celle-ci a été vécue subjectivement. Les idées de persécution nous ont semblé étroitement liées à un retour massif de culpabilité, lui-même provoqué par une rupture d'équilibre dans le système des défenses qui avait été mis en place et avait fait ses preuves pendant la période d'intense activité où s'élaborent les grandes œuvres. C'est à partir du jour où l'éros incarné dans l'œuvre littéraire lui assure la célébrité, que Jean-Jacques voit s'inverser les forces pulsionnelles qui avaient jusqu'alors travaillé avec lui, dans le sens de l'élan créateur. Il se sent pris sous le feu des regards accusateurs d'ennemis qui l'épient et lui tendent des pièges, dans le but de l'avoir un jour à leur merci. Ses angoisses d'enfant, qui l'incitaient à voir déjà autour de lui des observateurs malveillants, attentifs à surveiller ses moindres gestes, ont été, durant de nombreuses années, tenues en veilleuse. Mais elles finissent par envahir la conscience et donnent une force accrue au sentiment de culpabilité, que l'œil haineux du « mauvais frère » avait suscité.

C'est au cours du voyage de Paris à Londres que l'accusation prend l'aspect le plus dramatique. Rousseau, qui voyage en compagnie de David Hume et Jean-Jacques de Luze, n'oubliera jamais la nuit que les trois compagnons passent dans la même chambre, à Roye probablement⁴⁵. Au milieu de la nuit, il entend Hume prononcer distinctement quelques mots qui le troublent profondément : « Nous étions couchés dans la même chambre, et plusieurs fois dans la nuit je l'entends s'écrier en français avec une véhémence extrême : *Je tiens J. J. Rousseau !* J'ignore s'il veillait ou s'il dormait. L'expression est remarquable dans la bouche d'un homme qui sait trop bien le français pour se tromper

sur la force et le choix des termes. »⁴⁶ On peut se demander si cette scène nocturne n'est pas entièrement fantasmée, Rousseau parvenant, dans une sorte d'hallucination auditive, à donner un sens non équivoque aux menaces muettes dont se chargent les regards des autres⁴⁷. L'angoisse coupable est si violente, qu'elle dénoue la parole prisonnière des ténèbres de l'inconscient. Ce qui peut donner quelque consistance à une telle hypothèse, c'est que la scène ne prend toute sa signification qu'à la suite d'une interprétation rétrospective, comme le souligne l'intéressé lui-même : « Dès le lendemain tout fut si parfaitement oublié que je n'y ai pas même pensé durant tout mon séjour à Londres et au voisinage. *Je ne m'en suis souvenu qu'ici*, où tant de choses m'ont rappelé ces paroles, et me les rappellent, pour ainsi dire, à chaque instant. »⁴⁸ Mais, quelle que soit la part de la réalité objective dans ce bref épisode, on aurait tort d'en suspecter l'authenticité. N'est-ce pas en lui-même et au plus profond de son passé, que Jean-Jacques perçoit l'écho de cette menace, qui semble inscrite au cœur de sa problématique ? L'enfant trop sage de la rue de Coutance, traité avec les mêmes égards que « les enfants des Rois », s'est certainement senti coupable d'être « idolâtré » par les siens, sous le regard de ce frère déshérité et malheureux, qui n'a peut-être jamais, lui, prononcé les mots propres à dévoiler son désespoir intime. Aussi ne faut-il pas s'étonner que la parole menaçante de Hume soit à jamais gravée dans la mémoire de celui qui l'entendit, vraie ou fantasmée, en cette nuit du 5 janvier 1766, dans une auberge de Roye, alors qu'il traversait clandestinement la France, où il était encore sous le coup du décret de 1762, qui pouvait le conduire en prison à la moindre imprudence : « Ces mots, dont le ton retentit sur mon cœur comme s'ils venaient d'être prononcés », tient-il à préciser. « Il n'y a pas une nuit où ces mots; *Je tiens J. J. Rousseau*, ne sonnent encore à mon oreille comme si je les entendais de nouveau »⁴⁹, répète-t-il quelques lignes plus bas.

Ne voir dans cette nuit d'angoisse qu'une manifestation caractérisée du délire de relation ne nous apprend pas grand-chose sur le *sens* de la menace qui s'y exprime. « Le délire, explique un psychanalyste, est une fausse conviction sur laquelle on érige une nouvelle réalité, afin de corriger celle qui existait en premier lieu, inacceptable, mais cette dernière existe toujours, enfouie dans l'inconscient. »⁵⁰ L'idée délirante ne pourrait-elle pas nous faciliter l'accès à ce savoir enfoui, inacceptable, que l'imagination de l'interprétant « scotomise » ? Nous pouvons nous demander, une fois de plus, si les agressions hostiles que Jean-Jacques

redoute ne représentent pas l'envers négatif de ses propres pulsions sadiques, que le surmoi fortement structuré a condamnées à l'effacement le plus total. L'enfant choyé d'Isaac et de Suzanne ne s'acceptait que transparent et adorant, et rien ne pouvait lui laisser supposer que couvaient en lui des sentiments peut-être haineux et destructeurs à l'égard de son frère, dont la présence au foyer familial créait une dissonance intolérable. Même s'il refusait de voir cette part obscure de son psychisme, il n'en subissait pas moins les effets perturbants, et ses nuits de la rue de Coutance furent sans doute troublées plus d'une fois par le retour au foyer paternel de ce frère vagabond et insoumis, qui en venait aux mains avec son père. *L'entendu familial*, fait de bruits insolites, de fureur ou de chuchotements, peut prendre un sens plus inquiétant que ce qui est simplement *vu*⁵¹. A plusieurs reprises, Rousseau nous fait part de son horreur des ténèbres : « Mon penchant naturel est d'avoir peur des ténèbres, je redoute et je hais leur air noir, le mystère m'inquiète toujours, il est par trop antipathique avec mon naturel ouvert jusqu'à l'imprudence. L'aspect du monstre le plus hideux m'effrayerait peu, ce me semble, mais si j'entrevois de nuit une figure sous un drap blanc, j'aurai peur » (I, 566).⁵²

Mais est-il plus assuré en plein jour ? On pourrait soutenir avec vraisemblance qu'une secrète inquiétude ne cesse de l'habiter, comme s'il redoutait de voir surgir à tout moment la main redoutable d'un ennemi invisible. Aussi cherche-t-il les lieux retirés et cachés, où il peut se croire à l'abri des hommes. Le thème du *refuge*, qui prend racine dans les fantasmes les plus archaïques, a une signification ambiguë : lieu rassurant qui permet d'échapper aux poursuites des assaillants⁵³, il peut devenir le lieu où l'on s'est laissé acculer imprudemment, cachot sinistre d'où l'on ne pourra se soustraire aux noirs desseins des agresseurs, impatients d'*enlacer*⁵⁴ leur victime innocente. Le refuge a une signification bénéfique s'il est recherché volontairement. Mais il prend un sens inquiétant pour celui qui craint d'être pris au piège, emprisonné sans l'avoir voulu, comme le jour où Rousseau se croit perdu à jamais pour s'être engagé dans une impasse du labyrinthe parisien : « Il m'a conté, écrit Bernardin de Saint-Pierre, qu'il n'y avait pas longtemps il avait cru mourir un jour qu'il était dans le cul-de-sac Dauphin sans en pouvoir sortir, à cause que la porte des Tuileries était fermée derrière lui, et que l'entrée de la rue était barrée par des carrosses ; mais dès que le chemin fut libre, son inquiétude se dissipa. »⁵⁵ L'insistance avec laquelle les termes « refuge », « réduit », « asile », reviennent sous sa plume n'est sans doute

pas étrangère à une forme archaïque d'angoisse de castration ⁵⁶. Tout enfant Jean-Jacques jouit d'un statut privilégié; mais être le préféré de tante Suzon est un privilège qui ne va pas sans danger: le frère spolié et le père condamné à la chasteté ne cessent, par leur seule présence, de projeter sur ce bonheur l'ombre d'une menace jamais exprimée. La scène nocturne avec Hume nous donne l'impression de réactiver les angoisses de la petite enfance. Jean-Jacques affirme ne pas supporter le silence de la nuit, quand il le croit hanté de présences mystérieuses et hostiles. Aussi préfère-t-il, dans une sorte de rêve éveillé, donner la parole à l'adversaire, l'obligeant à se démasquer et à proférer sa menace, plutôt que d'assister, anxieux et impuissant, à l'approche inéluctable du danger.

Nous allons voir que les écrits autobiographiques sont, chacun à leur manière, une prise de parole face à cet ennemi insaisissable et muet.

CHAPITRE XXIII

L'entreprise autobiographique

Quant aux vérités que l'intelligence — même des plus hauts esprits — cueille à claire-voie, devant elle, en pleine lumière, leur valeur peut être très grande ; mais elles ont des contours plus secs et sont planes, n'ont pas de profondeur parce qu'il n'y a pas eu de profondeurs à franchir pour les atteindre, parce qu'elles n'ont pas été recrées.

PROUST

a) Sous le regard de l'autre

C'est en janvier 1762, avec les quatre lettres à Malesherbes, que débute l'entreprise autobiographique. Se croyant « enlacé » par les manœuvres diaboliques de ses ennemis, Jean-Jacques sentira de plus en plus fortement la nécessité de se défendre et de proclamer son innocence : « Ce que je sais c'est que l'arbitre suprême est puissant et juste, que mon âme est innocente et que je n'ai pas mérité mon sort » (I, 989), écrit-il en 1776. Dès 1757, il dénonce l'emprise grandissante de ses amis sur lui, comme un abus d'autorité qu'il ne saurait tolérer plus longtemps sans réagir. Mais il semble entrevoir, dans la lettre qu'il adresse à M^{me} d'Houdetot le 10 novembre de la même année, que sa vie sera désormais consacrée à se justifier : « Mes amis ont pris sur moi un tel empire que je ne puis plus faire un pas sans leur rendre compte de mes raisons. *Il faut désormais que ma vie se passe en apologies.* »¹ Le délire interprétatif et le projet autobiographique se développent parallèlement. Ils vont traverser l'un et l'autre une période d'incubation assez longue, après laquelle s'ouvre ce que l'on peut appeler *l'ère apologétique*.

C'est ainsi que Rousseau, qui peut considérer comme achevée son œuvre philosophique, va se tourner résolument vers lui-même et chercher à se peindre « d'après nature et dans toute sa vérité » (I, 3). Les faits qui annoncent et préparent cette conversion à une activité introspec-

tive sont aujourd'hui bien connus ². On n'a pas manqué de remarquer que l'auteur des *Confessions* a manifesté, dès son adolescence, un goût prononcé pour l'auto-analyse. S'il fut toute sa vie, comme nous venons de le voir, un interprétant, il montre des dispositions tout aussi constantes à s'examiner ou à se « peindre », parfois même avec une complaisance surprenante ³.

On pourrait soutenir que le projet autobiographique était inscrit dans le « destin » de Jean-Jacques. Si celui-ci se veut toujours transparent c'est qu'il a vécu tout enfant sous la surveillance constante des adultes et ne peut imaginer sans angoisse une vie *séparée*. Le désir qui l'habite de préserver ou de restaurer l'union symbiotique avec la mère, ou, plus tard, de se confondre avec la femme aimée pour ne faire plus qu'un avec elle, joue un rôle important dans la décision d'écrire *Les Confessions*: l'auteur s'y propose en effet d'annuler le regard aliénant de l'autre, ou de l'amener à se confondre avec le sien, en obligeant ses lecteurs à le voir tel qu'il se voit lui-même de l'intérieur. Mais ce projet est voué à l'échec ⁴. Rousseau est le premier à comprendre que cette « prise de parole » est inopérante, puisqu'il ne tarde pas à donner à son entreprise apologétique une « forme » entièrement nouvelle. Des diverses lectures qu'il fait de ses *Confessions*, dans les premiers mois de 1771, il attendait une réhabilitation glorieuse et la déroute de l'ennemi. Mais il constate, une fois de plus, que les assistants observent scrupuleusement la loi du silence, et que la comtesse d'Egmont, quoique « visiblement » émue, réprime tout mouvement spontané de son cœur, comme si elle était déjà informée de l'ordre de police qui allait mettre fin à ces lectures privées. Aussi prend-il le parti de donner lui-même la parole à l'accusation, dans le but de briser le mur du silence. Dans les *Dialogues*, il imagine en effet deux personnages, « Rousseau » et « le Français », qui tiennent un véritable débat au sujet du monstre « Jean-Jacques », troisième personnage, qui n'apparaît pas lui-même, mais sur lequel la lumière se fera peu à peu. « Rousseau » joue par moments le jeu de l'adversaire, mais il réclame cependant des éclaircissements et refuse de condamner sans preuves. « Le Français » représente l'opinion générale, forcément prévenue contre l'écrivain, mais il finit par se montrer aussi désireux de le mieux comprendre. C'est donc par le truchement d'un double auquel il donne son patronyme (*Rousseau juge de Jean-Jacques*) que l'auteur s'accuse pour se sentir autorisé à prendre sa défense. Inversant la perspective choisie dans *Les Confessions*, il prétend renoncer à se peindre tel qu'il se voit lui-même de l'intérieur, et feint d'adopter le

point de vue de l'adversaire, pour faire finalement éclater l'absurdité de l'image odieuse que l'on voudrait donner de lui: « Il fallait nécessairement que je dise de quel œil, si j'étais un autre, je verrais un homme tel que je suis », déclare-t-il dans l'introduction qu'il place en tête des *Dialogues* (I, 665). Espère-t-il, à la faveur de ce détour qui n'est qu'une ruse de guerre ⁵, obtenir une diminution d'angoisse? Il serait sans doute préférable qu'il prenne conscience de ce qui est en jeu dans ses affrontements muets avec les autres.

C'est dans le dialogue psychanalytique ⁶ que le silence prend sa dimension véritable. A l'écoute de la parole de l'interprète, le plus souvent parcimonieuse, l'analysant parcourt tout le registre des émotions suscitées par les interprétations gratifiantes ou frustrantes. Si l'analyste, au risque de paraître abuser des pouvoirs dont il est investi, laisse si souvent sans réponse les questions qui lui sont adressées, c'est pour que le « patient », prenant conscience des contenus fantasmatiques qu'il prête spontanément au silence, perçoive enfin les échos de sa propre parole et le sens de sa demande ⁷. Contrairement à ce que l'on croit communément, il cherche moins à interpréter qu'à permettre à l'analysant de s'entendre lui-même et de découvrir la dimension inconsciente de son propre discours. Aussi ne cesse-t-il de jouer un rôle actif, même quand il se tait. Le résultat du « travail » analytique ne saurait être celui que l'on peut attendre d'une explication rassurante, venue toute faite de l'extérieur. Il est dévoilement progressif et libre adhésion à une évidence. Parvenu au terme de l'analyse, le sujet ne ressent plus comme avant le silence de l'autre, puisqu'il s'assume lui-même avec une croissante lucidité.

Avant 1765, Rousseau ne se différencie guère de ceux qui se montrent simplement attentifs à l'image que les autres prennent d'eux. Mais ce qui s'accuse brusquement avec l'apparition des idées délirantes, c'est l'angoisse qu'il éprouve quand il se croit condamné à la suite d'un jugement secret, qui passe de bouche en bouche sans parvenir jusqu'à lui. Or, l'un des traits spécifiques de la culpabilité inconsciente, c'est, nous l'avons vu, de ne jamais rencontrer d'accusation clairement formulée. Le « complot » est aussi une entreprise *mysérieuse*, dont les exécutants sont décidés à ne pas révéler les raisons pour lesquelles ils poursuivent leur victime. « Que je sache à tout prix de quoi je suis coupable » ⁸, ne cesse de réclamer le prévenu, qui fait preuve, face à l'ennemi *extérieur*, de la même cécité qu'à l'égard de cet ennemi *intérieur*, dont il ignore la présence au plus profond de son être. C'est pour mettre un terme à ce

silence étouffant que Jean-Jacques se tourne vers lui-même et se met à écrire une œuvre toute nouvelle, de nature apologétique⁹. Se croyant victime d'une condamnation universelle et surtout silencieuse, il prend la parole pour prouver son innocence. L'entreprise autobiographique ne cessera de l'occuper, de 1762 jusqu'à ses derniers jours. Mais elle est vouée, quant au bénéfice thérapeutique que l'intéressé peut en attendre, à ne connaître aucun accomplissement véritable, et chaque nouvelle œuvre — les *Dialogues* après *Les Confessions*, les *Rêveries* après les *Dialogues* — loin de parvenir à récuser les jugements hostiles, ne fait qu'affirmer à nouveau le pouvoir de ces juges, qui obligent l'accusé à plaider sa cause avec l'obstination de Sisyphe.

Adolescent, Jean-Jacques avait de lui une image avantageuse, quoique encore très flottante, puisque le sentiment tout subjectif que lui donnait l'ensemble de sa personne, tant morale que physique, disparaissait dès qu'il se trouvait dans l'obligation de faire la preuve de ses pouvoirs, de se manifester avec force pour imposer aux autres l'idée qu'il se faisait de lui-même. Il se trouve, par l'effet d'une blessure narcissique difficile à oublier, déchiré entre deux sentiments contraires. Constamment préoccupé de recouvrer son unité perdue ou menacée, il se voit porté, par un enchaînement de dépassements dialectiques, vers cette image globale de lui qui se dérobe à son désir. Il avait pu, grâce aux deux *Discours*, faire entendre une voix toute romaine. Mais il cède, dans *La Nouvelle Héloïse*, aux inspirations féminines de sa nature. Aussi se voit-il obligé, pour réconcilier le romancier qu'il est devenu avec le réformateur dont il vient d'imposer l'image toute virile, d'infléchir la courbe de son roman pour lui donner une conclusion vertueuse et romaine. Les introductions qu'il place en tête de *Narcisse* et de *La Nouvelle Héloïse* étaient, elles aussi, destinées à légitimer l'inconséquence d'un philosophe qui est parvenu, grâce à des œuvres d'agrément qu'il condamnait dans son premier *Discours*, à créer une sensibilité toute nouvelle, faite pour émouvoir un public féminin.

Jean-Jacques, qui se croit fait pour vivre dans un monde idéal — celui qu'il évoque dans les premières pages des *Dialogues* — n'imagine, quand il prête l'oreille aux sollicitations de sa nature romanesque, que visions idylliques, douce lumière printanière, transparence des cœurs. Cependant, le jour où il entreprend d'écrire ses *Confessions* et de descendre en lui-même, il se voit confronté à une part d'ombre qu'il ignorait en lui. Nous avons vu que l'espace rousseauiste s'organise en régions symboliquement différenciées: les lieux paradisiaques et ouverts s'op-

posent le plus souvent aux lieux clos et sombres, eux-mêmes susceptibles de devenir refuges providentiels ou sinistres guets-apens. Mais il y a une métaphore privilégiée, qui revient avec insistance dans les écrits autobiographiques, c'est celle du *labyrinthe*. Après avoir avoué le plaisir trouble que lui avait donné la sévère M^{lle} Lambercier, Rousseau reconnaît avoir fait « le premier pas et le plus pénible dans le labyrinthe obscur et fangeux de (ses) confessions » (I, 18). Il découvre ainsi que, même dans le paradis de l'enfance, le désir est déjà présent, embusqué dans les replis sombres de l'être intérieur, d'où il ne devait jamais sortir. Lui qui a toujours eu peur des ténèbres, le voici obligé d'emprunter des chemins tortueux et de descendre dans les limbes de la conscience et aux sources du désir, où le « monstre »¹⁰ intérieur qui va marquer dans son histoire l'attendait.

A Turin, Jean-Jacques se laisse emporter par l'ivresse des sens et s'exhibe devant des filles, dans l'espoir de retrouver une Gabrielle Lambercier. Il descend alors dans un nouveau labyrinthe, qui n'est plus ce lieu symbolique, où il se voyait forcé de descendre pour tenir sa promesse de dire toute la vérité, mais un espace réel, celui des couloirs souterrains où le coupable cherche un abri : « Un jour j'allai m'établir au fond d'une cour dans laquelle était un puits où les filles de la maison venaient souvent chercher de l'eau. Dans ce fond il y avait une petite descente *qui menait à des caves par plusieurs communications*. Je sondai dans *l'obscurité de ces allées souterraines*, et les trouvant *longues et obscures* je jugeai qu'elles ne finissaient point, et que si j'étais vu et surpris, j'y trouverais un refuge assuré » (I, 89). Mais cette exploration préventive se révèle inefficace. A peine a-t-il offert « l'objet ridicule » à la vue des filles, que Jean-Jacques se voit obligé de s'enfoncer « dans les souterrains au risque de (s')y perdre ». Cherchant dans les ténèbres un abri sûr, il se retrouve bientôt, pour avoir libéré le désir pervers, en pleine lumière et sous le regard du justicier, qui le poursuit et le menace de son sabre.

A partir de 1765, le labyrinthe n'est plus le refuge où le désir coupable se cache ; il devient le lieu ténébreux où l'innocent s'égare. Le terme lui-même ne figure pas dans les premières pages du livre XII, sorte de préambule pathétique qui se dresse devant nous comme une porte de l'enfer. Mais l'idée en est partout présente sous le réseau des métaphores : « Ici commence l'œuvre de ténèbres dans lequel, depuis huit ans, je me trouve enseveli, sans que, de quelque façon que je m'y sois pu prendre, il m'ait été possible d'en percevoir l'effrayante obscurité. »

L'auteur indique, à l'intention du lecteur de bonne volonté qui voudrait « approfondir ces mystères et découvrir la vérité », les moyens dont il dispose pour remonter « jusqu'aux premiers moteurs de tout ». Il sait « certainement à quel terme aboutiront les recherches », mais se déclare, quant à lui, incapable de tenter cette recherche sans s'égarer en cours de route: « Je me perds dans *la route obscure et tortueuse des souterrains* qui les y conduiront » (I, 589-590). C'est le cœur de ceux qui exécutent sans pitié « l'œuvre de ténèbres » qui est devenu impénétrable, alors que celui de leur victime ne cache plus la moindre parcelle d'ombre. Une lettre à Dusaulx, du 16 février 1771, souligne nettement cette antithèse, où s'exprime une vision manichéenne, vers laquelle l'auteur des *Confessions* n'était que trop porté. Celui-ci déclare en effet ne plus vouloir juger les hommes, étant « bien convaincu que *l'obscur labyrinthe de leurs cœurs* (lui) est impénétrable, à (lui) dont *le cœur transparent comme le cristal* ne peut cacher aucun de ses mouvements » ¹¹.

Dans les *Dialogues* enfin, Jean-Jacques pourra se dire définitivement prisonnier du labyrinthe édifié par ses ennemis, puisque c'est l'image de Paris qui se modifie et devient un enchevêtrement tortueux de ruelles ténébreuses: « On a trouvé l'art de lui faire de Paris une solitude plus affreuse que les cavernes et les bois, où il ne trouve au milieu des hommes ni communication, ni consolation, ni conseil, ni lumière, ni rien de tout ce qui pourrait lui aider à se conduire, *un labyrinthe immense* où l'on ne lui laisse apercevoir dans les ténèbres que de fausses routes qui l'égareront de plus en plus » (I, 713).

Rousseau consacre les treize dernières années de sa vie à la réalisation de son projet autobiographique. Les intentions apologétiques, qui donnent à l'art de l'écrivain une bonne part de sa charge passionnelle, y sont faciles à déceler. Le plus souvent habilement dissimulées dans les premiers livres des *Confessions*, elles seront plus apparentes dans les derniers. Elles feront toute la matière des *Dialogues*, pour s'effacer à nouveau dans les plus belles pages des *Rêveries*. Ainsi, de 1765 à 1778, Rousseau ne semble occupé que du soin de se défendre, et les *Lettres sur la botanique*, qui sont contemporaines de la rédaction des *Dialogues*, ne sont qu'une façon détournée de plaider non coupable: comment peut-on prendre pour un criminel un homme qui a des occupations si innocentes? Mais le fossé qui sépare les œuvres philosophiques de l'entreprise autobiographique n'est pas si profond qu'il semble. Il n'y a pas de véritable rupture entre les deux activités: le récit des *Confessions* prolonge, dans une certaine mesure, l'œuvre théorique, puisqu'il tire,

de la vie d'un homme qui se livre à nous, des preuves à l'appui de l'idée centrale du système philosophique, que « le Français » des *Dialogues* résume en ces termes, après avoir lu les ouvrages de celui qu'il prenait pour un monstre: « Suivant de mon mieux le fil de ses méditations, j'y vis partout le développement de son grand principe, que la nature a fait l'homme heureux et bon, mais que la société le déprave et le rend misérable » (I, 934). Mais l'homme et l'œuvre sont, dans le cas de cet auteur exceptionnel, si difficiles à dissocier, que l'on peut soutenir aussi que l'idée de la bonté originelle est préexistante à l'œuvre philosophique elle-même, et qu'elle donne aux deux *Discours* leur ton passionné, à la façon d'un levain tout personnel, qui enflamme le style et l'apparente à un ouvrage apologétique. C'est parce qu'il sentait obscurément en lui le besoin de prouver son innocence, que Jean-Jacques construit son système, qui est destiné à rejeter sur la société les responsabilités du mal moral. Si les œuvres théoriques se rapprochent ainsi des œuvres autobiographiques, il n'est pas difficile de montrer que *Les Confessions* se proposent, inversement, un but scientifique: l'ouvrage doit fournir une « première pièce de comparaison pour l'étude de l'homme, qui certainement est encore à faire » (I, 3). Dans cette perspective, l'autobiographie contribue à enrichir notre connaissance de l'homme, en la fondant sur l'observation d'un individu unique et proche, comme les descriptions de l'ethnologue, dont la note prophétique du *Discours sur l'Inégalité* nous donne la première idée ¹², pourraient permettre une connaissance vraiment scientifique de l'homme, fondée sur l'étude des peuples lointains et étrangers à notre civilisation.

Si Jean-Jacques a cru pouvoir assurer l'unité de son œuvre, en montrant que l'homme des *Confessions* était bien celui qui avait écrit le premier *Discours*, la *Lettre à d'Alembert* ou *Emile*, il n'en éprouvait pas moins un sentiment pénible à l'idée que certains faits de sa vie, auxquels ses ennemis s'empresaient de donner une grande publicité, le montraient en désaccord avec ses théories. Plus il se replongeait dans son passé, pour en revivre les principaux événements, plus il se trouvait confronté à des inconséquences, que ses ennemis n'auraient pas de peine à exploiter pour le discréditer. Il cherche par exemple à minimiser sa part de responsabilité au moment de sa première apostasie: s'il vient frapper à la porte de la cure de Confignon, c'est que ce refuge inespéré s'offre par hasard au jeune fugitif: « A force de voyager et de parcourir le monde, j'allai jusqu'à Confignon, terres de Savoie à deux lieues de Genève. Le curé s'appelait M. de Pontverre » (I, 46). S'il autorise plus

tard une représentation de *Narcisse*, la faute en est aux mœurs de son siècle, cette comédie n'étant qu'une œuvre de jeunesse, écrite « durant ces temps de préjugés et d'erreurs », où il faisait grand cas de la qualité d'auteur¹³. Enfin s'il est devenu auteur, c'est, nous l'avons vu, malgré lui, et sa gloire, qui a surpassé celle de Voltaire lui-même, ne lui a valu que « peine, angoisse et douleur de toute espèce »¹⁴.

Mais c'est évidemment l'abandon des enfants qui lui paraît, de toutes ses inconséquences, la plus difficile à justifier. Aussi reçoit-il un véritable choc le jour où lui parvient, à Môtiers, à la fin de décembre 1764, le *Sentiment des citoyens*. Ce libelle anonyme, qui présentait l'auteur d'*Emile* comme un époux indigne et un père dénaturé, le détermine à écrire ses « mémoires ». Jean-Jacques, qui se voit démasqué sans pitié dans ses contradictions les plus intimes, est désormais contraint aux aveux les plus pénibles. Il répondra à la calomnie par l'histoire de sa vie, qui, plaçant les faits dans l'éclairage véritable, fera apparaître, derrière les actes, les intentions qui ont inspiré sa conduite et l'« enchaînement d'affections secrètes » (I, 1149) qui expliquent son caractère. Cette volonté de recouvrer l'unité de son être, qui l'habite depuis plusieurs années, il la manifeste tout à coup avec une force accrue. Il sait que ses ennemis cherchent à mettre au grand jour tout ce qui peut nuire à sa réputation, et il s' imagine que les lectures des *Confessions* ont contribué à leur donner des armes contre lui¹⁵. Il a la conviction profonde que sa vie et son œuvre ne font qu'un, et il importe maintenant de renverser tous les obstacles et de proclamer sa vérité.

C'est dans les *Dialogues* que cet effort de récupération narcissique déploie tous ses effets. Le personnage de « Rousseau » a lu les ouvrages que l'on attribue à l'invisible « Jean-Jacques », généralement tenu pour un « monstre ». Il a puisé dans cette lecture un tel réconfort moral qu'il s'est mis à espérer de rencontrer un jour l'auteur, qu'il imaginait, avant qu'on se charge de lui ouvrir les yeux, comme un double fraternel. Momentanément gagné par les preuves accablantes dont « le Français » se fait l'écho, il en déduit logiquement que l'auteur qui l'avait si profondément touché et le monstre « Jean-Jacques » ne sont pas le même individu. A la fin du *Premier Dialogue*, « le Français » décide cependant de lire les ouvrages dont « Jean-Jacques » revendique la paternité, pendant que « Rousseau » se rendra chez le prétendu auteur pour vérifier si sa vie confirme sa réputation de scélérat. Les deuxième et troisième *Dialogues* nous feront assister à la confrontation des résultats: les enquêteurs constatent, l'un que le « Jean-Jacques » réel s'est révélé

absolument conforme à l'idée que donnent de lui les écrits signés de son nom, l'autre qu'il a senti, à la lecture de ces écrits, « la sincérité, la droiture d'une âme haute et fière mais franche et sans fiel qui se montre sans précaution, sans crainte, qui censure à découvert, qui loue sans réticence et qui n'a point de sentiment à cacher » (I, 941).

On peut voir, dans cette démonstration ingénieuse, une tentative pathétique pour retrouver une identité perdue ou menacée. Jean-Jacques avait surmonté, après l'extase de 1749, sa « sotte et maussade timidité », pour se faire parfois « cynique et caustique » (I, 368). Sans pouvoir oublier la composante « féminine » de sa nature, il fait entendre avec éclat, pendant quelques années, une voix forte et assurée, qui « s'oublie » dans l'outrance et refuse de se laisser « subjugué » (I, 362) par les autres. Il a cependant toujours senti que ce nouveau personnage, « malgré (son) ton romain », ne pouvait le corriger de sa timidité, et qu'il resterait, en présence des autres, « honteux comme un écolier » (I, 376). Il se convainc, plus que jamais, que l'ordre du sentiment est prépondérant et que rien ne remplace la conviction intime qu'il a de se connaître. Mais en s'exprimant comme écrivain, il a produit une œuvre qui s'est finalement détachée de lui pour vivre d'une vie séparée, dans la pensée des autres. Aussi est-il sans doute sincère quand il condamne la gloire littéraire et regrette l'heureux temps où il croyait adhérer si parfaitement avec l'image qu'il avait de lui-même. Il a commis la faute majeure d'*enfanter une œuvre*, et n'a pu s'exprimer sans se quitter un peu. Il se voit donc contraint de réparer cette cassure et de montrer que le « Rousseau » des *Dialogues* se trompe, quand il prétend que « sa vie est coupée en deux parties qui semblent appartenir à deux individus différents, dont l'époque qui les sépare, c'est-à-dire le temps où il a publié des livres, marque la mort de l'un et la naissance de l'autre » (I, 676). On veut qu'il y ait deux hommes en lui : le premier, qui a le goût de l'étude désintéressée et de la solitude, est un être « paisible et doux » ; le second, « dur, farouche et noir », ne serait qu'un débauché, qui « a passé sa vie dans les tavernes et les mauvais lieux » (I, 676). Les trois grands écrits autobiographiques se proposent de rétablir, chacun à leur façon, l'unité compromise : ils montrent que le vrai Rousseau, malgré les fautes avouées, toujours imputables à la société ou aux circonstances, a un naturel aimant et pur et ne saurait se reconnaître en cet homme « plongé dans les plus brutales débauches » avec lequel ses ennemis veulent le confondre.

Il n'y a peut-être rien de plus émouvant que l'effort de l'auteur pour rejoindre, dans le passé profond, l'image qu'il a de lui-même et coïncider

enfin avec celui qu'il pense avoir toujours été, au-delà des années glorieuses et de cette malheureuse réputation d'auteur, qui lui a fait perdre le contact avec les racines de son être. Le « Rousseau » des *Dialogues*, qui s'est replié dans la solitude par dégoût des « esprits forts », trouve dans les œuvres de « Jean-Jacques » un réconfort moral et reprend espoir à l'idée de se faire un ami d'un auteur dont les « principes sont si conformes à (ses) sentiments » : « Je me livrais à l'espoir de retrouver en lui tout ce que j'avais perdu, de goûter encore les douceurs d'une amitié sincère, et de me nourrir encore avec lui de ces grandes et ravissantes contemplations qui font la meilleure jouissance de cette vie et la seule consolation solide qu'on trouve dans l'adversité » (I, 729). Mais que nous révèle ce vœu étrange de faire connaissance avec cet autre qui n'est qu'un double spéculaire, sinon l'excessive complaisance à soi-même de celui qui refuse tout regard étranger. Jean-Jacques pourrait conclure, comme le héros d'*Emile et Sophie* : « Je suis seul, j'ai tout perdu, mais *je me reste*, et le désespoir ne m'a point anéanti. »¹⁶ Il doit encore lutter pour préserver son être véritable du regard aliénant des autres et tenter de laisser de lui l'image qui est la sienne.

Ce n'est qu'à l'époque des *Rêveries* qu'il connaîtra des moments d'apaisement : rejoignant le « monde idéal » pour lequel il se croit fait, il aura, en fixant par l'écriture certains événements de sa vie, un avant-goût de la béatitude où l'on « se suffit à soi-même, comme Dieu » (I, 1047).¹⁷ Mais il s'agit là d'extases exceptionnelles, repensées et revécues au moment où elles sont mises en forme par un écrivain qui connaît toutes les ressources de son art. Jean-Jacques n'en restera pas moins, jusqu'à la fin de sa vie, sous la dépendance des autres, même s'il croit pouvoir écarter de lui leurs regards malveillants : « N'ai-je donc connu la vanité de l'opinion que pour me remettre sous son joug aux dépens de la paix de mon âme et du repos de mon cœur ? Si les hommes veulent me voir autre que je ne suis, que m'importe ? *L'essence de mon être est-elle dans leurs regards ?* »¹⁸ Nous pouvons penser au contraire que si l'entreprise apologétique est un travail de Sisyphe, c'est que le regard des autres est une puissance omniprésente, et que la volonté de se soustraire au jugement de nos semblables est vouée à l'échec. On remarquera d'ailleurs que *Les Confessions*, les *Dialogues* et une bonne part des *Rêveries du promeneur solitaire*, loin de repousser ce regard étranger, le sollicitent au contraire, quoique de façon plus ou moins ouverte. Ces écrits n'offrent du *moi* qu'une image recomposée et repensée par la conscience coupable, malgré la déclaration qui termine le livre IV des

Confessions, dans laquelle l'auteur se propose de « rendre (son) âme transparente aux yeux du lecteur », pour que celui-ci, seul responsable de l'interprétation des faits, « puisse juger par lui-même » (I, 175). Si Rousseau fait la part si belle au lecteur, c'est pour mieux montrer qu'à ses yeux compte seule l'exactitude des faits, qu'il se refuse à *interpréter*, laissant ce soin au lecteur de bonne volonté, qu'il appelle de tous ses vœux : « C'est à lui d'assembler ces éléments et de déterminer l'être qu'ils composent; le résultat doit être son ouvrage, et s'il se trompe alors, toute l'erreur sera de son fait (...) Ce n'est pas à moi de juger de l'importance des faits, je les dois tous dire, et lui laisser le soin de choisir » (I, 175). Ce n'est sans doute pas dans le but d'encourager les psychobiographes de l'avenir qu'il fait appel à ses lecteurs pour porter un jugement sur sa vie. Il cherche un observateur neutre, dont le témoignage aura plus de poids que celui de l'intéressé lui-même pour convaincre une opinion publique prévenue contre lui. Tout se passe comme s'il voulait que ses propres déclarations soient enterminées par l'autorité d'un tiers, étranger au débat. Il ne fait pas autre chose lorsqu'il souhaite qu'un constat médical permette, après sa mort, de confirmer le récit des *Confessions*: seule l'autopsie prouvera sans équivoque que son corps ne porte aucune trace d'atteinte d'origine vénérienne¹⁹. Cinq ans plus tard, persuadé qu'on le soupçonne d'avoir empoisonné M. Deschamps, le concierge du château de Trye, il s'adresse à nouveau au scalpel des chirurgiens pour détourner de lui les regards hostiles, qui ont le pouvoir diabolique de changer un innocent en criminel²⁰. Il offre même de prendre à sa charge les frais de l'autopsie, qui est effectivement pratiquée le troisième jour après la mort de Deschamps. Nous pensons que ces faits doivent être rappelés: ils permettent de mieux comprendre dans quel climat certaines pages des *Confessions* et des *Dialogues* ont été écrites. Le sentiment de culpabilité, plus intense après 1762, ne laisse guère de répit au fugitif de Trye ou de Bourgoin, qui compte sur ses écrits autobiographiques pour retourner l'opinion publique en sa faveur.

Mais Rousseau peut-il, dans ces circonstances, nous donner de sa vie un récit objectif? Comment ne serait-il pas tenté d'interpréter, quand il se sent de toutes parts mis en état d'accusation? Le fait impardonnable, c'est d'être devenu célèbre, le jour où éros, sous le couvert de l'écriture, s'est manifesté dans toute sa force. Il ne fallait jamais sortir de l'obscurité, pas plus que du ventre de sa mère. C'est dans la lettre à Roustan du 23 décembre 1761 que cette conviction s'exprime de la façon la plus nette et la plus dramatique: « J'ai fait quelque essai de la gloire, tous

mes écrits ont réussi, pas un homme de lettres vivant, sans en excepter Voltaire, n'a eu des moments plus brillants que les miens; et cependant je vous proteste que depuis le moment que j'ai commencé de faire imprimer, ma vie n'a été que peine, angoisse et douleur de toute espèce; j'ai vécu tranquille, heureux, et n'ai eu de vrais amis que durant mon obscurité. Depuis lors il a fallu vivre de fumée, et tout ce qui pouvait plaire à mon cœur a fui sans retour. » ²¹ Il importera donc de démontrer que l'auteur du premier *Discours* est devenu écrivain *malgré lui*, et qu'il n'attend que le moment de poser définitivement sa plume pour se consacrer aux occupations « innocentes » qui font tout son bonheur et auxquelles il n'aurait jamais dû renoncer ²². Remontant le cours de sa vie, il présentera sa maladie « congénitale » comme un signe de la fatalité: c'est le désir de vivre qui est, dès l'origine, culpabilisé; là encore, l'enfant chéri de tante Suzon n'a survécu que grâce aux soins attentifs de cette mère trop aimante; c'est malgré lui qu'il a surmonté sa première maladie, que le destin compatissant avait peut-être placée sur sa route pour lui épargner les tourments de l'existence. Aussi ne parvient-il à s'accepter *désirant* qu'à la condition de se persuader que sa vie est soumise à une fatalité inexorable. Le jour où il devient écrivain, il trouve dans le thème du *né-mourant*, qui reviendra avec insistance dans *Les Confessions* ²³, de quoi « racheter » les satisfactions libidinales que lui donne son activité créatrice. La grande conversion de 1749, où la passivité s'inverse en activité conquérante, prend le sens d'une *seconde naissance*, qu'il importera de présenter aussitôt comme étrangère à la volonté véritable du créateur. Après que Rousseau aura produit, grâce aux garanties de désintéressement et de non-désir qu'il ne cesse de fournir par sa conduite exemplaire, les plus importantes de ses œuvres, il « inventera » le « complot », qui, l'accompagnant désormais comme l'ombre portée de la gloire, lui permettra d'innocenter en partie l'énergie érotique investie dans le corps glorieux de l'écriture. Si l'œuvre est une nouvelle naissance, le délire des dernières années peut être envisagé comme une seconde maladie, qui prend la relève de la première et ne cesse de tourmenter et de poursuivre celui qui a voulu *renaître* en s'exprimant ²⁴. Mais nous avons vu que l'élaboration tardive du « complot », qui aurait pu apporter, en tant que stratégie défensive, une diminution d'angoisse, se révèle finalement inopérante. Jean-Jacques est le plus souvent emporté par ses propres projections fantasmatiques: ne parvenant pas à se faire reconnaître comme la victime innocente d'une conjuration sciemment ourdie, il se voit pris au piège des interprétations délirantes, menacé d'écrase-

ment sous le poids de la condamnation qui s'abat sur lui. Face à ce danger, l'entreprise autobiographique permet donc de préserver un certain équilibre psychique.

Il serait cependant faux de réduire *Les Confessions* ou *Les Rêveries* aux seules intentions apologétiques. Jean-Jacques tente d'y démontrer son innocence, mais il n'aurait fait qu'un insipide plaidoyer, sans poésie ni vérité, si le désir n'y prêtait la main. Il trouve dans l'idée de la bonté originelle — la sienne et celle de l'humanité — tout autre chose qu'un argument. Il la sent en lui, la voit dans son enfance heureuse, en retrouve les traces vivantes au fond de son cœur, prend plaisir à l'évoquer par l'écriture. S'il accuse souvent la société en rejetant vers l'extérieur le fond ténébreux de son être, ce n'est pas pour se justifier seulement, mais pour que brille à nouveau cette lumière printanière, dont il garde en lui le souvenir émerveillé. Séparé de lui-même par la célébrité, il errait de pays en pays, glorieux et déchu. Mais dans les plus belles pages des *Confessions* ou des *Rêveries*, le bonheur de l'expression lui permet de se retrouver, comme s'il ne s'était jamais vraiment quitté. A travers le temps écoulé, il rejoint ceux qui l'ont aimé dans son enfance. Il voit encore le visage de tante Suzon, ou entend, sur les marches de l'église d'Annecy, les paroles que M^{me} de Warens lui adresse avec douceur.

Si nous nous étions proposé de parler des écrits autobiographiques en tant qu'œuvres littéraires, d'autres aspects, non des moins originaux, seraient à examiner ici. On sait reconnaître aujourd'hui l'importance ²⁵ de l'apport de Rousseau dans le domaine de la psychologie : intérêt porté à l'enfance, qui en fait le précurseur de la psychologie génétique ; audace de certains aveux et observation lucide des comportements les plus *étranges*, qui ouvrent la voie à l'œuvre de Freud. Reprenant le projet ancien d'une « autobiographie aux intentions didactiques » ²⁶, Rousseau écrira « moins l'histoire (des) événements en eux-mêmes que celle de l'état de (son) âme » (I, 1150). Aussi ne manque-t-il pas de rapprocher certains faits d'époques différentes ou de superposer en pensée certains épisodes, où il aperçoit ou pressent des analogies structurales. C'est ainsi qu'il évoque le souvenir de la petite Goton (en qui il voit un archétype de sa vie affective) au moment de ses « folies érotiques » de Turin (I, 88), ou qu'il rappelle, à propos de Zulietta ou de Sophie d'Houdetot ²⁷, son aventure avec M^{me} de Larnage, qui représente un cas limite et prend par conséquent la signification d'un modèle psychologique. L'important n'est donc pas seulement de restituer une histoire, dans sa vérité documentaire et chronologique, mais de voir et de faire voir l'« enchaînement

d'affections secrètes » et certains rapports de causalité que le regard d'un tiers ne peut apercevoir facilement. En s'engageant dans cette voie, Rousseau espère dépasser les apparentes contradictions de sa nature et en démontrer au contraire la cohérence interne, à la condition de pénétrer dans les replis les plus secrets de son âme et de dévoiler le caché sans fausse pudeur, comme nul ne l'a fait avant lui. Il comprend que la face cachée de l'homme est encore à explorer : « Ce qui se voit n'est que la moindre partie de ce qui est ; c'est l'effet apparent dont la cause interne est cachée et souvent très compliquée » (I, 1149).

Mais si la psychanalyse a pu profiter des découvertes de Rousseau, il est en revanche plus que probable que celui-ci n'aurait pas facilement accepté le regard de la psychanalyse sur sa personne et sur son œuvre (on imagine à quel point son idée de la bonté originelle en eût été menacée). Sans doute se serait-il difficilement reconnu lui-même dans l'esquisse psychobiographique que nous avons tentée. Malgré les déclarations par lesquelles se clôt le livre IV, où il prétend livrer le matériau — les faits — dont le lecteur de bonne volonté n'aura plus qu'à faire son profit, Rousseau n'aurait pas vu d'un regard bienveillant le biographe trop attentif à lire ce que le texte des *Confessions* dit de façon oblique, prêtant plus souvent l'oreille aux anomalies du discours que vraiment disposé à accueillir trop vite ce que l'auteur a voulu dire. Il aurait vu sans doute, dans le regard parfois démystifiant de l'analyste ou du psychobiographe, une nouvelle raison de reprendre et de développer son propre discours interprétatif.

En dépit des efforts consentis pour révéler l'être dans toute sa vérité, une autobiographie ne saurait se réduire aux intentions conscientes (avouées ou non) de l'auteur. Le récit, qui se donne comme une mise en place rétrospective d'une histoire individuelle, dit autre chose que ce que l'auteur a voulu dire. *Les Confessions*, par la richesse des significations qui se superposent, dépassent largement les intentions du « je » qui s'y exprime²⁸. Une vérité est instaurée dans le texte, contemporaine de l'acte d'écrire, qui ne renvoie pas nécessairement à des antécédents vécus. Le discours que Rousseau tient sur lui-même donne accès à un savoir caché, le plus souvent fantasmatique, qui se surajoute à l'intérêt documentaire ou esthétique du récit autobiographique. Il importerait donc assez peu de pouvoir apprécier l'exactitude des paroles que M^{lle} Galley et son amie ont pu adresser à Jean-Jacques (« Nous vous arrêtons prisonnier de guerre »). C'est dans et par le texte que s'expriment des rapports de domination²⁹, comme si le désir masochique

trouvait une issue dans l'écriture même, hors de toute vérité « historique ». On peut donc soutenir, comme cela fut fait, que *Les Confessions* sont un roman vrai, dont la vérité appartient à deux ordres différents : celui de la biographie du personnage principal et celui de la psychologie de l'auteur du récit.

Mais Jean-Jacques, ne reconnaissant pour vraie que l'image tout intérieure qu'il avait de lui-même, n'aurait pu accepter l'idée que son récit pût le trahir ou dire plus qu'il ne voulait dire. L'eût-il simplement supposé, il se fût efforcé de colmater avec art toute béance du discours.

Ce qui est certain, c'est qu'il ressent douloureusement les menaces extérieures, qui ne cessent de remettre en cause l'intégrité du *moi* qu'il voudrait imposer à la postérité : il sait que ses ennemis obtiennent sur sa vie privée les renseignements dont ils ont besoin pour poursuivre leur œuvre diabolique, et vont jusqu'à déterrer, en Savoie ou à Genève, des documents compromettants³⁰. Face à ce danger, auquel s'ajoute le défi constant qu'il croit lire dans les regards anonymes qui épient ses moindres gestes, Rousseau craint de voir réduit à néant le bénéfice qu'il attendait de ses *Confessions*. Aussi se sent-il presque contraint, après l'échec³¹ relatif des lectures privées faites à Paris, de décembre 1770 à mai 1771, de reprendre sans fin sa propre apologie.

Cet effort toujours renouvelé est d'autant plus nécessaire que le système défensif, qui l'avait jusqu'alors protégé, ne cesse de se fissurer dangereusement.

*b) Nouvelle stratégie défensive : « magnificence arménienne » et « inclinations innocentes »*³²

C'est par besoin d'innocenter sa gloire que Rousseau se convertit, après son premier succès littéraire, à une activité artisanale : copiste de musique, il exerce ce métier avec une assiduité exemplaire aussi longtemps qu'il habite Paris ou à proximité de la grande ville, qui lui assure une clientèle régulière. Pendant les années d'errance — dans le Val-de-Travers, en Angleterre, en Normandie ou dans le Dauphiné — il se voit obligé d'interrompre cette activité si nécessaire à l'image qu'il se fait ou veut donner de lui depuis qu'il est devenu célèbre. Aussi va-t-il imaginer une nouvelle stratégie défensive dès son installation à Môtiers, c'est-à-dire à partir du moment où le bruit que font ses écrits attire sur lui les regards curieux ou hostiles. Peu avant de quitter la France, il s'était fait confectionner « une petite garde-robe arménienne » (I, 600),

par les soins d'un tailleur arménien qui venait souvent à Montmorency ³³. Malgré l'approbation de M^{me} de Luxembourg, qu'il a pris soin de consulter sur l'adoption de cette étrange parure ³⁴, il attendra la fin de l'année 1762 pour se montrer, dans les rues de Môtiers, revêtu de la longue robe et des bonnets fourrés. Ce n'est pas sans raison que ce déguisement fait son apparition au moment où l'activité de copiste doit être interrompue, faute de pratique. Jean-Jacques éprouve le besoin, pour amortir le choc de l'œuvre qui attire sur lui les foudres des pouvoirs politique et religieux, de se féminiser aux yeux de tous. Il alléguera des raisons d'ordre purement pratique, prétendant que « le fréquent usage des sondes, (le) condamnant à rester souvent dans (sa) chambre », lui fait « mieux sentir tous les avantages de l'habit long » (I, 600). Même si le choix des amples cafetans rend l'usage des sondes effectivement moins incommode, il y trouve surtout une occasion de rappeler que l'instinct sexuel, réduit par la maladie à n'être qu'éros blessé, ne saurait faire de lui « un monstre de débauche » (I, 898) ³⁵, comme certains osent le prétendre. Si l'on a des doutes sur le désir transsexuel que manifeste le port de la robe arménienne, on observera le soin que met Rousseau à compléter la métamorphose en adoptant des activités spécifiquement féminines : il se met à confectionner des lacets de nourrices, qu'il offre aux femmes enceintes, pour les encourager à nourrir leur enfant, conformément aux idées développées dans *Emile* ³⁶. On se demande s'il a pu garder son sérieux en écrivant les pages des *Confessions* où il se présente dans ses nouvelles occupations : « Je m'avisai pour ne pas vivre en sauvage d'apprendre à faire des lacets. Je portais mon coussin dans mes visites, ou j'allais comme les femmes travailler à ma porte et causer avec les passants » (I, 601). Il se fait aussi envoyer, par l'intermédiaire de M^{me} de Luze, un « métier de tapisserie », qui lui permettra de diversifier son activité artisanale ³⁷. C'est dans les lettres adressées à M^{me} Boy de La Tour que le philosophe déploie toutes les ressources de la coquetterie féminine la plus exigeante ³⁸. Il donne des conseils sur le choix des fourrures dont il importe d'orner ses robes ou ses bonnets : « Je laisse la garniture des bonnets à votre choix ou à celui du fourreur, pourvu que les deux fourrures soient jolies, légères, et différentes. » ³⁹ Il s'intéresse également à la qualité des tissus, dont il veut qu'on lui confectionne ses ceintures : « J'avais une ceinture à filoche semblable à celle que vous m'avez envoyée ; mais ce que j'aurais souhaité était d'en avoir une autre de très belle soie avec de belles franges, qui fût plus parante que celles-là. » ⁴⁰ Rencontre-t-il un véritable Arménien, il souhaite aussitôt obtenir une

ceinture rayée d'un aussi bel effet que celle qu'il vient d'admirer : « Outre la ceinture que vous avez la bonté de me faire faire, je serais bien aise d'en avoir une autre, de ces ceintures rayées dont vous me parlez. J'ai vu chez Milord Maréchal un Arménien qui en a de pareilles, et je trouve qu'elles font fort bien. » ⁴¹

Jean-Jacques fait peut-être preuve de plus d'inconscience que d'audace en adoptant ce vêtement, qui devait paraître insolite, voire provocateur, aux habitants d'un petit bourg comme Môtiers. Il fallut que les deux premières épreuves initiatiques qui l'attendaient fussent franchies avec succès, pour qu'il adopte résolument cette nouvelle parure : « Je pris donc la veste, le cafetan, le bonnet fourré, la ceinture, et après avoir assisté dans cet équipage au service divin, je ne vis point d'inconvénient à le porter chez Milord Maréchal. Son Excellence, me voyant ainsi vêtu, me dit pour tout compliment *Salamaleki*, après quoi tout fut fini, et je ne portai plus d'autre habit. » ⁴² Nous avouons avoir quelque peine à le croire sur parole quand il déclare à M^{me} Boy de La Tour que ses recherches vestimentaires ne s'expliquent que par l'obligation de se montrer *décent* : « J'espère que vous concevez bien que cette parure n'est pas pour satisfaire mon goût ; mais ne voulant plus quitter l'habit que j'ai pris, ni chez Milord Maréchal, ni même à l'Eglise, il faut accoutumer les yeux à ne pas le prendre pour un habit négligé ; et pour qu'on ne m'accuse pas d'aller au temple en robe de chambre, il faut chercher à donner à mon vêtement de la décence et même de la noblesse, surtout dans les premiers temps ; après quoi je pourrai reprendre sans inconvénient une façon plus simple. » ⁴³ L'homme de la nature éprouve sans doute quelque gêne à montrer tant de coquetterie. Tout se passe comme s'il avait attendu une occasion favorable qui lui permit de céder à des penchants, qu'une raison médicale venait autoriser et légitimer. L'usage des sondes, qui n'est probablement qu'un souvenir ⁴⁴, fournit l'idée, qui est aussitôt exploitée dans un but différent, probablement inconscient. Jean-Jacques, qui a montré pendant les années de Montmorency les goûts vestimentaires les plus simples, cède à nouveau aux aspirations « féminines » de sa nature. Après avoir été « ours » pendant l'élaboration de ses grandes œuvres, il se fait femme le jour où il décide de ne plus se mêler d'écrire. Le plaisir narcissique qu'il éprouve à choisir les tissus délicats et les fourrures dont il veut se parer annonce la complaisance avec laquelle il fera bientôt le portrait de celui qu'il fut à seize ans, au moment de son arrivée chez M^{me} de Warens ⁴⁵.

Le comportement féminin, qui succède à une période « virile » d'affirmation de soi, semble bien obéir aux mêmes raisons que le choix du métier de copiste. Une nouvelle occupation viendra, dès 1764 ⁴⁶, compléter le tableau d'un retour à une vie innocente: Rousseau s'initie à la botanique, sous la conduite du docteur d'Ivernois, dont les connaissances dans cette science étaient grandes. Il trouve, dans cette nouvelle passion, l'occasion de se détourner des hommes et de connaître à nouveau ce vrai bonheur, que seul un contact prolongé avec la nature peut lui donner. Jean Starobinski, dans le chapitre qu'il a consacré aux « amitiés végétales » ⁴⁷, souligne le rôle que dut jouer, dans l'économie psychique de Jean-Jacques, cette nouvelle activité désintéressée, « sorte de thérapie improvisée, qui assure un dérivatif à la pensée obsédée, et qui l'oblige à considérer les objets naturels, à en observer la structure, à leur attribuer une hiérarchie ». On sait que presque tous les écrivains français du XVIII^e siècle consacraient une partie de leur temps à une activité scientifique ⁴⁸. Mais Rousseau herborise dans un esprit tout différent, et Jean Starobinski le démontre de façon convaincante en rapprochant son comportement de celui de Goethe. Le poète allemand a pour la science un intérêt véritable: il voit, dans le travail de la raison, le moyen « de mesurer et d'ordonner le chaos des choses. La nature qui le sauve de ses démons intérieurs n'est pas simplement un objet de contemplation; l'esprit doit s'y introduire activement, établir des « relevés », découvrir des systèmes de relations là où d'abord il n'apercevait que confusion ». Tout au contraire, Rousseau ne désire pas *pénétrer* les secrets des phénomènes naturels. Il cherche une intimité passive et respectueuse avec les plantes, qu'il se contente d'inventorier, de collectionner, d'identifier ⁴⁹. Il se montre désintéressé, satisfait de rester sur le seuil de la connaissance, heureux de simplement « fixer » dans ses herbiers les découvertes de chaque jour. Ce qu'il veut, de toute évidence, c'est donner une preuve supplémentaire de la pureté de son cœur. Il le dit lui-même à plusieurs reprises, comme dans la *Septième promenade*, où il déclare d'entrée: « Je ne peux rien à mon sort, je n'ai que des inclinations innocentes » (I, 1060). Dans le *Deuxième Dialogue*, il associe cette nouvelle occupation champêtre à celle, toute casanière, de copiste: « Je le trouvai s'occupant à copier de la musique à tant la page (...) Il associait ce travail à un amusement dans lequel je le suivis avec une égale attention. Ses longs séjours à la campagne lui avaient donné un goût pour l'étude des plantes: il continuait à se livrer à cette étude avec plus d'ardeur que de succès; soit que sa mémoire défaillante

commençât à lui refuser tout service; soit, comme je crus le remarquer, qu'il se fit de cette occupation *plutôt un jeu d'enfant qu'une étude véritable*. »⁵⁰ Plus loin, dans le même *Dialogue*, il déclare hautement que ces deux occupations réduisent à néant les accusations calomniatrices de ses ennemis: « Je réponds que jamais un déterminé scélérat ne fera de jolis herbiers en miniature et n'écrira dans six ans huit mille pages de musique » (I, 875).

Rousseau semble donc avoir pris toutes les précautions pour éloigner de lui les calomnies et faire comprendre à la population de Môtiers qu'il n'a que des occupations innocentes. Il se donne en spectacle, tressant des lacets sur le seuil de sa porte, ou parcourant les montagnes à la recherche de fleurs. Il présente toujours Thérèse comme sa fidèle « gouvernante », et l'habit arménien, qui a été adopté pour des raisons pratiques, est là pour rappeler la maladie qui l'oblige en quelque sorte à une vie chaste. Mais le sentiment de culpabilité est si rusé et tenace, qu'il parvient à fissurer ce système défensif en inversant, à tout moment, le sens des conduites déculpabilisantes. Cette peur de passer pour voleur, qui s'était emparée de lui à l'époque où il était seul responsable de la caisse de Francueil, Rousseau la voit surgir à nouveau, sous les formes les plus diverses. Craignant que l'on cherche à expliquer son travail de copiste comme une activité-alibi, destinée à en masquer d'autres, moins avouables, il prendra soin, à partir d'avril 1772⁵¹, de faire un relevé méthodique des copies qu'il exécute. C'est pour des raisons analogues qu'il distribue généreusement ses merveilleux herbiers, dont il a fait de véritables « miniatures », à des amis qui les conservent avec soin: « Il en a donné, envoyé à diverses personnes, et ce qui lui reste suffirait pour persuader à ceux qui savent combien ce travail exige de temps et de patience qu'il en a fait son unique occupation » (I, 832).

Que redoute-t-il, pour s'acharner à donner tant de preuves éloquentes de son innocence? Ce n'est plus de passer pour un voleur, mais pour un assassin: « Si, pour me distraire de mes maux, je m'amuse à l'étude des plantes, c'est pour y chercher des poisons. »⁵² Si le port de l'habit arménien était destiné à donner de lui l'image du non-désir et de l'innocence, Jean-Jacques se retrouve également pris sous le feu de nouvelles accusations, qu'il n'avait pas prévues: malgré les occupations chastes et féminines auxquelles il se livre en public, il risque de passer pour un « coureur de bordel » (I, 632), et ses écrits auraient été « composés parmi les pots et les pintes, et chez les filles de joie » (I, 755).⁵³ Il avait pourtant

déjà connu un tel renversement de ses défenses, puisque la prétendue maladie urinaire, qui devait lui permettre de faire figure de victime, aurait été, au dire de ses ennemis, imputable à une affection d'origine vénérienne ⁵⁴. Aussi a-t-il tout mis en œuvre pour ne jamais donner aux calomnies de ceux qui s'acharnent à le représenter comme un débauché. S'il éprouve pour l'accusation de débauche une si grande aversion, c'est qu'elle atteint ce qu'il y a de plus profond en lui : depuis sa plus tendre enfance, il assimile le désir sexuel à la faute majeure et, toute sa vie, il s'est efforcé de réprimer les exigences du sexe. C'est à Môtiers que ce refus, de nature phobique, se manifeste de façon dramatique. Jean-Jacques est très fier de se montrer partout avec son cher Sauttersheim, qui est venu vivre quelque temps tout près de lui pour bénéficier des leçons de vertu de l'auteur d'*Emile*. Mais il devient furieux, nous l'avons vu, le jour où il apprend que Marie-Marguerite Lambert se prétend grosse des œuvres du baron hongrois. S'il se laisse emporter par une telle colère, c'est qu'il se croit lui-même discrédité par les déclarations mensongères de cette indigne fille : comment faudra-t-il imaginer les mœurs d'un homme dont l'ami le plus fidèle engrosse une fille d'auberge ? Que faudra-t-il penser de Thérèse, qui passe pour la fidèle gouvernante de l'écrivain, mais vit sous le même toit que lui ?

C'est dans la lettre qu'il envoie le 14 août 1763 à M^{me} Boy de La Tour que ces appréhensions se manifestent de la façon la plus significative. Cette amie, qui habite Lyon, lui propose de se retirer, pendant les chaleurs de l'été, dans la propriété qu'elle possède à Pierrenod, sur les hauteurs qui dominent Môtiers. Jean-Jacques reçoit cette offre, qui l'aurait sans doute séduit en d'autres temps, au moment où l'affaire de Marie Lambert commence à faire du bruit dans la petite bourgade ⁵⁵. Sa méfiance est aussitôt alertée : il craint que la retraite de Thérèse soit interprétée comme une tactique prudente, destinée à cacher une grossesse tout aussi scandaleuse que celle que l'on impute à Sauttersheim. Aussi se voit-il forcé de décliner l'offre amicale, pour sauver la réputation de sa fidèle compagne : « Je me préparais à me transplanter à votre Montagne avec autant de plaisir que vous en avez eu à la faire accommoder ; mais ni mon état présent ne le permet, ni quand il le permettrait je ne le pourrais faire, vu l'étrange pays où je vis, sans compromettre l'honneur de la personne qui prend soin de moi. Sitôt que j'ai bien connu le naturel des gens du lieu je n'ai plus voulu qu'elle les vît et, cette retraite jointe au projet d'aller habiter la montagne leur a fait supposer aussi charitablement que sensément que j'avais des raisons pour la cacher. Leurs regards

curieux, leurs brutales doubles ententes, et leurs sottes chucheteries (*sic*) m'ont bientôt fait deviner de quoi il s'agissait; sur quoi j'ai pris le parti de rester au milieu de Môtiers jusqu'à ce qu'il plaise à la Providence de me tirer tout à fait de manière ou d'autre du milieu de leurs langues empoisonnées qui distillent plus de venin que celles de tous les serpents d'Afrique... »⁵⁶ S'il reste à Môtiers, c'est donc pour faire taire les méditants, qui n'auraient pas manqué d'expliquer sa fuite et celle de sa gouvernante par la nécessité de cacher une grossesse illégitime. Une telle obsession jette une lumière singulière sur les occupations « féminines » du philosophe à Môtiers⁵⁷. C'est au moment où le système des défenses cède sous la pression de l'angoisse coupable que le désir refoulé montre son vrai visage. Jean-Jacques se veut femme et s'efforce d'étouffer en lui toute revendication trop « virile » de l'instinct sexuel. Mais c'est pour cette raison qu'il est amené à « sexualiser » ses moindres conduites et voit à tout moment surgir devant lui ce qu'il croyait avoir extirpé de son cœur.

Mais les conduites d'un homme ne se réduisent jamais à des schèmes interprétatifs préfabriqués ou simples. Il se pourrait que les tendances transsexuelles représentent un effort pour transcender l'opposition des sexes. Rousseau féminisé cherche peut-être moins à nier sa propre virilité qu'à la protéger en s'appropriant *aussi* la puissance de la femme. Au moment où les condamnations s'abattent sur l'œuvre qu'il vient d'achever, il se rapproche symboliquement du sexe qui a le privilège d'enfanter et se trouve, par là même, admiré et respecté. Il a encore pour mission d'écrire sa vie et de montrer que les ouvrages qui ont fait sa célébrité ne pouvaient être écrits que par lui. L'entreprise autobiographique ayant pour but de resserrer les liens qui unissent le créateur à sa création — ou, si l'on veut, de démontrer l'identité de l'homme et de l'œuvre — il trouve dans le modèle féminin un « rôle » rassurant. Il avait vu en tante Suzon l'ange tutélaire dont les vertus maternelles peuvent « sauver » l'enfant qu'on lui confie. C'est peut-être cette lointaine image qui se réveille en lui le jour où le plus important de ses écrits, fait d'affirmation virile⁵⁸, est condamné. Il s'était réconcilié, après la crise de 1749, avec l'image paternelle et toute romaine de Fabricius. Au moment où le projet autobiographique prend forme, il sent peut-être le besoin de réorganiser ses identifications et de se tourner vers la femme qui a veillé sur sa petite enfance et qui va lui permettre de retrouver, à un niveau plus profond, une identité jamais perdue, mais de nouveau menacée et fragile⁵⁹.

Il n'est sans doute pas indifférent de constater que Rousseau quitte la robe arménienne le jour où il décide de retourner en France, et bientôt à Paris, où il sera encore sous le coup de la condamnation de 1762, comme si le combat qui l'attendait pour obtenir sa réhabilitation exigeait une attitude plus combative et virile ⁶⁰.

CHAPITRE XXIV

Je fus moi

*Pauvre petit, tu dois aller où Dieu t'appelle ; mais
quand tu seras grand tu te souviendras de moi.*

Parole de M^{me} de Warens

Rousseau se plaisait à expliquer sa vocation tardive d'écrivain par un enchaînement fatal de circonstances. Pressé de faire oublier cette triste célébrité, qu'il doit à « une malheureuse question d'Académie » (I, 828), il attend avec impatience le jour où il rentrera dans cette heureuse obscurité¹ de sa jeunesse et pourra se livrer sans retenue aux occupations « naïves », qui sont seules conformes à sa nature d'enfant. Cependant, par suite d'une inconséquence qui n'est pas la moindre de son existence, il ne cesse d'écrire jusqu'à sa mort, comme s'il s'était condamné à ne pouvoir vivre que dans et par l'écriture. Après les douze années qui furent nécessaires au développement de son système philosophique², il consacre ses dernières années (1765-1778) à parfaire l'image qu'il veut laisser de lui dans ses trois ouvrages autobiographiques. S'il assimile le fait d'écrire à une activité presque secrète, qu'il importe de soustraire au regard des curieux, c'est qu'il ne peut ignorer qu'eros habite ce corps glorieux qui devient un autre lui-même, et qu'aucune grande œuvre ne s'enfante si le désir ne guide la main du créateur³. Il sait, au moment où il rédige ses *Confessions*, qu'il a choisi d'écrire et que ce choix était le meilleur qu'il pouvait faire : « Le parti que j'ai pris d'écrire et de me cacher est précisément celui qui me convenait » (I, 116). Ce qu'il « cache », c'est sans doute moins son travail d'écrivain que le plaisir qu'il prend à s'exprimer. Ses nombreux visiteurs le trouvent le plus souvent occupé à *copier* de la musique, jamais, semble-t-il, en train de *composer* un texte de création. Autant le copiste prend plaisir à se donner en spectacle, autant l'écrivain recherche la solitude pour

rédiger ses « mémoires », qu'il craint à tout moment de voir tomber entre les mains de quelque intrus, qui pourrait les dénaturer et en fausser la signification: « J'écrivais mes premières *Confessions* et mes *Dialogues* dans un souci continuel sur les moyens de les dérober aux mains rapaces de mes persécuteurs pour les transmettre, s'il était possible, à d'autres générations. » ⁴ Les activités non violentes et déculpabilisantes — copier de la musique, confectionner des lacets, herboriser — sont en partie jouées pour autrui. Elles autorisent l'écrivain à exercer en secret d'autres pouvoirs, qu'il a toujours eu quelque difficulté à ne pas considérer comme usurpés. Mais il sait que sa supériorité incontestable est dans son activité créatrice: la force de sa pensée, la beauté de son style, l'élégance de ses manuscrits sont là pour « suppléer » aux insuffisances de la vie et le « représenter » auprès de la postérité. Jean-Jacques ne peut mettre en doute ce pouvoir créateur, qu'il a patiemment développé dès les années passées à Chambéry. Secrètement, il s'est voulu écrivain, mais n'a osé s'exprimer ouvertement que le jour où une sollicitation étrangère lui en a fourni l'occasion; bientôt emporté par ce qu'il nomme « l'invincible impulsion du génie » ⁵, il s'impose à son siècle par des œuvres maîtresses, où il a su donner forme aux sentiments et aux idées qui l'habitent depuis longtemps. Au lieu de recourir à la ruse du pseudonyme, comme le font la plupart des écrivains du XVIII^e siècle, il revendique la paternité d'*Emile*, dont la *Profession de foi* ne pouvait qu'attirer les foudres de la Sorbonne ⁶. Peut-être a-t-il même souhaité cette condamnation publique, qui fait de lui un proscrit et un persécuté, mais l'oblige bientôt à reprendre la plume pour défendre son œuvre et sa propre personne, victime des attaques les plus haineuses. L'entreprise autobiographique trouve, dans l'idée du « complot », un stimulant puissant, et Rousseau reprend sans cesse sa propre défense, dans l'espoir de rompre le mur du silence et de savoir enfin de quoi on l'accuse. Mais les œuvres apologétiques ne parviendront jamais à combler cette attente, et le sentiment de culpabilité, dont les effets paralysants ont été observés dans les situations réelles, soutiendra l'élan créateur jusqu'à la fin. Dans *Les Rêveries du promeneur solitaire*, Jean-Jacques connaît à nouveau des moments de sérénité, mais il n'en continue pas moins à croire au « complot » dont il est « enlacé ». Dans la *Huitième promenade*, écrite en janvier ou février 1778, il dit avoir « retrouvé le calme et la paix », mais il constate que « la ligue est universelle, sans exception, sans retour », et ne se fait aucune illusion quant à l'avenir qui l'attend, « sûr d'achever (ses) jours dans cette affreuse proscription sans jamais en pénétrer le mystère » ⁷.

Comment expliquer alors la subite transformation qui se produit en 1776, et que la *Première promenade*, écrite à la fin de l'été ⁸, date avec précision ? L'auteur déclare en effet, dans ce texte par lequel s'ouvrent ses *Rêveries* : « Il n'y a pas deux mois encore qu'un plein calme est rétabli dans mon cœur. Depuis longtemps je ne craignais plus rien mais j'espérais encore, et cet espoir tantôt bercé tantôt frustré était une prise par laquelle mille passions diverses ne cessaient de m'agiter. Un événement aussi triste qu'imprévu vient enfin d'effacer de mon cœur ce faible rayon d'espérance et m'a fait voir ma destinée fixée à jamais sans retour ici-bas. Dès lors je me suis résigné sans réserve et j'ai trouvé la paix » (I, 997). Ce texte a été diversement interprété, et l'on a vu, dans le « triste événement » dont il est ici question, tantôt la tentative de dépôt des *Dialogues* à Notre-Dame, tantôt l'accident de Ménilmontant, dont il est question dans la *Deuxième promenade*. Les deux « événements » étant datés exactement par l'intéressé lui-même (24 février et 24 octobre 1776) ⁹, il faudrait faire quelque entorse à la chronologie pour voir dans l'un ou l'autre l'origine de l'apaisement que Rousseau dit connaître depuis à peine deux mois au moment où il commence ses *Rêveries*, soit à la fin de l'été de la même année. Aussi nous rallions-nous à l'hypothèse que Jean Fabre propose avec une prudence exemplaire : Le seul « événement aussi triste qu'imprévu » qui soit en accord avec les repères chronologiques indiscutables est la mort du prince de Conti ¹⁰, survenue le 2 août 1776. Ce grand seigneur fut, pendant quinze ans, le défenseur du philosophe, qui passait ainsi du camp des fermiers généraux à celui de la haute noblesse. Rousseau, après s'être vu chasser par M^{me} d'Epinay et tenu à distance par Sophie d'Houdetot, ne pouvait que se sentir flatté de la protection amicale du maréchal de Luxembourg ou de celle, tout aussi amicale, du prince de Conti, le descendant du grand Condé. Grâce à l'appui de ce grand Seigneur, il espérait obtenir l'abrogation du décret de juin 1762 et une réhabilitation éclatante. C'est sans doute porté par cet espoir qu'il se décide à braver la police et à reprendre domicile à Paris, en juin 1770.

Mais comment se fait-il que ce soit précisément la mort de celui qui assure sa sécurité qui provoque l'apaisement d'août 1776 ? Il faut bien reconnaître que les deux faits semblent contradictoires, pour peu que l'on ne tienne compte que des mécanismes psychologiques apparents. Nous pensons qu'il importe de garder en mémoire la fameuse consultation de frère Côme, de juin 1761. Le diagnostic de ce praticien eut un effet si semblable à celui de la mort du prince de Conti, que nous ne

croyons pas inutile de rappeler ici le texte des *Confessions*, où l'auteur se dit délivré de ses « maux imaginaires » : « Il trouva la vessie grande et en bon état, et finit, par me déclarer que je souffrirais beaucoup et que je vivrais longtemps (...). Délivré des maux imaginaires plus cruels pour moi que les maux réels, j'endurai plus paisiblement ces derniers. Il est constant que depuis ce temps j'ai beaucoup moins souffert de ma maladie que je n'avais fait jusqu'alors, et je ne me rappelle jamais que je dois ce soulagement à M. de Luxembourg sans m'aitendrir de nouveau sur sa mémoire » (I, 572).¹¹ On remarquera que l'auteur de la *Première promenade* a voulu préserver le mystère de cet « événement aussi triste qu'imprévu », qui a stimulé l'imagination des historiens¹². Tant de précaution ne s'explique-t-elle pas par le fait que Jean-Jacques, après avoir tout tenté pour briser le mur du silence dont il se sentait prisonnier, s'impose à son tour cette loi du silence face au coup d'un destin inexorable. Il n'est d'ailleurs pas impossible que, dans son for intérieur, il impute la disparition de son protecteur à une intervention humaine, secrètement dirigée par ses ennemis. Tout se passe comme si la mort du prince bienveillant signifiait la victoire définitive du « complot » : la preuve est ainsi faite que le mal triomphe en cette vie, et que l'innocent doit subir sans gémir ce qui est inéluctable. « Depuis longtemps je ne craignais plus rien, mais j'espérais encore, et cet espoir tantôt bercé tantôt frustré était une prise par laquelle mille passions diverses ne cessaient de m'agiter » (I, 997). Depuis quand Rousseau ne craint-il plus rien, sinon depuis son retour définitif à Paris, qui lui a permis de vérifier que l'animosité dont il était victime n'avait pas cessé, mais que la rigueur de la police s'était relâchée et que le décret de prise de corps resterait sans effet. Mais ce qu'il *espère* encore, c'est la réhabilitation publique que la protection princière rend vraisemblable. Le jour où il apprend ce nouveau coup du sort, il a la certitude qu'on le laissera finir ses jours à Paris, mais que la haine tenace des « ligueurs » fait de lui une victime exemplaire de la méchanceté des hommes. Convaincu que sa destinée est « fixée à jamais sans retour ici-bas », il peut conclure, comme le jour où le frère Côme lui avait appris que sa maladie était « incurable sans être mortelle » : « Dès lors je me suis résigné sans réserve et j'ai retrouvé la paix » (I, 997). Rousseau, qui a toujours cherché à penser sa vie en termes de destin, connaît enfin quelque sérénité à l'idée que tout est *fixé* pour toujours. Il retrouve ainsi, à l'extrémité de son existence, la situation qui fut celle de son enfance trop sage, où il se plaisait à être victime consentante de l'amour trop vigilant des siens. L'amour s'étant inversé en haine, il ne

lui reste plus qu'à obéir au sort et à vivre sagement dans la situation sans issue qui est la sienne, confiant en la justice divine et se pliant sans faiblesse aux exigences impénétrables d'un sort immérité. Ce qu'il attend de ce retour à la passivité de l'enfant sage, c'est peut-être la garantie d'une absolution définitive de l'éros glorieux: il a osé s'exprimer avec force et a rendu trop célèbre le nom d'un père qui s'était contenté de la vie d'un modeste artisan. Il s'est, grâce à son œuvre littéraire, *élevé* parmi les hommes. Mais le voici à nouveau « pauvre mortel infortuné », aussi ignorant du reste des hommes qu'il en était ignoré dans son enfance: « Je suis *nul* désormais parmi les hommes... », écrit-il au début de ces *Rêveries*, qui ne seront plus une œuvre, mais un « informe journal de (ses) rêveries », écrit pour lui seul, dans le but de se « rendre compte des modifications de (son) âme et de leurs successions » ¹³.

Mais l'apaisement des deux dernières années s'explique aussi par d'autres raisons: peu avant de se consacrer aux *Rêveries du promeneur solitaire*, qu'il écrira sans plan bien défini et pour le seul plaisir de se parler dans la solitude, Rousseau a peut-être le sentiment d'avoir dit ce qu'il avait à dire. Il est parvenu à faire passer dans ses ouvrages les sentiments et les idées qui se sont imposés à lui, voici vingt-sept ans, dans un « saisissement » de tout son être. Après s'être exprimé dans des œuvres philosophiques ou romanesques, il fut amené à se tourner vers lui-même, pour se saisir comme auteur de cette œuvre. Les ouvrages autobiographiques, après l'expansion « virile » et conquérante de la maturité, sont un retour à une nature maternelle et première. Il restait à Jean-Jacques, après avoir été rendu à sa solitude, de s'enfanter lui-même. Il se retrouve finalement bisexuel, mais c'est pour être condamné, tel Hermaphrodite, à ne jamais perpétuer que le même ¹⁴. Par inaptitude essentielle à être père, il ne pouvait que s'auto-reproduire: il prétend ne pas savoir « si la nature a bien fait ou mal fait de briser le moule dans lequel elle (l')a jeté » (I, 5), mais il a tout fait pour demeurer unique, abandonnant ses propres enfants pour donner tout son amour à cette œuvre qu'il reconnaît pour sa seule descendance, et pour laquelle il a connu, face aux menaces venues de l'extérieur, des tourments vraiment paternels.

Nous avons tenté de saisir, tout au long de cette étude, les étapes principales de la lente métamorphose, qui a permis à Rousseau de libérer l'éros captif des inhibitions originelles pour le convertir en énergie créatrice. Une telle conversion peut nous apparaître comme une réussite exceptionnelle, où un homme de génie parvient à surmonter

la névrose pour s'affirmer glorieusement. Il importe cependant de ne pas oublier les souffrances et les efforts soutenus qui furent exigés de Jean-Jacques. Celui-ci pour qui tout gain libidinal réveillait le sentiment de culpabilité au lieu de l'étouffer, fut amené, dès ses premiers succès littéraires, à « jouer » son personnage, adoptant, à mesure que ses œuvres le rendaient plus célèbre, de nouvelles occupations déculpabilisantes, comme si le seul moyen efficace de se soustraire au regard accusateur des autres avait été de s'offrir à eux délibérément, mais dans le « rôle » qu'il s'était choisi et qu'il croyait propre à témoigner de sa nature véritable. Dans cette perspective, personne et personnage finissent par se confondre, et il est difficile de récuser la part de vérité qui s'exprime sous les comportements les plus concertés. Même lorsqu'il tresse des lacets sous les yeux des habitants de Môtiers, l'auteur d'*Emile* obéit à une dramaturgie secrète, dont le langage *pour autrui* garde quelque chose d'authentique¹⁵. Les souffrances, réelles et imaginaires, sont le gage qu'il fallait donner pour que l'œuvre, construite contre la maladie, pût s'achever dans une relative sérénité¹⁶.

Nous croyons cependant que Rousseau fut beaucoup moins malheureux que ses lettres ou ses écrits autobiographiques le donnent à entendre¹⁷. Le malheur étant un élément important de l'image qu'il propose à autrui, il fut amené à parler souvent de ses souffrances avec un certain éclat. Quand il évoque, dans *Les Confessions* ou *Les Réveries*, les moments heureux qu'il a connus, c'est toujours avec un sentiment nostalgique et en prenant soin de préciser que ce bonheur fut de courte durée: l'idée de la fatalité du malheur en est ainsi renforcée. Mais ce qu'il nous cache le plus souvent, ce sont les jouissances plus terre à terre de la vie quotidienne, ou celles qu'il tire de son activité d'écrivain. Paradoxalement, on pourrait soutenir que Rousseau était assez doué pour le bonheur. Ce qu'il nous dit des premières années passées en compagnie de Thérèse¹⁸ peut nous donner une idée de la vie paisible qu'il a connue grâce à cette femme, qui remplissait si parfaitement les conditions nécessaires au bien-être petit-bourgeois dont il avait besoin pour écrire et rêver.¹⁹

Cette vie serait un miracle d'équilibre, si le prix de la victoire se mesurait aux efforts que la raison et le génie créateur durent déployer pour surmonter les forces inhibantes de l'inconscient. Malgré les « freins » que lui a imposés une constitution névrotique, Jean-Jacques a su tirer parti de ses manques et sublimer l'énergie désirante dans des créations littéraires. Attiré tout jeune vers ces espaces imaginaires qui

s'ouvraient devant lui, c'est à Chambéry qu'il a pris conscience de son inaptitude à vivre certains de ses désirs et qu'il a décidé de consacrer toutes ses forces à s'instruire et à maîtriser les moyens d'expression. Ce qu'il dit du court bonheur des Charmettes pourrait fort bien s'appliquer à l'ensemble de sa vie: « Je fis ce que je voulais faire, *je fus ce que je voulais être* » (I, 1099). Mais le « choix originel », pas plus que la névrose, ne sauraient expliquer le génie. Il faut encore un concours exceptionnel de chances, de circonstances et de dons. Rousseau a une sorte d'instinct, qui lui permet, dans de nombreux cas, de choisir la voie qui lui convient le mieux. Une série de ruptures et de départs le détournent des carrières auxquelles d'autres l'avaient destiné: il renonce à tout jamais au métier de graveur le jour où il quitte Genève à l'âge de quinze ans. Il s'encanaille au point de se faire congédier par le comte de Gouvion, qui le destinait à une carrière de secrétaire d'ambassade. Mais une force irrésistible semble le rappeler en Savoie, où il se fixe pendant treize ans auprès de M^{me} de Warens, qui lui accordera généreusement le temps dont il a besoin pour se connaître et entrer en possession des pouvoirs qu'il ignore en lui. Enfin le jour où il lie son sort à celui de Thérèse, quelque chose l'avertit secrètement que cette compagne est celle qui lui permettra de faire son œuvre et de vivre à proximité d'un être qui le complète sans l'obliger à se quitter vraiment.

L'œuvre d'art peut être une victoire sur les forces inhibantes, sans toutefois permettre la résolution des conflits inconscients. Les satisfactions substitutives obtenues par le détour de la sublimation libèrent l'énergie, mais leurs vertus thérapeutiques sont limitées. Le névrosé, dont l'existence est faite le plus souvent de répétitions innombrables, dépensera une grande part de ses forces à « refuser la vie », et l'achronie intérieure qui est la sienne est moins « absence de temps que temps annulé »²⁰. Jean-Jacques, même s'il a pu changer sa vie par une décision de sa volonté, ne la croit pas moins soumise à un *fatum* inexorable²¹. Comme les mélancoliques, il souffre d'une inaptitude à vivre vraiment le moment présent, à se donner aux êtres et aux choses, à s'oublier. Aussi peut-il indéfiniment rêver sa vie, la revivre en imagination, rejoindre dans son passé tout ce qui, pour avoir été mal vécu, est resté inaccompli. Dans les bras de M^{me} de Warens, il cherchait à « (se) donner le change à (lui)-même » (I, 219), pour supporter sans défaillance l'excès de présence que la relation amoureuse lui imposait. Mais ces êtres trop proches qu'il avait pu « irréaliser », il les retrouve dans sa mémoire plus vrais qu'avant. Il semble que la *distance* permette à Rousseau de découvrir

la plénitude des êtres: « Les objets font moins d'impression sur moi que leurs souvenirs » (I, 174).²² La jouissance manquée ou éludée dans le présent donnera à l'écriture une grande part de sa magie. Ecrire *Les Réveries*, c'est pour Rousseau une façon de vivre, et son bonheur présent, nourri de souvenirs lointains ou proches, deviendra à son tour source de jouissance, le jour où il se fera lecteur de son œuvre: « Si dans mes plus vieux jours aux approches du départ, je reste, comme je l'es-père, dans la même disposition où je suis, leur lecture me rappellera la douceur que je goûte à les écrire, et faisant renaître ainsi pour moi le temps passé doublera pour ainsi dire mon existence » (I, 1001). Le vécu n'est qu'un rêve, s'il ne s'incarne dans les mots pour aboutir au livre²³. Pour Jean-Jacques, une pervenche, le son des cloches, un ancien ami retrouvé, un jour anniversaire, suffisent à donner l'éveil aux émotions profondes et à lui dicter des pages vraiment inspirées²⁴.

C'est précisément ce qui se passe le 12 avril 1778, jour des Rameaux, où Jean-Jacques se met à écrire sa *Dixième promenade*, qui restera inachevée. Il revoit ce matin ensoleillé de 1728, où Pâques fleuries avait pris pour lui le sens d'une nouvelle naissance. Le bonheur de cette première rencontre avec M^{me} de Warens n'a rien perdu de son pouvoir; il irradie sur toute une vie son charme insaisissable: l'émotion, jadis trop forte pour s'épuiser dans le présent, est restée prisonnière des couches profondes de la sensibilité, mais la nappe souterraine de la tendresse est toujours prête, au moindre signe, à faire irruption dans la vie²⁵. Sept jours plus tard²⁶, Jean-Jacques quittera Paris pour s'installer à Ermenonville, où il apprendra bientôt la mort de Voltaire, dont tant de mauvaises querelles l'avaient à jamais éloigné, mais qu'il respecta toujours comme le grand écrivain dont s'était longuement enchantée sa jeunesse. Hôte du marquis René de Girardin, il jouira d'un ultime répit sous les ombrages du Valois, où la mort le surprendra le 2 juillet. Mais le 12 avril 1778, aucun présage funeste ne vient poser son ombre sur la page lumineuse que Jean-Jacques s'est mis à écrire. L'émotion l'arrache aux contingences de l'heure: de son passé profond surgit un peu de temps à l'état pur. Il perçoit encore les échos de cette « grande phrase musicale » dont le charme l'avait pénétré en ce lointain matin de printemps, où Maman lui était apparue pour la première fois. Ce souvenir heureux émerge seul du gouffre du passé, et tout ce qui pourrait l'assombrir est rejeté dans l'oubli: l'image de la femme déchue, qu'il avait revue pour la dernière fois à Grange-Canal, en 1754²⁷, s'efface à jamais de sa mémoire, pour rejoindre les ombres inconsistantes dont il ne sait

que faire au seuil de la mort. Le moment est venu de la grande rédemption, et l'eau lustrale de l'art va fixer pour toujours le moment inaugural de la première rencontre dans la musique des mots incorruptibles. Presque sans une rature, Jean-Jacques trace à la hâte les premières lignes de sa dernière « rêverie » : « Aujourd'hui jour de Pâques fleuries il y a précisément cinquante ans de ma première connaissance avec M^{me} de Warens. Elle avait 28 ans alors, étant née avec le siècle. Je n'en avais pas encore dix-sept et mon tempérament naissant, mais que j'ignorais encore, donnait une nouvelle chaleur à un cœur naturellement plein de vie. S'il n'était pas étonnant qu'elle conçût de la bienveillance pour un jeune homme vif mais doux et modeste, d'une figure assez agréable, il l'était encore moins qu'une femme charmante, pleine d'esprit et de grâces, m'inspirât avec la reconnaissance des sentiments plus tendres que je n'en distinguais pas » (I, 1098).²⁸ Il ne peut désinvestir Maman du prestige dont l'auréolait son âme candide d'adolescent, et toute idée de déchéance morale ou physique est annulée. L'œuvre littéraire devient ici le lieu de la réconciliation avant la mort, et tout ce qui ne fut qu'ébauche, désir inassouvi, rêverie nostalgique, intentions non réalisées, se transfigure dans le miroir intemporel de l'art. Petit et Maman. La grâce presque indicible de ce jour de printemps guide une dernière fois la main de Jean-Jacques. Il a copié des milliers de pages pour sa « pratique » et pour l'apaisement de son âme tourmentée. Mais il lui reste à dire aujourd'hui, dans ce discours diaphane et si profond, le cadeau que lui fit le Ciel en ce matin des Rameaux où son destin s'est noué. Il se reconnaissait volontiers jadis en cet « homme qui quittait sa maîtresse pour lui écrire » (I, 181). Aujourd'hui, après un demi-siècle, il dit sa reconnaissance à celle qui lui a permis de se chercher longuement, de conquérir ses pouvoirs, d'être lui : « Il n'y a pas de jour où je ne me rappelle avec joie et attendrissement cet unique et court temps de ma vie où *je fus moi*, pleinement, sans mélange et sans obstacle, et où je puis véritablement dire avoir vécu. » Dans cette dernière « rêverie », écrite six jours avant de quitter Paris, il semble peut-être parler de lui plus que de M^{me} de Warens. Mais les deux destins sont si étroitement liés, les deux natures si fraternellement confondues, que Jean-Jacques ne peut évoquer ce temps heureux où il fut « parfaitement libre » sans aussitôt suggérer la présence de l'âme sœur et de l'amie, grâce à laquelle il fit ce qu'il voulait faire ²⁹. Le texte est tout entier suspendu à cette première phrase, riche en résonances mystérieuses, malgré l'évidence du message, qui semble se limiter à simplement constater : « Aujourd'hui jour de Pâques

fleuries il y a précisément cinquante ans... » Rousseau nous livre une page de ce « journal » qu'il n'a jamais écrit ³⁰ : il confie au papier l'émotion d'un moment daté, contemporain de l'écriture. Toutefois, après une brève présentation de Maman et de Petit, le récit autobiographique reprend tout naturellement son cours, et l'auteur s'abandonne une dernière fois à ce besoin si tenace de repenser sa vie et d'en dégager rétrospectivement la signification. Cet ultime récit autobiographique ne ressemble cependant pas à ceux qui l'ont précédé : il suggère plus qu'il ne dit, et cerne en deux pages fort dépouillées le moment décisif d'un destin singulier. Les pays traversés ne sont vus que de loin, les noms de lieux sont effacés comme à dessein ³¹, les contours des êtres et des objets s'estompent. Dans la brume dorée du souvenir, seul surnage l'essentiel, qu'emporte le mouvement des phrases, fluides, musicales, transparentes.

Lausanne, automne 1971 - été 1975.

Notes

AVANT-PROPOS

(Notes pp. 9-15)

¹ Elle s'arrête pour l'instant à la fin de 1764.

² N° 1, Gallimard, 1970, pp. 33-48.

³ Jean Delay: *Aspects de la psychiatrie moderne*, Paris, PUF, 1956, p. 97.

⁴ C'est ce que fait, dans sa partie initiale, l'ouvrage de Michel Launay (*Jean-Jacques Rousseau écrivain politique*, Grenoble, 1971), ou celui de Bronislaw Baczko (*Rousseau, solitude et communauté*, Paris, Mouton, 1974).

⁵ Sartre définit en ces termes la méthode de la psychanalyse existentielle: « Le principe de cette psychanalyse est que l'homme est une totalité et non une collection; qu'en conséquence, il s'exprime tout entier dans la plus insignifiante et la plus superficielle de ses conduites — autrement dit, qu'il n'est pas un goût, un tic, un acte humain qui ne soit *révéléateur*. » *L'Être et le néant*, Paris, Gallimard, 1943, p. 656, souligné dans le texte.

⁶ Pierre-Jean Jouve, L'Herne, cahier collectif, p. 33 (souligné dans le texte).

⁷ On se reportera à ce sujet à l'ouvrage de Victor Smirnoff: *La Psychanalyse de l'enfant*, Paris, PUF, collection SUP, 1968, pp. 46-48. Ce petit livre présente le grand avantage d'être un résumé fait par un spécialiste.

⁸ *La Nouvelle Héloïse*, V, 3. O. C. II, 564-565.

⁹ O. C. II, 565.

¹⁰ Tout interprète est guidé, au moment où il formule une hypothèse, par l'idée qu'il a du résultat probable. C'est ce que remarque Jean Starobinski, dans une étude récente intitulée: « L'histoire littéraire et les méthodes »: « Toute méthode implique un art d'interroger. Toute question bien posée est déjà le premier pas, et le plus important, d'une démarche méthodique (...). C'est en psychologie que le domaine à explorer et les méthodes d'exploration sont le plus étroitement solidaires. » *Littérature, Histoire, Linguistique*, recueil d'études offert à Bernard Gagnebin, Genève, L'Âge d'homme, 1973, pp. 109 et 110.

¹¹ Mallarmé: *Prose pour des Esseintes*.

¹² Michel Launay: « Introduction » aux *Confessions*, édition Garnier-Flammarion, 1968, pp. 29 et 31.

¹³ *Annales JJR* XXIX, 307.

¹⁴ O. C. I, LV.

¹⁵ C'est ce que dit avec force Claude Lévi-Strauss, dans une étude consacrée à « Jean-Jacques Rousseau, fondateur des sciences de l'homme », *Jean-Jacques Rousseau*, recueil collectif, Neuchâtel, A la Baconnière, 1962, pp. 239-248.

¹⁶ *Les Essais*, I, 50. Pour Lévi-Strauss, la découverte majeure des *Confessions* est de pouvoir dire : « En vérité, je ne suis pas moi, mais le plus faible, le plus humble des autres » (*op. cit.*, p. 245).

¹⁷ Jean Starobinski : *La transparence et l'obstacle*, Gallimard, 1971, p. 204.

¹⁸ « Ce n'est pas à moi de juger de l'importance des faits, je les dois tous dire, et lui laisser le soin de choisir » (I, 175).

¹⁹ « Rousseau, sans sa folie, ne serait sans doute qu'un indigeste Cicéron », écrit André Gide (*Dostoïevsky*, Paris, Plon, 1923, p. 267). La névrose n'explique cependant pas le génie, sinon, comme le remarque Jean Starobinski, « pourquoi tous les malades n'ont-ils pas de génie ? » (*La transparence et l'obstacle*, p. 434); mais les tensions affectives du névrosé peuvent affecter les émotions et les idées d'un fort coefficient passionnel, qui leur donne un haut degré de nécessité. Le génie est aussi, dans une certaine mesure, celui qui, pour se trouver dans une situation d'urgence, se voit contraint à l'expression.

²⁰ Verbe-clé, sur lequel nous avons attiré l'attention dans des notes dispersées, mais qui se prêterait à une étude systématique. L'angoisse qui s'y exprime pour Rousseau est tantôt *urinaire* (lettre à Mirabeau), tantôt *erotique*. Mais nous avons essayé de montrer comment, dans sa problématique, les deux sens se rejoignent et se confondent.

²¹ Gallimard, 2 vol., 1956 et 1957.

²² *L'Œil vivant*, essai, Gallimard, 1961.

²³ Rousseau a le plus souvent la conviction de se connaître. C'est ce que souligne J.-B. Pontalis : son existence est « traversée de part en part par le désir moins de se connaître que d'être reconnu » (*Préface aux Confessions*, Gallimard, collection « Folio », 1973, p. 8).

CHAPITRE PREMIER

¹ *Revue française de psychanalyse*, 1927; étude reprise dans : *Psychopathologie de l'échec*, Payot, 1969 (notre citation renvoie à la page 119).

² Jean Starobinski : *La transparence et l'obstacle*, p. 204.

³ De telles phrases ont, selon nous, une valeur musicale. Elles ponctuent, à la façon d'un leitmotiv, toutes les rencontres avec M^{me} de Warens, dès la première apparition, dont le charme se renouvelle au moment des retrouvailles successives. C'est ainsi qu'à son arrivée à Chambéry, après 18 mois de séparation, Jean-Jacques sera à nouveau présenté en ces termes à l'intendant général des finances de Savoie : « Le voilà, Monsieur, ce pauvre jeune homme... » (I, 173). A son retour de Montpellier, le leitmotiv se fait encore entendre : Ah ! *te voilà*, petit, me dit-elle en m'embrassant » (I, 261). Mais le charme est vite rompu, la place du voyageur étant occupée par Wintzenried. La suite de la phrase détruit la magie de l'accueil et laisse transparaître un malaise dans la plus banale des questions : « As-tu fait bon voyage ? comment te portes-tu ? » On remarquera que c'est la première fois que la voix argentine de Maman, de musicale se fait prosaïque. Jusqu'alors cette parole avait le pouvoir de simplement « toucher » et donner vie en présentant (« vous voilà courant le pays bien jeune... te revoilà donc... »), et Jean-Jacques jouissait d'être là, suscité

par cet appel aimant et tendre. Rien de plus proche de la relation duelle, presque symbiotique, avec la mère.

⁴ Jean Starobinski: *La transparence et l'obstacle*, p. 204: « On a tout dit, ou presque, sur cette naissance qui a peut-être donné à Jean-Jacques le sentiment du péché d'exister. A partir de là, on peut construire une série d'explications qui s'agencent bien (et même trop bien). »

⁵ Susanne Rousseau (1682-1775) avait le même nom (prénom et patronyme) que la mère de Jean-Jacques, dont elle était la cadette de 9 ans. En 1730, elle se maria avec Isaac-Henri Gonceru, de Nyon, et s'établira dans cette ville. Il est probable que son frère Isaac lui confia Jean-Jacques dès les premiers jours de son veuvage.

⁶ Jean Starobinski: *L'Œil vivant*, p. 144.

⁷ Sur la poésie du souvenir chez Rousseau, et particulièrement dans ce morceau, on lira l'étude récente de Francesco Orlando: « La découverte du souvenir d'enfance au premier livre des *Confessions* », *Annales JJR XXXVII*, 154 sq.

⁸ « On rapprochera l'image du bonheur qu'il connut auprès de sa tante de celle de son bonheur aux Charmettes, sous le regard de M^{me} de Warens » (*O. C. I*, 1239). Même remarque, plus développée, dans *Jean-Jacques Rousseau. La quête de soi et la rêverie* (Corti, 1962, p. 97), où Marcel Raymond relève l'identité des clausules: « J'étais toujours avec ma tante ... et j'étais content » (*I*, 11); « je voyais maman et j'étais heureux » (*I*, 225).

⁹ Tante Suzon aussi brode: « J'étais toujours avec ma tante, à la voir broder, à l'entendre chanter, assis ou debout à côté d'elle... » (*I*, 11).

¹⁰ (*C. G. XX*, 28.) La date de cette lettre, écrite de Paris, a été arrachée sur le manuscrit (Paris, Bibliothèque nationale, ms. fr. 12 768, pp. 121-123, dans un recueil contenant plusieurs lettres du XVIII^e s.), mais elle est accompagnée d'une lettre à la même destinataire, datée du 6 octobre 1771. Marcel Raymond, qui a attiré l'attention sur ce document, le date du 10 novembre 1770 (*La Quête de soi et la rêverie*, 97). Parlant des sentiments de Jean-Jacques pour sa tante, il écrit: « Cette tante que Rousseau avouera plus tard... avoir presque aimée » (*ibid.*, 97).

¹¹ Rousseau lui fait tenir, à partir de 1768, une rente de « cent francs de France par an » (*C. G. XVIII*, 84). Elle devait mourir à Nyon en 1775, trois ans avant son neveu.

¹² Vérifié sur le manuscrit de la Bibliothèque nationale. Le texte imprimé (*C. G. XX*, 29) ne compte que cinq points. Remarquons que Baudelaire, évoquant ses années d'enfance, fait preuve de la même retenue: « Je me souviens... Enfin j'aimais ma mère pour son élégance. » (*Fusées*, XII).

¹³ Amiel, dont les inhibitions sont beaucoup plus fortes, exprimera sa peur de la femme en termes presque identiques: « J'ai pris en dégoût ce qui me séduisait, les relations délicates et gracieuses avec les femmes. Je vois que ma peur enfantine sur ce point était une intuition prophétique. *Pour quelques fleurs, on trouve mille épines.* » *Philine*, Paris, Editions J. Schiffrin, 1927, p. 107.

¹⁴ « Tante Suzon » (*I*, 361), « ma pauvre tante Suzon » (*I*, 12).

¹⁵ « Fille aimable et sage » (*I*, 8), « cette excellente fille » (*I*, 11), « fille à la fois pleine de grâces, d'esprit et de sens » (*I*, 61). Dans la lettre citée plus haut (*C. G. XX*, 29), on trouve réunies les deux appellations: « Ma pauvre tante » et « cette excellente fille ». Les mêmes mots désigneront Thérèse Levasseur: « Cette excellente fille » (*I*, 331).

¹⁶ Le 24 août 1730.

¹⁷ M^{me} de Warens, sa chère « maman », est désignée dans le récit par les mots « sœur », « mère », « amie » (I, 109). Thérèse elle-même est appelée « tante » (I, 340, 352, 358, 373, 582). Parlant de M^{me} Levasseur, la mère de cette dernière, il écrit : « Que n'aurais-je point donné pour me faire l'enfant de sa mère ! » (I, 415). Madeleine-Catherine Delessert (1747-1816), la destinataire des *Lettres sur la botanique* (O. C. IV, 1151 sq.), est appelée « cousine ». « Inutile de dire, précise le commentateur, que le terme de cousine est pure imagination » (*ibid.*, 1808).

¹⁸ Ne serait-ce que par comparaison avec son cousin Abraham Bernard, né le 31 décembre 1711, donc de 6 mois son aîné, qui appelait « maman » cette femme qui n'est pour Jean-Jacques que « tante Théodora ». Cette sœur d'Isaac Rousseau habitait au numéro 27 (actuel) de la rue de la Cité. Jean-Jacques habita, jusqu'à 5 ou 6 ans, presque la même rue, au numéro 40 (actuel) de la Grand-Rue.

¹⁹ Rousseau, dont le pouvoir d'identification a été si longtemps flottant, montre la même hésitation pour assigner un nom à l'être aimé, situé toujours dans un deçà ou un au-delà de l'amour, qui échappe à toute prise. De M^{me} de Warens, dans le passage cité ici, il dit qu'elle est *plus* que sœur, mère, amie, maîtresse, « et c'est pour cela qu'elle n'était pas une maîtresse ». Avec Lacan, on parlerait ici moins de synonymie que d'un foisonnement d'objets métonymiques. Il faut aussi relire, à ce sujet, l'analyse que Sartre fait de la mauvaise foi : « Le concept de base qui est ainsi engendré utilise la double propriété de l'être humain, d'être une *facticité* et une *transcendance*... Il faut affirmer la facticité comme *étant* la transcendance et la transcendance comme *étant* la facticité, de façon qu'on puisse, dans l'instant où on saisit l'une, se trouver brusquement en face de l'autre » (*L'Être et le néant*, p. 95). Et il cite comme exemple de mauvaise foi le titre de Chardonne, titre rousseauiste s'il en fut : « L'amour, c'est beaucoup plus que l'amour » (*ibid.*, 96).

²⁰ Anika Rifflet-Lemaire : *Jacques Lacan*, Bruxelles, Dessart, 1970, p. 42. Voir aussi Lacan : *Écrits*, Le Seuil, Paris, 1966, p. 279.

²¹ *Lettres sur la botanique*, O. C. IV, 1187. Texte publié également dans : C. G. XX, 259. Voir aussi Bernardin de Saint-Pierre (éd. Souriau, p. 114) : « Les caresses maternelles l'avaient disposé à la sensibilité. »

²² In : *Jean-Jacques Rousseau*, ouvrage collectif, Neuchâtel, A la Baconnière, 1962, p. 13. Même affirmation dans l'ouvrage du Dr Jacques Borel, *Génie et folie de Jean-Jacques Rousseau*, Paris, Corti, 1966, p. 14.

²³ Jacqueline Faramand (1696-1777), fille d'un cordonnier, épousera Jacques Danel, teinturier, en 1733. Elle finira « marchande de fromages au milieu de Coutance », une des rues les plus peuplées du faubourg, où elle entretiendra le souvenir du philosophe. Voir l'article d'Antoine Martin (*Journal de Genève*, 13 décembre 1788), dont le père (né en 1711) aurait eu, dans son enfance, la même « mie », ce qui n'est pas impossible, puisque Jacqueline, au dire de Courtois (*Enfance faubourienne ou Jean-Jacques à Coutance*, p. 6), ne logeait probablement pas chez Isaac Rousseau. Jacques Voisine, dans l'*Index* de l'édition Garnier des *Confessions*, parle aussi de « nourrice ». Les autres auteurs évitent en général ce mot. E. Ritter dit « la jeune bonne » ou « la domestique de la famille » (*Annales JJR* XVI, 122, 123). A. François parle de « la servante qui prit soin de sa petite enfance » (*Annales JJR* XXXI, 250). Remarquons que d'Ivernois, s'adressant à Rousseau dans une lettre du 1^{er} janvier 1765, écrit : « votre bonne » (C. G. XII, 196).

²⁴ Sartre : *L'Idiot de la famille* I, 56.

²⁵ C'est en effet le 19 juin 1717 qu'Isaac Rousseau vendit la maison de la Grand-Rue (qu'il tenait de sa femme) pour se transporter, l'année même ou au début de l'année suivante au plus tard, à la rue de Coutance, dans le faubourg, où le collecteur de l'hôpital le signale pour la première fois en 1818, au troisième étage de sa

nouvelle demeure. Il y restera jusqu'en 1722, date de son départ de Genève, après la dislocation de sa petite famille. Sur cette maison de Coutance, aujourd'hui disparue, et le quartier de Saint-Gervais, lire l'évocation si précise et pittoresque de Louis-J. Courtois: *Enfance faubourienne ou Jean-Jacques à Coutance*, Genève, Jullien, 1933.

²⁶ Sartre: *op. cit.*, I, 54.

²⁷ *L'Œil vivant* I, 144.

²⁸ *Sylvie*, ch. II.

²⁹ Drame que l'amnésie infantile « scotomise » et rejette dans l'inconsient, nous le verrons.

CHAPITRE II

¹ Sur François Rousseau, le frère aîné de Jean-Jacques, consulter: A. François: *Annales JJR XXXI*; Ritter: *Annales JJR XVI*; O. C. I, 1238.

² Jusqu'au séjour à Lausanne.

³ François était encore à Genève le 21 octobre 1722, soit dix jours après le départ de son père pour Nyon, puisqu'il est, à cette date, « réassujetti » pour 21 mois chez Samuel Roget, horloger. Rappelons qu'un apprenti était dit « réassujetti » quand il passait chez un nouveau maître, n'ayant « pas fait de progrès suffisants dans sa profession pour être admis au nombre des compagnons ». (A. François, *op. cit.*, p. 255). François n'a pas dû rester longtemps chez ce nouveau maître, puisque Jean-Jacques dit à Bernardin de Saint-Pierre que son frère quitta Genève à 17 ans (il était né en 1705). Il est vrai que dans la lettre écrite vers le 3 mars 1739 (O. C. I, 82-87) le même Jean-Jacques déclare que son frère a quitté Genève depuis 20 ans, ce qui nous reporte en 1719; mais cette dernière date est en contradiction avec le contrat de réassujettissement chez Samuel Roget.

⁴ Plutarque, *Vie de Publicola*, éd. Budé, 17, 2-8. Jean Starobinski, citant l'épisode de Scaevola, parle de « fantasmes sado-masochistes » (*La Relation critique*, Gallimard, 1970, p. 148).

⁵ Plutarque, *Vie de Romulus*, éd. Budé, 19, 1-10.

⁶ Jean-Jacques se savait le préféré: « Mon père, quand je l'allais voir, ne trouvait plus en moi son idole » (I, 30).

⁷ Le « meilleur des pères » (O. C. III, 118), « Mon bon père » (I, 144), « mon vertueux père » (I, 339).

⁸ Depuis: « Si ce pauvre garçon » jusqu'à: « m'ont également échappé » (I, 10-12).

⁹ A. François, *Annales JJR XXXI*, 256.

¹⁰ *Ibid.*, 255.

¹¹ Ritter, *Annales JJR XVI*, 138.

¹² O. C. IV, 501-503.

¹³ O. C. I. 27 sq.

¹⁴ O. C. I, 15 sq., 108 sq., 88 sq.

¹⁵ O. C. I, 503: « J'étais dans un calme ravissant, jouissant sans savoir de quoi. » Remarquons que l'on trouve, chez Casanova, une expression presque semblable: « La beauté de ses traits avait quelque chose de si suave qu'elle portait à l'âme un sentiment indéfinissable de bonheur, un calme délicieux. » (Casanova: *Mémoires*, Le livre de poche, III, 221.)

¹⁶ O. C. IV, 502-503.

¹⁷ « Pour me connaître dans un âge avancé, il faut m'avoir bien connu dans ma jeunesse » (I, 174).

¹⁸ La mort de son frère, Jean-Jacques s'efforce de la prouver dans la lettre écrite vers le 3 mars 1739 (C. C. I, 82-87) pour répéter la part de ce dernier sur l'héritage maternel (le produit de la vente de la maison Bernard, sise à la Grand-Rue, dont Isaac avait la jouissance). On ne peut s'empêcher de constater, dans ce document, l'habileté du requérant à prouver la mort de ce frère qu'il dit avoir aimé tendrement : « Je ne laissais pas de l'aimer tendrement » (I, 9). Il énumère les arguments qui établissent sa mort avec certitude. Le plus suspect est sans doute celui qui fait état de l'insalubrité du climat de Fribourg-en-Brigau pour un jeune homme qui était déjà, dit-il, « valétudinaire » avant de quitter Genève. Le fait que François ait aussi cessé brusquement de correspondre avec sa famille n'est guère plus convaincant : « Quoique pendant la première année nous ayons reçu fréquemment de ses lettres et de ses nouvelles, il a cessé tout d'un coup d'en donner, et depuis 19 ans, on n'a plus entendu parler de lui » (C. C. I, 83). Et si c'était *Les Confessions* qui disaient vrai ? Ce texte, écrit un quart de siècle plus tard, précisera : « Il n'écrivit pas une seule fois » (I, 10). La brusque cessation de toute correspondance, dans la lettre de 1739, peut paraître un argument destiné à accréditer l'hypothèse d'une mort subite.

¹⁹ « C'est le numéro 40 actuel. M. Louis Blondel, archéologue cantonal, estime que l'intérieur du bâtiment est celui que connut Rousseau : la façade seule aurait été remaniée. » (Louis-J. Courtois : *Enfance faubourienne*, note 5.)

²⁰ *Annales JJR* XVI, 111-113.

²¹ De 14 enfants, il ne lui restait que 3 fils et 3 filles (*Annales JJR* XVI, 59). Elle laissait à chacun d'eux 1500 florins.

²² Ce qui confirme, selon Ritter, l'hypothèse de la mésentente entre Isaac et sa belle-mère.

²³ « Intrus », c'est aussi le mot qu'emploie J. de Ajuriaguerra : « Nous devons signaler l'existence d'un type particulier d'enfants que nous appellerons « pseudo-orphelins ». C'est un phénomène qui a été signalé après la guerre chez les enfants entre 10 et 12 ans, dont les pères sont restés prisonniers ou déportés pendant de longues années. Il se caractérise par une réaction de rejet du père à son retour au foyer ; il est considéré comme un intrus par ce petit homme en puissance qui a pris une autorité dans la famille et voit en lui un élément hostile qui vient troubler le milieu familial réorganisé. » (*Manuel de psychiatrie de l'enfant*, Paris Masson, 1971, p. 843.) Ajoutons que, dans bien des cas, l'absence du père est moins traumatisante que son retour. Ainsi Gérard de Nerval, qui n'a pas eu le temps de connaître sa mère, n'avait que deux ans et demi lorsqu'elle mourut en Allemagne, où elle avait suivi son mari, nommé médecin adjoint de la Grande-Armée. Mais le retour du veuf, que l'enfant a pu rendre responsable de cette mort, a été ressenti comme une menace intolérable (puisqu'il créait un conflit impossible à vivre). Or, Gérard avait, comme François Rousseau, six ans quand l'événement se produisit. Il est bien entendu que l'analogie n'est que partielle, car deux situations ne sont jamais superposables. François, ne l'oublions pas, a vécu 6 ans avec sa mère, ce qui lui a donné une sécurité affective que Nerval n'a jamais connue.

²⁴ Registre des décès, cité par Ritter, *Annales JJR* XVI, 11.

²⁵ Jean-Jacques écrira : « Et ma naissance fut le premier de mes malheurs » (I, 7).

²⁶ Elle avait 9 ans de moins que la mère de Jean-Jacques.

²⁷ Ce fut le cas de Stendhal, qui avait 7 ans 10 mois lorsqu'il perdit sa mère, en couches également. Le récit de l'événement, dans la *Vie de Henri Brulard*, peut donner une idée de ce qu'a vécu François Rousseau, qui connut le même malheur à l'âge de 7 ans 4 mois. Mais la détresse du fils d'Isaac a dû être beaucoup plus grande: confronté brutalement à une famille inconnue jusqu'alors, il était rejeté à la solitude. Stendhal avait l'amitié de sa sœur Pauline, de 3 ans moins âgée, avec laquelle il se ligua contre le père détesté, qu'il appelait « le bâtard » (désir, semble-t-il, d'être bâtard lui-même).

²⁸ C. C. I, 82-87. Il s'agit d'un brouillon de lettre daté par Leigh « vers le 3 mars 1739 ». Remarquons que cette appropriation se fit en trois temps: Jean-Jacques avait réclamé sa part de l'héritage maternel le 31 juillet 1737, au moment de sa majorité, soit à 25 ans selon la loi genevoise (C. C. I, 83). Deux ans plus tard, en 1739, il répète pour lui et pour son père (qui avait droit à la jouissance d'une partie de ce bien) la part de François (C. C. I, 82 sq.). A la mort de son père, survenue le 9 mai 1747, il réclamera le solde des biens dotaux de sa mère: « Je n'avais point voulu réclamer de son vivant ce qui restait du bien de ma mère et dont il tirait revenu. Je n'eus plus là-dessus de scrupule après sa mort » (O. C. I, 339).

²⁹ Sur l'angoisse coupable de Rousseau, voir Jean Starobinski: *L'Œil vivant* I, 93-104.

³⁰ L'édition procurée par Marcel Raymond et Bernard Gagnebin commente ce fait et le met en rapport avec le Mémoire de 1739, où Jean-Jacques prend soin d'établir la mort de son frère. Voir aussi Laforgue: *Psychopathologie de l'échec*, Payot, 1969, p. 132.

³¹ Elle était doublement sa tante, puisqu'elle était la sœur de son père et avait épousé le frère de sa mère. Il l'accuse d'avoir contribué au refroidissement de son fils Abraham à son égard (I, 42-43). Ailleurs il critique son bigotisme: « Chez ma tante Bernard la dévotion m'ennuyait un peu plus, parce qu'elle en faisait un métier » (I, 62). Son mari, Gabriel Bernard, avait quitté sa famille en 1734 pour s'établir en Amérique. Il mourut à Charlestown le 18 juillet 1737. Quant à son fils Abraham, il mourut peu après, au service du roi de Prusse (O. C. I, 216). Sur Gabriel Bernard, consulter: C. C. I, 69-70, note b; Alexis François, *Annales JJR XXXI*, 247-253; Ritter, *Annales JJR III*, 178-189. Sur son séjour en Amérique, article de Schinz, *Annales JJR XXII*. Sur la famille Bernard: Ritter, *Annales JJR XVI*, 67-76.

³² Bernard s'était pourtant engagé, au moment de quitter le service des fortifications de Genève, à restituer tous les documents ayant trait au système défensif de la ville (C. C. I, 70).

³³ Sur cette affaire, on se reportera à l'étude de Georges Dumas: *Notes sur le séjour de JJR à Chambéry*, *Revue des sciences humaines*, 1952; *Les Confessions*, I, 216-218 et note p. 1335; C. C. I, 68-71, note a.

³⁴ Ce fut le cas du frère aîné de Gustave Flaubert, Achille, qui avait 9 ans de plus que lui. L'analyse de Sartre (*L'Idiot de la famille*, I, 103 sq.) doit cependant être lue avec prudence. Le portrait d'Achille Flaubert, traité de « grand dadais funèbre » (p. 128), tourne à la satire. Sartre, qui n'a pas connu son père et n'a par conséquent pas pu s'identifier à lui, projette ses propres problèmes sur la famille Flaubert, règle ses comptes avec cet aîné insupportable, et ne veut voir, dans le thème de l'identification au père, qu'une morne répétition. Il nie ainsi tout l'aspect dynamique de la dialectique des identifications.

CHAPITRE III

¹ La source principale est E. Ritter, *Annales JJR* XVI, 9-250. Deux portraits d'Isaac Rousseau sont reproduits dans *Annales JJR* IV, 278. Consulter aussi l'étude de Fernand Aubert: *Jean-Jacques Rousseau et Nyon, Annales JJR* XVII, 179-191.

² La date à laquelle il obtint la maîtrise n'est pas connue.

³ La présence d'un homme de cet âge dans l'association s'explique sans doute par le fait qu'Isaac, encore mineur, ne peut agir légalement sans la signature de son père. Il n'atteindra sa majorité qu'à 25 ans, selon la loi genevoise, *Annales JJR* XVI, 91.

⁴ Isaac dira plus tard à son fils: « Tu es Genevois: tu verras un jour d'autres peuples; mais quand tu voyagerais autant que ton père, tu ne trouveras jamais leurs pareils » (*Lettre à d'Alembert sur les spectacles*, Droz, 1948, p. 182). Le récit des *Confessions* n'est guère plus précis: « Le jeune amant ne pouvant obtenir sa maîtresse se consumait de douleur; elle lui conseilla de voyager pour l'oublier. Il voyagea sans fruit et revint plus amoureux que jamais » (I, 6).

⁵ *Annales JJR* XVI, 100.

⁶ *Ibid.*, 101.

⁷ *Ibid.*, 99.

⁸ « Ma tante était une dévote un peu piétiste, qui aimait mieux chanter les psaumes que veiller à notre éducation » (I, 25).

⁹ « Les deux mariages se firent le même jour » (I, 6).

¹⁰ Nous n'irons pas jusqu'à le traiter de « dromomane », comme certains. Les Genevois, citoyens d'une minuscule république, étaient souvent forcés de s'expatrier. Comme le remarque Ritter: « L'humeur nomade était largement répandue parmi les Genevois de ce temps » (*Annales JJR* XVI, 102), et il cite les parents d'Isaac qui sont allés chercher fortune à l'étranger: un oncle à Londres, un autre à Amsterdam; son beau-frère en Amérique; son fils aîné en Allemagne; son neveu Bernard également; son cousin germain en Perse. L'aire de dispersion de la famille ainsi circonscrite, il nous paraît difficile de considérer le goût des voyages et de l'aventure comme un trait spécifique d'Isaac Rousseau.

¹¹ Date que Jean-Jacques a dû apprendre de son père. N'être pas le fils de son père, voilà qui jetterait une ombre inquiétante sur la famille si pure dont il nous donne le tableau. En outre la vertu de sa mère est ainsi prouvée, malgré les admirateurs que ses charmes lui ont attirés pendant l'absence d'Isaac. Un Voltaire ou un Stendhal au contraire auraient été enchantés de se supposer fils de M. de la Closure.

¹² Remplacée aujourd'hui par un grand magasin (La Placette). Des gravures anciennes donnent une idée précise de la maison et du quartier où Jean-Jacques vécut de 5 à 10 ans. Consulter l'ouvrage de B. Gagnebin: *A la rencontre de JJR*, Genève, Georg, 1962, et celui de A. Berchtold: *J.-J. Rousseau*, Genève, 1962.

¹³ Le récit si bref des *Confessions* (I, 12), plein d'erreurs, reflète évidemment le point de vue d'Isaac, transformé en plus par l'imagination romanesque de son fils.

¹⁴ *Annales JJR* XVI, 131.

¹⁵ *Ibid.*, 132. Jean-Jacques, qui ignorait ces faits, condamnera le duel dans *La Nouvelle Héloïse*, où il fait dire à Julie: « Gardez-vous donc de confondre le nom sacré de l'honneur avec ce préjugé féroce qui met toutes les vertus à la pointe d'une épée, et n'est propre qu'à faire de braves scélérats » (II, 155).

¹⁶ Comme le laisse entendre Fernand Aubert: « C'est à Nyon que Suzanne Rousseau émigre avec son frère Isaac », *Annales JJR* XVII, 179.

¹⁷ Son grand-père David Rousseau fut mis en apprentissage à 12 ans, lui le sera à 13 ans. Voir Eug. Jaquet: « Horlogers genevois du XVII^e s. », in : *Bulletin de l'Institut national genevois*, LI, pp. 40-49.

¹⁸ *O. C.* III, 118.

¹⁹ Elles sont fort bien connues par les dépositions des témoins (*Registre du Conseil*, octobre 1699 et janvier 1702, ainsi que: Ritter, *Annales JJR* XVI, 96-99).

²⁰ Louis J. Courtois: *Chronologie critique*, Genève, 1924, p. 7, et Fernand Aubert, *op. cit.*, p. 179.

²¹ *Annales JJR* XVII, 179.

²² *Annales JJR* XVI, 133.

²³ Emile vient d'apprendre que Sophie l'a trompé (*O. C.* IV, 890). Voir aussi ce que V. Smirnoff dit de « l'amnésie infantile » (*La Psychanalyse de l'enfant*, PUF, 1968, pp. 66 sq.).

²⁴ Dans une note de l'*Emile* Rousseau cite les grands hommes de l'Antiquité qui ne dédaignèrent pas de s'occuper de l'éducation de leurs enfants: « Caton le Censeur... éleva lui-même son fils dès le berceau », et Auguste « enseignait lui-même à ses petits-fils à écrire, à nager, les éléments des sciences... » (*O. C.* IV, 262).

²⁵ *O. C.* III, 118.

²⁶ S. Doubrovsky: *Corneille et la dialectique du héros*, Gallimard, 1963, pp. 325-326.

²⁷ Rousseau écrit également: « la meilleure des mères » (manuscrit de Neuchâtel, *Annales JJR* IV, 14, ou éd. J. Voisine, Garnier, 1964, p. 793), le « vertueux Altuna » (I, 305). Même son ami Bâcle a droit à l'épithète: « le sage Bâcle » (I, 101).

²⁸ L'autre pupille était son propre fils Abraham, qui quitta Genève peu après Jean-Jacques. Cette déclaration se trouve dans une lettre à sa tante Clermonde Fazy (début de septembre 1738), écrite à l'occasion de la mort de Gabriel Bernard, qui venait de mourir à Charlestown. On peut s'étonner que Jean-Jacques ne s'adresse pas directement à sa tante Théodora dans cette circonstance. Retenons cependant que cette dernière habitait sans doute chez sa sœur Clermonde Fazy (*Annales JJR* IV, 277-278).

²⁹ *C. C.* I, 21.

³⁰ La psychanalyse parlera ici d'« imago paternelle »: « Prototype inconscient de personnages qui oriente électivement la façon dont le sujet appréhende autrui; il est élaboré à partir des premières relations intersubjectives réelles et fantasmatiques avec l'entourage familial » (*Vocabulaire de la psychanalyse* de Laplanche et Pontalis).

³¹ *O. C.* I, 9.

³² « ... mes premières et meilleures leçons de cosmographie furent prises devant l'établi d'un horloger... Je ne saurais dire avec quelle avidité je dévorais ces instructions... » (Ebauches des Confessions, *O. C.* I, 1160; *Annales JJR* IV, 235).

³³ « Jean-Jacques... aime ton pays », dira Isaac dans la note autobiographique de la *Lettre à d'Alembert* (édit. Fuchs, Droz, 1948, p. 182). Il s'agit dans ce texte de la fête nocturne des milices, dans le quartier de Saint-Gervais, qui eut lieu, selon Courtois (*Enfance faubourienne*, p. 21), le mardi 23 juin 1722. Ce fut l'un des derniers beaux jours de Jean-Jacques, puisque la funeste partie de chasse et l'altercation avec Gautier eurent lieu pendant le même mois. Pour les leçons de civisme, voir aussi: *O. C.* III, 118.

³⁴ *O. C. I*, 12.

³⁵ *Emile, O. C. IV*, 689-690.

³⁶ Bien des épisodes des écrits autobiographiques et théoriques obéissent aux mêmes intentions. Relire par exemple la conclusion de la journée de Tounne, au livre IV des *Confessions*, I, 139.

³⁷ « Mon père, quand je l'allais voir, ne trouvait plus en moi son idole » (I, 30).

³⁸ *Annales JJR IV*, 37; éd. Voisine (Garnier), 28, note h. Ce fils timide et chaste, qui désire rejeter dans l'ombre toute une part de la vie de son père pour ne retenir que celle du vertueux citoyen, fait penser à Hippolyte. Est-ce Jean-Jacques ou le héros racinien qui exprime ici sa hantise de la pureté, responsable d'un clivage de l'imaginaire paternel en père vertueux et en père séducteur ?

*Attaché près de moi par un zèle sincère,
Tu me contais alors l'histoire de mon père.
Tu sais combien mon âme, attentive à ta voix,
S'échauffait au récit de ses nobles exploits...
Mais quand tu récitais des faits moins glorieux,
Sa foi partout offerte et reçue en cent lieux...*

(il énumère les conquêtes amoureuses de Thésée)

*Tu sais comme à regret écoutant ce discours,
Je te pressais souvent d'en abréger le cours,
Heureux si j'avais pu ravir à la mémoire
Cette indigne moitié d'une si belle histoire.*

(*Phèdre*, I, 1)

L'inhibition spécifique d'Hippolyte, Roland Barthes l'a fort bien mise en lumière, « est ouvertement donnée comme une contrainte sexuelle » (R. Barthes: *Sur Racine*, Le Seuil, 1963, p. 117).

³⁹ *Annales JJR IV*, 36. Edit. Voisine, p. 26, note c.

⁴⁰ Comme nous le verrons plus loin, il eût été préférable pour Jean-Jacques que son père se remariât plus vite. La situation eût été plus claire et eût permis une meilleure structuration de sa vie affective.

⁴¹ « Education *modeste*: conforme aux bienséances et à la pudeur » (*O. C. I*, 1243).

CHAPITRE IV

¹ Ce chapitre était écrit lorsque nous avons pris connaissance de l'étude de Nicole Kress-Rosen consacrée au discours du père. Nous avons pu constater que cette analyse, qui se tient constamment au niveau du texte, rejoint certaines de nos conclusions. *Littérature*, N° 10, mai 1973, pp. 20-30.

² « Théodore Agrippa d'Aubigné, fils de Jean d'Aubigné, seigneur de Brie en Saintonge, et de demoiselle Catherine de l'Estang, naquit en l'hôtel Saint-Maury près de Pons, l'an 1551, le 8^e de février, sa mère morte en accouchant, et avec telle extrémité que les médecins proposèrent le choix de mort pour la mère ou pour l'enfant. Il fut nommé Agrippa (comme *aegre partus*) et puis nourri en enfance hors la maison du père, parce que Anne de Limur, sa belle-mère, portait impatiemment et la dépense et la trop exquise nourriture que le père y employait. » Agrippa d'Aubigné. *Mémoires* (début).

« Je suis né le 25 octobre 1767, à Lausanne, en Suisse, d'Henriette de Chandieu, d'une ancienne famille française réfugiée dans le pays de Vaud pour cause de religion, et de Juste Constant de Rebecque, colonel dans un régiment suisse au service de Hollande. Ma mère mourut en couches, huit jours après ma naissance. » Benjamin Constant. *Le Cahier rouge*, Gallimard, La Pléiade, p. 121.

* « Il semble que l'enfant plongé dans le milieu familial en saisisse les articulations et les drames — bien avant de pouvoir les comprendre et les fixer au niveau du concept.

Parfois cette connaissance primitive affleure dans une expérience ultérieure, et aboutit à une formulation relative. » Eliane Amado Lévy-Valensi: *Le Dialogue psychanalytique*, Presses universitaires de France, 1962, p. 126.

⁴ O. C. I, 7. Nous nous sommes reporté à l'édition Dufour, *Annales JJR* IV, 14-15, et à l'édition fac-similé du manuscrit de Neuchâtel, Bibliothèque romande, Lausanne, 1973, p. 15.

* En réalité 35 ans. La version primitive disait: « Trente ans. » Ici encore insistent les intentions apologétiques de Jean-Jacques.

* Comme dans le dialogue psychanalytique, où l'espace défini par le transfert permet moins de retrouver le passé dans son intégrité que de le revivre dans le présent.

⁷ Suivant en cela la leçon de Montaigne: « La parole est moitié à celui qui parle, moitié à celui qui l'écoute » (*Les Essais*, III, 13). « L'ouvrage, de sa propre force et fortune, peut seconder l'ouvrier outre son invention et connaissance et le devancer » (*Ibid.*, III, 8).

* Marcel Raymond: *Jean-Jacques Rousseau. La Quête de soi et la rêverie*, p. 94.

* Lui-même parle de son « caractère efféminé » (I, 12). Marcel Raymond (*La Quête de soi et la rêverie*, p. 95) renvoie au portrait que Jean-Jacques fait de lui-même au moment de son arrivée à Annecy (I, 48). Quant à l'habit arménien et à la part de féminité que représente l'adoption d'un tel vêtement, nous aurons l'occasion d'y revenir.

Si son père croit revoir en lui celle qu'il a perdue, c'est aussi, nous apprend Bernardin de Saint-Pierre, qu'il trouvait à Jean-Jacques « beaucoup de ressemblance avec l'épouse qu'il regrettait » (Edit. Maurice Souriau, Paris, 1907, p. 39). En lui demandant de « remplir le vide qu'elle a laissé dans (son) âme », il désigne à son fils un rôle. Cette dernière notion, très importante, est étudiée dans l'ouvrage de H.-E. Richter (*Parents, enfant et névrose*, Mercure de France, 1972), qui la définit en ces termes: « ensemble structuré des attentes fantasmatiques inconscientes des parents, assignant à l'enfant l'accomplissement d'une fonction déterminée » (p. 79). Même si l'attendrissement d'Isaac est en grande partie joué, son fils l'a compris comme une attente véritable. L'éducation que le père de Montaigne a fait subir à son fils dans sa petite enfance nous fournirait un exemple peu commun de « rôle », et des effets perturbants qu'il peut avoir sur la structuration de la personnalité.

¹⁰ Victor Smirnov: *La Psychanalyse de l'enfant*, p. 114.

¹¹ *Annales JJR* IV, 45.

¹² L'épisode de Turin (I, 66-69) et les deux épisodes lyonnais (I, 165-166).

¹³ Voir la description que Sartre donne de la mauvaise foi dans *L'Être et le néant*, pp. 94-95.

¹⁴ L'homme de Bellecour l'avait pourtant éclairé très vite sur ses desseins, et Jean-Jacques était, dans cette première aventure lyonnaise, déjà instruit par l'épisode du Maure de Turin.

¹⁵ Rousseau prend soin d'en minimiser l'importance: « Il m'arriva une *petite* vilaine aventure » (I, 66); « une *petite* anecdote assez difficile à dire » (I, 165). On remarquera que chaque fois qu'il se présente comme un enfant, Rousseau a une prédilection pour l'adjectif « petit ». Ainsi devant M^{me} de Warens et devant M^{me} Basile (I, 53, 104, 73, 78-79).

¹⁶ O. C. II, 1208.

¹⁷ *Juges*, 19-21.

¹⁸ « *Le Lévite d'Ephraïm*, s'il n'est pas le meilleur de mes ouvrages en sera toujours le plus chéri » (I, 586). Voir à ce sujet l'essai de François Van Laere: *Jean-Jacques Rousseau, du phantasme à l'écriture, les révélations du « Lévite d'Ephraïm »*, Paris, Archives des Lettres modernes, 1967, pp. 32-33. Madeleine Anjubault Simons, dans un ouvrage récent, consacre aussi un chapitre au *Lévite d'Ephraïm: Rousseau et Sauttersheim*, Genève, Droz, 1972.

¹⁹ Ce « nous » ne figure pas dans la version des faits transmise par Bernardin de Saint-Pierre: « Son père qui lui trouvait beaucoup de ressemblance avec l'épouse qu'il regrettait, lui disait quelquefois, le matin, en se levant: « Allons, Jean-Jacques, parle-moi de ta mère. — Si je vous en parle, disait-il, vous allez pleurer » (Edition Souriau, 1907, p. 39; édition des *Œuvres* de Rousseau, « L'Intégrale », Le Seuil, p. 26). Cette différence entre le fait transmis par un tiers et la vérité incarnée dans les mots de l'écrivain lui-même nous montre l'importance de la lettre lorsqu'il s'agit d'un artiste comme Rousseau. Nous aurons d'autres occasions de le constater.

²⁰ O. C. IV, 505. Cette dernière remarque pourrait être complétée par ces réflexions de M. de Wolmar: « Quoiqu'on apprenne aux enfants le nom de la mort, ils n'en ont aucune idée » (O. C. II, 711).

²¹ Voir Anika Rifflet-Lemaire: *Jacques Lacan*, Bruxelles, Dessart, 1970, pp. 42 sq.

²² Sartre: *L'Être et le néant*, p. 95.

²³ Sur ce problème de l'identité et de l'identification, voir R. D. Laing: *Soi et les autres*, Gallimard, 1971, pp. 107 sq. (Le cas Brian).

CHAPITRE V

¹ Correspondant au N° 28 actuel. La maison abritait des artisans indépendants, vivant dans une certaine aisance: graveurs, horlogers, orfèvres. Voir Courtois: *Enfance faubourienne ou Jean-Jacques à Coutance*, 1933, p. 6.

² Ou au plus tard 1718, selon Courtois, *op. cit.*, p. 5.

³ Selon Courtois, *op. cit.*, p. 6.

⁴ Cette promenade est évoquée — et avec quelle précision! — par Courtois, *op. cit.*, pp. 15 sq.

⁵ *Nouvelle Revue de Psychanalyse*, N° 2, automne 1970, p. 47. Il faut considérer moins les faits isolés, qui sont dits « traumatisants » selon leur plus ou moins grande charge perturbante, qu'un tissu fort complexe d'événements, de faits qui s'interpénètrent et forment une trame vivante et préexistant à l'apparition du sujet. La famille, ainsi constituée selon les structures qui lui sont propres, attend l'enfant. Ce dernier est confronté à une situation globale qu'il n'a plus qu'à « lire ».

Il se pourrait donc qu'aucun événement pris isolément ne soit pathogène ou traumatisant. La pathogénicité résulte de l'interrelation et de l'interpénétration des faits, et l'on fait de l'exceptionnel avec du banal.

On invoque souvent l'argument de frères qui sont dissemblables, bien qu'ayant été placés dans des situations analogues. C'est méconnaître qu'un aîné et un cadet sont confrontés à un ordre familial tout autre. Le premier, écarté d'une place privilégiée, est le vrai spolié et il connaîtra souvent la jalousie, consciente ou inconsciente. Le second, qui s'introduit dans une structure déjà constituée, s'aménagera une place entre son aîné et ses parents. Ses possibilités d'adaptation seront souvent fonction de son pouvoir de séduction. Cette différence est illustrée par la famille Rousseau, bien qu'elle se complique d'une circonstance grave pour l'aîné: la mort de la mère. Seuls les jumeaux monozygotes seraient placés dans des conditions rigoureusement identiques (ils sont toujours du même sexe), et dans ce cas les « choix » personnels se réduisent en général à un très faible écart.

* On pense à Rimbaud échappant à l'emprise despotique de sa mère grâce au collège.

⁷ Texte du manuscrit de Neuchâtel, *Annales JJR* IV, 14.

* La nécessité d'obtenir le consentement de l'homme pour libérer une partie de ses désirs face à la femme explique, dans une certaine mesure, la fréquence des situations triangulaires dans la vie amoureuse de Rousseau.

C'est auprès de M^{me} de Warens qu'il retrouve la situation qui ressemble le plus à celle de son enfance. Claude Anet, qui n'est son aîné que de 6 ans, n'en joue pas moins le rôle de père: « Quoique aussi jeune qu'elle, il était si mûr et si grave, qu'il nous regardait presque comme deux enfants dignes d'indulgence » (I, 201). Jean-Jacques a besoin de ce regard consentant pour vivre, sinon impunément, du moins sans trop de risques dans l'intimité de « maman ».

* Les trois sœurs d'Isaac: Théodora (1671-1754), femme de Gabriel Bernard; Clermonde (1674-1747), femme d'Antoine Fazy; Suzanne (1682-1774), qui épousera Isaac-Henri Gonceru.

¹⁰ On remarquera que ces certificats de pureté font suite l'un et l'autre à un épisode scabreux: le premier à la fessée qui lui révèle ses goûts dépravés, le second aux entreprises du Maure de l'hospice de Turin, comme si l'auteur des *Confessions* avait besoin de se justifier en rejetant sur des causes extérieures la rencontre avec le mal.

¹¹ « Chez ma tante Bernard la dévotion m'ennuyait un peu plus parce qu'elle en faisait un métier » (I, 62).

¹² E. Ritter, in: *Annales JJR* XVI, 99.

¹³ « Scotomisation », dira la psychanalyse.

¹⁴ O. C. II, 42.

¹⁵ Il dira de lui, au moment de son entrée en apprentissage: « Mon père, quand je l'allais voir, ne trouvait plus en moi *son idole* » (I, 30).

¹⁶ « Nous ne les regardions plus comme des Dieux qui lisaient dans nos cœurs » (I, 21).

¹⁷ Voir aussi: C. G. XX, 46: « Je veux que tout le monde lise dans mon cœur », et XIX, 237: mon cœur « transparent comme le cristal ».

¹⁸ « L'homme n'est ni ange ni bête, et le malheur veut que qui veut faire l'ange fait la bête. » (Pascal: *Pensées*, édit. Hachette, Br. 358.) On lira avec profit sur ce sujet les chapitres que Jean Delay consacre à l'angélisme: *La Jeunesse d'André Gide*, I, 492-539.

¹⁹ O. C. I, 18.

²⁰ O. C. I, 116.

²¹ Jean Starobinski: *Jean-Jacques Rousseau. La transparence et l'obstacle*, pp. 152, 166, 167.

²² *Les Mots*, Gallimard, 1964, p. 18. Sartre, qui a passé son enfance entre ses grands-parents et sa mère, dormait dans la même chambre que cette dernière, qu'il avait pour lui seul. Par la mort de son mari, la mère de Jean-Paul Sartre avait été rendue à son état de « fille ». Elle était retournée vivre chez ses parents. Elle et son fils, considérés comme les enfants de la maison, avaient des rapports en quelque sorte fraternels.

Remarquons que le grand-père offre une image plus rassurante que celle d'Isaac: il vit avec sa propre femme et l'enfant se situe plus facilement face à un vrai couple. Cela dit, l'enfance de Sartre n'en offre pas moins des analogies frappantes avec celle de Rousseau: adoré de son grand-père, le seul homme de la famille, il fait preuve d'une grande précocité intellectuelle, se convertit très vite à l'imaginaire (lecture et écriture), ne semble pas connaître la jalousie. Le récit, dans *Les Mots*, prend très souvent une allure ironique, et l'on retrouve chez Rousseau la même distance à l'égard de lui-même. Voir à ce sujet: *Les Mots*, pp. 15-21.

²³ Rousseau ne fut pas *énurétique* (atteint d'énurésie ou incontinence d'urine), mais il souffrit toute sa vie de *pollakiurie* (fréquence exagérée des mictions). La notion d'érotisme urétral (ou urinaire) a permis de mettre en lumière un mode de satisfaction libidinale lié à la miction. Selon K. Abraham, des fantasmes infantiles de toute-puissance sont liés à l'action d'uriner. Mélanie Klein dégage le rôle d'un « sadisme urétral » décelable dans les fantasmes d'agression et de destruction par l'urine (certains enfants voient en rêve des inondations meurtrières provoquées par leur propre urine), déterminants dans l'attribution d'un rôle cruel au pénis. Pour plus de détails, on se reportera à Hans Christoffel: *Trieb und Kulture*, Bâle, Benno Schwabe édit., 1944, pp. 84 sq. Laplanche et Pontalis: *Vocabulaire de la psychanalyse*, s. v. « érotisme urétral ». K. Abraham: *Œuvres complètes*, II, Payot, 1966, pp. 62 sq. Freud: *Trois Essais sur la théorie de la sexualité*, Gallimard, coll. « Idées », 1962.

²⁴ Cette anecdote a été transmise par Jean Antoine Martin, dont le père avait eu la même bonne que Rousseau (*Journal de Genève* du 13 décembre 1788). L'auteur ne se trompe pas lorsqu'il affirme que Jacqueline, la « mie » de Jean-Jacques, est morte depuis « une douzaine d'années » (elle était morte en 1777). Son père peut aussi fort bien avoir eu la même bonne que le fils Rousseau, mais, comme il était presque contemporain de ce dernier, étant né en 1711, il faut supposer que la « mie » partageait son temps entre les deux familles. Ce qui est plus douteux, c'est l'allusion au recueil de mots latins (*Atrium latinitatis*), puisque Jean-Jacques ne semble pas avoir commencé l'étude du latin avant son séjour à Bossey. Un passage de l'article de Martin est cité par Eugène Ritter de façon incomplète (*Annales JJR* XVI, 122-123). Alexis François corrige et complète le texte sans le donner en entier (*Annales JJR* XXXI, 250).

²⁵ Nous ne saurions mettre en doute la brutalité de cette « exécution », sur laquelle Jean-Jacques, désireux de ne pas jeter trop d'ombre sur le tableau idyllique de sa famille, ne s'appesantit pas. Le caractère de Gabriel Bernard, l'oncle maternel de Rousseau, nous est connu par une étude d'Alexis François (*Encore la famille de Rousseau, Annales JJR* XXXI, 247-257). On y apprend que celui-ci fut dans deux circonstances sévèrement puni pour sa brutalité: en mars 1723 il avait frappé un vieillard et en septembre 1724 il avait jeté à la rue un certain Landry, le chassant de sa maison après en avoir sorti les meubles et en avoir cadenassé la porte. On remarquera que les deux épisodes se sont produits pendant le séjour de Jean-Jacques à Bossey.

²⁶ O. C. II, 114. On lira à ce sujet les remarques de Jean Starobinski: *L'Œil vivant* I, p. 145.

²⁷ Le paradis de Baudelaire, rappelons-le, était aussi plein de « bonheurs furtifs » : « L'innocent paradis, plein de plaisirs furtifs. » *Les Fleurs du Mal*, « Moesta et errabunda ».

²⁸ Un texte du manuscrit de Neuchâtel, non repris dans le texte définitif, développait cette idée : « Je n'envisageais des filles publiques qu'avec horreur... j'avais atteint ma dix-neuvième année avant que mon sexe me fût bien connu. » (*Annales JJR IV*, 24.)

Un peu plus loin, Rousseau entrevoit la liaison qui peut exister entre la répression des instincts et son masochisme : « N'avais-je donc des mœurs réglées que parce que j'avais des goûts dépravés ? Cette conséquence serait injuste et outrée. » (*Ibid.*, 24.) Dans cette question, qui pose le rapport entre le refoulement et la perversion, les termes devraient être inversés : il a des goûts dépravés parce que ses mœurs sont trop bien réglées. Dans le texte définitif il repoussera cette idée en mettant l'accent sur les conséquences bénéfiques du refoulement : « Voilà comment mes sens, d'accord avec mon humeur timide et mon esprit romanesque, m'ont conservé des sentiments purs et des mœurs honnêtes, par les mêmes goûts qui peut-être, avec un peu plus d'effronterie, m'auraient plongé dans les plus brutales voluptés » (I, 17). On remarquera qu'ici encore insistent les mots-clés de la psychosexualité de Rousseau : « m'ont conservé » et « purs ». Après les aveux les plus pénibles, Jean-Jacques ne cesse de se récupérer et de convertir en vertus ses propres faiblesses.

²⁹ Ce qui revient à dire que l'autoérotisme préventif, destiné à lui permettre de se présenter devant celle qu'il aime *comme s'il n'avait pas de sexe*, ne peut épuiser sa vigueur. L'autocastration est ainsi un perpétuel échec.

³⁰ Le problème posé par l'image de la femme sera abordé dans le chapitre suivant.

³¹ On verra que dans l'amitié qui le lie aux hommes Rousseau reproduit ce type de relation qu'il a connu dans son enfance. Ses sentiments pour Altuna sont sans doute les plus aptes à mettre en lumière l'importance de cette composante féminine.

Don Manuel-Ignacio Altuna de Azcoitia, de dix ans son cadet, s'était lié avec lui à Venise. Jean-Jacques le retrouve à Paris : « Son logement était trop grand pour lui ; il m'en offrit la moitié, je l'acceptai » (I, 327). Il l'a observé de près pendant cette période de vie commune et affirme ne lui avoir jamais connu de maîtresse : « Il se plaisait avec les maîtresses de ses amis, mais je ne lui en ai jamais vu aucune, ni aucun désir d'en avoir » (I, 328). Avant de se séparer, les deux amis forment le projet de vivre ensemble en Espagne : « Nous nous liâmes si bien que nous fîmes le projet de passer nos jours ensemble. Je devais dans quelques années aller à Ascoytia pour vivre avec lui dans sa terre. Toutes les parties de ce projet furent arrangées entre nous la veille de son départ » (I, 329).

³² Lettre du 4 septembre 1762, C. C. XIII, 10.

³³ *La Nouvelle Héloïse*, Première partie, lettre 55 (O. C. II, 147-150) : « ... retire, s'il le faut, ces faveurs enivrantes pour lesquelles je donnerais mille vies ; mais rends-moi tout ce qui n'était point elles, et les effaçait mille fois. » Plus loin Saint-Preux s'adresse à sa maîtresse en ces termes : « O ma charmante maîtresse, ô mon épouse, ma sœur, ma douce amie ! »

Ainsi le désir, chez Saint-Preux, se féminise pour mieux se faire accepter. Chez Rousseau il se pourrait qu'il soit de nature féminine, par ressemblance profonde. On lira avec intérêt les remarques de Piera Aulagnier-Spaurani sur le désir chez l'homme et chez la femme. Pour l'homme il y a presque toujours possibilité de scission entre *amour* et *désir*. Chez la femme il y a hiérarchisation : le désir n'est exclu qu'à l'état brut (ce qui explique la fascination, chez beaucoup de femmes, pour la prostituée, qui leur renvoie l'image de ce qu'elles refusent en elles). La

femme « se fait don au désir de l'homme et non appel, voilà sa façon de poser un voile sur la vérité de son désir. Nous en venons ainsi au discours de la femme sur le désir de l'homme et sur la raison de cet étrange leurre qui veut que ce désir, elle ne puisse l'accepter que pour autant qu'il se revêt de l'habit de l'amour... Elle saura assumer le rôle qu'on lui propose, revêtir la nudité des parures d'un désir qui n'est pas le sien et qui, pourtant, le croise, car il fait d'elle l'objet permettant au plaisir de se faire réponse à l'appel du désir ». (*Le Désir et la perversion*, ouvrage collectif, Edit. du Seuil, 1967, pp. 63, 65.)

²⁴ « Mes sens émus depuis longtemps me demandaient une jouissance dont je ne savais pas même imaginer l'objet » (I, 41). De la liaison de Claude Anet avec M^{me} de Warens, il avoue « n'avoir jamais eu le moindre soupçon » (I, 178), et, au moment où maman s'offre à lui, il déclare que cette idée ne lui est jamais venue à l'esprit depuis qu'il vit auprès d'elle (I, 194).

²⁵ Jean-Jacques Lambercier, né en 1676, avait donc 4 ans de moins qu'Isaac Rousseau; sa sœur Gabrielle, née en 1683, n'avait qu'une année de moins que tante Suzon.

²⁶ Il n'en est pas moins présent à l'horizon du milieu familial. Le pasteur Lambercier a eu à se défendre des mauvaises langues de sa paroisse qui avaient fait courir des rumeurs infamantes sur le « couple ». Voir à ce sujet: Eug. Ritter, *Annales JJR* XVI, 142-148. Cette méchante affaire avait eu lieu en 1712, soit 10 ans avant l'arrivée de Jean-Jacques Rousseau à Bossey, et ce dernier n'en sut rien, évidemment. Mais il a pu ressentir, dans l'atmosphère familiale, les retombées de ces accusations calomnieuses, ne serait-ce que dans la retenue et la pudeur qui devaient commander les rapports de la sœur et du frère. La biographie de Lester G. Crocker, dont nous avons pris connaissance après avoir rédigé cette note, contient une remarque qui va dans le même sens: « And, once again, Jean-Jacques found himself in a home in which the normal sexual pattern, which could have given him an image of married life, was missing. » *Jean-Jacques Rousseau*, New York, The Macmillan Company, 1968, vol. I, pp. 22-23.

CHAPITRE VI

¹ Même remarque au livre III: « Elle fut pour moi la plus tendre des mères, qui jamais ne chercha son plaisir, mais toujours mon bien » (I, 106).

² Le verbe *conserver*, un des mots-clés de Rousseau, revient avec une insistance qui frappe dans ce texte: « je me *conservai* pur de toute souillure... ce qui devait me perdre me *conserva*... voilà comment mes sens, d'accord avec mon humeur timide et mon esprit romanesque, m'ont *conservé* des sentiments purs et des mœurs honnêtes » (I, 16-17).

Quant aux habitudes autoérotiques, Jean-Jacques les considère comme « dangereuses » pour sa santé, mais il ne manque pas, ici encore, de souligner les vertus prophylactiques de cette conduite d'échec: « ce dangereux supplément qui trompe la nature, et *sauve* aux jeunes gens de mon humeur beaucoup de désordres » (I, 109). Parlant des dérèglements de son imagination, trop stimulée par la présence de M^{me} de Warens, il remarque également: « Ce qui devait me perdre fut précisément ce qui me *sauva* » (I, 109). Dans la première de ces citations le verbe « sauver » a un sens un peu différent: le « supplément » *préserve* les jeunes gens de beaucoup de désordres. Cet emploi est assez fréquent chez Rousseau. Cf. *C. G.* XV, 307 (lettre à Hume du 10 juillet 1766) et *O. C.* I, 65.

² Une variante du manuscrit de Paris ajoute ici : « Le vice équivalent dont je n'ai jamais pu bien me guérir m'y paraissait moins contraire » (*O. C. I*, 1569). On ne manquera pas de remarquer l'étrangeté de l'expression « vice équivalent » pour désigner les pratiques autoérotiques. L'*habitation des femmes* ne peut concerner que Thérèse, la dernière aventure de Jean-Jacques avec une autre femme remontant à 1750. Il s'agit de la rencontre sans lendemain de la fille entretenue par Klüpfel (*I*, 354). Ainsi, dans ses relations avec Thérèse, Rousseau ne se quitte pas, et l'expression de « vice équivalent » vient nous avertir que la relation amoureuse est assimilée à un acte solitaire. Nous tenons ici l'un des éléments de la chaîne associative, si nous nous rappelons que Thérèse est elle-même le « supplément » de « maman » (terme qui a lui-même une valeur substitutive), et que cette dernière, en se donnant à lui pour le mettre à l'abri des autres femmes et l'« arracher au péril de (sa) jeunesse » (*I*, 193), ne fait que le rendre à lui-même.

³ Même expression in : *C. G. XIX*, 261.

⁴ On notera le terme « médecin » employé dès le début de l'épisode avec M^{me} de Larnage : « Je n'eus pas besoin d'aller si loin pour trouver le médecin qu'il me fallait » (*I*, 248). L'amour physique, représenté ici comme un acte tantôt bienfaisant, tantôt nocif, permet à la femme de jouer un rôle protecteur et tout-puissant. On peut se demander si cette façon de fantasmer les relations sexuelles comme une intervention « médicale » ne s'explique pas, chez Rousseau, par la survivance de fantasmes archaïques. Il se pourrait que l'image de tante Suzon, lui donnant, dans sa petite enfance, les soins médicaux dont il a besoin, explique cette représentation distordue du rôle de la femme : « J'apportai le germe d'une incommodité que les ans ont renforcée... Une sœur de mon père, fille aimable et sage, prit si grand soin de moi, qu'elle me *sauva* » (*I*, 8). Ainsi la première femme aimée l'a déjà « sauvé », ce qui semble préfigurer l'image de l'amante qui « conserve ». Au livre VIII des *Confessions*, revenant sur ce sujet, il nous dit que sa tante l'a *conservé* (*I*, 361). Le même souvenir douloureux le lie à sa mie Jacqueline, à qui il écrit le 22 juillet 1761 : « Souvent je me suis dit dans mes souffrances que si ma bonne Jacqueline n'eût pas tant pris de peine à me *conserver* étant petit, je n'aurais pas souffert tant de maux étant grand » (*C. C. IX*, 70). On sait que Thérèse ne fera que reprendre ce rôle, si bien tenu par les deux femmes qui ont veillé sur son enfance : « Sa gouvernante lui était le plus souvent une garde-malade » (Jean Starobinski : *La transparence et l'obstacle*, p. 431).

⁵ On trouvera une confirmation de cette image ambiguë de la mère dans ces quelques mots, d'une portée générale, par lesquels débute l'épisode de la fessée : « Comme M^{lle} Lamercier avait pour nous l'*affection* d'une mère, elle en avait aussi l'*autorité*... » (*I*, 15).

⁶ Cette attitude de soumission heureuse représente, de toute évidence, un archétype qui structure toutes les relations amoureuses de Rousseau. L'idylle avec M^{me} Basile, qu'elle soit réelle ou fantasmée, se superpose assez bien à cette scène primitive. Lui-même s'explique clairement au moment où la fessée que lui donne M^{lle} Lamercier lui révèle ses goûts masochiques : « Etre aux genoux d'une maîtresse impérieuse, obéir à ses ordres, avoir des pardons à lui demander, étaient pour moi de très douces jouissances... » (*I*, 17).

⁷ C'est ici que l'on peut rappeler le très beau vers de Vigny, par lequel se clôt *La Maison du berger* : *Ton amour taciturne et toujours menacé*.

⁸ Rousseau « scotomise » l'événement intolérable. Parlant du démêlé qui obligea son père à s'exiler, il commence en ces termes : « Ce train d'éducation fut interrompu par un accident... » (*I*, 12). En réalité, ce n'est pas le « train d'éducation » qui fut interrompu, mais sa vie heureuse qui fut bouleversée. Un blanc étonnant sépare ce paragraphe du suivant, qui commence en ces termes : « Je restai sous la tutelle de mon oncle Bernard... » (*ibid.*).

¹⁰ Dans cette perspective, la mort de la mère ne serait pas à l'origine de la culpabilité (« je coûtai la vie à ma mère »), mais la conséquence d'une faute antérieure, le péché d'exister: « Le sentiment de la faute, chez Rousseau, s'offre comme une donnée première de l'existence, sentiment partout diffus, à chaque instant débusqué par la conscience qui l'expulse en quelque sorte du moi véritable pour le rejeter à sa périphérie, là où le moi s'aliène au contact des autres et se « socialise » (O. C. I, 1236).

Sur l'idée de « désaveu » on retiendra la remarque de Sartre: « Les orphelins ressentent obscurément les deuils comme des désaveux: les parents, dégoûtés, les renient, les abandonnent. » Sartre: *L'Idiot de la famille*, Gallimard, 1971, I, 82.

¹¹ O. C. III, 119.

¹² Cité par Paul Tisseau, in: *Annales JJR* XXV, 198. Même expression dans *Adolphe* (ch. V): « Je m'étais soumis à ses volontés, mais j'avais pris en horreur l'empire des femmes. » On remarquera que c'est par les larmes et la souffrance que la femme règne sur le cœur d'Adolphe: « Je savais au fond de mon âme que ses larmes n'auraient pas été désobéies » (ch. V).

¹³ Faut-il invoquer ici le fantasme de la « mère phallique »? Certains indices, non décisifs cependant, pourraient nous y engager. Cette image de la mère détentrice d'un pénis hallucinatoire et d'une sorte de toute-puissance, est l'une des notions les plus complexes de la psychanalyse. Cette représentation fantasmatique est accompagnée, chez les sujets où elle se manifeste, d'autres symptômes: fétichisme, transvestisme, masochisme, clivage de l'image de la femme (tantôt ange, tantôt femelle), dédoublement de la libido en deux secteurs, l'un « social », fait de revendication virile, l'autre sexuel, fait d'abdication de la virilité. Toutes ces tendances, nous le verrons, se sont manifestées à un moment donné dans la vie de Rousseau, mais le recours à la notion de mère phallique est hasardeux en l'absence d'indices attestant la présence du fantasme lui-même.

On lira avec intérêt l'étude psychanalytique de Christian David: *D'une mythologie masculine touchant la féminité*, in: *Recherches psychanalytiques nouvelles sur la sexualité féminine*, Payot, 1964, pp. 65-89. On se reportera aussi au *Vocabulaire de la psychanalyse* de Laplanche et Pontalis (s. v. « Phallique »), à l'étude de V. Smirnov: « La transaction fétichique », in: *Objets du fétichisme, Nouvelle Revue de Psychanalyse*, N° 2, automne 1970, Gallimard, et surtout à l'étude d'Andrée Green: « Sur la mère phallique », in: *Revue française de psychanalyse*, N° 1, janvier-février 1968, tome XXXII, pp. 1-38.

¹⁴ Ce verbe est l'un des mots-clés de la psychologie rousseauiste. Nous aurons l'occasion de voir ce qui l'apparente à d'autres thèmes, comme l'autoérotisme (mesure préventive pour ne pas s'oublier auprès des femmes) et la hantise urinaire (peur de s'oublier, comme l'illustre éloquentement la lettre à Mirabeau, C. G. XVII, 3-4).

En présence de M^{lle} de Breil, Rousseau prend soin de nous dire: « Je ne m'oubliais point » (I, 94), alors qu'avec la fille de la rue des Moineaux, c'est l'alcool qui a raison de son parti-pris d'autosurveillance: « Les propos et le vin nous égayerent au point que nous nous oubliâmes » (I, 354-355). M^{me} d'Houdetot, quoique sensible à la parole envoûtante de son adorateur, est restée pure: « Jamais elle ne s'est oubliée un moment » (I, 444). Si l'on a des doutes sur la valeur érotique dont ce mot est investi, que l'on relise deux brefs épisodes: l'un où Jean-Jacques s'oublie aux lieux d'aisance, tant sa lecture le passionne (I, 39); l'autre où c'est la princesse de Talmont qui passe la nuit à lire l'*Héloïse* et s'oublie. Cette dernière scène, imprégnée d'un érotisme discret, nous montre que, pour Rousseau, le roman représente un gain libidinal évident, et qu'il permet de vivre une relation différée (I, 547). La scène la plus exemplaire, pour saisir à quel point l'œuvre d'art représente un moyen de communiquer à distance, investi d'une forte charge libidinale, est celle de la première

représentation du *Devin* (I, 377-379). Nous reviendrons sur cette page, ainsi que sur celle où il est question de la lecture de *La Nouvelle Héloïse* à la Maréchale de Luxembourg. Dans ce dernier cas, l'auteur qui lit son propre roman à une femme intimidante trouve le moyen de disparaître en tant qu'homme pour n'être plus que corps verbal, comme le soir du *Devin*, où la musique qui envoûte le *représente* auprès des belles dames au cœur trop sensible. L'éros coupable, dans les deux cas, se revêt, par la grâce du pouvoir créateur, d'un corps glorieux (ce sujet sera traité dans notre chapitre XXI). A ce propos, Jean Starobinski remarque: « Jean-Jacques se sent présent, dans une image qui le *représente*, et qui fascine les auditrices... » (*La transparence et l'obstacle*, p. 210, souligné par nous). On relèvera d'autres exemples du verbe « s'oublier » dans *La Nouvelle Héloïse* (O. C. II, 42, 667: deux emplois).

¹⁶ Expression empruntée à Janine Chasseguet-Smirgel: *Pour une psychanalyse de l'art et de la créativité*, Payot, 1971, p. 97.

¹⁸ On connaît la passivité de Rousseau en présence d'une femme désirée. Ces deux épisodes, qui font exception à la règle, nous semblent par cela même révélateurs de la nature des inhibitions propres à Jean-Jacques, et leur importance n'a pas été, selon nous, suffisamment soulignée.

¹⁷ La notion de « déni » ou « désaveu » (*Verleugnung*) nous ramène à celle de *phallicisme féminin*. Selon la théorie freudienne, l'enfant différencie les sexes au moyen d'un symbole unique. Il y a ceux qui ont le pénis et ceux qui ne l'ont pas. L'absence de sexe chez la femme engendre l'idée d'un pénis détachable, et l'angoisse de castration s'expliquerait par la peur de subir la même mutilation de la part du père. Le « désaveu » est une réaction à cette angoisse: l'enfant nie la castration essentielle de la femme en lui prêtant un pénis hallucinatoire.

Freud aborde ce problème à propos du fétichisme: voir à ce sujet son étude de 1927 sur « Le fétichisme », et celle de 1938 sur « Le clivage du moi dans le processus de défense »; l'une et l'autre ont été traduites dans *Objets du fétichisme*, *Nouvelle Revue de Psychanalyse*, N° 2, Gallimard, automne 1970.

¹⁸ *Les Fleurs du Mal: Le Balcon*.

¹⁹ On se rappelle que Sartre dormait dans la même chambre que sa mère, et qu'il ne manque pas de souligner l'importance de ce fait. Les notes de Bernardin de Saint-Pierre ne sont pas un témoignage assez sûr pour que l'on puisse tirer argument de ce bref passage, où l'enfant semble se trouver dans la chambre de son père: « Son père, qui lui trouvait beaucoup de ressemblance avec l'épouse qu'il regrettait, lui disait quelquefois, *le matin, en se levant*: « Allons, Jean-Jacques, parle-moi de ta mère. » *La vie de Jean-Jacques Rousseau*, in: O. C. I, p. 26, édit. Launay, Le Seuil, 1967.

²⁰ Marcel Raymond: *La Quête de soi et la rêverie*, p. 96.

²¹ « L'exploration du passé d'un sujet, écrit Victor Smirnoff, se heurte à des difficultés considérables. Lorsqu'on interroge un enfant sur ses premières années on est rapidement arrêté par un manque de matériel. Si l'on soumet l'adulte à une telle enquête anamnétique il peut faire un récit plus ou moins cohérent de sa vie à partir de la quatrième ou cinquième année, mais il est souvent incapable de rapporter les événements de sa première enfance de façon organisée. Seules surnagent quelques images isolées, détachées de tout contexte, se rapportant aux lieux où il habitait ou à quelque événement en apparence mineur... L'effacement des souvenirs doit être attribué au fait que l'enfant traverse dès son plus jeune âge des moments conflictuels pénibles... Le refoulement préside aussi au phénomène de l'*amnésie infantile*. Ainsi passent dans l'inconscient certaines pulsions libidinales, sexuelles ou agressives, soit que la réalisation en fût interdite à l'enfant, soit que l'angoisse qu'elles entraînent

atteignit une intensité insupportable. » *La psychanalyse de l'enfant*, PUF, 1968, pp. 66-67. Voir aussi le *Vocabulaire de la psychanalyse* (« souvenir-écran » et « amnésie infantile »).

²² De cette citation il serait possible d'inférer que, pour Jean-Jacques, coucher dans la même chambre que sa mère correspond à la situation normale.

²³ Il dit en effet : « Je regardais de loin s'il était jour chez maman; quand je voyais son contrevent ouvert, je tressaillais de joie et j'accourais. S'il était fermé j'entrais au jardin en attendant qu'elle fût éveillée, m'amusant à repasser ce que j'avais appris la veille ou à jardiner. Le contrevent s'ouvrait; j'allais l'embrasser dans son lit souvent encore à moitié endormie et cet embrassement aussi pur que tendre tirait de son innocence même un charme qui n'est jamais joint à la volupté des sens » (I, 237).

Avant de vivre dans l'intimité de Maman, il avait écrit : « Combien de fois j'ai baisé mon lit en songeant qu'elle y avait couché... » (I, 108). « Qu'on ajoute à cette disposition le local de ma situation présente, logé chez une jolie femme, caressant son image au fond de mon cœur, la voyant sans cesse dans la journée; le soir entouré d'objets qui me la rappellent, couché dans un lit où je sais qu'elle a couché » (I, 109).

²⁴ La différence d'âge qui le sépare de son frère François nous semble une raison suffisante pour écarter l'hypothèse d'un partage de la chambre de celui-ci. Quant au père, il aimait trop son indépendance et la liberté de ses mouvements pour qu'un partage semblable avec lui soit à envisager. Ne pourrait-on imaginer que l'enfant avait une chambre pour lui seul ? Cette hypothèse offre peu de vraisemblance, pour les premières années du moins. D'autre part on a pu voir que Rousseau considère comme une donnée naturelle de la petite enfance de partager la chambre de sa mère ou de son substitut : « Deux jours après on nous fit coucher dans une autre chambre, et j'eus désormais l'honneur dont je me serais bien passé d'être traité par elle en grand garçon » (I, 15). Un fait peu être invoqué pour donner quelque consistance à cette hypothèse : l'appartement de la rue de Coutance ne comprenait que trois pièces, dont la disposition nous est connue grâce au plan très précis que son dernier occupant, M. Raymond L. Comte, a bien voulu établir à notre demande. Deux pièces de dimensions inégales donnaient sur la rue de Coutance. Au dire de notre obligeant correspondant, qui était joaillier, l'atelier d'Isaac, pour des raisons d'éclairage, donnait certainement de ce côté-là. A l'opposé, en direction de l'actuelle rue Rousseau, se trouvaient une pièce et une grande cuisine, cette dernière éclairée par trois fenêtres sur cour. Sur le plan de la ville, levé en 1726 par J.-M. Billon, la maison portait le N° 15. Il y avait quatre étages; les Rousseau occupaient le troisième. Louis-J. Courtois, qui a étudié le quartier et la maison où Jean-Jacques passa son enfance, n'a pas décrit l'appartement lui-même, mais il affirme que « de l'aménagement intérieur rien n'a changé » (*op. cit.*, p. 5). L'article de Bernard Gagnebin, paru dans le *Journal de Genève* (8-9 février 1958), donne des vues inédites de la maison. Il existe aussi des vues anciennes de la maison et du quartier Saint-Gervais. On les trouvera dans l'ouvrage de Bernard Gagnebin (*A la rencontre de Jean-Jacques Rousseau*, pp. 12-13) et dans la brochure d'Alfred Berchtold (*Jean-Jacques Rousseau*, édité par le Département de l'instruction publique du canton de Genève, p. 5).

²⁵ Dans ses *Considérations sur l'état présent de la critique littéraire*, Jean Starobinski précise en ces termes les principes méthodologiques de la psychobiographie d'un auteur : « Conférant à chacun de ses actes, à chacun de ses écrits, le statut de témoignage expressif, nous en projetons les motivations probables en direction d'un foyer imaginaire; nous dressons l'image d'une structure psychique compatible avec la vie et l'œuvre telles que nous les connaissons » (*Diogenes*, N° 74, avril-juin 1971. Gallimard, p. 79).

²⁶ *Le Lévitte d'Ephraïm*, O. C. II, 1221.

²⁷ O. C. II, 129.

²⁸ O. C. II, 149.

²⁹ O. C. II, 122.

³⁰ O. C. II, 53.

³¹ O. C. II, 53.

³² O. C. II, 51.

³³ « Elle n'avait pas onze ans » (I, 535), nous dit Rousseau. Etant née en 1751, elle devait avoir neuf ans au moment de la rencontre, qui eut lieu en 1760.

A ces images de pureté et d'innocence, on pourrait évidemment ajouter celles de Marion (I, 84), de M^{lle} de Breil (I, 94), de M^{lle} de Galley et de sa compagne (I, 135), de M^{lle} Serre (I, 281), de M^{lle} de Cataneo (I, 316), de la petite Anzoletta (I, 323), et même de Thérèse au moment de leur première rencontre (I, 330).

³⁴ O. C. II, 116.

³⁵ O. C. II, 42.

³⁶ Le texte le plus éclairant se trouve peut-être dans cette déclaration de Julie (Première Partie, Lettre 50): « Le véritable amour toujours modeste n'*arrache* point ses faveurs avec ardeur; il les *dérobe* avec timidité. Le mystère, le silence, la honte craintive *aiguisent et cachent* ses doux transports » (O. C. II, 138). Dans cette perspective, l'amant-adorateur, qui écarte le *désir*, se voit condamné à ne connaître que l'*envie*. On lira avec intérêt la remarque de Maria Torok au sujet de ces deux notions: « Un désir peut être assouvi, une envie jamais. L'envie ne peut engendrer que de l'envie et de la destruction. Il arrive que le faux désir, proclamé par l'envie, reçoive un simulacre de satisfaction... Le problème de l'analyse est justement de ramener au jour un désir authentique mais frappé d'interdit qui, sous les dehors de l'envie, gît enterré. » L'angélisme de Rousseau s'explique par un désir d'identification partielle à l'autre sexe, avec lequel il imagine une relation féminine, sinon « lesbienne ». Chasseguet-Smirgel: *Recherches psychanalytiques nouvelles sur la sexualité féminine*, Payot, 1964, pp. 182-183.

N'oublions pas que Jean-Jacques s' imagine comme un être asexué. Il n'a donc rien à donner. Idéaliser la femme et épurer l'amour qui la comble est une façon de se masquer ce vide. La femme étant vue sans désirs, la conquête amoureuse est ressentie comme un acte agressif, d'où le terme « arracher » que nous venons de lire. Ce qu'il ne peut accepter, c'est une demande et une conquête librement acceptée par l'autre sexe.

³⁷ Sartre: *L'Etre et le néant*, pp. 94-95. On lira aussi les remarques de Piera Aulagnier-Spaïrani: « Remarques sur la féminité et ses avatars », in: *Le Désir et la perversion*, Le Seuil, 1967, pp. 55-79.

³⁸ « Il a sur votre face épanché des beautés
Dont les yeux sont surpris, et les cœurs transportés,
Et je n'ai pu vous voir, parfaite créature,
Sans admirer en vous l'auteur de la nature. »

(*Tartuffe*, III, 3, vers 939-942.)

³⁹ C'est peut-être pour cette raison qu'il ne parle jamais — ou presque — de ses relations amoureuses avec les femmes qui ont été pour lui autre chose que des liaisons sans lendemain: M^{me} de Warens et Thérèse. S'il lui arrive d'y faire allusion, avec une discrétion qui peut étonner chez l'auteur des *Confessions*, c'est au moment où ces relations se détériorent.

Par un renversement étrange il dira de Thérèse, qu'il a pourtant aimée d'amour dans les premiers temps de leur liaison : « du premier moment que je la vis jusqu'à ce jour je n'ai jamais senti la moindre étincelle d'amour pour elle » (I, 414). Semblable déclaration nous semble une façon de nier aussi le lien sexuel qui l'a attaché à Thérèse. L'abandon des enfants, nous le verrons, s'explique en partie par les mêmes raisons.

⁴⁰ Piera Aulagnier-Spaurani (*op. cit.*, p. 61), parlant de la femme, qui « se dira toujours partisane de l'amour unique, de la Fidélité », définit la problématique qui lui est propre comme « une tentative de nier la possibilité du désir pur ». Il n'en est pas moins vrai qu'il n'y a pas d'analyse « au cours de laquelle ne se profile un jour ou l'autre à l'horizon la fascination de la prostituée, de celle qui apparaît imaginairement comme pur lieu de plaisir. ».

⁴¹ L'ouvrage de Madeleine Anjubault Simons (*Amitié et passion, Rousseau et Sauttersheim*, Genève, Droz, 1972) nous renseigne abondamment sur cette affaire. On y trouvera de nouveaux exemples de l'emploi du mot « salope » ou de ses équivalents (pp. 37, 39, 43). Voir aussi : C. C. XX, 72.

⁴² Sur cet épisode de Zulietta métamorphosée en « monstre », on se reportera à l'analyse de Jean Starobinski (*La transparence et l'obstacle*, p. 190). A Venise, Rousseau connut un autre exemple de métamorphose, quoique moins involontaire, celui des petites chanteuses des *Mendicanti* qui, imaginées comme des « Anges de beauté », ne sont plus que des « laiderons » quand elles sont présentées à leur admirateur : « leurs voix fardaient si bien leurs visages, que tant qu'elles chantaient, je m'obstinais en dépit de mes yeux à les trouver belles » (I, 315). Même conversion volontaire après que le Maure de Turin a cédé devant lui à ses instincts brutaux : « Il me semblait que je leur devais en tendresse de sentiments, en hommage de ma personne, la réparation des offenses de mon sexe, et la plus laide guenon devenait à mes yeux un objet adorable par le souvenir de ce faux Africain » (I, 69).

⁴³ Il prétend n'avoir connu cette forme d'amour qu'avec M^{me} d'Houdetot (I, 360). Le texte le plus éloquent sur cette différenciation entre *adoration* et *possession* se trouve dans la lettre à M. de Saint-Germain du 26 février 1770 : « Adorer les femmes et les posséder sont deux choses très différentes. Ils ont fait l'une, et j'ai fait l'autre. » (C. G. XIX, 243.) On se reportera aussi à cette remarque de M. Enriquet au sujet des trois mystères de la féminité que sont la virginité, la maternité et la sexualité : « Que, dans l'imaginaire, la vierge, la mère et la courtisane soient figurées par une seule, deux ou trois femmes. qu'il y ait toutes combinaisons et permutations possibles, que l'une de ces figures soit idéalisée, cela dépend du destin singulier de chacun et de son rapport au désir et à la femme. Il est certain que plus les représentations se révéleront antinomiques et clivées, plus les structures cliniques auxquelles elles pourront s'apparenter iront dans le sens de la perversion et de la psychose. » *Topique*, 7-8, 1971, p. 112.

⁴⁴ Faut-il rappeler que la castration est inscrite dans l'histoire réelle d'Abélard et d'Héloïse ? Le choix d'un sujet n'est jamais indifférent. L'ouvrage classique sur ce couple célèbre est celui d'Etienne Gilson : *Héloïse et Abélard*, Paris, Vrin, 1964.

⁴⁵ *Emile et Sophie*, O. C. IV, 883.

⁴⁶ Il serait tentant de lire : « Jamais l'homme n'aima comme vous. » Cette lettre fut écrite, selon Marcel Raymond vers le 15 octobre 1757 (Choix de *Lettres*, Lausanne, La Guilde du livre, 1959, pp. 107 sq.), selon Leigh vers le 10 (C. C. IV, 274). Le manuscrit en est reproduit dans l'ouvrage de Bernard Gagnebin : *A la rencontre de Jean-Jacques Rousseau*, 1962.

⁴⁷ *Premier Dialogue*, I, 688. Est-il nécessaire de souligner que le mot est révélateur, quand on sait ce qui sépare le *désir* du *besoin* ?

⁴⁸ Piera Aulagnier-Spairani, « La féminité », in : *Le Désir et la perversion*, p. 63.

⁴⁹ Il revient souvent sur ce dernier point dans *Les Confessions* (I, 16, 41, 57, 67, 144, 178, 194, 219). L'image qu'il se fait de la femme aura toujours quelque chose de menaçant, comme le lui laissait pressentir la chanson de tante Suzon, et lui-même fut en amour aussi maladroit qu'il dit avoir été en escrime : « hors d'état de faire assaut » (I, 200).

⁵⁰ Comme le dit admirablement Baudelaire, dans la *Dédicace des Paradis artificiels* : « La femme est l'être qui projette la plus grande ombre ou la plus grande lumière dans nos rêves. La femme est fatalement suggestive : elle vit d'une autre vie que la sienne propre ; elle vit spirituellement dans les imaginations qu'elle hante et qu'elle féconde. »

⁵¹ L'histoire de la littérature nous en fournit d'autres exemples : ceux de Baudelaire, de Gide ou de Julien Green. L'enfance de ce dernier présente, sur de nombreux points, des analogies frappantes avec celle de Rousseau. L'identification à la mère l'a sans doute marqué de façon plus profonde. Mais que l'on relise ce qu'il dit de la haute surveillance exercée sur lui par sa mère et sa sœur Mary (pp. 19-20), de sa cécité totale quant à la sexualité (pp. 92-93), de sa hantise des maladies vénériennes (p. 209). On apprend qu'il dormait dans la même chambre que ses parents (et cela jusqu'à l'âge de dix ans) et qu'il fut d'une sagesse exemplaire (pp. 14-15, 88, 119, 130-131 ; 76, 112) : « Le paradis terrestre, dans l'étrange petit univers que je m'étais fait, c'était le temps où le désir ne régnait pas. La chair, c'était l'anarchie, c'était l'horreur qui assombrissait les visages. » (112.)

Julien Green : *Partir avant le jour* (tome I de ses Mémoires), Grasset, 1963. Le tome II s'intitule *Mille chemins ouverts*, le III *Terre lointaine*.

⁵² O. C. IV, 495.

⁵³ Ce sont ces derniers qui doivent se cacher sous les deux « on » que l'on peut relever dans une page des *Confessions* (I, 16 et 17).

⁵⁴ Christian David, in : J. Chasseguet-Smirgel, *Recherches psychanalytiques nouvelles sur la sexualité féminine*, p. 69.

CHAPITRE VII

¹ O. C. I, 1235-1236.

² In : *L'Œil vivant* I, Gallimard, 1961, pp. 93-104. Cette importante étude prend place, chronologiquement, après le *Jean-Jacques Rousseau, la transparence et l'obstacle*, paru dans une première édition chez Plon, en 1957.

³ Jean Starobinski (*op. cit.*, p. 96).

⁴ Jean Starobinski (*op. cit.*, p. 97).

⁵ D'ailleurs, même si quelque chose avait pu émerger au niveau du conscient, l'amnésie infantile se serait chargée de le rejeter dans l'oubli.

⁶ Guy Darcourt : « Définition clinique du masochisme », in : *Bulletin de l'Association psychanalytique de France*, juin 1968, N° 4, p. 22.

⁷ Il importe de rappeler que l'emploi du mot « culpabilité » est des plus discutés. Freud, dans son étude sur « Le problème économique du masochisme » (*Revue française de psychanalyse*, II, 2, 1928) parle de *sentiment de culpabilité le plus souvent inconscient* ; mais remarquant qu'il y a contradiction dans les termes, le propre d'un sentiment étant d'être conscient, il propose de parler de *besoin de punition*, renonçant

ainsi à l'explication causale pour mettre au premier plan les effets de la culpabilité. Nacht (*Le Masochisme*, Payot, 1965) parle de *complexe de culpabilité*. Le *Vocabulaire de la psychanalyse* de Laplanche et Pontalis revient à la dénomination freudienne: *sentiment de culpabilité inconsciente*. L'essentiel est de bien saisir qu'il s'agit, pour Rousseau, de culpabilité *inconsciente*. Si elle est parfois, chez certains sujets, consciente, les raisons invoquées peuvent être comprises comme un déplacement de l'angoisse qui localise la source du mal dans une région connue et acceptable et permet d'obtenir une diminution de souffrance.

⁸ « Les réactions émotionnelles de chaque enfant dépendent, d'après B. Arthur et M. L. Kemme, de son niveau de développement, de sa relation antérieure avec le parent décédé, des circonstances entourant la mort et du mode de réaction de la famille. L'enfant peut réagir suivant deux thèmes: la sensation d'abandon, la réaction de culpabilité. » J. de Ajuriaguerra: *Manuel de psychiatrie de l'enfant*, Paris, Masson, 1971, pp. 841-842.

⁹ Sur ce mythe du destin, sur lequel nous reviendrons, voir ce que dit Jean Starobinski: « Faisons sa part à une tendance que Rousseau manifeste tout au long du récit des *Confessions*: le besoin d'assigner à certains événements une valeur fatale, qui marque le début d'un malheur et d'un envoûtement catastrophique. » *La transparence et l'obstacle*, p. 159.

¹⁰ Freud: *Le problème économique du masochisme* (première publication en 1924), in: *Revue française de psychanalyse*, II, 2, 1928, pp. 211-223. Voir aussi à ce sujet les remarques de Jean Starobinski: « Remonter haut, remonter profond, c'est chercher à saisir l'être conscient en ses commencements, c'est-à-dire en un temps de son évolution où il est infiniment plus tributaire du milieu environnant, infiniment moins autonome qu'il ne le deviendra dans la suite de son développement. Par une dialectique qui ne s'applique pas seulement en ce domaine, la poursuite de la *profondeur* nous fait accéder au point où l'être s'ouvre sur le *dehors*, subit les contraintes de la nature, reçoit l'empreinte de la société. » *L'Œil vivant* I, p. 97.

¹¹ A propos de cet aspect de la structure psychique de Rousseau, on se reportera à l'étude de Jean Starobinski, « Sur la maladie de Rousseau »: « En recourant, pour la commodité, au langage de la psychanalyse, nous parlerions de structure sado-masochiste: la plainte endolorie du malade s'inverse, selon une parfaite complémentarité, pour devenir froide et cruelle sévérité envers les moins aptes. Le mépris pour la débilité devient un motif supplémentaire de déplorer une existence marquée par la maladie dès son origine. » *La transparence et l'obstacle*, p. 431.

¹² Jean-Jacques est encore à Bossey le 23 août 1724.

¹³ Les mots que nous soulignons ne se trouvent que dans la version du manuscrit de Neuchâtel (*Annales JJR* IV, 36).

¹⁴ Au N° 96 (13 actuel) de la rue des Etuves.

¹⁵ Avec Jeanne-Marthe Vieux, son aînée de 4 ans.

¹⁶ Du 17 novembre 1726, date de son mariage, au 14 mars 1728, date du départ de Jean-Jacques pour Annecy.

¹⁷ « Si ce pauvre garçon fut élevé négligemment, il n'en fut pas ainsi de son frère, et les enfants de Rois ne sauraient être soignés avec plus de zèle que je le fus durant mes premiers ans » (I, 10).

¹⁸ Dans la lettre autobiographique à M. de Saint-Germain, il parle de « néphrétique » (C. G. XIX, 260).

¹⁹ Dans son étude « Sur la maladie de Rousseau », que l'on trouvera dans la réédition de son ouvrage fondamental: *Jean-Jacques Rousseau, la transparence et l'obstacle*, pp. 430-444. L'auteur, qui est psychiatre, y déclare: « J'avoue n'aimer guère la curiosité que l'on témoigne si souvent pour les maladies des hommes illustres » (p. 434). L'ample littérature médicale consacrée à la maladie de Rousseau ne peut que nous engager à partager ce point de vue. Signalons que le docteur Jacques Borel, ancien médecin-chef de l'Hôpital psychiatrique de Villejuif, a consacré un volume à ce sujet: *Génie et folie de Jean-Jacques Rousseau* (compte rendu dans les *Annales JJR* XXXVII, 279-280).

²⁰ Didier Anzieu: « De la mythologie particulière à chaque type de masochisme », *Bulletin de l'Association psychanalytique de France*, N° 4, juin 1968, pp. 84-91.

²¹ *Questions de méthode*, Gallimard, 1960, p. 112.

²² *L'Œil vivant* I, pp. 93-104. Sur le rôle joué par le climat politique de Genève, on se reportera à l'ouvrage de Michel Launay: *Jean-Jacques Rousseau, écrivain politique*, Grenoble, 1971.

²³ Starobinski, *op. cit.*, p. 100.

²⁴ On lira sur ce sujet le développement de Sartre dans *Questions de méthode*, Gallimard, 1960, pp. 135 sq.

²⁵ L'expression est de Jean Starobinski, *op. cit.*, p. 100.

²⁶ Fête qui eut lieu le 23 juin 1722, selon Courtois, *Enfance faubourienne ou Jean-Jacques à Coutance*, 1933, p. 21.

²⁷ Edit. Fuchs, Droz, 1948, pp. 181-182.

²⁸ « Je passe ici pour un barbare parce qu'on ne me comprend pas » (Ovide, *Tristes*, X, 37). Ce vers, qui reparaitra en tête des *Dialogues*, se trouvait déjà dans une lettre à François-Joseph de Conzié, comte des Charmettes (Leigh, C. C. I, 132) et servait aussi d'épigraphe à la *Muse allobroge*, recueil de ses œuvres de jeunesse que Rousseau datera de la même époque.

²⁹ *Lettre à D'Alembert*, édit. Fuchs, p. 182.

³⁰ Selon Eugène Ritter, *Annales JJR* XVI, 217. L'attachement d'Isaac au culte réformé nous est aussi connu. A Constantinople, il fréquentait assidûment les services du dimanche (Ritter, *ibid.*, p. 115). Jean-Jacques nous dit lui-même que son père « avait... beaucoup de religion » (I, 61). Quant à la piété du reste de la famille — de ses tantes principalement — nous avons déjà eu l'occasion d'en parler.

³¹ Lettre datée de mai-juin 1731 par Leigh (C. C. I, 12 sq.).

³² Elle remonte à René Laforgue, *Psychopathologie de l'échec*, 1941 (réédition: Payot, 1969).

³³ *L'Œil vivant*, p. 98.

³⁴ L'analyse des rêves pourrait seule nous orienter dans cette recherche. Il faudra attendre le XIX^e siècle — que l'auteur des *Confessions* annonce à bien des égards — pour que les écrivains se tournent vers cette région mystérieuse de leur psychisme. Une grande partie de l'œuvre de Nerval se situe au niveau du rêve. De Baudelaire, rappelons le rêve qu'il note à cinq heures du matin pour l'envoyer à son ami Asselineau (lettre du 13 mars 1856), et qui a fait l'objet d'une étude de Michel Butor (*Histoire extraordinaire, essai sur un rêve de Baudelaire*, Gallimard, 1961). On relira aussi du même auteur le projet de poème en prose où insiste l'idée de culpabilité: « Condamnation à mort pour une faute oubliée. (Sentiment d'effroi. Je ne discute pas l'accusation. Grande faute non expliquée dans le rêve) », *Petits poèmes en prose*, édit. Robert Kopp, Corti édit., 1969, p. 158. Quant à Stendhal, on n'a pas prêté

une attention suffisante, croyons-nous, à ce fantasme-hantise dont il nous fait part dans la *Vie de Henry Brulard* (chapitre 2), où se lit en clair l'angoisse de castration qui devait sous-tendre ses rapports avec les femmes: « Pour un rien, par exemple une porte à demi ouverte la nuit, je me figurais deux hommes armés, m'attendant pour m'empêcher d'arriver à une fenêtre donnant sur une galerie où je voyais ma maîtresse... Au bout de peu de secondes (quatre ou cinq tout au plus) le sacrifice de ma vie était fait et parfait, et je me précipitais comme un héros au-devant des deux ennemis qui se changeaient en une porte à demi fermée. » (Edit. H. Martineau, *Le Divan*, 1949, p. 33.)

²⁶ Si l'épisode du *Lévite d'Ephraïm* fascine l'homme de 50 ans qui relit le *Livre des Juges* au moment où la persécution pose le masque et l'oblige à quitter Montmorency (cette lecture a été faite la nuit qui précéda son départ), c'est que son organisation fantasmatique lui permet de s'identifier au sage de la Bible, victime innocente et exemplaire. Sur le point d'abandonner Thérèse à la merci de ses implacables ennemis, il imagine avec effroi le sort du malheureux lévite, obligé de livrer sa compagne à ses sauvages agresseurs, qui la violent et la massacrent. Ainsi céder la femme que l'on aime est le seul moyen d'apaiser la colère et la haine. Ne peut-on voir ici la répétition d'une situation archaïque? Renoncer à tante Suzon et la livrer à ce frère ennemi, qui se donne si jeune à la « débauche », eût été le seul moyen de désarmer sa fureur vengeresse. Le geste par lequel il protège François en s'interposant entre son père et celui-ci va dans le même sens.

²⁸ Le récit de la crise — 13 pages pour se justifier — se trouve dans une lettre au prince de Conti (C. G. XVII, 330-343).

²⁷ C. G. XIX, 236.

²⁸ C. G. XIX, 234.

²⁹ C. G. XIX, 259.

CHAPITRE VIII

¹ A Môtiers, dans le Val-de-Travers, au printemps 1765. Voir la lettre du 18 mars 1765: « L'ouvrage est déjà commencé... » (C. G. XIII, 133).

² Il semble qu'André Gide ait voulu prendre le contrepied de Rousseau, quand il affirme, dès la première page de ses *Mémoires*: « Pour moi je ne puis dire si quel-qu'un m'enseigne ou comment je découvris le plaisir; mais, aussi loin que ma mémoire remonte en arrière, il est là. » *Si le grain ne meurt*, Livre de poche, 1954, p. 8.

³ Les romans de La Calprenède (*Cassandre et Cléopâtre*) lui proposent les personnages d'Orondate et de Juba, celui de Madeleine de Scudéry (*Le Grand Cyrus*) le personnage d'Artamène, celui d'Honoré d'Urfé (*L'Astrée*) les personnages de Diane et de Sylvandre.

⁴ Ce besoin d'une autorisation révèle une fois de plus la présence de la culpabilité. Le désir érotique aura aussi besoin de l'autorisation de la femme pour se libérer.

⁵ La conversion à l'imaginaire dont nous parlons ici est cette fuite hors du réel qui permet de vivre une vie substitutive dans la lecture. Il est évident que nous ne prenons pas ce terme dans l'acception que lui donne Lacan, qui distingue trois registres ou « ordres » dans l'existence humaine: le Réel, l'Imaginaire et le Symbolique. L'Imaginaire, antérieur à la pleine possession des moyens d'expression et à l'entrée du sujet dans le circuit de l'échange, est constitué par les relations *immédiates* de soi à soi, de soi à l'autre, d'une subjectivité mal définie qui se perd et

s'aliène dans son double « spéculaire » : l'autre, vu comme semblable. L'entrée dans l'ordre symbolique (celui du signifiant) permet, par le surgissement d'un troisième terme (le symbole), l'instauration de relations *médiates* entre les êtres. La relation de soi à l'autre n'est plus duelle : elle est médiatisée par un symbole. L'homme qui nomme une chose prend distance par rapport à elle en la posant comme n'étant pas lui. Nouvelle aliénation, qui fait sa grandeur et sa misère, puisqu'en devenant « sociétaire » et « parlant », il peut se situer et se sauver en s'inscrivant dans le circuit de l'échange, à la condition de se perdre à lui-même, par suite d'une rupture de continuité de soi à soi, de soi à l'autre et au monde.

Voir Anika Rifflet-Lemaire. *Jacques Lacan*, Bruxelles, Dessart, 1970.

* Jean-Jacques désigne les pratiques autoérotiques par l'expression « dangereux supplément » (*O. C. I*, 109 et *Emile*, *O. C. IV*, 663). Or, dans *Les Confessions*, la lecture est dite une fois « dangereuse méthode » (*I*, 8), une autre « supplément » (*I*, 522). On trouvera d'autres emplois de ces termes (*I*, 269, *I*, 40).

⁷ Le retour du refouli érotise le regard et permet à celui qui s'est voulu trop « pur » de s'incorporer les êtres (par introjection), sans que son propre corps soit directement concerné, puisqu'il est tenu à distance. Régression au stade « oral », dont *Les Confessions* donnent de nombreux exemples. Sur ce sujet, qui intéresse la psychanalyse, on trouvera des études suggestives dans *Destins du cannibalisme*, *Nouvelle Revue de psychanalyse*, N° 6, automne 1972.

* L'emploi de ce mot-clé a déjà été étudié (ch. VI, n. 14). Rousseau donne aussi à ce verbe son sens le plus courant, comme dans le récit de son entrevue nocturne avec M^{me} de Luxembourg, quelques heures avant de quitter la France (*O. C. I*, 580). Mais dans le texte qui nous intéresse ici, « s'oublier » à la garde-robe suggère la levée d'un interdit et la libération symbolique du désir. Dans *La Nouvelle Héloïse*, Julie met en garde son ami contre « l'empire des sens » et les « pièges de l'imagination » : « On s'oublie un moment, et l'on est perdu... Songez aux mépris éternels que vous auriez mérités, si jamais votre cœur osait s'oublier un moment et profaner ce qu'il doit honorer à tant de titres » (*O. C. II*, 667).

Le verbe *s'oublier* peut donc avoir, pour Rousseau, deux acceptions opposées : il désigne tantôt le mouvement de repli qui porte le moi à *s'effacer* au profit de l'autre, tantôt le mouvement de conquête (ou d'expansion) où le désir se libère pour *s'affirmer* au mépris de l'autre. Dans le premier cas c'est l'être tout entier qui « s'oublie », dans le second c'est l'instance morale (le surmoi) qui relâche sa vigilance face à une poussée anarchique du *Es* (ou « ça »). Cette libération a toujours été ressentie par Rousseau comme une menace angoissante. C'est ce qui se manifeste dans l'épisode déjà cité de la fille de la rue des Moineaux : « Les propos et le vin nous égayèrent au point que nous nous oubliâmes » (*I*, 354-355). Ce qui est à redouter dans la pulsion sexuelle, c'est son pouvoir aliénant. Nous verrons que les pratiques autoérotiques, bien qu'elles faussent la « nature », permettent du moins de maintenir intacte la vigilance de celui qui craint de « s'oublier » (*I*, 109). Refusant de se laisser emporter par *la force du désir*, Rousseau restera, par peur de se perdre, prisonnier de sa subjectivité, condamné à jouir de son propre désir, car « désirer et jouir ne sont pour lui qu'une même chose » (*ibid.*, *I*, 857).

* « Ma mère avait laissé des romans... La bibliothèque de *ma mère* épuisée, on eut recours à la portion de celle de *son père* qui nous était échue. Heureusement il s'y trouva de bons livres » (*I*, 8). Ces « bons livres » proviennent de la famille de Suzanne Bernard, principalement de son oncle, le ministre Samuel Bernard.

¹⁰ *Annales JJR IV*, 9-10.

¹¹ Contrairement au passage à l'acte de la psychanalyse (acting out), qui est une tentative de rupture de la relation avec l'analyste.

¹³ Le chapitre XVII sera consacré à ce moment essentiel où Jean-Jacques devient Rousseau. Ce brusque renversement de la vapeur (« abréaction », dirait la psychanalyse) permet une inversion spectaculaire des rôles: au comportement féminin de suiveur docile succèdera bientôt celui, viril, du réformateur.

¹⁴ Cette audace, qui se manifeste dans la mesure où le *moi* se fait *autre*, n'est pas dissociable de la tendance à la pseudonymie, qui apparaît à certains moments dans la vie de Jean-Jacques. On se reportera au récit du « concert ridicule » de Lausanne, que nous analysons dans le chapitre XIII. Pour l'épisode du faux archimandrite, où Jean-Jacques, devenu interprète, fait preuve d'audace en plaidant la cause d'un autre, on lira la note 13 du chapitre XIII.

¹⁵ Comme dans la scène des larmes avec le père: « hé bien, mon père, nous allons donc pleurer; et ce mot seul lui tirait déjà des larmes » (I, 7).

¹⁶ Relevons ici l'excellente définition de Maria Torok: « La réalisation du désir n'est pas affaire de réalités objectives. Elle dépend de notre pouvoir de nous satisfaire et de notre droit à la satisfaction, c'est-à-dire de la liberté de mettre en œuvre les actes relationnels de notre corps. » *Recherches psychanalytiques nouvelles sur la sexualité féminine*, p. 184. Jean-Jacques, nous le verrons, ne s'est jamais reconnu ce « droit à la satisfaction ». Par refus de s'incarner dans le corps, l'énergie désirante se dissipe en gestes ou en paroles. Face à la femme aimée, le corps se veut diaphane, inexistant. Mais cette mise entre parenthèses du sexe, responsable de l'échec de la vie amoureuse, explique en grande partie la prodigieuse incarnation de l'éros *dans le texte*. La densité du discours sera pour l'écrivain une revanche sur la vie et le moyen de manifester ce qu'il valait: « Moi présent on n'aurait jamais su ce que je valais, on ne l'aurait pas soupçonné même » (I, 116).

CHAPITRE IX

¹ Isaac Rousseau part pour Nyon le 11 octobre 1722. Dix jours plus tard, soit le 21 octobre, François est placé en apprentissage chez un horloger, et Jean-Jacques est mis en pension à Bossey, chez le pasteur Lambercier. Or, le récit des *Confessions* nous apprend qu'au moment de la fessée un hiver avait été passé à Bossey: « Nous avions jusques là couché dans sa chambre, et même *en hiver* quelquefois dans son lit » (I, 15). Cette remarque ne nous autorise pas à faire remonter l'événement au-delà du printemps 1723. Jean-Jacques avait donc au moins onze ans, et non, comme il le croyait, huit ans. Gabrielle Lambercier en avait quarante.

² La version primitive était plus hésitante: « Je vois le fil de tout cela; sa trace est utile à suivre; mais comment la marquer sur ces feuilles sans les salir ? » (I, 1155.)

³ Henri Guillemin: *Un homme, deux ombres*, Genève, édit. du « Milieu du monde », 1943, p. 35. L'examen critique des documents qui ont servi de base à cette étude a fait l'objet d'une publication séparée: *Les Affaires de l'Ermitage (1756-1757)*, *Annales JJR* XXIX, pp. 59-258.

⁴ La jouissance « autre », c'est-à-dire la relation sexuelle normale, que Rousseau n'écartera nullement; mais il importe que, dans un premier temps, les fantasmes soient vécus librement, pour que le désir s'émancipe et ne reste pas prisonnier de l'imaginaire.

⁵ Contrairement à ce qui se passe dans la mise en scène sadique, la plupart du temps improvisée. La mauvaise foi explique que le masochiste puisse se maintenir dans l'illusion, et ne pas voir qu'il subit ce qu'il a voulu lui-même. Victor

Smirnoff explique fort bien cette attitude contradictoire: « Le masochiste ne cherche pas à être détruit, mais à être *marqué*. Et marqué non du sceau du pouvoir absolu de l'autre, mais du pouvoir frelaté que lui-même lui confère. » *Bulletin de l'Association psychanalytique de France*, N° 4, juin 1968, « Autour du masochisme », p. 81.

* C'est le passage des *Confessions* qui nous montre les plus profonds remaniements. La comparaison entre la version de Neuchâtel et celles, moins anciennes, de Genève et de Paris, est si instructive, qu'elle mériterait une édition présentant les deux textes sur deux colonnes. La première édition du manuscrit de Neuchâtel a été procurée par Th. Dufour (*Annales JJR* IV). P. Grosclaude joint également ce texte à son édition des *Confessions* (« Classiques verts », Paris, Magnard édit., 1947). L'édition de la Pléiade (O. C. I) donne en note la première version *in extenso* de l'épisode de la fessée.

† Théodore Reik (*Le Masochisme*, Paris, Payot, 1971) montre l'importance du « facteur suspensif », avec attente anxieuse d'un plaisir dans la gêne et la souffrance, la tension sexuelle se déplaçant vers l'attente et le retard comme source de tension et de satisfaction. Cité par Micheline Enriquez, *D'un corps à l'autre, Réflexions sur le masochisme, Topique*, N° 7-8, PUF, 1971, p. 105, note.

* Cette dernière remarque, qui fait partie d'un développement d'une vingtaine de lignes ne figurant pas dans la version primitive, est en contradiction avec ce qui est dit au début de l'épisode, et que l'auteur a laissé subsister, sans doute par inadvertance: « Cependant, elle ne manquait pas au besoin de sévérité, *non plus que son frère* » (I, 14).

* S. Nacht, dans son étude psychanalytique sur le masochisme, parle d'un jeune homme qu'une représentation sado-masochique du coït mettait dans l'impossibilité d'accepter l'identification au père. Dans ce cas l'identification à la mère est une façon d'échapper à la crainte du père. On s'attendrait à ce que l'attitude passive adoptée par ce garçon vis-à-vis du père l'incite plus tard à demander à un homme des satisfactions masochiques. Or, « l'observation montre qu'il en est rarement ainsi, en ce qui concerne le masochisme pervers: l'objet sexuel est généralement une femme ». S. Nacht: *Le Masochisme*, Paris, Payot, 1965, pp. 62-63.

¹⁰ C'est aussi l'opinion de Paul Jury, auteur d'une étude psychanalytique consacrée à cet épisode. Paul Jury: *La fessée de Jean-Jacques Rousseau, Psyché*, N° 4, 1^{er} février 1947.

¹¹ Le romancier Julien Green fait preuve de la même méconnaissance quand il nous raconte les visites qu'il faisait au musée du Luxembourg, à l'âge de six ans, en compagnie de sa mère. Un tableau de Lecomte du Nouy, *Les porteurs de mauvaises nouvelles*, fut pour lui une découverte capitale. Les corps nus des esclaves que le pharaon vient d'abattre troublent l'enfant. La rencontre avec ce tableau, qui le « ravage » (« le mot n'est pas trop fort », ajoute-t-il), serait à l'origine d'une déviation du désir: « Ma vie n'eût peut-être pas été ce qu'elle fut sans cette toile. J'imagine que la première fois, je n'éprouvai qu'une faible émotion, mais comment savoir? N'est-il pas possible, au contraire, que j'aie reçu alors un choc d'une violence déterminante? » Nous pensons que ce qu'il nous dit de sa mère et de ses rapports avec le milieu familial explique suffisamment l'apparition du désir homosexuel. Mais il faut le croire sur parole quand il nous parle de cette découverte bouleversante, en des termes que l'on peut lire comme un écho lointain à la fessée de Jean-Jacques: « Tout ce que la vie pouvait m'apprendre sur le *durus amor*, je le sus dans l'espace de quelques secondes à un âge où je ne pouvais comprendre de quoi il s'agissait. » L'auteur des *Confessions*, lui aussi, a su, dans une révélation fulgurante, sans *comprendre*. Julien Green: *Partir avant le jour* (premier volume des Mémoires), Grasset, 1963, pp. 48 sq.

¹² Il est évident que les psychanalystes ont, dans ce domaine, une position privilégiée: si la maîtrise de l'appareil conceptuel élaboré à partir des découvertes de Freud les met à l'abri de la projection subjective, la pratique quotidienne, d'autre part, qui les confronte avec l'expérience individuelle, les oblige à une continuelle remise en question de toute schématisation et à un approfondissement au contact du vécu individuel. Relevons ici cette remarque d'une psychanalyste, à propos des contributions de Bataille et de Deleuze à l'étude du sadisme et du masochisme: « mais Sade ne résume pas tout le sadisme, Masoch pas tout le masochisme, pas plus que Bataille ou Deleuze, quel que soit l'intérêt de leur contribution. Les analystes ont tendance à se méfier de la littérature, et ils restent, pour la plupart, convaincus dans leur for intérieur que leurs patients leur en apprendront plus sur Sade et Masoch que Sade et Masoch sur leurs patients ». Micheline Enriquez, in: *Topique*, N° 7-8, Paris, PUF, 1971, p. 115. Il n'en est pas autrement avec Rousseau, qui ne représente qu'un aspect du masochisme.

¹³ On peut parler du couple sado-masochique du moi et du surmoi, car il s'agit de deux versants d'une même réalité, « d'une *rencontre intérieure*, dans la même personne, entre instincts et pulsions » (Gilles Deleuze: *Présentation de Sacher-Masoch*, Les éditions de Minuit, 1967, p. 38). La « *rencontre extérieure* » entre le masochiste et le sadique est impossible, comme le remarque le psychanalyste V. Smirnov: « Il ne peut y avoir d'affrontement face à face, car ils ne forment pas un couple. Tout au contraire: le sadique ne veut être le bourreau que d'un innocent qui se révolte; le masochiste ne veut être la victime que d'un *bourreau malgré lui* », *Bulletin de l'Association psychanalytique de France*, N° 4, juin 1968, pp. 80-81.

Ce masochisme, résultant d'un renversement du sadisme, est désigné par le terme de « masochisme secondaire », par opposition au « masochisme primaire », qui « ne succède pas à un temps où l'agressivité serait tournée vers un objet extérieur », mais désigne « un état où la pulsion de mort est encore dirigée sur le sujet lui-même, mais liée par la libido et unie à elle », Laplanche et Pontalès, *Vocabulaire de la psychanalyse*, s. v. « masochisme ». Sur le masochisme primaire on se reportera à l'étude de Piera Aulagnier-Spaurani, *L'Arc*, N° 34, pp. 47-54.

¹⁴ « Garantie » offerte à qui? A lui-même sans doute dans une certaine mesure; mais surtout au Père, présent symboliquement dans la relation de la mère et de l'enfant.

¹⁵ Un fragment des « Ebauches des Confessions » évoque en ces termes une idylle mystérieuse: « Il me semble qu'elle me traitait comme une chose qui était à elle, qu'elle me recevait en propriété, qu'elle s'emparait de moi » (*Annales JJR* IV, 239; O. C. I, 1161, fragment 13). Cette rêverie amoureuse semble inspirée par le souvenir, encore flottant, de la scène avec M^{me} Basile.

¹⁶ O. C. II, 140 et 141.

¹⁷ Didier Anzieu: *De la mythologie particulière à chaque type de masochisme*, *Bulletin de l'Association psychanalytique de France*, N° 4, juin 1968, p. 88.

¹⁸ Micheline Enriquez, « D'un corps à l'autre », *Topique*, N° 7-8, décembre 1971, p. 93.

¹⁹ Voir *supra*, chapitre V, p. 57.

²⁰ « On bat un enfant », *Revue française de psychanalyse*, N° 6, 1933, pp. 274-297.

²¹ Micheline Enriquez présente le cas d'une fille, qui écoute derrière la porte les cris de son petit frère battu par son père: « Ici, rien de vu, simplement de « l'entendu », une irruption de cris, de bruit et de fureur... L'entendu, c'est aussi l'histoire, la légende, le dit ou le bruit familial, les mystères et les secrets concernant les parents et les ancêtres dans lesquels le sujet doit se repérer... L'entendu, c'est donc aussi une *scène primitive* », *op. cit.*, p. 103.

²² *Ibid.*, p. 96.

²³ *Ibid.*, p. 115.

²⁴ La psychanalyse distingue deux types de déviations de la pulsion sexuelle: l'une, comme le sadisme ou le masochisme, sera dite « déviation quant au but »; l'autre, comme l'homosexualité, sera dite « déviation quant à l'objet ». Laplanche et Pontalis. *Vocabulaire de la psychanalyse*, s. v. « relation d'objet ». On se reportera également à la notion de « but pulsionnel », qui est définie en ces termes: « activité à laquelle pousse la pulsion, et aboutissant à une résolution de la tension interne; cette activité est soutenue et orientée par des fantasmes ». La féminisation de Jean-Jacques, qui l'a orienté vers une position masochique partielle, ne saurait être considérée comme une déviation quant au but caractérisée. Il s'agit pour lui d'un désir préhistorique qui demande à être vécu dans une mise en scène préalable, propre à libérer les fantasmes, mais qui ne semble nullement exclure une relation « normale », comme le suggère ce passage: « l'espèce de jouissance dont l'autre n'était pour moi que le dernier terme » (I, 17). Le manuscrit de Neuchâtel laisse entendre cependant qu'une excitation trop forte risque de limiter la relation sexuelle à la phase préalable: « Qui n'eût dédaigné de ridicules soins qui, pour trop plaire à celui qui les recevait, nuisaient souvent à celle qui les daignait prendre? » (*Annales JJR* IV, 24; *O. C. I*, 1157). Ces « soins » qui risquent de « nuire » à la partenaire trop complaisante nous conduisent à la notion d'éjaculation précoce, dont Jean-Jacques sent la menace en présence de Zulietta: « A peine eus-je connu dans les premières familiarités le prix de ses charmes et de ses caresses, que de peur d'en perdre le fruit d'avance je voulus me hâter de le cueillir » (I, 320).

²⁵ Cet effacement du désir, où la culpabilité transforme la convoitise en contemplation, est analysé par Jean Starobinski, *L'Œil vivant* I, p. 118.

²⁶ Ces remarques sont empruntées à l'étude de Maud Mannoni, « Un cas d'anorexie mentale », *Le Psychiatre, son « fou » et la psychanalyse*, édit. du Seuil, 1970, pp. 139-162 *passim*.

²⁷ Manuscrit de Neuchâtel, *O. C. I*, 1280.

²⁸ S. Nacht: *Le Masochisme*, Paris, Payot, 1965, p. 70. Voir aussi, *ibid.*, pp. 69, 86, 91. L'explication de Nacht est reprise, avec des nuances importantes, par Guy Darcourt, *Bulletin de l'Association psychanalytique de France*, N° 4, pp. 23 sq.

²⁹ Durant l'hiver 1724-1725, soit à l'âge de douze ans. Ce séjour dura quelques mois, et non « deux ou trois ans » (I, 24), comme le croyait Rousseau. Le recensement signale la présence de ce dernier chez les Bernard le 2 avril 1725.

³⁰ Le lieu et la date de la rencontre avec Goton sont difficiles à préciser. Ce qui est certain c'est que, dans la pensée de Rousseau, la passion qu'il éprouve pour sa petite maîtresse d'école est exactement contemporaine de celle, toute platonique, qui l'attache à Charlotte de Vulson. Nous savons, par le récit des *Confessions*, que cette dernière avait vingt-deux ans, alors que son jeune soupirant s'en donne douze dans la version de Neuchâtel (*Annales JJR* IV, 37) et onze dans le texte définitif (I, 26). Or, à cette date Jean-Jacques est à Bossey; il y sera encore le 23 août 1724, lors du passage du roi de Sardaigne à l'occasion duquel il put observer la culbute de M^{lle} Lamercier (I, 22). Il faudrait donc supposer que c'est de ce village, situé au pied du Salève, qu'il se rend à Nyon pour voir son père. Nous avons un autre repaire sûr: automne 1724. C'est la date du mariage de Charlotte de Vulson, qui mit fin aux prétentions de son trop jeune adorateur. Ces faits permettent de conclure que les rencontres avec les deux amies datent de l'été ou du commencement de l'automne 1724; Jean-Jacques est donc dans sa douzième année, et c'est chez son oncle Bernard que M^{lle} de Vulson vient le voir pour la dernière fois, à la veille de son mariage, comme nous l'apprend la version de Neuchâtel: « Elle vint elle-même

à Genève: nous nous vîmes deux fois chez ma tante Bernard » (*Annales JJR* IV, 41). Remarquons aussi la place de ces deux épisodes dans *Les Confessions*: ils sont insérés entre le retour à Genève (fin de l'été 1724) et l'entrée en apprentissage chez Masseron (fin 1724 ou début 1725).

Quant aux lieux, un fait est certain: M^{lle} de Vulson habitait bien Nyon. Goton aussi semble-t-il, mais le fait est moins sûr. Si l'auteur des *Confessions* parle d'un « retour à Genève » (I, 27) après l'évocation des tête-à-têtes avec Goton, pourquoi nous dit-il qu'il est en butte aux moqueries des petites filles de Coutance (I, 27), qui semblent au courant de son étrange passion? La version primitive parle aussi des « filles de Saint-Gervais » (*Annales JJR* IV, 41), quartier où se trouvait la rue de Coutance. On a peine à imaginer que ces propos malveillants aient été colportés de Nyon jusqu'aux lieux où Jean-Jacques passa son enfance. Même si la culpabilité porte déjà celui-ci à entendre des voix accusatrices, l'indication topographique n'en est pas moins révélatrice, et l'on comprend qu'un historien comme Louis-J. Courtois fasse de Marguerite (Margot? Margoton?) une Genevoise de Saint-Gervais (*Enfance faubourienne ou Jean-Jacques à Coutance*, p. 18).

Si la question des dates est plus importante que celle des lieux, c'est qu'elle nous apprend que les deux amours évoqués par Jean-Jacques, qui se dialectisent de façon exemplaire, sont presque contemporains de la fessée. Tous deux sont révélateurs de tendances névrotiques: masochisme érogène chez l'écolier soumis qui fait l'enfant; masochisme moral chez le soupirant qui pétrarquise auprès de Charlotte de Vulson: « J'étais tourmenté, mais j'aimais ce tourment » (I, 28).

⁸¹ C'est bien le sens que proposent MM. Gagnebin et Raymond: « En venir à tic-tac = en venir aux coups » (*O. C.* I, 27, note 1). Jacques Voisine, dans l'édition qu'il a procurée, rejette cette explication. Mais l'interprétation qu'il propose ne nous paraît pas convaincante: « Les fillettes (moins bien renseignées que nous!) veulent dire simplement que Goton et Rousseau sont amoureux l'un de l'autre » (p. 29, note 1). Peu importe de savoir si les fillettes, qui n'ont évidemment pas lu *Les Confessions*, sont bien moins renseignées que nous. Les insinuations malveillantes que Rousseau leur prête ont toutes les chances d'être fantasmées par l'enfant qui se sent coupable et se croit déjà traqué, épié par un « complot ». Que l'on se reporte aux *Confessions* qui, quelques lignes plus haut, nous parlent des rumeurs hostiles dont est victime Abraham, le cousin de Jean-Jacques: « Sitôt que nous sortions nous n'entendions que Barnâ Bredanna tout autour de nous » (I, 26). Nous souscrivons par contre aux remarques pénétrantes de Michel Launay, qui, dans la préface de son édition des *Confessions*, donne une explication très convaincante de ce passage: « Pour qui a saisi tous les indices que, dans ce texte, et quelques pages auparavant, et quelques pages plus loin, Rousseau a tendus aux lecteurs, aucun doute n'est possible: le tic-tac en question est celui de la fessée que le petit Jean-Jacques a réussi à obtenir de la main de Goton » (Edit. Garnier-Flammarion, 1968, p. 28). Sans renier l'explication donnée dans l'édition de la Pléiade, M. B. Gagnebin nous suggère une interprétation nouvelle: « Goton fait battre le cœur de Rousseau, lui fait faire tic-tac comme une pendule. »

⁸² Jean Starobinski, tout en reconnaissant que l'exhibitionnisme « est au principe même d'une œuvre comme *Les Confessions* », met en garde contre les interprétations psychanalytiques qui, par une méthode régressive, réduiraient l'entreprise de l'écrivain à n'être qu'une variante de l'attitude sexuelle. Ce qui se manifeste alors au niveau du corps doit être considéré comme une « mise en évidence d'un certain type de relation au monde ». *Jean-Jacques Rousseau, la transparence et l'obstacle*, pp. 203 sq.

L'épisode exhibitionniste se situe immédiatement après la mort de M^{me} de Vercellis (19 décembre 1728) et avant l'entrée chez le comte de Gouvion (mi-février 1729). En janvier 1729, Jean-Jacques avait donc seize ans et demi. Ces dates sont

connues grâce aux recherches du commandant Gaillard, *Annales JJR XXXII, Jean-Jacques Rousseau à Turin*, pp. 55-120.

³³ La signification masochique de la scène est bien mise en lumière par l'analyse de Jean Starobinski: « Aux genoux de M^{me} Basile, il s'abandonne au sentiment de sujétion coupable et de repentir adorant qui est son idéal de l'amour », *L'Œil vivant* I, p. 110.

³⁴ Il s'agit de ne pas se méprendre sur le sens de ce mot. Les Furies qui poursuivent Jean-Jacques ne se livrent pas à une occupation féminine. Ce qu'elles tiennent, ce sont les manches à balai dont il est question à la fin du paragraphe précédent. Selon Littré, *tricot*, diminutif de trique, désigne un bâton gros et court. On remarquera en outre l'identité des constructions: « le sabre et l'homme... de leurs tricots et d'elles. »

Dans *La Nouvelle Héloïse* le sabre devient l'attribut du pirate pour M^{me} d'Orbe, qui s'impatiente de revoir Saint-Preux, revenu de son tour du monde: « A propos, dis-moi; notre marin fume-t-il? jure-t-il? boit-il de l'eau de vie? Porte-t-il un *grand sabre*? a-t-il bien la mine d'un flibustier? » (II, 435.) Jean-Jacques lui-même, lorsqu'il traverse les Alpes en mars 1728, porte une « petite épée » (I, 60), qu'il risque de se faire voler par le couple Sabran. Plus tard, devenu l'amant de M^{me} de Warens, il prend des leçons d'escrime, mais se montre incapable de garder en mains son fleuret « quand il plaisait au maître de le faire sauter » (I, 200). Il se dit, à ce propos, « hors d'état de faire assaut », expression qui s'appliquerait parfaitement à toute sa vie amoureuse. La pointe agressive du désir lui a toujours fait défaut, sinon au bout de la plume.

³⁵ Ce fut le cas, nous l'avons vu, avec M^{lle} de Vulson. Sur la route d'Annecy, au printemps 1728, Jean-Jacques voit dans tous les châteaux des promesses de bonheur (I, 48). Les premiers jours de liberté à Turin, après sa sortie de l'hospice, il erre dans la ville et se place dans le sillage de la Cour, assistant « régulièrement tous les matins à la messe du Roi » (I, 72). Ce qui l'intéresse, c'est « de voir s'il n'y aurait point là quelque jeune princesse qui méritât mon hommage, et avec laquelle je pusse faire un roman » (I, 70). Le prestige qu'il prête à Venture lui-même n'est pas étranger au fait que celui-ci « connaissait... toutes les jolies femmes, tous les grands seigneurs » (I, 124). C'est en M^{me} de Warens qu'il verra la première incarnation réelle de cette châtelaine tant attendue, dont la séduction, au moment de la première rencontre, fut assez durable pour lui faire repasser les Alpes l'année suivante. Et l'on sait que, dès son arrivée à Paris, il s'imaginera trouver en M^{me} Dupin une nouvelle suzeraine (I, 291). Ce dont Jean-Jacques semble rêver, c'est d'être adopté par une grande dame qui, en échange de l'amour, lui permettrait de bénéficier de sa protection toute-puissante. C'est bien le même « roman familial » qui semble à l'œuvre dans l'épisode exhibitionniste, où l'on voit Rousseau revendiquer une supériorité essentielle — celle des « enfants de Rois » qu'il a connue dans son enfance — pour tenter d'apaiser la colère de « l'homme au sabre »: « Je lui dis d'un ton suppliant d'avoir pitié de mon âge et de mon état; que j'étais un jeune étranger de grande naissance dont le cerveau s'était dérangé... » (I, 89-90).

Pour comprendre l'importance et la signification de ces « romans » successifs, on lira avec intérêt l'ouvrage récent de Marthe Robert: *Roman des origines et origines du roman*, Paris, Grasset, 1972. On se reportera aussi au *Vocabulaire de la psychanalyse* de Laplanche et Pontalis, s. v. « roman familial ».

³⁶ L'interprétation que nous proposons ici paraîtra superflue pour qui a lu l'analyse exhaustive de Jean Starobinski, qui mobilise tous les pouvoirs des méthodes critiques les plus récentes pour en focaliser les lumières sur cette page, qui n'avait guère retenu, jusqu'à ce jour, l'attention des rousseauistes. Si nous nous permettons d'ajouter ces quelques remarques c'est que le critique genevois reconnaît lui-même

s'en être tenu délibérément au niveau du texte: « Nous avons renoncé à toute hypothèse causale... Derrière l'événement affectif, ou à travers lui, nous aurions pu interroger ses antécédents vécus, ou conjecturer ses antécédents fantasmés » (p. 159). Plusieurs passages de cette étude suggèrent, sans insister, qu'une interprétation existentielle serait possible. De nombreuses allusions y sont faites à la position masochique de Rousseau (pp. 123, 131, 147, 159). Jean Starobinski: *La Relation critique*, 1970.

³⁷ François et Joseph Serand: *L'Idylle des cerises*, Chambéry, Dardel, 1928. La date proposée par ces deux historiens est celle du 1^{er} juillet 1730. Jean-Jacques venait donc d'atteindre sa dix-huitième année. Thônes — que Rousseau orthographe Tonne — est situé à 15 kilomètres au sud d'Annecy.

Certains sont allés jusqu'à supposer que le récit fameux des *Confessions* serait, en grande partie, œuvre d'imagination. C'est, à notre avis, faire trop bon marché du souci d'authenticité de l'auteur et oublier que la survivance probable de certains protagonistes lui interdisait toute affabulation. Claudine Galley mourra à Chambéry en 1781, soit une année avant la parution des six premiers livres des *Confessions*.

³⁸ On remarquera une parenté avec l'épisode de Turin, qui s'achève par la séquence de l'eau répandue sur M^{lle} de Breil. « Emotion somatisée », écrit à ce propos Jean Starobinski, qui voit dans ce « trop-plein » affectif « le substitut d'une possession plus réelle » (*La Relation critique*, p. 132). Ici l'ordre des événements est inversé: le jeune promeneur se mouille *avant* que la communication amoureuse soit établie avec les belles cavalières d'Annecy: « Je traversai le ruisseau ayant de l'eau jusqu'à mi-jambes » (I, 136). Ce bain prend la valeur, non d'un « équivalent orgasmique » (*ibid.*, p. 132), mais d'un acte de soumission, d'un baptême initiatique qui rend possible la communication et n'est peut-être pas sans ressemblance avec les pratiques autoérotiques qui *précèdent* toujours les rencontres avec M^{me} d'Houdetot: « Je ne crois pas qu'il me soit jamais arrivé de faire ce trajet impunément » (I, 445).

C'est pour avoir méconnu l'importance de ce que *Les Confessions* disent, de façon implicite, au niveau du texte, que Claude Ferval (*Jean-Jacques Rousseau et les femmes*, Fayard, 1934) reconstitue le dialogue en ces termes: « Et maintenant, où allez-vous, mesdemoiselles? — A Thônes, où mes parents ont un vieux château, répond M^{lle} Galley. Puis elle ajoute: Voulez-vous venir avec nous? » (p. 46.) Les tendances masochiques, qui étaient comme filigranées dans les mots, se sont dissipées, et le sens véritable de la scène est ainsi manqué.

Bernardin de Saint-Pierre a su préserver, dans la réponse de la jeune fille, le caractère impératif: « Oh! non, monsieur, vous vous êtes mouillé pour nous, vous viendrez avec nous » (Edit. Launay, Le Seuil, 1967, p. 35).

³⁹ « Me voilà plus d'à moitié femme; que ne l'ai-je toujours été! » écrit-il à M^{me} de Verdelin (O. C. I, 1572) au moment où il adopte le vêtement arménien.

⁴⁰ Que l'on se rappelle la convoitise de Rousseau face à M^{me} Basile: « Je dévorais l'un œil avide tout ce que je pouvais regarder sans être aperçu: les fleurs de sa robe, le bout d'un joli pied, l'intervalle d'un bras ferme et blanc qui paraissait entre son gant et sa manchette, et celui qui se faisait quelquefois entre son tour de gorge et son mouchoir » (I, 74).

⁴¹ Ce chapitre était écrit lorsque parut l'analyse de Philippe Lejeune: « La punition des enfants, lecture d'un aveu de Rousseau », *Littérature*, N° 10, mai 1973, pp. 31-56. Cette étude, qui se tient résolument au niveau du texte et de son « fonctionnement », mérite une attention toute particulière. Mais elle s'inspire de méthodes d'approche trop différentes des nôtres pour qu'il eût été possible d'en tirer profit sans gauchir notre propos. Ce qu'elle met à jour, ajouté à nos propres remarques, est loin, pensons-nous, d'épuiser la matière du discours de Rousseau.

CHAPITRE X

¹ Jean Starobinski est le premier, à notre connaissance, qui ait attiré l'attention sur l'identité des termes qui désignent l'autoérotisme et la relation avec Thérèse: « Je trouvais dans Thérèse le supplément dont j'avais besoin » (I, 332). *La transparence et l'obstacle*, p. 214, première édition: Plon, 1957. La remarque est reprise dans l'édition des *O. C.* (I, 332, note 1). Plus récemment, dans une analyse qui se tient délibérément au niveau du texte, Jacques Derrida développe cette idée dans un chapitre important, où il parvient à dévider « la chaîne des suppléments » dont la langue de Rousseau nous révèle la présence insistante. Jacques Derrida: *De la Grammatologie*, Les Editions de Minuit, 1967, pp. 203-234. Il importe aussi de signaler ici une nouvelle étude de Philippe Lejeune, parue trop tard pour que nous ayons pu en tenir compte dans ce chapitre: « Le dangereux supplément. Lecture d'un aveu de Rousseau », *Annales*, N° 4, pp. 1009-1022, juillet-août 1974, A Colin, éditeur.

² L'expression de « dangereux supplément » se trouve dans *Les Confessions* (I, 109) et dans l'*Emile* (*O. C.* IV, 663); celle de « voluptés solitaires » apparaît dans *La Nouvelle Héloïse* (*O. C.* II, 237). Il est question des pratiques autoérotiques également dans les passages suivants: *O. C.* I, 166, 316, 595 var. a, 857; *O. C.* II, 236-237.

³ Dans le même passage, Rousseau recommande au précepteur une vigilance incessante: « Ne le laissez seul ni jour ni nuit; couchez tout au moins dans sa chambre » (*O. C.* IV, 663). Une telle rigidité morale, dont le caractère phobique est évident, rappelle étrangement le comportement de Hoelderlin, précepteur chez M^{me} von Kalb, dont il surveille jour et nuit le fils, sujet à de « mauvaises habitudes ». Sur ce dernier point, on se reportera à l'étude de J. Laplanche: *Hoelderlin et la question du père*, PUF, 1961, pp. 25-29.

⁴ *C. G.* XIX, 242, 309; XX, 122.

⁵ *C. C.* XI, 239. La première traduction de cet ouvrage, qui parut d'abord en latin, date de 1760. Rousseau remercie son correspondant pour l'envoi de ce livre dans la lettre du 22 juillet 1762 (*C. C.* XII, 82-83).

⁶ Dans l'*Emile* (*O. C.* IV, 663).

⁷ *Emile*, *O. C.* IV, 663.

⁸ Sur ce personnage on consultera la plaquette de Paul-E. Martin: *Les Bâcle, à propos d'un ami de Rousseau*, Genève, Jullien édit., 1923.

⁹ Comme dans la séquence narrative des deux amies d'enfance, Goton et M^{lle} de Vulsoh, où l'épisode du peigne cassé, étroitement lié à celui de la fessée qui le précède.

¹⁰ M^{me} d'Houdetot ne devait pas lui appartenir pour pouvoir être « aimée d'amour ». M^{me} de Larnage, au contraire, s'est offerte si brusquement que le désir sexuel a pu parler seul.

¹¹ Rousseau s'est expliqué clairement sur ce recours au « supplément », qui a, nous l'avons vu, une fonction préventive: « On verra que, dans un âge avancé, la seule idée de quelques légères faveurs qui m'attendaient près de la personne aimée allumait mon sang à tel point, qu'il m'était impossible de faire impunément le court trajet qui me séparait d'elle » (I, 195), remarque-t-il à propos de son amour pour M^{me} de Warens. Il retrouvera la même formule au moment de sa passion pour M^{me} d'Houdetot, à laquelle le texte cité faisait allusion par anticipation: « Je ne crois qu'il me soit jamais arrivé de faire seul ce trajet impunément » (I, 445). Un autre passage des *Confessions* rappelle ces « courses de l'Hermitage à Eaubonne », c'est celui qui évoque les voyages pédestres que fait Jean-Jacques tous les quinze jours

de Môtiers au Château de Colombier pour rejoindre Milord Maréchal: « L'émotion que j'éprouvais jadis dans mes courses de l'Hermitage à Eaubonne était bien différente assurément, mais elle n'était pas plus douce que celle avec laquelle j'approchais de Colombier. Que de larmes d'attendrissement j'ai souvent versées dans ma route en pensant aux bontés paternelles, aux vertus aimables, à la douce philosophie de ce respectable vieillard. Je l'appelais mon père, il m'appelait son enfant » (I, 597). Nous pensons au contraire que, pour Rousseau, cette émotion n'est pas si différente des émois que lui inspire son démon sur la route d'Eaubonne. Les larmes, qui remplacent ici une humeur moins avouable, le prédisposant à aborder, dans une attitude de soumission aimante, le substitut paternel qu'il a élu. On peut évidemment voir ici une répétition de la scène avec le père, où les pleurs de l'enfant ont une valeur défensive. Ainsi quand l'objet d'amour change de sexe, le désir cherche à s'innocenter grâce à l'attendrissement dans les larmes.

¹² *Nouvelle Revue de Psychanalyse*, N° 2, automne 1970, Gallimard, p. 49.

¹³ J. Starobinski: *La transparence et l'obstacle*, p. 214, note 4.

¹⁴ Il vient d'écrire, comme si un réseau d'associations secrètes aimantait son langage: « Je savais que partout, et surtout à Venise, avec une bourse aussi mal garnie on ne doit pas se mêler de faire le galant » (I, 316). Ailleurs, au moment du départ de Turin, il se persuade qu'il va faire fortune grâce à sa fontaine de Héron. Son imagination s'enflamme et cette expression, qui prend une valeur symbolique, se présente à lui: « Croirait-on qu'à près de dix-neuf ans on puisse fonder sur une fiole vide la subsistance du reste de ses jours ? » (I, 101).

¹⁵ Si l'autoérotisme est un « vice équivalent », c'est donc que l'assouvissement sexuel normal est aussi un « vice ». Cette singulière expression, qui ne manquera pas de surprendre, sera reprise dans un chapitre consacré à « l'arrangement » avec Thérèse.

¹⁶ Malgré le texte du *Neveu de Rameau*: « Si le petit sauvage était abandonné à lui-même; qu'il conservât toute son imbécillité et qu'il réunit au peu de raison de l'enfant au berceau, la violence des passions de l'homme de trente ans, il tordrait le cou à son père, et coucherait avec sa mère » (*Le Neveu de Rameau*, Genève, Droz, 1963, p. 95).

¹⁷ Le tort de M^{me} Basile, c'est de n'avoir point su « faire les avances » (I, 74): « Cinq ou six ans qu'elle avait de plus que moi devaient, selon moi, mettre de son côté toute la hardiesse » (I, 76).

¹⁸ F. Nietzsche: *Ainsi parlait Zarathoustra*, « De la chasteté », Mercure de France, 1946, p. 61. Amiel note aussi dans son *Journal*, le 25 septembre 1860: « Il me semble que plus je suis discret, continent, scrupuleux dans la pratique et devant la réalité, plus les lectures libertines me tentent » (*Philine*, Editions de la Pléiade, J. Schiffrin, 1927, p. 80).

¹⁹ C'est à dessein que nous employons une expression qui renvoie au langage amoureux des précieuses ou à celui de Tartuffe.

²⁰ On prêtera ici une grande attention au vocabulaire que Rousseau choisit toujours avec un art exemplaire:

- a) Ce sont les pratiques autoérotiques qui lui ont fait perdre sa « virginité » ou sa « pureté »; mais s'il revient d'Italie avec son pucelage, c'est qu'il n'a possédé aucune femme.
- b) L'allusion au « tempérament inquiet » (l'inquiétude des sens précède le moment où ils *se déclarent*) nous renvoie aux premières lignes du livre III: « la santé, la jeunesse et l'oisiveté me rendirent souvent mon *tempérament* importun. J'étais *inquiet*, distrait, rêveur; je pleurais, je soupirais, je désirais un bonheur dont je

n'avais pas l'idée, et dont je sentais pourtant la privation » (I, 88). L'inquiétude, terme qui désigne l'agitation, la privation de calme intérieur, s'exprime dans les « folies » que lui inspire son « sang allumé ». N'oublions pas que, dans la scène d'exhibition qui suit, ce sont les fesses qu'il offre au regard des filles de Turin, et non le sexe, dont il semble encore ignorer la présence.

- c) Les « alarmes » consécutives à la « première éruption, très involontaire », expriment l'état d'angoisse qui est, pour Jean-Jacques, inséparable de toute manifestation de l'instinct sexuel.
- d) Quant au terme-clé de « supplément », il désigne encore au XVIII^e siècle, comme le remarque Jacques Voisine, « ce par quoi on *supplée* à l'absence de quelque chose et a donc le sens d'activité ou de produit de remplacement » (Edit. Garnier, p. 119, note 1). Mais il a une valeur ambiguë. Pour saisir toute la richesse de ce concept on se reportera à l'analyse qu'en donne Jacques Derrida, pour qui les deux significations — le supplément *s'ajoute* et *supplée* — sont mêlées dans les textes de Rousseau : « qu'il s'ajoute ou qu'il se substitue, le supplément est *extérieur*, hors de la positivité à laquelle il se surajoute, étranger à ce qui, pour être par lui remplacé, doit être autre que lui. A la différence du *complément*, disent les dictionnaires, le supplément est une *addition extérieure* » (*De la grammaire*, Editions de Minuit, 1967, p. 208).

Pour l'emploi des termes *supplément* et *suppléer*, qui mériteraient une étude exhaustive, nous donnerons les références suivantes : O. C. I, 269, 332 (et note), 411, 416, 522, 794, 1066; II, 434, 629; III, 142; IV, 257, 427, 663, 684.

²¹ L'ouvrage du Dr Tissot nous montre qu'un homme de science n'échappait pas à l'influence des idées courantes sur la nocivité de l'autoérotisme, élaborées en mythe répressif tout-puissant. La masturbation est considérée comme « un acte de suicide » (p. IX); si elle n'entraîne pas toujours la mort (67), elle conduit parfois à l'épilepsie (24, 27). Elle est un « crime » (VI) dont les effets sont aussi redoutables que ceux qu'entraîne l'abus des femmes (23 note, 202-203). Se « lier la verge » est un moyen envisagé pour éviter les pollutions nocturnes ! La lecture de cet ouvrage permet de placer le problème dans le climat de l'époque. *L'Encyclopédie* (s. v. « manustupration ») ne tient pas un langage très différent. *Œuvres* de Monsieur Tissot, tome premier, *L'Onanisme*, Lausanne, François Grasset, édit., 1790.

²² C'est ce que l'on observe dans l'obsession du « complot », dont l'élaboration, en grande partie fantasmatique, permet de donner un visage ou une certaine réalité à cette obscure accusation dont Jean-Jacques sent *en lui* la présence insoutenable.

²³ On est autorisé à voir, dans la tactique défensive qui est à l'œuvre dans « l'art d'éluider » la nature, certaines analogies avec l'angoisse urinaire. La fréquence exagérée des mictions, en effet, obéit moins aux besoins organiques qu'aux secrètes sommations du psychisme. La peur d'avoir à « pisser... en grand spectacle et sur quelque noble jambe à bas blancs » (C. G. XVII, 4) — ce qui serait manifester publiquement la présence du sexe — oblige Jean-Jacques à constamment prévenir la nature pour mieux dissimuler ses exigences. Mais, nous l'avons vu, cet état de vigilance incessante, par un retournement surprenant, ne fait que stimuler l'angoisse urinaire. Ce rôle du psychisme dans la pollakiurie dont il a souffert n'a pas échappé à Rousseau : « L'idée seule de l'état où ce besoin pouvait me mettre *était capable de me le donner* au point de m'en trouver mal à moins d'un esclandre auquel j'aurais préféré la mort » (I, 379).

L'abandon des enfants n'est pas, selon nous, étranger à la peur de *s'oublier*. Déposer à l'hospice les enfants qui sont nés de ses relations avec Thérèse, n'était-ce pas, pour Jean-Jacques, une façon de dissimuler l'*oubli* majeur de sa vie, où l'instinct a parlé, l'espace d'un instant, plus fort que la volonté ?

²⁴ Le thème du paradis perdu et du péché originel apparaît dans *Les Confessions* à propos du peigne cassé de M^{lle} Lambercier, comme le souligne Jean Starobinski, *La transparence et l'obstacle*, pp. 19-20.

²⁵ Expression qui sera reprise, sous une forme atténuée, au début du livre III : « Sorti de chez M^{me} de Vercellis à peu près comme j'y étais entré » (I, 88). Le voyage à Fribourg en compagnie de M^{lle} Merceret se termine également par cette clause : « nous arrivâmes à Fribourg exactement comme nous étions partis d'Annecy » (I, 144).

²⁶ Le texte des *Confessions* le dit clairement : « Ce vice, que la honte et la timidité trouvent si commode, a de plus un grand attrait pour les imaginations vives ; c'est de disposer pour ainsi dire à leur gré de tout le sexe, et de *faire servir à leurs plaisirs la beauté qui les tente sans avoir besoin d'obtenir son aveu* » (I, 109). Mais il est évident que l'investissement libidinal est aussi narcissique, comme le remarque Jean Starobinski : « C'est le moi (le plus souvent déguisé) qui est l'objet véritable de l'énergie amoureuse de Jean-Jacques, au détriment de l'objet extérieur vers quoi s'oriente la sexualité normale », *La transparence et l'obstacle*, p. 214, note 4.

²⁷ Ou celui de l'adulte que les circonstances placent dans l'impossibilité d'établir une relation sexuelle. F. von Gagern parle dans ce cas de *Not-Onanie* (cité par J. de Ajuriaguerra : *Manuel de psychiatrie de l'enfant*, Masson, édit., 1971, p. 407.

²⁸ O. C. I, 1569. var. a.

²⁹ Jean Starobinski : *La transparence et l'obstacle*, p. 214, note 4. Repris par L. G. Crocker, *Revue d'histoire littéraire de la France*, mai-août 1968, p. 448. Ce manque de maturation psychosexuelle n'est pas incompatible avec l'extrême précocité des sentiments et de l'imagination à laquelle il est fait allusion dans cet autre passage : « Mon enfance ne fut pas d'un enfant » (I, 62).

³⁰ L'extase amoureuse de Turin le met dans un « état *ridicule* et délicieux » (I, 76), expression qui suggère une régression à un stade prégénital de la sexualité et nous renvoie à « l'objet *ridicule* » du livre III (I, 89). Il est du plus grand intérêt de prêter attention au fait que, dans les deux idylles, si le désir se libère brusquement dans un geste audacieux, la situation triangulaire dans laquelle se trouve le jeune amant n'y est pas étrangère : face à M^{lle} Galley, celui-ci sait que l'autre compagne ne va pas tarder à revenir (I, 138) ; face à M^{me} Basile, l'intrusion d'un tiers dans la relation amoureuse joue également un rôle rassurant. C'est en effet l'annonce de la venue imminente de Rosina qui détermine l'élan d'un éros conquérant : « Levez-vous, voici Rosina » (I, 76). Les « deux baisers brûlants » qui font suite à cette mise en garde s'expliquent par le fait que Jean-Jacques sait maintenant que son audace n'est plus un geste d'approche, puisque la voie à toute progression dans l'aventure amoureuse lui est fermée. La menace *extérieure* est une garantie pour celui qui redoute de se perdre en « s'oubliant ».

³¹ Il a vécu avec elle de 1745 à 1778, soit 33 ans, ce qui correspond exactement à la moitié de sa vie.

CHAPITRE XI

¹ Tout ce chapitre doit beaucoup aux analyses de Jean Starobinski, *L'Œil vivant* I, p. 104 sq.

² L'envie « ne peut engendrer que de l'envie et de la destruction » (J. Chasseguet : *Recherches psychanalytiques nouvelles sur la sexualité féminine*, p. 182).

³ On trouvera d'autres exemples du verbe « dévorer » dans *Les Confessions* (I, 16) ou dans les *Ebauches des Confessions* (I, 1160) : « Mais j'ignorais qu'en la *dévorant*

ainsi du cœur et des yeux elle me voyait elle-même dans une glace à laquelle je n'avais pas songé. » Un peu plus haut, parlant de l'attention avec laquelle il suivait, enfant, les leçons de cosmographie que lui donnait son père, il écrit : « Je ne saurais dire avec quelle avidité je *dévorais* ces instructions. » Quant à Altuna, son « appétit » intellectuel est encore plus éloquent : « Il *dévoirait* et *digérait* tout avec une prodigieuse rapidité. Comme il me remercia d'avoir procuré cet *aliment* à son esprit... » (I, 327). C'est le lieu de reproduire cette définition de Sartre : « Connaître, c'est manger des yeux » (*L'Être et le néant*, p. 667). Jean Starobinski, dans le texte liminaire de *L'Œil vivant* I (p. 11), étudie la signification des termes *regard* et *regarder*. Du même auteur on relira l'analyse de l'idylle avec M^{me} Basile (*L'Œil vivant* I, p. 109 sq. et *La transparence et l'obstacle*, p. 184 sq.).

* Pour les textes cités de *La Nouvelle Héloïse*, voir : O. C. II, 106, 107 et 82. Dans la dernière de ces citations, ainsi que dans celle des *Confessions* donnée plus haut (I, 74), on remarquera les termes *intervalle* et *insterstices*, qui désignent, comme le souligne Roland Barthes, « l'endroit le plus érotique d'un corps », c'est-à-dire celui « où le vêtement bâille » (*Le Plaisir du texte*, Paris, Le Seuil, 1973, p. 19).

* Chez Rousseau le *regard-supplément* supplée au toucher, contrairement à ce que l'on voit chez Gœthe, dont le *regard-complément* s'ajoute à la sensation tactile : « Et n'est-ce pas apprendre aussi que d'épier les formes d'un sein pur, de glisser jusqu'aux hanches la main ? Le marbre alors se révèle, et je rêve, je compare. L'œil touche en regardant, la main qui touche voit » (« Ich denk' und vergleiche, Sehe mit fühlendem Aug', fühle mit sehender Hand »), *Élégies romaines*, V, vers 7-10.

* *L'incorporation*, remontant à une phase où l'activité sexuelle n'est pas dissociable de l'ingestion des aliments, se fera plus tard *introjection*, processus par lequel le sujet « fait passer, sur un mode fantasmatique, du *dehors* au *dedans* des objets et des qualités inhérentes à ces objets » (Laplanche et Pontalis, *Vocabulaire de la psychanalyse*). Plus tard, au moment où la personnalité se constitue, ce dernier processus fera place à la dialectique des *identifications* aliénantes.

Pour ceux qui gardent des doutes sur la réalité des fantasmes d'incorporation, rappelons deux exemples célèbres de *fantasmes agis*, ceux de Gide et de Stendhal. Le premier raconte, à la seconde page de ses mémoires (*Si le grain ne meurt*), comment il mordit à l'épaule, à l'âge de 4 ou 5 ans, sa cousine : « La cousine de Flaux m'attira contre elle en se baissant, ce qui découvrit son épaule. Devant l'éclat de cette chair, je ne sais quel vertige me prit : au lieu de poser mes lèvres sur la joue qu'elle me tendait, fasciné par l'épaule éblouissante, j'y allai d'un grand coup de dents. » Le second, au début du chapitre III de ses mémoires (*Vie de Henri Brulard*), rappelle son premier souvenir, celui « d'avoir mordu à la joue ou au front sa cousine, « femme de vingt-cinq ans qui avait de l'embonpoint et beaucoup de rouge ».

* D^r P.-A. Gloor : « Pornographie et érotisme », article paru dans un numéro spécial de *Médecine et hygiène*, Genève, 22 décembre 1971.

* L'histoire du chasseur Actéon, qui est dévoré par ses chiens pour avoir contemplé Artémis dans sa nudité, illustre fort bien ce retour agressif du désir sur la personne du voyeur. Sartre propose, pour désigner ce viol par le regard, le terme de « complexe d'Actéon », qu'il oppose à celui de « complexe de Jonas » (*L'Être et le néant*, p. 668). Jean Starobinski, comparant le regard aimant de Psyché à celui, froid, d'Actéon, les propose l'un et l'autre à la réflexion du critique, qui ne saurait s'approcher d'une œuvre d'art sans amour (*La Relation critique*, p. 285).

* A la suite du texte que nous venons de citer, 23 lignes plus bas, le verbe *dévor*er reparaît : « les désirs et les craintes me dévoreraient alternativement » (I, 219). On trouvera d'autres exemples : O. C. I, 426 ; II, 146, 749.

¹⁰ Par cette fuite dans l'imaginaire, le sujet parvient à préserver son altérité, mais il est également ramené à une position autoérotique, comme l'indique cette remarque de R. D. Laing: « Si la masturbation est parfois malhonnête dans la mesure où elle est négation du réel, le « réel » peut être utilisé de façon malhonnête pour masquer le jeu secret du fantasme et de l'imagination. La masturbation contrefait l'acte sexuel comme l'acte sexuel contrefait la masturbation » (*Soi et les autres*, Gallimard, 1971, p. 71).

¹¹ Sur le thème du « refuge » on lira avec intérêt l'étude de Jean Oudart: « Tentative et échec de la construction d'un refuge exemplaire chez Rousseau. A propos de l'épisode de la Robaila », *Circé, Le refuge I*, Cahiers du centre de recherche sur l'imaginaire, Lettres modernes, Minard, 1971, pp. 281-291.

¹² O. C. II, 91. Juché sur ce rocher de Meillerie, Saint-Preux, pensant au suicide, évoque un autre rocher, celui de Leucate (II, 93), d'où Sapho s'est précipitée dans la mer. Faut-il voir dans cette allusion un simple ornement littéraire? ou la parenté avec la poétesse « lesbienne » ne serait-elle pas plus profonde, comme si l'auteur se rendait compte que la possession à distance dont son héros se contente est une sorte d'autocastration? Jean-Jacques n'oublie pas qu'Abélard, l'amant d'Héloïse, a dû subir la castration (nullement symbolique), et cette mutilation lui paraît méritée: « Abélard ne m'a jamais paru qu'un misérable digne de son sort, et connaissant aussi peu l'amour que la vertu » (II, 85). Inutile de rappeler que, pour Jean-Jacques, la « vertu » n'est que trop souvent la répression de l'instinct sexuel.

¹³ C'est M^{me} Sabran qui est désignée la première par son nom (I, 57). Son époux ne le sera qu'à la fin de l'épisode (I, 58). Dans les pages qui précèdent il est appelé « gros manant », « manant » (I, 53), « mon manant » (I, 55, 57). M^{me} Sabran ne semble pas participer au repas d'Annecy, c'est que Jean-Jacques recherche instinctivement les situations triangulaires, où le tiers personnage a la plupart du temps les traits d'un Cerbère insupportable et méprisable. On peut penser aussi à la scène avec M^{me} Basile, que son mari avait placée « sous la garde d'un commis trop maussade » (I, 74), dont les « sots colloques » (I, 75) et les grognements (I, 74) importunent les amoureux. Plus loin il est même nommé « son maudit commis » (I, 77).

¹⁴ La version du manuscrit de Paris est moins éloquente: « le manant qui dînait avec nous ».

¹⁵ O. C. II, 82.

¹⁶ C. C. I, 37. Pierre-Paul Plan ne parle d'inauthenticité que dans la *Table de la correspondance générale de JJR*, Genève, Droz, 1953, s. v. La Bussière.

¹⁷ *L'Œil vivant* I, p. 113.

¹⁸ Si la lettre est un faux, elle aurait été écrite en 1782, date de son envoi au directeur du *Journal de Paris*. Les 6 premiers livres des *Confessions* venaient de paraître.

¹⁹ Nous retrouvons ici le fantasme de la mère phallique, auquel nous aurons l'occasion de revenir à propos de l'épisode vénitien.

²⁰ O. C. II, 138.

²¹ *L'Œil vivant* I, p. 105.

²² Il nous semble peu probable que l'intention première ait été de donner le ruban à Marion. C'est aussi l'opinion de Marcel Raymond (O. C. I, 1273). L'explication donnée par Jean-Jacques se tient au niveau des motifs, non des mobiles: « Je l'accusai d'avoir fait ce que je voulais faire et de m'avoir donné le ruban parce que mon intention était de le lui donner » (I, 86). On remarquera que cette justification par les intentions, qui fait du désir de prendre un désir de donner, innocente,

dans une certaine mesure, le geste appropriateur. Il est aussi intéressant de savoir que le ruban appartenait à M^{lle} Pontal, et qu'une secrète jalousie anime Rousseau contre cette « fine mouche, qui se donnait des airs de demoiselle suivante » (I, 83). Ce dernier sentiment n'est sans doute pas étranger au fait que cette « demoiselle » occupe précisément la place que Jean-Jacques, simple domestique, ambitionne pour lui-même, ayant fait son possible pour gagner le cœur de la comtesse; mais celle-ci, à sa grande déception, ne l'a pas couché sur son testament. « Elle ne fit rien pour moi » (I, 81), note-t-il. « Je n'eus rien » (I, 84), ajoute-t-il au moment de l'ouverture du testament. Par cette constatation désabusée il nous montre qu'une fois de plus il s'attendait à voir son attitude aimante et respectueuse mieux récompensée. M^{me} de Vercellis n'a pas pris l'initiative, elle n'a pas fait le geste que son chevalier servant se croyait en droit d'espérer. Le vol du ruban de M^{lle} Pontal est une façon de dépouiller celle qui a tout fait pour l'éloigner des faveurs de sa maîtresse.

Philippe Lejeune, dans un article important consacré à « La punition des enfants, lecture d'un aveu de Rousseau » (*Littérature*, N° 10, mai 1973), donne une interprétation de l'épisode de Marion.

²³ La même expression reviendra dans la lettre à M. de Saint-Germain du 26 février 1770 (C. G. XIX, 259), sous forme de demande qui inverse les rapports (c'est lui qui somme ses ennemis de répondre): Enfin qu'on daigne, je ne dis pas me convaincre, mais m'accuser *moi présent*, et je meurs content. »

²⁴ C'est ce que l'on peut observer dans la scène avec Hume (C. G. XV, 154 sq. et 299 sq.) que nous reprendrons dans le chapitre consacré au « complot ».

²⁵ L'interdit qui semble murer la vérité dans l'opacité du corps rejoint ici, par l'analogie du vocabulaire, l'inhibition la plus profonde, celle qui l'a empêché de déclarer aux femmes ses goûts masochiques: « Jamais je n'ai pu *prendre sur moi* de leur déclarer ma folie, et d'implorer d'elles *dans la plus intime familiarité* la seule faveur qui manquait aux autres » (I, 18).

CHAPITRE XII

¹ Par exemple Lester G. Crocker, qui fait un large usage des concepts psychanalytiques: *Jean-Jacques Rousseau. The Quest*, vol. I, New York, The MacMillan Company, 1968. Même allusion à une fixation à un stade prégénital dans les premières lignes de l'étude du même auteur: « Docilité et duplicité chez J.-J. Rousseau », *Revue d'histoire littéraire de la France*, mai-août 1968.

² Victor Smirnoff: *La Psychanalyse de l'enfant*, PUF, 1968, p. 118. Pour une vue schématique, mais émanant d'un homme du métier, on consultera le petit ouvrage de D. Lagache: *La Psychanalyse*, PUF, « Que sais-je ». La théorie des pulsions y est présentée aux pages 30 à 31. Le *Vocabulaire de la psychanalyse* de Laplanche et Pontalis mérite une place à part, comme référence à l'orthodoxie freudienne. On y trouvera des précisions indispensables, s. v.: *phallique* (mère), *castration* (complexe de —), *Œdipe* (complexe d'—), *identification*, *stade* (génital), *relation d'objet*. On ne saurait trop recommander l'ouvrage de Serge Viderman: *La Construction de l'espace analytique* (Denoël, 1970), qui contient des réflexions originales sur l'angoisse de castration et le complexe d'Œdipe. Quant à l'ouvrage de Françoise Dolto: *Psychanalyse et pédiatrie* (Le Seuil, 1970), il se recommande par la simplicité de l'exposé et la discrétion dans l'emploi des termes techniques de la psychanalyse.

³ Maria Torok : *Recherches psychanalytiques nouvelles sur la sexualité féminine*, p. 184. C'est nous qui soulignons. Le *pouvoir* est intérieur. Il s'identifie aux possibilités expansives du désir. Le *droit* est l'assurance que cet élan vers l'objet du désir est légitime et qu'il ne saurait rencontrer la condamnation des autres. Il est évident que la « réalisation du désir » est incompatible avec la culpabilité.

⁴ Dans ce cas, évidemment, le droit est garanti par l'argent. On pourrait donc dire que les habitués des prostituées choisissent l'amour vénal par impossibilité de se reconnaître le droit au désir.

⁵ L'idylle des cerises est un exemple de situation triangulaire : la présence des deux jeunes filles barre la route à tout geste d'approche ; l'absence de l'une d'entre elles, par la suppression du tiers vigilant (rôle répressif rassurant), suscite un moment d'angoisse : « Quelques instants seulement, quand je me trouvais tête à tête avec l'une ou l'autre, l'entretien s'embarrassait un peu ; mais l'absente revenait bien vite, et ne nous laissait pas le temps d'éclaircir cet embarras » (I, 136). Dans la passion pour M^{me} d'Houdetot, c'est l'ami absent qui jouera le rôle rassurant du tiers qui interdit l'assouvissement du désir. Par la volonté de Jean-Jacques il sera constamment présent dans les entretiens des deux amants.

⁶ Il y a d'autres facteurs désinhibants dans cette situation galante : l'euphorie donnée par le vin, la timidité et la jeunesse de la partenaire. Ce dernier point trouve confirmation dans l'étrange séduction qu'exerce sur Jean-Jacques la jeune Amélie de Boufflers, qui n'a pas plus de neuf ans au moment où elle fait sa connaissance en 1760 : « Elle avait vraiment une figure, une douceur, une timidité virginale » (I, 535).

⁷ Nous pouvons penser ici à Claude Anet, de 6 ans l'aîné de Jean-Jacques, qui le présente comme une image paternelle très respectable. La réussite avec M^{me} de Larnage, après que le tiers importun a été écarté, s'explique par le fait que cette femme, de 19 ans son aînée, a joué le rôle de l'homme dans la conquête amoureuse. L'angoisse devant le père est ainsi supprimée, puisque la femme prend sur elle tous les risques.

⁸ Dans un premier temps, celui de la relation *duelle* avec la mère, l'enfant n'a qu'un désir : devenir l'objet du désir maternel. Au moment où il comprend que l'objet de ce désir est chez le père, il introduit ce dernier dans la relation, qui devient alors *triangulaire*.

⁹ Se dire *Prince* sera la première idée qui se présentera à lui pour échapper aux menaces de « l'homme au sabre » à Turin : « Je lui dis (...) que j'étais un jeune étranger de grande naissance dont le cerveau s'était dérangé » (I, 89-90). Par cette riposte instantanée, aussi révélatrice que celle par laquelle il accuse Marion, il tente de retrouver la situation de son enfance heureuse et « princière », au moment où il connaît la plus grande détresse.

¹⁰ O. C. I, 107 (var. a) ; *Annales JJR* IV, 154. On remarquera que ce texte ne figure que dans le manuscrit de Neuchâtel. Les protagonistes du conflit sous-jacent que l'angoisse laisse deviner ici sont indéterminés : le *je* est menacé par des *on* sans visage, dont la haine serait capable de séparer les amants, sans que les moyens mis en œuvre pour y parvenir soient connus (« quelque chose de dit ou de fait »). On a l'impression de se trouver devant une situation type qui renvoie aux angoisses de l'enfance.

¹¹ Leigh parle de cette prédisposition à se trouver des « pères adoptifs ». Il cite M. de Bonac, M. de Mably, Daniel Roguin et Milord Maréchal (C. C. I, 44, note f et 121, note a).

¹² Le langage de Rousseau semble, dans ce passage, être secrètement dirigé par un courant souterrain. Trois mots-clés, qui ont toujours pour lui une signification sexuelle, se glissent sous sa plume, comme aimantés par le discours de l'inconscient :

Anet, qui lui *sauve* beaucoup de folies (= le met à l'abri des égarements des sens) et l'empêche de *s'oublier*, ne laisse jamais affleurer ses « passions », dont l'impétuosité « le dévorait en dedans » (*ibid.*). Le substitut paternel apparaît à Jean-Jacques comme un homme capable de réprimer ses désirs, et le sacrifice qu'il s'impose à lui-même doit être contagieux et servir d'exemple à celui qui se considère comme son « élève » (I, 178).

¹³ « Que de larmes d'attendrissement j'ai souvent versées dans ma route en pensant aux *bontés paternelles*, aux vertus aimables, à la douce philosophie de ce respectable vieillard. *Je l'appelais mon père, il m'appelait son enfant* » (I, 597). Dans une lettre à M. de Mably, datée par Leigh d'avril 1740, il écrivait déjà : « je tâcherai de mériter que vous veuillez bien me tenir lieu de père, comme je me propose aussi de remplir à votre égard tous les devoirs d'un fils respectueux » (C. C. I, 120).

¹⁴ C. C. I, 107 sq.

¹⁵ De mars 1763 au 4 juillet 1763, en non « près de deux ans » (I, 616), comme le croyait Rousseau. Une telle erreur dans les dates paraîtra surprenante pour des faits assez récents.

¹⁶ Les trois pages que *Les Confessions* consacrent à cette amitié méritent une attention particulière. L'analyse qu'a faite de cet épisode M^{me} Madeleine Anjubault Simons met en lumière, grâce à une analyse textuelle de la structure du récit, les intentions de l'auteur : *Amitié et passion. Rousseau et Sauttersheim*, Genève, Droz, 1972.

¹⁷ Elle s'appelait Marie Lambert, et l'enfant qu'elle mit au monde porta les mêmes prénoms que Rousseau, ce qui laisse supposer que celui-ci s'était proposé comme parrain et avait apporté quelque secours pécuniaire pour étouffer le scandale.

On se rappellera que James Boswell, qui se rendit à Môtiers un peu plus tard (décembre 1764), avait juré solennellement de n'approcher aucune femme avant sa visite au grand homme, comme s'il avait pressenti que la rencontre exigeait un état de grâce (d'après Madeleine Anjubault Simons, *op. cit.*, p. 17). Boswell devait renoncer à ce vœu de chasteté, et cela en faveur de Thérèse elle-même, alors qu'il l'accompagne en Angleterre, où Jean-Jacques se trouvait déjà (février 1766). Celui-ci, semble-t-il, fait preuve, à l'égard de ses amis, de la même cécité qu'envers son propre père.

¹⁸ Ainsi se trouve reproduite la structure des relations avec le père : la fusion a-conflictuelle avec un homme aux mœurs « pures ». Par ce mouvement de colère dirigé contre la femme, unique responsable, se trouve également confirmé ce que nous avons dit de l'épisode de M^{me} Sabran, seule impliquée dans l'acte sexuel et le consentement impudique au désir qui le rend possible (voir chapitre VI, p. 74).

¹⁹ La *robe* ecclésiastique, signe visible de cette autocastration symbolique, est aussi une féminisation et ne doit pas déplaire à Jean-Jacques, qui adoptera pour lui-même, à partir de 1762, la *robe* arménienne. Douceur et état ecclésiastique, deux raisons qui expliquent aussi la docilité avec laquelle sont acceptées les avances de l'abbé lyonnais (voir chapitre IV, pp. 49-50).

²⁰ O. C. II, 977.

²¹ O. C. II, 115.

²² Ce leurre de l'angélisme se lit dans l'expression de « volupté d'ange », dont les termes, incompatibles, nous montrent à l'œuvre les ruses de la mauvaise foi.

²³ Julie ressemble, par bien des traits, à Jean-Jacques : « J'ai été élevée dans des maximes si sévères que l'amour le plus pur me paraissait le comble du déshonneur » (II, 50). Elle est persuadée que l'amour n'intéresse que le cœur et que ses « sens n'ont aucun besoin d'amant » (II, 51).

²⁴ C'est-à-dire se reconnaissait comme possesseur du *pénis*, dont le pouvoir est limité. Cette reconnaissance l'amènerait à ne concéder aux autres également qu'un pouvoir restreint, qui n'a rien de commun avec la puissance « phallique ». Pour saisir la fonction de l'Œdipe dans une perspective lacanienne (passage de la relation *duelle* à l'ordre symbolique *triadique*) on se reportera à l'ouvrage d'Anika Rifflet-Lemaire (*Jacques Lacan*, Bruxelles, Dessart, 1970) : « En effet, pour le jeune enfant, ambitieux de séduire sa mère, d'être pour elle le phallus, unique objet de son désir, réussir la sublimation de l'Œdipe c'est accepter la réalité : les différences d'âge, de temps, de génération ; c'est accepter d'avoir un pénis réel, soit une puissance limitée. C'est donc intérioriser la Loi du Père (le surmoi) et attendre la maturation biologique pour réaliser son désir » (p. 297).

²⁵ Amiel, dans cette perspective, nous donne l'exemple d'une autocastration pleinement « réussie » (si ce terme peut convenir pour qualifier une conduite d'échec). La stratégie du repli défensif présente, chez lui, une négation absolue du désir, et la position rassurante à laquelle se fixe sa libido se situe à un niveau proprement *archaïque*. Sa psychologie amoureuse, par son caractère extrême, en devient exemplaire et permet de mieux comprendre les inhibitions de Rousseau, souvent proches des siennes. Il se réserve le « rôle de confident et de *conseiller fraternel* » auprès des femmes. Il sait qu'il « fait œuvre de curé » et n'est qu'un « moraliste affectueux, un ami *désintéressé et sans prétention* ». La seule femme qu'il ait jamais possédée, à l'âge de trente-neuf ans (il s'agit de « Philine ») le confirme dans sa volonté de continence, et la conviction qu'il en retire que « la femme physique n'est presque rien » lui permet de se masquer ses véritables inhibitions et de compléter son *savoir* sur la femme : « Je puis enfin *raisonner sur la femme*, sciemment... » Il se dit « stupéfait de l'insignifiance relative de ce plaisir ». Grâce à cette unique bonne fortune, qu'il appelle « accident instructif », il se félicite de mieux pouvoir s'identifier à l'autre sexe : « Je puis encore mieux maintenant *me mettre à la place d'une femme*. C'est tout profit. » Amiel : *Philine*, édit. de la Pléiade, J. Schiffrin, Paris, 1927, pp. 50 et 94. (Souligné par nous).

Pour mieux comprendre la véritable angoisse de castration, on aura intérêt à relire Stendhal, qui se situe, dans l'évolution libidinale, *au-delà* de la position occupée par Rousseau (et non plus *en deçà*, comme Amiel). Il nous montre, par son comportement amoureux, qu'il est resté prisonnier d'un Œdipe mal liquidé, et l'attitude revendicatrice, qui est toujours chez lui liée au désir, procède de l'angoisse de castration. Son perpétuel besoin de séduire, de « conquérir » les femmes, ne parle pas en faveur d'un équilibre psychosexuel satisfaisant. C'est au contraire un manque de confiance en son pouvoir véritable qui le pousse à chercher constamment à se prouver sa virilité. Mais ses bonnes fortunes ne lui donnent pas la *réassurance* dont il a besoin, d'où le peu d'amour qu'il leur témoigne *après* les dernières faveurs. Seules les femmes qui l'ont quitté ou se sont refusées à lui ont pu préserver leur « magie ». Stendhal parle trop de ses « victoires » pour que ce langage ne signifie pas autre chose : en tout premier lieu, le sentiment d'une *défaite* irrémédiablement devant le Père. Dans le rêve qu'il rapporte dans la *Vie de Henri Brulard* (voir chapitre VII, note 34) se lit clairement, nous l'avons vu, l'angoisse de castration. Voir aussi : chapitre II, note 27, et chapitre XI, note 6.

²⁶ On nous dira qu'avec Anet le « partage » a été accepté. Il convient de remarquer cependant que celui-ci, impliqué dès le début dans la situation, a joué le rôle d'une instance permissive (dans la pensée de Jean-Jacques, bien entendu). D'autre part, nous le verrons bientôt, le nouveau venu a été tenté de *refuser* l'offre inespérée de Maman. On le voit occupé à « chercher quelquefois tout de bon dans (sa) tête quelque honnête moyen d'éviter d'être heureux » (I, 194).

²⁷ Le même besoin d'union fusionnelle est exprimé dans *La Nouvelle Héloïse*

(O. C. II, 675-676): « Mais deux amants s'aiment-ils l'un l'autre? Non; *vous* et *moi* sont des mots proscrits de leur langue; ils ne sont plus deux, ils sont un » (souligné dans le texte).

²⁸ O. C. I, 1047, n 2. Dans *La Nouvelle Héloïse* Dieu est défini « l'Etre existant par lui-même » (II, 693).

²⁹ *Métamorphoses*, livre IV, vers 379: « *Nec duo sunt, et forma duplex, nec femina dici, * Nec puer ut possint; neutrumque, et utrumque videntur.* »

³⁰ Jean-Baptiste Pontalis, « L'insaisissable entre-deux », *Nouvelle Revue de Psychanalyse*, N° 7, printemps 1973, p. 14. On ne saurait trop recommander la lecture de ce numéro, qui est consacré à la bisexualité et à la différence des sexes.

³¹ L'expression est de Joyce McDougall, « L'idéal hermaphrodite et ses avatars », *Nouvelle Revue de Psychanalyse*, N° 7, p. 268. On relèvera aussi cette remarque du même auteur: « Je voudrais soutenir ici que l'idéal hermaphrodite trouve ses racines dans l'idéal fusionnel qui unit l'enfant au sein maternel. La recherche d'un état idéal où le manque n'existe pas témoigne que le sein est déjà perdu, c'est-à-dire déjà perçu comme étant l'essence d'un Autre. Ainsi l'illusion bisexuelle dans toutes ses manifestations est construite sur les remparts de la différence des sexes, mais elle trouve son soubassement dans la relation primordiale, dans le désir toujours actuel d'annuler cette séparation d'avec l'Autre, de nier cette altérité impossible » (*ibid.*, p. 264).

³² Pontalis, *Nouvelle Revue de Psychanalyse*, N° 7, p. 16. Hermaphrodite a obtenu de ses parents divins la faveur qu'il sollicitait: tous ceux qui, après lui, se plongeront dans les eaux du lac où il a perdu sa virilité subiront le même sort que lui.

³³ William Acher: *Jean-Jacques Rousseau, écrivain de l'amitié*, Paris, Nizet, 1971, p. 44.

³⁴ Serge Viderman: *La Construction de l'espace analytique*, Paris, Denoël, 1970, p. 224. On relèvera aussi ces lignes: « Le couple exhibitionnisme-voyeurisme est exemplaire en ce qu'il nous laisse voir à quel point le témoignage de son propre regard ne parvient pas à compenser pour le sujet le poids de la crainte imaginaire. C'est sous le grossissement pathologique de la perversion que nous voyons plus clairement le sens du geste. L'exhibitionniste justement, le langage le dit, exhibe son sexe, il le met sous son regard, le touche de sa main et n'y croit pas. Il lui faut une réassurance supplémentaire — le regard de l'autre. Doublié, il espère mieux voir — comme les enfants qui imaginent qu'avec des lunettes ils auront quatre yeux. L'exhibitionnisme est un geste magique qui implique une manipulation narcissique de l'objet et dont le sens représente un aspect significatif de la lutte du sujet contre son angoisse de castration » (*ibid.*, pp. 224-225).

CHAPITRE XIII

¹ Leur *identité* est ce qui leur permet d'être repérés dans leur unicité en tout lieu et à tout moment de leur durée.

² Le manuscrit de Neuchâtel affirmait, de façon différente, la même idée: « Il revint et ne vécut qu'une année avec elle » (édit. Voisine, p. 6, var. j). Tant de précision peut surprendre pour une date antérieure à la naissance de Jean-Jacques. Rappelons que celui-ci étend à deux ou trois ans la période de deux ou trois mois qu'il a passée chez son oncle Bernard. Il avait alors plus de douze ans.

³ D'autres, comme Stendhal ou Voltaire, ont cherché à nier la filiation légitime pour écarter un père détesté. Jean-Jacques aurait pu trouver dans la chronique familiale, qu'il connaissait, tous les éléments nécessaires à l'élaboration fantasma-

tique du « roman familial ». Refusant de se considérer comme fils d'Isaac, il pouvait s'imaginer fils de M. de La Closure (I, 7). La possibilité d'une telle filiation est d'ailleurs infirmée par les faits : M. de La Closure, résident de France à Genève, fut absent de son poste de 1709 à 1713. Voir édit. Voisine, index, s. v. La Closure.

⁴ O. C. II, 138.

⁵ Ce que Jean-Jacques cherche à s'approprier, c'est le *pouvoir* de son maître. La version primitive était moins heureuse : « J'étais transporté de joie d'avoir ces bagatelles en *ma possession* » (édit. Voisine, p. 38, var. f).

⁶ Il y a, dans certains récits des *Confessions*, une « couleur du temps » qui semble liée à la signification *morale* des événements. On a déjà remarqué (Jean Starobinski, *La transparence et l'obstacle*, p. 19) que l'apparition de la première injustice dans le paradis de Bossey eut pour effet d'assombrir la nature : « La campagne même perdit à nos yeux cet attrait de douceur et de simplicité qui va au cœur. Elle nous semblait déserte et sombre; elle s'était comme *couverte d'un voile* qui nous en cachait les beautés » (I, 21). On sera également frappé par l'atmosphère lumineuse qui annonce la rencontre des deux jeunes filles de l'idylle des cerises, quelque dix pages après l'apparition de Venture : « L'aurore un matin me parut si belle... » (I, 135). C'est aussi par leur signification morale que les deux épisodes, une fois de plus, s'opposent et se dialectisent, comme celui de Goton et de M^{lle} de Vulson. Après l'enchantement de la journée de Tounne, ressenti comme une miraculeuse palingénésie, Jean-Jacques prend ses distances avec Venture : « Pour cette fois je ne le vis pas avec le même plaisir qu'à l'ordinaire, et je me gardai de lui dire comment j'avais passé ma journée » (I, 139). Ces « Demoiselles » lui ont en effet parlé de son idole « avec peu d'estime ». On remarquera que la présentation de Venture à Maman connut le même insuccès : « Cette entrevue ne réussit point du tout : il la trouva précieuse; elle le trouva libertin » (I, 126). Rien de plus intéressant, selon nous, que cet échange de jugements négatifs. Si Jean-Jacques demande à la femme aimée de lui offrir l'image de la pudeur et de la supériorité morale, il ne lui déplaît pas de trouver dans ses « engouements » masculins les qualités contraires : assez de libertinage pour se sentir autorisé à s'émanciper et à courir des aventures (mot qu'il suffit d'amputer d'une seule lettre pour retrouver celui de Venture). Stendhal, dans *Le Rouge et le Noir*, se souviendra de cette entrée en scène de Venture (Livre premier, chapitre XXIII), en introduisant dans l'atmosphère compassée de la famille de Rênal le musicien italien Geromino, image de la vie facile et gaie dont rêve Julien : « Le soir, on était assis en silence autour du foyer domestique; le bruit du hêtre enflammé était la seule distraction. C'était un des moments de tristesse qui se rencontrent dans les familles les plus unies. Un des enfants s'écria joyeusement : — On sonne! on sonne! »

⁷ C'est Rousseau lui-même qui rapproche les deux noms (I, 125). Notre curiosité est d'autant plus stimulée que le personnage de Venture, que les recherches érudites ne sont pas parvenues à identifier, reste assez mystérieux. Le récit des *Confessions* nous fournit sur lui certaines données fragmentaires : encore jeune au moment de son arrivée à Annecy (I, 398), il parlait avec l'accent provençal (I, 133) et avait appris la composition avec l'abbé Blanchard, à Toulon ou à Besançon. Sur la carrière de ce musicien, on consultera l'index de l'édition Voisine (s. v. Blanchard) ou l'ouvrage de Julien Tiersot, *Jean-Jacques Rousseau*, collection « Les maîtres de la musique », Paris, 1912. R. A. Leigh (C. C. I, 11, note f), rappelant que Jean-Jacques fait connaissance du père de Venture lors de son voyage à Vevey, pense que celui-ci pourrait être un protestant du Midi réfugié au pays de Vaud, et que le « Villeneuve » dont il fait suivre son nom est peut-être la petite ville des bords du Léman. Nous nous demandons au contraire si Venture, qui a l'accent provençal, ne serait pas originaire de Villeneuve-les-Avignon. Son maître de composition, l'abbé Blanchard, qui était né à Pernes dans le comté d'Avignon le 29 février 1696, avait été maître

de musique à Marseille et à Toulon, avant d'accepter le poste de maître de chapelle de la cathédrale de Besançon. Il a pu avoir Venture comme élève avant son installation dans cette ville. Pour la biographie de Blanchard, voir Leigh, *C. C. I*, 18, note a.

⁹ Le même texte (édit. Voisine, 139, var. *u*) lui prête les maximes « du plaisir et de la débauche », ce qui ne laisse aucun doute sur la nature libertine du mentor de Jean-Jacques.

¹⁰ Il est « badin, folâtre, inépuisable, séduisant dans la conversation » (I, 125), et, comme le précise le manuscrit de Neuchâtel, « il avait l'air de tout savoir » (édit. Voisine, 139, var. *i*).

¹¹ Rousseau a été sensible à l'*ironie* de Venture, à sa façon ludique de *glisser* à la surface des choses sans jamais appuyer. Il le montre « souriant toujours et ne riant jamais » (I, 125). Tout devient aimable et possible sous la conduite d'un tel maître, dont le rôle permissif a dû être déterminant.

¹² Il y restera jusqu'à la fin d'octobre de la même année (édit. Voisine, 171, note 1).

¹³ L'expression se rencontre à deux reprises dans *Les Confessions*: I, 108 et 245.

¹⁴ Il montre la même audace quand il agit *pour un autre*. Ainsi quand il voyage avec Le Maître, il propose à ce dernier d'aller demander le gîte à son ennemi, le curé de Seyssel, qui était « l'un des hommes dont il devait le plus se cacher » (I, 128), ce qui inspire à Jean-Jacques cette réflexion significative: « Il y a des temps où je suis si peu semblable à moi-même qu'on me prendrait pour un autre homme de caractère tout opposé » (I, 128). Même audace avec le faux archimandrite: le jeune interprète, qui doit prendre la parole devant le Sénat de Berne, constate avec étonnement: « Je ne fus pas même intimidé » (I, 155).

¹⁵ Rousseau n'a pas écrit « il s'appelait Venture ». Faut-il en déduire que son ami avait un nom d'emprunt?

¹⁶ Renouvelant ainsi le mouvement qui le porte à s'emparer des « bons outils » de Ducommun ou du « bel habit noir » d'Anet. Venture portait aussi, au moment de son arrivée à Annecy, « un habit noir plutôt usé que vieux » (I, 124). Ce vêtement est pour Jean-Jacques le signe de la respectabilité qui convient à un « père », comme le prouve cet autre passage: « Claude Anet avec un habit noir, une perruque bien peignée, un maintien grave et décent (...) pouvait raisonnablement espérer de remplir avec applaudissement la place de démonstrateur royal des plantes » (I, 204-205).

On remarquera aussi que le nom du père, recomposé dans l'anagramme, n'a été amputé d'aucune lettre. Ce sont les extrémités du patronyme qui sont « venturisées »: VentuRE — VaussoRE, comme si le moi perdu se voulait fortement encadré par l'identité de l'autre. La similitude des noms est le signe, pour Rousseau, d'une identité plus profonde, comme le laisse supposer cette note de Bernardin de Saint-Pierre: « Dans ce temps-là on formait à Genève des cotteries dont chaque membre, suivant l'esprit de la Réforme, prenait un surnom de l'Ancien Testament. Celui de son père était David. Peut-être ce surnom contribua-t-il à le lier avec David Hume, car il aimait à attacher aux mêmes noms les mêmes idées » (édit. des « Textes français modernes », Paris, 1907, pp. 39-40).

¹⁷ Jean-Jacques, se rendant à Besançon en 1732 ou 1733, le cherchera sans succès à Annecy. Il ne le reverra que beaucoup plus tard à Paris, au début de 1756, après 26 ans de séparation. L'ancien disciple s'est fait un nom glorieux, et ses succès comme musicien expliquent sans doute que Venture ait cherché à retrouver sa trace. Mais à ce moment le transfert est achevé depuis longtemps, et c'est un regard déabusé que l'auteur du *Devin* jette sur l'aventurier qui avait fasciné sa jeunesse. Celui-ci vient le « surprendre un beau matin », mais cette nouvelle « apparition », dépourvue du charme qui transfigure les choses les plus banales, le réduit à ce qu'il

est réellement, totalement désinvesti de tout prestige: « Au lieu de ses anciennes grâces je ne lui trouvai plus qu'un air crapuleux, qui m'empêcha de m'épanouir avec lui (...). Je le vis presque avec indifférence, et nous nous séparâmes assez froidement » (I, 398). On notera l'emploi de verbe *s'épanouir*, qui traduit bien le pouvoir émancipateur que Venture a pu exercer sur le jeune Rousseau, l'aidant, en tant qu'intercesseur privilégié, à devenir lui-même.

¹⁷ Même s'il prétend, dans une lettre écrite de Neuchâtel et datée par Leigh « fin mai-début juin 1731 », qu'il a dû, pour des raisons de prudence, se choisir un pseudonyme: « Enfin, Mademoiselle, ce n'est pas par divertissement que j'ai changé de nom et de patrie et que je risque à chaque instant d'être regardé comme un fourbe et peut-être un espion » (C. C. I, 9). Selon Leigh, la destinataire de cette lettre, dont une page est reproduite photographiquement, est « très probablement la demoiselle Giraud dont il est question dans *Les Confessions* (I, 134 sq.) ».

¹⁸ Courtois (*Chronologie critique*, p. 361) donne la liste exhaustive des pseudonymes dans l'index des noms propres, s. v. Rousseau. Outre ceux que nous allons mentionner, il signale les prénoms ou les patronymes dont l'adoption permettait au fugitif de voyager incognito: Jacques, Jean-Joseph (ce dernier prénom est celui de son baptême catholique à Turin), Jean-Joseph-Jean-Jacques. On pourrait ajouter à cette liste les « chiffres » utilisés en Angleterre pour correspondre (Guéhenno, *Jean-Jacques*, 1758-1778, Gallimard, 1952, p. 225).

¹⁹ Sur le rôle joué par les protecteurs de Rousseau dans le changement d'identité, on se reportera à l'étude de Raymond Schiltz, « Rousseau sous le nom de Renou », ainsi qu'à la discussion qui fait suite à cet article (*Jean-Jacques Rousseau et son œuvre, problèmes et recherches*, Paris, Klincksieck, 1964, p. 49 sq.).

²⁰ De son vrai nom Jacques Leuthold (1708-1768), comme l'a établi Jacques Burdet: *La Musique dans le Pays de Vaud sous le régime bernois*, Lausanne, Payot, 1963, p. 552, note 2.

²¹ Marcel Raymond, *Jean-Jacques Rousseau, la quête de soi et la rêverie*, p. 22.

²² Sur ce sujet il importe de se reporter à l'étude de Jean Starobinski: *Stendhal pseudonyme, L'Œil vivant* I, pp. 191-244 (l'article sur Stendhal date de 1951), ainsi qu'au chapitre intitulé « La magie », dans: *La transparence et l'obstacle*, p. 77 sq.

²³ A Lausanne, le changement de nom a dû être prémédité. Ici, au contraire, il semble avoir été instantané, exigé par un état d'urgence, ce qui met encore mieux en lumière le jeu des fantasmes inconscients.

²⁴ Il résidait à Fribourg, où Jean-Jacques, lors de son passage dans cette ville en juillet 1730, peut l'avoir vu. Il fut évêque de 1716 à 1745 et succédait à son oncle Jacques Duding, qui occupa la charge épiscopale de 1707 à 1716. Courtois, *Chronologie critique*, p. 28.

²⁵ Tous ces renseignements se trouvent dans l'édition de J. Voisine (p. 289, note 1), qui est aussi l'auteur d'une étude sur « Les Anglais en Provence au XVIII^e s. », *Revue de littérature comparée*, janvier-mars 1956.

²⁶ Ce qui prouve, selon nous, que l'élaboration du complot répond à certains besoins profonds de sa psychologie. Qu'il y joue un rôle actif ou passif, ce qui lui importe c'est de se savoir différent, rejeté par les autres.

²⁷ Si le changement d'identité a sur lui un pouvoir libérateur, on comprendra l'effet que dut produire l'erreur (qui ne fut sans doute que ruse féminine) de Zulietta: « Ah mon cher Brémond qu'il y a longtemps que je ne t'ai vu! » (I, 318). Cette méprise providentielle correspond justement au moment heureux de la liaison avec la belle Vénitienne: la première rencontre sur le bateau.

²⁸ Le fait que Rousseau n'a pas cherché, après son séjour à Montpellier, à rejoindre M^{me} de Larnage comme il le lui avait promis s'explique par les mêmes raisons. S'arrêter chez celle-ci à Bourg-Saint-Andéol, sur le chemin du retour, c'était manifester clairement son désir, après l'avoir possédée, de renouveler l'expérience. Les hasards d'un voyage en commun, comme à l'aller, n'étaient plus là pour le disculper. La page des *Confessions* dans laquelle il se félicite d'avoir « pris la résolution de brûler l'étape du Bourg-Saint-Andéol » nous montre à l'œuvre, de façon exemplaire, les ruses de la mauvaise foi. Jean-Jacques *se ment à lui-même*, parce qu'il a peur de son propre désir. « Je mérite ma propre estime », écrit-il sans l'ombre d'un doute après avoir énuméré les fausses raisons qui lui masquent ses inhibitions. La fécondité inépuisable de son imagination dans ce moment décisif est surprenante. Il invoque successivement : sa fidélité à M^{me} de Warens ; son ignorance de l'anglais ; sa peur d'indisposer la famille de M^{me} de Larnage ; sa peur de tomber amoureux de la fille de son amante et de jeter le désordre dans sa famille ; la conviction qu'il a que les plaisirs qui l'attendent ont perdu tout leur charme.

²⁹ L'être vrai glisse ainsi vers la fiction, et, par un mouvement inverse, l'œuvre romanesque va souvent chercher ses personnages dans l'histoire vécue. *La Nouvelle Héloïse* nous en donne des exemples : Fanchon, la petite protégée de Julie, est fiancée à Claude Anet, garçon sans fortune qui est engagé comme soldat dans la compagnie de M. de Merveilleux (Première partie, lettre XL et sq.). Sur David-François Merveilleux, dont il est question dans *Les Confessions* (I, 158), on consulera l'index de l'édition Voisine. Quant à Fanchon, de son vrai nom Jeanne-Françoise Fazy (1711-1781), elle était un peu la cousine de Rousseau, étant la fille de son oncle Antoine Fazy et de sa seconde femme Suzanne Bouverot, et presque sa contemporaine. Enfant perdue de la famille, elle se vit abandonnée par son mari. Deux lettres de Jean-Jacques, que l'on peut dater de l'été 1738, font allusion à l'inconduite de Fanchon (*C. C. I*, 66 et 68). Il est curieux de constater que le vrai Anet, contrairement au personnage romanesque qui porte son nom, était un exemple de vertu, et que la vraie Fanchon offrait aussi une image inversée de la protégée de Julie.

³⁰ Sur ce point nous ne suivrons pas François Van Laere, qui commente : « Quand il mutilait *J(ean)-J(acques)* d'une initiale érigée, ne pratiquait-il pas — on peut se le demander — une sorte d'autocastration onomastique ? » Nous retiendrons cependant la prudence de l'interprète, qui est l'auteur d'une étude fort suggestive : *J.-J. Rousseau, du phantasme à l'écriture*, p. 12.

³¹ Lettre à M^{me} de Luxembourg, écrite d'Yverdon le 17 juin 1762 (*C. G. VII*, 302, *C. C. XI*, 99). Ce texte fut signalé à l'attention par Jean Starobinski, *La transparence et l'obstacle*, p. 80. François Van Laere (p. 11), ainsi que M^{me} Anjubault Simons (*Rousseau et Sauttersheim*, Genève, Droz, 1972, p. 88) en tirent également parti.

³² Le 18 octobre 1752.

³³ I, 377, note 1. On aurait ainsi un renversement de situation : « l'ancien officier », jouant le rôle de Vaussore de Villeneuve l'imposteur, est disculpé par Jean-Jacques, qui y voit le reflet de son propre désir de toute-puissance.

³⁴ Philippe Lejeune abonde dans le même sens : « Accuser Marion, c'est donc un acte manqué réussi, qui inverse symboliquement le sens de la séduction (...), mais en même temps laisse affleurer une pulsion sadique dans laquelle Rousseau n'arrive pas à se reconnaître (mais qu'il nous faudra bien envisager pour comprendre son masochisme). » *Littérature*, N° 10, mai 1973, Paris, Larousse, p. 35.

³⁵ *O. C. II*, 448, 449. Pour son mariage avec Fanchon, *ibid.*, p. 119 sq. ; pour son retour, *ibid.*, p. 721 sq.. Ce n'est que la bonne influence de Julie qui le ramène à la vertu.

²⁶ A Dusaulx, il parlera de ses livres en ces termes: « Son *Emile* fut le plus mal-traité, en père néanmoins (...) — Cet *enfant*, opprimé dès sa *naissance*, ne m'a jamais *souri*; j'ignore quel chemin il a fait dans le monde. Mon *Héloïse* du moins m'a fait passer de bons moments, quoique je ne l'aie pas non plus *engendrée* sans douleur » (cité par Marcel Raymond, édition critique des *Réveries*, Genève, Droz, 1948, p. 181). Dans la *Préface* de *Narcisse*, Rousseau considère ses œuvres de jeunesse comme des « enfants illégitimes » (*O. C. II*, 963).

²⁷ Cette complaisance à l'échec est *feinte*: elle est destinée à dissimuler l'éros esthétique et ne peut être assimilée à une *névrose d'échec*, puisque Rousseau ne cache sa force que pour mieux l'investir sur les objets qu'il s'est choisis. Toute son œuvre, *construite contre la névrose*, témoigne de sa puissance créatrice et de son efficacité. Nous aurons l'occasion d'y revenir.

²⁸ Le manuscrit de Paris supprime ou *fièrement*: « m'avouant humblement l'auteur de la pièce » (*O. C. I*, 1451, var. *a*). L'opposition significative entre *haute-ment* et *humblement* prend ainsi plus de relief. La lettre à François Mussard du 17 décembre 1752 (*C. C. II*, 203) nous donne les noms des rares initiés qui connaissaient le nom de l'auteur: « Cependant, je vous recommande toujours le secret, quelque discours qu'on puisse vous tenir. MM. de Gauffecourt, d'Holbach, Grimm, vous et La Noue êtes seuls dans la confidence; les autres n'ont que des soupçons qu'il ne faut pas confirmer. » Rousseau croyait-il sincèrement pouvoir compter sur la discrétion de ses amis? Deux ans plus tôt il avait pu mettre à l'épreuve celle de Grimm à propos de l'épisode de la fille de la rue des Moineaux (*O. C. I*, 35). Le contexte de la lettre (« les autres n'ont que des soupçons ») permet de supposer que l'auteur était surtout désireux de faire savoir qu'il tenait à garder l'anonymat. Quant à l'ennui éprouvé par Jean-Jacques à la représentation de *Narcisse*, il nous est confirmé par la lettre à La Noue du 19 décembre 1752 (*C. C. II*, 207). Pour ce qui est du comportement de Rousseau au café Procope, nous avons une confirmation du récit des *Confessions* dans les *Anecdotes dramatiques* de Clément et La Porte, publiées avant *Les Confessions* en 1775: « Au sortir de la représentation de cette pièce qui n'eut point de succès, M. Rousseau entra dans le café voisin de la Comédie, et dit tout haut au milieu d'une foule de monde: « la pièce nouvelle est tombée; elle mérite sa chute; elle m'a ennuyé; elle est de Rousseau de Genève; et c'est moi qui suis ce Rousseau » (cité par Leigh, *C. C. II*, 208, note *b*).

²⁹ Bernardin de Saint-Pierre: *La vie de J.-J. Rousseau*, édit. Maurice Souriau, « Textes français modernes », Paris, 1907, p. 98.

CHAPITRE XIV

¹ Benedetto: *M^{me} de Warens*, Paris, Plon, 1914, p. 111.

² Voir chapitre premier, note 3.

³ Cette note, écrite en marge du manuscrit de la *Vie de Henri Brulard* (chapitre 39), pourrait être commentée par cette remarque du même auteur: « Je viens d'éprouver ce soir que la musique, quand elle est parfaite, met le cœur exactement dans la même situation où il se trouve quand il jouit de la présence de ce qu'il aime, c'est-à-dire qu'elle donne le bonheur apparemment le plus vif qui existe sur cette terre » (*De l'amour*, chapitre 16). Stendhal, si proche de Rousseau par certains aspects de sa sensibilité, s'est souvenu de cette rencontre d'Annecy. L'étonnement de Julien à l'apparition de M^{me} de Rênal reproduit celui de Jean-Jacques, qui s'attendait à rencontrer « une vieille dévote bien rechignée » (I, 49) et découvre au contraire « un visage pétri de grâces ».

⁴ Gide: *Si le grain ne meurt*, Poche, Gallimard, 1954, p. 128.

⁵ Depuis cette entrevue, nous n'avons aucune trace de lettre de Rousseau à M^{me} de Warens. Edition Voisine, p. 734, note 1.

⁶ Période que couvre le récit du livre IV.

⁷ Le récit du livre III peut nous induire en erreur, Jean-Jacques y insistant sur l'émotion qu'il ressent à voir porter son « petit paquet dans la chambre qui (lui) était destinée » (I, 104), et reparlant un peu plus loin de la belle « pièce de réserve » où on le loge (I, 105).

⁸ En septembre 1731, selon Courtois (*Chronologie critique*); fin septembre ou début d'octobre 1731, selon J. Voisine (édition Garnier, p. 200, note 1).

⁹ La maison, située au 13 de la rue de Boigne, existe encore. On y accédait par l'allée N° 13 de la rue des Portiques. O. C. I, 176, note 2.

¹⁰ Sur cette date très controversée, on consultera l'étude très documentée de Georges Daumas: *L'idylle des Charmettes, Annales JJR XXXIV*, pp. 83-105, ainsi que le guide d'E. Gaillard: *Visite aux Charmettes*, Chambéry, Librairie Dardel, s. d., p. 37, note 6.

¹¹ Ou peut-être en février de l'année suivante, selon François Mugnier (*Madame de Warens et J.-J. Rousseau*, Paris, Calman Lévy, 1891, p. 118). Voir aussi: O. C. I, 197, note 1.

¹² Pour plus de clarté, nous donnons en note, à la fin de ce chapitre, un résumé chronologique de la période savoyarde qui fut décisive dans l'existence de Rousseau.

¹³ « Elle n'avait du reste aucun droit au titre de baronne de Warens dont elle s'affublait en Savoie », C. C. I, 150, note d.

¹⁴ Les études anciennes, qui sont à l'origine des principaux renseignements sur M^{me} de Warens, sont: Albert de Montet: *M^{me} de Warens et le pays de Vaud*, Lausanne, Bridel édit., 1891, et François Mugnier: *M^{me} de Warens et J.-J. Rousseau*, Paris, Calman Lévy, 1891. On ajoutera à ces sources indispensables: L.-F. Benedetto: *M^{me} de Warens*, Paris, Plon, 1914. On trouvera un résumé des principaux faits dans: O. C. I, 49, note 2, et 130, note 3, ainsi que dans l'index de l'édition Voisine, s. v.: Warens. Leigh (C. C.) apporte de nombreux documents nouveaux dans les appendices des volumes I et II. On se reportera également à la lettre de François-Joseph de Conzié, comte des Charmettes (C. C. I, 292 sq.), que Leigh date de 1786 ou 1787.

¹⁵ O. C. I, 50 sq.

¹⁶ *Op. cit.*, p. 1.

¹⁷ Et cependant la littérature du temps n'était pas faite pour lui donner sur ce point des idées trop sévères. Songeons que M^{me} de Warens avait 22 ans au moment de la parution des *Lettres persanes*, en 1721.

¹⁸ *Op. cit.*, p. 1.

¹⁹ Le décès de Louise de la Tour survint à la fin de 1708 ou au début de 1709. La propriété du Basset fut alors acquise par Jean-Baptiste de la Tour, père de Françoise. Albert de Montet, *op. cit.*, p. 18.

²⁰ Des enfants du premier lit, Jean-Etienne, l'aîné, meurt à 6 ans, et Anne, la cadette, née en 1700, ne vécut que quelques jours. Du second lit, les deux garçons, nés en 1706 et 1707, meurent dans l'enfance, probablement vers 3 ou 4 ans, puisqu'ils sont encore cités dans le testament de leur père, homologué en 1709. Quant à la fille cadette, Françoise-Marie, née en 1709 après la mort de son père, elle ne vécut aussi que quelques jours. Albert de Montet, *op. cit.*, pp. 19 et 135-136.

²¹ Edition Pierre Villey, Alcan 1930, I, 362.

²² Comme M. de Conzié (C. C. I, 294).

²³ C. C. I, 49.

²⁴ C. C. I, 294.

²⁵ Déclaration qui n'est pas infirmée par cette autre, qui la précède de quelque cent pages: « Cet établissement ne fut pourtant pas encore celui dont je date les jours heureux de ma vie, mais il servit à le préparer » (I, 104). Dans ce dernier texte, l'auteur parle d'un *établissement*, et le bonheur qu'il évoque est celui des Charmettes, qui n'est pas dissociable des *conditions extérieures* qui en font tout le prix à ses yeux: la vie à la campagne, librement consacrée aux occupations champêtres et à l'activité intellectuelle. C'est en tant qu'établissement que le séjour aux Charmettes fut plus heureux que celui d'Annecy.

²⁶ Pour comprendre ce bonheur, qui est enraciné dans les désirs et les fantasmes de la petite enfance, on se reportera à la définition de Freud: « Le bonheur est la réalisation retardée d'un désir préhistorique. C'est la raison pour laquelle la richesse y contribue aussi peu. L'argent n'a pas fait l'objet d'un désir infantile » (« Glück ist die nachträgliche Erfüllung eines prähistorischen Wunsches »). Lettre à Fliess du 16 janvier 1898. On nous fera remarquer qu'il s'agit moins de *réalisation* que de régression à l'état du non-désir. Mais Maman, dont l'image ne se superpose pas exactement à celle de tante Suzon, est une *réalité* face à laquelle la libido, même épurée en angélisme, s'accomplit dans une situation vraie. Il y a bien, dans l'état de non-désir et d'amour sans objet dont s'enivre Jean-Jacques, réalisation partielle d'un désir infantin.

²⁷ Même labilité dans le choix d'une identité au livre V, où la liste se complète du nom de *maîtresse*: « Elle était pour moi plus qu'une sœur, plus qu'une mère, plus qu'une amie, plus même qu'une maîtresse, et c'était pour cela qu'elle n'était pas une maîtresse » (I, 196-197). Mais ici encore le terme « plus » fait de la femme aimée autre chose qu'une maîtresse.

²⁸ Cette puissance, que l'on peut dire *phallique*, Jean-Jacques en reçoit le rayonnement surnaturel, attendant tout de l'autre et n'ayant rien à donner, puisqu'il refuse de faire de son corps l'instrument *au travers duquel le désir s'exprime et se vit*.

²⁹ O. C. II, 148.

³⁰ Comme le fait Saint-Preux après que Julie a « perdu son innocence » (expression que l'on trouve dans la *Table des lettres* de *La Nouvelle Héloïse*, O. C. II, 776): « Ce doux enchantement de vertu s'est évanoui comme un songe: nos feux ont perdu cette ardeur divine qui les animait en les épurant; nous avons recherché le plaisir et le bonheur a fui loin de nous... Un feu pur et sacré brûlait nos cœurs; livrés aux erreurs des sens, nous ne sommes plus que des amants vulgaires » (O. C. II, 102). Plus loin, les mêmes regrets sont exprimés au moment où Saint-Preux sort des bras de son amie: « Non, ce ne sont point ces transports que je regrette le plus: ah non; retire, s'il le faut, ces faveurs enivrantes pour lesquelles je donnerais mille vies; mais rends-moi *tout ce qui n'était point elles*, et les effaçait mille fois. » O. C. II, 148.

³¹ « La maîtrise n'étant qu'à vingt pas de la maison de Maman, nous étions chez elle en un moment, et nous y soupions très souvent ensemble » (I, 122). Le « nous » se rapporte à Le Maître et à Jean-Jacques.

³² *Phèdre*, II, vers 543. Une prise de distance semblable est nécessaire à Jean-Jacques pour exprimer le charme de la nature: « Si je veux peindre le printemps il faut que je sois en hiver » (I, 172). Cette dernière remarque est d'autant plus intéres-

sante que l'image de M^{me} de Warens et les charmes de la nature printanière sont superposables : « Je la voyais partout entre les fleurs et la verdure ; ses charmes et ceux du printemps se confondaient à mes yeux » (I, 105). Ce besoin de s'éloigner pour mieux aimer est conforme aux dispositions les plus constantes de Rousseau. Il n'est nullement infirmé par cette remarque du livre V, qui prend place à la suite de l'allusion à l'homme « qui quittait sa maîtresse pour lui écrire » : « Je n'ai pourtant jamais senti près de Maman ce besoin de m'éloigner d'elle pour l'aimer davantage » (I, 182). MM. Gagnebin et Raymond prennent nettement position sur ce point : « Nous savons que la présence de l'objet — même celle de l'objet aimé — empêche son imagination de prendre son plein essor, et la jouissance de répondre à son désir » (I, 182, note 1).

³³ « Ce corps (= corset) si délié qui touche et embrasse (...) quelle taille enchantée (...) au devant deux légers contours (...) ô spectacle de volupté (...) la baleine a cédé à la force de l'impression (...) empreintes délicieuses, que je vous baise mille fois ! » (O. C. II, 147). Jean Starobinski a le premier attiré l'attention sur ce texte. Le commentaire qu'il en donne marque la différence qu'il y a entre le comportement de Saint-Preux et celui du véritable fétichiste. *L'Œil vivant* I, p. 115 sq.

³⁴ Le mythe de Pygmalion, cher à Rousseau, nous montre les mêmes pouvoirs de l'imagination : le creux devient plein, et le désir de l'artiste, au contact de la femme qui prend forme sous ses mains, crée l'illusion du réel.

³⁵ « Combien de fois j'ai baisé mon lit en songeant qu'elle y avait couché, mes rideaux, tous les meubles de ma chambre en songeant qu'ils étaient à elle, que sa belle main les avait touchés, le plancher même sur lequel je me prosternais en songeant qu'elle y avait marché » (I, 108).

³⁶ Jean-Jacques perd de vue M^{me} de Warens en avril 1730 (départ pour Lyon avec Le Maître) et la revoit à Chambéry en septembre ou octobre 1731. La tentative de suicide de Claude Anet eut lieu peu après cette dernière date (« peu après mon arrivée », nous apprend le texte, I, 177).

³⁷ L'installation à Chambéry se situe en septembre 1731, selon Courtois, à la fin de septembre ou au début d'octobre de la même année, selon Voisine (édition Garnier, p. 200, note 1), et non en 1732, comme le croyait Jean-Jacques (I, 176). Le récit des *Confessions* donne à entendre clairement que les années passées à Chambéry forment un tout, et que cette longue période de dix ans (et non 8 ou 9 ans), quoique pauvre en « événements mémorables », marque un tournant décisif dans le développement intérieur de Rousseau. L'emploi au cadastre, métier « honnête » et « à revenu fixe » (I, 187), est bien le premier qu'exerce Jean-Jacques, si l'on met à part les périodes d'apprentissage (clerc de procureur et graveur) ou d'études (prêtre et musicien), ainsi que celle où il fut laquais à Turin. Sur les 12 métiers de Rousseau, lire Ritter, *Annales JJR* XI, 17 sq.

³⁸ Montru était l'orthographe usuelle de Montreux. Jean-Jacques a raison de se défier de sa mémoire : il ne nous a encore rien dit, ou presque rien, de Claude Anet.

³⁹ Cette situation a peut-être déjà existé chez Abel Ducommun, qui s'est marié le 17 novembre 1726. Jean-Jacques a donc vécu avec un couple jeune pendant 15 mois (soit jusqu'au 14 mars 1728) ; mais, comme nous l'avons déjà remarqué, il ne parle jamais de ce mariage, ni de l'épouse de son maître, dont la présence est, semble-t-il, scotomisée. Il ne parle pas davantage du remariage de son propre père, qui eut lieu également pendant son apprentissage, presque au même moment, le 5 mars 1726. Une fois de plus, l'annonce d'un événement important est différée : nous ne l'apprenons qu'au moment de l'arrivée à Annecy, soit deux ans plus tard (I, 55).

⁴⁰ On prêterait attention à la chaîne des métaphores : Anet ne peut *digérer* le mot outrageant de sa maîtresse. Douze lignes plus haut, on apprenait qu'il avait des « passions d'une impétuosité qu'il ne laissait jamais paraître, mais qui le *dévorait* au dedans » (I, 177).

⁴¹ Même geste désintéressé en présence de M^{lle} Serre et de son ami M. Genève, par peur de « troubler leurs innocentes amours » (I, 282); même refus, à Venise, de courtiser M^{lle} de Cataneo, pour ne pas « aller sur les brisées d'un ami » (I, 316).

⁴² On pourrait se demander si les récits que Jean-Jacques fait à Maman ne sont pas précisément destinés à lui faire comprendre qu'il est désirable et à l'amener à s'emparer de lui à son tour. Les confidences innocentes seraient ainsi un détour habile pour inviter la femme aimée à prendre l'offensive, sans avoir à se poser par sa faute en rival d'Anet. Dans ce cas la ruse inconsciente aurait atteint son but. Mais il nous semble plus vraisemblable de voir, dans ces aveux enfantins, moins un appel discret qu'un désir d'*innocenter* l'ivresse érotique qui s'empare de lui à ce moment, en la faisant partager à une complice maternelle et permissive. Remarquons enfin que celui qui joue dans la maison un rôle subalterne peut aussi trouver une certaine fierté compensatrice à révéler ses succès amoureux.

⁴³ En automne 1733 selon Voisine (édition Garnier, 226, note 1), en automne 1733 ou en février 1734 selon Mugnier, qui doute aussi que « M^{me} de Warens ait déployé la mise en scène solennelle » dont parle Rousseau (*Madame de Warens et J.-J. Rousseau*, Paris, 1891, p. 118). « Pourquoi pas dès le printemps », se demande Jean Guéhenno (*Jean-Jacques, en marge des « Confessions »*, Paris, Grasset, 1948, I, 73). Pour Jean-Jacques l'événement se situe en 1733 ou 1734, puisqu'il écrit (I, 195): « Depuis cinq ou six ans que j'avais éprouvé des transports si doux à sa première vue... »

⁴⁴ Anet ne semble pas avoir été tout de suite mis au courant, et l'attitude à adopter envers lui devait aussi être soigneusement définie: « J'ignore si Claude Anet s'aperçut de notre commerce. J'ai lieu de croire qu'il ne lui fut pas caché (...) Sans me faire le moindre semblant qu'il fût instruit, par sa conduite il paraissait l'être... » (I, 201).

⁴⁵ « Anticiper » la possession désigne le recours au « dangereux supplément », et non, comme à Venise, le risque d'éjaculation précoce. Le texte ne laisse pas de doute à ce sujet: Jean-Jacques y fait allusion au « court trajet » qui le sépare de M^{me} d'Houdetot et qu'il ne pourra faire « impunément ». Le sens de cet adverbe est précisé par le contexte du livre IX (I, 445).

⁴⁶ Sur cette façon de s'absenter de l'acte sexuel, dont Rousseau offre des exemples caractéristiques, on lira avec intérêt cette remarque d'un psychanalyste: « Et, à moins d'une solution radicale qui serait l'impuissance sexuelle, l'interdit de l'Œdipe, s'il n'est pas dépassé, n'offre à l'homme que deux possibilités: soit de recourir à une forme « atténuée » de cette impuissance où l'acte sexuel s'accomplit sans défaillance mais sans jouissance véritable; soit de scinder sa vie entre une épouse respectée et une maîtresse dont il sera dit qu'elle ne sera jamais respectable, aussi adorable qu'elle soit. » *Nouvelle Revue de Psychanalyse, Objets du fétichisme*, N° 2, automne 1970, p. 44. L'acte, que le désir, captif de l'interdit, prive de sens, pourrait être désigné par ces mots de Rimbaud: « la mécanique érotique » (*Illuminations*, édition Albert Py, Genève, Droz, 1967, p. 70; ce bref poème en prose est intitulé H).

⁴⁷ Tout se passe comme si Rousseau, par son attitude adorante, avait depuis toujours tendu vers ce but: se faire séduire. Le trouble qui s'empare de lui semble répondre à cette attente. Dans *Les Confessions*, les justifications les plus discutables laissent souvent affleurer le discours inconscient qui les sous-tend, tant il est vrai que, pour la psychanalyse, *quoi que l'on dise, on dit vrai*.

⁴⁹ Rousseau dira la même chose à la page suivante: « Il n'y a point à douter que si j'avais pu me dérober à mon bonheur avec bienséance, je ne l'eusse fait de tout mon cœur » (I, 195).

⁵⁰ Même affirmation un peu plus haut: « Quoi qu'il en soit, Maman vit que pour m'arracher aux périls de ma jeunesse il était temps de me traiter en homme... » (I, 193).

⁵¹ Au moment de l'installation à Annecy, il dit avoir rapporté d'Italie « non (sa) virginité, mais (son) pucelage » (I, 108).

⁵² Ce qu'il semble avoir pressenti, quand il se déclare dévoré « de l'ardent désir d'être homme *et de le paraître* » (I, 194-195).

⁵³ A moins que l'on ne considère le thème de la soudaineté de « la sympathie des âmes » (I, 52) comme une élaboration tardive, destinée à accréditer le sentiment obscur qu'il éprouve d'avoir commis un inceste.

⁵⁴ Nous ne partageons pas sur ce point l'opinion de Bernard Guyon (*O. C.* II, p. 42, note 1).

⁵⁵ Tante Suzon, quoique proche parente, était interdite *en tant que femme*. Sinon il paraîtrait étrange que Jean-Jacques se soit plu à appeler Thérèse « ma tante » (I, 340, 352, 358, 373, 582).

⁵⁶ De l'automne 1733 à l'automne 1737.

⁵⁷ Sur les relations sexuelles avec Thérèse, nous ne sommes pas mieux renseignés. Seul le moment du « refroidissement » mérite une attention particulière, aux yeux de Rousseau (I, 594).

⁵⁸ *Avilir*, c'est-à-dire *abaisser*, et seule la femme qui est placée trop *haut* peut connaître cette perte de prestige sous le regard de l'autre. Il faut donc que la femme soit assez « animale » et avide de satisfactions charnelles pour supprimer cette peur de la profanation chez un amant naturellement tourné vers l'angélisme. La demande de la partenaire « compense » le manque de confiance de celui qui n'ose pas prendre, parce qu'il croit n'avoir rien à donner.

⁵⁹ « C'était une sensualité si brûlante dans le plaisir et une intimité si douce dans les entretiens, qu'elle avait tout le charme de la passion sans en avoir le délire qui tourne la tête et fait qu'on ne sait pas jouir » (I, 253). Avec M^{me} d'Houdetot Jean-Jacques connaît aussi une sensualité brûlante, non *dans le plaisir* comme ici, mais *avant* chaque rencontre ou en présence de l'objet du désir, dans la mesure où il reste *interdit*.

⁶⁰ L'inhumation est du 14 mars 1734. La mort volontaire n'est pas prouvée, mais la plupart des historiens et interprètes se rallient à cette supposition, qui a pour elle un haut degré de vraisemblance. De toute façon le problème reste le même pour Jean-Jacques: la *disparition* du rival suffit à réactiver le sentiment de culpabilité.

⁶¹ De septembre 1731 à avril 1734.

⁶² Ce n'est que dans un second temps que cette mort retentit, dans la conscience du père: « Je n'ai pas su comment mon père supporta cette perte; mais je sais qu'il ne s'en consola jamais » (I, 7). Mais le discours du père centre à nouveau l'événement tragique sur la subjectivité de Jean-Jacques, puisque celui-ci est étroitement impliqué dans la douleur paternelle.

⁶³ François Mugnier: *Madame de Warens et J.-J. Rousseau*, Paris, Calman Lévy, 1891, p. 120.

⁶³ En convoitant le « bel habit noir » d'Anet (I, 205), il cherche peut-être à s'approprier les signes extérieurs de la puissance. Mais il sait que le disparu, proche d'une image paternelle forte, ne saurait souffrir de successeur.

⁶⁴ Du 13 mars 1734 au 11 septembre 1737 (date du départ pour Montpellier).

⁶⁵ *Emile et Sophie*, O. C. IV, 895. Le regret du temps d'innocence est un thème proprement rousseauiste, et l'on ne s'étonnera pas de le retrouver dans *La Nouvelle Héloïse* (O. C. II, 102 et 148).

⁶⁶ Lettre du 18 mars 1739 (C. C. I, 98).

⁶⁷ C'est aussi l'opinion de Laforgue (*Psychopathologie de l'échec*, Payot, 1963, pp. 129 et 132), et de Demole (O. C. I, 218, note 6, qui renvoie sans doute à Demole: « Analyse psychiatrique des *Confessions* de J.-J. Rousseau », *Schweizer Archiv für Neurologie und Psychiatrie*, II, 2, pp. 270-304, Zurich, 1918).

⁶⁸ Ainsi le repli défensif dans la maladie, qui permet à l'amant de se dérober en sauvant l'honneur, n'est pas consécutif au sentiment de l'inceste: il l'instaure au contraire, redonnant à M^{me} de Warens la dignité qu'elle avait perdue et annulant par là même l'effet dégradant de la *profanation*.

⁶⁹ La pertinence de l'analogie (les passions sont au corps ce que l'épée est au fourreau) ne manquera pas de frapper. Il semble difficile de ne pas y voir des connotations sexuelles: Jean-Jacques se dit précisément, durant la période où M^{me} de Warens lui appartient, « brûlant d'amour sans objet » (I, 219). L'autocastration volontaire (l'épée reste dans le fourreau) exige un effort incessant pour mettre en échec les forces pulsionnelles. La maladie, en rendant ce mouvement non seulement légitime, mais nécessaire, permettra une diminution de tension.

⁷⁰ On prêterait attention au fait que Jean-Jacques ne se dit pas mort, mais qu'il se regarde comme un homme mort.

⁷¹ La région affectée semble être « la poitrine » (I, 223). A un moment il est même question de crachements de sang (I, 218). Les symptômes que nous énumérons ici sont dispersés dans les livres V et VI (I, 218, 221, 223, 227, 228, 233, 235, 247, 271). Les indications se rapportant à l'étiologie ou à la thérapeutique du mal abondent aussi (I, 219, 248, 258; I, 222, 223, 248). La crise décisive semble avoir été provoquée par un mouvement du corps: Jean-Jacques s'est probablement baissé « en dressant une petite table sur son pied » (I, 227). Nous apprendrons plus loin que le même mouvement produit des vertiges: « Je ne pouvais *me baisser* sans avoir des vertiges » (I, 247).

⁷² Les symptômes semblent indiquer une tachycardie accompagnée de dyspnée. L'auteur, attentif à circonscrire cette étrange « révolution » organique, précise que la difficulté à respirer « n'allait pas jusqu'à l'asthme » (I, 228); mais il reconnaît son impuissance à « dire où la cause du mal avait son siège » (I, 247).

⁷³ Nous empruntons ce terme à l'étude du docteur Borel, ancien médecin-chef de l'Hôpital psychiatrique de Villejuif: *Génie et folie de Jean-Jacques Rousseau*, p. 32.

⁷⁴ Date connue par le testament que Jean-Jacques dicte alors, persuadé qu'il va bientôt mourir.

⁷⁵ « Le remède à cela se présenta comme de lui-même. Maman m'avait ordonné le lait et voulait que j'allasse le prendre à la campagne » (I, 223).

⁷⁶ Comme le prouvent la promenade faite avec M^{me} de Warens « un jour de Saint-Louis » (I, 244-245), ou l'exorde bien connu par lequel s'ouvre le livre VI.

⁷⁷ Le fait que la partenaire se refuse à guérir Jean-Jacques de « certaines palpitations » autorise à prêter à ce terme médical une signification plus équivoque. Le battement des artères ne serait plus symptôme pathologique, mais signe de volupté partagée, ce qui explique que M^{me} de Larnage soit intéressée à en provoquer le retour, comme le temps du verbe semble l'indiquer (« dont elle ne *voulait* pas me guérir »).

⁷⁸ Rousseau écrit : « Le mauvais état de ma santé fut le premier *texte* de notre connaissance » (I, 249). Le choix de ce terme est très significatif. C'est la *parole* qui annule la distance et rend Jean-Jacques à son état d'enfant souffrant. Mais ce premier « texte », qui donne accès au vrai désir, prisonnier de l'interdit qu'a prononcé le discours du père, s'effacera à son tour, pour ne laisser *parler* que le corps, comme le constate l'auteur lui-même : « Jamais mes yeux, mes sens, mon cœur et ma bouche n'ont si bien *parlé* » (I, 252).

⁷⁹ François Mugnier : *Madame de Warens et J.-J. Rousseau*, Paris, Calman Lévy, 1891, pp. 5 et 6.

⁸⁰ C. C. I, 265. Elle dut en faire un usage assidu, puisqu'elle renouvelle sa commande dans la lettre du 25 août 1727 (C. C. I, 265). Le *cochléaria* donnait un médicament que l'on prescrivait contre le scorbut. Nous avons renoncé à reproduire l'orthographe de M^{me} de Warens, qui obéit à la fantaisie la plus déroutante.

⁸¹ Lettre du 19 janvier 1730 (C. C. I, 197). Monseigneur de Bernex lui accorde des secours pour ses « indispositions » (Benedetto : M^{me} de Warens, Paris, Plon, 1914, p. 97).

⁸² Lettre du 15 août 1739 (C. C. I, 101). Dans la lettre qu'il écrit de Paris, le 25 février 1745, Jean-Jacques demande à M^{me} de Warens des nouvelles de sa santé et se dit « plus affligé qu'étonné de (ses) souffrances continuelles » (C. C. II, 74).

⁸³ Le mot est de Benedetto (*op. cit.*, p. 96).

⁸⁴ Elle y prépare de l'opiate et de l'élixir (I, 110 et 180).

⁸⁵ Ici encore, par un nouveau déplacement, Jean-Jacques ne précisera la nature de cette maladie « congénitale » que beaucoup plus tard. Il attendra en effet les premières pages du livre VIII pour nous apprendre que c'est « un vice de conformation dans la vessie qui (lui) fit éprouver, durant (ses) premières années, une rétention d'urine presque continuelle » (I, 361). Les quelques lignes consacrées à la naissance malheureuse ne parlaient que du « germe d'une incommodité que les ans ont renforcée » (I, 7), sans préciser davantage. On remarquera que le terme de « germe », qui figure aussi dans le manuscrit de Neuchâtel, semble préfigurer les développements ultérieurs de la maladie, tout en réduisant à des dimensions modestes les symptômes initiaux. Nous reviendrons sur cette question dans le chapitre XIX, consacré à la maladie.

⁸⁶ Probablement en février 1738, comme le suggère Jacques Voisine (édit. Garnier, p. 299, note 1).

⁸⁷ « Livré à la plus noire mélancolie » (I, 271).

⁸⁸ Le verbe *écarter* permet de supposer que la répression du désir fut ici beaucoup moins naturelle et spontanée qu'avec Anet, dont Jean-Jacques affirme n'avoir eu aucune envie de prendre la place : « Je sentis *réellement* s'étendre à lui l'attachement que j'avais pour elle » (I, 178).

⁸⁹ Il était, nous dit Jean-Jacques, « vain, sot, ignorant, insolent » (I, 262).

⁹⁰ Rousseau se dit « très touché de la maladie de (son) *pauvre frère* » (C. C. II, 74, lettre du 25 février 1745). Ailleurs il « remercie tendrement le frère de sa bonne amitié » (C. C. II, 102, lettre du 17 octobre 1747), ou prie M^{me} de Warens de se « charger de (ses) tendres remerciements pour le frère » (C. C. II, 113, lettre du 27 janvier 1749), qu'il prétend aussi aimer « de tout (son) cœur » (C. C. II, 127, lettre du 12 mars 1750). De Venise, il a une pensée pour « Zizi », nom familial dont devait se servir M^{me} de Warens (C. C. I, 198, lettre du 5 octobre 1743). Mais dans *Les Confessions*, le portrait de Wintzenried est nettement dépréciatif. Il est, selon Leigh, l'un des plus « perfides » de l'ouvrage. S'il nous fait mieux connaître les sentiments véritables de l'auteur, il ne saurait cependant nous donner une image fidèle du « cher frère ». Celui-ci, qui était Vaudois, avait aussi quitté son pays à l'âge de seize ans pour se convertir au catholicisme, en 1731, à Chambéry, où il revient six ans plus tard. Son père était le châtelain et justicier Wintzenried de Courtille (près de Lucens), et non un « concierge ou soi-disant capitaine du château de Chillon » (I, 261), comme le prétend Rousseau. Rien ne prouve qu'il ait exercé le métier de « garçon perruquier » (*ibid.*). C'est au contraire la morgue que pouvait lui donner sa supériorité de classe qui suscite la jalousie de Jean-Jacques, qui semble retrouver, face à ce tiers importun, les sentiments ambivalents qu'il a eus pour son vrai frère. Pour mieux connaître la biographie de ce personnage, on se reportera non seulement aux ouvrages de Mugnier et de Benedetto, mais aussi aux notes, plus récentes, de l'édition de la Pléiade et à celles de la Correspondance (Leigh): O. C. I, 262, note 1; C. C. I, 65, note h; 89, note g; II, appendice XXV, A 119-A 122.

⁹¹ La présence de Bagueret à Chambéry est attestée dès 1733, grâce aux recherches de G. Daumas (*Revue des Sciences humaines*, 1952, pp. 223-237). Voisine remarque qu'il semble s'être fixé définitivement dans cette ville par la suite (édit. Garnier, *Index*, s. v.: Bagueret). Sur ce personnage on consultera aussi Leigh (C. C. I, 36).

⁹² Le savoir capitalisé deviendra arme offensive le jour où l'incitation extérieure se fera assez pressante pour libérer brusquement l'énergie, comme ce sera le cas sur la route de Vincennes. Se persuadant qu'il a été contraint de répondre à une sollicitation impérieuse, Jean-Jacques écrira qu'après avoir « consacré sa jeunesse à la culture des *belles connaissances* et des talents *agréables*, (...) il se vit *forcé de faire usage de cet acquis pour subsister* » (*Premier Dialogue*, O. C. I, 676).

⁹³ « Le projet d'études de Jean-Jacques semble avoir comporté la réforme de son écriture. Il est faux, comme on le répète depuis Ritter, qu'il doive cette belle écriture à son apprentissage chez le graveur Ducommun. Au contraire, tous les manuscrits qu'on peut attribuer avec certitude à la période d'avant 1736 sont écrits d'une main sans caractère, presque enfantine » (C. C. I, 43, notes critiques). La lettre à M. de Bonac, dont Leigh donne un fac-similé, est un bel exemple de l'écriture « réformée » (C. C. I, 40).

⁹⁴ S'il se dit *entraîné* par son état et non *poussé* par l'ambition, c'est qu'il refuse de reconnaître la « force du désir » qui est à l'origine de la passion d'apprendre. Le même verbe était employé dans un autre passage: « *entraîné* pourtant par degrés vers l'étude » (I, 218). Le gain libidinal que cette conversation lui assure ne lui échappe pas, puisque, parlant du bonheur des Charmettes, il précise: « *Le plaisir d'apprendre* entraînait pour beaucoup dans mon bonheur » (I, 236).

⁹⁵ A lire *Les Confessions*, on a le sentiment que Jean-Jacques se fit savant *parce qu'il était malade*. Nous nous demandons au contraire s'il ne se réfugia pas dans la maladie, non seulement pour modifier ses rapports avec M^{me} de Warens, mais aussi pour se *sentir autorisé à revendiquer* le pouvoir que donne le savoir. Mais cette dernière activité, initialement liée aux symptômes morbides, obtient, par un renverse-

ment surprenant, la suppression des tourments physiques. Cette thérapeutique par les études (« ne pensant plus à mes maux ») rappelle celle qu'imagina M^{me} de Larnage: « La fièvre, les vapeurs, le polype, tout part auprès d'elle » (I, 249). On ne manquera pas de constater que, dans les deux cas, la guérison est assurée par une libération du désir.

⁹⁶ C. C. I, 31. La date de cette lettre, qui ne figure pas dans le manuscrit, est conjecturée par Leigh. Georges Daumas ne parle que de la fin de 1735 (*Annales JJR* XXXIV, 87). Dans une lettre adressée à M. de Bonac, l'année suivante, la maladie et les études sont étroitement associées: « Je me suis fait un plan d'études propres à former mon cœur, et à cultiver mon esprit, et je le suis régulièrement autant qu'une santé délicate et une langueur qui m'ôte l'espérance d'une longue vie peuvent me le permettre » (C. C. I, 42-43). La date du 3 décembre 1736, qui figure sur le manuscrit, est sans doute de la main d'un secrétaire du destinataire, comme le remarque Leigh.

⁹⁷ Lettre à Jacques Barrilot, écrite entre avril et octobre 1736 selon Leigh (C. C. I, 37-42).

⁹⁸ Théophile Dufour pense que la *Lettre de Corchut à l'empereur Sélim, son frère...* (libre adaptation en prose d'un poème turc) fut inspirée par le faux archimandrite, qui savait le turc et « ne manquait pas de certaines connaissances ». Ce manuscrit de 3 pages daterait donc d'avril 1731. Mais l'hypothèse peut paraître fragile. Isaac Rousseau, ne l'oublions pas, avait passé six ans à Constantinople, et son fils Jean-Jacques, qui se souvenait sans doute de certains récits de son père, avait lu avec une curiosité légitime la *Continuation de l'histoire des Turcs* par Artus Thomas, sieur d'Embry (Paris, 1612).

⁹⁹ On trouvera ces essais dans O. C. II, 1117-1122 et 1241-1259, ainsi que dans les « Pages inédites » publiées par Th. Dufour (*Annales JJR* I et II). La liste exhaustive, dans l'ordre chronologique de composition, en est donnée par Michel Launay: J.-J. Rousseau, *écrivain politique*, Grenoble, 1971, p. 459 sq.

¹⁰⁰ O. C. II, 1163 et C. C. I, 48, remarque.

¹⁰¹ C. C. I, 73 sq.

¹⁰² C. C. I, 80, note a.

¹⁰³ La page de titre porte: *A Londres / Chez Jacob Tomson / M. DCC. XXXIX.* / Le texte complet est reproduit en fac-similé dans: C. G. I, 356 sq.

¹⁰⁴ O. C. I, 266, note 1, et *Annales JJR* XXXIV, 88-90.

¹⁰⁵ Il restera une année à Lyon, d'avril 1740 à mai 1741 (Voisine, édition Garnier, p. 308, note 1).

¹⁰⁶ La chronologie de cette période est des plus incertaines. Courtois (*Chronologie critique*, p. 36) date de juillet 1742 le départ pour Paris. Grâce à la découverte d'une lettre de Rousseau à M. de Conzié, du 17 janvier 1742, on peut être aujourd'hui certain que l'installation à Paris date de l'été 1742 (O. C. I, p. 282, note 6, édition de 1976).

¹⁰⁷ Genève, BPU, ms. fr. 231. Théophile Dufour pense que Jean-Jacques « avait eu peut-être l'intention plus ou moins vague » de le faire publier, le titre étant disposé « comme celui d'un livre imprimé, avec la date au bas de la page » (*Annales JJR* II, 167, note 4). On comprend que cette hypothèse soit avancée avec prudence, puisque le manuscrit contient deux textes sans grand rapport avec un recueil de vers: le *Mémoire* et la *Lettre à M. de Conzié*. Voici, dans l'ordre de présentation, la liste des dix morceaux groupés dans le manuscrit sous le titre de *La Muse allobroge* (la date entre parenthèses est celle de la composition):

1. *Le Verger des Charmettes* (précédé d'un *Avertissement*) (1737-1739).
2. *Mémoire remis le 19 avril 1742 à M. Boudet, Antonin, qui travaille à l'histoire de feu M. de Bernex, évêque de Genève* (1742).
3. *Pour Madame de Fleurieu* (1741-1742).
4. *Enigme* (1741-1742).
5. *A Mademoiselle Th., qui ne parlait jamais à l'auteur que de musique* (1741-1742).
6. *Lettre à Monsieur de Conzié* (14 mars 1742).
7. *A Fanie* (14 mars 1742).
8. *Vers sur le commandement en Bohême donné à M. de Broglie* (fin juin 1742).
9. *Épître à Monsieur Parisot* (achevée le 10 juillet 1742).
10. *Épître à Monsieur De Bordes (sic)*, fragment (vers 1-31) (1740-1743).

Comme on peut le constater, 5 pièces datent certainement de 1742 (les N^{os} 2, 6, 7, 8, 9); trois ont été composées entre 1741 et 1742 (les N^{os} 3, 4, 5); une entre 1740 et 1742 (N^o 10). Enfin *Le Verger des Charmettes*, publié pour la première fois en 1739 sous un titre un peu différent (*Le Verger de Madame la Baronne de Warens*), a peut-être été composé dès 1737.

¹⁰⁸ Chambéry était dans le pays des Allobroges, mais on remarquera que Genève pouvait être comprise dans la même dénomination.

¹⁰⁹ C'est ainsi qu'il se présente dans l'un des poèmes de ce cahier: « Déplacé par le sort, trahi par la tendresse, / Mes maux sont comptés par mes jours. / Imprudent quelquefois, persécuté toujours, / Souvent le châtimement surpasse la faiblesse » (*O. C.* II, 1133, *Pour Madame de Fleurieu*). Plus tard, au moment des grandes œuvres, c'est encore à ses années savoyardes qu'il songera en imaginant le personnage du « Petit Savoyard », auquel il s'identifie partiellement. *Le Petit Savoyard ou la vie de Claude Noyer* est une ébauche de nouvelle qui date probablement de 1756. Rappelons que Rimbaud, évoquant ses vagabondages loin de la maison maternelle, se compare aussi au petit Poucet: *Petit Poucet rêveur, j'égrenais dans ma course / Des rimes. Mon auberge était à la Grande-Ourse (Poésies, Ma Bohême)*.

¹¹⁰ Le mot est de Rousseau: dans le *Mémoire à M. de Mably*, composé à la fin de 1740, il parle du « penchant invincible à la mélancolie qui fait malgré (lui) le tourment de (son) âme » (*O. C.* IV, 21). Cet autoportrait, l'un des premiers connus, n'a pas été retenu dans la version *B* du *Mémoire*, qui correspond à une « révision postérieure » (*O. C.* IV, XLI). On remarquera que Jean-Jacques, ici encore, se présente comme un malade au moment de se faire connaître par un écrit important.

¹¹¹ *O. C.* II, 1893.

¹¹² L'*Épître à M. Bordes* a été écrite entre 1740 et 1743. L'*Épître à Monsieur Parisot*, que le manuscrit dit « achevée le 10 juillet 1742 », a certainement été composée à Lyon, comme nous l'apprend le récit des *Confessions*: « J'avais dans ma poche une épître en vers écrite à Parisot pendant mon séjour à Lyon » (I, 290).

¹¹³ Lettre à Louise-Marie-Madeleine Dupin du 9 avril 1743 (*C. C.* I, 182 et 184, note d). C'est la version *A* des *O. C.* IV, 3-32.

¹¹⁴ Le parallèle entre la fontaine de Hérón et le *Projet* de notation musicale se trouve à la fin du livre VI: « Je partis de Savoie avec mon système de musique, comme autrefois j'étais parti de Turin avec ma fontaine de Hérón » (I, 272). Il y reviendra au début du livre VII: « Voilà comment ma fontaine de Hérón fut encore cassée » (I, 287).

¹¹⁵ Le fait d'apprendre par cœur est significatif: refusant d'utiliser ses connaissances, Jean-Jacques revient à un mode d'*incorporation* du savoir, qui lui permettra de reprendre élan. Ce mouvement de repli montre chez lui un sens surprenant de l'équilibre: il ne se connaît pas parfaitement, mais se comprend assez pour savoir ne pas s'entêter et attendre le moment favorable.

118

Résumé chronologique de la période savoyarde :

- I. { *Commencement d'une grande phrase musicale* 3 jours
 Apparition de M^{me} de Warens à Annecy, le jour des Rameaux
 (= Pâques fleuries) (21-24 mars 1728)
 Séjour en Italie (28 mars 1728 - septembre 1729) (18 mois)
- II. { *Ressusciter en paradis* 8-10 mois
 A Annecy, quelques jours chez M^{me} de Warens, puis au séminaire
 et à la maîtrise (automne 1729 - avril 1730)
 Voyages en France et en Suisse (Lyon, Fribourg, Lausanne, Neuchâ-
 tel, Soleure, Paris, Lyon) (avril 1730 - juillet 1731) (16 mois)
- III. { *Installation à Chambéry : la grande épreuve* 8 1/2 ans
 (Septembre 1731 - automne 1741)
 L'image de Maman se dégrade (fin 1731)
 Amant malgré lui (automne 1733)
 Mort d'Anet (mars 1734)
 Installation aux Charmettes (1735 ou 1736)
 Début des études (automne 1735)
 Apparition de la maladie (peu avant juin 1737)
 Accident de laboratoire (juin 1737)
 Voyage à Montpellier (septembre 1737 - février 1738) (5-6 mois)
 { Surnuméraire (dès février 1738)
 « Le Verger de M^{me} la Baronne de Warens » (1739)
 Préceptorat à Lyon (avril 1740 - été 1741) (1 année)
 Installation à Paris (été 1742)

CHAPITRE XV

¹ Il n'y a pas lieu de s'étonner que Rousseau n'ait rien dit des monuments de Venise. Sans doute il semble avoir été sensible, dans sa jeunesse, à la beauté de Turin, dont il se rappellera « la beauté des rues, la symétrie et l'alignement des maisons » (I, 159). Mais le voit-on évoquer la splendeur du château de Chenonceaux, dans lequel il a pourtant vécu ? Ce sont surtout les paysages ou le « romanesque » de certains sites qui le touchent. C'est ainsi qu'il regrette, dans le récit du voyage qui le conduit de Venise à Paris, de n'avoir pas le temps de parler des îles Borromées, « qui mériteraient d'être décrites » (I, 325). A son ami Altuna il ne cachera pas que les beaux-arts lui paraissent peu dignes de retenir l'attention d'un esprit supérieur : « Je lui dis que les Arts n'étaient que le délassement d'un génie comme le sien fait pour cultiver les sciences... » (I, 327).

² Il y restera exactement une année, soit jusqu'au 22 août 1744 (*O. C. I*, chronologie, p. CV).

³ On a prétendu qu'il n'était que le secrétaire de l'ambassadeur, et non secrétaire d'ambassade. Donnant sa nouvelle adresse à M^{me} de Warens, dans une lettre du 5 octobre 1743, il précise pourtant : « A M. Rousseau secrétaire d'ambassade de France » (*C. C. I*, 198-199). Dans *Les Confessions* il parle aussi de ses « fonctions de secrétaire d'ambassade » (I, 298). Sur cette controverse on lira avec intérêt la note très explicite de Leigh (*C. C. I*, 199, note *h*), qui tranche le problème en donnant raison à Rousseau : « Il est incontestable que Rousseau ait exercé les fonctions d'un secrétaire d'ambassade, bien que dépendant de Montaigu et non du ministère. »

⁴ Il y a dans le comportement de Jean-Jacques à l'égard de M. de Montaigu une composante agressive très sensible, dont nous verrons d'autres exemples.

* C'est à Venise qu'il rencontre les deux hommes pour lesquels il semble avoir nourri les sentiments les plus tendres: Altuna, qu'il retrouvera peu après à Paris; et « un gentilhomme forlan » dont il a oublié le nom, mais qui était, nous dit-il, « de tous les hommes que j'ai connus dans ma vie celui dont le cœur ressemblait le plus au mien » (I, 313).

* C'est Rousseau lui-même qui parle de « sagesse »: « Je vécus près d'un an dans cette ville, aussi sage que j'avais fait à Paris... » (I, 316). Il faut prêter attention aux raisons qu'il invoque pour se masquer sa passivité pathologique. S'il renonce à courtiser M^{lle} Serre, c'est qu'un « M. Genève paraissait vouloir s'attacher à elle »; aussi se hâte-t-il de partir « pour ne pas troubler leurs innocentes amours » (I, 282). On sera surpris d'apprendre que l'impécuniosité de M^{lle} Serre est une autre raison de s'éloigner d'elle (« Elle n'avait rien ni moi non plus; nos situations étaient trop semblables pour que nous pussions nous unir »), puisque c'est une raison inverse qui justifiera à Venise le même effacement devant M^{lle} de Cataneo (« je savais que partout, et surtout à Venise, avec une bourse aussi mal garnie on ne doit pas se mêler de faire la galant »). Ce qui est vraisemblable, c'est que le seul « arrangement » qui convienne à Jean-Jacques, c'est celui où il peut se sentir supérieur et protecteur. Cette dernière condition sera remplie avec Thérèse, dès son retour à Paris.

† Avant décembre 1743, puisque le comte Piat, qui devait être congédié au début de décembre de la même année, est encore au service de l'ambassadeur. C'est dans la dépêche du 7 décembre que le comte de Montaignu fait savoir à l'abbé de Pomponne qu'il n'a pas hésité à congédier « un gentilhomme qui avait appartenu à M. le comte de Frouilly (O. C. III, 1094). Ce fait confirme le récit des *Confessions*: « les bons serviteurs attachés depuis longtemps à l'ambassade furent tous malhonnêtement chassés, entre autres son premier gentilhomme, qui l'avait été du comte de Froulay, et qu'on appelait je crois le comte Peati, ou d'un nom approchant » (I, 307). Ce personnage, qui n'a pas été identifié, est appelé par Rousseau une fois Peati (I, 307), une autre Piat (I, 317). Dans une lettre à M. Leblond du 29 octobre 1743, parlant du comte Riati, Rousseau fait sans doute allusion au même homme. Leigh (C. C. I, 204, note b) pense que Riati est une mauvaise lecture pour Piat (l'original de la lettre est perdu). Voisine (*Index*) est de l'avis opposé.

* Celui-ci l'invita sur son bord pour le remercier de l'acharnement avec lequel il avait pris en mains ses intérêts dans l'incident survenu le 6 juillet 1744 entre son bateau, la *Sainte-Barbe*, et une barque portant pavillon de Saint-Marc. L'affaire fut réglée grâce au zèle et à l'efficacité de Jean-Jacques. Le 1^{er} août 1744, Montaignu écrivait à Du Theil: « Le capitaine du vaisseau français a été content des dédommagements qui lui ont été donnés » (O. C. III, 1225, note 1). On se reportera au récit de ce différend dans *Les Confessions* (I, 303-304).

* « J'avais pour les filles publiques une horreur qui ne s'est jamais effacée » (I, 16). On remarquera qu'au moment d'avouer ses deux aventures vénitienes, qui semblent infirmer cette première déclaration, il adopte un ton moins violent. Le mot *horreur* dont il se sert au livre I est si fort que l'on pourra se demander, avec la psychanalyse, si une telle insistance ne signifie pas le contraire. Comme nous l'avons remarqué dans notre chapitre VI (*L'imago maternelle*), celui dont le cœur s'attache passionnément aux femmes « pures » ne se sent libre de vivre ses désirs qu'en présence de la partenaire spécifiquement « sexuelle ». C'est du moins ce que l'on peut constater dans les épisodes de M^{me} de Larnage et de la Padoana. Ainsi la « fille publique » serait pour Jean-Jacques un objet à la fois redouté et secrètement convoité.

¹⁰ Le sens de la crainte est ainsi inversé: n'osant prendre son plaisir, Jean-Jacques renverse le problème moral et met la femme dans la situation d'exiger.

¹¹ On ne saurait considérer comme exceptionnelles ces deux rencontres, si l'on tient compte du nombre total de femmes que Rousseau a réellement possédées; il s'élève à cinq: M^{me} de Warens, M^{me} de Larnage, la Padoana, Thérèse, le fille de Klüpfel.

¹² Singulier renversement de la scène de Turin, où Rousseau, coupable, avait dû comparaître devant le comte de la Roque: « l'assemblée était nombreuse, le comte de la Roque y était » (I, 85).

¹³ Souligné dans le texte.

¹⁴ Il ne conçoit point comment l'on peut « *sortir impunément* des bras de la Padoana », alors qu'il a pu la *posséder*, semble-t-il, sans être contrarié par le sentiment de la faute.

¹⁵ La rencontre avec M^{me} de Larnage est sans doute la seule exception à cette règle.

¹⁶ On remarquera l'identité des termes: M. de Montaigu, pour « *complaire à son favori* » (c'est-à-dire Vitali), ne cessait de *mortifier* (I, 311) Rousseau. Le même verbe sera repris pour désigner le dépit de l'invité du capitaine Olivet: « Il n'y eut pas une amorce brûlée, ce qui me *mortifia* beaucoup » (I, 318).

¹⁷ Chapitre XII, p. 136.

¹⁸ Dans le sens classique de « fou », « délirant ».

¹⁹ Il ne se reproduira peut-être qu'avec la « fille » de Klüpfel, dans des conditions assez semblables. Mais le récit de cette aventure éphémère est trop discret pour qu'il soit possible de l'affirmer.

²⁰ Balancement régulier des propositions, où alternent les ordres de la maîtresse toute-puissante et les gestes empressés de l'amant soumis (« *m'ordonnait... j'obéissais / me dit d'aller... j'y fus / me dit de m'ôter... je le fis / ils causèrent... je les laissai faire / elle m'appela... je revins* »). C'est le bonheur qui s'exprime dans cette séquence narrative, où l'on peut percevoir un écho à l'ouverture musicale du livre VI (« Je me levais... *et j'étais heureux / je me promenais... j'étais heureux / je voyais maman... j'étais heureux / je la quittais... j'étais heureux* »). Mais ici le retour régulier de la clausule (« *j'étais heureux* ») est destiné à souligner le caractère paisible et constant de la félicité connue aux Charmettes; la succession de l'action et du sentiment qui l'accompagne n'implique pas l'entente de deux personnes, mais celle de Jean-Jacques avec lui-même. L'accord entre l'extérieur et l'état d'âme n'atteindra une parfaite unité fusionnelle que dans la rêverie au bord du lac de Bienne (I, 1045 sq.). Dans la séquence du livre VII, les mouvements rythmiques se résolvent, malgré l'analogie structurale, en *variations* musicales (« *j'obéissais... j'y fus... je le fis... je les laissai faire... je revins* »). Félicité sans doute moins pure, où l'euphorie érotique n'assure pas l'unité profonde de l'être, mais la laisse pressentir, derrière la diversité des entreprises, dans l'uniformité de l'émotion qu'elle procure. La comparaison avec un autre épisode, celui des lectures faites pendant l'apprentissage chez Abel Ducommun, est instructive. L'alternance entre la cause et l'effet n'y apparaît pas dans les premières lignes, où le leitmotiv « *je lisais* » est d'abord seul à rythmer l'action. Ce n'est que dans la conclusion de la séquence que les effets nocifs de cette activité substitutive sont introduits et que la structure binaire est rétablie: « *Je lisais à la garde-robe et m'y oubliais des heures entières, la tête me tournait de la lecture, je ne faisais plus que lire* » (I, 39). C'est que la « *dangereuse méthode* » est une passion solitaire qui procure une ivresse suspecte, incapable de réaliser l'unité fusionnelle avec l'autre ou avec soi-même. Le verbe « *s'oublier* » est d'ailleurs là pour souligner l'*excès* de cet investissement libidinal, qui détruit l'harmonie et n'assure pas le bonheur.

²¹ Rappelons ce texte (que nous citons d'après les *Annales JJR* XXV, 198) où les goûts masochiques s'expriment clairement : « L'empire de la femme, cette moitié du genre humain qui gouverne l'autre, est un empire de douceur, d'adresse, de complaisance; *ses ordres sont des caresses*, ses menaces sont des pleurs. » On rapprochera cette psychologie de celle du héros de Benjamin Constant (*Adolphe*, chapitre V) : « Je m'étais soumis à ses volontés, mais j'avais pris en horreur l'empire des femmes. Je ne cessais de réclamer contre leur faiblesse, leur exigence, le despotisme de leur douleur (...) (Ellénore) aurait pu exiger de moi de ne pas la quitter; je savais au fond que *ses larmes n'auraient pas été désobéies*. »

²² C'est ainsi que Jean-Jacques donne à la Padoana un ducat, mais qu'il n'est plus question d'argent avec Zulietta, si bien que le lecteur en oublie qu'il s'agit d'une relation tarifée. On peut évidemment supposer que le capitaine Olivet est le pourvoyeur discret de son hôte.

²³ Sur Rousseau et l'argent, on se reportera à *O. C. I*, 35-38. Rappelons aussi, sur le thème de la convoitise, le chapitre de Jean Starobinski, « Le désir déjoue l'ennemi », *L'Œil vivant* I, p. 104 sq.

²⁴ Sur ce vêtement, voir l'édition Voisine, p. 377, note 1.

²⁵ « A force de regarder ce que je pouvais voir *et même au-delà*, mes yeux se troublaient... » (I, 74). Les élèves de Chambéry produisent le même effet. Rappelons qu'il voit M^{me} Dupin « à sa toilette (...) », les bras nus, les cheveux épars, son peignoir mal arrangé » (I, 291). Rousseau s'est expliqué clairement sur ces goûts érotiques, qui lui feront toujours préférer les « Demoiselles » aux « filles de chambre » (I, 134). Dans *La Nouvelle Héloïse*, la scène où l'on voit Saint-Preux fasciné par le corset de Julie montre bien les détours qu'emprunte le désir pervers pour « animer » le corps *absent*, dont le corset fétichisé garde l'empreinte négative. A l'inverse, la statue de Galathée ne sera pour Pygmalion que *présence* inerte, que le désir ardent sent le besoin impérieux d'animer : « ce n'est que de la pierre », dit le sculpteur, « le marbre sort froid de mes mains ». (*La Nouvelle Héloïse*, Première partie, lettre 54; *Pygmalion*, *O. C. II*, 1224).

²⁶ Il semble ici s'inspirer délibérément du style oriental de *Zadig* : « Les jeunes vierges des cloîtres sont moins fraîches. les beautés du sérail sont moins vives, les houris du paradis sont moins piquantes. »

²⁷ L'idée de jouissance revient avec insistance dans ce bref passage : « voluptés... jouissance... jouir ».

²⁸ « La force avec laquelle je me rappelle en ce moment l'objet de mon livre me fera mépriser ici la fausse bienséance... » Cet *objet* n'est autre que le pacte autobiographique par lequel s'ouvre son livre (« Je n'ai rien tu de mauvais, rien ajouté de bon... »). Rappelons ici que l'épisode vénitien s'ouvrait par la même déclaration : « Je vais procéder à cette confession avec la même *naïveté* que j'ai mise à toutes les autres » (I, 316).

²⁹ Ce mouvement inconscient, qui aboutit à la perte de l'énergie, se produira consciemment dans les conduites autoérotiques, dont la fonction est le plus souvent de désamorcer le désir *avant* la rencontre avec la femme aimée (*O. C. I*, 445). L'éjaculation précoce, écoulement séminal *ante portas*, n'est accompagnée d'aucune jouissance. Rappelons que Jean-Jacques connaît habituellement une autre forme d'impuissance : celle où l'acte sexuel est accompli sans défaillance, mais aussi sans plaisir, comme ce fut le cas la première fois avec M^{me} de Warens. Signalons que Pavese a souffert, de façon durable, d'éjaculations précoces, et que le sentiment d'échec qui en résulta l'a conduit au suicide. On se reportera avec intérêt à l'étude psychobiographique consacrée à cet écrivain : Dominique Fernandez : *L'Echec de*

Pavese, Paris, Grasset, 1968. On lira aussi, du même auteur: *Introduction à la psychobiographie, Nouvelle Revue de Psychanalyse*, N° 1, printemps 1970, p. 45 sq.

³⁰ Ce texte important ne se trouve que dans le manuscrit de Neuchâtel (O. C. I, 1157).

³¹ Michel Leiris, à propos d'un fiasco identique, écrit: « Bras et jambes m'étaient coupés » (*L'Age d'homme*, Gallimard, 1972, p. 157). Baudelaire, comme le remarque Michel Butor (*Histoire extraordinaire, essai sur un rêve de Baudelaire*, Gallimard, 1961, p. 40 sq.) assimile la dation du conseil judiciaire à une dévitalisation. Il écrit à sa mère durant l'été 1844 pour lui reprocher cette humiliation dont il la rend responsable: « C'est juste le moment que tu choisis pour me casser bras et jambes (...) Tu peux te faire une idée de ce que j'ai senti hier, de ce qui m'est tombé de découragement dans les jambes, quand j'ai vu que la chose devenait sérieuse » (*Correspondance*, édition de la Pléiade, I, 109).

³² *Emile et Sophie*, O. C. IV, 891. Il faudrait aussi se demander, avant d'utiliser trop vite de telles répétitions, s'il ne s'agit pas, dans certains cas, de tournures propres à la langue d'une époque déterminée, comme dans ce passage de Diderot (*La Religieuse*, édition de la Pléiade, 1951, p. 355): « Je tremble, me dit-elle, je frissonne; un froid mortel s'est répandu sur moi. »

³³ Voir plus haut, pp. 71-72.

³⁴ Cette inversion des signes semble indiquer que le *danger* de la maladie compte moins pour Jean-Jacques que le besoin de se masquer sa propre *angoisse* en la rendant explicable par une cause *connue*.

³⁵ Jean-Jacques ne prête d'ailleurs plus aucune attention aux symptômes organiques qui l'ont amené au bord de l'évanouissement (le « froid mortel » et les jambes qui « flageolent »). Il ne retient que l'aspect moral de la crise, celui qui provoque les larmes. Il écrit en effet: « Qui pouvait deviner la cause de mes larmes (...). Ces réflexions si bien placées m'agitèrent au point d'en pleurer » (I, 321).

³⁶ Cette clause ternaire, par son caractère péremptoire, montre clairement que le conflit se déplace. Un peu plus loin, pendant l'intervalle de deux jours que Zulietta a fixé pour une seconde rencontre, Jean-Jacques est à nouveau gagné par l'inquiétude. Mais on remarquera que le téton borgne est alors oublié au profit du premier obstacle, c'est-à-dire de l'impossibilité de résoudre l'énigme posée par l'image contradictoire d'une divinité déchue: « Néanmoins inquiet encore malgré que j'en eusse de concilier les perfections de cette adorable fille avec l'indignité de son état. »

³⁷ Baudelaire était aussi familier de ce mouvement, où l'image de la femme idéale se dégrade en monstre. On relira, dans *Les Fleurs du Mal*, *Les Métamorphoses du vampire*, ainsi que la pièce intitulée *Le Masque*. Signalons aussi cette remarque, dans les *Œuvres posthumes*, qui pourrait servir d'épigraphe à l'épisode vénitien: « L'homme qui voit dans sa maîtresse un défaut, un vice (physique?) imaginaire. Obsession. » Edition Crépet et Pichois, *Œuvres posthumes III*, p. 13.

³⁸ « *Zanetto, lascia le Donne, e studia la matematica.* » Ce nom de Zanetto nous fait revenir, après la scène dramatique du fiasco, au ton enjoué du début de l'épisode, qui s'annonçait comme paré de toutes les grâces d'une petite scène d'opéra: les amours de Zanetto et de Zulietta. Tout le récit est d'ailleurs riche en reparties spirituelles. Zulietta dira à Jean-Jacques, avant de lui accorder un nouveau rendez-vous, qu'il doit « avoir besoin de repos ». Le capitaine Olivet dit avec malice, au moment où la gondole de la courtisane approche du bateau: « Prenez garde à vous, voici l'ennemi. » Il ne croyait sans doute pas si bien dire!

³⁹ N'oublions pas qu'il se présente seul chez Zuletta, le lendemain de la rencontre sur le bateau, et qu'il prend un nouveau rendez-vous, auquel il se rend avec empressement: « Je courus, je volai chez elle à l'heure dite. »

⁴⁰ Rappelons ici ce qu'il nous dit au livre IV: « Je n'imaginai pas comment une fille et un garçon parvenaient à coucher ensemble; je croyais qu'il fallait des siècles pour préparer ce terrible arrangement » (I, 144).

⁴¹ Pour traduire le concept freudien de *Verleugnung*, Guy Rosato propose le terme de *désaveu*, ceux de *dénégation* ou de *déni* impliquant des connotations contradictoires (*Le Désir et la perversion*, p. 10).

⁴² Semblable en cela à la femme de Loth, figée dans un geste d'épouvante (la statue de sel), pour avoir vu ce qu'elle ne devait jamais voir. Le téton est, dans sa pointe agressive, fétichisé, ce qui permet de nier la castration de la femme. Le sein de Zuletta, par l'absence de l'attribut saillant, réactive l'angoisse et oblige Jean-Jacques à se reconnaître lui-même comme possesseur d'un pénis, donc non castré. Sur le *phallicisme féminin*, voir notre chapitre VI, note 17. On lira aussi, dans le *Vocabulaire de la psychanalyse* de Laplanche et Pontalis, les articles: complexe de castration, mère phallique, dénégalation. Sur les rapports entre l'image de la mère phallique et l'assimilation du pénis au sein, on se reportera à la contribution de Christian David publiée dans: *Recherches psychanalytiques nouvelles sur la sexualité féminine*, p. 78. Signalons enfin que le Dr René Laforgue, dans son étude qui remonte à 1927, cite longuement le texte de l'épisode vénitien, auquel il apporte un commentaire de quelques lignes: « Constatons que Rousseau est impuissant avec une femme. Ce n'est pas, pour parler son langage, « l'objet féminin », c'est-à-dire le vagin, qui l'attire et le fascine, mais le « téton borgne », c'est-à-dire le téton qui ressemble au pénis. Aussi perd-il chaque fois, au profit d'un rival, toutes les femmes auxquelles il s'est intéressé. Il se comporte en homme moralement châtré. Voudrait-il rendre au père ce qu'involontairement il lui a pris? Son super-ego l'arrête-t-il dans son développement viril et finit-il par le briser irrémédiablement? On doit se le demander » (*Psychopathologie de l'échec*, Payot, 1969, p. 125). Pour ce psychanalyste, comme on le voit, le téton borgne, pour être privé de mamelon (tétin), offre une plus grande ressemblance avec le pénis, et le trouble de Jean-Jacques serait à comprendre dans la perspective d'une homosexualité latente subitement confrontée à l'objet du désir. Pour nous, au contraire, c'est le *manque* de quelque chose d'essentiel, la mutilation monstrueuse qui est déterminante et déjoue les fantasmes du phallicisme féminin, sur lesquels son sentiment d'être essentiellement châtré prenait appui.

⁴³ « Un homme à elle »..., expression courante dans la langue de l'époque pour désigner un *domestique*.

⁴⁴ Ce *désir secret*, qui n'ose dire son nom (sinon par le détour de la métaphore: la nature « a mis dans ma mauvaise tête le poison de ce bonheur ineffable dont elle a mis l'appétit dans mon cœur »), les fantasmes sado-masochiques l'inverseront en recherche de ce *défaut secret*, qui finira par *empoisonner* Zuletta elle-même, à la façon d'un mal invisible qui contamine l'ensemble du corps et le rend *monstrueux*. Un tel renversement de la pulsion rappelle, à bien des égards, l'épisode du ruban volé, où Jean-Jacques, qui a de « l'amitié » pour Marion, finit par l'accuser de façon scandaleuse (« je l'accusai d'avoir fait ce que je voulais faire »). On se reportera à ce sujet aux dernières pages du chapitre XI.

⁴⁵ *Naissance de la psychanalyse*, PUF, 1956, p. 216.

⁴⁶ Nous ne pensons pas que l'acte sexuel ait été réellement accompli. Mais il faut reconnaître que Rousseau, qui dit souvent tout sauf l'essentiel dans ce domaine, ne fait rien pour lever nos derniers doutes. A l'instant où il découvre le « tétin

borgne », il est, semble-t-il, sur le point d'obtenir les « derniers dons », et le texte ne laisse guère de doute sur sa position : « au moment que j'étais prêt à *me pâmer sur une gorge* qui semblait pour la première fois souffrir la bouche et la main d'un homme... » Un peu plus loin, on voit la courtisane « se réajuster, *se redresser* ». On remarquera toutefois qu'en évoquant son désespoir du lendemain, quand il apprend que Zulieta est absente, il écrit : « Si je n'avais pas senti mon amour *en la possédant*, je le sentis bien cruellement en la perdant. » Mais il se peut que le verbe *posséder* ait été amené par le jeu de l'antithèse (posséder - perdre) et soit à prendre dans un sens assez général (avoir à soi, tenir dans ses bras).

⁴⁷ Certains aspects de l'épisode vénitien ont retenu l'attention des exégètes modernes, tels Lester G. Crocker (*Jean-Jacques Rousseau, The Quest*, The Macmillan Company, New York, 1968, pp. 158-159) ou Madeleine B. Ellis (*Rousseau's Venetian Story*, The John Hopkins Press, Baltimore, 1966, p. 136 sq). Pour Georges May (*Rousseau par lui-même*, Le Seuil, 1961, p. 142), le fiasco s'expliquerait « par le désaccord entre Zulieta réelle et Zulieta imaginaire ». Ce désaccord nous paraît avoir été élaboré après coup pour justifier l'inhibition; il ne saurait donc expliquer le fiasco. Avant d'être une idole *imaginaire*, Zulieta s'impose comme un trop-plein de *présence réelle*. C'est donc la rencontre avec la réalité qui oblige le désir à dériver vers des élaborations fantasmatiques. Ces trois interprètes auraient pu tirer plus grand profit des remarques pertinentes de Jean Starobinski, qui voit, dans la perte de l'énergie érotique, une automutilation que Rousseau s'inflige symboliquement, et dans le « téton borgne » un moyen d'imputer son échec à un obstacle extérieur (Jean Starobinski: *La transparence et l'obstacle*, Plon, 1957, et Gallimard, 1971, pp. 190-191).

CHAPITRE XVI

¹ « Qui que vous soyez qui voulez connaître un homme, osez lire les deux ou trois pages qui suivent, vous allez connaître à plein J.-J. Rousseau » (I, 320).

² C'est en rédigeant ses *Confessions* que Rousseau saisit à quel point une liaison quasi conjugale a force de témoignage. Parlant de la douce amitié qui unit son ami lyonnais, le chirurgien Parisot, à « sa chère Godefroi » (qui était sa gouvernante), il ajoute : « Rien ne montre mieux les vrais penchants d'un homme que l'espèce de ses attachements. Quand on avait vu la douce Godefroi, on connaissait le bon Parisot » (I, 281). A cet endroit, pressentant le parti que l'on pourrait tirer d'une telle maxime en l'appliquant à sa propre vie, il précise en effet en note qu'il serait injuste de « juger Socrate par sa femme Xantippe ». Mais s'il demande à son lecteur de se garder de « toute application injurieuse à (sa) femme », c'est qu'il n'ignore pas que ses ennemis peuvent, après sa mort, exploiter la naïveté de Thérèse et la faire parler. La note au bas de page, presque illisible dans le manuscrit de Genève, témoigne d'une inquiétude réelle à ce sujet : « Elle est, il est vrai, plus bornée et facile à tromper que je n'avais cru; mais pour son caractère, pur, excellent, sans malice, il est digne de toute estime, et l'aura *tant que je vivrai*. »

³ « Son logement était trop grand pour lui; il m'en offrit la moitié, je l'acceptai » (I, 337). Rousseau est encore chez Altuna le 25 février 1745 (C. C. II, 74).

⁴ A côté de la Sorbonne et proche du Luxembourg, sur l'emplacement actuel de la place de la Sorbonne.

⁵ Pendant trente-trois ans, nous l'avons vu, soit exactement la moitié de sa vie, la rencontre ayant eu lieu en mars 1745 (Courtois, *Chronologie critique*, p. 50, et Voisine, *Index* de l'édition Garnier, s. v. Levasseur).

⁶ *La transparence et l'obstacle*, p. 214.

⁷ Le terme est emprunté à Rousseau lui-même. A propos de son voyage en compagnie de la Merceret, il remarque: « Je n'imaginai pas comment une fille et un garçon parvenaient à coucher ensemble; je croyais qu'il fallait des siècles pour préparer ce terrible *arrangement* » (I, 144). A Venise, son ami Carrio lui propose d'entretenir une petite fille à frais communs: « il me proposa l'*arrangement* peu rare à Venise d'en avoir une à nous deux » (I, 323). Ce mot, qui suggère des dispositions juridiques, a le pouvoir de masquer la réalité sexuelle. Si Jean-Jacques veut parler de l'union des sexes avec plus de franchise, il se sert du terme *accouplement* (I, 16). Le masque est ainsi levé, mais ce n'est que pour mieux insister sur l'aspect bestial de la relation amoureuse.

⁸ C. G. XIX, 242.

⁹ « La petite, n'ayant d'autre appui que moi seul dans la maison, me voyait sortir avec peine, et soupirait après le retour de son *protecteur* » (I, 330-331). Ce rôle, qui s'explique par la différence des conditions, est fait pour donner de l'assurance à un timide comme Rousseau et permet, dans une certaine mesure, un dépassement des prédispositions masochiques. On se rappelle qu'Adolphe, le héros de Benjamin Constant, voit renaître sa passion pour Ellénore le jour où son père, ayant « pris des mesures pour qu'elle s'éloigne », désinvestit la femme de son pouvoir maléfique (ou phallique). « J'étais fier de la *protéger* », remarque Adolphe. « As-tu sur la terre un autre *protecteur*, un autre ami que moi ? », dit-il un peu plus loin (fin du chapitre V).

¹⁰ « Elle était timide; je l'étais aussi » (I, 330). Il se trouve dans la situation du timide qui découvre que d'autres peuvent être sensibles à son ascendant, semblable sur ce point au lièvre de la fable: *Oh! dit-il, j'en fais faire autant / Qu'on m'en fait faire! Ma présence / Effraie aussi les gens, je mets l'alarme au camp! / Et d'où me vient cette vaillance?* (La Fontaine, *Fables*, II, 14).

¹¹ Le palais du marquis Solaro, comte de Gouvon, existe encore. Il se trouve au numéro 11 de la via san Domenico, à Turin. Lors d'un récent passage dans cette ville, nous avons pu y lire la devise: *Tel fiert qui ne tue pas*. On sait qu'une tradition orale, conservée dans la famille Solaro, complète l'épisode des *Confessions* dans un sens qui rejoint ici notre propos: Jean-Jacques aurait ajouté: « Ce qui blesse sans tuer, c'est l'amour. » On se reportera à l'étude du commandant Emile Gaillard: *J.-J. Rousseau à Turin, Annales JJR XXXII*, 113. Jean Starobinski a tenu compte de cette tradition orale dans son étude sur *Le dîner de Turin* (*La Relation critique*, pp. 147, 149 sq.).

¹² O. C. II, 1215. *Le Léviite d'Ephraïm* peut nous aider à mieux comprendre ce qui est en jeu dans les conflits inconscients. Cette paraphrase de *Livre des Juges*, bien qu'elle présente un intérêt littéraire assez mince, n'en est pas moins un document exceptionnel par la fascination que son sujet exerça sur son auteur. L'instinct sexuel s'y exprime dans des actes non seulement agressifs, mais encore meurtriers. Que l'on se rappelle la sauvage brutalité de certains épisodes: celui de l'agression homosexuelle, qui pouvait éveiller des échos dans la mémoire de Rousseau, ou celui du dépeçage du cadavre de la concubine, où il n'est pas difficile de déceler des fantasmes sado-nécrophiles. L'idée de la possession physique se confond avec celle d'une pulsion destructrice: « O misérables, qui détruisez votre espèce par les plaisirs destinés à la reproduire » (II, 1214), crie le léviite aux « forcenés » de Guibea, qui assouissent leurs « féroces désirs » sur sa malheureuse compagne. Le souvenir de Suzanne Rousseau, victime des ardeurs de son époux retrouvé, est-il présent dans ce bref commentaire, qui est de l'invention de l'auteur? La situation de Jean-Jacques offre d'ailleurs d'autres ressemblances avec celle du léviite. Celui-ci avait déclaré à sa compagne, avant de l'emmener dans ses montagnes: « Je ne puis t'épouser selon la loi du Seigneur. Mais mon cœur est à toi; viens avec moi, vivons ensemble; nous

serons unis et libres; tu feras mon bonheur, et je ferai le tien » (II, 1219). Il est intéressant de remarquer que ces paroles font écho aux *Confessions*, où l'union avec Thérèse n'est garantie que par un engagement verbal: « Je lui déclarai d'avance que je ne l'abandonnerais jamais » (I, 331).

¹³ Louise-Alexandrine-Julie de Chenonceaux, née Rochechouart-Pontville, avait épousé à 20 ans Jacques-Armand Dupin de Chenonceaux, fils de Claude Dupin et de Louise de Fontaine. Elle était donc la belle-fille de M^{me} Dupin, la protectrice de Rousseau.

¹⁴ Parole vraie, si l'on tient compte de la disjonction affective (tendresse-sensualité) qui met Jean-Jacques dans l'impossibilité d'aimer celle qu'il désire. Mais on est autorisé à voir, dans une parole si dure et si visiblement forcée, un renversement du masochisme en sadisme, semblable à la pulsion agressive qui avait causé la perte de la pauvre Marion. La femme, en face de qui Jean-Jacques se sent contraint à la soumission, est une image aimée-haïe. Ce n'est pas sans vraisemblance qu'Edmond Gilliard peut écrire: « Thérèse seule était d'une matière assez quelconque pour libérer Rousseau du souci d'avoir, conjugalement, à compter avec quelqu'un. Nulle aspiration au partage d'âme; nulle amorce de passion. Décharge de toute obligation de fournir l'extase » (*De Rousseau à Jean-Jacques*, Lausanne, Mermod, 1950, pp. 69-70).

¹⁵ Jean Starobinski: *La transparence et l'obstacle*, p. 215.

¹⁶ On remarquera cependant qu'il avoue plus facilement le plaisir solitaire que les jouissances qu'il put connaître grâce à Thérèse.

¹⁷ Le terme d'*attachement* est celui que semble préférer Rousseau (I, 414, 415). Ce n'est pas sans raison qu'il compare l'union « conjugale » avec Thérèse à sa longue liaison avec M^{me} de Warens: « Je n'ai pas plus désiré de la posséder que Madame de Warens » (I, 414). Dans l'un et l'autre cas, la durée des relations sexuelles, parce qu'elle révélerait des vérités qu'il récuse, lui impose la plus grande discrétion.

¹⁸ Il s'agit du quatrième étage de l'Hôtel du Languedoc, rue de Grenelle-Saint-Honoré. Cette rue, avec la rue Plâtrière dont elle était le prolongement, correspond aujourd'hui à la rue J.-J. Rousseau. Les parents de Thérèse habitaient au sixième étage de la même demeure.

¹⁹ Jean-Jacques a toujours eu, par certains côtés, une âme d'enfant. On trouvera un autre exemple d'attitude défensive dans le *Deuxième Dialogue*, où l'auteur répond à ceux qui l'accusent d'être « un violateur de filles » (I, 898, et note de Rousseau au bas de page).

²⁰ Il fut aussi, nous venons de le voir, vivement touché par la grâce discrète de M^{me} de Chenonceaux, qui, victime de l'hostilité de sa belle-mère, « aimait mieux renoncer aux agréments de la société et rester presque seule dans son appartement que de porter un joug pour lequel elle ne se sentait pas faite » (I, 359). Lors de son séjour à Lyon (1740-1741), il revoit Suzanne Serre (dont il avait fait connaissance en 1731, alors qu'elle n'avait que onze ans), et cette fois « (son) cœur se prit, et très vivement » (I, 282). Il n'ose, vu la pauvreté de ses moyens d'existence, songer à l'épouser (« elle n'avait rien ni moi non plus »). Cependant, si des perspectives d'avenir plus brillantes s'étaient offertes à lui, peut-être aurait-il lié son sort à cette charmante fille, « qui laissa dans (son) cœur des souvenirs bien tendres » (I, 281). Dans une lettre du 5 décembre 1764, Suzanne Goncerut, la chère tante de Jean-Jacques, fait un lapsus significatif: songeant à Thérèse, elle envoie ses compliments à M^{lle} Serre: « Je remercie M^{lle} Serre de son souvenir, et la prie d'accepter mes compliments » (C. C. XXII, 170). A cette date, Rousseau croyait M^{lle} Serre morte depuis longtemps (I, 282). Sur cette jeune Lyonnaise, voir l'édition de la *Pléiade* (I, 1376) et l'*Index* de l'édition Garnier, s. v. *Serre*.

²¹ Pour l'exposé des faits et les problèmes qui en découlent, d'excellentes mises au point ont été faites, qui nous dispensent de reprendre la question. On consultera principalement les notes de l'édition de la Pléiade (*O. C. I*, 344, note 3; 345, note 1; 356, note 2; 558, note 1).

²² « Rousseau, au sens strict, ne veut pas plus avoir d'œuvre qu'il n'a voulu avoir d'enfants » (Jean Starobinski: *La transparence et l'obstacle*, p. 323). Pour l'épisode du Café du Grand-Commun, on se reportera à notre chapitre XIII, p. 158 sq.

²³ *C. G. XVIII*, 352. Rappelons ici la réponse que fit Rousseau au prince de Conti, curieux de savoir à qui était destiné le troisième couvert qu'il voyait sur la table: « Notre tiers, Monseigneur, lui dit Rousseau, est un autre moi-même. C'est un être qui n'est ni ma femme, ni ma maîtresse, ni ma servante, ni ma mère, ni ma fille, et qui est tout cela à la fois » (Casanova: *Mémoires*, Livre de poche, 1971, tome V, p. 299).

²⁴ L'attitude de Rousseau à l'égard d'Anet et de Wintzenried montre que la jalousie est un sentiment qu'il semble avoir ignoré. On peut consulter l'étude de Robert Osmont: « Jean-Jacques Rousseau et la jalousie », *Annales JJR XXXV*, 73-91.

²⁵ *C. C. IX*, 16; et *O. C. I*, 415.

²⁶ Son mari, au dire de Rousseau, la désignait du surnom de « lieutenant criminel » (*I*, 353).

²⁷ Comme le remarque Guyot: « Pendant les quatre premières années de la liaison, Thérèse continue à vivre avec ses parents, ce qui ne va pas pour les deux amants sans de multiples tracasseries » (*op. cit.*, p. 24). Après un certain temps passé à l'Hôtel Saint-Quentin, proche de la Sorbonne, Jean-Jacques prend une chambre garnie sur la rive droite, dans le but de se rapprocher de la famille Dupin, mais continue à payer « un autre loyer à l'extrémité de Paris tout en haut de la rue Saint-Jacques, où, quelque temps qu'il fit, (il allait) souper tous les soirs » (*I*, 342). Ce dernier domicile est-il celui de la famille Levasseur? On peut se poser la question. Ce qui est certain, c'est que Rousseau occupa diverses chambres sur la rive droite, alors que Thérèse et sa famille logeaient sur la rive gauche. Mais les faits, tels qu'ils se présentent dans *Les Confessions*, restent assez confus. Courtois, dans une étude déjà ancienne, a essayé de démêler ce problème difficile: *Les domiciles de Rousseau à Paris*, publié dans les *Mélanges d'histoire littéraire et de philologie offerts à M. Bernard Bouvier*, Genève, 1920.

²⁸ Les intimes, tels Grimm et Diderot, n'ignorent rien de la vie de leur ami. Mais Jean-Jacques nous donne l'impression de chercher parfois à brouiller les pistes. Ainsi l'accroissement du ménage Levasseur est exprimé en ces termes: « Nous étions deux, même quatre, ou pour mieux dire nous étions sept ou huit » (*I*, 340).

²⁹ Il y a un cas où Rousseau éprouve devant son père cette « sottise honte », c'est en juillet 1730, alors qu'il voyage en compagnie d'Anne-Marie Merceret. Celle-ci, qui est son aînée de deux ans, n'est aucunement sa maîtresse, mais elle pourrait passer pour l'être. C'est sans doute la raison pour laquelle il se présente d'abord seul chez son père: « Je laissai la Merceret à l'auberge et je l'allai voir à tout risque » (*I*, 144-145). Par la suite il a bien fallu que la présentation ait lieu, puisque le récit se termine par cette remarque: « J'ai su depuis qu'il eut de ma compagne de voyage une opinion bien injuste, et bien éloignée de la vérité, mais du reste assez naturelle. » De cette dernière remarque, on peut déduire qu'Isaac Rousseau a précisément supposé ce que son fils redoutait par-dessus tout: que la Merceret était une fille sans moralité et qu'elle ne mettait pas grand prix à sa vertu. Cette rencontre de 1730 est

importante, puisque c'est la première qui eut lieu depuis le départ de Genève. Jean-Jacques avait d'autres raisons de craindre cette visite: son apostasie, et la présence d'une marâtre qu'il n'aime pas.

³⁰ Cette nièce, née en 1727, avait six ans de moins que Thérèse. L'intimité qui rapproche les deux parentes a peut-être fourni certains traits au tableau des deux cousines dans *La Nouvelle Héloïse*, Première partie, lettre 38 (*O. C. II*, 115).

³¹ Souligné par Rousseau.

³² « Il (Diderot) l'épousa toutefois: ce fut fort bien fait s'il l'avait promis. Pour moi qui n'avais rien promis de semblable, je ne me pressai pas de l'imiter » (*I*, 347).

³³ « Le père de Thérèse était un vieux bonhomme très doux, qui craignait extrêmement sa femme, et qui lui avait donné pour cela le surnom de Lieutenant-criminel, que Grimm, par plaisanterie, transporta dans la suite à la fille » (*I*, 353). Cette remarque peut être complétée par une note de Rousseau, placée à la fin du livre IX:

« M. Levasseur, que sa femme menait un peu rudement, l'appelait le Lieutenant-criminel. M. Grimm donnait par plaisanterie le même (nom) à la fille; et, pour abrégé, il lui plut d'en retrancher le premier mot » (*I*, 482).

³⁴ Pour saisir le plaisir que Jean-Jacques pouvait trouver à vivre à distance et à se sentir chaque soir attendu, on lira ce que Jean Starobinski écrit sur le thème de l'accueil et du retour, *La transparence et l'obstacle*, p. 153 sq.

³⁵ Pour la date de naissance des trois premiers enfants, on se reportera à la note de Leigh, *C. C. II*, p. 145, note a.

³⁶ *O. C. I*, 343-344.

³⁷ En mars 1750, Jean-Jacques vit toujours seul, comme il le déclare à M^{me} de Warens dans la lettre du 12 mars 1750, *C. C. II*, pp. 128 et 129, note h.

³⁸ La rue Plâtrière et la rue de Grenelle-Saint-Honoré qui en était le prolongement forment aujourd'hui la rue Jean-Jacques Rousseau.

³⁹ Sur les commérages de M^{me} Levasseur et sur la décision de Jean-Jacques de se faire copiste de musique, voir *O. C. I*, 358 et 363.

⁴⁰ Le texte des *Confessions* est ici assez dur pour la mère de Thérèse, qui, se sentant « surchargée » n'aurait cessé de prier Jean-Jacques de la « débarrasser », (*I*, 398) du vieillard, qui avait plus de quatre-vingts ans. Comme celui-ci mourut en 1754, très peu de temps après avoir quitté sa famille, on peut supposer que la séparation eut lieu la même année. Voir Voisine, *Index* de l'édition Garnier, s. v. Levasseur (Marie) et Levasseur (Jean-François).

⁴¹ Dans *Les Confessions*, c'est au début du livre IX (*I*, 421), dans les pages qui précèdent immédiatement la résurrection du passé idyllique et les premières visites de M^{me} d'Houdetot, qu'il est question pour la première fois du « refroidissement » de Thérèse. Mais ici encore c'est dans un aveu différé, au début du livre XII, que l'auteur s'explique sur l'« attédissement » (*I*, 594) ou le « refroidissement » (*I*, 595) de Thérèse à son égard, et qui serait, selon lui, contemporain de la décision qu'il a prise de se « condamner à l'abstinence ». Comme il dit observer cette dernière règle « avec plus de constance depuis trois ou quatre ans » (*ibid.*), et que les événements rapportés au début du livre XII datent de 1762, il faut croire que la perte de l'intimité entre les deux amants remonte à 1758 ou 1759.

⁴² On lira à ce sujet l'enquête de Jean-François De Luc, dont une copie est conservée à la BPU de Genève. Cet horloger genevois, qui fit la connaissance de Rousseau en 1754, fut chargé, semble-t-il, de s'informer sur la pureté des mœurs de l'écrivain. Il se serait livré à une sorte d'enquête, dont il se proposait peut-être

de soumettre les résultats au Consistoire. Voici sa conclusion : « M. Rousseau n'avait point encore participé au sacrement de la Sainte-Cène, mais se trouvant dans sa patrie, il me témoigna qu'il souhaitait d'y être admis. Entre les membres du Consistoire à qui je m'adressai pour cela, il y en eut qui s'en faisaient scrupule, parce que M^{lle} Levasseur couchait dans sa chambre. Je l'en avertis, et voici quelle fut sa réponse : « Si ma situation était connue de ces personnes, elles seraient convaincues que je suis absolument hors d'état de réaliser leurs soupçons. Je souffre, ajouta-t-il, depuis longtemps les plus cruelles douleurs d'une rétention d'urine incurable, causée par une excroissance dans l'urètre qui bouche ce canal à tel point que les bougies, même de Daran, n'ont jamais pu s'y introduire. »

Ce document retiendra l'attention pour une autre raison également : il nous présente une version différente de la rencontre avec Thérèse, sans aucun doute romancée, mais imaginée de façon parfaitement conforme à la psychologie de Jean-Jacques. Comme De Luc affirme tenir ces informations de Thérèse (« c'est d'elle-même que je tiens ces détails »), il faut bien supposer que celle-ci n'a fait que se conformer scrupuleusement aux instructions reçues de Rousseau. A en croire ce récit, tout s'expliquerait par la maladie : l'écrivain serait tombé malade chez M^{me} Dupin, qui aurait fait appel à M^{me} Levasseur pour le soigner. Celle-ci, pour s'acquitter plus aisément de sa tâche, aurait installé le malade chez elle, où il aurait continué à demeurer après sa guérison. Quant à Thérèse, qui vivait alors chez une sœur, elle fut victime d'un accident, qui l'oblige à garder le lit. Apprenant ce malheur, Rousseau demande à M^{me} Levasseur de la transporter chez elle et promet de rendre à la fille tous les soins qu'il a reçus de la mère. La reconnaissance est contagieuse, et Thérèse promet à son tour de servir son bienfaiteur jusqu'à sa mort.

On remarquera que cette version romancée paraît bien avoir été imaginée par l'auteur des *Confessions*, qui présente la vraie rencontre en termes assez proches : « Là m'attendait la seule *consolation* réelle que le Ciel m'ait fait goûter dans ma *misère* et qui seule me la rend supportable » (I, 330). Nous sommes là en présence d'une situation-archétype, qui nous renvoie aux femmes-infirmières (M^{me} de Warens, M^{me} de Larnage) et au premier objet d'amour, tante Suzon, qui porte la responsabilité d'avoir *sauvé* son neveu : « Chère tante, je vous pardonne de m'avoir fait vivre » (I, 8). On trouvera le rapport de Jean-François De Luc dans la *Correspondance* (C. C. III, pp. 325-326).

⁴³ Lettres à M^{me} Delessert du (?) août 1768 (C. G. XVIII, 279) ; à M. Laliaud du 31 août (*ibid.*, 285) ; à M^{me} Boy de La Tour du 2 septembre (*ibid.*, 290) ; à M. Du Peyrou du 26 septembre (*ibid.*, 328).

⁴⁴ L'épisode de Sara et d'Abraham en Egypte (*Genèse*, 20, 10 sq.) est repris sous forme de « doublet » dans l'épisode d'Abraham à Gêrar (*Genèse*, 20, 1 sq.). Au moment du « mariage », il y a une année que Rousseau, devenu M. Renou, se fait passer pour le frère de Thérèse, devenue M^{lle} Renou.

⁴⁵ Ici encore, la femme est sacrifiée à la violence mâle pour sauver la vie de l'homme au cœur pur. Abraham abandonne Sara aux officiers de Pharaon, comme le lévite d'Ephraïm livre sa concubine à la concupiscence des hommes de Guibea. Ainsi toujours se répète le geste par lequel l'innocente Marion fut accusée devant l'imposante assemblée de Turin. Le pouvoir que certaines femmes détiennent se transmet à leur nom, qui semble jouer pour Rousseau le rôle de talisman. Il est en effet curieux de constater que celui-ci, pour échapper aux poursuites de ses ennemis, adopte, de juin 1767 à janvier 1770, le pseudonyme de Renou, qui est le nom de sa belle-mère, née Marie Renoux (ou Renoult). Nous avons vu également (chapitre XII) qu'au moment de la fuite de Montmorency, il fut tenté, en passant à Dijon, de signer du nom de sa propre mère, née Suzanne Bernard (C. C. XI, 99).

⁴⁶ Saint-Preux, le lendemain de la « nuit inconcevable » (*O. C.* II, 148) où son amour se voit récompensé, écrit à Julie: « O ma charmante maîtresse, ô mon épouse, ma sœur, ma douce amie! que j'aurai peu dit pour ce que je sens, après avoir épuisé tous les noms les plus chers au cœur de l'homme! » (*ibid.*, 149). Mais si, dans la fiction romanesque, l'amour est vécu jusqu'à la possession physique, dans la réalité l'amant de M^{me} de Houdetot reste en deçà des « derniers dons » et se contente des seuls noms de « sœur » et de « douce amie ». On aura d'ailleurs l'occasion de voir que *La Nouvelle Héloïse* se développe comme si la « faute » n'avait jamais été commise.

⁴⁷ On se reportera à l'étude de Robert Osmont: *Jean-Jacques Rousseau et la jalousie*, *Annales JJR* XXXV, 73-91.

⁴⁸ Il est vrai que Rousseau, par l'extrême pudeur de ses sentiments à l'égard de Thérèse, pouvait passer pour indifférent. Il aimait aussi à marcher seul derrière le carrosse; à l'étape, il quitte même ses compagnons de voyage, prétextant une « violente migraine » qui l'oblige à se mettre au lit sans avoir soupé. Un tel comportement pouvait donner le change et être compris comme une invite, une façon de laisser le champ libre. On peut aussi se demander jusqu'où alla l'intimité entre Gauffecourt et M^{me} de Warens, l'un et l'autre donnant si peu de prix à ce que d'autres, comme Jean-Jacques, appellent pudeur et pureté des mœurs.

⁴⁹ « Pour ne pas exposer Thérèse » est une expression ambiguë. Jean-Jacques peut en effet *exposer* sa compagne au mépris de Gauffecourt de deux façons: en montrant l'empressement qu'elle met à dénoncer une faiblesse humaine et trahir l'ami, qui croyait pouvoir compter, sinon sur des faveurs, du moins sur plus de discrétion. Ou en révélant, par sa subite jalousie, qu'il vit en concubinage avec elle. Dans ce cas, les sentiments qu'il se voit obligé de « receler au fond de (son) cœur » sont ceux, tendres, qu'il éprouve pour Thérèse. Quoi qu'il en soit, le problème reste inchangé: l'obligation de se taire se présente à Jean-Jacques comme une occasion inespérée de ne rien faire *contre Gauffecourt*. On peut aussi remarquer que, même si Thérèse n'avait été que sa « gouvernante », il pouvait la mettre à l'abri des entreprises d'un « satyre » sans compromettre sa réputation de femme non mariée.

⁵⁰ « Il n'a cessé de m'aimer qu'en cessant de vivre, et notre amitié n'a fini qu'avec lui » (I, 212). Gauffecourt mourut en 1766: l'événement est donc contemporain de la rédaction du livre V des *Confessions*.

⁵¹ Beaucoup de ses amis furent des « débauchés ». Altuna, l'homme aux mœurs irréprochables, fait exception. Mais rappelons que Venture, pour qui Jean-Jacques éprouve un véritable « engouement », était « un aimable débauché » (I, 125). La tendre amitié pour Sauttersheim, compromise un moment par la grossesse d'une servante d'auberge, triomphe finalement de l'adversité, et le jeune Hongrois, quoique coupable, se voit innocenté par son ami, qui écrit peu après avoir appris sa mort prématurée (1767): « Je ne cesserai jamais de croire qu'il était bien né, et que tout le désordre de sa conduite fut l'effet des situations où il s'est trouvé » (I, 618).

⁵² Lettre du 31 août 1768. La « pure fraternité », si elle dure depuis 13 ans, date donc de 1755 (*C. G.* XVIII, 285).

⁵³ Ce voyage eut lieu en janvier-février 1766. A cette date, Boswell avait 26 ans et Thérèse 45. Dans son excellent *Plaidoyer pour Thérèse Levasseur* (Neuchâtel, 1962), qui met un terme au torrent de propos injurieux ou calomnieux qu'une certaine critique se plaisait à déverser sur l'épouse indigne, Charly Guyot établit les faits avec objectivité. Il croit pouvoir affirmer que Thérèse était encore fidèle à la date où elle repousse avec indignation les propositions galantes de Gauffecourt: « Non! la Thérèse de 1754 n'est pas infidèle à Rousseau » (p. 49). Sur ce point, Marcel Raymond se montre moins affirmatif, tout en reconnaissant qu'il a « quelque peine à fonder (son) scepticisme » (*Annales JJR* XXXVI, 397).

⁵⁴ « J'institue et nomme mon unique héritière et légataire universelle Thérèse Levasseur, ma gouvernante », peut-on lire dans le testament fait à Môtiers-Travers en 1763 (*O. C. I*, 1222, et fac-similé du manuscrit dans l'ouvrage de Guyot, p. 88).

⁵⁵ *Mémoires de Monsieur de Champagneux*, cités par Gabriel Faure, *Jean-Jacques Rousseau en Dauphiné*, Grenoble, Jules Rey éditeur, 1923, pp. 40-42; Charly Guyot, *op. cit.*, p. 114.

⁵⁶ *C. G. XVIII*, 285.

⁵⁷ *C. G. XVIII*, 352.

⁵⁸ Ceux qui étaient les intimes de Rousseau au début de sa liaison avec Thérèse, tels Grimm, Diderot et M^{me} d'Epinay, ainsi que ceux à qui l'abandon des enfants a été révélé dans des lettres qui nous sont parvenues (lettres du 20 avril 1751 à M^{me} de Francueil, du 12 juin 1761 à la maréchale de Luxembourg, du 26 février 1770 à M. de Saint-Germain).

⁵⁹ Dès 1768, Rousseau écrit « ma femme » pour désigner Thérèse. Mais il continue à se cacher sous le pseudonyme de Renou, et pour les autres sa compagne est M^{me} Renou. Dès janvier 1770, tous deux prennent le nom de Rousseau (Guyot, *op. cit.*, p. 123). Après la mort de son mari, Thérèse signe officiellement: M^{lle} Levasseur, veuve (de) Jean-Jacques Rousseau (*ibid.*, pp. 149, 171).

CHAPITRE XVII

¹ Ce thème a été développé par Jean Starobinski (*La transparence et l'obstacle*, p. 159).

² On se reportera au chapitre XIV, pp. 190-191.

³ Le récit de cette « crise » du 24 février 1776 se trouve dans l'*Histoire du précédent écrit*, *O. C. I*, 978-980.

⁴ La *Lettre à Christophe de Beaumont* (*O. C. IV*, 925-1007), qui date des derniers mois de 1762, ne fait allusion à la crise de Vincennes qu'en quelques mots. Mais elle est le premier récit à présenter en termes dépréciatifs l'événement qui a fait de Rousseau un écrivain: « Une misérable question d'Académie m'agitant l'esprit malgré moi me jeta dans un métier pour lequel je n'étais point fait » (*O. C. IV*, 927). Le *Deuxième Dialogue* reproduira à peu près ce début: « Une malheureuse question d'Académie... » (*I*, 828).

⁵ Lettre du 14 septembre 1745 (*C. C. II*, 87) et *O. C. II*, 1882.

⁶ *O. C. II*, 94-95.

⁷ *O. C. II*, 1846.

⁸ *C. C. II*, 113.

⁹ Faut-il parler ici d'*agressivité*? Face à M. de Montaigu, les sentiments agressifs étaient indiscutables: Jean-Jacques, certain de sa supériorité intellectuelle, prenait visiblement plaisir à humilier l'illustre incapable. Mais avec Rameau, dont l'autorité et les compétences sont bien établies, Rousseau est obligé de mobiliser toutes les ressources de son savoir; le fait d'utiliser les armes que lui fournit son « magasin d'idées » est le signe d'une conversion à une conduite offensive: nous parlerions dans ce cas de *combativité*.

¹⁰ Les *Pensées philosophiques* en 1746, les *Bijoux indiscrets* en 1748, la *Lettre sur les aveugles* en 1749.

¹¹ Selon Courtois et Voisine (édition Garnier, 410, note 2), les fragments du *Persifleur* furent écrits entre 1746 et 1749. On se reportera à l'étude de Marcel Raymond: *Jean-Jacques Rousseau, la quête de soi et la rêverie*, p. 31 sq. Une étude récente de Jean-Pierre Le Boulter, *Jean-Jacques Rousseau journaliste: Le Persifleur*, fait observer que c'est abusivement que l'on cite ce texte, comme s'il avait une valeur autobiographique. Il importe d'attribuer les « âmes hebdomadaires » au « persifleur », non à Rousseau (*Revue des sciences humaines*, N° 153, I-1974).

¹² *Lettres à Sophie Volland*, Gallimard, 1938, I, 45: « La tête d'un Langrois est sur ses épaules comme un coq d'église en haut d'un clocher. »

¹³ A 3 kilomètres à l'est de Vincennes.

¹⁴ Il devait accepter cette interprétation d'autant plus volontiers qu'elle le dispensait de juger un père qui l'avait abandonné à dix ans.

¹⁵ C'est bien l'adresse qu'il indique à la fin du livre VII (I, 347). Cette rue, qui était située entre le Louvre et le Palais-Royal, couperait aujourd'hui à angle droit la rue de Rivoli, dans le prolongement de la rue de Valois, et pénétrerait à l'intérieur du Louvre, dont la galerie septentrionale n'était pas encore construite.

¹⁶ Ce texte est celui du *Mercure de France* d'octobre 1749. Celui que donnent *Les Confessions* est un peu différent: « Si le progrès des sciences et des arts a contribué à corrompre ou à épurer les mœurs? » (I, 351).

¹⁷ L'extase que connut Pascal, la nuit du 23 novembre 1654 (notée sur le parchemin auquel la tradition a donné le nom de « Mémorial ») est sans doute de nature fort différente. Mais une ressemblance significative est à relever: l'homme de science qu'est Blaise Pascal y note la durée avec un souci d'objectivité remarquable: « Depuis environ dix heures et demie du soir jusques environ minuit et demi... » (*Pensées et opuscules*, édit. Brunschvicg, Hachette, 1951, 142-143).

¹⁸ Lettre perdue, que Leigh signale à sa place dans la correspondance (C. C. II, 120). La scène des « Sabines » à laquelle nous venons de faire allusion a été analysée dans notre chapitre II. Rappelons que François Rousseau avait été emprisonné, et que le plaisir que son cadet a sans doute pris à voir s'éloigner ce trouble-fête a pu contribuer à augmenter la culpabilité. L'emprisonnement de Diderot lui fournit l'occasion de prouver son innocence.

¹⁹ O. C. I, 55 et var. b.

²⁰ Altuna quitta Paris au printemps de 1745, mais Rousseau continue à correspondre avec lui (C. C. II, 88).

²¹ Dans la maison de campagne que ce prince avait louée à Fontenay-sous-Bois, où il s'installe avec sa suite en avril 1749.

²² « Un complexe se dénoue (complexe d'infériorité, d'échec), tandis que s'accomplit sur le plan spirituel une délivrance » (O. C. I, 1428).

²³ Jacques Borel rapproche aussi les larmes de Rousseau des « pleurs de joie » de Pascal. *Jean-Jacques, le plus aimant des humains*, *Les Cahiers du Chemin*, N° 20, 15 janvier 1974, p. 49.

²⁴ Pour cet épisode, on se reportera à notre chapitre X, note 11. On remarquera qu'ici aussi la régularité des visites est un signe de fidélité exemplaire. Rappelons qu'il allait voir Diderot à Vincennes « tous les deux jours au plus tard » (I, 350).

²⁵ C. C. II, 113. Jean Guéhenno ne croit pas ici à l'agressivité de Jean-Jacques: « De fait, Rameau, loin d'être maltraité dans ses articles est constamment cité comme l'autorité la plus considérable » (*Jean-Jacques, En marge des Confessions*, Grasset, 1948, I, 265). Mais Leigh a depuis établi le contraire: si le texte imprimé de ces

articles ne témoigne pas d'une grande animosité, c'est qu'il a été édulcoré à la demande de d'Alembert, dont Jean-Jacques se félicite, dans la lettre du 26 juin 1751, d'avoir suivi les avis modérateurs (C. C. II, 114, note *d* et p. 159). Sur la querelle avec Rameau, on consultera : O. C. I, 333-334 et C. C. II, 88, note *e*. Rousseau attaquera Rameau dans la *Lettre à Monsieur Grimm* (1752), l'un des rares ouvrages anonymes qu'il ait écrits.

²⁶ Fac-similé in : C. G. I, 351 sq. Rappelons l'intérêt de l'*Avertissement*, où Rousseau trouve dans la maladie une excuse à ses ambitions d'auteur. Ce thème ne va pas tarder à reparaitre dans la vie de l'écrivain.

²⁷ C. C. II, 134, note *c*.

²⁸ Nous empruntons cette expression à Jean Delay, qui l'emploie à propos des trois crises de larmes ou *Schaudern* qu'André Gide connut dans son enfance (*La Jeunesse d'André Gide*, I, 175). La crise de larmes de Rousseau peut aussi être comprise, en son principe, comme une *abréaction*, concept que le *Vocabulaire de la psychanalyse* définit en ces termes : « Décharge émotionnelle par laquelle un sujet se libère de l'affect attaché au souvenir d'un événement traumatique, lui permettant ainsi de ne pas devenir ou rester pathogène. » C'est parce que la *réaction* à un événement ne s'est pas produite au bon moment que l'affect, refoulé dans l'inconscient, reste enfoui dans les « limbes » de la mémoire. Pour que l'énergie « gelée » soit libérée, il faut parfois un concours de circonstances exceptionnelles. Ce qui eut pour Jean-Jacques un effet traumatisant, ce ne fut pas seulement la dislocation de la famille, mais, avant cette expulsion du paradis terrestre, la difficulté d'établir avec ce père une relation qui ne fût pas « jouée ». De toute façon, l'affect ne passe pas. Mais le jour où Rousseau donne la parole à Fabricius, c'est que la communication a été rétablie, et qu'une part de ce qui n'avait pu s'y exprimer est enfin *vécu* : les larmes sont le signe d'une décharge émotionnelle d'une grande intensité. Jean-Jacques retrouve le bonheur *innocent* de la rue de Coutance, antérieur au départ d'Isaac qu'il comprenait obscurément comme une punition pour une faute impossible à saisir (ce qui renforçait le sentiment de culpabilité).

²⁹ Tout prédisposait Rousseau à un tel renversement de la vapeur. On remarquera que le ton du censeur vertueux (celui de Fabricius) apparaît déjà dans la lettre à M^{me} Dupin, que Leigh date du 22 mai 1749. Il accepte de se charger de l'éducation de M. de Chenonceaux, le fils de sa protectrice, mais fait savoir que son élève trouvera en lui « un homme droit et franc qui lui dira la vérité sans aigreur et sans flatterie » (C. C. II, 115).

³⁰ « Le parti que j'ai pris d'écrire et de *me cacher* est précisément celui qui me convenait » (I, 116). Rappelons aussi que Rousseau aurait « donné tout au monde » pour voir représenter le *Devin* « à (sa) fantaisie, à portes fermées » (I, 375).

³¹ O. C. III, 1238. Le nom de l'auteur n'apparaîtra pas dans l'édition originale, mais le *Mercury* de décembre 1750, qui en annonce la publication, l'attribue à « M. Rousseau de Genève » (*ibid.*, 1854). L'édition originale, que les annotateurs de la Pléiade datent de novembre 1750, n'aurait paru que le 8 janvier 1751 selon Leigh (C. C. II, 135-136). Dans un ouvrage récent, Claude Pichois écrit : « C'est à partir de novembre que Jean-Jacques assume de façon tout à fait publique la paternité du *Discours* » (*Jean-Jacques entre Socrate et Caton*, textes inédits de Jean-Jacques Rousseau, publiés par Claude Pichois et René Pintard, Paris, Corti, 1972, p. 36, note 3).

³² Ovide, *Tristes*, X, 37. Cette épigraphe figure à la page de titre de l'imprimé, dès la première édition. Le manuscrit envoyé à l'Académie de Dijon a été perdu.

³⁸ *Mais moi, qui connais peu les usages de France, Moi, fier républicain que blesse l'arrogance...* (O. C. II, 1130). Rappelons que cette épître date probablement de 1741. Elle fut publiée dans le *Journal de Verdun* de mars 1743.

³⁹ Dans la *Lettre à d'Alembert* (édit. Fuchs, Droz, p. 21), c'est Jean Chrysostome qui est qualifié de « barbare » à deux reprises. Mais l'emploi est ironique et fait allusion à la supériorité de cet étranger sur les Romains de la décadence. « Le Barbare avait raison », précise l'auteur de la *Lettre*.

⁴⁰ La lettre à M. de Conzié, publiée pour la première fois en 1962, est d'un style visiblement élaboré. L'auteur y développe les idées que lui inspire le système philosophique de Pope. En voici la conclusion, qui intéresse notre propos : « J'espère, Monsieur, qu'en prenant ma franchise dans le sens où je vous l'offre, elle n'aura rien qui vous déplaie, et que vous la pardonneriez à un homme qui parle par expérience, et qui a eu plusieurs fois occasion de dire comme Ovide chez les Sarmathes : *Barbarus hic ego sum, quia non intelligor illis* : // *Et rident stolidi verba latina Getae* » (C. C. I, 139). Ce dernier vers peut être traduit : « Et, stupides, les Gètes se rient de mon latin. » Ce peuple, que Rousseau assimile aux Sarmathes, habitait les bords de la mer Noire, et c'est au milieu d'eux qu'Ovide passa les sept dernières années de sa vie. Rappelons enfin que le premier de ces deux vers sera à nouveau placé en tête des *Dialogues*.

⁴¹ Les anecdotes concernant Fabricius se trouvent dans la *Vie de Pyrrhus* (20, 1, sq.). Rousseau lisait Plutarque dans la traduction de Jacques Amyot, comme le prouvent les nombreuses citations qu'il fait de cet auteur, ainsi que cette remarque, qui ne figure que dans le manuscrit de Neuchâtel : « Le style d'Amyot me dégoûta de celui de La Calprenède... » (I, 9, var. b).

⁴² Plutarque, *Vie de Pyrrhus*, 20, 7.

⁴³ O. C. III, 118.

⁴⁴ Que l'on se rappelle l'audace dont il fait preuve à Lausanne, quand il se prend pour un nouveau Venture, ou à Berne, quand il plaide la cause de l'archimandrite. Au moment où il voit s'organiser dans son esprit toutes les idées qu'il opposera à la société frivole dont il a cru partager les goûts, il ressent avec force le désir de combattre. Mais l'énergie érotique, qu'il assimile toujours à une puissance anarchique et destructrice, lui paraît d'une violence tolérable, puisque, s'engageant dans une voie ouverte et permise à la *raison*, elle s'universalise dans un discours sur le mal social. Ainsi le mouvement *passionnel* qui a réveillé les violences inassouvies qui sommeillaient en lui donnera à la démonstration philosophique son style *passionné*, et l'interprétation de l'histoire lui masquera le rôle que joue, dans cet événement pathétique, sa propre histoire. On a déjà eu l'occasion de voir le parti que Jean-Jacques a pu tirer, à Chambéry, des échecs, qui lui permettent de libérer, à l'égard d'un homme qu'il n'aime pas, des sentiments agressifs qui lui paraissent autorisés par les conventions du *jeu*. On se reportera à notre chapitre XIV, p. 197.

⁴⁵ En agissant ainsi, il ne faisait aussi que suivre le conseil que lui avait donné, dès son arrivée à Paris, le père Castel (I, 289).

⁴⁶ « J'entendais autour de moi un chuchotement de femmes qui me semblaient belles comme des anges, et qui s'entredisaient à demi-voix : cela est charmant, cela est ravissant ; il n'y a pas un son là qui ne parle au cœur. Le plaisir de donner de l'émotion à tant d'aimables personnes m'émut moi-même jusqu'aux larmes, et je ne les pus contenir au premier duo, en remarquant que je n'étais pas seul à pleurer » (I, 378-379).

⁴³ O. C. III, 14. On remarquera cependant que ce mouvement ascendant vers une parole forte (le discours antique) ne va pas sans une certaine ambiguïté, puisqu'il rend possible un mouvement inverse: au moment où Rousseau, se croyant investi des pouvoirs du *père*, condamne les mœurs relâchées des sociétés trop civilisées, il se retourne vers le passé de l'humanité, et ce regard rétrospectif lui permet de découvrir la pureté des origines et celle de sa propre *enfance*.

⁴⁴ Le retour à un comportement infantile peut être rapproché de l'épisode du dîner de Turin, où le *geste maladroit* (eau répandue sur M^{lle} de Breil) annule le bénéfice de la *parole victorieuse* qui l'a précédé. Voir à ce propos l'étude de Jean Starobinski, *La Relation critique*, pp. 131 sq. Il est vrai que Rousseau, semblable à beaucoup de ses contemporains, n'éprouve aucune gêne à s'abandonner à de telles effusions, où il voyait au contraire la manifestation d'une âme trop sensible. Il nous rappelle que les romans lus dans son enfance lui ont « fait verser des seaux de larmes » (I, 1134). Mais la lecture d'une œuvre romanesque se prête mieux que celle des *Vies* de Plutarque à ce genre d'émotions.

⁴⁵ On remarquera l'insistance avec laquelle Rousseau précise le lieu où l'inspiration a laissé trace. La prosopopée de Fabricius a été écrite « en crayon sous un chêne » (I, 351). Dans la *Lettre à Malesherbes*, cette précision devient leitmotiv: « sous un des arbres de l'avenue (...) sous cet arbre (...) sur le lieu même » (I, 1135-1136). Diderot, à qui Rousseau fait savoir le jour même la révélation dont il a été l'objet, l'encourage à « donner l'essor à (ses) idées » (I, 351). C'est ainsi que l'essentiel de l'inspiration est récupéré après coup, mais, nous dit Jean-Jacques, « dès cet instant je fus *perdu* » (I, 351).

⁴⁶ Jean Starobinski pense que l'on est autorisé à voir, dans le verre d'eau renversé sur M^{lle} de Breil, « un équivalent orgasmique » (*La Relation critique*, p. 132). La même expression ne serait pas déplacée ici pour définir l'irruption de l'énergie érotique dans la crise de larmes de 1749. Si tout le bénéfice de l'inspiration eût été *perdu* sur place, le sentiment d'échec eût été proche de celui que peut donner l'*éjaculation précoce*, dont nous avons parlé dans le chapitre XV. Au moment de la rédaction du *Discours*, les *risques de perte* se présenteront à nouveau. C'est dans son lit et les yeux fermés que Rousseau peut méditer et retourner les périodes dans sa tête. Mais s'il se lève pour rédiger, tout se brouille à l'instant où sa plume rencontre la page vierge: « Le temps de me lever et de m'habiller me faisait tout *perdre*, et quand je m'étais mis à mon papier, il ne me venait presque plus rien de ce que j'avais composé » (I, 352).

⁴⁷ Est-ce pour cette raison que les paroles qu'il prête à Fabricius préfigurent, de façon qui peut surprendre, celles qu'il adressera lui-même, en avril 1776, dans un moment de crise aiguë où il semble *aliéné*, *A tout Français aimant encore la justice et la vérité*: « Français! Nation jadis aimable et douce, qu'êtes-vous devenus? Que vous êtes changés pour un étranger infortuné (...) Quittez ce vieux nom de Francs; il doit trop vous faire rougir » (I, 990). Le ton est apparemment le même, mais l'auteur a perdu ce pouvoir « phallique » dont il se sentait investi en 1749. L'équilibre des forces en présence (désir de revendication virile et culpabilité) est à nouveau rompu. Sur la route de Vincennes, Jean-Jacques s'était métamorphosé en *juge*. Dans le *Billet circulaire* de 1776, il cherche à savoir par qui il a été condamné: « ... qu'on m'apprenne enfin quels sont mes crimes, et comment et par qui j'ai été *jugé*! » (I, 990). « Je vois beaucoup d'exécuteurs, mais je n'ai point aperçu de juge » (I, 991, note). Cela nous montre à quel point l'éros victorieux de la route de Vincennes restait, malgré la force irrésistible qui renverse le *oui* en *non*, fragile et menacé.

⁴⁸ *Annales JJR* IV, 18. Pour l'épisode de Scaevola, on se reportera à Jean Starobinski, *La Relation critique*, p. 148, ainsi qu'à notre deuxième chapitre, pp. 27-28.

Les principales sources antiques sont ici Tite-Live (*Histoire romaine*, II, 12-13) et Plutarque (*Vie de Publicola*, XVII, 2-8). Certaines libertés de la traduction de Plutarque par Amyot, que lisait Jean-Jacques, peuvent expliquer que cette anecdote historique se soit transformée en mythe-clé, riche en « fantasmes sado-masochistes » (l'expression est de J. Starobinski, *loc. cit.*) : Mucius Scaevola, au moment de révéler à Porsenna l'existence du complot qui menace sa vie (« trois cents Romains » sont prêts à lui donner la mort), lui adresse la parole en ces termes : « Pourtant te veux-je découvrir une chose *par amour*, que je ne t'eusse jamais découverte *par force*... » (Pléiade, I, 233). Ainsi le geste héroïque de Mucius provoque des réactions en chaîne : dans un premier temps, il désarme la colère de Porsenna ; mais la clémence du roi parvient, dans un second temps, à convertir en amour la haine du Romain. Les scènes où Jean-Jacques enfant joue devant son père ces rôles exemplaires sont inspirées par ce besoin d'amour, qui est étroitement lié au sentiment de culpabilité.

⁴⁸ En poursuivant dans la même direction l'analyse de ce comportement, nous pourrions dire que Jean-Jacques, en s'astreignant à une « réforme » des plus sévères, répète symboliquement le geste automutilateur de Mucius Scaevola : pour s'engager impunément dans la carrière d'écrivain et se sentir autorisé à y tenir le rôle d'un censeur irréprochable, *il se condamne à la vertu*, se privant ainsi des avantages matériels dont il jouit depuis peu de temps. Le vœu de pauvreté et les travaux forcés du copiste sont à comprendre comme une ascèse qui se veut exemplaire. Ainsi s'élabore, par la superposition de Fabricius et de Mucius Scaevola, un *mythe du sacrifice héroïque*, où la *force* peut se manifester à proportion des *souffrances* endurées.

⁴⁹ O. C. I, 351. Pour l'épisode de la rencontre avec Diderot le jour de la « crise », nous disposons, à côté du récit des *Confessions* (I, 351), du témoignage de Diderot lui-même, qui ne contredit pas celui de Jean-Jacques. Les récits plus tardifs de Marmontel et Morellet, qui font du paradoxe soutenu dans le premier *Discours* une invention de Diderot, n'inspirent en général que la méfiance et sont visiblement imputables à la malveillance. Nous sommes pleinement d'accord avec MM. Gagnebin et Raymond : « Il n'est pas impossible que Rousseau, arrivant à Vincennes et avec l'espoir de voir se ranimer sa confiance, ait feint de solliciter froidement l'avis de son conseiller habituel » (I, 1428) ; ou avec Jean Fabre, auteur d'une étude très documentée sur les rapports de Diderot et de Rousseau : « Il fallait avoir une âme aussi médiocre que Marmontel ou que Morellet pour imaginer que cette thèse, ou plutôt que ce défi jeté par lui à ce qu'on allait appeler « la civilisation » avait pu lui être imposé du dehors » (*Lumières et romantisme*, Klincksieck, 1963, p. 26). Le même historien précise ainsi le rôle joué par Diderot dans le premier *Discours* : « Le rôle tenu par Diderot dans la genèse du premier *Discours* ne fut donc ni celui d'un inventeur enthousiaste ou retors, ni celui d'un approbateur amusé : solidaire de Jean-Jacques dans l'invention, il lui apporta pour la mise en œuvre sa caution et son concours » (*ibid.*, pp. 27-28).

⁵⁰ « Quand ce *Discours* fut fait je le montrai à Diderot qui en fut content, et qui m'indiqua quelques corrections » (I, 352). « Quand il eut remporté le prix, Diderot se chargea de le faire imprimer » (I, 363).

⁵¹ Il renouvellera ces doléances dans une longue lettre à Lenieps, du 5 avril 1759 (C. C. VI, 63).

CHAPITRE XVIII

¹ *Correspondance littéraire* du 15 février 1754, C. C. II, 342.

² L'expression est de Grimm (*ibid.*). On retiendra aussi ces propos du baron

d'Holbach: « Rien n'était plus commun que la conversation de Jean-Jacques; mais elle devenait réellement sublime ou folle dès qu'il était contrarié » C. C. III, 347.

³ *Les Confessions*, édition Voisine, p. 456, note 1.

⁴ Il rend ainsi sa métamorphose durable. Pascal, constatant que la coutume est une « seconde nature », recommandait aux convertis de consolider leurs croyances en observant scrupuleusement les pratiques extérieures de la religion (édition Hachette, Br. 93 et 251).

⁵ O. C. I, 363 et 1015.

⁶ C. C. II, 142.

⁷ O. C. I, 832. Une note de Rousseau apportera sur ce point une rectification: son registre prouve qu'il a fait, « au bout de cinq ans et demi seulement », plus de 9000 pages, O. C. I, 875. En attendant la parution du tome V de l'édition de la Pléiade, on consultera l'ouvrage d'Albert Jansen, *Rousseau als Musiker*, Berlin, 1884, pp. 474-479, ainsi que l'édition des *Réveries* (Droz éditeur, 1948, p. XXXIX, note 2), où nous apprenons que Rousseau estime avoir copié 11 185 pages du 1^{er} septembre 1770 au 22 août 1777.

⁸ C. C. III, 114.

⁹ O. C. III, 118.

¹⁰ C'est l'actuelle rue Jean-Jacques Rousseau. Courtois: « Les domiciles de Rousseau à Paris », *Mélanges Bernard Bouvier*, Genève, Sonor, 1920, p. 117 sq.

¹¹ On trouvera les témoignages de Bernardin de Saint-Pierre, de Dusaulx et de Corancez dans l'édition des *Réveries* procurée par Marcel Raymond, Genève, Droz, 1948, appendice, pp. 178, 183, 191-192.

¹² *En marge des « Confessions »*, Paris, Grasset, 1950, vol. II, p. 25.

¹³ O. C. IV, 927. Rappelons que le premier des récits est le seul à présenter de façon positive l'événement qui l'a jeté dans la carrière des lettres (I, 1135). Les récits suivants donnent de l'événement une interprétation négative (O. C. IV, 927; O. C. I, 828).

¹⁴ Lettre du 20 juillet 1750, C. C. II, 130.

¹⁵ « Je côutai la vie à ma mère, et ma naissance fut le premier de mes malheurs » (I, 7). C'est sans doute la première fois que l'idée de malheur est si étroitement liée à celle de génie.

¹⁶ On se reportera à l'étude de Jean-Louis Lecercle: *Jean-Jacques Rousseau, « Thèmes et textes »*, Larousse, 1973, p. 43.

¹⁷ On relira à ce sujet le chapitre de Jean Starobinski: « Le désir déjoue l'ennemi », *L'Œil vivant* I, p. 104 sq.

¹⁸ I, 361-362. Pour la chronologie, on se reportera à l'argumentation de Leigh (C. C. II, 195, note a). C'est la lettre du 20 avril 1751, dans laquelle Jean-Jacques déclare à Suzanne Dupin de Francueil que la misère ne lui a pas permis d'élever ses enfants, qui aurait décidé Francueil à faire de l'écrivain son caissier. Il aurait exercé ces fonctions jusqu'en novembre 1752, soit peu après le triomphe du *Dévin*. C'est en effet après le succès de cet opéra, qui le mit à son aise, qu'il put envisager de donner sa démission, et non après le premier *Discours*, qui, rappelons-le, ne lui rapporta « pas un liard » (I, 367). Leigh remarque également que Rousseau peut fort bien avoir confondu sa décision de sortir de la maison Dupin, où il était « secrétaire », avec celle de renoncer à la charge de caissier de Francueil.

¹⁹ Sur la « réforme » de Jean-Jacques, et le sens qu'elle peut avoir pour lui, malgré « son aspect théâtral et forcé », on se reportera à la préface de Jean Starobinski au second *Discours* (O. C. III, XLVI sq., ou *La transparence et l'obstacle*, p. 334 sq.).

²⁰ Pour cet épisode, on consultera Leigh, C. C. III, 30-31. Pour la comparaison avec Alceste, on relira le portrait qu'Eliahte donne de ce personnage (vers 1163-1166). L'auteur du *Mémoire à M. de Mably* avait donné de lui une première esquisse autobiographique, où il se défendait d'avoir « un caractère triste et misanthrope » (O. C. IV, 21), ou se plaignait de « ceux qui (l')accusent de misanthropie et de taciturnité » (*ibid.*, 22). Il n'y a rien là d'incompatible avec l'identification à Alceste : Rousseau se veut censeur par vertu, non par misanthropie. Plus tard, il refusera de se reconnaître dans le portrait que Ramsay fait de lui en Angleterre : ce « terrible portrait » donne de lui une image si sombre, qu'il s'y voit sous les traits « d'un cyclope affreux » (I, 779-780).

²¹ *La transparence et l'obstacle*, pp. 66-67.

²² « Le parti que j'ai pris d'écrire et de me cacher est précisément celui qui me convenait. Moi présent, on n'aurait jamais su ce que je valais » (I, 116).

²³ C. C. III, 31.

²⁴ C. C. III, 206. Sur ce contemporain de Jean-Jacques (1712-1768), qui n'était pas seulement pasteur et homme de science, mais jouait un rôle important dans la vie politique de Genève, on se reportera à la note de Leigh, C. C. III, 54.

²⁵ Lettre à M^{me} d'Epinay du 10 mars 1756 (?), C. C. III, 292.

²⁶ Dans la lettre à Tronchin du 27 février 1757, il se plaint de sa paresse et du tarissement de sa veine philosophique. Il attribue ce changement au fait de n'habiter plus Paris : « Ce qui me rend (...) d'une si grande paresse, c'est premièrement que je n'ai plus de génie, et cela est très certain ; *facit indignatio versus*, et je n'habite plus la ville » (C. C. IV, 161). La citation de Juvénal (*Satires*, I, 79) est significative : « C'est l'indignation qui fait les vers... » Mais, derrière le lieu commun, Jean-Jacques avait dû retrouver des thèmes qui le touchaient de près : « On loue la probité, mais elle grelotte. C'est le crime qui donne ces jardins, ces châteaux, ces tables, cette argenterie ancienne... » (*ibid.*, 74-76).

²⁷ Il faut aussi qu'il soit séparé de Maman pour l'aimer sans contrainte : « Je ne sentais toute la force de mon attachement pour elle que quand je ne la voyais pas » (I, 107). Un peu plus loin, il remarque encore : « Je ne sais rien voir de ce que je vois ; je ne vois bien que ce que je me rappelle, et je n'ai de l'esprit que dans mes souvenirs » (I, 114-115).

²⁸ Le second *Discours* a été imaginé à Saint-Germain, où Rousseau s'était retiré en novembre 1753 pour rêver à son aise, « enfoncé dans la forêt » (I, 388) plusieurs heures par jour. La *Lettre à d'Alembert* a été écrite à Montmorency, dans les premiers mois de 1758.

²⁹ Lettre à Grimm, que Leigh date du 26 octobre 1757, C. C. IV, 298 sq.

³⁰ C. C. IV, 151.

³¹ Lettre à M^{me} d'Epinay, écrite vers le 10 mars 1756, C. C. III, 292.

³² C. C. IV, 161-162.

³³ Envoyées à Diderot vers le 17 janvier 1757. *Annales JJR* XXIX, 242-243.

³⁴ Lettre du 27 février 1757 (C. C. IV, 161).

³⁵ Jean-Jacques déclare ouvertement qu'à ses yeux le métier de copiste qu'il s'est choisi et son goût pour les « amitiés végétales » apportent la preuve de l'innocence

de son cœur: « L'empire de l'habitude et le goût du travail manuel sont par exemple à mes yeux des choses inaliables avec les noires et fougueuses passions des méchants, et je réponds que jamais un déterminé scélérat ne fera de jolis herbiers en miniature et n'écrira dans six ans huit mille pages de musique » (I, 875). Dans la septième *Réverie*, il présente ainsi son goût pour la botanique: « Je ne peux rien à mon sort, je n'ai que des inclinations innocentes... » (I, 1060).

CHAPITRE XIX

¹ Dans une étude « Sur la maladie de Rousseau », qui date de 1962, Jean Starobinski passe en revue les interprétations médicales ou psychanalytiques qui ont été proposées. La lecture de cet exposé devrait inciter à la plus grande prudence ceux qui se proposent d'allonger la liste, déjà impressionnante, des pathographies rousseauistes (*La transparence et l'obstacle*, pp. 430-444). On peut aussi consulter avec profit l'étude fort bien documentée du docteur Jacques Borel, ancien médecin-chef de l'Hôpital psychiatrique de Villejuif: *Génie et folie de Jean-Jacques Rousseau*. Quant à l'ouvrage tout récent de D. Bensoussan (*La Maladie de Rousseau*, Paris, Klincksieck, 1974), dont nous avons pris connaissance après avoir écrit ce chapitre, il n'apporte rien de nouveau, sinon un diagnostic de plus, celui de *porphyrie aiguë intermittente* (p. 129).

² O. C. I, 1222-1225.

³ O. C. I, 1223-1224.

⁴ Frère Côme, de son vrai nom Jean Baseilhac (1703-1781) était un chirurgien de grande réputation. La consultation eut lieu en juin 1761 (édition Voisine, 675, note 1, et C. C. IX, 22, lettre à Lenieps du 18 juin 1761). Tout ce qui arrive à Rousseau est toujours exceptionnel: on sera sans doute surpris du terme « surnaturelle » dont se sert ici Jean-Jacques. Tout « moine » qu'il était, frère Côme devait user d'une terminologie plus médicale. Faut-il voir là, de la part du patient, la projection de fantasmes de grossesse, que les nombreux sondages ne faisaient que favoriser? L'introduction des « bougies » ou des « algalies », même quand la main des praticiens se révélait « d'une adresse et d'une légèreté sans égale » (I, 572), n'en était pas moins une opération douloureuse, voire autopunitive, dont la signification ambiguë n'a pas manqué de retenir l'attention. Rappelons à ce sujet les angoisses mortelles de Jean-Jacques après l'accident de sonde de novembre 1761: « Un bout de sonde molle sans laquelle je ne saurais plus pisser est resté dans le canal de l'urètre, et augmente considérablement la difficulté du passage, et vous savez que dans cette partie-là les corps étrangers ne restent pas dans le même état, mais croissent incessamment en devenant les noyaux d'autant de pierres » (C. C. IX, 311, lettre à Moulitou du 12 décembre 1761).

⁵ Une algalie désignait une sonde creuse, alors que la bougie est une sonde pleine. Rousseau cite les noms des divers praticiens qui ont examiné son mal et l'ont sondé: Malouin (1701-1778), Morand (1697-1773), Thierry, Daran (1701-1784) et le frère Côme (O. C. I, 1595).

⁶ C'est Voltaire qui, dans le *Sentiment des citoyens*, a donné à cette calomnie un certain retentissement: « Nous avouons avec douleur et en rougissant que c'est un homme qui porte encore les marques funestes de ses débauches » (C. G. XII, 367 sq.).

⁷ C. G. XVII, 3-4. On se reportera aussi à ce qui a été dit de la maladie urinaire à propos de la culpabilité (chapitre VII, pp. 83-84). Le projet de lettre à Mirabeau

(le manuscrit, non envoyé, se trouve à la Bibliothèque de Neuchâtel, N° 7842; il ne porte ni date ni destinataire) jette une lumière singulière sur la prétendue maladie urinaire et sur la façon dont Jean-Jacques a sans doute « somatisé » ses conflits psychiques. L'écrivain y parle de ce besoin d'uriner, « plus fréquent et plus tourmentant pour (lui) qu'aucun autre », qui l'oblige à vivre loin des cercles et même loin des villes: « Je frémis encore à m'imaginer dans un cercle de femmes, forcé d'attendre qu'un beau diseur ait fini sa phrase, n'osant sortir sans qu'on me demande si je m'en vais, trouvant dans un escalier bien éclairé d'autres belles dames qui me retardent, une cour pleine de carosses en mouvement, prêts à m'écraser, des femmes de chambre qui me regardent, Messieurs les laquais qui bordent les murs et se moquent de moi; ne trouvant pas une muraille, une voûte, un malheureux petit coin qui me convienne; ne pouvant en un mot pisser qu'en grand spectacle et sur quelque noble jambe à bas blancs.

» Monsieur, quand il n'y aurait que ce seul article, il suffirait pour me faire prendre en horreur l'habitation d'une ville. Moi qui même déteste les plaines et cherche toujours les lieux fourrés et sombres pour pouvoir, deux cent fois le jour, m'arrêter à mon aise, à l'instant du besoin, sans être vu même des paysans. » La liaison entre les fonctions urinaire et sexuelle ne manquera pas de frapper, surtout si l'on se rappelle que Rousseau ne fit jamais « impunément » le trajet qui le séparait de M^{me} d'Houdetot, et où des « lieux fourrés et sombres » devaient l'inciter à se décharger « d'une vigueur inépuisable et toujours inutile » (I, 445). Dans ce dernier cas, les pratiques autoérotiques ont pour fonction d'annuler la pointe agressive du désir (ressenti comme agressif par suite du refoulement). Cette étrange conduite apparaît pour la première fois au moment où les relations avec M^{me} de Warens deviennent plus intimes: « On verra que dans un âge avancé la seule idée de quelques légères faveurs qui m'attendaient auprès de la personne aimée allumaient mon sang à tel point qu'il m'était impossible de faire impunément le court trajet qui me séparait d'elle » (I, 195).

» L'érotisation est ici « transfert » du désir sur le besoin. En ce sens l'angoisse urinaire fonctionne dans l'inconscient comme une métonymie.

» *Les Confessions*, reproduction du manuscrit de Neuchâtel, Bibliothèque romande, Lausanne, 1973, p. 15.

¹⁰ Manuscrit de Neuchâtel, *ibid.*, p. 15. L'anamnèse du livre VIII (I, 361) retiendra toute notre attention: Rousseau a été guéri, grâce aux soins de sa tante, de la « rétention d'urine » de sa petite enfance (probablement mythique). Pour la période dont il a gardé mémoire, il sait que « durant (sa) jeunesse » et « jusqu'à l'âge de trente ans », il n'a souffert que « de fréquents besoins d'uriner », établissant ainsi l'antériorité de la pollakiurie sur la dysurie.

¹¹ O. C. IV, 622-623.

¹² Serge Lebovici et Michel Soulé: *La Connaissance de l'enfant par la psychanalyse*, Presses universitaires de France, 1969, p. 472.

¹³ Philippe Lejeune: *Le « dangereux supplément », lecture d'un aveu de Rousseau*, *Annales*, N° 4, juillet-août 1974, p. 1017.

¹⁴ C. G. XIX, 242, 309; XX, 122.

¹⁵ « Je finis par savoir que ma maladie incurable, sans être mortelle, durerait autant que moi » (I, 572).

¹⁶ L. Chertok, O. Bourguignon et F. Guillon: *Les cystalgies psychosomatiques, l'expression des fantasmes dans la sphère urogénitale*, *Médecine et Hygiène*, Genève, 5 juin 1974 (tiré à part N° 5000).

¹⁷ Littré cite M^{me} de Sévigné, qui parle précisément de néphrétique: « Je vous ai dit la vérité quand je vous ai assuré que je n'avais eu aucun *ressentiment* de néphrétique. »

¹⁸ L'anamnèse que nous fournit le *Testament* de 1763 semble à dessein brouiller les dates. Rousseau, après avoir parlé de « l'étrange maladie qui (le) consume *depuis trente ans*, constate que les médecins, qui tentent « *depuis vingt ans* » de « soulager (ses) maux », n'ont fait « que les irriter », et remarque finalement: « Il y a *vingt ans* que je suis tourmenté d'une rétention d'urine... » (I, 1223).

¹⁹ On se reportera à l'étude de Philippe Lejeune: *Le « dangereux supplément », lecture d'un aveu de Rousseau*, *Annales* N° 4, juillet-août 1974, p. 1012.

²⁰ On nous fera peut-être remarquer que les données chronologiques fournies par la *Correspondance* permettent, dans certains cas, de suspecter l'ordre de succession des faits, tel qu'il nous est donné dans *Les Confessions*. C'est ainsi que, dans la lettre du 26 août 1748, Jean-Jacques fait savoir à M^{me} de Warens que « deux maladies affreuses » l'ont cruellement éprouvé: « J'ai d'abord eu une attaque de colique néphrétique, fièvre, ardeur et rétention d'urine; la douleur s'est calmée (...); mais la difficulté d'uriner subsiste toujours, et la pierre qui, du rein est descendue dans la vessie, ne peut en sortir que par l'opération » (C. C. II, 108). Nous ne citons pas la lettre à Altuna du 30 juin 1748, dont l'authenticité n'est pas établie (C. C. II, appendice A-124). Il y est aussi question de « rétention d'urine », suivie de « gravelle » et de « collique néphrétique ». Les arguments que l'on peut tirer de la *Correspondance* n'ont, selon nous, rien de décisif: l'ordre selon lequel les faits s'articulent dans l'autobiographie, quoique dû à une élaboration tardive, est révélateur du sens que l'auteur voulait donner à sa maladie.

²¹ C. C. II, 127.

²² N'oublions pas que les médecins de Montpellier l'avaient considéré comme un « malade imaginaire » (I, 258). Nous verrons qu'un tel diagnostic, qui est sans doute conforme à la vérité, est le seul que le malade refuse. Ce qu'il ne cesse de demander, c'est que la nature lésionnelle ou fonctionnelle de ses souffrances soit objectivement reconnue.

²³ Il essaiera toutes sortes de sondes, et l'attention qu'il porte à l'instrument de ses souffrances est significative. L'opération de sondage, qui n'est pas dans son cas étrangère à des fantasmes homosexuels et masochiques, prend logiquement place dans la problématique de l'éros coupable, puisque le pénis, instrument de jouissance, est aussi le lieu de la souffrance. Rousseau, qui n'a jamais pu dissocier la pulsion érotique de l'idée d'un châtiment à venir, connaît probablement une diminution d'angoisse dans la certitude que *la répression punitive est déjà accomplie*.

²⁴ Cette dernière remarque est à retenir: Jean-Jacques n'a sans doute jamais cru à sa mort prochaine, malgré les nombreux textes où il se présente comme mourant. Il redoute bien plus de voir mourir Daran, le témoin de ses souffrances, dont les soins médicaux sont autant d'autorisations à vivre encore.

²⁵ Peut-être faut-il ajouter que les infirmités se font particulièrement tenaces pendant toute la période de pleine production littéraire », remarque avec pertinence Jean-Louis Lecercle, que nous suivons moins volontiers lorsqu'il voit dans la maladie « la rançon d'un surmenage incessant » (*Jean-Jacques Rousseau, « Thèmes et textes »*, Larousse, 1973, pp. 29-30). L'idée de « rançon » nous semble intéressante à retenir, à condition d'y voir un prix payé à l'avance pour avoir droit au désir.

²⁶ Même s'il semble s'y abandonner impunément: « Je me livrai bientôt pleinement et sans distraction au plaisir de savourer ma gloire. Je suis pourtant sûr qu'en ce moment la volupté du sexe y entraînait beaucoup plus que la vanité d'auteur, et sûrement s'il n'y eût eu là que des hommes, je n'aurais pas été dévoré, comme je

l'étais sans cesse du désir de recueillir de mes lèvres les délicieuses larmes que je faisais couler » (I, 379). N'oublions pas en effet que, malgré son désir de « savourer » ces « délicieuses larmes », il aurait « donné tout au monde » pour que son opéra fût représenté « à portes fermées, comme on dit que Lulli fit une fois jouer *Armide* pour lui seul » (I, 375).

²⁷ C'est ce qu'il donnait à entendre dans l'*Avertissement* placé en tête du *Verger de Madame la baronne de Warens* (C. G. I, 354): « On ne manquera pas de s'écrier: un malade, faire des vers! Un homme à deux doigts du tombeau! C'est précisément pour cela que j'ai fait des vers: si je me portais moins mal, je me croirais comptable de mes occupations au bien de la société; l'état où je suis ne me permet de travailler qu'à ma propre satisfaction. »

²⁸ *Élégie pour M. F.*, Œuvres diverses, éditions de la Pléiade, 1942, p. 529.

²⁹ C'est ce qu'il déclare dans le préambule des *Confessions*: « Que chacun d'eux découvre à son tour son cœur aux pieds de ton trône avec la même sincérité; et qu'un seul te dise, s'il l'ose: *je fus meilleur que cet homme-là* » (I, 5) (souligné dans le texte). Rappelons que cette idée se fera, chez Baudelaire, provocation agressive: — *Hypocrite lecteur, — mon semblable, — mon frère!* (*Au lecteur.*)

³⁰ Lettre à Tronchin du 27 février 1757, C. C. IV, 162.

³¹ « Je demeurai dans un lit cinq ou six semaines dans le plus triste état que l'on puisse imaginer » (I, 361). Jacques Voisine (édition Garnier, 428, note 1) pense que la maladie dura de la fin de novembre 1750 à janvier 1751. Jean-Jacques est encore malade à cette date, comme l'atteste la lettre du 19 janvier (et non du 9 janvier). La maladie, que l'intéressé attribue aux soucis que lui donnent ses nouvelles fonctions chez Francueil, est également attestée par un passage de la lettre à M. de Saint-Germain du 26 février 1770: « Au bout de quinze jours, l'embarras, l'assujettissement, l'inquiétude surtout de cette maudite caisse me font tomber malade. Je finis par quitter sa caisse et me faire copiste de musique à six sols la page » (C. G. XIX, 240). On remarquera qu'il n'est pas question, dans ce dernier texte, de l'absence de Francueil. Mais « l'inquiétude » y est à nouveau expliquée par le dépôt d'argent qui est confié au caissier.

³² *Nouvelle Revue de Psychanalyse*, N° X, automne 1974, p. 133. Tout l'article de Joyce Mc Dougall, « Le psyché-soma et le psychanalyste », est riche en développements des plus éclairants.

³³ Malgré l'envie qu'il en a peut-être, comme en présence des « bons outils » de Ducommun (I, 35).

³⁴ Bien qu'il ait écrit: « j'aime mieux prendre que demander » (I, 38).

³⁵ Idée qui a été proposée par le professeur Jean Delay, *Aspects de la psychiatrie moderne*, Presses universitaires de France, 1956, p. 41.

³⁶ C. C. II, 193.

³⁷ Jean-Jacques voudrait renier son œuvre. Mais, on l'a vu, le mauvais accueil du public le délivre de ses angoisses de façon surprenante. On ne peut s'empêcher de voir une analogie entre ce refus d'assumer sa responsabilité d'auteur applaudi et l'abandon de ses enfants. C'est Jean-Jacques lui-même qui nous apporte la preuve de ce rapport secret, qu'il établit comme malgré lui, entre ses responsabilités de père et d'auteur. Pour s'excuser d'avoir jadis écrit cette comédie de *Narcisse*, il déclare en effet dans la *Préface*, que l'on peut dater de 1752: « Ce sont des enfants illégitimes que l'on caresse encore avec plaisir *en rougissant d'en être le père*, à qui l'on fait ses derniers adieux, et qu'on envoie chercher fortune, sans beaucoup s'embarrasser de ce qu'ils deviendront » (O. C. II, 963). Déclaration qui sera jugée par certains, sinon scandaleuse, du moins de fort mauvais goût, de la part d'un homme

qui a déjà abandonné ses trois premiers enfants (le troisième est né au printemps 1751, les dates de naissance des deux derniers sont inconnues). Nous nous demandons au contraire si Jean-Jacques, en se laissant prendre au piège de cette analogie trop transparente, ne cède pas au besoin irrésistible de nous révéler le caché et d'avouer sur un ton enjoué et indifférent ce qu'il ne tardera pas à considérer comme l'une des fautes les plus graves de sa vie.

³⁸ A Fontainebleau, c'est l'angoisse urinaire qui le dispense de se présenter devant le roi : « Croira-t-on que la nuit qui suivit une aussi brillante journée fut une nuit d'angoisse et de perplexité pour moi. *Ma première idée*, après celle de cette présentation, *se porta* sur un fréquent besoin de sortir qui m'avait fait beaucoup souffrir le soir même au spectacle, et qui pouvait me tourmenter le lendemain quand je serais dans la galerie ou dans les appartements du roi parmi tous ces grands, attendant le passage de Sa Majesté » (I, 379). On remarquera les termes dont se sert ici Jean-Jacques pour parler de sa pollakiurie : le soir du spectacle, il souffre beaucoup. Mais le lendemain il récupère et utilise cette maladie de la veille de façon plus concertée : « *ma première idée* (...) *se porta* sur... ».

³⁹ O. C. II, 974.

⁴⁰ O. C. II, 212.

⁴¹ C. C. II, 214. Il finit par assister à la représentation (Courtois, *Chronologie*, p. 70).

⁴² O. C. I, 866.

⁴³ C. C. III, 146.

⁴⁴ C. C. III, 206, lettre du 20 novembre 1755.

⁴⁵ Voir à ce sujet notre chapitre XIV, p. 193 sq.

⁴⁶ Lettre à Mirabeau, C. G. XVII, 4. Quant à l'accusation de *misanthropie*, il la repousse pour la première fois dans le *Mémoire* présenté à M. de Mably en 1740, O. C. IV, 21 et 22.

⁴⁷ Jean Delay : *Aspects de la psychiatrie moderne*, p. 75. Dans le même ouvrage, on relèvera aussi cette remarque (p. 38) : « Harold Wolf, qui avait étudié auprès de Cannon les réactions gastriques de l'émotion, observa que quand le malade était dans un paroxysme anxieux, il y avait augmentation de la motilité, de la sécrétion et de l'acidité gastrique; de petites hémorragies de la muqueuse apparaissaient, puis une érosion et un ulcère. »

⁴⁸ Ce désir, que le sur-moi avait refoulé, n'est pas, comme chez l'enfant anorexique, désir de vivre. Il prend racine dans une couche moins profonde du vécu archaïque, à l'époque où l'enfant, se reconnaissant pourvu d'un corps et d'un sexe, se sent en droit d'attendre des gratifications libidinales et s'accepte désirant. Il arrive cependant à Jean-Jacques de se dire *vivant malgré lui*, puisque sa tante Suzon l'a « sauvé » dans sa petite enfance : « Chère tante, *je vous pardonne de m'avoir fait vivre* » (I, 8). Mais on sait que la plupart des femmes aimées l'ont, à leur façon, « sauvé » de quelque péril qui le menaçait (M^{me} de Warens, M^{me} de Larnage, et même Thérèse, que les complications urinaires avaient changée en infirmière).

⁴⁹ *Aspects de la psychiatrie moderne*, p. 39. Parlant des résultats que peut donner la narco-analyse (examen neuro-psychiatrique pratiqué, au moment du réveil, chez un malade qui a été légèrement endormi par une injection intra-veineuse d'un composé barbiturique), Jean Delay remarque : « La narco-analyse rend ici des services signalés, car elle reproduit parfois le symptôme morbide, par exemple, la crise nerveuse ou le spasme, au moment même où le cours des associations verbales spontanées évoque le conflit névrotique, permettant ainsi de saisir en quelque sorte expérimentalement le lien entre le conflit et le symptôme » (*ibid.*, 39-40).

⁸⁰ O. C. I, 1224.

⁸¹ Il sera question de cette guérison dans la lettre à M^{me} Delessert du 3 novembre 1769. Jean-Jacques dit qu'il a repris des forces depuis le jour où, congédiant les « aideurs de nature », il s'est remis aux soins de la *nature*. Mais la lettre n'apporte, quant aux dates, que des renseignements assez vagues. Jean-Jacques se serait en effet confié aux médecins pendant 15 ans, mais c'est depuis 14 ans que lui et sa femme, pour n'avoir « rien fait que prendre patience », sont « guéris très promptement ». Ces indications chronologiques (14 + 15 = 29) nous permettent de supposer que le moment où les soins médicaux furent nécessaires date de 29 ans, ce qui nous reporte à 1740, soit à l'époque du préceptorat à Lyon.

⁸² Semblable en cela à la jeune anorectique que Maud Mannoni présente sous le nom de Sidonie. Celle-ci lui déclare en effet, au moment où sa maladie semble évoluer vers la guérison : « Si je perds ma maladie, je ne sais pas ce que je gagne au bout. Je suis dans une impasse, car je ne sais pas ce que je vais trouver. A mon avis, il faudra que je garde *une* maladie, une qui ne crée pas trop d'ennuis » (*Le Psychiatre, son « fou » et la psychanalyse*, Seuil, 1970, p. 156). Il est intéressant de remarquer que, le médecin ayant ordonné de la nourrir au moyen d'une sonde, cet épisode a été vécu comme une « agression orale », mais cette forme d'intervention « médicale a été recherchée et la douleur érotisée » (*ibid.*, 155).

⁸³ On trouverait dans l'*Emile* de quoi illustrer cette attitude hostile de Jean-Jacques à l'égard des médecins, qu'il appelle, nous l'avons vu, des « aideurs de nature » (C. G. XIX, 178).

⁸⁴ « Si la nature nous a destinés à être sains, j'ose presque assurer que l'état de réflexion est un état contre nature, et que l'homme qui médite est un animal dépravé » (*Discours sur l'origine de l'inégalité*, O. C. III, 138). Ce texte a été commenté par Jean Starobinski (*L'Œil vivant* I, p. 160).

⁸⁵ Docteur Jacques Borel, *Génie et folie de Jean-Jacques Rousseau*, p. 91. Sur l'efficacité d'une telle autopsie, Jean Starobinski est moins affirmatif que le docteur Borel. Il suppose en effet que « la technique employée a dû être rudimentaire » (*La transparence et l'obstacle*, p. 444). Il importe de remarquer également que le diagnostic *post mortem*, s'il infirmait les convictions du testateur, lui donnait raison sur un point : sa maladie ne saurait être imputée aux suites « de quelque ancienne maladie vénérienne » (I, 1224-1225). Signalons que Leigh estime que « certains des symptômes de son mal ne sont pas incompatibles avec ceux des maladies vénériennes » (C. C. II, 109, note a).

⁸⁶ Borel, *op. cit.*, 91.

⁸⁷ Borel, *op. cit.*, pp. 90-91. Jean-Louis Lecercle croit aussi que la maladie s'explique essentiellement par des facteurs psychiques (*Jean-Jacques Rousseau*, Larousse, 1973, p. 28).

⁸⁸ Voir le compte rendu de J(ean) S(tarobinski) publié dans les *Annales Jean-Jacques Rousseau* XXXVII, pp. 279-280.

⁸⁹ *Les cystalgies psychomatiques*, *Médecine et Hygiène*, Genève, 5 juin 1974, tiré à part N° 5000.

CHAPITRE XX

¹ Nous empruntons cette expression à l'essai de l'écrivain vaudois Edmond Gilliard (*De Rousseau à Jean-Jacques*, Lausanne, Mermod, 1950, p. 46), qui contient non seulement des aperçus brillants, mais aussi des remarques pertinentes sur les rapports de Rousseau avec Thérèse, M^{me} d'Houdetot et Saint-Lambert.

² Il en est ainsi de M^{me} de Warens et, dans un exemple précis, du rêve éveillé de Jean-Jacques, dont la réalisation se produira quelques années plus tard (I, 108 et 245). Voir ce que Jean-Louis Lecercle dit de ces dispositions romanesques de Rousseau (*Rousseau et l'art du roman*, Paris, Armand Colin, 1969, p. 19).

³ « Le narrateur qui retrace avec attendrissement ce bref roman raté, c'est l'auteur de *La Nouvelle Héloïse* », remarque à ce sujet Jean Starobinski (*La Relation critique*, p. 119).

⁴ M^{me} d'Houdetot (1730-1813) était la fille du fermier-général Louis-Denis Lalive de Bellegarde; elle avait épousé le comte Claude-Constant-César d'Houdetot en février 1748. Mère de trois enfants, nés respectivement en 1749, 1753 et 1759, elle était, depuis 1752, l'amante de Saint-Lambert, à qui elle resta fidèle jusqu'à la mort. Ces dédommagements étaient autorisés par le code non écrit de la haute société: les femmes de la noblesse, négligées par des époux à qui elles avaient été mariées sans que leur cœur soit consulté, ne rêvaient qu'amour vrai. On peut donc soutenir que, paradoxalement, c'est par fidélité qu'elles prennent un amant. M^{me} d'Epinay (1726-1783), née Louise-Florence-Pétronille d'Esclavelles, était la cousine de Sophie d'Houdetot et sa belle-sœur, ayant épousé Denis-Joseph Lalive d'Epinay, à la fin de 1745. Avant d'être la maîtresse de Grimm, elle l'avait été de Dupin de Francueil dès avril 1748. Elle avait, quand Rousseau s'installe à l'Ermitage, deux enfants, nés respectivement en 1746 et 1749.

⁵ Comme nous l'avons fait plus haut pour la crise de Vincennes (chapitre XVII).

⁶ Il la voit pour la première fois à La Chevrette, chez M^{me} d'Epinay, à l'occasion des répétitions de *L'Engagement téméraire*, en septembre 1748. Sophie d'Houdetot s'était mariée la même année, le 28 février (Comte de Zurich: « La première rencontre de Rousseau et de Madame d'Epinay », *Annales JJR* XXIX, p. 275).

⁷ *Recherches psychanalytiques nouvelles sur la sexualité féminine*, p. 184. Vérité que vient confirmer l'inquiétude du Don Juan, qui, faute de se reconnaître le « droit » à la satisfaction, multiplie les conquêtes, se masquant ainsi sa propre « réalité subjective », et l'angoisse de castration qui condamne le désir à l'échec ou aux « prises » fugitives.

⁸ Les principaux membres de la petite cour de M^{me} d'Epinay (Grimm, Margency, Gauffecourt, Desmahis) seront tous appelés « Ours », mais Jean-Jacques aura seul droit à l'appellation d'« Ours par excellence » (C. C. III, 288, note a).

⁹ Lettre du 12 mars 1756, C. C. III, 296. Jadis, à Turin, Jean-Jacques devait, pour échapper à l'anonymat de la valetaille, déployer les ressources de son savoir en interprétant la devise des Solaro. Aujourd'hui, c'est lui qui demande à M^{me} d'Epinay de faire preuve de sagacité, si elle veut interpréter son langage et lire dans son cœur.

¹⁰ Pour cet épisode du « cotillon de flanelle », on consultera aussi: C. C. IV, 127-129, et *Les Confessions*, édition Voisine, p. 517, note 2.

¹¹ On relira l'épisode du corset dans *La Nouvelle Héloïse* (O. C. II, 147) ou celui de Julie baisant à son tour les « hardes » de sa mère (*ibid.*, p. 114). Jean-Jacques avait connu un semblable délire fétichisant chez M^{me} de Warens (I, 108).

¹² Il y eut sans doute pendant cette période une prolifération de thèmes romanesques, dont nous sont parvenues deux nouvelles idylliques: *Les Amours de Claire et de Marcellin* (O. C. II, 1193-1199) et *Le Petit Savoyard ou la Vie de Claude Noyer* (*ibid.*, 1200-1204). Deleyre, dans sa lettre du 26 août 1756, fait allusion au premier de ces textes. Quant au second, l'annotateur de l'édition de la Pléiade le croit antérieur à la rédaction de *La Nouvelle Héloïse* (I, 1480).

¹³ Rappelons que la lecture de Plutarque et des « bons livres » (I, 8) est faite auprès du père, dont il s'agit de capter l'attention admirative: ces livres « furent transportés dans le cabinet de mon père, et je les lui lisais tous les jours durant son travail » (I, 9). Quant aux romans, ils se rattachent plus directement au souvenir de la mère disparue: « Ma mère avait laissé des romans » (I, 8).

¹⁴ Faut-il rappeler le bonheur des Charmettes, qu'il sait l'art d'évoquer avec une grâce presque nervalienne: « Revoir le printemps était pour moi ressusciter en paradis » (I, 233)?

¹⁵ A la fin de 1756 selon Daniel Mornet, *Rousseau, l'homme et l'œuvre*, Hatier-Boivin, 1950, p. 86.

¹⁶ Ce dédoublement, qui est tantôt fuite dans l'écriture, tantôt conquête du corps glorieux de l'écriture, la vie de Rousseau nous en donne de nombreux exemples. Nous nous contenterons de rappeler ici la première rencontre avec M^{me} de Warens, que Jean-Jacques a préparée, pour vaincre sa timidité, en composant « une belle lettre en style d'orateur » (I, 48). Nous verrons qu'avec la Maréchale de Luxembourg, qui l'intimide également, il a l'idée de lire son roman: « Je m'avisai d'un supplément pour me sauver auprès d'elle l'embarras de parler; ce fut de lire » (I, 522). Et l'on sait que *La Nouvelle Héloïse* va jouer, dans la relation avec M^{me} d'Houdetot, un rôle important, le *texte* écrit suppléant souvent à la *parole* et s'interposant en tiers entre Jean-Jacques et Sophie. Le terme de « supplément », que nous venons de retrouver, est propre à nous rappeler que l'autoérotisme est aussi une forme de dédoublement, où le mouvement du désir se scinde en deux moments: dans le premier, l'instinct sexuel parle seul, loin du regard de l'autre; dans le second, l'amant, qui se veut désincarné et sans désir, ose s'approcher de l'autre dans une relation fraternelle.

¹⁷ M^{me} d'Houdetot lui avait procuré un brevet de colonel. Il servira en Allemagne durant les années 1756-1757. En mai-juin 1757, il se trouve à Minorque, au siège de Fort-Mahon.

¹⁸ Cette recherche de situations à trois fut sans doute contagieuse, puisque *Les Confessions* nous apprennent que M^{me} d'Houdetot partageait les goûts de son amant sur ce point (I, 441). Saint-Lambert, qui publie un recueil de vers précisément en 1756 (avant que *Les Saisons* lui assurent, dès 1769, une certaine réputation), se fait sans peine, semble-t-il, à l'idée de la supériorité de Jean-Jacques comme écrivain, se reconnaissant à lui-même d'autres privilèges.

¹⁹ C. C. III, 307, note d.

²⁰ C. C. IV, 15. Saint-Lambert était au siège de Fort-Mahon, à Minorque. La place devait tomber le 28 juin (*Les Confessions*, édition Voisine, 512, note 1).

²¹ Louise, le troisième de ses enfants, qui devait mourir en mai 1759.

²² *Annales JJR* XXIX, 242, et C. C. IV, 146, notes critiques.

²³ C. C. IV, 145-146, et fac-similé. L'original autographe a été conservé par Rousseau comme une précieuse relique. Il se trouve aujourd'hui à la bibliothèque de Neuchâtel, ms R 314, fol. 36-37.

²⁴ O. C. I, 440, note 2, et édition Voisine, 519, note 2.

²⁵ O. C. I, 461, et C. C. IV, 226, notes critiques.

²⁶ *Un homme, deux ombres*, Genève, Editions du Milieu du Monde, 1943, p. 93.

²⁷ Comme le remarque très justement Georges May (*Rousseau par lui-même*, Le Seuil, 1966, p. 134): « Si le costume masculin de M^{me} d'Houdetot eut un effet déterminant sur la sensibilité de Rousseau, était-ce parce qu'il déplorait, comme beaucoup d'hommes, les toilettes peu soucieuses de mettre en valeur la silhouette

féminine, ou parce que la jeune comtesse portait la cravache, qu'on lui voit à la main sur la gravure de Johannot dans l'édition de 1846 des *Confessions*, et la culotte, apanage du sexe fort et symbole du commandement ? »

²⁸ Henri Guillemin, *op. cit.*, p. 35.

²⁹ Ce qu'il dit ailleurs de son goût pour les parures féminines semble lui donner raison : aux « filles de chambre » il préférera toujours les « demoiselles », qu'« une chaussure plus mignonne, des rubans, de la dentelle » (I, 134) feront toujours valoir à ses yeux.

³⁰ Le terme de *masquerade* aurait mieux convenu à l'apparition de janvier : la comtesse arrive « à l'Ermitage en bottes » (I, 432), mais il ne peut s'agir, lors de cette première visite, que d'un équipement de fortune, et par conséquent quelque peu carnavalesque, puisque la voyageuse, qui vient de Paris et non d'Eaubonne, s'est déplacée en carrosse et qu'elle vient de quitter « sa mignonne chaussure », pour l'avoir imprudemment plongée dans la boue du chemin.

³¹ C. C. XIV, 79. Il avait pourtant écrit à M^{me} de Verdelin, le 4 septembre de la même année : « J'ai pris l'habit long, et je fais des lacets : me voilà plus d'à moitié femme ; que ne l'ai-je toujours été ! » (C. C. XIII, 10). Comme on le voit, le clivage de l'imago féminine (douceur-virilité) n'est pas étranger à un investissement narcissique ambigu, qui permet à Jean-Jacques de se voir tantôt viril, tantôt féminin.

³² O. C. II, 115, première partie, lettre 38.

³³ On lira avec profit, dans la *Nouvelle Revue de Psychanalyse*, l'étude si éclairante de Joyce Mc Dougall : *L'idéal hermaphrodite et ses avatars* (N° 7, Gallimard, 1973, pp. 263-275). L'illusion bisexuelle, s'exprime dans ce passage capital des *Confessions* : « Le premier de mes besoins, le plus grand, le plus fort, le plus inextinguible, était tout entier dans mon cœur : c'était le besoin d'une société intime et aussi intime qu'elle pouvait l'être : c'était surtout pour cela qu'il me fallait une femme plutôt qu'un homme, une amie plutôt qu'un ami. Ce besoin singulier était tel, que la plus étroite union des corps ne pouvait encore y suffire : il m'aurait fallu deux âmes dans le même corps ; sans cela je sentais toujours du vide » (I, 414). Que Rousseau dise cela au moment où il vient de parler de Thérèse, avec qui l'union fusionnelle n'était pas réalisable, est une nouvelle preuve du caractère spécifiquement sexuel de sa relation avec elle. Est-il besoin de dire que ce désir de n'avoir plus que « deux âmes dans le même corps », qui se confond avec la recherche d'une sorte d'*autarcie érotique*, c'est l'autoérotisme qui lui permettra d'en connaître un début de réalisation.

³⁴ Gide cite la remarque que lui fit sa femme, à la lecture de *L'Immoraliste*, où était écrit : « Marceline m'avoua qu'elle était enceinte » ; « Mais, mon ami, ce n'est pas un *aveu*, me dit-elle, tout au plus une confidence ; on *avoue* le répréhensible ; c'est : *me confia*, qui convient », *Et nunc manet in te*, Neuchâtel, Ides et Calendes, 1947, p. 27.

³⁵ Saint-Preux tient le même langage : « J'implore vos rigueurs comme un amant implorerait vos bontés (...) Le feu qui me consuma mérite d'être puni » (O. C. II, 35, première partie, lettre 2).

³⁶ Non sans ressemblance avec la Phèdre de Racine, qui attend que la nourrice « nomme » elle-même Hippolyte (vers 262 sq.).

³⁷ C'est précisément dans les pages consacrées à sa passion pour M^{me} d'Houdetot que Rousseau juge bon de revenir sur ce thème de la transparence : « On a vu dans tout le cours de ma vie que mon cœur *transparent* comme le cristal n'a jamais su cacher durant une minute entière un sentiment un peu vif qui s'y fût réfugié » (I, 446).

³⁸ Jean-Jacques est si peu disposé à se reconnaître des droits au désir qu'il ne songe guère à se montrer conquérant. A l'idée de l'éviction d'un rival et de la possession de la femme aimée se substitue aussitôt la crainte du ridicule. Persuadé que M^{me} d'Houdetot et Saint-Lambert se sont arrangés pour se moquer de lui, il exige des preuves (ressemblant, une fois de plus, à Tartuffe), et c'est ainsi que son attitude *défiante* le rend *entreprenant*.

³⁹ Cet aveu de Sophie représente certainement le point culminant de l'envoûtement. Jean-Jacques y tendait de tout son pouvoir, et, dans la lettre du 10 octobre, il cite cette parole mémorable, en précisant l'effet qu'elle eut sur lui: « Vous êtes l'amant le plus tendre dont j'eusse l'idée; non, jamais homme n'aima comme vous. *Quel triomphe pour moi que cet aveu dans ta bouche!* » (C. C. IV, 274.)

⁴⁰ Cette idée est reprise plus loin: « Nous formâmes le projet charmant d'une étroite société entre nous trois » (I, 479).

⁴¹ Rappelons qu'avec Maman, il avait cru donner un sens à cette angoisse coupable, en l'expliquant par la peur de l'inceste. Avec M^{me} d'Houdetot, Jean-Jacques montre à nu les effets de la dissociation dont il souffre: il peut *aimer* Sophie, puisqu'il est assuré de ne la posséder jamais; mais il peut *désirer* Thérèse, pour qui il prétend n'avoir « jamais senti la moindre étincelle d'amour ».

⁴² Leurre dont l'observation psychanalytique relève la fréquence. La conscience coupable, pour mieux se masquer ses résistances *internes*, s'invente des obstacles *extérieurs* (peur de féconder ou d'être contaminé) ou recherche les situations désécurisantes, où la possession physique n'est plus qu'un acte hâtif et presque furtif, par peur du danger qui peut survenir.

⁴³ « La volupté me gagna très rapidement, au point que, malgré les spectateurs, il fallut que cette belle me contînt elle-même; car j'étais ivre ou plutôt furieux » (I, 318). Nous jugeons utile de rappeler ici ce texte, puisque la présence des autres, contrairement à ce que pense l'intéressé, joue le rôle d'une instance permissive et répressive, offrant à Jean-Jacques la courtisane, mais dans une situation où l'assouvissement charnel est impossible. Saint-Lambert tient, quoique absent, un rôle tout aussi ambigu.

⁴⁴ Julie, dès le début du roman, perd son innocence (première partie, lettre 29). Pourquoi Rousseau écourte-t-il ainsi la phase inaugurale, celle des prémices, qui, pour être antérieure à la possession, lui a toujours paru celle du bonheur sans mélange? Le roman peut paraître, sur ce point, en contradiction avec ce que nous savons de l'auteur, et l'on a proposé plus d'une explication pour justifier cette prétendue inconséquence. Sans nous engager dans ce débat, nous remarquerons que Rousseau est effectivement l'homme des commencements (l'aube, le printemps, l'enfance de l'homme et de la civilisation) et de l'attente, non celui de la possession physique. Mais *La Nouvelle Héloïse* ne fait que confirmer cette tendance: l'assouvissement charnel y occupe bien peu de place, et *l'avant* ou *l'après* fixent seuls notre intérêt. Le roman, dans son ensemble, s'efforce en effet de donner à l'amour un autre sens, de sublimer et d'épurer la passion pour en faire quelque chose « de plus intéressant que l'amour même » (O. C. II, 115). Les amants ne pouvaient éviter de vivre leur amour jusqu'à son accomplissement sexuel, faute de quoi leur conviction que l'amour vrai se situe au-delà de la possession n'eût été qu'un effet de l'ignorance ou de quelque inaptitude à vivre le désir jusqu'à son terme naturel. Mais si Julie attendait trop pour céder à son amant, l'acte sexuel, par sa position structurale dans le roman, prenait une importance excessive: d'être trop attendu, il ne pouvait que décevoir l'amant aussi bien que le lecteur. Placer au contraire la « faute » de Julie dans les premiers chapitres, c'est en limiter l'importance et permettre au récit de s'ouvrir un espace où le désir, n'étant plus spécifiquement sexuel, pût déployer

des effets inattendus et se transcender. Sans cette anticipation, dont Henri Coulet a souligné le caractère audacieux pour l'époque (*Annales JJR* XXXVII, 54), le récit risquait de se terminer sur un désenchantement.

⁴⁶ En tenant compte, plus que nous l'avons fait, du rôle joué par l'homosexualité latente, sur laquelle de nombreux interprètes n'ont pas manqué d'insister, on pourrait faire apparaître la relation amoureuse, qui ne cesse d'être triangulaire, sous un jour un peu différent: Jean-Jacques investit sur Sophie des sentiments ambivalents, l'aimant comme une sœur, dont le corps, privé de sa dimension sexuelle, n'est pourtant que féminité diffuse et promesse de tendresse physique. Mais à travers elle, femme désirante et séparée de son amant, il s'identifie à la femme et épouse son désir, qui est désir de l'homme. Rappelons ce qu'il écrit à Sophie: « Mes transports que tu ne pouvais partager ne laissaient pas de te plaire, et j'aimais à entendre exprimer les tiens pour un autre que moi (...). Tu l'adorais et te laissais adorer; tu soupirais pour un autre, mais *ma bouche et mon cœur recueillaient tes soupirs* (C. C. IV, 275, 276). « L'idée d'une éternelle privation est trop affreuse à celui qui gémit de ne pouvoir *s'identifier avec toi* » (*ibid.*, 278).

⁴⁷ O. C. II, 116.

⁴⁸ « Eussé-je été le maître de me satisfaire, sa propre volonté l'eût-elle mise à ma discrétion, hors quelques moments de délire, j'aurais refusé d'être heureux à ce prix » (I, 444).

⁴⁹ On se reportera à ce que nous avons dit dans notre chapitre XI, p. 131.

⁵⁰ Edmond Gilliard trouve, pour suggérer la duplicité amoureuse de Rousseau, des formules excellentes: « Je ne sais ce que pouvait valoir, en soi, la résistance de Madame d'Houdetot. Ce qui paraît certain c'est que Rousseau chercha moins à réduire cette résistance qu'à s'appuyer sur elle pour s'élancer dans l'ivresse « évasive ». Qui était Madame d'Houdetot? Eut-elle vraiment à se défendre? N'est-ce pas Rousseau qui fit tout pour les deux? En lui, l'attaque et la résistance étaient complices. » Edmond Gilliard: *De Rousseau à Jean-Jacques*, Lausanne, Mermod, 1950, p. 46.

⁵¹ Le masochisme moral joue un rôle important dans cette problématique du désir, où la résistance de l'amante devient source de volupté. Dans le même texte, Rousseau différencie plusieurs sortes de *refus*: « Je voulus rétablir les droits d'époux, trop négligés depuis longtemps; j'éprouvai la plus invincible *résistance*. Ce n'étaient plus ces *refus agaçants* faits pour donner un nouveau prix à ce qu'on accorde. Ce n'étaient pas non plus ces *refus tendres*, modestes mais absolus, qui m'enivraient d'amour et qu'il fallait pourtant respecter » (*ibid.*, 889).

⁵² C. C. IV, 225.

⁵³ C. C. IV, 277, lettre du 10 octobre 1757. Le récit des *Confessions* reprend cette déclaration en termes presque identiques: « Je l'aimais trop pour vouloir la posséder » (I, 444). Le même sophisme tente de justifier l'inappétence de Jean-Jacques, après que Maman se fut donnée à lui: « En un mot, j'étais sage parce que je l'aimais » (I, 109). « Enfin, je l'aimais trop pour la convoiter: voilà ce qu'il y a de plus clair dans mes idées » (I, 197). On se reportera aussi à notre chapitre XIV, p. 173.

⁵⁴ C. C. IV, 277. Dans ce paragraphe, les citations données sans références proviennent toutes de la même lettre.

⁵⁵ Dans la lettre à Sophie, il évoque ces plaisirs que lui donnait « un amour *plaint et non partagé* » (C. C. IV, 277). Quant à la sympathie attendrie de la comtesse, elle contribue certainement à innocenter le désir: « Souvenir immortel d'*innocence* et de *jouissance* », ce sont les mots par lesquels s'annonce le récit de la scène du bosquet (I, 444).

⁵⁶ « Plus la parole s'exerce à la possession, moins le geste se résout à la prise », écrit à ce sujet Edmond Gilliard (*De Rousseau à Jean-Jacques*, p. 46). Mais on pourrait soutenir que Jean-Jacques ne se risque à la prise que dans la mesure où il peut s'assurer du pouvoir de sa parole. De la lettre à Sophie (C. C. IV, 273-281) on trouvera un fac-similé dans l'ouvrage de Bernard Gagnebin, *A la rencontre de Jean-Jacques Rousseau*, pp. 44-45.

⁵⁷ O. C. I, 136 et 319.

⁵⁸ Nous ne croyons donc guère à la raison qu'il donne dans la note ajoutée à la 1^{re} du ms R 89, qui est conservé à Neuchâtel: « Cette lettre n'a point été envoyée, et je l'ôterais de ce recueil, si je connaissais moins les gens entre les mains desquels il tombera vraisemblablement et qui se garderaient bien de vouloir supposer ni croire que trois feuillets déchirés ne continssent qu'une lettre d'amour » (C. C. IV, 280, notes explicatives). Nous pensons au contraire que Rousseau n'est pas mécontent de faire savoir à la postérité que son amour a été en partie récompensé (« tu n'étais pas si soigneuse à me dérober l'aspect de tes charmes ») et que la comtesse ne saurait, comme Zulietta, emporter de lui « un souvenir méprisant » (I, 322).

⁵⁹ *Les Confessions* confirment ces faits: « Il y a près d'une lieue de l'Ermitage à Eaubonne; dans mes fréquents voyages, il m'est arrivé quelquefois d'y coucher... » (I, 444). « Je puis assurer que j'ai bien versé vingt-cinq écus chez Madame d'Houdetot à Eaubonne, où je n'ai couché que quatre ou cinq fois... » (I, 515).

⁶⁰ C. C. IV, 311.

⁶¹ Rupture avec Grimm, en octobre-novembre 1757; avec M^{me} d'Epinay, en décembre; avec M^{me} d'Houdetot, en mai 1758; avec Saint-Lambert enfin, en octobre de la même année. La lettre de ce dernier est remarquable par l'élévation du ton et la générosité de la pensée: elle est une riposte à la *Préface* de la *Lettre à d'Alembert*, qui venait de paraître, et dans laquelle Rousseau, accusant Diderot d'avoir trahi le secret de son cœur, mettait un terme à une amitié de seize années.

⁶² Pour la lettre d'invitation de M. d'Epinay, voir C. C. V, 191.

⁶³ Pour illustrer cette tendance constante à donner une conclusion vertueuse à des scènes qui n'ont rien de particulièrement édifiant, on relira l'épisode de la fessée (I, 17), celui du ruban volé (I, 87), ou les pages consacrées à Sauttersheim, qui se termine en apologie du « malheureux jeune homme » (I, 618).

⁶⁴ Les cinquième et sixième parties ont été écrites durant les huit premiers mois de 1758 (O. C. I, 1481).

⁶⁵ Nous avons vu que Claude Anet et Fanchon Regard doivent leur nom à des personnes réelles. On peut se demander si Julie ne doit pas le sien à la jeune M^{me} de Chenonceaux, qui est née Louise-Alexandrine-Julie de Rouchechouart-Pontville (C. C. III, 406; Voisine, *Index*; O. C. I, 1919). Il est vrai que P.-P. Plan, dans la *Table de la Correspondance générale*, lui donne les prénoms de Marie-Alexandrine-Sophie (ce que fait aussi Leigh, C. C. V, 309). Si cette dernière indication était la bonne, cela expliquerait peut-être la préférence que Jean-Jacques a toujours marquée pour le prénom de Sophie, qu'il était seul à donner à la comtesse d'Houdetot. Quant à Saint-Preux, ne doit-il pas quelque chose à Saint-Lambert aussi bien qu'à M^{me} d'Houdetot, qui était la fille de Louis-Denis Lalive de Bellegarde et de Marie-Joseph Prouver de Preux (C. C. IV, 16, note explicative)? On remarquera également que le roman ne prend son titre complet qu'en mars 1759: *Julie ou la Nouvelle Héloïse* (O. C. II, LXVIII). La traduction des « lettres de deux amants » par Bussy-Rabutin (1687) avait mis à la mode les noms d'Héloïse et d'Abélard. Rousseau n'ignore pas le cruel châtiment qui fut infligé à l'illustre Abélard, et l'idée de la castration est consubstantielle au roman: « J'ai toujours plaint Héloïse, écrit

Saint-Preux; elle avait un cœur fait pour aimer: mais Abélard ne m'a jamais paru qu'un misérable digne de son sort, et connaissant aussi peu l'amour que la vertu » (*O. C.* II, 85). Si l'auteur donne ici raison à ceux qui n'ont pas hésité à priver Abélard des attributs de la virilité, c'est qu'il se croit lui-même digne d'aimer pour s'être infligé, à titre préventif, cette castration symbolique, qui lui permet de vivre une passion épurée et vertueuse.

⁵⁵ « Dans les premiers temps, Jean-Jacques avait entrepris de faire à Sophie la lecture de son roman » (H. Guillemin: *Un homme, deux ombres*, Genève, Editions du Milieu du Monde, 1943, p. 114). On peut songer ici au narrateur de *Sylvie*, qui projette de conduire Aurélie sur les lieux où il a rencontré Adrienne, pour lui dire « la source de cet amour entrevu dans les nuits, rêve plus tard, réalisé en elle » (Gérard de Nerval: *Sylvie*, chapitre 13).

⁵⁶ *O. C.* II, XLVIII.

⁵⁷ Arthur Rimbaud: *Œuvres*, Paris, Garnier, 1960, p. 345.

⁵⁸ *O. C.* II, 193.

CHAPITRE XXI

¹ *O. C.* II, 193.

² Chapitre VIII, « Une première issue: la lecture et la conversion à l'imaginaire.

³ Michel de M'Uzan: *Aperçus psychanalytiques sur le processus de la création littéraire*, *Tel Quel*, automne 1964, N° 19, p. 33. Cette étude, que nous utilisons dans ce chapitre, nous paraît particulièrement apte à éclairer le phénomène de la création littéraire et les résistances intérieures que Rousseau dut surmonter avant de devenir écrivain.

⁴ Volonté de puissance qui ne peut aboutir qu'au meurtre du père. La culpabilité qui est liée à ces fantasmes de puissance destructrice s'exprime, au niveau du corps, par les angoisses urinaires.

⁵ Voir plus haut, chapitre XIV, p. 199.

⁶ Michel de M'Uzan, *op. cit.*, pp. 29 et 30.

⁷ Le modèle spirituel que l'écrivain se choisit entre en composition avec l'image paternelle intériorisée, et ce remaniement identificatoire se solde, à la limite, par le meurtre du père. Bergotte, dans *Du côté de chez Swann*, joue aussi un rôle d'intercesseur providentiel. Il autorise le narrateur à s'exprimer et à considérer avec intérêt les sujets qu'il croyait sans valeur, étant ceux qu'il avait senti le besoin de traiter. Le père réel, qui barrait la route au jeune écrivain, est ainsi évincé, et le narrateur peut écrire: « De confiance et de joie je pleurai sur les pages de l'écrivain comme dans les bras d'un père retrouvé » (*A la recherche du temps perdu*, édition de la Pléiade, 1954, I, 96). Mais la dévotion à un modèle respecté devient, comme le remarque Michel de M'Uzan (*op. cit.*, 36), dévoration, et l'écrivain doit, pour progresser dans sa vérité, se nourrir de ceux qu'il vénère.

⁸ Là encore, c'est dans les écrits sur la musique, de caractère souvent polémique, que l'écrivain laisse apparaître des sentiments agressifs, comme s'il se reconnaissait dans ce domaine réservé plus de droits à évincer l'autre. Quant aux articles pour l'*Encyclopédie*, ils ont été écrits à la demande de Diderot, qui en assume une part de responsabilité.

⁹ On lira avec intérêt le chapitre de Janine Chasseguet-Smirgel, *Réflexions sur le concept de « réparation » et la hiérarchie des actes créateurs* (*Pour une psychanalyse*

de l'art et de la créativité, Payot, 1971, p. 89 sq.). Cette psychanalyste montre que la culpabilité profonde attachée à la création explique la nécessité d'amadouer le Surmoi. Elle donne l'exemple d'une malade qui, pour « assumer son sadisme contre son père » et « atténuer la culpabilité de destruction de l'objet », s'invente une seconde activité créatrice. Celle-ci, dont l'importance est à dessein surinvestie, joue le rôle d'*activité de réparation* de l'objet et permet le « déguisement du désir authentique culpabilisé ». Rien de plus vraisemblable que Jean-Jacques, en se faisant copiste à tant la page, se soit proposé d'« amadouer le Surmoi » par une activité « alibi », qui le réconcilie avec le père évincé. Dans cette perspective, l'homme du Grand-Commun, sorte de fantôme d'Isaac, réactive subitement la culpabilité devant l'objet détruit.

¹⁰ « Ses gens voyant qu'elle *s'oubliait*... » Jean-Jacques emploie le même verbe, nous l'avons vu, pour parler de ses lectures d'adolescent : « Je lisais à la garde-robe et *m'y oubliais* des heures entières... » (I, 39). L'emploi de ce verbe-clé est révélateur de l'énergie libidinale dont est investie la lecture-supplément. C'est pourquoi nous ne croyons pas inutile de rappeler ces textes dans un chapitre consacré à la sublimation artistique, qui s'explique par le déplacement de la libido déssexualisée.

¹¹ Texte que nous avons déjà utilisé (chapitre VI, note 14), mais que nous reprenons ici dans une perspective un peu différente. Stendhal, souvent proche de Rousseau, était aussi fort sensible au gain libidinal que pouvaient lui valoir ses écrits. A l'idée de s'introduire dans l'intimité d'une femme séduisante, s'ajoute pour lui celle d'une complicité avec sa lectrice, qui n'hésite pas à dérober au « père » les livres dont elle tire sa jouissance : « Il me serait doux de plaire beaucoup à trente ou quarante personnes de Paris que je ne verrai jamais, mais que j'aime à la folie, sans les connaître. Par exemple quelque jeune madame Roland, lisant en cachette quelque volume qu'elle cache bien vite, au moindre bruit, dans les tiroirs de l'établi de son père, lequel est graveur de boîtes de montre... » (*De l'amour*, chapitre III, note de l'auteur). Cette belle lectrice ressemble à s'y méprendre à Jean-Jacques, lisant en cachette de son maître Abel Ducommun, lui aussi graveur de boîtes de montre.

¹² On relira aussi le fragment 19 des *Ebauches des Confessions*, qui donne de ce récit des variantes intéressantes (I, 1164).

¹³ Avec la maréchale de Luxembourg, il dit n'avoir « jamais été très à (son) aise » (I, 522). Pour pallier l'embarras où le mettait l'obligation de parler, il s'avisait de lire sa *Julie*, et cet expédient rendit ses relations avec la maréchale beaucoup plus étroites : « Je m'avisai d'un *supplément* pour me sauver auprès d'elle l'embarras de parler, ce fut de lire. Le succès de cet *expédient* passa mon attente. Madame de Luxembourg s'engoua de la *Julie* et de son auteur » (I, 522). Il avait usé du même subterfuge en lisant à M^{me} de Broglie son *Épître* à Parisot : « Après le dîner je m'avisai de ma ressource ordinaire. J'avais dans ma poche une épître en vers écrite à Parisot pendant mon séjour à Lyon. Ce morceau ne manquait pas de chaleur ; j'en mis dans la façon de le réciter, et je les fis pleurer tous trois » (I, 290).

¹⁴ « La tête me tournait de la lecture, je ne faisais plus que lire » (I, 39).

¹⁵ Nous avons vu, de cette tendance à susciter des présences, un exemple frappant : A Lyon, chez M. de Mably, Jean-Jacques anime ses repas solitaires par la lecture de « quelques pages de roman » : « C'est le *supplément* de la société qui me manque. Je dévore alternativement une page et un morceau : c'est comme si mon livre dinait avec moi » (I, 269).

¹⁶ Nous pensons évidemment au texte du livre III : « Le parti que j'ai pris d'écrire et de *me cacher* est précisément celui qui me convenait. *Moi présent* on n'aurait jamais su ce que je valais, on ne l'aurait pas soupçonné même » (I, 116). Nous pensons opportun de rappeler ici une remarque que nous a faite J.-B. Pontalis : écrire et se cacher, c'est aussi *se cacher en écrivant, dans l'écriture*.

¹⁷ On se reportera à ce que nous avons dit de cet épisode dans notre chapitre XIII, page 153. Signalons à ce propos qu'un historien lausannois a trouvé, depuis la parution du premier volume de l'édition de la Pléiade, des faits qui confirment, une fois de plus, l'exactitude du récit de Rousseau. Les archives vaudoises n'ont gardé aucune trace du passage de Jean-Jacques à Lausanne, ce qui n'est pas surprenant, mais nous savons maintenant que Jean-Pierre Perrottet, né en 1698, était un traîtreur connu, et qu'il habitait dans un immeuble portant le N° 6 du Rôtillon. Le « symphoniste » Jacques Leuthold, né à Thalwil vers 1708 et mort à Lausanne en 1768, souvent cité dans la chronique locale, a exercé à plusieurs reprises les fonctions de chef de la musique des promotions. Quant à François-Frédéric de Treytorrens (1687-1737), il n'était pas « professeur de droit », comme le croit Rousseau, mais donnait, après avoir été pasteur, des cours de philosophie et de mathématiques. Jacques Burdet : *La Musique dans le Pays de Vaud sous le régime bernois*, Lausanne, Payot, 1963, p. 422, et Annexe IX, pp. 550-553.

¹⁸ Ainsi des jugements de M. Masseron (I, 30 et 113), de M. d'Aubonne (I, 113 et 187), ou de M^{me} Dupin (I, 341).

¹⁹ La Bibliothèque de Neuchâtel possède les lettres qui furent adressées à Rousseau à l'occasion de ce succès littéraire. On trouvera un écho de ces louanges dans l'édition de la Pléiade (I, 545, note 3).

²⁰ « Ce qui me rendit les femmes si favorables fut la persuasion où elles furent que j'avais écrit ma propre histoire et que j'étais moi-même le héros de ce roman » (I, 547). Disons ici que cette « persuasion » nous semble des plus naturelles : Rousseau ne manque pas, dans *Les Confessions*, de se comparer à Saint-Preux (I, 104, 355). Pour être plus exact, encore faudrait-il voir que Jean-Jacques s'identifie également à Julie et à Claire, et que le personnage de M. de Wolmar ne s'explique pas lui-même sans la volonté de l'auteur de redresser le roman en instruction morale, au moment où il se ressaisit lui-même.

²¹ O. C. II, 146 et 147 (première partie, lettre 54). Est-il nécessaire d'ajouter que cette sublimation du désir *en présence des objets* qui provoquent le délire érotique nous paraît artificielle, voire « ridicule », comme le souligne Bernard Guyon (O. C. II, 147, var. a). Mais ce qui sonne faux dans le roman se présente dans la vie de façon plus vraisemblable, puisque Rousseau savait prendre le recul nécessaire pour opérer dans l'écriture la sublimation du vécu.

²² Nous empruntons cette expression à Thomas Mann, qui se montre, dans *La Mort à Venise*, attentif au problème de la transposition de l'émotion vécue dans l'œuvre d'art : « Jamais il n'avait ressenti plus délicieusement le plaisir de l'expression, jamais il n'avait à ce point pris conscience qu'Eros habitait l'expression. » *Nie hatte er die Lust des Wortes süßer empfunden, nie so gewusst, dass Eros im Worte sei...* », Berlin, édition Fischer, 1930, p. 19.

²³ « Oh ! que vous me mépriserez quand vous saurez de quelle sorte d'ouvrage je m'occupe, et, qui pis est, avec plaisir ! » (C. C. IV, 161, lettre du 27 février 1757).

²⁴ O. C. IV, 385.

²⁵ *Ebauches des Confessions*, O. C. I, 1154. Mais il y a ici renversement du mouvement : l'écrit n'est plus seulement la transposition du vécu en œuvre littéraire ; il est source de jouissance absolue, et le plaisir vécu est contemporain de l'acte d'écrire, qui ne fait qu'un avec lui. On se reportera au début du livre VII : « J'écrivais la première (partie) *avec plaisir*, avec complaisance, à mon aise, à Wotton ou dans le château de Trye : tous les souvenirs que j'avais à me rappeler étaient autant de nouvelles jouissances » (I, 279). Au moment de raconter « la grande histoire du noyer de la terrasse », Jean-Jacques renonce à cinq ou six anecdotes qui lui tiennent

à cœur, à condition qu'on lui permette de raconter l'une d'elles « le plus longuement qu'il (lui) sera possible, pour prolonger (son) plaisir » (I, 22).

²⁸ Il écrit en effet: « Je puis dire que *mes amours* pour la princesse de Ferrare (car j'étais le Tasse pour lors) et mes nobles et fiers sentiments vis-à-vis de son injuste frère me donnèrent une nuit cent fois plus délicieuse que je ne l'aurais trouvée dans les bras de la princesse elle-même » (I, 294-295).

²⁹ Mot d'origine grecque, dont l'usage est rarissime en français: taon, insecte dont la piqûre rend les animaux furieux; « fureur » créatrice, désir violent, folle passion.

³⁰ Gide: *Journal*, fin septembre 1894.

³¹ Il travaille à la première de 1757 à 1758. Quant à la seconde, il l'entreprend en octobre 1759. Saisissons l'occasion pour préciser que Jean-Jacques ne doit pas sa belle écriture à son apprentissage de graveur chez Ducommun, comme on ne cesse de le répéter à la suite de Ritter. Leigh, à qui une longue familiarité avec les autographes de l'écrivain donne une incontestable autorité, pense que la réforme de l'écriture est contemporaine du projet d'études des Charmettes. Nous nous rallions volontiers à cette opinion: l'érotisation de l'écriture ne saurait s'expliquer par une activité purement artisanale, si l'énergie libidinale qui s'y investit n'y prête la main. C. C. I, 43, lettre à Jean-Louis d'Usson, marquis de Bonac, du 3 décembre 1736, notes critiques.

³² O. C. II, 1967. Ce manuscrit se trouve à la Bibliothèque du Palais-Bourbon. Il comprend 6 volumes reliés en maroquin vert, formant un ensemble de 1881 pages.

³³ Celle-ci n'attend qu'un regard aimant pour naître à nouveau et « prendre », au sens où l'on dit que le feu « prend ».

³⁴ « Ce qui importait au destin, ce n'était pas que Rousseau fit Madame d'Houdetot; c'est qu'il fit *La Nouvelle Héloïse* » (Edmond Gilliard: *De Rousseau à Jean-Jacques*, p. 46). Jean-Jacques ne s'est peut-être jamais donné vraiment dans la passion amoureuse. A aucun moment il ne s'est quitté, et la relation à l'autre, même quand elle devient intime, ne change rien à cette relation à soi, toujours privilégiée. M^{me} d'Houdetot ne l'a guère gêné dans son travail d'écrivain. Elle servit plutôt, comme Mathilde Wesendonck pour Wagner, d'aliment à l'inspiration romanesque. Dans sa lettre à Sophie du 22 février 1758, Jean-Jacques confie à son roman le soin de le faire vivre dans la mémoire de son amie: « Il me serait doux, si j'avais à ne vous plus revoir, de vous laisser au moins une impression qui vous fit quelquefois rappeler mon souvenir avec plaisir » (C. C. V, 41). Quant à la comtesse, c'est à la postérité qu'elle confie ce souvenir, comme on peut le lire dans le billet griffonné de sa main, qui est collé en tête du premier volume de la copie qu'elle avait pieusement conservée: « Ce manuscrit fut pour moi le gage de l'attachement d'un homme célèbre. Son triste caractère empoisonna sa vie, mais la postérité n'oubliera jamais ses talents... » Cette précieuse copie est aujourd'hui conservée à la Bibliothèque de Genève (6 volumes comptant au total 1949 pages). Acquisée par la Ville de Genève pour le 250^e anniversaire de la naissance de Rousseau, elle était restée, jusqu'en 1962, dans la famille de la comtesse d'Houdetot. Voir à ce sujet: *Musées de Genève*, N° 36, juin 1963, étude de M.-A. Borgeaud, pp. 2-5; *Librarium*, revue de la Société suisse des bibliophiles, cahier II, août 1968, pp. 149-153.

CHAPITRE XXII

¹ Rappelons que *La Nouvelle Héloïse* est achevée en 1758, *l'Emile* en 1760.

² C'est ce que démontre l'ouvrage de Jean-Louis Lecercle: *Rousseau et l'art du roman*, Paris, Armand Colin, 1969, pp. 439-449.

³ *O. C. I*, pp. L-LII de l'introduction. On consultera aussi l'ouvrage de Henri Guillemin: *Cette affaire infernale — L'affaire Jean-Jacques Rousseau - David Hume* — Plon, 1942.

⁴ Inutile, pensons-nous, de revenir sur cette idée d'extériorisation d'un conflit inconscient, que les ouvrages de Jean Starobinski ont mise à jour et démontrée à maintes reprises. *L'Œil vivant I*, Gallimard, 1961, p. 95 sq.; *La transparence et l'obstacle*, pp. 430-444.

⁵ Lettre testamentaire, dans laquelle il demande à la maréchale de faire rechercher l'aîné de ses enfants à l'Hospice des Enfants-trouvés, pour donner un soutien à Thérèse, dès qu'elle sera devenue veuve (*C. C. IX*, 14-17). Thérèse, comme son œuvre littéraire, représente pour Rousseau un autre lui-même. Aussi n'est-il pas étonnant que les craintes du malade aient pour objet tantôt ses manuscrits, tantôt cette compagne de toute une vie, qui détient sur lui un savoir difficile à récuser, et que ses ennemis pourraient songer à exploiter.

⁶ C'est le diagnostic du docteur Jacques Borel, *Génie et folie de Jean-Jacques Rousseau*, p. 204.

⁷ Rousseau se ressaisit dans les lettres écrites à la fin de 1761. Le récit des *Confessions*, quoique contemporain de l'élaboration du « complot », fait preuve de la même lucidité (*O. C. I*, 566-568).

⁸ Voir à ce sujet: Jean Starobinski, *La transparence et l'obstacle*, p. 438. La lettre à d'Ivernois du 28 mars 1768 nous montre aussi le début d'une prise de conscience: « Voyant que rien de tout ce que j'avais imaginé n'est arrivé, je commence à craindre après tant de malheurs réels, d'en avoir quelquefois d'imaginaires, qui peuvent agir sur mon cerveau. » *C. G. XVIII*, 183.

⁹ *C. C. IX*, 311. Dans cette lettre, Rousseau parle de l'accident qui s'est produit « il y a trois semaines ». Le malade est persuadé, nous l'avons vu, que les « corps étrangers » qui restent prisonniers de l'urètre « croissent incessamment en devenant les noyaux d'autant de pierres ». Cette interprétation phobique préfigure l'idée du « complot », qui, en quelques années, croîtra dans l'imagination de Rousseau, pour prendre finalement les dimensions d'une conspiration universelle.

¹⁰ *C. C. IX*, 311-313.

¹¹ « Mon sort est décidé par les suites de l'accident dont je vous ai parlé ci-devant, et quand il en sera temps je pourrai sans scrupule prendre chez Milord Edouard les conseils de la vertu même » (*C. C. IX*, 341, lettre à Moutou du 23 décembre 1761). L'allusion à *La Nouvelle Héloïse* renvoie à la lettre où Milord Edouard admet le suicide pour mettre un terme à des souffrances physiques incurables (troisième partie, lettre 22, *O. C. II*, 389).

¹² *C. C. IX*, 344.

¹³ *C. C. IX*, 341, lettre du 23 décembre 1761.

¹⁴ Lettres des 4, 12, 26, 28 janvier 1762 *C. C. X*, 4, 24, 52, 63). Chrétien-Guillaume de Lamoignon de Malesherbes, qui était alors chef de la Censure (directeur de la « Librairie »), avait multiplié les démarches pour rassurer Rousseau. Dans ses lettres, il se montre d'une singulière perspicacité à l'égard de l'écrivain. On lira la longue lettre du 16 décembre 1761, et surtout celle du 25 du même mois (*C. C. IX*, 327 et 355).

¹⁵ *Les Confessions* (1765-1770), les *Dialogues* (1772-1775) et *Les Rêveries du Promeneur solitaire* (1776-1778).

¹⁶ *Histoire du précédent écrit*, *O. C. I*, 980.

¹⁷ Il est évident que l'interprétation des signes peut traduire les dispositions de l'auteur au moment de la rédaction des *Confessions*.

¹⁸ Cet épisode préfigure les démêlés que Jean-Jacques aura, à Venise, avec Dominique Vitali, second gentilhomme de M. de Montaigne (I, 307 sq.).

¹⁹ Même si, au même instant, cette découverte prend aussi, comme nous l'avons supposé, un sens que la conscience voudrait refuser.

²⁰ Le même verbe reparaît au livre IX, dans les pages où sont évoqués les débuts de la passion pour M^{me} d'Houdetot. Jean-Jacques s'imagine que Sophie et Saint-Lambert « s'entendaient tous les deux pour achever de (lui) faire tourner la tête et le persifler » (I, 442). Il n'est pas sans intérêt de remarquer que cette peur du piège et du ridicule habite constamment Julien, le héros de Stendhal.

²¹ Bernardin de Saint-Pierre, *La Vie de Jean-Jacques Rousseau*, in : Rousseau, *Œuvres complètes*, « L'intégrale » tome I, Le Seuil, Paris, 1967, p. 29.

²² Il importe, pour mieux comprendre cette problématique du regard hostile, de se reporter à l'étude de Jean Starobinski : *L'Œil vivant* I, pp. 94-96. Le point de vue de l'homme « normal », qui « accepte d'ignorer l'image que les autres prennent de lui », y est opposé à celui de Rousseau, qui, dans ses périodes dépressives, « annule tous les possibles sauf un : l'hostilité ».

²³ C. G. XV, 307, lettre à Hume du 10 juillet 1766. Cette lettre en forme de récit se veut démonstrative : l'auteur prétend commencer par les « indices », pour finir par la « démonstration » (*ibid.*, 300).

²⁴ *Ibid.*, 308. La même scène est racontée dans la lettre du 9 avril 1766 à M^{me} de Verdelin (C. G. XV, 156-157).

²⁵ C. G. XV, 308. Souligné dans le texte. Cette scène s'était déjà produite, mais inversée, avec Sauttersheim. Jean-Jacques repousse les accusations de d'Ivernois, selon lesquelles le prétendu baron hongrois serait un espion au service de la France, envoyé à Môtiers pour observer le philosophe. Il se rend alors sur territoire français en compagnie de l'ami calomnié, qu'il embrasse « avec ardeur », pour dénouer le conflit : « Quand nous fûmes arrivés à Pontarlier, je lui donnai à lire la lettre de d'Ivernois, et puis l'embrassant avec ardeur, je lui dis : Sauttern n'a pas besoin que je lui prouve ma confiance ; mais le public a besoin que je lui prouve que je la sais bien placer » (I, 616-617). Il s'agit, dans ce dernier cas, d'un dénouement heureux, où les tendres embrassements rétablissent la transparence des cœurs. Tout au contraire, l'épisode de Marion et du ruban volé nous montre Jean-Jacques dans une situation de détresse insurmontable. En présence du comte de la Roque et de « l'assemblée » dont les soupçons sont alors fondés, le prévenu ne peut se justifier. Pris sous le feu des regards accusateurs, qui tombent sur lui comme la foudre, il riposte en détournant l'accusation vers la pauvre Marion, qui joue le rôle de *mise à terre*.

²⁶ Lettre du 28 octobre 1757, C. C. IV, 311.

²⁷ C. C. IV, 316.

²⁸ C. C. IX, 16. On se reportera aussi à l'*Avertissement* de Leigh, IX, p. XXV. Dans une lettre du 4 septembre 1762, Rousseau parle de *conjuración* : « Je n'aurais jamais cru qu'un pauvre infirme sans asile et sans pain pût être l'objet d'une conjuration si terrible. » C. C. XIII, 9.

²⁹ C. C. IV, 296-297, et addition manuscrite de 1769, *ibid.*, 297, note a. Dans cette lettre Rousseau repousse avec fermeté toute ingérence amicale dans sa vie privée.

²⁰ Il écrit en effet: « Il n'y a pas *six mois* que j'aperçois le but de toutes ces manœuvres extraordinaires auxquelles en me consumant *depuis treize ans* d'y penser et repenser je n'ai jamais rien compris jusqu'ici » (C. C. IV, 297, note a). Or, la découverte du « complot », qui remonte à six mois au moment de la rédaction de cette note, est datée avec précision: 8 novembre 1768 (C. G. XX, 19, lettre du 23 novembre 1770). La note aurait donc été écrite en mai 1769, et les treize années de recherche pour percer le mystère nous reportent à 1756.

²¹ Sur ces deux événements et les crises dramatiques qu'ils provoquent, on se reportera aux récits apologétiques de Rousseau lui-même: le « mémoire » sur la maladie de Du Peyrou (lettre au prince de Conti, du 19 novembre 1767, C. G. XVII, 330 sq.) et *Note mémorative sur la maladie et la mort de M. Deschamps* (O. C. I, 1179-1183). Rousseau se sait innocent, mais il se convainc aussi que les autres le prennent pour un criminel. Cette crainte toujours renaissante ne procède-t-elle pas d'un savoir oublié, enfoui dans le noyau de ténèbres de la petite enfance, qui est sans doute inséparable de la répression de toute pulsion agressive? Celui qui se veut pur et transparent ne cessera de lutter contre les forces ténébreuses qui exigent de lui, presque à son insu, l'éviction brutale d'un rival détesté. Ici encore, nous sommes sans doute en présence d'un *savoir traumatique* qui se nie, d'une pulsion sadique que la conscience ne peut tolérer. « Je ne laissais pas de l'aimer tendrement », écrit Jean-Jacques à propos de son frère François. Et s'il fallait inverser le sens de cette proposition pour atteindre l'origine de la culpabilité, à laquelle la haine réciproque des deux frères et la mort de la mère apportent une explication vraisemblable? Rappelons que, si les reproches du père étaient exprimés en paroles, ceux du frère aîné sont probablement restés muets, mais visibles dans le *regard haineux*, qui se chargeait d'une menace beaucoup plus angoissante. C'est cette menace silencieuse que le regard de Hume semble avoir réactivée.

²² La lettre à Malesherbes du 23 novembre 1770, qui est contemporaine de la rédaction du livre XII, confirme ce récit: « Comme j'étais déjà déterminé à quitter tout à fait la littérature, je m'inquiétais peu de ces larcins, qui n'étaient pas les premiers de la même main que j'avais endurés sans m'en plaindre » (C. G. XX, 17).

²³ *Ibid.*, 19. La date du 9 novembre 1768 est fournie par une lettre du prince de Conti, du 5 avril 1769 (C. G. XIX, 104).

²⁴ *Ibid.*, 18. Rousseau ajoute en note: « Comme on n'a plus entendu parler, que je sache, de ce prétendu prisonnier, je ne doute point que tout cela ne fût un jeu barbare et digne de mes persécuteurs. »

²⁵ Malet et Isaac: *XVII^e et XVIII^e siècles*, Hachette, 1928, pp. 468-469.

²⁶ Note de 1769 à la lettre du 24 ou 25 octobre 1757, C. C. IV, 297. On trouvera un autre récit de l'invention du complot dans les « Fragments autobiographiques », O. C. I, 1176-1177, fragment 17.

²⁷ Dans l'un des manuscrits des *Dialogues*, l'expression « celui qui en dirige l'exécution » a été remplacée par « ceux qui en dirigent l'exécution », O. C. I, p. L.

²⁸ Lettre du 4 septembre 1762 à la marquise de Verdelin: « Poursuivi par le sieur Voltaire, par son digne ami le Jongleur Tronchin, et par leur nombreuse clique de Paris et de Genève, j'ai été successivement proscrit de ma patrie, du canton de Berne, et j'allais l'être même de cet Etat, si la protection de Milord Maréchal et les ordres du roi de Prusse n'eussent réprimé du moins pour quelque temps la fureur des Voltairiens, violents défenseurs et vengeurs de la cause de Dieu contre mon irrégion », C. G. VIII, 104-105; C. C. XIII, 8 ou 9. Sur le surnom de « jongleur » que Rousseau donne à Tronchin, voir O. C. I, 472, note de l'auteur.

³⁹ On trouvera, dans la correspondance des années 1764 et 1765, plusieurs lettres échangées entre Rousseau et Buttafuoco (C. C. XX). On se reportera à l'introduction et aux notes de M. Stelling-Michaud, relatives au *Projet de constitution pour la Corse* (O. C. III) et à l'édition de Jacques Voisine (*Index*, s. v. Paoli, Buttafuoco et Choiseul, et p. 771, note 1). Voir aussi les *Dialogues*, O. C. I, 944 et note 5; *Confessions*, I, 649; lettre à M. de Saint-Germain du 26 février 1770, C. G. XIX, 256-257 (et note de Rousseau).

⁴⁰ O. C. I, 944, note de Rousseau.

⁴¹ O. C. I, 991.

⁴² Lettre du 24 mars 1768, C. G. XVIII, 177-178. Il faut cependant relever, quatre jours après cette déclaration, cette nouvelle lettre à d'Ivernois, où l'auto-accusation gagne en lucidité: « Je commence à craindre après tant de malheurs réels, d'en avoir quelquefois d'imaginaires qui peuvent agir sur mon cerveau », *ibid.*, 183.

⁴³ E. Kretschmer: *Der sensitive Beziehungswahn*, Berlin, 1918. Cité par Jean Starobinski, « La maladie de Rousseau », *La transparence et l'obstacle*, p. 437. Ce type de délire repose le plus souvent sur un conflit entre le malade et l'entourage. Signalons aussi l'opinion du docteur R. Benon, qui fut médecin du quartier des maladies mentales de l'Hospice général de Nantes. Sa conclusion, quant à la « folie », est négative: « Il faut redire encore que le thème de persécution, si riche, si curieusement développé chez Jean-Jacques, ne l'a jamais empêché de composer et d'écrire. Au contraire, l'activité du vrai délirant interprétatif de persécution est anéantie tant il est obsédé, quotidiennement, par l'idée du mal qu'on lui fait. On peut parler, chez Rousseau, d'anomalies de l'émotivité, d'extravagances de l'émotivité, de déviations de l'émotivité (parathymies, émotions pour des motifs absurdes): les anomalies mentales ne sont pas maladie mentale. » *Annales JJR XXXII*, 251.

⁴⁴ Jean Starobinski, *op. cit.*, 436.

⁴⁵ Sur la route de Senlis à Arras, à 60 kilomètres de la première ville et à 70 de la seconde. Il est intéressant de constater que de Luze conteste le fait principal: les trois amis n'auraient pas passé leur première nuit dans la même chambre. Rousseau s'élève avec véhémence contre cette affirmation erronée, où il voit une tentative de suspecter sa bonne foi et de faire du récit dramatique une invention. On se reportera à ce sujet à la lettre à Du Peyrou du 4 octobre 1766 (C. G. XVI, 90-91). Jean-Jacques se rappelle si bien la scène, qu'il esquisse, dans sa lettre, un plan de la chambre, en précisant l'emplacement des trois lits.

⁴⁶ C. G. XV, 321-322, lettre à Hume du 10 juillet 1766. Souligné dans le texte. Le même récit se trouve déjà dans la lettre du 9 avril à M^{me} de Verdelin, *ibid.*, 156.

⁴⁷ C'est Rousseau lui-même qui souligne l'identité des menaces exprimées par la voix ou par le regard. Faisant allusion au regard de Hume dans la scène muette consécutive à la « manœuvre de lettre » (C. G. XV, 308), il écrit en effet: « C'est un ton dont il m'est impossible de donner l'idée, et qui correspond très bien aux regards dont j'ai parlé » (*ibid.*, 322).

⁴⁸ C. G. XV, 322.

⁴⁹ *Ibid.*, 322. Souligné dans le texte.

⁵⁰ En cela, le *délire* se différencie de l'*illusion*, qui est due « à une mauvaise interprétation de la réalité extérieure, mais ne la reconstruit pas », la croyance inconsciente n'étant « pas assez forte pour balayer entièrement l'épreuve de la réalité par le moi ». Robert J. Stoller: « Création d'une illusion », *Nouvelle Revue de Psychanalyse*, N° 4, automne 1971, p. 65. Citons aussi cette définition de l'illusion, due au psychanalyste anglais Masud R. Khan: « Perception de quelque chose dont l'exis-

tence objective est telle qu'elle provoque ou tolère une interprétation erronée de sa nature effective, soit en raison des qualités ambiguës de la chose perçue, soit en raison des caractéristiques personnelles de celui qui la perçoit, ou encore de la coexistence de ces deux facteurs. » *Ibid.*, 25.

⁸¹ « On sait que Freud a accordé une très grande importance aux *perceptions auditives*, notamment en ce qui concerne la genèse des fantasmes paranoïaques, l'entendu apportant à la fois une discontinuité, et ayant valeur de signe susceptible de remanier les positions subjectives du sujet. » Micheline Enriquez: « D'un corps à l'autre », réflexions sur le masochisme, *Topique* VII-VIII, décembre 1971, PUF, p. 103.

⁸² La lettre à M. de Belloy, du 12 mars 1770, reprend cette idée: « Rien ne m'épouvante jamais au grand jour, mais tout m'effarouche dans les ténèbres qui m'environnent, et je ne vois que du noir dans l'obscurité. Jamais l'objet le plus hideux ne me fit peur dans mon enfance, mais une figure cachée sous un drap blanc me donnait des convulsions: sur ce point, comme sur beaucoup d'autres, je resterais enfant jusqu'à la mort » (C. G. XIX, 291). On se reportera aussi aux pages d'*Emile* sur la peur (O. C. IV, 134 sq.; 382 sq.) et à la deuxième *Réverie* (O. C. I, 1007). Cette phobie prendra toute sa signification symbolique dans l'image du *labyrinthe*, dont nous aurons à parler dans le prochain chapitre.

⁸³ Rousseau présente la Robella comme « un réduit de barrières impénétrables », « un refuge ignoré de tout l'univers où les persécuteurs ne (le) déterreraient pas » (I, 1070-1071).

⁸⁴ Ce terme révélateur se trouve dans la huitième des *Réveries*, où Rousseau parle du « complot » dont il est « enlacé depuis longtemps » sans s'en être aucunement aperçu » (I, 1076).

⁸⁵ Rousseau: *Œuvres complètes*, « L'intégrale », éditions du Seuil, 1967, p. 28.

⁸⁶ Dans la troisième lettre à Malesherbes, il est question de « lieu sauvage » ou « désert », de quelque « asile où rien ne montre la main des hommes » (I, 1139). Dans les *Réveries*, l'épisode de l'excursion jurassienne à la Robella, sur les hauteurs qui dominent le petit bourg de Buttes, est l'un des plus significatifs. Il y est question de *réduit*, de *refuge* ignoré de tout l'univers, et d'*île déserte*. La signification symbolique de ce récit exemplaire a été étudiée par Jean Oudart: « Tentative et échec de la construction d'un refuge exemplaire chez Rousseau », *Circé, Le Refuge I*, cahiers du centre de recherche sur l'imaginaire, Paris, Minard, 1971, pp. 281-291. L'île de Saint-Pierre est, elle aussi, le lieu des « réduits les plus riants et les plus solitaires », et Jean-Jacques trouve, au bord du lac, l'*asile caché* propice à la rêverie (I, 1045). L'insularité de ce lieu de séjour apporte une protection supplémentaire au fuitif, qui souhaite qu'on lui fasse « de cet asile une prison perpétuelle » (I, 1041). Quant à *La Nouvelle Héloïse*, elle nous présente, ne l'oublions pas, le refuge solitaire de Meillerie, où l'amant caché peut aimer à distance et sans danger. Dans la lettre à Mirabeau (C. G. XVII, 4), Jean-Jacques recherche des « lieux fourrés et sombres », une « voûte » ou un « malheureux petit coin » pour y satisfaire son besoin urinaire. Mais le désir coupable semble obéir à la même impulsion, et Jean-Jacques cherche, à Turin, « des allées sombres, des réduits cachés », où il puisse « s'exposer de loin aux personnes du sexe » (I, 88-89). Il n'est peut-être pas déplacé de rappeler ici le souvenir de ces lieux clos, qui ont frappé son imagination d'enfant, parce qu'il les croyait réservés à la fornication: « Je ne pouvais voir un débauché sans dédain, sans effroi même: car mon aversion pour la débauche allait jusque-là, depuis qu'allant un jour au petit Saconnex par un *chemin creux*, je vis des deux côtés des *cavités dans la terre* où l'on me dit que ces gens-là faisaient leurs accouplements » (I, 16).

CHAPITRE XXIII

¹ C. C. IV, 350, lettre du 10 novembre 1757.

² On en trouvera un exposé détaillé dans l'introduction de MM. Gagnebin et Raymond aux textes autobiographiques (O. C. I).

³ N'oublions pas que l'une des premières œuvres est *Narcisse ou l'amant de lui-même*, qu'il prétend avoir écrite à l'âge de dix-huit ans. Le premier autoportrait vraiment pénétrant se trouve dans le *Mémoire à M. de Mably* (O. C. IV, 21-23).

⁴ En tant que tentative de déculpabilisation, propre à annuler les pouvoirs du regard accusateur. Il est évident que nous ne saurions parler d'un « échec » de Rousseau, au sens où l'entend René Laforgue dans son essai sur Baudelaire (*L'Echec de Baudelaire*, Genève, Editions du Mont-Blanc, 1964), étant donné que *Les Confessions* sont, sur le plan de l'art et de la psychologie, un chef-d'œuvre qui dépasse, et de beaucoup, les intentions conscientes de leur auteur.

⁵ Il est intéressant de constater que Rousseau, au moment où il reçoit à Môtiers le *Sentiment des citoyens*, libelle calomniateur qui révélait entre autres l'abandon des enfants, adopte une tactique défensive qui préfigure celle des *Dialogues*: il annote l'exemplaire qui vient de lui parvenir et l'envoie au libraire Duchesne, pour en donner une nouvelle édition, grossie de ces additions marginales qui constituent la défense de l'accusé. Il trouve donc déjà avantageux de faire entendre deux voix: celle de l'accusateur et celle de la défense, comme dans les *Dialogues*. Mais faire publier lui-même le libelle de 1764, c'était une façon fort habile de retourner le public en sa faveur et de discréditer l'ennemi. Le *Sentiment des citoyens*, avec les notes marginales de Rousseau, est reproduit en fac-similé dans C. G. XII, 367 sq.

⁶ Dialogue, et non, comme le suggère Marcel Raymond, monologue: « Une autre méthode récente consiste à provoquer des aveux complets, toute censure étant levée. Les psychiatres attendent ainsi de leurs patients des monologues libres. Mais là encore, c'est un autre qui va venir en aide à ma perspicacité défaillante, qui va chercher, à ma place, des repères, des symboles dans la matière informe que je lui aurai livrée » (*La Quête de soi et la rêverie*, p. 194). Nous pensons au contraire que l'analyste ne cherche pas « à la place » du patient, mais lui permet, grâce au transfert, de se découvrir lui-même. La tendance à voir la psychanalyse comme une méthode contraignante, propre à « provoquer des aveux complets », remonte sans doute à André Gide, qui prend, dans *Les Faux-Monnayeurs*, la défense du petit Boris, que la psychanalyste Sophorniska ne cesse de traquer pour le débusquer, comme une bête apeurée. On relira surtout les chapitres 2 et 5 de la deuxième partie: « J'ai besoin de tout savoir (...). Il faut que j'amène Boris jusqu'à l'aveu complet », déclare la docte polonaise au romancier Edouard (édition « Folio », Gallimard, 1972, p. 176).

⁷ « Son refus de jouer un rôle est lui-même un rôle », remarque Serge Viderman. *La Construction de l'espace analytique*, Paris, Denoël, 1970, p. 45.

⁸ C. G. XIX, 259, lettre du 26 février 1770 à M. de Saint-Germain. « Enfin qu'on daigne, je ne dis pas me convaincre, mais m'accuser moi présent, et je meurs content » (*ibid.*).

⁹ Michel Foucault, dans son introduction aux *Dialogues*, a fort bien souligné la signification du silence pour Jean-Jacques. Paris, Armand Colin, 1962, p. XVII sq.

¹⁰ Les *Dialogues* sont destinés à montrer que ce « monstre » n'est qu'un mythe, et qu'il se confond avec l'idée fausse que les ennemis de Rousseau cherchent à donner de lui.

¹¹ C. G. XX, 43-44.

¹² O. C. III, 212-213, note X. Lévi-Strauss, dans une étude où il cite ce texte capital, voit en Rousseau le vrai fondateur de l'ethnologie: « Rousseau ne s'est pas borné à prévoir l'ethnologie: il l'a fondée » (*Jean-Jacques Rousseau*, ouvrage collectif, Neuchâtel, La Baconnière, 1962, p. 239 sq.).

¹³ « Il n'est pas étonnant que durant ces temps de préjugés et d'erreurs où j'étais mais tant la qualité d'Auteur j'aie quelquefois aspiré à l'obtenir moi-même » (O. C. II, 962). « Cet ennemi si déclaré des sciences et des arts fit pourtant et publia des pièces de théâtre; et ce discours sera, je l'avoue, une satire très amère, non de moi, mais de mon siècle » (*ibid.*, 974).

¹⁴ Lettre à Rostan, du 23 décembre 1761, O. C. IX, 344.

¹⁵ « Cet homme a donné à vos Messieurs par ses *Confessions* qu'ils appellent ses mémoires une prise sur lui qu'ils n'ont eu garde de négliger. Cette lecture qu'il a prodiguée à tant de gens, mais dont si peu d'hommes étaient capables, et dont bien moins encore étaient dignes, a initié le public dans toutes ses faiblesses, dans toutes ses fautes les plus secrètes » (I, 903).

¹⁶ *Emile et Sophie*, O. C. IV, 882.

¹⁷ Mais Rousseau sait que l'homme ne peut faire le Dieu impunément. Celui qui parviendrait à se suffire à soi-même se séparerait des hommes et découvrirait le néant des choses humaines: « Le pays des chimères est en ce monde le seul digne d'être habité, et tel est le néant des choses humaines, qu'hors l'Etre existant par lui-même, il n'y a rien de beau que ce qui n'est pas » (O. C. II, 693, *La Nouvelle Héloïse*, VI, 8). Dans *Emile*, Rousseau voit clairement que le solitaire est misérable, n'ayant rien à aimer: « Si quelque être imparfait pouvait se suffire à lui-même, de quoi jouirait-il selon nous? Il serait seul, il serait misérable. Je ne conçois pas que celui qui n'a besoin de rien puisse aimer quelque chose: je ne conçois pas que celui qui n'aime rien puisse être heureux » (O. C. IV, 503).

¹⁸ *Histoire du précédent écrit*, O. C. I, 985.

¹⁹ Dans son *Testament* de 1763, il juge indispensable que sa maladie « soit examinée après (sa) mort dans son siège même » et que la preuve soit faite qu'on ne saurait y voir « l'effet de quelque ancienne maladie vénérienne », O. C. I, 1223-1225.

²⁰ Deschamp meurt le 7 avril 1768. L'autopsie fut pratiquée, selon Courtois, le 9 avril, et c'est sans doute le même jour que fut rédigée la *Note mémorative sur la maladie et la mort de M. Deschamps* (O. C. I, 1179-1183). La crise d'angoisse atteint un tel paroxysme que Rousseau souhaite se faire conduire à Paris, dans le but d'y « purger (son) décret », et envisage même, dans le cas où le prince de Conti tarderait à venir, de se faire « consigner le dimanche dans la prison de Trye pour y rester jusqu'à ce qu'il plût à S. A. S. de (le) faire conduire à (ses) juges » (O. C. I, 1182). La conscience coupable appelle, à titre préventif, la punition injuste pour se décharger d'une angoisse qui, dans l'attente, devient intolérable. Cette tactique défensive s'apparente évidemment aux conduites masochiques, où le désir ne se libère qu'à l'instant où intervient la riposte répressive. La crise d'avril 1768 nous montre aussi le renversement du masochisme en sadisme: c'est après avoir craint d'être lui-même emprisonné que Jean-Jacques redoute de passer à son tour pour un empoisonneur (O. C. I, 1179, note 1).

²¹ O. C. IX, 344.

²² « Quel gouffre de misères n'eût point évité l'Auteur, si ce premier écrit n'eût été reçu que comme il méritait de l'être? Mais il fallait qu'une faveur d'abord injuste m'attirât par degrés une rigueur qui l'est encore plus », *Avertissement* placé en tête du manuscrit du *Discours sur les sciences et les arts*, qui est certainement postérieur à 1764 (O. C. III, 1237).

²⁸ « Je naquis infirme et malade. » « J'étais né presque mourant » (I, 7). « J'étais né mourant » (I, 361).

²⁹ Dans cette perspective, la naissance se soldant par la mort de la mère, on pourrait dire que la naissance de l'écrivain exige aussi le meurtre symbolique du père. Les activités déculpabilisantes (copie musicale, botanique, habit arménien) tentent inlassablement de *réparer* cette perte (éviction du rival respecté) et de récupérer l'énergie coupable qui s'est *oubliée* sur la route de Vincennes. Peut-être y a-t-il diminution d'angoisse à substituer à la *faute obscure de naître* (mort de la mère) la *faute d'écrire*, qui est consciente.

³⁰ On mesurera l'originalité et l'audace du projet autobiographique à la réaction négative, en France principalement, au moment de la parution des *Confessions*. C'est ce que met en évidence une étude récente de Bernard Gagnebin: « L'Etrange accueil fait aux *Confessions* de Rousseau au XVIII^e siècle », dans *Annales JJR* XXXVIII, pp. 105-126.

³¹ Jacques Voisine, introduction aux *Confessions*, Garnier, 1964, p. LVIII.

³² I, 320 et 442. Rien de plus significatif à cet égard que la façon dont Rousseau lui-même rapproche, dans *Les Confessions*, le trouble érotique qu'il éprouvait dans ses courses de l'Ermitage à Eaubonne et l'émotion presque filiale qui lui tire des larmes d'attendrissement sur la route qui le conduit de Môtiers à Colombier, résidence de son « plus que père » Milord Maréchal (I, 597).

³³ Là encore, Montaigne fait figure de précurseur: « Un suffisant lecteur découvre ès écrits d'autrui des perspectives autres que celles que l'auteur y a mises et aperçues et y prête des sens et des visages plus riches » (I, 24, Félix Alcan, éditeur, 1930, vol. I, p. 240).

³⁴ Comme nous l'avons vu dans l'épisode vénitien, où Zulietta commande et Zanetto obéit (I, 319).

³⁵ C'est par le docteur Tronchin que Voltaire avait appris l'existence des enfants de Jean-Jacques et de Thérèse, qu'il révèle dans le *Sentiment des citoyens*. Fréron avait publié, dans l'*Année littéraire* de 1765, le texte intégral du mémoire rédigé par Jean-Jacques sur le prétendu miracle accompli par M. de Bernex. Cette déposition, où l'on peut voir un geste de complaisance envers le protecteur de M^{me} de Warens, mettait Jean-Jacques en contradiction avec lui-même, puisqu'il rejetait l'autorité des miracles dans les *Lettres de la montagne* qu'il venait de publier (1764). On peut évidemment douter que Rousseau ait trouvé cette révélation indiscrete aussi « plaisante » qu'il le prétend dans ses *Confessions* (I, 121). Concernant l'obligation où se trouve Jean-Jacques de faire face aux menaces venues de l'extérieur, on retiendra cette remarque de Robert Osmond: « Si la pensée du complot, si le combat contre un adversaire venu du dehors a pris une telle importance, c'est peut-être parce que Rousseau se battait en même temps contre lui-même; il est moins dur de réfuter des calomnies que de lutter contre un remords » (O. C. I, LXII). On pourrait compléter cette remarque en faisant observer que la période d'intense activité créatrice, pendant laquelle Rousseau s'efface en tant qu'individu pour développer son système philosophique ou donner la parole à des personnages romanesques, est celle de la maladie « organique », où l'écrivain lutte contre un mal *intérieur*, qu'il localise dans la sphère urogénitale.

³⁶ Cet échec n'est évidemment pas celui de l'œuvre littéraire, mais celui des efforts pour briser le silence et obtenir une réhabilitation éclatante: *Les Confessions* ne lui ayant pas apporté l'apaisement souhaité, Jean-Jacques se voit forcé de reprendre sa propre défense sur des bases nouvelles. Dans son introduction aux *Dialogues*, Robert Osmond peut, dans ce sens limité, parler de « la faillite des *Confessions* »

(O. C. I, LXIV), et Marcel Raymond de « l'échec des lectures des *Confessions* » (*Annales JJR* XXXV, 346).

³² « Inclinations innocentes » (I, 1060); « Magnificence arménienne » (lettre à M^{me} de Luze, du 25 septembre 1762, C. C. XIII, 111).

³³ Dans une lettre du 14 avril (?) 1762, La Roche, valet de chambre et probablement intendant de M^{me} de Luxembourg, lui envoie un relevé des dépenses qui ont été nécessaires à l'achat du tissu et de la fourrure, C. C. X, 194-196.

³⁴ Dans cette consultation, Jean-Jacques fait preuve de la même prudence (ou feinte soumission) que le jour où il demande à Diderot son avis sur la réponse qu'il se propose de donner à la question du *Mercur de France*.

³⁵ « L'habitation des femmes empirait sensiblement mon état » (I, 595). Rousseau déclare que l'idée de porter l'habit arménien n'était pas nouvelle pour lui, et qu'« elle (lui) était venue diverses fois dans le cours de (sa) vie » (I, 600). Eugène Ritter signale que c'est à Venise que Rousseau vit pour la première fois des Arméniens, et que « c'est de là que l'idée lui est venue de prendre leur habit » (*Annales JJR* XVI, 116, note 1). Rien de plus vraisemblable selon nous : Jean-Jacques nous montre en diverses occasions qu'il retient certains comportements qui l'ont frappé et en met l'idée en réserve, jusqu'au jour où il se sent autorisé à l'utiliser ou à le faire valoir. Outre l'idée de se faire artisan en chambre, qui remonte aux années passées à la rue de Coutance, il observe chez M^{me} de Warens un certain nombre de conduites, dont il se souviendra plus tard : le goût de la botanique (venu de Claude Anet); la maladie psychosomatique; peut-être même le fait de cacher sa vie sexuelle (Anet est l'intendant-jardinier, comme Thérèse sera la gouvernante-infirmière aux regards des autres). Si Jean-Jacques retient l'idée de l'habit arménien, c'est que ses tendances féminines le prédisposent à se travestir, bien avant qu'une raison plausible (la maladie) vienne lui offrir un alibi rassurant.

³⁶ On retiendra cette remarque de Leigh, dans l'*Avertissement* du treizième volume de la correspondance : « Echangeant la plume contre le fuseau, le voilà occupé à fabriquer des lacets. A ce propos, une de ses boutades sera colportée partout : J'ai pensé en homme, j'ai écrit en homme, on l'a trouvé mauvais. Eh bien ! je vais me faire femme » (C. C. XIII, p. XXV). C'est exactement ce que Jean-Jacques écrit à la marquise de Verdelin, le 4 septembre 1762 : « J'ai pris l'habit long, et je fais des lacets : me voilà plus d'à moitié femme ; que ne l'ai-je toujours été ! Madame, j'ai tâché de ne pas déshonorer mon sexe ; j'espère de n'être pas rebuté du vôtre » (C. C. XIII, 10). Ailleurs, il précise la destination de ces lacets, qu'il confectionne avec des soies muticolores : « Ils ne sont destinés qu'aux demoiselles de ma connaissance qui se marient ; à condition qu'elles nourriront leur premier enfant ; sans quoi, point de lacet » (lettre à M^{me} Boy de La Tour, du 9 octobre 1762, C. C. XIII, 185).

³⁷ « Le métier de tapisserie que vous avez la bonté de m'annoncer donnera le change aux lacets » (C. C. XIII, 199 et 264).

³⁸ Julie-Anne-Marie Boy de La Tour, veuve depuis 1758, dirigeait à Lyon la maison de commerce de son mari, Pierre Boy de La Tour. Elle servait d'intermédiaire entre Jean-Jacques et le fourreur lyonnais qui « ornait » les robes et les bonnets arméniens. Pour avoir une idée de la coquetterie du philosophe, on se reportera aux lettres du 30 août 1762 (C. C. XII, 260), du 9 octobre 1762 (C. C. XIII, 184-185) et du 23 novembre 1762 (C. C. XIV, 79). Il prend aussi visiblement plaisir à parler tissus et rubans avec Marianne-Françoise de Luze (1728-1796), dont le mari, Jean-Jacques de Luze, banneret de Neuchâtel et président de la Chambre des blés, dirigeait une fabrique de toiles peintes (indiennes), que son grand-père avait établie au Bied, près de Colombier, en 1734. « A côté de la fabrique, on avait construit une

belle maison de campagne, reliée au château de Colombier par une avenue magnifique » (C. C. XII, 84). M^{me} de Luze était devenue, comme M^{me} Boy de La Tour, l'intermédiaire entre Jean-Jacques et ses fournisseurs. Voir à ce sujet: C. C. XIII, 57; 75; 111.

⁸⁹ C. C. XIII, 185.

⁹⁰ C. C. XIV, 79, lettre du 23 novembre 1762.

⁹¹ C. C. XIII, 185.

⁹² O. C. I, 601 (souligné dans le texte). Jacques Voisine remarque à ce sujet: « Milord Maréchal ne dut pas s'en étonner outre mesure: il logeait chez lui, avec sa fille adoptive d'origine musulmane, un Tartare, un Kalmouk et un nègre (*Les Confessions*, p. 710, note 1; et Courtois, *Chronologie*, p. 134, note 3).

⁹³ C. C. XIV, 79, lettre du 23 novembre 1762.

⁹⁴ On peut en effet se demander qui aurait sondé Rousseau à Môtiers, les gens de l'art n'y étant parvenu qu'à grand-peine à Paris.

⁹⁵ « Sans être ce qu'on appelle un beau garçon, j'étais bien pris dans ma petite taille; j'avais un joli pied, la jambe fine, l'air dégagé, la physionomie animée, la bouche mignonne... » (I, 48). Un peu plus loin, Rousseau prête à M. Reydellet, curé de Seyssel, une appréciation tout aussi flatteuse de son apparence physique à dix-huit ans: « M. Reydellet me trouvant joli garçon me prit en amitié et me fit mille caresses » (I, 128).

⁹⁶ O. C. I, 1060, note 3.

⁹⁷ *La transparence et l'obstacle*, pp. 278-282.

⁹⁸ Pour Rousseau, on se reportera aux *Institutions chimiques*, dont Maurice Gautier a procuré une édition dans les *Annales JJR* XII et XIII.

⁹⁹ « Identifier les plantes, reconnaître le type décrit par Linné. Transcrire la même musique sur d'autres feuilles de papier réglé. Ce sont des besoins salutaires, mais où l'esprit n'a pas d'autre devoir que de se faire le milieu transparent par lequel un fragment de réalité se redouble sans s'altérer » (Jean Starobinski: *La transparence et l'obstacle*, pp. 279-280).

¹⁰⁰ O. C. I, 793. La même idée se trouvait déjà dans la lettre à Milord Maréchal du 20 juillet 1766: « Je suis très heureux d'avoir pris du goût pour la botanique: ce goût se change insensiblement en une passion d'enfant, ou plutôt en un radotage inutile et vain, car je n'apprends aujourd'hui qu'en oubliant ce que j'apprends hier » (C. G. XV, 338).

¹⁰¹ O. C. I, 831, note 3, qui renvoie à Jansen: *Rousseau als Musiker*, p. 475.

¹⁰² C. G. XIX, 236, lettre du 26 février 1770 à M. de Saint-Germain. Ce thème est repris dans les *Dialogues* (I, 833 sq.).

¹⁰³ Se croyant accusé d'être « le violateur de la chaste Vertier, il se disculpera en s'accusant de « vices qui n'ont jamais fait de mal qu'à (lui) », désignant ainsi, nous l'avons vu, les pratiques autoérotiques (C. G. XIX, 241-242).

¹⁰⁴ « Il se disait honnête et modeste, on l'a trouvé cynique et débauché; il se vantait de bonnes mœurs, et il est pourri de vérole » (I, 877).

¹⁰⁵ Pour la proposition de M^{me} Boy de La Tour, voir C. C. XIII, 163 et 185. Pour juger équitablement la réaction violente de Rousseau, il faut aussi tenir compte des mœurs du temps, et connaître la sévérité presque sadique des lois à l'égard d'une fille mère. On en aura une idée en lisant le procès-verbal des déclarations faites par Marie Lambert au moment de l'accouchement, en présence de la sage-femme, du justicier et du greffier. Ce document a été retrouvé par Madeleine Anjubault Simons: *Amitié et passion, Rousseau et Sauttersheim*, Genève, Droz, 1972, p. 40 sq.

⁵⁶ C. C. XVII, 153.

⁵⁷ Elle explique aussi l'abandon des enfants: celui qui se veut sans désir n'en dissimule que mieux le fait qu'il s'est « oublié » dans les bras d'une femme.

⁵⁸ Dans les *Dialogues*, *Emile* est considéré comme « son plus grand et meilleur ouvrage » (I, 687); dans la lettre à Moultoou du 12 décembre 1761, Jean-Jacques voit dans ce livre « le plus utile, le meilleur et le dernier de (ses) écrits » (C. C. IX, 312).

⁵⁹ Il importe de rappeler ici que Rousseau reste, pour n'avoir pas franchi le « carrefour » (*trivium*) œdipien, très labile dans ses identifications. Il est vraisemblable que les identifications à la mère ou au père restent également possibles pour celui dont l'évolution n'a pas abouti « normalement » à se comporter comme le père, c'est-à-dire s'exprimer par son travail, prendre femme, être père à son tour. Est-il nécessaire de préciser que Jean-Jacques ne put jamais être vraiment père ou époux, alors qu'il se sentait toujours porté à être fils, comme ce fut le cas avec Milord Maréchal.

⁶⁰ Rousseau abandonne l'habit arménien au départ de Wotton, en mai 1767, soit quelques jours avant de s'embarquer pour la France (Hermine de Saussure: *Rousseau et les manuscrits des « Confessions »*, de Boccard, 1968, p. 148). C'est en janvier 1770, soit peu de temps avant de quitter Monquin pour Lyon et Paris (où il parviendra le 24 juin 1770), qu'il renonce au pseudonyme et signe de nouveau: J. J. Rousseau.

CHAPITRE XXIV

¹ *Lettre à Christophe de Beaumont*, O. C. IV, 927. S'il reprend la plume, peu après son arrivée à Môtiers, c'est que les événements l'y obligent: « Il faut malgré moi reprendre la plume: vous voyez que j'y suis forcé. » Il est question, dans cette lettre à Marie-Michel Rey du 16 novembre 1762, de la *Lettre à Christophe de Beaumont* (C. C. XIV, 55).

² De la crise de l'automne 1749 à l'achèvement du *Contrat social* (août 1761).

³ Comme le dit Pierre Burgelin dans la conclusion de son ouvrage: « Derrière la pensée la mieux agencée, il y a la palpitation d'une vie qui se cherche laborieusement (...). Lorsque cela fait défaut, il ne reste que des mots aussitôt ensevelis dans l'oubli ». *La Philosophie de l'existence de Jean-Jacques Rousseau*, PUF, 1952, p. 578.

⁴ O. C. I, 1001.

⁵ « Mon esprit s'éclaire au feu de mon cœur; j'éprouve en moi l'invincible impulsion du génie. » Cité par Jean Guéhenno: *Jean-Jacques, roman et vérité*, Grasset, 1950, II, 279.

⁶ Jean Fabre, après avoir remarqué que le prince de Conti se plaçait en tête du « comité de patronage qui entendait pousser l'auteur de l'*Emile* dans une seconde carrière, plus éclatante encore que la première », ajoute: « Sans doute ne pouvaient-ils ignorer que la Sorbonne ne laisserait pas passer sans pousser les hauts cris la *Pro-fession de foi*. » *Annales JJR* XXXVI, 23.

⁷ O. C. I, 1076-1077.

⁸ *Les Réveries du promeneur solitaire*, édition critique par Marcel Raymond, Droz, 1948, p. XLVIII.

⁹ *Histoire du précédent écrit*, O. C. I, 979; *Deuxième promenade*, *ibid.*, 1003.

¹⁰ Louis-François de Bourbon, prince de Conti (1717-1776). Au moment où Jean Fabre formulait cette hypothèse devant l'assemblée générale de la Société Jean-Jacques Rousseau à Genève, Robert Osmont parvenait aux mêmes conclusions. Découverte simultanée qu'on lira, pour l'exposé de Jean Fabre, dans les *Annales JJR* XXXVI, 7-48, pour celui de Robert Osmont dans la *Revue d'Histoire littéraire de la France*, Paris 65, 1965, pp. 614-628.

¹¹ Voir à ce sujet notre chapitre XIX, p. 290.

¹² On lira aussi l'étude de Robert Ricatte: *Réflexions sur les « Réveries »*, Paris, Corti, 1960, ainsi que le compte rendu de M(arcel) R(aymond) dans les *Annales JJR* XXXV, 344-348.

¹³ I, 1000 et 1001. On remarquera que la vie tout entière de Jean-Jacques, où il passe de son enfance obscure à la gloire de la maturité, pour revenir à la nullité des dernières années, reproduit le mouvement du dîner de Turin: nullité du laquais (« j'avais la mortification d'être nul pour elle »), bref triomphe de l'interprète et retour à l'insignifiance première.

¹⁴ J.-B. Pontalis: « L'insaisissable entre-deux », in: *Bisexualité et différence des sexes*, *Nouvelle Revue de Psychanalyse*, N° VII, printemps 1973, p. 16.

¹⁵ Il ne serait peut-être pas déplacé de citer ici ces mots que Mallarmé prête à Villiers de l'Isle-Adam: « Histrion véridique, je le fus de moi-même! de celui que nul n'atteint en soi, excepté à des moments de foudre et alors on l'expie de sa durée, comme déjà. » Stéphane Mallarmé, *Œuvres complètes*, édition de la Pléiade, Gallimard, 1945, p. 495. L'histrion véridique, c'est Jean-Jacques « réformé », qui bientôt donne aux autres le spectacle de son innocence et de sa vertu. Le moi vrai, que l'on atteint en soi « à des moments de foudre », c'est celui qui connaît la révélation fulgurante de la route de Vincennes, et dont toute la vie — ou durée — devait expier l'audace glorieuse.

¹⁶ Nous pensons ici à cette réflexion de Hugo von Hofmannsthal: « Ce qu'est l'esprit, seul le saisit le cœur tourmenté » (traduction Eugène Badoux). *Was Geist ist, erfasst nur der Bedrängte* (*Buch der Freunde, Aufzeichnungen*, Frankfurt am Main, Fischer-Verlag, 1959, p. 37).

¹⁷ Marcel Raymond pense, comme Robert Osmont, que « l'image traditionnelle de la période 1772-1775 doit être révisée ». *Annales JJR* XXXV, 347.

¹⁸ On se reportera aux tableaux de bonheur domestique des livres VIII (I, 353-354), IX (I, 418), XI (I, 582). Pour les rapports qu'il peut y avoir entre la névrose de Rousseau et le génie créateur, on se reportera à une note importante de *L'Idiot de la famille*. Sartre y affirme que les écrits autobiographiques de Rousseau sont beaucoup plus qu'une apologie: il y voit une entreprise où le besoin de se connaître et la quête de la sérénité sont étroitement liés. « L'admirable tension du style et des idées naît chez Rousseau non de son mal, mais de sa lutte contre le Mal » (vol. III, pp. 42-43). Ce n'est qu'au XIX^e siècle que la névrose deviendra « la voie royale vers le chef-d'œuvre » (*ibid.*, 41). Le rationalisme du XVIII^e siècle a aidé Rousseau à se construire contre la névrose et, dans une certaine mesure, contre lui-même. Le projet de se connaître, au lieu d'ouvrir la voie à une complaisance excessive à soi-même et à la subjectivité, l'a amené à chercher à connaître l'homme en général. Byron ou Chateaubriand, en faisant de leur vie une sorte d'œuvre d'art, cédaient aux sollicitations du marché, le public commençant à s'intéresser aux vies des grands écrivains. Rousseau, qui avait forcément aussi intériorisé les structures objectives de son temps, fut porté par le désir de comprendre par la raison ce qu'il y avait en lui d'irrationnel. Cet effort pour universaliser son expérience subjective unique est peut-être ce qui fait la force exceptionnelle de son œuvre.

¹⁹ Elle était certainement d'une nature sensuelle et sans fausse pudeur dans les gestes de l'amour. Elle excellait dans l'art culinaire, tenait son ménage dans une grande propreté, et montait la garde avec une vigilance exemplaire pour éloigner les importuns et préserver la tranquillité de Jean-Jacques.

²⁰ Eliane Amado Lévy-Valensi. *Le Dialogue psychanalytique*, PUF, 1962, p. 189.

²¹ Rousseau aime imaginer son existence tantôt soumise à une volonté extérieure inéluctable (« J'ai fourni par mes imprudences aux *directeurs de ma destinée* autant d'instruments, qu'ils ont habilement mis en œuvre pour la *fixer sans retour* »), tantôt libre d'adopter une allure capricieuse et fantaisiste, à condition de n'avoir aucun but intéressé. Ses longues marches d'adolescent, ses herborisations des dernières années lui ont procuré des plaisirs innocents, et il imagine volontiers sa vie comme un parcours sinueux et non concerté: « Ma vie entière n'a guère été qu'une longue rêverie divisée en chapitres par mes promenades de chaque jour » (*Ebauches des Rêveries*, I, 1165). Cette dernière déclaration peut faire songer à Montaigne, qui aime voyager sans plan trop précis: « Mon dessein est divisible partout: il n'est pas fondé en grandes espérances; chaque journée en fait le bout. Et le voyage de ma vie se conduit de même » (livre III, chapitre 9, *Pléiade*, Gallimard, 1946, p. 948).

²² « Je ne sais rien voir de ce que je vois; je ne vois bien que ce que je me rappelle et je n'ai d'esprit que dans mes souvenirs » (I, 115). Dans le *Mémoire à M. de Mably*, dont la version primitive remonte à 1740, Rousseau déplore ce « penchant invincible à la *mélancolie*, qui fait malgré (lui) le tourment de (son) âme » (*O. C.* IV, 21).

²³ L'acte d'écrire, présent de l'existence, est plus réel pour Jean-Jacques que le moment où l'événement narré fut vécu, ou que le futur hypothétique où l'écrivain vieilli pourra se relire. Rousseau devint écrivain à la suite d'une vocation impérieuse, et il le resta jusqu'à son dernier jour avec une conscience exemplaire. « Le monde est fait pour aboutir à un beau livre », aurait-il pu conclure comme Mallarmé (*Sur l'évolution littéraire*, réponse à l'enquête de Jules Huret, *Pléiade*, Gallimard, 1945, p. 872). Mais la « beauté » de l'œuvre n'avait d'autre raison à ses yeux que de traduire de façon plus parfaite et plus durable cette vérité intérieure dont il vivait: « Si je n'avais écrit que pour écrire, je suis convaincu qu'on ne m'aurait jamais lu », dit-il avec force dans sa deuxième lettre à Malesherbes (I, 1136).

²⁴ La pervenche aperçue à Cressier abolit le temps qui sépare son premier séjour aux Charmettes de son exil à Môtiers (I, 226). Le son des cloches d'Annecy est un pressentiment du bonheur qu'il connaîtra « sept ou huit ans » plus tard à Chambéry (I, 107 et 245). Pour la rêverie que peut provoquer la visite inattendue d'un ami, on relira le récit de la visite que Venture fait à Jean-Jacques à Paris, peu avant le départ pour l'Ermitage (I, 398).

²⁵ Dès les premières pages des *Confessions*, nous l'avons vu, Rousseau nous avertissait qu'il ne pouvait chanter les chansons de tante Suzon sans se surprendre à « pleurer comme un enfant en marmotant ces petits airs d'une voix déjà cassée et tremblante »: C'est « un *charme* que je ne puis exprimer », « c'est un *caprice* auquel je ne comprends rien » (I, 11), constate-t-il avec étonnement.

²⁶ C'est très probablement le 19 avril, jour de Pâques, que Rousseau arrive à Ermenonville (date conjecturée par Marcel Françon, *Annales JJR* XXXII, 196).

²⁷ Il ira sur sa tombe à Chambéry, le 25 juillet 1768, et rendra visite à M. de Conzié.

²⁸ « Tout ce début est écrit dans le manuscrit d'une écriture légère et sans la moindre rature. Une seule correction dans les vingt lignes qui suivent... », remarque Robert Osmont (*Contribution à l'étude psychologique des « Rêveries du promeneur*

solitaire». *La vie du souvenir* — *Le rythme lyrique*. *Annales JJR* XXIII, 109). L'examen du manuscrit de la *Dixième promenade* (Neuchâtel, 7883, Ms R 79) qui est un premier jet plus lisible qu'on ne le dit communément, permet d'infirmer cette dernière déclaration. Nous avons compté 10 ratures ou corrections dans les 17 premières lignes. Il est vrai que la première correction importante est celle des lignes 12-14: « m'inspirât avec la reconnaissance des sentiments plus tendres que je n'en distinguais pas » remplace une première version, biffée sur le manuscrit: « m'inspirât (des sentiments d'amour cachés sous un) ».

²⁹ « Je fus moi (...). Je fis ce que je voulais faire, je fus ce que je voulais être (...). J'étais parfaitement libre (...). Je ne faisais que ce que je voulais faire » (I, 1098-1099). On remarquera l'insistance de ce thème de la liberté, qui n'exclut pas celui de la fatalité: Jean-Jacques pense que la rencontre « décide de (lui) pour toute (sa) vie », et ne fut qu'une simple halte avant la vie « orageuse » qui l'attendait à Paris. On relèvera les termes: « destin... destinée... destin ».

³⁰ Rousseau est essentiellement autobiographe: il ne se livre que dans un *récit*, où les faits, repris et ordonnés, donnent de sa vie une explication cohérente. Rappelons qu'il regrette de n'avoir pas écrit de *journal*: « La chose que je regrette le plus dans les détails de ma vie dont j'ai perdu la mémoire est de n'avoir pas fait des journaux de mes voyages » (I, 162).

³¹ Les séjours à Turin et aux Charmettes ne sont désignés qu'allusivement: « Elle m'avait éloigné. Tout me rappelait à elle, il y fallut revenir (...). Une maison au penchant d'un vallon fut notre asile... »

Index

(thèmes et interprétations)

Les références simples renvoient aux pages du texte (exemple: 173 = page 173 du texte). Les références doubles renvoient aux notes (exemple: 72-6 = notes de la page 72, note 6). Une référence en chiffres romains désigne l'ensemble d'un chapitre (exemple: XVII = ensemble du chapitre XVII). Abréviation: R = Rousseau.

AMOUR:

adorer n'est pas posséder: 69; 173; 72-43.

amour impossible à imaginer: 56; 60; 73 sq.; 217; 60-34; 217-40.

l'amour n'arrache pas, mais dérobe: 100; 132; 309; 71-36.

aimer d'amour: 71 sq.; 170; 227.

ARGENT:

209 sq.; 265 sq.; 210-22; 210-23.

ASEXUÉ:

autocastration, répression: 55; 58 sq.; 65; 67; 72; 79; 119 sq.; 143 sq.; 146 sq.; 170; 59-28; 59-29; 71-36; 74-51; 313-64.

BISEXUALITÉ:

étrointe des cousines: 60; 72; 143 sq.; 146; 304.

Hermaphrodite: 111; 146; 304; 369.

idéal autarcique: 145 sq.; 344; 64-3; 304-33.

illusion bisexuelle: 126; 71-36; 145-27; 146-31.

CHATELAINE:

quête de la —: 108; 169; 296; 108-35.

COMLOT:

ligue: 77 sq.; 133; 156; 205; 237; 244 sq.; 265; 271; 312; 354; 366; 368; XXII; 106-31; 121-22; 156-26.

R empoisonneur: 87 sq.; 102; 335; 353; 361; 304-31; 335-31.

CONSTELLATION FAMILIALE:

139; V; 46-3.

crainte de déplaire: 58; 82 sq.; 104; 139; 139-10.

désaveu de l'amour: 66; 79; 66-10.

dissolution de la famille: 25; 36 sq.; 65; 102; 104 sq.

faux couple parental: 46; 52; 54; 60; 81; 118.

filiation faussée: 23 sq.; 52; 65; 82.

frustration, pureté: 42 sq.; 47; 54 sq.; 59 sq.; 79; 81; 101; 118; 126; 137; 36-11; 43-38; 55-10; 59-28.

l'entendu familial: 102; 340; 102-21.

DÉPLACEMENTS (prolepses, analepses): 115; 183; 236; 242; 278; 281 sq.; 175-39; 194-85; 236-41.

DÉSIR:

désir, envie, besoin: 73; 79; 104; 125; 127; 135 sq.; 212; 71-36; 73-47; 94-15; 125-2; 276-8.

réalisation du désir: 59; 80; 94; 220; 298.

flagrant délit de désir: 133; 161; 332.

disjonction (aimer-désirer): 116; 122; 128; 170; 183; 309; 66-13; 228-14; 307-41.

érotisme (parures, Demoiselles): 111;

131; 142; 211; 312; 126-4; 211-25; 303-29.

érotisme (corset de Julie): 172; 172-33; 211-25.

excès de jouissance: 127; 172; 179; 217; 307.

fétichisme: 109; 111; 116; 172; 298; 219-42; 298-11.

jouir sans savoir de quoi: 20; 29; 58; 71; 103; 170 sq.; 175; 29-15.

ÉROS GLORIEUX: 16; 134; 197; 202; 284; 314; 369; 94-15; 258-46. abréaction, conversion de l'énergie: 10; 80; 93; 188; 196 sq.; 221; 242; 354; 92-12; 161-37; 197-92.

écrire et se cacher: 56; 129; 162; 197; 253; 268; 322; 365; 94-15; 253-30; 268-22.

Eros habite l'expression: 322; 329; 322-22.

FATALITÉ:

valeur fatale des événements: 79; 243; 354; 365; 368; 79-9.

FEMMES:

empire des —: 61; 63; 66; 97; 111; 114; 125; 65-6.

leurs ordres sont des caresses: 66; 209-21.

réparations dues aux —: 103; 120; 125; 65-7; 72-42.

« salopes » (image dégradante): 71 sq.; 74; 214; 72-41.

vierges (charme virginal): 70; 73; 230; 72-43.

FÉMINITÉ:

R se dit femme: 48 sq.; 71; 103; 118; 143; 357 sq.; 48-9; 60-31; 60-33; 103-24; 111-39.

R timide comme une vierge: 42; 59 sq.; 75.

FRÈRE:

haine du —: 13; II; 50; 80; 82; 87; 101 sq.; 138; 249; 338; 340; 250-18; 335-31.

HÉRITAGES (appropriation): 33 sq.; 150; 232; 33-28; 33-30.

IDOLISATION:

enfant de Rois: 24 sq.; 67; 82; 104 sq.; 138 sq.; 339; 82-17; 108-35.

MALADIE:

éros blessé: 271; XIX.

l'étrange —: 194; 197 sq.

maladies vénériennes: 64 sq.; 114; 207; 215; 226; 278; 353; 74-51; 275-6.

— des Charmettes: 189 sq.; 244; 191-71; 191-72.

— urinaire: 19; 57; 83; 101; 194; 238; 354; 57-23; 83-18; 83-19; 121-23; 194-85; 238-42.

MÈRE:

mort de la —: I; 45; 65; 120; 157. naissance malheureuse: 51; 78; 149; 170; 186; 265; 353; 227-12; 265-15.

MOTS-CLEFS:

labyrinthe: 89; 95; 347 sq.; 340-52.

refuge: 129; 340; 129-11; 341-56.

salope: cf. **FEMMES**.

s'oublier: 16; 67; 69 sq.; 91; 109; 120 sq.; 136; 139; 143; 174; 185; 206; 208; 216; 231; 258; 284; 306; 309; 320; 323 sq.; 16-20; 67-14; 91-8; 121-23; 139-12; 209-20; 320-10.

transparence: 56; 58; 69; 129; 145; 174; 185; 250; 271; 340; 346; 348; 353; 56-16; 305-37.

sauver, conserver: 63 sq.; 84; 175; 190; 192; 278; 363; 59-28; 63-1; 64-2; 64-5; 139-12; 238-42; 289-48.

NARCISSISME: 122; 143; 146; 346; 350; 122-26.

CEIPE: 49; 87; 101; 118; 135; 137 sq.; 144; 147; 173; 175; 226; 231 sq.; 135-2; 137-8; 178-46.

— symboliquement réussi: 138; 185 sq. situation triangulaire: 100; 145; 155; 187; 189; 306 sq.; 55-8; 144-24; 300-18; 306-40.

identifications (labilité des —): 23; 52; 171; 23-17; 23-19; 171-27; 231-23; 239-46; 363-59.

PATERNITÉ:

abandon des enfants: 114; 136; 139; 146; 161; 229; 231; 234 sq.; 259; 350 sq.; 369; 71-39; 121-23; 161-36; 231-21; 231-22; 234-35; 242-58; 286-37; 357-30; 363-57; 363-59.

s'auto-reproduire, perpétuer le même: 369.

PÈRE

envier le —: 150.

identification au —: 52; 56; 90; 100; 137; 151; 233; 255; 97-9.

idole du — (cf. **IDOLISATION**): 33 sq.; 56; 82; 28-6; 43-37; 56-15; 139-9.

larmes avec le —: 51; 247; 333; 92-14.

plaire au —: 48; 87; 247; 258; 316; 320.

PHALLUS (pénis): 60; 57-23; 67-17; 144-24.

phallicisme féminin, énigme de la différence: 131; 218 sq.; 66-13; 67-17; 131-19; 219-42.

phallique (pouvoir —): 67; 171-28.

PSYCHANALYSTE de profession: 11; 98-12.

le silence en psychanalyse: 345.

ROUGIR, enfant qui rougit: 289.

ROUSSEAU:

R = « barbare »: 85; 254; 85-28.

R = « Petit »: 20; 107; 50-15.

RUPTURES: 20; 254; 259; 262; 268; 293; 313; 319 sq.; 371; 313-60.

STRATÉGIES défensives: 357 sq.; 271-35.

R copiste et botaniste: 262 sq.; 271; 325; 360; 285-31; 298-9.

habit arménien: 60; 267; 271; 287 sq.; 304; 357 sq.; 142-19; 358-35.

SUPPLÉMENT:

éjaculation précoce: X; 178; 213 sq.; 103-24; 213-29; 258-45.

« impunément » (faire le trajet —): 110-38; 116-11; 178-45; 275-7.

« hors d'état de faire assaut »: 254; 74-49; 108-34.

la « fiole vide » (fontaine de Héron): 201; 224; 253; 117-14.

supplément = lecture: 89 sq.; 321; 321-13.

supplément = autoérotisme: 56; 128; 170; 224; 228; 237; 279; 288; 59-29; 64-2; 64-3; 91-6; 91-8; 127-10; 228-16; 275-7; 300-16.

supplément = Thérèse: 113-1.

TANTE:

« J'étais toujours avec ma tante »: 53; 65; 67.

« Et toujours l'épine est sous la rose »: 22 sq.; 84; 104; 23-13; 74-49.

évoquant poétique de tante Suzon: 21 sq.; 164.

ÉPISODES:

Le Devin du village: 158; 257; 267; 286; 319 sq.; 67-14; 253-30; 284-26. Francueil (R caissier chez —): 266; 284 sq.; 361; 266-18.

homosexuels (rencontres avec des —): 49 sq.; 73; 103; 114; 119; 142-19. idylle des cerises: 303; 110-38; 136-5; 151-6.

Lausanne (concert de —): 153 sq.; 161; 317 sq.; 92-13; 322-17.

Le Lévite d'Ephraïm: 50 sq.; 226; 51-18; 87-35; 227-12; 239-45.

Lyon (repas solitaires de —): 128; 321-15.

Marion (ruban volé): 132 sq.; 160; 133-22; 206-12; 220-44.

Mendicanti (chanteuses des —): 72-42.

Les Muses galantes: 324.

Narcisse: 161 sq.; 286; 162-38.

Notre-Dame de Paris: 244; 330 sq.

Roye (nuit de —): 338; 341.

Saconnex (promenade au Petit —): 73.

Sabines (R sépare les combattants): 13; 27 sq.; 33; 82; 87; 101 sq.; 161; 250; 87-35.

Scaevola: 48; 92; 158; 258; 258-47; 258-48.

Schéhérazade (lecture auprès du père): 48.

Turin (scène d'exhibition): 107 sq.; 120; 147; 347; 107-32; 341-56.

NOMS DE PERSONNES:

Altuna: 67; 140; 144; 223; 60-31; 113-3; 203-1; 203-5; 240-51.

Anet: 55; 139; 150; 161; 239; XIV; 55-8; 60-34; 137-7; 145-26.

Anzoletta: 230; 70-33.

Bâcle: 115; 142; 151; 115-8.

Basile (M^{me} —): 20 sq.; 52; 58; 70; 107; 110; 123; 126; 211; 305; 65-7; 99-15; 107-33; 111-40; 119-17; 123-30; 129-13.

Boufflers (Amélie de —): 70; 230; 70-33; 137-6.

Breil (M^{lle} de —): 108; 264; 297; 67-14; 70-33; 110-38; 258-45.

Chenonceaux (M^{me} de —): 227; 295; 302; 227-13; 313-64.

Clot (M^{me} —): 57.

Conti (prince de —): 367; 231-23.

Diderot: 247; 259; 318; 336 sq.

Dupin (M^{me} —): 204; 302; 108-35.

Epinay (M^{me} d'—): 236; 269; 302; 312; 334; 297-4.

Galley (M^{lle} —): 109; 122; 311; 356; 70-33; 109-37; 123-30.

Gâtier (abbé —): 142.

Gauffecourt: 239 sq.; 240-48.

Goton: 29; 106; 209; 219; 355; 106-30; 106-31; 116-9.

Houdetot (M^{me} d'—): 59; 70 sq.; 74; 93; 95; 110 sq.; 220; 227; 270; 355; 67-14; 72-43; 116-10; 136-5; 297-4; 300-16.

Hume (scène avec —): 332 sq.

Larnage (M^{me} de —): 64; 103; 119; 155 sq.; 179; 182 sq.; 184 sq.; 192; 218; 220; 225; 332; 355; 64-5; 116-10; 137-7; 156-28; 205-9; 207-15.

Luxembourg (Maréchale de —): 67-14; 140-13; 300-16.

Marion (cf. **ÉPIISODES**): 121; 225; 359; 70-33; 160-34; 228-14; 239-45; 333-25.

Merceret (M^{lle} —): 121-25; 224-7; 233-29.

Milord Maréchal: 140; 231; 252; 116-11; 355-27.

Pontal (M^{lle} —): 331; 133-22.

Sabran (M^{me} —): 68; 74; 108-34; 129-13.

Sauttersheim: 71; 141; 362; 240-51; 333-25.

Serre (M^{lle} —): 204; 70-33; 204-6; 230-20.

Talmont (princesse de —): 320; 67-14. Thérèse: 74; 117; 123; 136; 140; 183; XVI; 64-3; 64-5; 70-33; 71-39; 123-31; 183-56; 204-6; 370-19.

— « refroidissement » avec —: 64; 236; 236-41.

— repas avec —: 228.

Venture: 142; 151 sq.; 159; 162; 317; 108-35; 151-6; 151-7; 154-15; 154-16; 240-51.

Vercellis (M^{me} de —): 121; 164; 331; 107-32.

Warens (M^{me} de —): 20; 58; 63; 66; 69 sq.; 74; 83; 93; 104; 116; 122; 126 sq.; 139 sq.; 145; 162; 212; 224 sq.; 237; 281; 308; 310; 313 sq.; 372; 55-8; 60-34; 63-1; 69-23; 71-39; 108-35; 151-6; 240-48.

Wintzenried: 145; 194 sq.; 239; 196-90.

Zulietta: 18; 64; 67; 72; 99; 110; 136; 180; 182; 192; XV; 226; 257 sq.; 303; 307 sq.; 311; 331 sq.; 355; 72-42; 103-24; 156-27; 307-43.

ANONYMES:

filles de chez Klüpfel: 67; 99; 136; 206; 230; 331; 67-14; 91-8; 137-6; 208-19. homme au sabre: 107; 157; 347; 108-35; 139-9. officier du Grand-Commun: 158 sq.; 231; 240; 319; 159-33; 319-9.

PERSONNAGES (historiques ou légendaires):

Abélard: 72-44; 313-64.

Fabricius: 52; 92 sq.; 158; 255; 318; 258-48.

Pygmalion: 172-34; 211-25.

AUTEURS (séquences biographiques)

Amiel: 123; 219; 23-13; 145-25.

d'Aubigné: 45-2.

Baudelaire: 70; 58-27; 74-50; 74-51;
87-34; 214-31; 216-37.

Constant: 45; 45-2; 209-21; 225-9.

Flaubert: 34-34.

Gide: 325; 74-51; 89-2; 126-6; 253-28;
305-34.

Green: 74-51; 98-11.

Leiris: 214-31.

Montaigne: 169; 48-7; 48-9; 356-28;
371-21.

Nerval: 25; 45; 32-23; 87-34; 313-65.

Pavese: 213-29.

Rimbaud: 54-6; 178-46; 200-109.

Sartre: 56; 57-22; 67-19; 370-18.

Stendhal: 164; 32-27; 36-11; 87-34;
126-6; 145-25; 150-3; 151-6; 164-3;
297-11; 332-20.

Voltaire: 150-3.

Bibliographie

ŒUVRES DE ROUSSEAU

J.-J. Rousseau. *Œuvres complètes (O. C.)*. Edition publiée sous la direction de Bernard Gagnebin et Marcel Raymond.

Tome I: *Les Confessions. Autres textes autobiographiques*. Textes établis et annotés par Bernard Gagnebin, Marcel Raymond, Robert Osmont. Paris, Gallimard (Bibliothèque de la Pléiade), 1959 (réédition 1969).

Tome II: *La Nouvelle Héloïse. Théâtre. Poésie. Essais littéraires*. Textes établis et annotés par Henri Coulet, Bernard Guyon, Jacques Scherer, Charly Guyot. Paris, Gallimard (Bibliothèque de la Pléiade), 1961 (réédition 1969).

Tome III: *Du contrat social. Ecrits politiques*. Textes établis et annotés par François Bouchardy, Jean Starobinski, Robert Derathé, Sven Stelling-Michaud, Jean-Daniel Candaux, Jean Fabre. Paris, Gallimard (Bibliothèque de la Pléiade), 1964 (réédition 1970).

Tome IV: *Emile. Education. Morale. Botanique*. Textes établis et annotés par John S. Spink, Charles Wirz, Pierre Burgelin, Henri Gouhier, Roger de Vilморin. Paris, Gallimard (Bibliothèque de la Pléiade), 1969.

La parution du tome V (et dernier) est prévue pour 1978.

Œuvres consultées, ne figurant pas encore dans l'édition de la Pléiade:

Lettre à d'Alembert sur les spectacles, édition critique par M. Fuchs. Genève, Droz, 1948.

Essai sur l'origine des langues. Edition critique, avertissement et notes par Charles Porset. Bordeaux, G. Ducros, 1970.

Correspondance générale (C. G.), par Théophile Dufour et Pierre-Paul Plan. Tomes I-XX. Paris, Armand Colin, 1924-1934.

Table de la Correspondance générale de J.-J. Rousseau, par Pierre-Paul Plan, avec une introduction et des lettres inédites publiées par Bernard Gagnebin. Genève, Droz, 1953.

Correspondance complète (C. C.), édition critique, établie et annotée par R. A. Leigh. Genève, Institut et Musée Voltaire, tome I: 1965, tome XXII: 1975. Trente tomes sont prévus. Le tome XXII contient les lettres de novembre et décembre 1764.

Pour les œuvres autobiographiques, nous avons également consulté les éditions critiques suivantes :

- Les Confessions*, introduction, bibliographie, notes, relevé des variantes et index, par Jacques Voisine. Paris, Garnier, 1964 (dernière édition revue et corrigée : 1972).
- Œuvres complètes*. Tome I : *Œuvres autobiographiques*, présentation et notes de Michel Launay. Paris, Editions du Seuil (l'Intégrale), 1967. Ce tome contient *La Vie de J.-J. Rousseau*, par Bernardin de Saint-Pierre (pp. 23-39).
- Les Rêveries du promeneur solitaire*, édition critique par Marcel Raymond. Genève, Droz, 1948.
- La première rédaction des « Confessions »* (livres I-IV), par Théophile Dufour. Genève, Jullien, 1908 (*Annales JJR* IV).
- Les Confessions*, reproduction du manuscrit de Neuchâtel. « Bibliothèque romande ». Lausanne, Payot, 1973.

INSTRUMENTS DE TRAVAIL

- Courtois (Louis J.) : *Chronologie critique de la vie et des œuvres de Jean-Jacques Rousseau*. Genève, Jullien, 1924 (tome XV des *Annales JJR*).
- Annales de la Société Jean-Jacques Rousseau*. Genève, Jullien, tome I : 1905 ; tome XXXVIII : 1974.

ÉTUDES CRITIQUES

- Acher (William) : *Jean-Jacques Rousseau écrivain de l'amitié*. Paris, Nizet, 1971.
- Anjubault Simons (Madeleine) : *Amitié et passion. Rousseau et Sauttersheim*. Genève, Droz, 1972.
- Aurenche (Louis) : *Jean-Jacques Rousseau chez Monsieur de Mably*. Paris, Société française d'éditions littéraires et techniques, 1934.
- Baczko (Bronislaw) : *Rousseau, solitude et communauté*. Paris, Mouton, 1974 (édition originale : Vienne, 1970).
- Barthes (Roland) : *Le Plaisir du texte*. Paris, Editions du Seuil, 1973.
- Benedetto (L.-F.) : *Madame de Warens*. Paris, Plon, 1914.
- Bénichou (Paul) : *L'Ecrivain et ses travaux*. Paris, Corti, 1967.
- Bensoussan (D.) : *La Maladie de Rousseau*. Paris, Klincksieck, 1974.
- Berchtold (Alfred) : *Jean-Jacques Rousseau*. Genève, Département de l'instruction publique, 1962.
- Blanchot (Maurice) : « Rousseau », dans son ouvrage *Le Livre à venir*. Paris, Gallimard (collection « Idées »), 1959, pp. 63-74.
- Bonnet (Jean-Claude) : « Le système de la cuisine chez Rousseau », dans *Poétique*, N° 22, Paris, Editions du Seuil, 1975, pp. 244-267.
- Borel (Jacques) : « Jean-Jacques, le plus aimant des humains », dans *Les Cahiers du Chemin*, N° 20, Paris, Gallimard, 15 janvier 1974, pp. 48-58.
- Borgeaud (Marc-Auguste) : « La Première copie de *La Nouvelle Héloïse* », dans *Librarium*, Revue de la Société suisse des bibliophiles, août 1968.
- « A Propos de *La Nouvelle Héloïse*. La Copie d'Houdetot à la Bibliothèque », dans *Musées de Genève*, N° 36, Genève, juin 1963.

- Burdet (Jacques): *La Musique dans le Pays de Vaud sous le régime bernois*. Lausanne, Payot, 1963.
- Burgelin (Pierre): *La Philosophie de l'existence de Jean-Jacques Rousseau*. Paris, PUF, 1952.
- *Jean-Jacques Rousseau et la religion de Genève*. Genève, Labor et Fides, 1962.
- Butor (Michel): *Histoire extraordinaire, essai sur un rêve de Baudelaire*. Paris, Gallimard, 1961.
- « L'Île au bout du monde », dans son ouvrage *Répertoire III*, Paris, Editions de Minuit, 1968, pp. 59-101.
- Casanova (Jean-Jacques): *Mémoires*. Paris, Le Livre de poche, t. III: 1968; t. V: 1971.
- Céréssole (Victor): *Jean-Jacques Rousseau à Venise*, notes et documents, recueillis par Victor Céréssole, publiés par Théodore de Saussure. Genève, Cherbuliez; Paris, Fischbacher, 1885.
- Charrier (Charlotte): *Héloïse dans l'histoire et dans la légende*. Paris, Champion, 1933.
- Coulet (Henri): *Le Roman jusqu'à la Révolution*, t. I. Paris, Armand Colin, 1967.
- Courtois (Louis J.): « Les Domiciles de Rousseau à Paris (1731-1778) », dans *Mélanges Bernard Bouvier*. Genève, Sonor, 1920.
- *Enfance faubourienne ou Jean-Jacques à Coutance*. Genève, Jullien, 1933.
- « Du Greffe au glacis », dans *Bulletin de l'Institut national genevois*, t. L, 1934, pp. 195-229.
- Crocker (Lester G.): « Docilité et duplicité chez Jean-Jacques Rousseau », dans *Revue d'Histoire littéraire de la France*, mai-août 1968.
- *Jean-Jacques Rousseau. The Quest (1712-1758)*. New York, The MacMillan Company, 1968.
- *Jean-Jacques Rousseau. The Prophetic Voice (1758-1778)*. New York, The Macmillan Company, 1973.
- Deguy (Michel): « Le Jardin de Julie », dans *L'Energumène*, N° 1. Lausanne, L'Age d'homme, 1973.
- Deleuze (Gilles). *Présentation de Sacher-Masoch*. Paris, Editions de Minuit, 1967.
- Derrida (Jacques): *De la grammatologie*. Paris, Editions de Minuit, 1967.
- Dobrovsky (Serge): *Corneille et la dialectique du héros*. Paris, Gallimard, 1963.
- Dumas (Georges): « Notes sur le séjour de Jean-Jacques Rousseau à Chambéry », dans *Revue des Sciences humaines*, fasc. 66 et 67, 1952.
- « L'Idylle des Charmettes » dans *Annales JJR XXXIV*, pp. 83-105.
- Eigeldinger (Marc): *Jean-Jacques Rousseau et la réalité de l'imaginaire*. Neuchâtel, A la Baconnière, 1962.
- Ellis (Madeleine B.): *Rousseau's Venetian Story*. Baltimore, Johns Hopkins Press, 1966.
- Enaud (François): *Le Château de Vincennes*. Paris, Caisse nationale des Monuments historiques, 1964.
- Fabre (Jean): *Lumières et romantisme*. Paris, Klincksieck, 1963.
- Faguet (Emile): *Vie de Rousseau*. Paris, Société française d'imprimerie et de librairie, 1911.
- *Les Amies de Rousseau*. Paris, Société française d'imprimerie et de librairie, 1912.

- Faure (Gabriel): *Jean-Jacques Rousseau en Dauphiné (1768-1770)*. Grenoble, Jules Rey, 1923.
- Fay (Bernard): *Jean-Jacques Rousseau ou le rêve de la vie*. Paris, Librairie académique Perrin, 1974.
- Ferval (Claude): *Jean-Jacques Rousseau et les femmes*. Paris, Fayard, 1934.
- Foucault (Michel): « Introduction » aux *Dialogues*. Paris, Armand Colin, 1962.
- Gagnebin (Bernard): « Préface », dans *Genève*, choix de textes, Lausanne, Mermod, 1946.
- Présentation des *Lettres sur la botanique*, suivies du *Fragment de dictionnaire des termes en usage en botanique*. Paris, Club des libraires de France, 1962.
 - *A la rencontre de Jean-Jacques Rousseau*. Genève, Georg, 1962.
 - « Une vie tourmentée », dans *Jean-Jacques Rousseau*, ouvrage collectif, Neuchâtel, A la Baconnière, 1962, pp. 11-32.
 - « Vérité et véracité dans *Les Confessions* », dans *Jean-Jacques Rousseau et son œuvre. Problèmes et recherches*, ouvrage collectif. Paris, Klincksieck, 1964, pp. 7-22.
 - « Rousseau (Jean-Jacques). 1712-1778 », dans *Encyclopaedia universalis*, vol. 14 (1972), Paris, Encyclopaedia universalis France.
 - « Introduction et commentaires », dans *Les Confessions*, Paris, Le Livre de poche, 1972, 2 vol.
 - « Introduction et commentaires », dans *Les Rêveries du promeneur solitaire*, Paris, Le Livre de poche, 1972.
 - « Jean-Jacques Rousseau: sur le péché d'Adam et le salut universel. Fragment inédit », dans *Dix-huitième siècle*, Paris, 3, 1971, pp. 41-50.
 - « La Première édition critique des *Œuvres complètes* de Jean-Jacques Rousseau », dans *Revue de l'Université de Bruxelles*, Bruxelles, nouvelle série, 22, 1969-1970, pp. 116-126.
 - « Jean-Jacques Rousseau trahi? », dans *Humanisme actif. Mélanges d'art et de littérature offerts à Julien Cain*. Paris, Herman, 1968, t. I, pp. 165-174.
 - « Un inédit de Rousseau sur l'état de guerre », dans *De Ronsard à Breton. Recueil d'essais. Hommages à Marcel Raymond*. Paris, Corti, 1967, pp. 103-109.
 - « Rousseau et le Valais », dans *Vallesia*, t. XXI, Sion, 1966, pp. 169-188.
 - « Le rôle du législateur dans les conceptions politiques de Rousseau », dans *Etudes sur le « Contrat social » de Jean-Jacques Rousseau*. Paris, Les Belles-Lettres, 1964, pp. 277-290.
 - « Les Demeures de Jean-Jacques Rousseau à Genève », dans *Journal de Genève*, 8-9 février 1958.
 - « L'Édition originale de *l'Emile* », dans *Bulletin du bibliophile*, s. l., 1953, pp. 107-130.
 - « L'Étrange accueil fait aux *Confessions* de Rousseau au XVIII^e siècle », dans *Annales JJR XXXVIII*, pp. 105-126.
 - « Testament de Jean-Jacques Rousseau », dans *Annales JJR XXXIV*, pp. 27-30.
- Gaillard (E.): *Visite aux Charmettes*. Chambéry, Dardel, s. d.
- Gide (André): *Dostoïevsky*. Paris, Plon, 1923.
- Gilliard (Edmond): *De Rousseau à Jean-Jacques*. Lausanne, Mermod, 1950.
- Gilson (Etienne): *Les Idées et les lettres*. Paris, Vrin, 1932, pp. 275-298.

- *Héloïse et Abélard*. Paris, Vrin, 1964.
- Gouhier (Henri): *Les Méditations métaphysiques de Jean-Jacques Rousseau*. Paris, Vrin, 1970.
- Groethuysen (Bernard): *Jean-Jacques Rousseau*. Paris, Gallimard, 1949.
- Grosclaude (Pierre): *Rousseau à Lyon*. Paris, Librairie Alcan, 1933.
- Guéhenno (Jean): *Jean-Jacques*, vol. I: *En marge des « Confessions », 1712-1750*; vol. II: *Roman et vérité (1750-1758)*; vol. III: *1758-1778, Grandeur et misère d'un esprit*. Paris, Grasset, 1948 et 1950; Gallimard, 1952.
- Guillemin (Henri): « Les affaires de l'Ermitage (1756-1757), examen critique des documents », dans *Annales JJR* XXIX, 1941-1942, pp. 59-258.
- « Cette Affaire infernale », *l'affaire Jean-Jacques Rousseau - David Hume*. Paris Plon, 1942.
- *Un homme, deux ombres (Jean-Jacques - Sophie - Julie)*. Genève, Editions du Milieu du Monde, 1943.
- Guyot (Charly): *Plaidoyer pour Thérèse Levasseur*. Neuchâtel, Ides et Calendes, 1962.
- *De Rousseau à Marcel Proust*. Neuchâtel, Ides et Calendes, 1968.
- Jansen (Albert): *Jean-Jacques Rousseau als Musiker*. Berlin, 1884.
- Jaquet (Eugène): « Horlogers genevois du XVII^e siècle », dans *Bulletin de l'Institut national genevois*, N° 51, pp. 40-49.
- Jost (François): *Jean-Jacques Rousseau suisse, étude sur sa personnalité et sa pensée*. Fribourg, Editions universitaires, 1961.
- Jury (Paul): « La Fessée de Jean-Jacques Rousseau », dans *Psyché*, 1^{er} février 1947.
- Kress-Rosen (Nicole): « Réalité du souvenir et vérité du discours, étude de l'énonciation dans un texte des *Confessions* », dans *Littérature*, N° 10, Larousse, mai 1973, pp. 20-30.
- Laere (François Van): *Jean-Jacques Rousseau, du phantasme à l'écriture, les révélations du « Lévite d'Ephraïm »*. Paris, Minard (« Archives des lettres modernes »), 1967.
- *Une lecture du temps dans « La Nouvelle Héloïse »*. Neuchâtel, A la Baconnière, 1968.
- Launay (Michel): *Jean-Jacques Rousseau écrivain politique (1712-1762)*. Grenoble, Association pour une coopérative d'édition et de recherche (ACER), 1971.
- « Introduction » aux *Confessions*. Paris, Edition de poche, Garnier-Flammarion, 1968.
- « Problèmes d'élaboration et d'utilisation de l'index des œuvres de Rousseau », dans *Revue des Sciences humaines*, fasc. 122-123, avril-septembre 1966.
- *Rousseau*. Paris, PUF (collection « SUP »), 1968.
- Launay (Michel) et Mailhos (G.): *Introduction à la vie littéraire du XVIII^e siècle*. Paris, Bordas-Mouton, 1968.
- Le Boulter (Jean-Pierre): « Jean-Jacques Rousseau journaliste: *Le Persifleur* », dans *Revue des Sciences humaines*, N° 153, 1974, I.
- Lecerclé (Jean-Louis): *Rousseau et l'art du roman*. Paris, Armand Colin, 1969.
- *Jean-Jacques Rousseau, modernité d'un classique*. Paris, Larousse (collection « Thèmes et textes »), 1973.
- Lejeune (Philippe): *L'Autobiographie en France*. Paris, Armand Colin, 1971.

- « Le dangereux supplément, lecture d'un aveu de Rousseau », dans *Annales*, 29^e année, N° 4, Paris, Armand Colin, juillet-août 1974, pp. 1009-1022.
- « La punition des enfants, lecture d'un aveu de Rousseau », dans *Littérature*, N° 10, Paris, Larousse, mai 1973, pp. 31-56.
- « Le Livre I des *Confessions* », dans son ouvrage *Le Pacte autobiographique*. Paris, Editions du Seuil, 1975.
- « Le peigne cassé », dans *Poétique*, N° 25, Paris, Editions du Seuil, 1976, pp. 1-29.
- Martin (Jean Antoine): « Lettre adressée aux rédacteurs du Journal », dans *Journal de Genève*, 13 décembre 1788.
- Martin (Paul-E.): *Les Bâcle, à propos d'un ami de Rousseau*. Genève, Jullien, 1923.
- Masson (Pierre-Maurice): *La Religion de Jean-Jacques Rousseau*. 3 vol., Paris, Hachette, 1916 (réimpression: Genève, Slatkine, 1970, 1 vol.).
- May (Georges): *Rousseau par lui-même*. Paris, Editions du Seuil, 1961.
- Mead (William): *Jean-Jacques Rousseau ou le romancier enchaîné*. Paris, PUF, 1966.
- Montaigu (Auguste de): *Démêlés du comte de Montaigu, ambassadeur à Venise, et de son secrétaire Jean-Jacques Rousseau*. Paris, Plon-Nourrit et C^{ie}, 1904.
- Montet (Albert de): *Madame de Warens et le Pays de Vaud*. Lausanne, Bridel, 1891.
- Mornet (Daniel): *Rousseau, l'homme et l'œuvre*. Paris, Hatier-Boivin, 1950.
- Mugnier (François): *Madame de Warens et Jean-Jacques Rousseau*. Paris, Calman Lévy, 1891 (réimpression: Genève, Slatkine, 1970).
- Munteano (Basil): *Solitude et contradiction de Jean-Jacques Rousseau*. Paris, Nizet, 1975.
- Osmont (Robert): « Contribution à l'étude psychologique des *Réveries du promeneur solitaire*. La vie du souvenir — Le rythme lyrique », dans *Annales JJR XXIII*, 1934, pp. 7-136.
- Pichois (Claude) et Pintard (René): *Jean-Jacques entre Socrate et Caton. Textes inédits de Jean-Jacques Rousseau (1750-1753)*. Paris, Corti, 1972.
- Pinto (Evelyne): « La névrose objective chez Sartre », dans *Les temps modernes*, N° 339, octobre 1974.
- Plan (Pierre-Paul). *Table de la Correspondance générale de Jean-Jacques Rousseau* (avec une introduction et des lettres inédites publiées par Bernard Gagnebin). Genève, Droz, 1953.
- Poulet (Georges): *Etudes sur le temps humain*. Paris, Plon, 1950.
- Raymond (Jean): « Le sadisme de Diderot », dans *Critique*, N° 188, janvier 1963, pp. 33-50.
- Raymond (Marcel): Présentation, choix et notes des *Lettres de Jean-Jacques Rousseau*. Lausanne, La Guilde du Livre, 1959.
- *Jean-Jacques Rousseau, la quête de soi et la rêverie*. Paris, Corti, 1962.
- Ray (Auguste). *Rousseau dans la vallée de Montmorency*. Paris, Plon, 1909.
- Ricatte (Robert): *Réflexions sur les Réveries*. Paris, Corti, 1960.
- Robin (Christian): « La Mémoire affective dans le premier livre des *Confessions* », dans *Revue des sciences humaines*, fasc. 149, janvier-mars 1973.
- Roger (Noëlle): *Jean-Jacques, le promeneur solitaire*. Paris, Flammarion, 1933.
- Saint-Pierre (Bernardin de): *La vie et les ouvrages de Jean-Jacques Rousseau*, édition critique par Maurice Souriau. Paris, Société des textes français modernes, 1907.

- Sartre (Jean-Paul): *L'Être et le néant*. Paris, Gallimard, 1943.
- *Questions de méthode*. Paris, Gallimard, 1960.
- *L'Idiot de la famille*, t. I-III. Paris, Gallimard, 1971-1972.
- Saussure (Hermine de): *Rousseau et les manuscrits des « Confessions »*. Paris, de Boccard, 1958.
- Sénélier (Jean): *Bibliographie générale des œuvres de Rousseau*. Paris, PUF, 1950.
- Serand (François et Joseph): *L'Idylle des cerises*. Chambéry, Dardel, 1928.
- Spink (John Stephenson): *Rousseau et Genève*. Paris, Boivin, 1934.
- Starobinski (Jean): *Jean-Jacques Rousseau, la transparence et l'obstacle*. Paris, Plon, 1957. Nouvelle édition, augmentée de *Sept essais sur Rousseau*. Paris, Gallimard (Bibliothèque des Idées), 1971.
- *L'Œil vivant*, essai. Paris, Gallimard, 1961.
- *La Relation critique*, essai (L'Œil vivant II). Paris, Gallimard, 1970.
- *L'Invention de la liberté. 1700-1789*. Genève, Skira, 1964.
- « Du Discours de l'inégalité au Contrat social », dans *Etudes sur le Contrat social de Jean-Jacques Rousseau*. Publications de l'Université de Dijon, 30, pp. 97-109.
- « Rousseau et les pouvoirs de l'imaginaire », dans *Revue internationale de philosophie*, N° 51, fasc. 1, Bruxelles, 1960, pp. 1-25.
- « La Pensée politique de Jean-Jacques Rousseau », dans *Jean-Jacques Rousseau*, ouvrage collectif. Neuchâtel, A la Baconnière, 1962, pp. 81-99.
- « Critique et lyrisme dans la littérature de la Suisse romande: l'exemple de Rousseau », dans *Annales du Centre universitaire méditerranéen*, Nice, 22, 1968-1969, pp. 33-47.
- « La prosopopée de Fabricius », dans *Revue des Sciences humaines*, N° 161, 1976-1, pp. 83-96.
- « La littérature et l'irrationnel », dans *Cahiers roumains d'études littéraires*, 1974, N° 2.
- « Considérations sur l'état présent de la critique littéraire », dans *Diogène*, N° 74, Paris, Gallimard, 1971, pp. 62-95.
- « Sur Jouve interprète de Mozart », dans *Pierre-Jean Jouve*, Paris, Editions de l'Herne, 1972.
- « L'Histoire littéraire et les méthodes », dans *Littérature, Histoire, Linguistique*, recueil d'études offert à Bernard Gagnebin. Genève, L'Age d'homme, 1973.
- Stewart (Philip): *Le Masque et la parole*. Paris, Corti, 1973.
- Schinz (Albert): *La Pensée de Jean-Jacques Rousseau*. Paris, Félix Alcan, 1929.
- *Etat présent des travaux sur Rousseau*. Paris, Les Belles-Lettres, 1941.
- Tieghem (Philippe Van): *La Nouvelle Héloïse de Jean-Jacques Rousseau*. Paris, Mellottée, 1956.
- Tiersot (Julien): *Jean-Jacques Rousseau*. Paris, Félix Alcan (collection « Les Maîtres de la musique »), 1921.
- Tisseau (Paul): *La Marquise de Créqui*. Paris, Emile Paul, 1928.
- Tissot (Samuel-André): *L'Onanisme*. Lausanne, Fr. Grasset, 1790.
- Vallette (Gaspard): *Jean-Jacques Rousseau genevois*. Genève, Jullien, 1911.

- Vésinet (F.): « Rousseau ou Diderot » dans *Revue d'Histoire littéraire de la France*, juin 1924, pp. 306-314.
- Voisine (Jacques): « Les Anglais en Provence au XVIII^e siècle », dans *Revue de littérature comparée*, janvier-mars 1956.
- Wagner (Sigismond): *L'Île de Saint-Pierre ou l'Île de Rousseau*, avec une introduction de Pierre Kohler. Lausanne, Spes, s. d.

OUVRAGES COLLECTIFS

- Annales de la Société Jean-Jacques Rousseau*, 38 vol.; vol. I: 1905; vol. XXXVIII: 1975. Genève, Jullien.
- Rousseau*, textes recueillis et présentés par J. Rivelaygue (extraits importants de textes critiques consacrés à Rousseau). Paris, Didier, 1970.
- Circé*, Cahiers du Centre de recherche sur l'imaginaire, N° 2, *Le Refuge I*. Paris, Minard, 1971.
- De Ronsard à Breton*, recueil d'essais, hommage à Marcel Raymond. Paris, Corti, 1967.
- Jean-Jacques Rousseau*, publié par l'Université ouvrière et la Faculté des Lettres de l'Université de Genève. Neuchâtel, A la Baconnière, 1962.
- Jean-Jacques Rousseau et son œuvre, problèmes et recherches*. Commémoration et colloque de Paris (16-20 octobre 1962). Paris, Klincksieck, 1964.
- L'Impensé de Jean-Jacques Rousseau*. Cahiers pour l'analyse 8. Paris, Editions du Seuil, 1970.

ÉTUDES PSYCHANALYTIQUES OU PSYCHIATRIQUES

- Abraham (Karl): *Œuvres complètes*, t. II (1913-1925). Paris, Payot, 1966.
- Ajuriaguerra (J. de): *Manuel de psychiatrie de l'enfant*. Paris, Masson, 1971.
- Anzieu (Didier): *L'Auto-analyse, son rôle dans la découverte de la psychanalyse par Freud, sa fonction en psychanalyse*. Paris, PUF, 1959.
- *L'Auto-analyse de Freud et la découverte de la psychanalyse*, 2 vol., Paris, PUF, 1975.
- « De la mythologie particulière à chaque type de masochisme », dans *Bulletin de l'Association psychanalytique de France*, N° 4, juin 1968, 9 bis, Villa Pasteur, 92 - Neuilly-sur-Seine.
- Aulagnier-Spaurani (Piera). « Sur le masochisme primaire », dans *L'Arc*, N° 34, Aix-en-Provence, chemin de Repentance, 1968.
- Bastin (Georges): *Dictionnaire de la psychologie sexuelle*. Bruxelles, Dessart, 1970.
- Bonaparte (Marie): « Passivité - masochisme - féminité », dans *Revue française de psychanalyse*, 1928.
- Borel (Jacques): *Génie et folie de Jean-Jacques Rousseau*. Paris, Corti, 1966.
- Chasseguet-Smirgel (Janine): *Recherches psychanalytiques nouvelles sur la sexualité féminine*. Paris, Payot, 1964.

- *Pour une psychanalyse de l'art et de la créativité*. Paris, Payot, 1971.
- Chertok, Bourguignon, Guillon. « Les cystalgies psychosomatiques, l'expression des fantasmes dans la sphère urogénitale », dans *Médecine et Hygiène*, tiré à part N° 5000, Genève, 5 juin 1974.
- Christoffel (Hans): *Trieb und Kultur*. Basel, Benno Schwabe Verlag, 1944.
- Clancier (Anne): *Psychanalyse et critique littéraire*. Toulouse, Privat, 1973.
- David (Christian): « La Perversion affective », dans *La Sexualité perverse*, études psychanalytiques. Paris, Payot, 1972, pp. 195-227.
- Delay (Jean): *La jeunesse d'André Gide*. 2 vol., Paris, Gallimard, 1956 et 1957.
- *Aspects de la psychiatrie moderne*. Paris, PUF, 1956.
- Demole (Victor): « Analyse psychiatrique des *Confessions* », dans *Archives suisses de neurologie et de psychiatrie*, II, 1918, Zurich.
- Dolto (Françoise): *Psychanalyse et pédiatrie*. Paris, Editions du Seuil, 1970.
- Elosu (Suzanne): *La Maladie de Jean-Jacques Rousseau*. Paris, Fischbacher, 1929.
- Enriquez (Micheline): « D'un corps à l'autre, réflexion sur le masochisme », dans *Topique*, revue freudienne, N° 7-8. Paris, PUF, 1971, pp. 85-118.
- Fernandez (Dominique): *L'Echec de Pavese*. Paris, Grasset, 1968.
- Freud (Sigmund): *La Naissance de la psychanalyse* (Lettres à Wilhelm Fliess). Paris, PUF, 1956.
- *Aus den Anfängen der Psychoanalyse*. Frankfurt am Main, Fischer-Verlag, 1962.
- « Le problème économique du masochisme », dans *Revue française de psychanalyse*, N° 2, 1928.
- « On bat un enfant », dans *Revue française de psychanalyse*, 6, N° 3-4, 1933, pp. 274-297.
- Les deux études précédentes ont été reprises dans:
- *Névrose, psychose, perversion*. Paris, PUF, 1973.
- *Trois Essais sur la théorie de la sexualité*. Paris, Gallimard (collection « Idées »), 1962.
- *Essais de psychanalyse appliquée*. Paris, Gallimard (collection « Idées »), 1973.
- Gloor (Pierre-André): « Pornographie et érotisme », dans *Médecine et Hygiène*, tiré à part N° 4042, Genève, 22 décembre 1971.
- Green (André): « Sur la mère phallique », dans *Revue française de psychanalyse*, I, 1968.
- Grunberger (Bela): « Esquisse d'une théorie psychodynamique du masochisme », dans *Revue française de psychanalyse*, XVIII, 2, 1954.
- Hesnard (A.): *L'Univers morbide de la faute*. Paris, PUF, 1949.
- Kretschmer (E.): *Der sensitive Beziehungswahn*. Berlin, 1918.
- Lacan (Jacques): *Ecrits*. Paris, Editions du Seuil, 1966.
- Laforgue (René): *L'Echec de Baudelaire*. Genève, Les Editions du Mont-Blanc, 1964.
- *Psychopathologie de l'échec*. Paris, Payot, 1969 (Première édition: *Revue française de psychanalyse*, 1927).
- Lagache (Daniel): *La Psychanalyse*. Paris, PUF, 1969.
- Laing (R. D.): *Soi et les autres*. Paris, Gallimard, 1971.

- Laplanche (Jean) et Leclaire (Serge): « L'Inconscient », dans *Les Temps modernes*, XVII, 183, 81-129, juillet 1961.
- Laplanche (Jean) et Pontalis (J.-B.): « Fantasma originaire, fantasma des origines, origine du fantasme », dans *Les Temps modernes*, 215, avril 1964.
- Laplanche (Jean): *Hoelderlin et la question du père*. Paris, PUF, 1961.
- Laplanche (Jean) et Pontalis (J.-B.): *Vocabulaire de la psychanalyse*. Paris, PUF, 1967.
- Lebovici (Serge) et Soulé (Michel): *La Connaissance de l'enfant par la psychanalyse*. Paris, PUF, 1970.
- Lebovici (Serge): *Les Sentiments de culpabilité chez l'enfant et chez l'adulte*. Paris, Hachette, 1971.
- Leclaire (Serge): *Psychanalyser*, essai sur l'ordre de l'inconscient et la pratique de la lettre. Paris, Editions du Seuil, 1968.
- Lévi-Valensi (Eliane Amado): *Le Dialogue psychanalytique*. Paris, PUF, 1962.
- Löwenstein (R.): « D'un mécanisme autopunitif », dans *Revue française de psychanalyse*, 1928.
- « De la passivité phallique chez l'homme », dans *Revue française de psychanalyse*, 1935.
- « L'Origine du masochisme et la théorie des pulsions », dans *Revue française de psychanalyse*, X, 2, 1938, pp. 293-321.
- Mannoni (Maud): *Le Psychiatre, son « fou » et la psychanalyse*. Paris, Editions du Seuil, 1970.
- Milner (Marion): « La Compréhension du non-moi: un aspect du symbolisme », dans *Bulletin de l'Association Psychanalytique de France*, N° 5, avril 1969.
- *Les Mains du Dieu vivant*. Paris, Gallimard, « Connaissance de l'inconscient », 1974.
- M'Uzan (Michel de): « Aperçus psychanalytiques sur le processus de la création littéraire », dans *Tel Quel*, N° 19, automne 1964. Paris, Editions du Seuil, 1965.
- Nacht (Sacha): *Le Masochisme*. Paris, Payot, 1965.
- Poncet (Antonin): *La Maladie de Rousseau*. Lyon, Association typographique, 1908.
- Pontalis (J.-B.): *Après Freud*. Paris, Gallimard, collection « Idées », 1968.
- « Préface » aux *Confessions*. Paris, Gallimard, collection « Folio », 1973.
- Reik (Th.): *Le Masochisme*. Paris, Payot, 1971.
- Richter (H.-E.): *Parents, enfant et névrosé*. Paris, Mercure de France, 1963.
- Rifflet-Lemaire (Anika): *Jacques Lacan*. Bruxelles, Dessart, 1970.
- Robert (Marthe): *Roman des origines et origines du roman*. Paris, Grasset, 1972.
- Segal (Hanna): *Introduction à l'œuvre de Mélanie Klein*. Paris, PUF, 1969.
- Smirnof (Victor): *La Psychanalyse de l'enfant*. Paris, PUF, collection « SUP », 1968.
- Starobinski (Jean): « La Maladie de Rousseau », dans son ouvrage *Jean-Jacques Rousseau. La transparence et l'obstacle*. Paris, Gallimard, 1971.
- Viderman (Serge): *La Construction de l'espace analytique*. Paris, Denoël, 1970.

OUVRAGES COLLECTIFS

- Nouvelle Revue de Psychanalyse*. N° I: printemps 1970 - N° XI: printemps 1975. Paris, Gallimard.
- Psychanalyse et sociologie*. Editions de l'Université de Bruxelles, 1973. Cet ouvrage contient l'étude de M. Masud R. Khan: « Le rôle catalyseur d'une amitié privilégiée pour l'épistémologie de l'expérience de soi chez Montaigne, Rousseau et Freud », pp. 171-183.
- Critique sociologique et critique psychanalytique*. Editions de l'Institut de sociologie, Université libre de Bruxelles, 1970.
- Littérature et psychanalyse*, dans *Littérature*, N° 3. Paris, Larousse, octobre 1971.
- Bulletin de l'Association Psychanalytique de France*, « Autour du masochisme », N° 4, juin 1968, 9 bis, Villa Pasteur, 92 - Neuilly-sur-Seine.
- Le Désir et la perversion*. Paris, Editions du Seuil, 1967.

ŒUVRES LITTÉRAIRES

- Amiel (H. F.): *Philine*. Paris, Editions de la Pléiade, J. Schiffrin éditeur, 1927.
- d'Aubigné (A.): *Sa Vie à ses enfants*. Paris, Gallimard, Edition de la Pléiade, 1969, p. 385.
- Baudelaire (Charles): *Journaux intimes*, édition critique établie par J. Crépet et G. Blin. Paris, Corti, 1949.
- *Les Fleurs du Mal*, édition critique établie par J. Crépet et G. Blin. Paris, Corti, 1942.
- *Les Paradis artificiels*, édition établie et présentée par C. Pichois. Paris, Le Livre de poche, 1964.
- *Petits Poèmes en prose*, édition critique établie par R. Kopp. Paris, Corti, 1969.
- *Juvenilia. Œuvres posthumes. Reliquiae*, édition J. Crépet-C. Pichois. Paris, Editions Louis Conard, 1952.
- Constant (B.): *Œuvres*. Paris, Gallimard, Editions de la Pléiade, 1957.
- Diderot (D.): *La Religieuse*, dans *Œuvres*. Paris, Gallimard, Edition de la Pléiade, 1951.
- *Le Neveu de Rameau*, édition critique par J. Fabre. Genève, Droz, 1963.
- *Lettres à Sophie Volland*. Paris, Gallimard, t. I, 1938.
- Gide (A.): *Les Faux-Monnayeurs*. Paris, Gallimard, collection « Folio », 1972.
- *Si le grain ne meurt*. Paris, Gallimard, Le Livre de poche, 1954.
- *Et nunc manet in te*, suivi de *Journal intime*. Neuchâtel, Ides et Calendes, 1947.
- Green (J.): *Partir avant le jour*. Paris, Grasset, 1963.
- Goethe (W.): *Elégies romaines*, texte et traduction. Genève, Kundig, Edition de Présence, 1938.
- Hofmannsthal (H. de): *Buch der Freunde, Aufzeichnungen*. Frankfurt am Main, Fischer-Verlag, 1959.
- Juvénal (D. I.): *Satires*. Paris, Edition des Belles-Lettres, 1931.

- La Fontaine (J. de): *Fables et Contes*. Paris, Edition de la Pléiade, 1948.
- Leiris (M.): *L'Age d'homme*. Paris, Gallimard, 1972.
- Mallarmé (S.): *Œuvres*. Paris, Gallimard, Edition de la Pléiade, 1945.
- Mann (Th.): *Mort à Venise (Der Tod in Venedig)*. Berlin, Fischer-Verlag, 1930.
- Montaigne (M. de): *Les Essais*. Paris, Félix Alcan, 3 vol., 1930-1931.
- Nerval (G. de): *Sylvie, suivie de Léo Burckart et d'Aurélia*. Monaco, Editions du Rocher, 1946.
- Nietzsche (F.): *Ainsi parlait Zarathoustra*. Paris, Mercure de France, 1946. *Also sprach Zarathustra*. München, Wilhelm Goldmann Verlag, (1974).
- Ovide (P.): *Métamorphoses*. Paris, Les Belles-Lettres, 3 vol., 1969, 1928, 1930.
- *Tristia*. Oxford, University Press, 1963.
- Pascal (B.): *Pensées et opuscules*, édition Brunschvicg. Paris, Hachette, 1951.
- Plutarque: *Vies de Romulus, Publicola, Pyrrhos*, t. I, II, VI. Paris, Les Belles-Lettres, 1964, 1961, 1971.
- Proust (M.): *A la recherche du temps perdu*. Paris, Gallimard, Edition de la Pléiade, 1954.
- Racine (J.): *Œuvres complètes*, t. I. Paris, Gallimard, Edition de la Pléiade, 1950.
- Rimbaud (A.): *Œuvres*. Paris, Garnier, 1960.
- *Les Illuminations*, édition critique par A. Py. Genève, Droz, 1967.
- Sartre (J.-P.): *Les Mots*. Paris, Gallimard, 1964.
- Stendhal: *Vie de Henri Brulard*. Paris, Le Divan, 2 vol., 1949.
- *Le Rouge et le Noir*. Paris, Garnier, 1961.
- *De l'amour*. Paris, Poche-club, Nouvel office d'édition, 1963.
- Vigny (A. de): *Les Destinées*, édition critique par Verdun L. Saulnier. Genève, Droz, 1955.
- Voltaire: *Zadig*, introduction et notes par Verdun L. Saulnier. Genève, Droz, 1965.

Les œuvres littéraires dans lesquelles il est question de Rousseau figurent dans la liste des études critiques.

Origine des citations

(Titres et épigraphes)

TITRES — CITATIONS

Les titres de chapitres empruntés entièrement ou partiellement à des textes de Rousseau proviennent des passages suivants :

- Chapitre X Le « dangereux supplément » (*O. C. I*, 109).
Chapitre XI « Dévoré de désirs » (*I*, 41).
Chapitre XII « Une volupté d'ange » (*I*, 244).
Chapitre XIV « La sympathie des âmes » (*I*, 52).
 « Ressusciter en paradis » (*I*, 233).
 « Surnuméraire » (*I*, 270).
 « Un magasin d'idées » (*I*, 237).
Chapitre XVI « Arrangement » (*I*, 144).
Chapitre XIX « L'étrange maladie » (*I*, 1223).
Chapitre XX « Aimer d'amour » (*I*, 360).
Chapitre XXIII « L'entreprise » de mes mémoires (*I*, 607).
 « Magnificence arménienne » (*C. C. XIII*, 111).
 « Inclinations innocentes » (*I*, 1060).
Chapitre XXIV « Je fus moi » (*I*, 1098).

ÉPIGRAPHES

- Titre Sartre: *Le Nouvel Observateur*, 26 janvier 1970.
Avant-propos Schopenhauer: *Le Monde comme volonté et représentation*, suppl.
 au livre III, chapitre 34.

Chapitre I Montaigne: *Les Essais*, I, 23.
Chapitre II Lettre à M. de Saint-Germain, 26 février 1970, *C. G. XIX*, 233.
Chapitre III *O. C. I*, 62.
Chapitre IV *Emile*, *O. C. IV*, 323.

- Chapitre V *Emile*, O. C. IV, 521.
- Chapitre VI Lettre à Du Peyrou, 6 avril 1765, C. G. XIII, 196.
- Chapitre VII *Mémoire à M. de Mably*, O. C. IV, 21.
- Chapitre VIII O. C. I, 108.
- Chapitre IX *Huitième Promenade*, O. C. I, 1074.
- Chapitre X Mallarmé: *Poésies* (« Mes bouquins refermés... »).
- Chapitre XI *Emile et Sophie*, O. C. IV, 883.
- Chapitre XII Gérard de Nerval: *Sylvie*, chapitre II.
- Chapitre XIII Lettre à Du Peyrou, 14 mars 1766, C. G. XV, 97.
- Chapitre XIV La Bruyère: *Les Caractères*, IV, 23.
- Chapitre XV O. C. I, 200.
- Chapitre XVI O. C. I, 281.
- Chapitre XVII Lettre à Coindet, 29 mars 1766, C. G. XV, 130.
- Chapitre XVIII Montaigne: *Les Essais*, I, 50.
- Chapitre XIX O. C. I, 7.
- Chapitre XX Char: *Fureur et mystère* (« Partage formel », N° XXX).
- Chapitre XXI *Emile*, O. C. IV, 385.
- Chapitre XXII *Histoire du précédent écrit*, O. C. I, 985.
- Chapitre XXIII Proust: *Le Temps retrouvé*, édition de la Pléiade, III, 898.
- Chapitre XXIV O. C. I, 53.

Table des matières

	Pages
Avant-propos	9
Chapitre I La mère perdue	19
Chapitre II Le frère aîné	27
Chapitre III Le père	35
a) Les faits	35
b) L'image du père	37
Chapitre IV Le discours du père	45
Chapitre V Constellation familiale	53
Chapitre VI Imago maternelle	63
Chapitre VII La culpabilité	77
Chapitre VIII Une première issue : la lecture et la conversion à l'imaginaire	89
Chapitre IX Le masochisme	95
a) La névrose révélée	95
b) Prédispositions masochiques	98
c) Survivance du masochisme	105
Chapitre X Le dangereux supplément	113
Chapitre XI Dévoré de désirs	125
Chapitre XII Une volupté d'ange	135

	Pages
Chapitre XIII	Se fuir pour être soi: de la personne au person- nage 149
Chapitre XIV	Petit et Maman: la sympathie des âmes . . . 163
	a) Commencement d'une grande phrase musi- cale 163
	b) Ressusciter en paradis 165
	c) Installation à Chambéry: la grande épreuve 173
	1. L'image de Maman se dégrade 173
	2. Amant malgré lui 177
	3. Premier essai d'une stratégie défensive: apparition de la maladie 188
	d) De l'échec amoureux à la conquête du savoir 194
	1. Surnuméraire 194
	2. Un magasin d'idées 196
Chapitre XV	Jean-Jacques et les courtisanes vénitiennes . . 203
	a) Jean-Jacques chez la Padoana 205
	b) Zulietta et Zanetto 207
Chapitre XVI	A la recherche d'un équilibre: l'arrangement avec Thérèse 223
Chapitre XVII	L'extase de la route de Vincennes: irruption de l'énergie captive 243
Chapitre XVIII	La réforme: mise en place du système défensif 261
Chapitre XIX	Eros blessé: l'étrange maladie 273
Chapitre XX	Aimer d'amour 295
Chapitre XXI	Le corps glorieux de l'écriture 315
Chapitre XXII	L'invention du complot 327
Chapitre XXIII	L'entreprise autobiographique 343
	a) Sous le regard de l'autre 343
	b) Nouvelle stratégie défensive: magnificence arménienne et inclinations innocentes . . . 357

TABLE DES MATIÈRES

509

	Pages
Chapitre XXIV Je fus moi	365
Notes	375
Index (thèmes et interprétations)	487
Bibliographie	493
Origine des citations	505
Table des matières	507

ACHEVÉ D'IMPRIMER
SUR LES PRESSES DE L'IMPRIMERIE CENTRALE S. A.
A NEUCHÂTEL - SUISSE
POUR LES ÉDITIONS DE LA BACONNIÈRE
LE 1^{ER} DÉCEMBRE 1976

